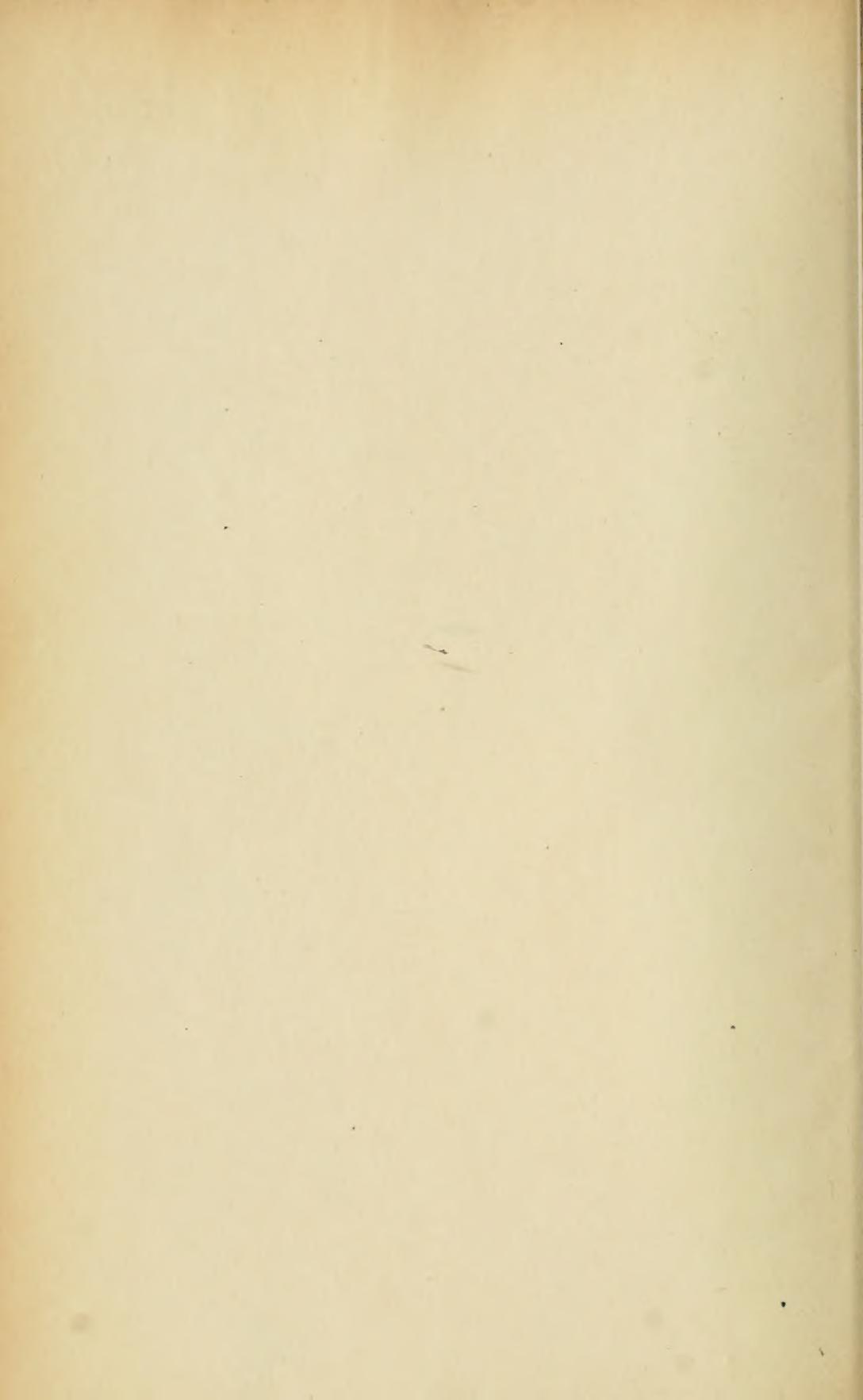




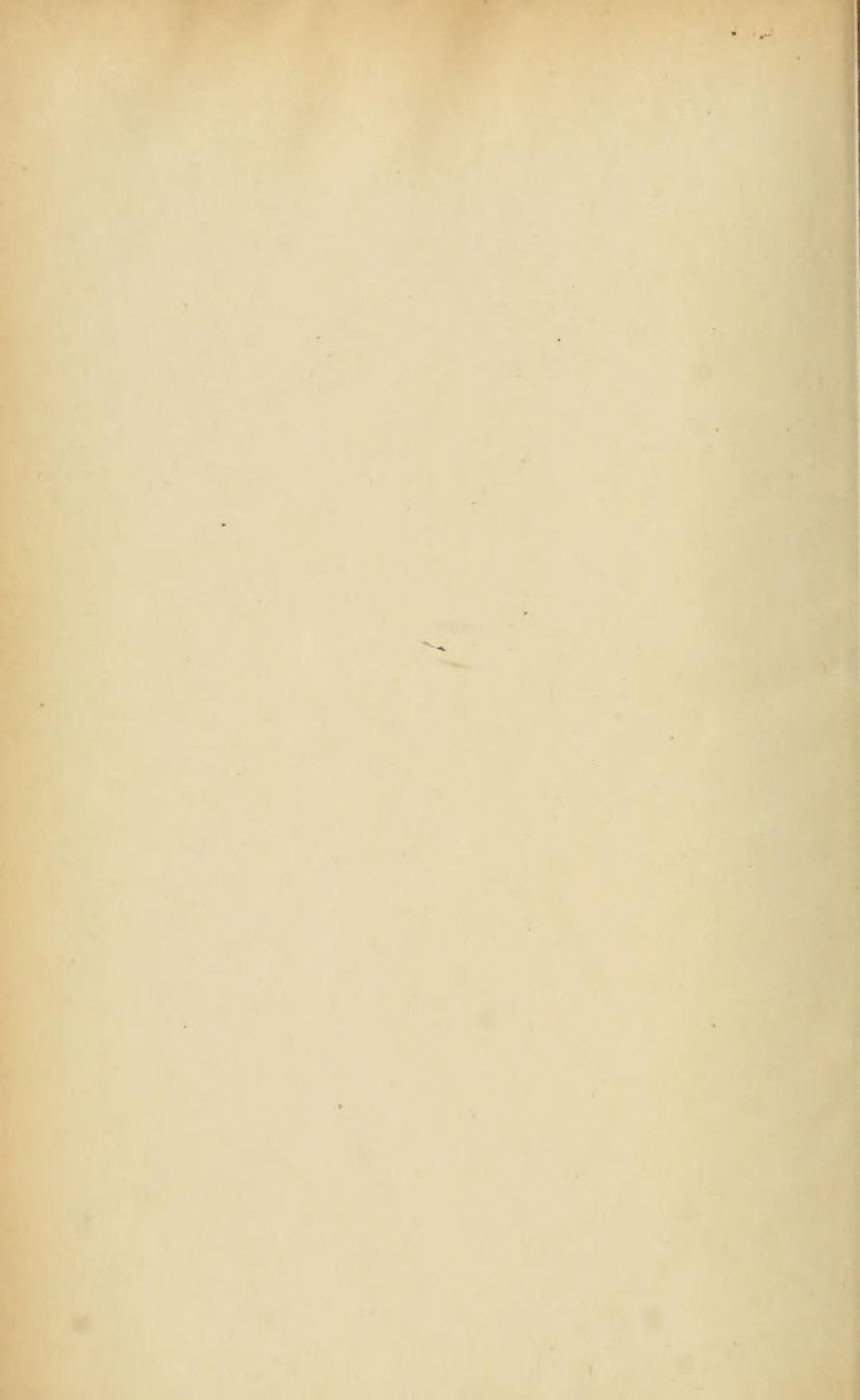
Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa











P.  
Fr Lit.  
A

LES  
**Annales**  
**Romantiques**

*Revue d'Histoire du Romantisme*

---

DIRECTEUR

**LÉON SÉCHÉ**

---

HUITIÈME ANNÉE

T. VIII



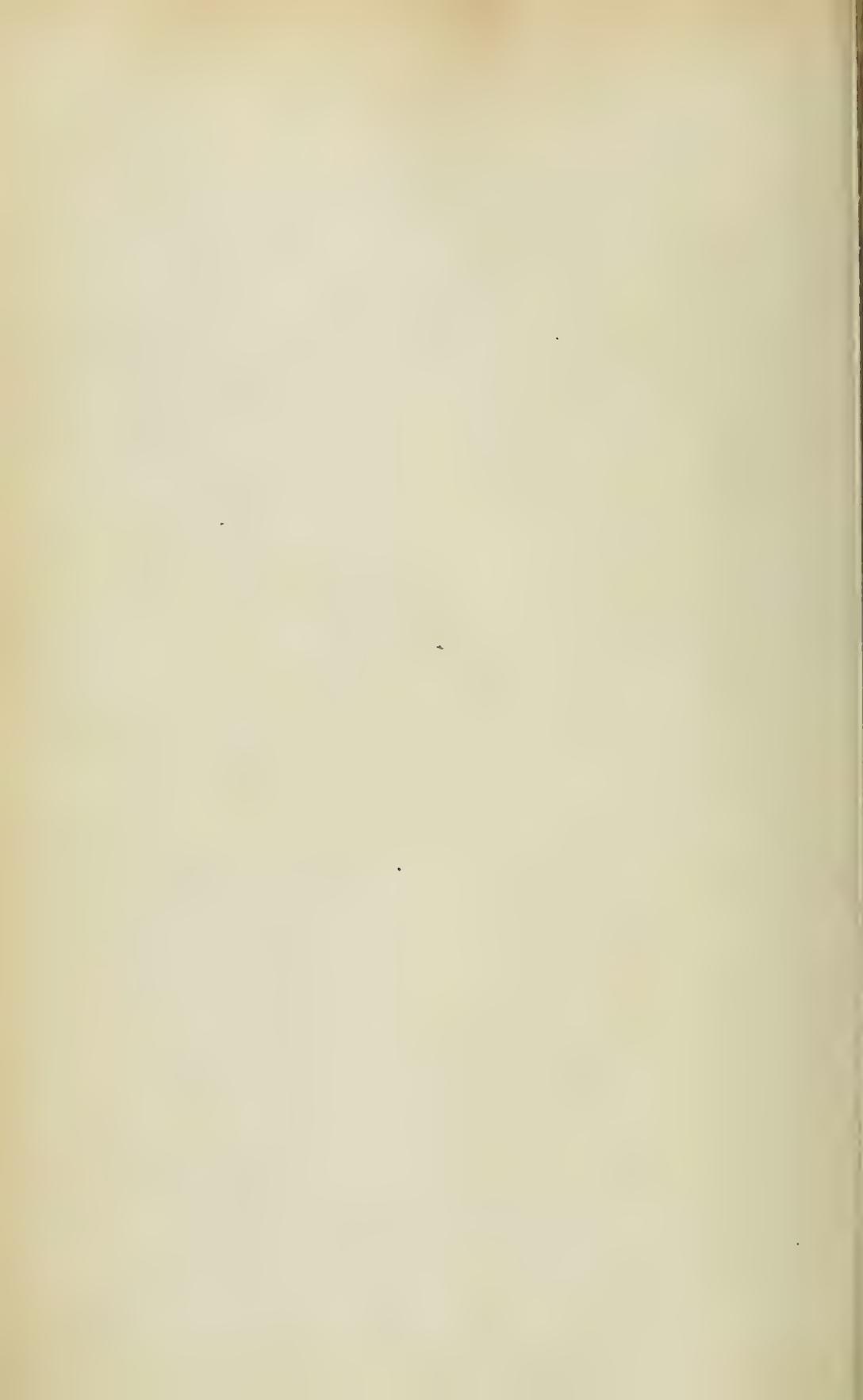
PARIS  
BUREAU DES *ANNALES ROMANTIQUES*  
14, RUE CARDINAL-LEMOINE

1911



LES

**Annales Romantiques**



LES  
**Annales**  
**Romantiques**

*Revue d'Histoire du Romantisme*

---

DIRECTEUR

**LÉON SÉCHÉ**

---

HUITIÈME ANNÉE

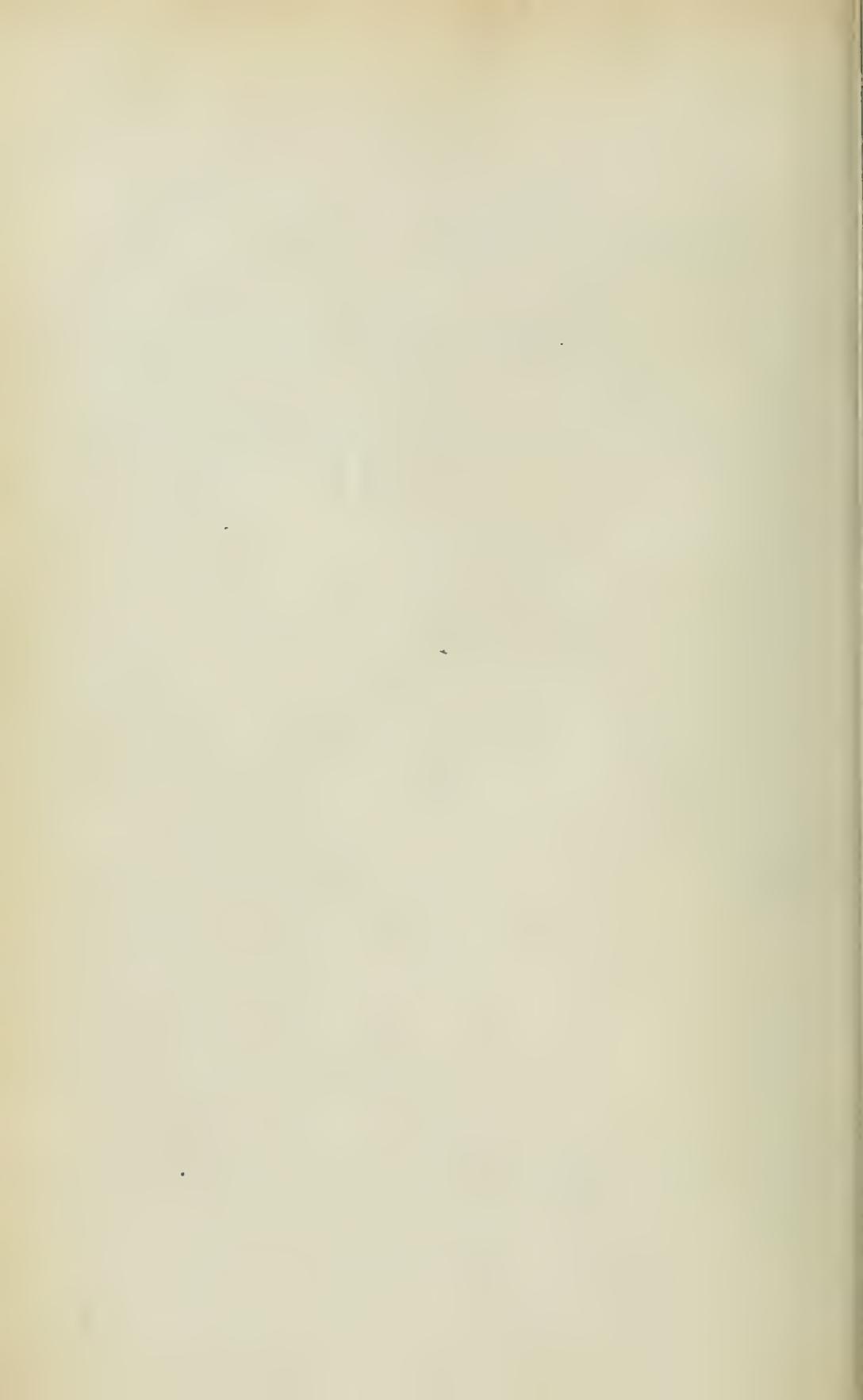
T. VIII



PARIS  
BUREAU DES *ANNALES ROMANTIQUES*  
14, RUE CARDINAL-LEMOINE

1911

150752  
28/5/14



# Son Excellence Gustave Colline

---

(SOUVENIRS PERSONNELS)

---

C'est sous ce nom et avec ce titre que Murger présenta, en 1851, son ami Jean-Léon-Gustave Wallon aux lecteurs amusés des *Scènes de la Vie de Bohème*.

Pourquoi, dira-t-on, ce faux nom de Colline ? Pour la même raison sans doute qui décida Jules Vallès, lorsqu'il publia *le Bachelier*, à donner le nom de Legrand à Poupart-Davyl et celui de Matoussairt à Ch.-L. Chassin, ses anciens camarades du lycée de Nantes. Il faut croire que c'est la règle du jeu, et que les faiseurs de pseudonymes sont naturellement influencés par le goût des contraires, de la charge et des calembours. Mais nous ne devons pas nous en plaindre, les meilleures clés, pour les ouvrages qui en comportent, étant encore celles que l'on trouve sans trop d'efforts d'imagination.

Donc Colline parce que Wallon ! Rien de plus simple, comme vous voyez. Quant à « Son Excellence », l'explication n'en est pas non plus très difficile. Jean Wallon devait évidemment ce titre officiel, non pas à ses dehors qui manquaient plutôt de distinction, mais à ce fait extraordinaire que, pendant la curée qui suivit la Révolution de 1848, il avait gagné au billard une ambassade et une pipe d'écume, dans un café voisin de l'Opéra où, paraît-il, on jouait toutes les places de la République au billard ou au domino.

(1) Henry Murger est mort à la maison Dubois le 28 janvier 1861. Il était né à Paris le 27 mars 1822, de parents savoyards et non allemands, comme on l'a cru jusqu'ici. Son père, Claude Gabriel, était ne, en effet, à La Biolle (Savoie), le 14 septembre 1789.

C'est, du moins, ce que nous apprend la lecture du chapitre XXI qui lui est consacré dans l'édition originale de la *Vie de Bohème*.

Relisez ces pages étincelantes d'esprit, vous y trouverez un portrait de Jean Wallon qui lui ressemblait encore quand je fis sa connaissance en 1873. Prouve que le temps n'avait eu que très peu de prise sur lui.

« Au physique, dit Henry Murger, le regard fixe de ses grands yeux bleus qui semblaient chercher quelque chose donnait à sa physionomie le caractère de placidité béate qu'on remarque chez les seminaristes. Son visage avait le ton du vieil ivoire, sauf les joues qui étaient pomponnées d'une couche de couleur brique pilee. Sa bouche paraissait avoir été dessinée par un élève des premiers principes, à qui on aurait poussé le coude. Les lèvres retroussées un peu à la façon de la race nègre laissaient voir des dents de chien de chasse, et son menton asseyait ses deux plis sur une cravate blanche, dont l'une des pointes menaçait les astres, tandis que l'autre s'en allait piquer en terre.

« D'un feutre chauve aux bords prodigieusement larges, ses cheveux s'échappaient en cascades blondes. Il était vêtu d'un paletot noisette à pèlerin, dont l'étoffe, réduite à la trame, avait les rugosités d'une râpe. Des poches béantes de ce paletot s'échappaient des liasses de papier et de brochures... »

Tel il était à trente ans, quand il fréquentait le cénacle de la rue des Canettes, tel il était à cinquante, quand il jouait, la plume à la main, les Pères de l'Église. L'œil était resté naïf et bon, les joues très colorées aux pommettes ; et si la bouche avait perdu quelques-unes de ses dents de chien, si la chevelure épaisse était devenue poivre et sel, les mains fines et grassouillettes, comme le remarquait Schanne — dit Schaunard, dit Schanard-sauvage, dit Schanne-à-pêche — achevaient de constituer une de ces enveloppes sous lesquelles aiment à se loger les âmes mystiques. — Car c'était un mystique dans toute la saveur du terme, et Murger ne l'avait pénétré qu'à demi, lorsqu'il en faisait un « Machiavel sous l'habit pailleté de Dorat », un ambitieux dont le rêve obstiné était de gagner un jour le « maroquin ministériel » avec « une foule de nichams » pour étoiler son paletot noisette.

Ambitieux, certes il l'était, et il avait le droit de l'être tant pour son talent que pour ses dons. Mais ce Machiavel était avant tout un philosophe dénué des qualités de l'intrigant et de l'homme d'action. Aussi ne parvint-il — et encore avec beaucoup de peine — qu'à décrocher, sous le ministère d'Emile Ollivier, une mé-

chante sinécure avec un bout de ruban rouge qu'il n'aurait pas donné, tout de même, pour tous les Nichams du monde.

Je ne suis donc pas éloigné de croire que ce sont les traits injustes ou démesurément grossis du portrait ci-dessus qui furent cause que « Son Excellence Gustave Colline » disparut dès la seconde édition des *Scènes de la Vie de Bohème*. Sans compter que Jean Wallon n'avait jamais, à proprement parler, mené la vie désordonnée de Rodolphe et de ses pareils. Il avait toujours eu chez sa mère le logement et la nourriture, et vraiment s'il avait représenté quelque chose de particulier dans le cénacle de Murger, où il avait été introduit par Champfleury, son ancien condisciple (1), c'était plutôt - en dehors de la théologie - la pitié que le désordre et la dèche. Rappelez-vous la scène où, pour secourir la pauvre Mimi, il porte au clou son paletot noisette.

Je ne crois pas, cependant, que s'il avait été seul, le chapitre XXI qui le concernait aurait été retranché des *Scènes de la Vie de Bohème*. Mais, en 1849, soit deux ans avant cette publication tapageuse, Jean Wallon avait épousé en justes noces une petite femme très brune, très douce et très décidée, qui n'entendait pas qu'on plaisantât son mari et qui fit immédiatement tout ce qu'il fallait pour que fût enterré à tout jamais le souvenir de sa vie de garçon.

Elle commença par fermer sa porte aux camarades les plus compromettants de feu Gustave Colline ; puis elle renouvela sa toilette : elle fit tomber les bords trop larges de son feutre chauve, elle régularisa les pointes de sa cravate et remplaça son fameux paletot noisette à pèlerine par un paletot noir à pèlerine aussi, flanqué de quatre grandes poches, afin qu'il pût, sans être remarqué, bouquiner tout à son aise le long des quais. C'est, en effet, la seule chose qu'elle lui eût permis de garder de ses anciennes habitudes, et je vous promets qu'il usa de la permission.

D'un bout à l'autre de l'année, quelque temps qu'il fit, on voyait sur le coup de deux heures M. Jean Wallon sortir de sa maison de la rue Saint-Louis-en-l'Isle et se diriger gravement vers la rive gauche de la Seine. Comme tous les bouquinistes le connaissaient, il s'arrêtait devant chaque étalage, ayant toujours le mot pour rire ; il jetait un regard profond dans toutes les boîtes, de préférence dans celles que l'on néglige et qui sont souvent les plus

(1) Champfleury et Jean Wallon avaient fait connaissance au collège de la ville de Laon, où ils étaient nés tous deux à quelques jours de distance, au mois de septembre 1821.

riches, et lorsqu'il avait achevé sa promenade, il était très rare que ses poches ne fussent pleines jusqu'au bord. Schaunard leur avait donné le nom des quatre bibliothèques de Paris : au nord était le Richelieu, à l'ouest la Mazarine, à l'est l'Arsenal et au sud la Sainte-Genève. Quand il avait fait quelque bonne trouvaille, il rentrait chez lui tout guilleret et le chapeau sur l'oreille, et après avoir vidé ses poches et contemplé une dernière fois ses nouvelles acquisitions, il les déposait dans un coin de l'espace de capharnaüm qui lui servait de cabinet de travail. Jamais je n'ai rien vu de pareil. C'était une pièce oblongue, très haute de plafond et très étroite, dont le seul espace libre était occupé par une petite table, sorte de pupitre de collégien, qui était collée au mur à côté de la fenêtre. Tout le reste était rempli par des étagères qui pliaient sous la charge et par des tas énormes d'in-folio, d'in-octavo et d'in-douze qui grimpaient journellement les uns sur les autres sans pouvoir agripper un rayon qui leur assurât définitivement le repos. Cela faisait songer à l'*ex-libris* en calembour du joyeux auteur de *Monsieur de Cupidon* : « Livres amoncelés ». Encore Charles Monselet lavait-il de temps en temps ses livres pour donner de l'air à sa bibliothèque, tandis que Jean Wallon amoncelait les siens pour son plaisir et avec une arrière-pensée d'économie domestique, disant à sa femme : « Ça, vois-tu, c'est un capital que tu seras contente de trouver après ma mort ! »

C'est fort heureux pour elle qu'elle n'ait pas eu besoin de les vendre, quand elle le perdit en 1882, car elle aurait eu bien de la peine à s'en faire des rentes. Les Pères de l'Eglise, les sermonnaires et les apologistes, même reliés en veau, ne sont guère recherchés des bibliophiles, et la bibliothèque de Jean Wallon avait été constituée *ad usum clericorum*.

Cependant il y avait aussi des livres profanes, ne fut-ce que ceux de ses anciens camarades du café Momus, comme Beaudelaire et Champfleury, avec qui il n'avait cessé d'entretenir des relations d'amitié. Beaudelaire surtout lui plaisait infiniment à cause de son mysticisme particulier et de son esprit diabolique, et il me disait un jour en me montrant son exemplaire des *Fleurs du Mal* : « Quand on pense qu'il s'est trouvé des juges pour condamner ce livre-là ! »

Il n'avait pas attendu que Baudelaire fût célèbre pour apprécier son talent à sa juste valeur. Il lui écrivait au mois de janvier 1854 :

Vous ne publiez plus rien, vous avez tort. L'esprit se rouille à la longue. Vous dites en vous-même que je suis un sot : c'est vrai, mais je n'en ai pas moins raison. Vous pouviez beaucoup et vous n'avancez pas. Murger et Champfleury ont déjà abattu cinq ou six volumes. Si j'avais de l'argent je vous achèterais tous vos vers, et je les publierais, rien que pour vous forcer à en faire d'autres. Dans l'engrenage des passions ou des amours-propres, des plaisirs ou des besoins, il y a un point où dès qu'on y touche, on ne peut plus s'arrêter, ni reculer. Il faut toujours avancer et toujours produire...

Et quatre ans après, quand Baudelaire fit paraître ses *Notes nouvelles sur Edgar Poe*, Wallon lui mandait encore :

Je viens de lire votre préface avec un plaisir que je saurais dire, et peu s'en faut que je ne la relise immédiatement comme un beau poème, pour me donner une seconde fois le même contentement. Et ce qui me frappe maintenant en réfléchissant mon impression, est de me trouver en si parfait accord avec ces lignes fermes et vibrantes que je les signerais toutes une à une. N'est-ce pas un singulier problème — non pas qu'il y ait un lieu des esprits où tous se rencontrent dans la vérité ou dans certaines vérités, mais qu'il y ait côte à côte deux régions de vérités impénétrables ou impénétrées l'une à l'autre — comme ma foi et votre préface — où est le lien ? Evidemment, si les peuples rangent dans la catégorie dite Religion les idées les plus générales ou les plus voisines de Dieu, celles qui embrassent le plus grand nombre d'idées secondes, les plus *grosses* en un mot, il faut bien que leurs croyances — et disons même les vôtres ou les miennes — soient ou puissent être mères de nos opinions littéraires. Et pourtant votre préface, comme Euclide, force l'assentiment des esprits les plus dissemblables — preuve qu'il y a dans tous de grandes lacunes... Et cette joie que vous m'avez donnée si vive a été d'autant mieux reçue que je suis depuis trois jours dans la désolation de la chute de notre ami Champfleury. Il me semble qu'il déserte de plus en plus les régions de l'art et du beau, du style et du roman, pour se voir et se décrire à la loupe...

Et pour mieux se faire comprendre sur ce sujet, il ajoutait en manière de conseil :

Permettez-moi de vous prémunir contre l'abus des incidentes qui n'est pas encre mais qui pourrait venir gâter votre prose harmonieuse et savante. Voilà bien du pédantisme — c'est mon état, hélas ! — et je me reprocherais de trahir l'amitié si je ne pensais pas tout haut... (1)

Ces courts extraits, en dehors de l'admiration dont ils témoignent pour l'auteur des *Fleurs du Mal*, nous donnent une idée

(1) Cf. « Charles Baudelaire », par Eug. Crépet.

assez nette de l'esthétique de Jean Wallon et de ce qu'il aurait pu faire si, au lieu de se confiner dans l'étude sévère de la philosophie et de l'histoire, il s'était occupé plus spécialement d'art et de littérature. Mais il avait pour principe que le meilleur moyen pour un homme de remplir sa mesure est de suivre sa pente naturelle, et il suivit la sienne. Ayant été attiré de bonne heure par toutes les questions d'ordre moral qui intéressent la vie de l'âme dans le présent et dans le futur, cette tendance de son esprit s'accusa davantage encore lorsqu'il fut devenu, par une chance tout particulière, le secrétaire et puis le confident d'Augustin Thierry. On sait que le grand historien, après un retour inattendu vers les idées religieuses, avait fini par se rattacher aux croyances chrétiennes. Jean Wallon, qui pourtant n'avait jamais douté, fut confirmé dans sa foi par le spectacle de ce vieillard aveugle, qui, loin d'être rebuté par les dogmes fixes de l'Église catholique, lui déclarait au contraire qu'ils répondaient au besoin de son esprit. Sa femme fit le reste.



M<sup>me</sup> Jean Wallon qui était née Marie-Charlotte-Claire Augé (1), appartenait à une famille janséniste et avait hérité des croyances et des préjugés qui caractérisaient la secte. Cependant elle ne poussait pas l'orthodoxie jusqu'à refuser, comme j'en ai vu, toute communication avec le clergé de sa paroisse. Grande admiratrice de Bordas-Demoulin qu'elle avait donné en exemple à son mari, elle s'accommodait comme lui, tout en soupirant après la réforme catholique, du régime que les ultramontains imposaient à l'Église de France, et elle communiait aux grandes fêtes. C'est sous son influence directe que Jean Wallon déclara la guerre coup sur coup au chef de l'éclectisme philosophique et au grand-prêtre du positivisme qu'il mettait dans le même sac.

On n'a pas oublié le retentissement du livre de Victor Cousin sur *le Vrai, le Beau et le Bien*. Cette formule fit à notre philosophe l'effet du « bloc enfariné » du bonhomme et il s'appliqua à en démontrer la fausseté dans un article de la *Revue de Paris* qui parut au mois de mars 1854. Trois ans après il revenait encore dans une lettre à Baudelaire et voici comment il définissait le Bien, le Beau et le Vrai, à son tour :

1. Née à Paris le 31 décembre 1827, elle a mourut le 22 juin 1910.

Ces trois formes de la Réalité, disait-il, correspondent aux trois formes du temps, et sont, par conséquent, éternelles comme lui — c'est-à-dire impérissables dans le temps. Remarquez que :

Le Bien est ce qui est toujours praticable ; c'est donc un présent éternel ; et il a, en effet, pour organe la volonté — faculté toujours présente, toujours actuelle — mère du temps ;

Le Beau est ce qui est toujours désirable ; c'est donc un futur éternel ; et il a, en effet, pour organe le désir, l'amour — faculté toujours naissante, mère des espérances et des rêves, toujours grosse de l'avenir ;

Le vrai est ce qui est toujours intelligible ; c'est donc un passé éternel en ce sens que les choses ne prennent à nos yeux la forme d'intelligibles ou d'idées qu'à la condition d'avoir été des désirs, puis des actes (de l'esprit) et d'être pour ainsi dire morts ou réfléchis — vous devinez mieux que je ne l'explique. Toute ma philosophie est là, dans ces trois formules de bonne femme, et vous voyez que le Bien, le Vrai, le Beau sont éternellement un et trois — identiques et inconciliables.

Après cette incursion sur les terres mal gardées de l'Eclectisme — incursion suivie peu de temps après d'une attaque en règle contre le *Positivismisme ou la foi d'un athée* — Jean Wallon se recueillit et garda plusieurs années le silence.

Il s'était lié dans l'intervalle avec l'abbé Lequeux, ancien vicaire général de Soissons et de Paris, qui avait eu des démêlés avec le Vatican pour un manuel de théologie qui sentait le fagot, et ce vénérable ecclésiastique qui était allé se justifier en cour de Rome en avait rapporté cette impression qu'il s'y préparait quelque chose de grave et de décisif contre les libertés de l'Eglise de France.

« Le dogme de l'Immaculée Conception, disait-il à Jean Wallon, n'est que la préface de celui dont on nous menace depuis la Déclaration de 1682 ; Gallicans, mes amis, préparez-vous à une lutte prochaine. »

Et comme Jean Wallon était tout préparé, il entra tout de suite dans la lice, cherchant à y attirer l'ennemi par des articles qui étaient autant de pièges. Son *Testament de Richelieu* est de ce temps-là ; son *Eternité des peines* aussi. C'était l'heure où Mgr Darbov était en butte aux dénonciations quotidiennes de l'*Univers* ; où Montalembert, qui avait fulminé jadis contre le gallicanisme, s'en servait comme d'un bouclier ; où le Père Hyacinthe tonnait du haut de la chaire de Notre-Dame contre les Pharisiens. Jean Wallon fit cause commune avec eux et leur amena de nouvelles recrues.

Tout à coup on entendit dans l'air une voix qui répétait le cri

de Pascal : « Les saints ne sont jamais tués : *ad tuum Domine Jesu, tribunal appello* ! » C'était le P. Hyacinthe qui jetait aux orties sa robe de moine et rentrait dans le siècle d'où il n'aurait pas dû sortir. Jean Wallon ressentit une grande joie de cette éloquente protestation. Il crut naïvement que par son éclat extraordinaire elle allait à elle seule empêcher la définition du dogme redouté. Hélas ! ce qui est écrit arrive toujours. La protestation du P. Hyacinthe ne fit qu'exciier la colère des infailibilistes, et *toutes les bêtes* avant voté oui, comme le disait spirituellement Mgr Darbois en jouant sur le mot *ferre omnes*, le dogme fut proclamé.

Jean Wallon en conceut une telle tristesse que, d'accord avec sa femme qui était peut-être encore plus ardente que lui, il retira les deux chaises qu'il avait dans l'église Saint-Louis-en-l'Isle. Je crois même que, sans la guerre qui étouffa toute cette querelle, il aurait passé au protestantisme avec armes et bagages. Il se contenta, quand la paix fut signée, de se rapprocher des protestants libéraux tels que MM. Bersier et de Pressensé, et de chercher avec eux un terrain de conciliation. Il assista régulièrement aux réunions qui avaient lieu tous les lundis dans ce but chez M. Durand-Dassier, rue de Presbourg, avec le Père Hyacinthe et quelques ecclésiastiques des paroisses de Paris, dont l'abbé Déramey, ancien vicaire de Saint-Séverin ! Mais ces réunions n'aboutirent à rien de pratique, et quand le P. Hyacinthe qui s'obstinait à rester catholique en dépit de toutes les excommunications, alla prêcher sa réforme à Genève (1873), Jean Wallon partit avec l'abbé Déramey pour le Jura bernois qu'ils mirent sens dessous tous les deux. On se serait cru au temps de Calvin. Seulement la foi manquait à Genève et ailleurs. Ce mouvement plus politique que religieux avorta misérablement, et, trois ans après, Jean Wallon rentrait à Paris en laissant derrière lui une œuvre discréditée et sans lendemain.

Comme il avait encore bon pied, bon œil, il s'en consola en tombant à bras raccourcis sur les gens du Seize-Mai. J'étais chez lui le jour où il lança dans la circulation son pamphlet anonyme inspiré de la *Vertu du Catholicon d'Espagne* et dont personne alors ne parvint à démasquer l'auteur (1). Jamais il ne m'avait paru si jeune. Il fallait l'entendre traiter le duc de Broglie et Fourtou

1. Le titre de ce pamphlet qui fut imprimé à Strasbourg est : « Satire Mémoirée de la vertu du Catholicon de Rome et de la Sainte-Ligue du Sacré-Cœur. » Il ne se trouve pas à la Bibliothèque Nationale.

« son compère » ! Sa calotte noire en dansait sur sa tête, et la bonne M<sup>me</sup> Wallon, pendant qu'il disait : « tue », lui criait : « assomme » !

Il ne tua personne, Dieu merci, et je crois bien qu'en fin de compte le vieux gallican mâtiné de janséniste, n'ayant plus de lances à rompre et sentant l'inutilité de celles qu'il avait rompues, revint tranquillement au bercail. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il mourut en bon chrétien, au mois de mai 1882, laissant à ceux qui l'avaient connu le souvenir d'une âme droite et d'un cœur généreux, et à ceux qui l'avaient lu le sentiment qu'il valait mieux que sa réputation médiocre.

LÉON SÉCHÉ.

(*Le Figaro* du 28 janvier 1911).

# CLÉMENT XIV et CARLO BERTINAZZI

PAR H. DE LATOUCHE

---

Parmi les nombreux reproches que l'on s'est plu à faire à H. de Latouche, il en est un que la nature de certaines de ses œuvres semble justifier. Ce littérateur se souvenait un peu trop qu'il était aussi journaliste et souvent il se servit de l'actualité pour ménager à ses œuvres un succès facile.

En 1818, c'étaient les fameux *Mémoires de M<sup>me</sup> Manson*, la romanesque héroïne de l'affaire Fualdès, qu'il publiait : quelques années plus tard la peste de Barcelone lui servait de prétexte pour écrire ses *dernières lettres de deux amants de Barcelone*. Il est vrai, que pour ce qui concerne ce roman on ne peut reprocher à son auteur de l'avoir écrit dans une intention de lucre, car ce fut au profit d'une œuvre de charité que la vente se fit.

En 1827, H. de Latouche publia *Clément XIV et Carlo Bertinazzi* ; c'était encore une œuvre de circonstance ; c'était même une œuvre politique, car beaucoup d'épisodes ayant trait à la suppression de l'ordre des Jésuites par le pape Ganganelli devaient, en 1827, avoir un intérêt tout particulier en raison des événements contemporains.

Sous la restauration, les Jésuites étaient rentrés en France sous le nom de pères de la foi. Plusieurs lois inspirées par eux avaient été votées : leurs menées mécontentèrent tellement les populations que l'évêque de Beauvais, ministre de l'instruction publique, crut faire acte de grande opportunité en signant contre eux en 1828 l'ordonnance de renvoi. Rien que par ce dénouement qui suivit de près la publication du roman qui nous occupe, il est aisé de se rendre compte, qu'en 1827, la question des Jésuites était à l'ordre du jour et faisait l'objet de discussions très vives. M. de Latouche, libéral dont les sentiments politiques restèrent toujours

très tranchés, aimait à lancer des sarcasmes contre cette congrégation religieuse qui personnifiait à ses yeux l'esprit de la réaction. Je signalerai ce mot délicieux qu'il rapporta dans *les mémoires de M. Talleyrand* qui parurent sans nom d'auteur, mais qui sont de lui.

Reproduisons la boutade dans toute sa saveur :

« Petite conversation du prince de T. avec M. Cuvier un jour que celui-ci venait de défendre à la Chambre de Paris, en qualité de commissaire du gouvernement un projet de loi du dernier ministère. « Je parie, lui dit très gracieusement M. de T. après la séance, que le premier naturaliste de l'Europe ne sait pas quels sont les plus reconnaissants de tous les animaux ? — Monseigneur veut sans doute faire une plaisanterie ? — Non point, je parle très sérieusement. — J'ignore ce que... — Vous ne le savez pas ? Eh bien ! je vais vous le dire : les plus reconnaissants des animaux ce sont les dindons. Les Jésuites les ont autrefois amenés en France et aujourd'hui les dindons y ramènent les Jésuites » (1).

En cette année 1827 l'animosité de M. de Latouche, non seulement contre les Jésuites en particulier, mais contre les catholiques devait être excitée, s'il faut en juger par le mauvais tour qu'il joua au *Globe doctrinaire* qui se passa dans la suite de sa collaboration. C'était la première fois qu'il y écrivait. En ce moment, le général Soult appelé en 1825 à siéger à la Chambre des pairs, se montrait depuis tout *confit en dévotion, allant jusqu'à suivre les processions avec une ferveur édifiante en tenant un flambeau à la main.*

M. de Latouche fourra dans son article toutes sortes d'allusions, ironiques à l'égard du ministère et n'oublia pas de parler en termes couverts mais d'une ironie mordante du fameux cierge du maréchal. Cela fit pousser des hauts cris ; mais H. de Latouche se frotta les mains.

Etant donné ses dispositions d'esprit vis-à-vis des Jésuites et de leurs défenseurs, il n'est pas étonnant que l'ermitte de la vallée aux loups ait songé à publier un roman qui rappelât le grand geste de Clément XIV et qui évoquât le contraste entre la France

(1) C'est de l'Amérique septentrionale que les dindons sont originaires et qu'ils ont été apportés sous le règne de François Ier. Le premier qui fut mangé en France parut, dit-on, au festin des noces de Charles IX en 1570. On attribue (à tort) l'importation en Europe des dindons, aux Jésuites, ce qui a fait donner le nom de Jésuites à ces animaux.

d'alors qui avait exigé leur suppression et celle d'aujourd'hui qui était sous leur puissance.

Le roman épistolaire de Clément XIV et Carlo Bertinazzi est donc bien avant tout l'œuvre d'un polémiste : on ne parle pas assez souvent d'H. de Latouche pour avoir eu l'occasion de faire nettement ressortir ce point important : mais il est bon de remarquer que les contemporains ne s'y trompèrent pas.

M. A. Raymond l., proposant en 1839 à Latouche de rééditer son œuvre, disait :

« Les lettres sont évidemment une publication de parti, un acte de résistance à la tyrannie des Jésuites : or, les Jésuites reparais- sent, Saint-Acheul secoue sa cendre, l'intolérance du clergé grandit, et une secte toujours vivace et haineuse refusait hier une sépulture aux restes chrétiens de Montlosier. Ce pauvre opuscule redevient de circonstance ».

Les personnages historiques du roman de Latouche sont bien connus. Le premier, Laurent Ganganelli, moine franciscain, subitement élevé au pontificat en 1769, après avoir essayé une politique de conciliation à l'égard de la Compagnie de Jésus, décida de la supprimer sur les instances des cours bourbonniennes en 1773. Il ne survécut pas longtemps à cet acte d'énergie et mourut bientôt ; on a cru qu'il avait été empoisonné.

L'autre Carlo Bertinazzi est bien mieux connu sous le nom de Carlin : destiné au métier des armes il l'abandonna pour se faire comédien et conquit de grands succès dans les rôles d'Arlequin de la « commedia del arte ». Il se rendit à Paris où il fut acteur à la comédie italienne : sa carrière y fut des plus glorieuses. Il mourut à Paris en 1783. On a cru de bonne heure et du vivant même de Carlin que ces deux personnages, le pape et le comé- dien, s'étaient connus au collège de Rimini et qu'ils avaient depuis conservé l'un pour l'autre une amitié qui ne se démentit jamais. Comme preuve de cette amitié on a été jusqu'à essayer de prouver que Carlin s'employa utilement près du cabinet de Ver- sailles pour obtenir la restitution du comtat d'Avignon au Saint- Siège.

Un billet de M. le duc de Choiseul, ministre secrétaire d'état au département des affaires étrangères, et qui ne nomme d'ailleurs pas Carlin ne me paraît pas une preuve suffisante : pas plus d'ail-

1. A. Raymond l. sur l'authenticité de cette correspondance p. 15. \* Pré- face de Clément XIV, éd. : Michel Lévy 1867.

leurs qu'une lettre pourtant plus explicite de Renaudault, chef de la troisième division qui s'excuse auprès de son destinataire, Carlo Bertinazzi, de l'avoir pris pour un comédien, trompé qu'il avait été par la ressemblance des noms.

Il est permis de discuter notre interprétation et voici le texte même de Renaudault ; au lecteur à juger :

*« Je vous confesserai, monsieur, que la conformité de votre nom avec celui d'un acteur du théâtre italien, m'avait fait penser que tout ceci était une plaisanterie de son Excellence, Monseigneur ayant la bonté de s'amuser quelquefois de moi ».*

Ceci ne prouve pas d'une façon irréfutable que l'ambassadeur n'était pas Carlin, car on peut supposer que Renaudault n'a jamais rien compris aux ordres qu'il avait reçus et a préféré penser qu'il y avait deux Bertinazzi plutôt que d'admettre qu'un comédien pût remplir les fonctions d'un ambassadeur.

Constatons du moins que la légende prétendant qu'une amitié exista entre Carlin et Ganganelli, vient peut-être du hasard qui fit que l'ambassadeur s'appela également Bertinazzi. Car, d'autres preuves concluantes de leurs relations, il n'en est pas à proprement parler. M<sup>me</sup> d'Épinay (1), qui est la première à en faire mention, déclare que c'est sur la foi d'un on-dit. Mais que la chose soit vraie ou non, l'abbé Galiani, un homme simplement spirituel mais doué d'une âme d'artiste, saisit tout le piquant qu'il y a dans ce raconter et voici ce qu'il écrit à son aimable lectrice :

*« Ce que vous me mandez de l'amitié ancienne de Carlin avec le pape m'a fait rêver (2) et il me vient une idée sublime dans la tête, qu'il faut absolument que vous communiquiez à Marmontel de ma part pour tâcher de l'électriser. On pourrait, ce me semble, y bâtir le plus beau de tous les romans par lettre et le plus sublime. On commencera par supposer que ces deux compagnons d'école, Carlin et Ganganelli, se sont promis de s'écrire au moins une fois tous les deux ans et de se rendre compte de leur état. Ils tiennent leur parole et s'écrivent des lettres pleines d'âme, de vérité, d'effusion de cœur, sans sarcasmes, sans mauvaises plaisanteries.*

*Ces lettres présenteraient donc le contraste singulier de deux hommes dont l'un a toujours été malheureux et qui, parce qu'il était malheureux est devenu pape, tandis que l'autre toujours*

(1) Voir Correspondance de Galiani et M<sup>me</sup> d'Épinay, publiée par Percy et Maugras, Calman Lévy 1881 2 vol.

(2) Lettre du 25 septembre 1773. Puis lettres de Galiani 1773 et 14 mai 1774.

laurent est resté toujours Arlequin. Le plus plaisant serait qu'Arlequin offrirait toujours de l'argent à Ganganelli qui serait un pauvre moine ensuite un pauvre cardinal et un pape pas trop à son aise. Arlequin lui offrirait son crédit à la cour pour la restitution d'Arignon et le pape l'en remercierait. Ma tête est déjà si enflammée de cet ouvrage, que je le ferais ou le dicterais en quinze jours si j'en avais la force. Je m'attacherais à la plus étroite vérité ou vraisemblance, sans aucun épisode romanesque et je convaincrais le monde qu'Arlequin a été le plus heureux des hommes et Ganganelli, le plus malheureux. Une trentaine de lettres et autant de réponses feront tout l'ouvrage. Beaucoup de génie et peu d'esprit en feraient un chef-d'œuvre.

Et il lui écrit le 14 mai 1774 :

« Quel Arlequin, quel pape attendez-vous de moi ? Cependant si vous voulez absolument ce roman original et parfait et tel qu'il est dans ma tête, donnez-mous la peine de lier connaissance avec Carlin, et prenez de lui les époques justes et très exactes des événements de sa vie, la date de sa naissance, ses premières études, son arrivée en France, son entrée à la comédie, son mariage, la naissance de ses enfants, etc. Ceci doit être très exact et dans le dernier détail des disputes avec ses camarades, avec les gentils-hommes de la Chambre etc. Il en faudrait savoir autant et avec autant de précision du père Ganganelli.

Avec ces matériaux il faut bâtir ; sans cela, rien n'aura l'air original, point de vrai, point de bonne plaisanterie, point de bon ton.

Faites cela, vous donc de votre côté, et puis laissez-moi faire et Dieu sait ce qu'il en arrivera ».

Il ne devait rien en arriver, du moins pour cette fois. Mais comme nous le verrons plus loin, un autre avant Latouche, devait tirer parti de l'idée de l'abbé. Ce fut en lisant ces lettres que Latouche, séduit par l'idée résolut d'écrire ce que Galiani, empêché par la mort d'un parent qui en bouleversant sa vie lui avait fait oublier ses projets, n'avait pu mener à bien.

Latouche demanda la collaboration de J. Lefèvre.

« Voulez-vous entreprendre cette œuvre de nécromancie ? » dit-il. L'autre accepta. « Vous, dit alors Latouche, vous serez Arlequin et moi je serai pape ». Jules Lefèvre insista pour être pape. Ce n'était pas l'affaire de Latouche qui, s'improvisant pape, se proposait bien d'envoyer quelques pointes acérées à ces messieurs de la Compagnie de Jésus. Jules Lefèvre et lui ne purent s'entendre.

Le refus de Jules Lefèvre froissa de Latouche et ce fut entre eux qui s'étaient liés d'une amitié si sincère et si puissante le commencement d'une défiance qui ne fit que s'aggraver (1). Ce fut alors Emile Dechamps qui fut convié par son bon ami Latouche à écrire à Clément XIV au nom de Carlin. Mais le doux Dechamps refusa, très aimablement d'ailleurs, comme toujours. La lettre qu'il écrivit (2) à Sainte-Beuve lors de la mort de Latouche nous en dévoile peut-être une des causes. En 1818 il avait écrit, en collaboration avec lui, deux pièces : *Le tour de faveur* et *Selmours de Florian*. Il avait été le témoin ennuyé des tortures véritables qu'endurait ce pauvre Latouche quand il devait écrire ; c'était pourtant un causeur si agréable et si charmeur que Latouche. Deschamps ne voulait plus recommencer sans doute une expérience aussi pénible. Et puis, et puis, il y avait bien autre chose. C'est que le roman que Latouche se proposait d'écrire serait sans doute une œuvre de combat. Que diraient les anciens camarades du *Cénacle de la Muse française*, eux qui s'étaient mis sous l'égide de Minerve précipitant dans l'abîme le génie de la révolution et rétablissant sur de solides assises un blason fleurdelisé (3). N'avaient-ils pas, depuis longtemps décidé de jeter Latouche par-dessus bord surtout dès le moment où, faisant dans le *Mercure* le compte-rendu d'un recueil de Gaspard de Pons, il avait esquissé son fulgurant article sur « *la Camaraderie littéraire* » qu'il lançait quelques années plus tard comme un défi sensationnel.

Du reste l'existence même du *Mercure* était pour eux un sujet de controverse et la raison qu'avait Jules Lefèvre de refuser de collaborer au roman de Latouche est peut-être plus profonde qu'on ne le croit et d'ordre purement littéraire. Expliquons-nous. Si Clément XIV parut en 1827, il y avait déjà plusieurs années que Latouche en avait conçu le projet. Car je trouve dans le *Mercure* du 19<sup>e</sup> tome XI 1825, p. 418, trois lettres du roman datées Ferrare 17 octobre 1722, Venise 12 janvier 1723, Venise 26 mars 1723 (4).

C'est donc de 1825 à 1827 que Latouche dut en parler à ses amis. Or à cette époque, au *Mercure* du 19<sup>e</sup>, la double tradition libé-

1. Voir J. Lefèvre-Deumier. *Sir Lionel d'Arquenay* : préface du bibliophile Jacob. Paris Firmin Didot 1884 in-8° — 40 Y 2 945.

2. Voir l'amateur d'autographes, janvier 1910. Dépôt légal 765.

3. Voir Léon Seché. *Le Cénacle de la Muse française et la reproduction du fameux frontispice de cette revue*.

4. Ces dates n'existent pas dans l'édition Lévy de 1867. L'article du *Mercure* est signé H. C'est donc Latouche. La plupart de ses autres articles du *Mercure* sont signés ainsi.

rale et classique avait d'abord été défendue. Mais en 1827, les principaux actionnaires de *Mercur* donnèrent la direction du journal à H. de Latouche. Jules Lefèvre resta son collaborateur pendant quelque temps. Mais il inclinait trop vers le romantisme. Ils ne surent s'entendre, et ce fut la brouille (1).

J'ai tort sans doute de m'attarder à expliquer le double échec de Latouche en quête de collaborateur et il est temps d'en venir à son roman.

La relation de ces pourparlers n'aura pas été sans utilité : elle permet d'établir que c'est bien un roman qu'il publia, et non une traduction de lettres authentiques médites, puisqu'il avait à chercher un compère pour improviser le rôle d'Arlequin.

Latouche écrivit seul son roman. Il conserva dans ses grandes lignes le projet de Galiani. Sans doute, il ne met pas toujours à profit les conseils de l'abbé à la marquise en ce qu'il est très peu minutieux quant à l'exactitude des dates ; surtout en ce qui concerne la vie de Carlin, il est souvent en contradiction avec les meilleurs biographes, notamment avec Juley (2) dont nous parlerons et qu'il doit avoir connu à ce qu'il semble. C'est ainsi que beaucoup de lettres de Carlin sont datées de l'Italie à une époque où l'on s'accorde à penser que Carlo Bertinazzi se trouvait déjà en France.

Des recommandations de Galiani, il en est une que Latouche dédaigne tout particulièrement. S'il croit comme lui que la plaisanterie doit être ordinairement absente de cette correspondance, il tient pour préférable que le romanesque y trouve place. Le nœud de l'intrigue est déjà dramatisé par lui. Au lieu de constater tout simplement que les deux hommes, amis autrefois, ont continué de s'écrire, il imagine toute une petite tragédie. Etant enfants, raconte-t-il, Carlin et Ganganelli se promenaient sur des roches bordant la mer quand, plongé dans une rêverie profonde Ganganelli perdit pied et tomba dans les flots. Bertinazzi se précipite à son secours ; après des efforts difficiles pour un enfant, il est assez heureux pour sauver son ami ; ce ne fut pas sans beaucoup de peines ni sans écorchures faites aux saillies du rocher. Tous deux étaient couverts de sang. Alors Ganganelli prononce des paroles solennelles ! Quoi qu'il arrive il sera toujours l'ami de Bertinazzi ; il en signe la promesse écrite sur un morceau de linge avec son sang et son sauveur fait de même.

1. Cf. Leon Seché, *Opus cité*.

2. Voir manuscrit inédit ? B — X nouvelles acquisitions françaises 1937. Notice sur Carlin (Charles-Antoine Bertinazzi), par Juley, 1818.

Le romanesque de l'œuvre ne se borne pas à cet exorde assez emphatique : un épisode bien plus marquant donne à Latouche l'occasion d'aborder son véritable sujet : la critique de la mentalité des religieux.

Ganganelli raconte à son ami qu'un jour, chargé de la conversion d'une malade protestante, il crut faire œuvre d'honnête homme et de galant abbé en bornant tout son ministère à prodiguer de cœur des consolations émues à la jeune hérétique. Celle-ci, touchée d'un zèle aussi désintéressé, se mit à aimer le prêtre sans oser le lui avouer. Son mal empira. Avant de mourir elle fit appeler son ami et lui avoua tout ; elle refusa du reste obstinément de se convertir à une religion qui, en la séparant de l'objet de son amour, avait hâté sa mort. Latouche met, à cette occasion, dans la bouche de la jeune fille des paroles qui en 1827 durent paraître bien hardies.

*« Pourquoi avez-vous prononcé des vœux impies ? Dieu a-t-il besoin qu'on le prie éternellement comme un maître inflexible ? Croyez-vous que vos jeûnes, vos abstinences et l'éternelle psalmodie de vos chants lui soient plus agréables que n'ont pu l'être aux faux dieux l'encens des sacrifices et l'odeur des victimes ? L'Evangile, voilà la règle des chrétiens : où as-tu vu qu'il commandât l'oisiveté des moines, les combats de l'homme contre lui-même, l'abnégation de toutes les vertus, que nos ministres à nous enseignent à la société par leur saint exemple ? »*

Nous pensons que Latouche a inventé cet épisode ; il n'existe nulle part ailleurs à notre connaissance et j'imagine que Latouche l'employa pour servir plus facilement ses intentions satiriques.

Je remarque en plus que miss Jenny est bien une héroïne à Latouche. Je me propose d'écrire ici même une étude sur le romantisme féminin dans les romans de Latouche, où je m'efforcerai de démontrer que notre auteur rapporte toutes ses silhouettes de femmes à un profil type qui hante son imagination (1). Miss Jenny correspond à ce type.

Latouche termine le récit des amours de miss Jenny en lançant aux catholiques le trait du Parthe :

Ganganelli confie à Carlin que si la jeune fille a eu des funérailles célébrées selon le rite de l'église romaine, c'est contraire

(1) A ce sujet cf. l'article très intéressant de Raoul Debert : « Un grand excitateur d'âmes ». Revue des revues.

ment à son desir. Ganganelli connaissant ce désis, il a fait faire ses scrupules.

*« Que te dirais-je ? Notre vie à nous est un continuel sacrifice de volonté, un acte d'accablée obéissance : il me fallut comparaitre à la cérémonie des obsèques. Le bruit d'une conversion éclatante avait trompé l'oreille de nos supérieurs et j'eus à remplir un devoir par ordre ».*

Je n'insisterai pas sur les détails de la suite de cette correspondance : je me contenterai de rappeler que Ganganelli, qui décidément est le plus intéressant des deux épistoliers, renseigne Carlin sur les intrigues de la Cour romaine, et en ébauche des peintures qui font un peu songer à la Rome d'Emile Zola.

Carlin écrit pourtant un jour une lettre bien jolie. Curieux comme un parisien qui aime à se mêler aux badauds il voudrait que son ami le renseignât mieux sur les polins qui se font à propos des Jésuites. Au plaisir de raconter les bavardages qu'il a lui-même entendus et qu'il espère voir discuter par son correspondant, il a une exclamation de gavroche en tout cas pleine de lèse-majesté. *« Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc vous autres, conseillers du pape ? »*

Cependant contre toute attente, Ganganelli est élevé au trône de St-Pierre. Quand Carlin le revoit c'est lors d'une procession, et la description de cette entrevue est prestigieuse.

*« Quel a été mon trouble à la vue de cette majestueuse solennité ! Je n'imaginais pas que tant de respect pût laisser place à tant d'affection, qu'on pût aimer le même homme et l'adorer. A voir ainsi votre Sainteté, j'ai mieux compris comment le fils de Dieu avait dû revêtir des formes semblables pour avoir à la fois autour de lui des amis, des apôtres et des sujets. Etais-je encore sur cette terre quand vos regards ont rencontré les miens, quand vos mains se sont étendues vers moi ? Alors, sur cette terrasse où, si souvent, appuyés l'un près de l'autre nous avions vu passer d'autres fêtes, je me suis incliné tout en larmes. J'ai reçu à genoux votre bénédiction. Quand j'ai osé relever mes paupières vos yeux étaient encore sur moi et dans les yeux j'ai vu briller une larme. Si j'avais pu la recueillir, si j'avais pu la déposer sur le front de mon plus jeune enfant. »*

Malgré tout ce qui sépare maintenant le pape vénéré du comédien à la mode, la correspondance n'en continue pas moins et elle devient plus intime s'il est possible. Ganganelli explique à son vieux camarade tous les dessous d'une élection pontificale, les

intrigues et les fraudes d'un conclave ; il fait une satire violente de la cour romaine et exprime avec mélancolie toute l'anxiété qu'il éprouve lorsqu'il comprend tous les pièges dont on veut l'entourer.

Cette maudite question des Jésuites se pose à lui de plus en plus impérieuse si bien qu'un jour il avertit Carlin qu'en conscience et pour sauver le catholicisme il s'est vu obligé de lancer contre la Compagnie de Jésus une bulle de suppression. Il ne dissimule pas à son ami d'enfance qu'il sent qu'il vient de s'attirer des haines implacables. En effet, ses lettres se font rares jusqu'au moment où Carlin en reçoit une longue dans laquelle Ganganelli annonce qu'il dépérit, que l'on dit qu'une main inconnue l'empoisonne : il ne veut pas y croire... Mais avant même que cette lettre ait eu le temps d'arriver, Carlin aura reçu la foudroyante nouvelle de la mort de son fidèle ami.

Telle est sommairement indiquée la physionomie de ce roman épistolaire : une lecture attentive mieux que tout commentaire en ferait saisir toute la partie politique. Toutefois, et il est utile de l'ajouter, Latouche ne limitait pas à la politique le champ de tir de ses traits satiriques ; il entendait les voir s'égarer de temps en temps sur tout ce qu'il jugeait digne de recevoir quelqueune des blessures qu'il aimait à distribuer.

Ainsi, il introduit les querelles littéraires, là où il semblerait qu'elles doivent être au moins inattendues ; mais Carlin, attentif aux on-dit de coulisses est l'homme tout désigné pour se faire le porte-parole de M. de Latouche.

Ecoutez cette critique vive de la poésie française :

*« En France, ces longues choses, à qui je ne sais quel Alexandre a donné son nom, sont toujours terminées par des rimes. Cela tient lieu de pensées. Les vers déguisent l'absence du talent ; chez la plupart des auteurs ces cadences et ces sonnettes ne sont que des cache-sottises. Il y a à Paris beaucoup d'imbéciles qui font très bien les vers. Et la foule civilisée écoute ces sonates qui retentissent à ses oreilles en tic-tac et en toc-toc, avec une sorte de vénération. Je te certifie que ce peuple qui passe pour le plus impatient et le plus gai est le plus intrépide de tous à s'ennuyer. »*

Il y a aussi une critique assez juste et très sévère de la conduite plutôt louche que tint Voltaire à l'égard du pape Benoît XIV pour préserver des foudres pontificaux sa tragédie de Mahomet ; on trouve encore quelques appréciations sur J.-J. Rousseau qui

offrent un bel exemple d'anachronisme dont l'auteur est d'ailleurs parfaitement conscient.

Mais pour être juste il faut ajouter qu'à côté des sarcasmes un peu vifs que nous venons de signaler, où M. de Latouche songe bien plus à ses contemporains qu'aux poètes connus de Carlin, il y a un éloge bien senti des lettres françaises :

*« Je reconnais que les écrivains français ne sont pas aussi riches en expressions que les italiens, il le sont davantage en pensées. Vous, nous avons une langue qui nous rend paresseux à penser ; elle est si douce et si belle que nous croyons avoir assez fait quand nous l'employons avec art. Chacune de nos poésies est une espèce de bouquet qui plaît, mais nos fleurs ne produisent point de fruits.*

*Les écrivains en France, au contraire, incitent à la méditation. Montesquieu approche de Tacite ; et combien ne faudrait-il pas de nos sermons pour en rendre un seul de Bourdaloue !*

*Je voudrais qu'on fondît la littérature de tous les pays pour en faire des ouvrages dignes de satisfaire les bons esprits : le style clair des Français modérerait peut-être l'enthousiasme oriental et le style italien échaufferait l'idiome allemand. La poésie italienne ne te semble-t-elle pas un feu qui pétille ; la poésie espagnole, un feu qui brûle ; la poésie française un feu qui éclaire et la poésie anglaise un feu qui noie.*

XXX

Maintenant que nous avons une idée du roman de Latouche, il n'est pas mauvais de rappeler comment il fut présenté au public et comment on l'accueillit. Il est intéressant de savoir que l'ouvrage parut sans nom d'auteur, celui-ci voulant faire croire qu'il s'agissait d'une correspondance authentique. Je ne sais s'il espérait y réussir : des anachronismes comme celui qu'il fait à propos de Rousseau devaient lui ôter d'avance toute illusion là-dessus.

Latouche fut bientôt découvert. Il reçut félicitations sur félicitations dont il déclinait l'honneur avec cet air narquois qui lui était habituel. Béranger, M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, d'autres lui écrivirent des lettres à ce sujet (1). La missive que lui envoya le peintre F. Gérard mérite d'être reproduite ici (2).

(1) Voir Raymond. Préface de l'éd. Levy de 1867 de *Clement XIV*.

(2) *Ibidem* et pour l'intelligence de ce billet, il faut savoir que le signataire répondait ici à un envoi fait au nom de *Clement* lui-même, souvenir que le peintre de « *Belshazzar* » et de *Henri IV* était romain.

Lyon, 21 juillet.

« Très saint père,

*Je lisais déjà les lettres de Ganganelli et de Bertinazzi, quand j'ai reçu l'exemplaire que votre Sainteté a daigné me faire parvenir. S'il m'était resté quelque doute sur l'authenticité de ce recueil, je n'aurais pu soupçonner, dans le petit nombre des gens d'esprit qui honorent aujourd'hui la France par leur caractère et par leur talent, qu'un seul poète dont j'aime à me croire l'ami. En le choisissant pour votre interprète, vous avez donné la meilleure preuve de ce tact qu'on admirait en vous lorsque vous étiez sur terre. Je ne puis vous exprimer avec quel intérêt j'ai lu toute cette correspondance. Vos dernières lettres m'ont pénétré de douleur. Elles m'ont rappelé ce qu'on disait encore à Rome dans mon enfance sur le pontificat et la mort de Clément XIV.*

*Très Saint-Père, je crois que c'est par pure modestie chrétienne que vous datez votre billet de Venise. Mais puisque vous daignez jeter les yeux sur une pauvre créature comme moi, souffrez que je me recommande à votre miséricorde, et que je supplie votre Sainteté d'intervenir auprès de St-Luc, mon patron, pour qu'il m'accorde la force de résister aux maux et aux ennuis de toute espèce qui peuvent affliger un pauvre peintre en l'an de grâce 1827. »*

F. GÉRARD.

Le roman de Lafouche eut beaucoup de vogue, même à l'étranger : en 1827 déjà il y en eut une traduction allemande : *der Papst und der Harlekin oder Briefwechsel Clemens des vierzehnten und Carl Bertinazzis, aus dem französischen übersetzt bei FFA Rieder 1827 8° (1)*.

L'enthousiasme que l'œuvre d'H. de Lafouche avait provoqué dimiua d'ampleur. Ce fut, quand Gustave Planche se vengeant de l'auteur de la *camaraderie littéraire*, dans son article intitulé « la Haine littéraire » lui eut adressé ce reproche :

« Nous ne dirons rien d'une correspondance inédite dont la meilleure partie se retrouve en germe et quelquefois en fruit mûr et vermeil dans les lettres de l'abbé Galiani. »

Vraiment celui qui a sous les yeux les lettres de Galiani dont il est question et se rappellera notamment les tendances de polémiques diverses qui caractérisent la production de Lafouche qui

(1) Ce livre se trouve au British Museum 390 2 14b 15.

nous occupe, aura tôt fait de déclarer que cette attaque est injuste ou du moins excessive.

Sainte-Beuve qui pourtant n'aimait pas Latouche, reconnaissait beaucoup de personnalité à l'œuvre que Gustave Planche attaqua. C'était même sous forme de critique qu'il lui rendait cette justice mais le témoignage n'en est que plus incontestable.

*« Il n'a pas écrit tout à fait, dit Sainte-Beuve, les épisodes romanesques, car on ne saurait donner un autre nom à l'épisode de cette jeune protestante qui meurt après s'être prise de passion pour le moine Ganganelli. Il ne sait pas retrancher non plus ses sarcasmes et ses railleries familières. Dans les lettres que Carlin écrit de Paris, c'est moins l'acteur de la Comédie Italienne qui parle que M. de Latouche lui-même jugeant et persiflant les coteries littéraires de 1826. »*

Après ces lignes du grand critique il serait oiseux je pense, de s'attarder plus longtemps à montrer le caractère original de l'œuvre qui subsiste quoi qu'on ait pu dire et malgré..... ce que je vais dire.

xxx

N'y a-t-il que les lettres de Galiani qui aient inspiré Latouche ? Gustave Planche s'il m'eût entendu poser cette question, m'aurait béni espérant de moi des révélations capables de l'aider à abattre son adversaire. En cela il se serait trompé, car ces révélations, M. de Latouche les avait faites à mi-voix lui-même, mais on ne les a pas entendues.

Nous tenons pour certain qu'un ensemble d'œuvres du même auteur, qui firent beaucoup de bruit quand elles parurent, sont une des sources de Latouche.

Leur piste nous a été fournie par une note de M. Percy-Maugras (1) où est signalé un passage de Laharpe, il y est question d'un certain Caraccioli qui s'occupe beaucoup de Clément XIV dans ses œuvres.

J'ai eu la curiosité de rechercher au catalogue général de la Bibliothèque nationale ce que Caraccioli pouvait bien avoir écrit. J'ai trouvé une longue liste d'ouvrages dont je signale les titres les plus intéressants à notre point de vue :

1° *Lettre du frère François, cuisinier du pape Ganganelli sur les lettres de ce pontife à un parisien de ses amis à Paris chez Monory 1776 in 12 - Z 16087.*

1. Œuvres complètes de Percy-Maugras, t. I, p. 101.

2<sup>o</sup> *Lettres du pape Clément XIV, Ganganelli traduites de l'Italie et du latin, avec des discours panégyriques et autres pièces intéressantes de ce pape nouvellement recueillies. On y a joint des particularités sur sa vie privée et des anecdotes traduites de l'Italien avec un éloge de ce même pape, imprimé en latin à Rome par L. A. Caraccioli. Paris Latin le jeune 1777.*

1 tome en 2 volumes 2 ex. (Z 16083-16084).

Je vous fais grâce de la nomenclature des éditions italiennes et même allemandes (1) qui attestent le succès du livre et pour donner une idée de sa diffusion je dirai que j'en ai trouvé un exemplaire à la bibliothèque de Liège.

Comme le roman de Lafouche, l'œuvre dont Caraccioli se prétendit l'éditeur jouit d'une vogue presque européenne ; comme lui, elle fut traduite en allemand ; comme son authenticité, la sienne fut contestée.

En effet, il y eut une réponse : *Le tartufe épistolaire démasqué, ou épître très familière à M. le marquis de Caraccioli, colonel in partibus éditeur et comme qui dirait auteur des lettres attribuées au pape Clément XIV, etc.* (2).

Il est démontré dans cet opuscule que L. A. Caraccioli est un farceur. Celui-ci vexé proteste à son tour, ce qui vaut un nouveau livre : *Réponse de l'éditeur des lettres de Clément XIV sur la crainte qu'on a que ce pontife n'en soit pas l'auteur.* (Paris, imprimerie de Bourdet 1776. In 12 32 pp. (Hz 1543).

Cet acharnement s'explique aisément. Caraccioli ayant pris parti pour le pape s'attirait les représailles des amis des Jésuites. Il y eut même une autre protestation. Ce sont les *lettres d'un Anglais sur la vie de Clément XIV par M. Caraccioli* (3).

Une chose me frappe. C'est que si je tiens bien, Caraccioli est aussi le nom d'un des messagers de Galiani auprès de M<sup>me</sup> d'Épinay. Cependant les personnages n'ont rien de commun si ce n'est une parenté probable qui aurait facilité à l'un de tirer parti des indiscretions de l'autre. Les lettres de Galiani, rappelons-le, sont de 1773, soit trois ans avant la correspondance éditée ou plutôt inventée par Caraccioli.

(1) Merkwürdige Briefe des Papstes Clément XIV Ganganelli (von L. A. Caraccioli) neue nach der zweiten Parisisch Ausgabe iernehmte und verbesserte Auflage Frankfurt und Leipsick bei den Gebrüderso Van Dieren 1776 Z. 16108).

2) Opus cité par Laharpe.

(3) Cet ouvrage, je l'ai trouvé à Liège aussi où il porte le n<sup>o</sup> 5923. Je n'ai pu vérifier s'il se trouve à Paris. Si l'insiste sur sa présence à Liège c'est pour montrer comme toute cette polémique aura eu de repentissement.

Que Latouche ait connu cette dernière, c'est ce que je vais tâcher de faire voir.

Je passe sur certaines ressemblances de textes qui me paraissent flagrantes, mais étaient trop faiblement mon argumentation. Qu'il me suffise de dire que les passages identiques consistent surtout en détails historiques fatalement, et n'offrent en somme pas une valeur démonstrative suffisante. Mais voici mieux. Dans le livre de Latouche il existe des « notes de l'éditeur ». Je transcris deux de celles-ci :

1. Ed. Lévy p. 118. Lettre de Ganganelli 4 septembre 1739. Dans cette lettre Ganganelli donne à son ami quelques conseils d'ordre moral et de piété. Voici la note insérée par Latouche : « *Nous remarquons dans cette lettre et dans une ou deux autres, écrites par Ganganelli, des passages qui offrent quelques rapports et quelquefois même une identité presque complète avec d'autres paragraphes de sa correspondance publiée, en 1776 où l'auteur mettait un peu de complaisance à répéter ses propres sentiments, où l'anonyme à qui, dans le premier recueil sont adressées ces mêmes lettres, n'est autre que Bertinazzi.* »

Cette note sans doute passa inaperçue ; on se dit que puisque c'était un roman que M. de Latouche avait écrit, tout ce que l'œuvre contenait devait être de pure imagination. Il ne devait pas exciter plus de correspondance éditée qu'il n'y avait de lettres inédites. Or, selon moi, Latouche dans cette note, avoue d'une façon déguisée, je le veux bien, qu'il a connu Caraccioli et nous sommes en plus renseignés par lui sur la façon dont il a composé le roman. Si dans la correspondance soi-disant simplement éditée par Latouche, il est des passages « *qui offrent quelques rapports* » avec une autre correspondance il est bien évident qu'en style moins machiavélique cela signifie : « Latouche a puisé les détails de cette lettre dans une correspondance connue de lui. »

Or, cette correspondance, la date 1776 indiquée par Latouche, montre, elle seule, qu'il s'agit de l'œuvre de Caraccioli. Ce fait se confirme d'ailleurs quand on constate que dans les lettres éditées par Caraccioli, Ganganelli adresse souvent des conseils au « français de ses amis » que Latouche, inspiré par la légende d'une amitié ayant existé entre le pape et le comédien, identifie Carlin en disant « l'anonyme..... est Bertinazzi. »

Ces deux détails : la date de l'ouvrage auquel Latouche fait allusion et l'idée d'identifier un personnage anonyme à Bertinazzi, suffisent, me semble-t-il, à établir solidement notre thèse.

Il en est un troisième. D'après Caraccioli, le fidèle serviteur qui assista Ganganelli à ses derniers moments et qui s'occupait de mettre en ordre ses affaires est « le frère François » son cuisinier. C'est même une lettre de ce frère François que Caraccioli invoque pour défendre l'authenticité des lettres (1).

Dans le livre de Latouche aussi c'est le frère François qui est présent à l'agonie du pape ; il a été fait d'ailleurs allusion au frère François plus d'une fois.

Et voici un fragment de la note de la p. 247 :

*« Le frère François a raconté qu'il écrivit presque à son dernier moment, pendant les intervalles de sa souffrance. Il y avait sur un prie-Dieu, à côté de son lit, ces plumes et ce papier dont il avait aimé à être entouré pendant tout le temps de sa vie studieuse. Il paraît que les fragments, copiés ci-après furent placés de sa propre main dans le lieu « qui était, comme le dit sa lettre XXIII, le dépôt de ses mystérieux rapports », ou cachés sous son chevet. Ils furent retrouvés sans ordre, sans date des jours et renvoyés à leur destination par le frère François, sous une même enveloppe ; mais les sentiments qu'ils renferment ont déterminé facilement l'ordre dans lequel ils ont été successivement écrits. »*

Texte décisif que celui-ci. Car les détails concernant la mission du fidèle serviteur qui sont notés ici se trouvent dans la « lettre du frère François. »

Latouche a donc bien connu l'œuvre de Caraccioli. Il faut observer que si celle-ci lui a donné des détails précieux sur la vie de Ganganelli, elle en contient peu sur son correspondant dont le nom n'est pas même cité. Latouche a-t-il donc inventé entièrement tout ce qu'il a dit de Carlin ? Sans doute, les souvenirs sur le grand comédien se sont conservés longtemps. J'ai cru un instant que Latouche avait eu à sa connaissance le livre manuscrit de Juley dont j'ai parlé, attendu que la « correspondance de Clément XIV et de Carlo Bertinazzi » et le manuscrit très curieux de Juley qui se trouve à la Bibliothèque Nationale et date de 1818 ont quelques ressemblances. Seulement et comme je l'ai dit déjà, il est des divergences biographiques si considérables, qu'on ne peut s'arrêter longuement à des essais de rapprochement.

Et voilà la genèse de la correspondance de Clément XIV et de Carlo Bertinazzi presque complètement esquissée.

Georges VRANCKEN.

(1) Voir plus haut, « Lettre du frère François, cuisinier du pape Ganganelli à un parisien de ses amis ».

A PROPOS D'UNE ÉDITION NOUVELLE DE

## PAR LES CHAMPS ET PAR LES GRÈVES.

On ne connaît pas le texte authentique et définitif de *Par les Champs et par les Grèves*. Bien qu'éditions d'abord en 1885 chez Charpentier, puis, la même année, chez Quantin (1), et enfin chez Louis Conard en 1910, cette œuvre reste incomplètement publiée. Elle présente en outre des variantes dont on s'explique difficilement l'origine, et entre lesquelles on hésite à choisir.

Rappelons d'abord les données exactes du problème. En mai 1847, Flaubert et Maxime Du Camp firent ensemble le voyage de Bretagne. Ils voulurent, au retour, utiliser les notes nombreuses qu'ils avaient prises en cours de route ; leur travail donna naissance à *Par les Champs et par les Grèves*. Ce livre, qu'on a pris l'habitude d'attribuer à Flaubert seul, est donc en fait le résultat d'une collaboration fondée sur un principe étrange, peut-être unique en son genre : le récit comprenant douze chapitres, Flaubert écrivit les chapitres IMPAIRS, Du Camp les chapitres PAIRS. L'ensemble comporte ainsi deux parties bien distinctes, quoique mêlées et enchevêtrées l'une dans l'autre comme les doigts de deux mains jointes. Il suffit d'un simple travail de coupures pour séparer les six chapitres rédigés par Flaubert des six autres rédigés par son ami. Or cette division, possible, mais illogique, et au point de vue littéraire infiniment regrettable, a été effectuée. Ce qu'on nomme aujourd'hui *Par les Champs et par les Grèves*, ce qu'on fait connaître les trois éditions précitées, c'est seulement la partie de Flaubert, les six chapitres impairs mis les uns au bout des autres. Mais la partie de Du Camp demeure en l'état inédit. L'oubli d'un livre qui constituait, de par sa nature même, un tout indivisible, puisqu'il était le récit suivi d'une même excursion, est, dans le monde des érudits, devant former une

œuvre homogène, et non pas deux, cette unité se trouve par conséquent rompue.

Il ne faut pas en effet se laisser abuser par les apparences ni jouer sur les mots. Il est bien vrai, comme on l'a écrit, « *que le procédé suivi par les deux écrivains obligeait chacun à faire de son chapitre un morceau indépendant* » ; mais il est non moins certain que ces morceaux isolés étaient destinés à s'enchaîner et à s'adapter harmoniquement. Leur collaboration fut plus intime et plus profonde que ne le suppose d'abord le mode de rédaction adopté par eux. Non seulement ils se sont préoccupés des transitions, et ont ordonné leur plan de façon à éviter les redites, à ménager en même temps la progression soutenue de l'intérêt ; mais il n'est pas démontré qu'après coup ils n'aient pas, d'un commun accord, revu et corrigé ensemble les chapitres écrits séparément, pour contrôler la précision de leurs souvenirs, corroborer leurs impressions et fondre les disparates.

En d'autres termes, ils ne se sont pas contentés d'intercaler artificiellement les chapitres pairs parmi les chapitres impairs, sans se soucier de savoir s'ils « *joignaient* » parfaitement. Quand les différentes pièces d'une machine sont fabriquées dans plusieurs usines, il y a ensuite, pour monter la machine, une besogne indispensable d'ajustage et de mise au point qui la rend propre à son usage. Cette comparaison banale peut s'appliquer au cas de *Par les Champs et par les Grèves*. En l'absence de toute preuve contraire il est permis d'affirmer qu'un travail analogue a suivi la rédaction première. Ce travail appartenant en commun à Flaubert et à Du Camp, il reste arbitraire et faux d'avoir scindé l'œuvre en deux pour séparer ce que ses auteurs s'étaient efforcés de réunir.

D'autant plus faux et arbitraire qu'on peut maintenant — grâce aux sommaires publiés dans la nouvelle édition en tête de chaque chapitre — constater que Flaubert a eu un rôle prépondérant dans la composition du livre, et qu'il en a surtout fixé l'unité.

Ces DOUZE sommaires, jusqu'alors inédits, sont tous de sa main. Du Camp n'a fait que les développer pour les chapitres pairs d'après ses indications et son plan (1). Il eût été d'un grand intérêt, pour établir un point de comparaison et permettre d'apprécier le talent respectif, la manière des deux écrivains de joindre

(1) Et même sous sa surveillance dire tel, puisqu'en août 1877, quand, novembre environ, Du Camp était venu s'installer à Paris, et qu'il avait l'usage de son cabinet même de son ami, l'écrivain de Flaubert. (14)

le récit de Du Camp à celui de Flaubert, sous les notes résumées de ce dernier. Leurs qualités propres, leurs idées particulières, se seraient dégagées avec plus de relief d'un tel rapprochement. L'œuvre en effet n'a vraiment sa pleine valeur que par la juxtaposition des deux parties. « *Ecrivant dans la même pièce, observait Flaubert, il ne pouvait se faire que nos plumes ne se trempassent un peu l'une dans l'autre.* » A cette époque de leur vie, en 1847, leurs esprits sont voisins ; un même souffle d'enthousiasme où d'ironie les anime ; ils ont des sentiments, des opinions semblables. Ecarter le second, c'est diminuer et fausser le premier. Ce reproche s'adresse aux trois éditeurs successifs de *Par les Champs et par les Grèves*. Il faut attendre une publication intégrale du livre pour le juger comme il le mérite.

Mais c'est à peine si l'on peut dès maintenant se prononcer sur l'œuvre proprement dite de Flaubert. Avant l'édition de 1910 (Conard), telle qu'on la connaissait depuis 1885, elle apparaissait mutilée et tronquée. L'édition Charpentier et l'édition Quantin ne comprenaient en effet que des *fragments*, — les mêmes d'ailleurs, de sorte qu'on ne pouvait songer à compléter l'une par l'autre (1).

Pourquoi des *pages choisies*, extraites du récit de Flaubert, et non le récit entier ? Dès l'instant qu'on se décidait à une publication posthume, avait-on de sérieuses raisons pour s'en tenir à une publication partielle ? Seuls peut-être, une excessive pudibonderie, des délicatesses outrées, des préjugés condamnables expliqueraient sans la justifier cette particularité. Flaubert a souvent le geste libre, le verbe brutal, l'allure un peu débraillée : il aime à secouer parfois durement, les traditions reçues, et se montre, ici comme dans ses lettres, d'une indépendance de caractère tout à fait intransigente et farouche. Mais lorsqu'il maudissait, dans ce même ouvrage, « *...quiconque taille un arbre pour l'embellir, châtre un cheval pour l'affaiblir, ... ceux qui restaurent, badigeonnent, corrigent, les éditeurs d'empurquata, les arrangeurs d'abrégés et de raccourcis...* » (2) prévoyait-il qu'à coup d'honnêtes et prudents ciseaux on s'aviserait, cinq ans après sa mort, de réformer son goût et d'afflénuer ses audaces ?

Et non seulement l'édition Charpentier ne donnait que des fragments ; mais dans ces fragments eux-mêmes le texte avait été

(1) L'édition Quantin (1885) — *Par les Champs et par les Grèves* — étant la reproduction « abrégée » de l'édition Charpentier, nous ne parlerons plus que de cette dernière. Nous y reviendrons à l'occasion de la discussion.

(2) Edit. Conard, p. 27.

soigneusement élagué et amputé. Des phrases entières se trouvaient supprimées, et le lecteur n'en était pas même averti par une indication typographique (1). Ailleurs au contraire des indications fausses faisaient supposer des lacunes inexistantes (2). Ailleurs enfin des membres de phrases avaient été recollés tant bien que mal bout à bout pour servir de transition et fournir l'apparence d'une continuation immédiate dans le récit.

L'édition de 1910 (Conard) corrige ces défauts, comble ces lacunes et offre un texte complet. Toutes les pages inédites de ces six chapitres impairs du livre sont enfin publiées. En les comparant avec les fragments parus chez Charpentier où chez Quantin on peut se rendre compte de la façon désinvoltée dont on avait traité jusqu'ici l'œuvre de Flaubert.

Cette édition, dit sa notice liminaire, a été faite sur le manuscrit de l'Institut. Il s'agit non pas d'un manuscrit autographe, mais d'une copie, rédigée par un scribe inconnu. *Par les Champs et par les Grèves* fut en effet composé en entier par Flaubert et

(1) Voici quelques exemples, entre beaucoup d'autres : je souligne les passages supprimés dans l'édition Charpentier. P. 67 (édit. Charpentier). « C'est comme une hôtellerie abandonnée où les voyageurs n'ont pas même laissé leurs noms aux murs. Je n'y ai vu qu'un seul meuble, un jonnet d'enfant ; un modèle de parc d'artillerie offert par le colonel Langlois au duc de Bordeaux et précieusement conservé sous des couvertures de toile. En allant par une galerie, etc... »

P. 72. « La famille regnante actuelle a la rage de se reproduire en portraits. Elle peuple de sa figure tous les pans de murs, toutes les consoles et les cheminées où elle peut l'en établir » ; mauvais goût de parvenus, etc.

P. 76. Tout le paragraphe relatif aux portraits de femmes-écrivains a traits. Elle peuple de sa figure tous les pans de murs, toutes les consoles et les cheminées où elle peut l'y établir ; mauvais goût de parvenus, etc. » été retouché dans l'édit. Charpentier. A la fin de l'alinéa : « Tout le reste est resté dans les instincts du sexe. Presque toutes aussi sont grasses et ont des tailles viriles, M<sup>me</sup> Dehoulières, M<sup>me</sup> de Sévigné, M<sup>me</sup> de Stael, G. avons vu dans la chambre de Diane de Poitiers, etc... »

P. 88. Tout l'alinéa relatif à la grotte d'Héloïse est tronqué. J'ai publié ce fragment in-extenso, rétabli dans son texte, à la suite de mon étude sur Flaubert.

P. 114. « ...à nous battre des beefsteaks. Notre orgueil en fut flatté dans sa fibre la plus reculée, et encore maintenant je ne puis m'empêcher en pensant à cet honneur, de remercier d'un seul coup la Providence de tous ceux dont elle m'a comblé dans ma vie. J'ai été embrassé par des princesses de sang royal, j'ai diné avec un Montmorency (il m'a même offert du cidre), j'ai été servi par un Rohan, j'ai trinqué avec Louis Fessard et j'ai tapé sur la bedaine aux cardinaux. Tout le passé de Guiberon... etc. »

Ailleurs encore, pages 160, 177, 178, 179, 237, d'autres lacunes et suppressions dans le texte de l'édition Charpentier, et que rien n'indiqué au lecteur.

(2) Par exemple, page 108 de l'édition Charpentier, une ligne de points indique à tort une coupure qui n'existe pas dans le texte. De même p. 185, trois lignes de points et page 206 une ligne. Dans les trois cas le texte se continue sans interruption d'un alinéa à l'autre.

Alexis D. Camp, de juillet à décembre 1847 (1). Sur leurs armoires des bibliothèques on trouve présente une copie au nit de l'édition Conard de cet ouvrage, en double exemplaire sous l'année, la date de la date de mai 1848 (2). L'un des exemplaires appartient aujourd'hui à la nièce de Flaubert. L'autre se trouve déposé au musée des Bibliothèques (6) (Biblioth. 3).

Or, en fait, il y a des divergences souvent considérables entre le texte de l'édition Conard et celui du manuscrit de l'Institut. Par exemple :

L'édition Conard donne, page 7 : « Nos deux amis Fritz et Louis... » au lieu que le manuscrit porte « Fritz et Luidgi » (prénoms qui désignaient Frédéric Baudry et Louis Bouilhet). De même, page 32 : « une nuée de piqueurs en livrée ENTOURÉS des meutes aboyantes » ; le mot « entourés » n'est pas dans le texte de l'Institut, et se trouve remplacé par une virgule. Page 48 encore, l'édition Conard ajoute deux mots : « une large prairie se mouille au bord du fleuve LARGE ET GRIS qui se divise etc... » qui ne figurent pas dans le manuscrit. Autre mot ajouté, page 91 : « elles n'étaient POURTANT pas de verre de Venise, etc... » La liste de ces « multiples papiers étendus », sans parler d'autres altérations moins graves, moins choquantes, qu'il faut attribuer sans doute à des fautes d'impressions (4).

Tantôt la différence des deux textes porte sur la suppression où l'addition d'un article, d'une préposition, d'un adverbe ; parfois d'un adjectif, ce qui a déjà plus grande importance. Tantôt c'est une inversion, un changement dans la construction de la période. Tantôt c'est un mot remplacé par un synonyme : ainsi, page 31 de l'édition Conard, « coiffés du petit CHAPEAU » au lieu de « coiffés du petit FAMILION » que porte le manuscrit ; page 62 encore, « le sang caillé des bêtes FÉROCES » au lieu de « ...bêtes FAUVES » ; page 169, « qui le ramasse dans la boue, » au lieu de « qui le ramasse dans le russeau ». Le sens de la phrase

(1) On peut en voir une copie « Conard de Flaubert », t. 1, 498 et suivantes, que les uns des plus importants pour nous — les seuls qui nous intéressent — portent le nom de l'imprimeur par la date de décembre 1847.

(2) Dictionnaire de la Bibliothèque, t. 1, p. 106.

(3) Bibliothèque de la R. G. D.

(4) On trouve, par exemple, dans l'édition Conard, « La Marianne » au lieu de « La Marianne » dans le manuscrit de l'Institut, page 72, « Dans le ruisseau de l'Église » au lieu de « Dans le ruisseau de l'Église ».

On peut aussi constater, par exemple, dans l'édition Conard, qui est dans l'église de Courville, p. 498, « une statue de Saint-Côme », Pompadour, page p. 157 « Courville », et page 158 « Courville » — Pompadour page 184 « Kerfontaine » et page 194 « Kerfontaine », etc.

et la valeur de l'idée peuvent même s'en trouver faussées. Ainsi, page 48, en parlant de Bordeaux, « *ville si joliment bâtie qui ressemble à un bel homme bien cravaté* » au lieu de « *ville si joliment SOTTE* » etc. ; p. 121 encore « *le plateau qui domine TOUTE LA CÔTE de l'île* » au lieu de « *ce côté de l'île* » (1).

La ponctuation de l'édition Conard n'est pas davantage conforme à celle du manuscrit de l'Institut. Sans doute celle-ci a pu être altérée par le copiste de 1848, et peut-être ne devait-on pas s'attacher à la conserver partout rigoureusement. Mais il se rencontre des cas où il importait de la suivre : c'est quand il apparaissait évident qu'elle avait été voulue par Flaubert, choisie pour donner à sa phrase un tour plus harmonique, un rythme plus soutenu (2). Ces questions de détail ne sont pas à dédaigner, lorsqu'il s'agit d'un écrivain comme le nôtre, scrupuleux à l'excès, et toujours soucieux de la perfection de son style.

Un dernier exemple montrera jusqu'à quel point peuvent différer les deux textes. On lit dans le manuscrit de l'Institut, à propos des alignements de Carnac :

« ...à voir tous les imbéciles qui viennent *les voir. Les savants* ont passé leur vie à chercher *ce qu'on en avait pu faire* ; et n'admirez vous pas d'ailleurs cette éternelle préoccupation du bipède sans plumes de vouloir trouver à chaque chose une utilité quelconque ? Non content de distiller l'océan pour saler son pot au feu, *et d'assassiner des éléphants pour s'en faire des manches de couteaux*, son égoïsme *s'irrite* encore lorsque s'exhume devant lui un débris quelconque dont il ne peut deviner l'usage. »

Le même passage devient, dans l'édition Conard (page 95) :

(1) Quoique plus excusables, les coquilles dont je parlais tout à l'heure, les allitérations, les mauvaises lectures peuvent parfois avoir le même inconvénient. Par exemple — page 33 de l'édit. Conard « sa figure blanche, à la fois sympathique et ardente » au lieu de « lymphatique » que donne le ms. de l'Institut — p. 43 « c'est un coin lugubre et de haut goût, comme rempli de bitume » au lieu de « comme rempli de bitume » — p. 116 « la peau des hommes grelottante de sueur » au lieu de « goutte-lante », etc.

(2) C'est ainsi qu'il faut lire, p. 51 « ... et Lavallos aux ennemis de Chauvin ; Tiraille en tous sens par mille fausses qu'il denouait, par mille influences qui se succédaient, il est bien le père, etc... ». Le point et virgule est mal placé après « succédaient », et le rythme de la phrase est tout différent quand on remplace la virgule après Chauvin, par un point et virgule, comme l'indique le manuscrit de l'Institut.

De même page 50 : « Quelle drôle de vie que celle de l'homme qui reste là dans cette petite cabane à faire mouvoir ses deux perches et à tirer sur ses ficelles ; rouage intelligent d'une machine montée pour lui. Il peut mourir, etc... »

M. Conard rattache à tort le second membre de phrase au premier, en mettant une virgule après « ficelles » et un point après « lui ».

— ... au voir tous les microbes qui viennent *les visiter*. Il y a des gens qui ont passé leur vie à chercher à quoi elles servaient, et n'admettez-vous pas d'ailleurs cette éternelle préoccupation du labeur sans plumes de vouloir trouver à chaque chose une utilité quelconque ? Non content de distiller l'océan pour saler son pot au feu, et de chasser les *depléats* pour avoir des ronds de ser-viette, son exotisme s'accroît encore lorsque s'exhume devant lui un débris quelconque dont il ne peut deviner l'usage. »

Il ressort donc de tout ceci que le volume publié en novembre 1910 n'est pas la reproduction fidèle du manuscrit de l'Institut. Sans doute il serait excessif de prétendre qu'il donne une seconde version de *Par les Champs et Par les Grèves*. Mais des dissemblances existent, et parfois considérables.

Elles proviennent de ce que l'édition Conard a été faite *non pas sur la copie manuscrite de l'Institut*, comme elle en revendique le privilège, *mais sur le second exemplaire de cette copie qui est la propriété des héritiers de Flaubert*, ainsi qu'il a été dit tout à l'heure (1). Deux hypothèses sont possibles : ou bien ces deux copies, bien qu'exécutées également en 1848, avant par suite une même valeur documentaire, n'étaient pas en réalité *identiques* ; l'éditeur s'y serait trompé, sur le témoignage de Maxime Du Camp dans ses *Souvenirs littéraires* (2). Ou bien, tout simplement, les inexactitudes et les modifications de texte résulteraient de la négligence apportée dans la copie prise, pour les besoins de l'édition de 1910, sur le manuscrit de 1848 qui appartient à M<sup>me</sup> Franklin-Grout.

Quoi qu'il en soit, il faut retenir le fait et corriger l'erreur qui s'est glissée dans les affirmations trop absolues de la notice précédant cette édition nouvelle.

Mais alors surgit une difficulté plus sérieuse.

Si l'on compare certains passages déterminés de *Par les Champs et Par les Grèves* dans l'édition Charpentier (où dans l'édition Quantin) et dans le manuscrit de l'Institut on constate non plus seulement des divergences minimales de texte — analogues à celles qui distinguent l'édition Conard de ce même manuscrit — mais bien des variantes remarquables, qui offrent par leur importance l'apparence de corrections voulues, intentionnellement exécutées sur une version originale.

1. Je tiens le fait de M. Conard lui-même.

2. Témoignage reproduit par M. G. Vignière dans son « Manuel », V<sup>e</sup> Flaubert.

Par exemple : (1)

MANUSCRIT DE L'INSTITUT

(Cf. pages 24-25 de l'édit. Conard

Dans le jardin, au milieu des lilas et des touffes d'arbustes, s'élève la chapelle, bijou d'orfèvrerie lapidaire du *xvi<sup>e</sup>* siècle, plus travaillé encore au dedans qu'au dehors, taillé à jour comme un manche d'ombrelle chinoise. Sur la porte un bas relief très réjouissant *représente* la rencontre de Saint Hubert avec le cerf mystique qui porte un crucifix entre les cornes. Le saint est à genoux ; plane au-dessus un ange qui va lui mettre une couronne sur son bonnet ; à côté son cheval regarde de sa bonne figure d'animal ; ses chiens jappent, et, sur la montagne dont les tranches et les facettes figurent des cristaux, le serpent qui rampe avance sa tête plate au pied d'arbres ressemblant à des choux-fleurs. C'est l'arbre qu'on rencontre dans les vieilles Bibles, sec de feuillage, gros de branches et de tronc, qui a du bois et du fruit, mais pas de verdure ; l'arbre symbolique, l'arbre théologique et dévot, presque fantastique dans sa laideur impossible. Non loin de là, Saint Christophe porte Jésus sur ses épaules, et Saint Antoine est dans sa cellule bâtie sur un rocher ; le cochon rentre dans son trou ; on n'en aperçoit que son derrière et sa queue terminée en trompette, tandis que près de lui un lièvre sort les oreilles de son terrier.

Ce bas relief est sans doute un

EDITION CHARPENTIER

pages 70-71

Dans le jardin, au milieu des lilas et des touffes d'arbustes *qui retombent dans les allées*, s'élève la chapelle, *ouvrage* du *xvi<sup>e</sup>* siècle, *ciselée sur tous les angles*, *vrai* bijou d'orfèvrerie lapidaire, plus travaillée encore au dedans qu'au dehors, *découpée comme un papier de boîtes à dragées*, taillée à jour comme un manche d'ombrelle chinoise. *Il y a* sur la porte un bas relief très réjouissant *et très gentil* ; c'est la rencontre de Saint Hubert avec le cerf mystique qui porte un crucifix entre les cornes. Le saint est à genoux ; plane au-dessus un ange qui va lui mettre une couronne sur son bonnet ; à côté *on voit* son cheval *qui regarde* de sa bonne figure d'animal *étonné* ; ses chiens jappent, et, sur la montagne dont les tranches et les facettes figurent des cristaux, le serpent *rampe*. *On voit sa tête plate s'avancer* au pied d'arbres sans feuilles qui ressemblent à des choux-fleurs. C'est l'arbre qu'on rencontre dans les vieilles Bibles, sec de feuillage, gros de branches et de tronc, qui a du bois et du fruit, mais pas de verdure, l'arbre symbolique, l'arbre théologique et dévot, presque fantastique dans sa laideur impossible. *Tout près* de là, saint Christophe porte Jésus sur ses épaules ; saint Antoine est dans sa cellule bâtie sur un rocher ; le cochon rentre dans son trou, et on *ne voit* que son

(1) J'ai cité un autre exemple de ces variantes dans l'Appendice à mon « Étude sur la vie, le caractère et les idées de G. Flaubert avant 1857 » (Ferroud, in-8° 1909).

peu lourd, et d'une plastique qui n'est pas rigoureuse. Mais il y a tant de vie et de mouvement dans ce bonhomme et ses animaux, tant de gentillesse et de *bonne foi* dans les détails, qu'on donnerait beaucoup pour emporter ça et pour l'avoir chez soi.

*Ça vaudrait bien les statuettes pour moyen-âge qu'on trouve chez les coiffeurs, les sujets équestres d'Alfred de Dreux qu'on trouve chez les filles entretenues, et la Putiphar de M. Steuben qu'on ne trouve, Dieu merci, nulle part.*

Dans l'intérieur du château l'insipide ameublement de l'Empire se reproduit dans chaque pièce avec ses pendules mythologiques ou historiques et ses fauteuils de velours à clous dorés. Presque toutes etc...

#### MANUSCRIT DE L'INSTITUT

(Cf. Edit. Conard, p. 26-27)

On a construit sur une des tours, en dépit du bon sens le plus vulgaire, une rotonde vitrée pour faire une salle à manger. De là, la vue qu'on découvre est superbe. Mais le bâtiment est d'un si choquant effet qu'on aimerait mieux, je crois, ne rien voir où aller manger à la cuisine.

Pour regagner la ville nous avons descendu par une tour qui servait aux voitures à monter jusque dans la place. La pente douce, garnie de sable, tourne autour d'un axe de pierres comme les marches d'un escalier, et la voûte est, de place en place, éclairée par le jour rare des meurtrières. Etc.....

On voit que si le fond du récit reste le même, si les mêmes idées se reproduisent d'un texte à l'autre, la forme diffère cepen-

derrière et sa queue terminée en trompette, tandis que près de lui un lapin sort les oreilles de son terrier.

*Tout cela est un peu lourd sans doute, et d'une plastique qui n'est pas rigoureuse. Mais il y a tant de vie et de mouvement dans ce bonhomme et ses animaux, tant de gentillesse dans les détails, qu'on donnerait beaucoup pour emporter ça et pour l'avoir chez soi.*

A l'intérieur du château, l'insipide ameublement de l'Empire se reproduit dans chaque pièce. Presque toutes.... etc.

#### EDITION CHARPENTIER

p. 72-73

*Sur une des tours on a construit, en dépit du bon sens le plus vulgaire, une rotonde vitrée qui sert de salle à manger. Il est vrai que la vue qu'on y découvre est superbe. Mais le bâtiment est d'un si choquant effet, vu du dehors, qu'on aimerait mieux je crois ne rien voir de la rue, où aller manger à la cuisine.*

Pour regagner la ville, nous sommes descendus par une tour qui servait aux voitures à monter jusque dans la place. La pente douce et garnie de sable, tourne autour d'un axe de pierres comme les marches d'un escalier. La voûte est sombre, éclairée seulement par le jour *rif* des meurtrières.....

dant d'une façon assez sensible pour qu'on puisse ici parler de deux VERSIONS distinctes de *Par les Champs et Par les Grèves*.

Quel est alors le texte primitif ? Quel est le texte définitivement arrêté par Flaubert ?

L'édition Charpentier et l'édition Quantin se donnent toutes deux comme ayant été faites d'après les manuscrits *originaux* de l'auteur (1). Mais le manuscrit de l'Institut garde pour lui date certaine : il remonte à 1848 et ses pages ne portent aucune trace de ratures.

A moins de francher la question d'une façon tout à fait arbitraire, et seulement au nom d'impressions personnelles fondées sur les qualités littéraires plus ou moins discutables de tel ou tel alinéa des deux récits parallèles, il faut s'en tenir à l'étude critique de ces variantes.

Elle semble conduire à la solution suivante :

La double copie de 1848, dont un exemplaire est à l'Institut, a été exécutée sur les brouillons même de Flaubert et de Maxime Du Camp. Mais postérieurement à cette date, à une époque qu'il est d'ailleurs impossible de préciser, Flaubert a repris ses brouillons, les a remaniés et corrigés. Les éditions de 1885, réellement établies sur ces brouillons révisés donnent donc, pour les fragments de l'œuvre qu'elles contiennent, non pas le texte original, établies sur ces brouillons révisés donneraient donc, pour les fragments dans le manuscrit de l'Institut et dans l'édition de 1910.

La *Correspondance* (2) nous apprend d'abord qu'en 1852, Flaubert eut l'occasion de communiquer son œuvre à Louise Colet ; il songeait aussi à la soumettre au jugement de Théophile Gautier, mais il y renonça, n'estimant pas « sa *Bretagne* une chose assez hors ligne. » Il déclarait en effet se rendre très exactement compte des imperfections de son livre (3), et nous aurons tout à l'heure à nous souvenir de cet aveu.

En 1858, il consentit à en donner un fragment au journal *l'Artiste*. Le « *Résumé d'Archéologie Celtique* », c'est-à-dire le passage relatif aux alignements de Carnac, parut dans le numéro du 18 avril. Cette publication eut pour conséquence certaine un remaniement du fragment tout entier, comme on peut s'en convaincre en comparant le texte de *l'Artiste* (intégralement repro-

(1) Tout récemment encore M<sup>me</sup> Franklin Grout a eu l'occasion de reporter à M. Louis Conard (de qui je le tiens) que les éditions de 1885 avaient été composées d'après les « brouillons » même de son oncle.

(2) Cf., *Corresp.*, II, 87-88.

(3) Même lettre.

d'ait par l'édition Charpentier, avec le texte du manuscrit de l'Institut.

Voilà donc deux circonstances au moins qui justifient l'hypothèse d'une révision, totale ou partielle, de l'œuvre après 1848. Mais on peut aller plus loin, et supposer avec vraisemblance que Flaubert, soit dans l'intention de publier avec Du Camp le récit complet de leur voyage, soit pour toute autre raison, a, quelque jour, éprouvé le besoin de reprendre ces pages de jeunesse, de relire ses notes et ses brouillons, et d'y apporter, chemin faisant, les corrections qu'exigeaient alors son talent plus scrupuleux, plus assuré de ses moyens, son désir toujours inassouvi de perfection. On comprendrait ainsi que, par une transformation analogue à celle du fameux couteau de Janot, dont on remplace successivement le manche, les lames, les vis, la monture d'écaïlle, et qui demeure cependant le même couteau, les derniers *brouillons* de Flaubert soient un peu devenus fort différents de ceux qui avaient servi à rédiger la double copie de 1848.

Ici encore il faudrait donc écarter comme inexacte l'affirmation, d'ailleurs sans preuves, de l'avertissement qui précède l'édition Conard. Il y est dit : « L'édition originale de *Par les Champs et par les Grèves* fut publiée d'après UN MANUSCRIT PRIMITIF que Flaubert devait remanier. Quand l'œuvre fut à ses yeux DÉFINITIVE il en fit exécuter deux copies absolument identiques, etc... » C'est bien plutôt le contraire qui est vrai.

En regard du texte de l'Institut, celui des fragments Charpentier présente tous les caractères d'un texte corrigé, épuré et mieux au point.

Il semble, en particulier que la plupart des phrases aient été soigneusement allégées, débarrassées des lourdeurs, des répétitions de mots qui encombrent la rédaction primitive (1). Sans doute il subsiste des redondances qui ont pu échapper à Flaubert

1. Voir par exemple l'édit. Conard, p. 123-124 et l'édit. Charpentier p. 126-127, pour l'allègement des phrases par suppression des « qui » et des « que ». En général, la correction consiste dans l'emploi du participe présent au lieu de « reprenant le trait », etc. précédé du pronom défini.

Quand aux répétitions de mots, cf. l'édit. Conard, p. 112 et l'édit. Charpentier p. 116, suppression du mot « tous », « toutes », répété cinq fois en onze lignes dans le texte primitif. L'édit. p. 115 Charpentier, Flaubert substitue « en » à « » dans « ... ». L'édit. Conard, p. 182 au commencement de la phrase : « ... en un coin du horizon, et... » sans doute par « que » dans « se trouve » la ligne suivante. « ... dans un terme rempli l'huile, etc... ». De même encore, l'édit. Conard, page 121, répétition des mots « haut » et « à côté » supprimée l'édit. Charpentier p. 123.

au cours d'une révision un peu hâtive (1). Mais d'une façon générale le style est plus solide, plus minutieusement fini dans l'édition Charpentier. Il apparaît aussi plus harmonieux. La cadence des phrases, où tantôt s'ajoute une épithète, tantôt est retranchée une incidente, se déroule avec une régularité plus pleine ; la chute en est mieux marquée, la sonorité plus délicate (2). A côté de l'édition Charpentier, le texte de l'Institut semble moins riche en effets euphoniques et descriptifs. On croit bien deviner de l'un à l'autre, que l'idéal de l'auteur s'est affiné, qu'en reprenant son œuvre primitive il s'est efforcé surtout d'en améliorer la forme pour obtenir cette prose chantante vraiment musicale, « rythmée comme le vers, précise comme le langage des sciences, avec des ondulations, des balancements, des roulements de violoncelle, des aigrettes de feu (3) » qui représentait à ses yeux le but de l'écrivain moderne (4).

Mais ses idées littéraires aussi ont évolué après 1848. Elevé dans l'atmosphère romantique, il s'est peu à peu dégagé des influences qui avaient inspiré ses premiers écrits de jeunesse ; en particulier il s'est détourné du lyrisme, de la littérature personnelle, pour aller au naturalisme, à la littérature objective et purement narrative. Ne rien mettre de son « moi » dans ses œuvres, en abstraire sa personnalité, garder en face du sujet à décrire son impassibilité absolue, ne rien interpréter par rapport à son propre état d'esprit, tels sont devenus les principes de son esthétique. Or, sur ce point encore, d'un texte à l'autre de son journal de voyage,

1. Par exemple, édit. Charpentier p. 114 : « il prend des chemins de « traverse à travers » champs ».

2. Très sensible dans les paragraphes cités plus haut, et encore dans celui qui commence par ces mots : « Entré dans l'intérieur, on est surpris, etc. » (p. 80 de l'édit. Charpentier, et 64 de l'édit. Comard). — Le procédé le plus fréquemment de corrections en ce genre consiste dans l'adjonction au texte primitif d'adjectifs, de mots ou de groupes de mots symétriques reliés par la copule « et ». Il en résulte une altération plus mélodique des sonorités dans le corps de la phrase. Par exemple, texte de l'Institut (édit. Comard p. 64) : « la grâce profonde de ses fantaisies, les envahissements de son silence. Un enthousiasme grave vous prend à l'âme ; on sent que la sève coule dans les arbres et que les herbes poussent en même temps que les pierres s'écaillent et que les murailles s'affaissent... » etc. »

Texte Charpentier p. 80 : « ...la grâce profonde de ses fantaisies, les envahissements mélodieux de son silence. Un enthousiasme grave et songeur vous prend à l'âme ; on sent que la sève coule dans les arbres et que les herbes poussent avec la même force et le même rythme que les pierres s'écaillent et que les murailles s'affaïssent ».

3. Correspondance, II, 95.

4. Il est inutile d'ajouter cependant que les pages qui nous paraissent aujourd'hui les plus remarquables du volume entier, comme harmonie et richesse de style, sont « identiques » dans les deux versions.

Par exemple l'épisode de l'enterrement d'un marin à Carnac, et le paragraphe sur le tombeau de Chateaubriand : « Il dormira là-dessous... » etc. »

on peut constater un progrès. Sans doute, dans un ouvrage du genre de *Par les Champs et par les Grèves*, l'auteur reste forcé d'exprimer, malgré tout, ses sentiments et ses impressions. Il peut au moins éviter les tournures, les réflexions, les appréciations, les boutades ironiques ou indignées qui marquent trop directement son intervention et l'interposent lui-même, avec ses goûts, ses répugnances, son caractère tout entier, entre le lecteur et le récit. Il est intéressant d'examiner à ce point de vue les coupures qui abondent, nous l'avons vu, dans les fragments Charpentier. La plupart des suppressions portent sur des plaisanteries parfois un peu lourdes des digressions nettement personnelles (1). Dès 1852 il y voyait un signe de vulgarité et de mauvais goût (2). Et comme l'importance de ces suppressions ne permet pas (ce qui serait d'ailleurs bien invraisemblable), de les attribuer à une autre main que la sienne, il faut bien penser que des deux textes divergents, celui où on les constate est le texte définitif, le dernier en date. Flaubert n'a jamais corrigé pour ajouter quoique ce soit à sa première rédaction : chaque fois qu'il reprenait une de ses œuvres, c'était au contraire pour lui rendre une concision plus grande et en éliminer tout ce qui lui paraissait faire tache dans l'ensemble.

Si l'on voulait pénétrer plus avant dans le détail même des corrections, on en trouverait d'assez caractéristiques qui viennent renforcer notre démonstration (3). Enfin, il est assez curieux de noter que les variantes sont beaucoup plus nombreuses au début de *Par les Champs et par les Grèves* qu'à la fin de l'ouvrage. Elles surchargent les trois premiers chapitres : le onzième qui termine

1. Voir plus haut des exemples de ces suppressions ; et encore p. 23 de l'édit. Conard « Riez de cela, braves gens... » ou page 25 « Ça vaudrait bien les statuettes moyen-âge... etc. »

2. Correspondance, II, 87.

3. Ainsi Flaubert avait d'abord écrit (édit. Conard, p. 77) :

« A rente près en l'air, une cheminée reste suspendue. Il est tombé de la terre dessus, et des plantes y sont venues comme dans une jardinière qui serait restée là. »

— Tombée : tant peut-être impropre dans le cas de cette cheminée « suspendue » à toute prudence de hauteur ; et « venues » demeurerait assez vague. Il corrige alors : « Il est venu de la terre dessus, et ses plantes y ont poussé, etc. » Ce dernier mot est le mot exact ; et « venu » traduit bien le mystère complexe des causes, atmosphériques ou autres, qui ont amené de la terre à l'endroit désigné.

De même à propos du château d'Amboise ; en décrivant le bas-relief de la chapelle — près de lui, un lièvre sort les oreilles de son terrier — Un lièvre dans un terrier ! Flaubert n'était pas chasseur, mais il avait fini par apprendre beaucoup d'histoire naturelle. Il s'aperçut qu'il avait dit une énormité, et corrigea « un lapin » (édit. Charpentier p. 74).

la partie du livre écrite par Flaubert n'en comporte presque pas. Si l'on admet l'hypothèse d'une révision postérieure à 1848, entreprise par lui en vue d'une publication possible, mais restée inachevée, cette particularité n'a plus rien d'anormal : il aurait tout simplement commencé par le commencement ; les premières pages ont été corrigées avec soin ; puis ce travail lui devenant fastidieux, ou pour toute autre raison, il aurait abandonné au milieu, se contentant pour la fin d'un remaniement hâtif et moins approfondi.

Le problème n'est pas élucidé. Faut de documents plus précis on ne peut que deviner la solution et proposer des conjectures, avec les arguments qui les soutiennent. Jusqu'à preuve contraire on peut admettre que les fragments publiés en 1885 chez Charpentier font partie sinon de la VERSION que Flaubert aurait jugée lui-même définitive, au moins d'un second ÉTAT, corrigé et amélioré. du texte de *Par les Champs et par les Grèves*.

René DESCHARMES.

# LAMARTINE ET ELVIRE

D'APRÈS DE NOUVEAUX DOCUMENTS

---

## I

Il y a dix-huit mois environ, j'écrivais, dans le prologue du *Roman de Lamartine* (1), que ce n'était peut-être pas mon dernier mot sur cette histoire d'amour. J'y reviens, en effet, aujourd'hui avec la satisfaction d'avoir atteint — sur deux points essentiels — la vérité que je poursuivais depuis cinq ans.

Ces deux points étaient : 1<sup>o</sup> la date exacte de l'arrivée de Lamartine à Aix-les-Bains, en 1816 ; 2<sup>o</sup> celle de son arrivée à Paris à la fin de la même année, quand il vint retrouver M<sup>me</sup> Charles.

Pendant longtemps, on avait cru, sur la foi d'une lettre d'elle publiée par M. Anatole France (2), que M<sup>me</sup> Charles s'était rendue directement de Paris à Aix à la fin du mois de juin 1816. Son carnet de voyage mis au jour par M. Doumic nous apprend qu'elle s'était d'abord rendue à Genève et qu'elle n'arriva à Aix-les-Bains que le 17 ou le 18 septembre. Cela reculait de trois mois sa rencontre avec Lamartine, mais on ignorait jusqu'ici la date précise où Lamartine était allé prendre les eaux de cette station. Ce n'est qu'en ces derniers jours que M. Duréault, secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon, mettant le sceau à toutes ses complaisances, me communiqua un fragment (inédit) du *Manuscrit de ma mère*, d'où il résulte que Lamartine partit de Mâcon pour Aix-les-Bains le 30 septembre 1816.

La mère de Lamartine écrivait, en effet, dans son journal, le 11 octobre 1816 :

[Milly]

« ... Alphonse est parti le 30 septembre pour aller prendre quelques douches à Aix pour un peu d'embarras qu'il a auprès du foie

1. 1 vol. in-8°, chez Fayard.

2. « L'Elvire de Lamartine », 1 vol. in-18, chez Champion.

— et pour passer quelque temps chez un ami intime qu'il a et qui demeure dans ce moment tout auprès d'Aix. C'est M. Vignet, un excellent jeune homme qui lui a donné les plus grandes marques d'amitié, qui a les meilleurs principes religieux et beaucoup d'esprit, de façon que j'espère que ce voyage sera également utile à l'âme et au corps de mon fils. Mon Dieu, ramenez-le sincèrement à vous et par conséquent à la paix et au bonheur ! »

Nous verrons plus loin que le vœu de la mère de Lamartine devait être exaucé.

Ainsi donc, ce fut du 1<sup>er</sup> au 5 octobre 1816 que Lamartine arriva à Aix-les-Bains, soit environ quinze jours après M<sup>me</sup> Charles. Nous savons effectivement qu'il s'était arrêté quelques jours à Chambéry, chez son ami de Vignet qui lui avait promis de le rejoindre à l'hôtel Perrier (1). Cela étant, la lettre de Lamartine, dans laquelle il parle à Vignet de la tempête où faillit périr M<sup>me</sup> Charles, lettre que son heureux possesseur avait datée à tout hasard du 1<sup>er</sup> octobre, dans le doute où il était sur le quantième du mois, qui est presque effacé sur l'original (2) — doit être reculée de dix jours (3). Et la tempête, au lieu de s'être produite le 29 septembre, comme je l'avais suppose d'après cette lettre, ne fut certainement pas antérieure au 10 octobre — ce qui abrège singulièrement le temps que les deux amants passèrent ensemble à Aix. — J'avais calculé qu'il avait dû être d'une quinzaine de jours. Je ne m'étais pas trompé de beaucoup, puisqu'ils entrèrent en conversation le

(1) Cela concorde assez bien du reste avec le roman de « Raphaël ». « Quand j'arrivai à Aix, dit Lamartine, la foule en était déjà partie. Les hôtels et les salons où se pressent pendant l'été les étrangers et les oisifs dans ces lieux de réunion étaient tous fermés... L'automne était doux, et précoce... En passant à Chambéry j'avais vu mon ami Louis de... Il m'avait indiqué une maison isolée et tranquille, dans le haut de la ville d'Aix, où l'on recevait les malades en pension... »

(2) Il n'y avait que le chiffre 1 qui fût lisible. En y regardant de plus près et en soumettant cette partie de l'autographe à un procédé chimique, on put reconstituer la date du 12 avec la boucle apparente du second chiffre, que l'on avait prise pour l'abréviation du mot « premier » [1<sup>er</sup> octobre].

(3) Voici le texte de cette précieuse lettre :

« Aix, 12 octobre 1816.

« Mon cher ami,

« Depuis ta dernière lettre, où tu m'annonces ta prochaine visite, il m'est arrivé une grande joie. J'ai sauvé avant-hier une jeune femme qui se noyait sur le lac, et elle remplit maintenant mes jours. Je ne suis plus seul chez le vieux médecin, je ne suis plus malade, je me sens rajeuni, guéri, régénéré ! Quand tu verras cette bonne et douce creature, tu penseras comme moi que Dieu l'a mise sur ma route pour me déguster à tout jamais de ma vie passée. Viens donc bien vite partager notre bonheur et faire connaissance avec elle. Je lui ai dit qui tu étais, nous l'attendons. »

« A. DE L. »

11 octobre au plus tôt, dans l'ancien moulin de l'abbaye d'Haute-Combe, où M<sup>me</sup> Charles fut transportée mourante, après l'échouage de sa banque, et qu'ils quitterent Aix-les-Bains le 27 du même mois.

Qu'en va penser M. Doumic, lui qui, dans *la Revue latine* du 25 juillet 1906, après n'avoir traité fort gracieusement d'étourdi, ne craignait pas d'écrire les lignes suivantes :

« Il resterait à établir d'une façon absolument précise les dates de l'arrivée de M<sup>me</sup> Charles à Aix, et celle de leur commun départ. *Toutefois ce qui est acquis désormais, c'est que Lamartine a passé à Aix, auprès de Julie, non pas dix jours, mais plus d'un mois...*

— L'énigme posée par la brièveté du séjour à Aix n'existe plus. Je ne doute guère que, dès la première rencontre, Lamartine et Julie Charles ne se soient sentis attirés l'un vers l'autre par un attrait immédiat et irrésistible. Mais puisqu'on veut leur laisser un « délai moral », il devient trop évident que pendant ces « cinq longues et courtes semaines », comme parle Raphaël, l'attrait a pu se changer en amour, l'amour remplir le cœur de l'homme et donner l'éveil décisif au génie du poète ».

Les « cinq longues et courtes semaines » auxquelles ajoutait foi la perspicacité de M. Doumic n'ont jamais existé que dans l'imagination du romancier de *Raphaël*, et la brièveté — aujourd'hui certaine — du commun séjour à Aix de Lamartine et de M<sup>me</sup> Charles n'est une énigme que pour ceux qui croient à leur faute.

Voilà pour le premier point. Examinons maintenant le second.

## II

On n'a pas oublié le bruit fait autour des lettres d'Elvire à Lamartine, quand elles parurent dans la *Revue des Deux Mondes*, ni la protestation que j'élevai dès le lendemain contre le sens attaché à tort, selon moi, par leur éditeur aux quatre mots de la lettre testamentaire de M<sup>me</sup> Charles : « Je vivrai pour expier (1). »

Après les avoir lues et relues, j'eus le pressentiment que la première, qui est datée de *mercredi à onze heures et demie* [du soir], n'avait pas été mise à son rang.

Quoique la date supposée de cette lettre s'accordât parfaitement en apparence avec celle que Lamartine a donnée de son arrivée à

1. Cf. notre ouvrage sur « Lamartine et Elvire », 1 vol. in-18, au Mercure de France, 1905.

Paris dans son roman de *Raphaël* — soit le 25 décembre 1816 — il me paraissait peu vraisemblable que Lamartine eût quitté Mâcon la veille des fêtes de Noël et du jour de l'an, qui sont partout des fêtes de famille, et qu'il se fût présenté chez M<sup>me</sup> Charles le soir même de Noël. Je ne m'expliquais pas non plus qu'entre le 25 décembre 1816 et le 2 janvier 1817, date de la troisième lettre d'Elvire, Lamartine eût fait une absence pendant laquelle il aurait eu à se plaindre de M<sup>me</sup> Charles. Mais comme je n'avais à ma disposition aucun moyen de contrôle, j'avais accepté, sous bénéfice d'inventaire, l'ordre chronologique des trois premières lettres d'Elvire, tel que M. Dournic l'avait établi.

Cependant cette question ne cessait de me préoccuper. — Sachant que M<sup>me</sup> Frédéric de Parseval (1) avait en sa possession l'original du *Manuscrit de ma mère* (2), l'idée me vint un jour de lui demander respectueusement si la mère de Lamartine n'y avait pas indiqué la date exacte du départ de son fils pour Paris, à la fin de l'année 1816 ou au commencement de l'année 1817. Mais, pour des raisons que je n'ai pas à apprécier ici, M<sup>me</sup> de Parseval s'excusa de ne pouvoir satisfaire ma curiosité.

J'avais donc pris le parti d'attendre une occasion meilleure, quand, au mois d'avril dernier, M. Duréault, de Mâcon, ramena mon attention sur ce point en m'envoyant spontanément un passage du *Manuscrit de ma mère* que Lamartine, avec sa légèreté coutumière, avait défiguré, je ne sais pourquoi, dans le récit de son mariage, qui eut lieu à Chambéry en 1820 (3).

Je priai séance tenante M. Duréault de vouloir bien tenter en mon nom une dernière démarche auprès de M<sup>me</sup> de Parseval. Il s'acquitta de cette mission avec un empressement et un zèle dont

(1) M<sup>me</sup> de Parseval, qui habite Mâcon, est la petite-nièce de Lamartine.

(2) « Le Manuscrit de ma mère » est un document de premier ordre pour la première partie de la vie de Lamartine. Malheureusement, quand il le publia, en 1858, le grand poète prit de telles libertés avec le texte de sa mère qu'une réimpression conforme à l'original s'impose absolument.

(3) J'ai publié dans « Les Annales romantiques » (n<sup>o</sup> de mars-avril 1910) tout le passage du « Manuscrit de ma mère » concernant la cérémonie du mariage de Lamartine avec les variantes qu'il a cru devoir y apporter. On jugera de l'intérêt de ces variantes par celle-ci qui n'est que le résultat d'une inadvertance. La mère de Lamartine avait écrit dans son journal : « Il a été célébré le 6 juin [1820] dans la chapelle du gouverneur de Chambéry « j'étais revenue A Chambéry le 2... » Lamartine, copiant ce passage, écrivit : « J'étais revenue DE Chambéry le 2... » Ce changement de préposition, s'ajoutant à ce fait que l'acte de mariage du poète ne porte d'autres signatures que celles des mariés et de leurs témoins, fit croire à M. Mugnier, ancien conseiller à la Cour d'appel de Chambéry, qui le premier publia cet acte, que la mère de Lamartine n'assistait pas à la cérémonie. Or elle y assistait si bien qu'elle l'a racontée dans ses moindres détails. La légende accréditée de bonne foi par M. Mugnier se trouve donc détruite.

je ne saurais trop le remercier, et quelques jours après il m'écrivait ceci :

- Soyez heureux, Monsieur, vos prévisions se sont réalisées : la mère de Lamartine raconte que son fils quitta Mâcon le 4 janvier 1817.

Voici le passage resté inédit du *Manuscrit de ma mère*, qui a trait à cet événement.

[Mâcon], 8 janvier 1817.

Eugénie (1) est arrivée ici samedi 4 et restera jusqu'à dimanche 12. Elle est bien maigre, cependant pas mal quant au fond de sa santé. Je vais avoir encore bien du chagrin en la quittant.

« Alphonse est aussi parti pour Paris le jour même où Eugénie est arrivée, parce que nous ne l'attendions pas positivement ce jour-là. Sa santé est meilleure, les eaux d'Aix lui ont fait grand bien. Cependant il n'est pas encore très fort, et ce voyage de Paris me tourmente aussi, mais il le désire si vivement qu'il n'y a pas eu moyen d'y mettre obstacle, d'autant que nos parents l'ont approuvé et que son oncle lui a donné un peu d'argent pour cela. Il a envie de faire encore quelques démarches pour être placé (2), elles seront sûrement très infructueuses, mais à la garde de Dieu ! Je m'abandonne entièrement à lui et ne veux pas me tourmenter lorsque j'ai fait tout ce que je crois qu'il est de mon devoir de faire.

« Cécile (3) est aussi grosse : j'ai souvent de ses nouvelles. Nous sommes restés à Milly jusqu'aux premiers jours de novembre. Alphonse est venu nous y rejoindre avec M. Vignet, son ami, qui l'a accompagné et qui est demeuré un mois avec nous (4). J'en ai été extrêmement contente car il est d'une bien mauvaise santé, ce qui le rend triste... (5). »

(1) Sa sœur cadette de Lamartine, qui en eut cinq.

(2) C'était moins pour se placer que pour retrouver M<sup>me</sup> Charles, que Lamartine faisait ce voyage de Paris. On n'a pour s'en rendre compte qu'à lire dans sa *Correspondance* les lettres qu'il écrivait alors à son ami Avnon de Vienne.

(3) Sa sœur aînée de Lamartine.

(4) Quand elle écrivait ces lignes, la mère de Lamartine ignorait l'amour dont il s'était pris pour M<sup>me</sup> Charles, et elle l'ignora toute sa vie.

(5) Ce passage est confirmé par les lettres que Lamartine adressait de Mâcon à Avnon de Vienne, au mois de décembre 1816. « Rien n'a changé en bien dans ma position pendant ces huit mois, lui mandait-il le 8 décembre. Mon cœur seul a changé. hélas ! il était plus heureux à ton départ ! Je viens les eaux d'Aix pour en faire le feu qui me ronge encore. Vignet est venu passer un mois avec moi. Et quatre jours après, il lui écrivait encore : « Je suis ici depuis un mois. Vignet vient d'en partir. Il y était venu m'accompagner aux eaux d'Aix où j'en ai passé un pour ma santé... » *Correspondance*, t. I, 6d in-48, page 263.

Lamartine ne pouvait donc pas être à Paris le 25 décembre 1816, puisque nous venons de voir qu'il ne partit de Mâcon que le 4 janvier 1817.

Et qu'on ne m'objecte pas que sa mère avait pu se tromper de date dans son journal. Par une coïncidence curieuse, quelques jours après que M. Duréault m'eût fait cette précieuse communication (1), M. Louis Barthou, ancien ministre de la Justice, achetait toute une liasse de lettres autographes de Lamartine, dont celle-ci, qui confirme le récit de sa mère. Elle est effectivement datée de *Mâcon le 2 janvier 1817*. En voici la copie textuelle que je tiens de M. Barthou.

« Vous ne pouvez douter, Madame, du vif plaisir que me causent les marques obligantes du souvenir d'une personne à laquelle j'ai été attaché par la plus sincère amitié ; j'ai reçu avec reconnaissance celle que vous avez bien voulu me donner hier, et je vous rends avec ardeur les vœux que vous faites pour moi dans ce jour, ils seront, je l'espère, plus couronnés que tous ceux que j'ai faits jusqu'à présent pour les autres ou pour moi. Si l'assurance de mon amitié durable et de ma reconnaissance pouvaient contribuer en quelque chose au vôtre, Madame, comme vous avez la bonté de me le dire, il serait complet et assuré. Mais je crois que nous pouvons malheureusement peu l'un pour l'autre et je m'en afflige pour tous les deux ; dans la position où différents malheurs m'ont placé je ne puis plus avoir la folie d'attendre de bonheur du monde, je suis trop convaincu qu'il n'y est pas, du moins pour moi, et l'avenir nous apprendra seul, s'il est, en effet, quelque part. Je sais Madame, que vous êtes à peu près dans la même situation morale, et j'ai pris beaucoup de part aux différents événements qui ont pu influencer sur votre contentement. Mon intention était d'avoir l'honneur de vous voir à l'époque de la mort de M. votre beau-père, mais de nouveaux sujets de tristesse et des redoublements de souffrance m'ont retenu plus que jamais dans ma solitude complète, ce n'est que là que je suis bien pour moi et pour les autres, et ne vous plaignez pas, Madame, de ne plus voir un homme dont la présence et les idées actuelles ne pourraient vous causer que de la tristesse ou de l'ennui.

« C'est bien assez pour vous de l'avoir connu dans un temps où la légèreté de ses idées, et la sottise de son caractère en faisaient

(1) Il l'accompagnait de cette remarque intéressante que, du 11 octobre 1816 au 8 janvier 1817 (dates des deux fragments cités plus haut), il n'y a pas une ligne écrite dans son journal par la mère de Lamartine.

un objet trop indigne de votre véritable affection, sans le revoir aujourd'hui arrivé à la sagesse par les malheurs de tout genre et le dégoût de toutes les illusions. Les souffrances de l'âme et celles du corps vieillissent trop en peu d'années, vous en avez éprouvé moins que lui vous seriez trop jeune encore et promptement dégoûtée d'une telle société, mais quant à lui, Madame, il conservera toujours un vif intérêt à ce qui peut contribuer à vous rendre heureuse et s'il a été le premier à reconnaître qu'il avait eu des torts dans ses relations avec vous, il ne cessera de s'en repentir et de vous renouveler ses excuses. Soyez convaincue, Madame, qu'elles sont très sincères, qu'il s'est jugé plus sévèrement que vous, qu'il ne rejette point sur les autres des torts qui ont été tout à lui dans le principe.

Daignez agréer tous mes vœux pour vous et ce qui vous est cher, et me rappeler à cette époque au souvenir de M<sup>re</sup> Emilie.

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« A. DE L. »

Cette lettre inédite était adressée à M<sup>me</sup> de Pierreclos, née de Cormartin 1, dont le mari était très lié avec Lamartine et dont le fils, après avoir été adopté et élevé par le grand poète, épousa plus tard sa nièce, Alix de Cessiat, sœur de Valentine.

Qu'on en pense ce qu'on voudra — et elle laisse supposer bien des choses — cette lettre prouve dans tous les cas que la rencontre de M<sup>re</sup> Charles à Aix-les-Bains, bien loin d'avoir dévergondé Lamartine, l'avait au contraire corrigé de « la légèreté de ses idées », de « la sottise de son caractère » et lui avait rendu la « sagesse ». Or je n'ai pas cessé de soutenir cette thèse depuis cinq ans !

Ainsi Lamartine n'arriva à Paris que le 8 janvier 1817 (2) — soit quinze jours plus tard que M. Doumic l'avait cru d'abord le roman de *Raphaël*. Il s'ensuit que la première lettre de M<sup>re</sup> Charles,

1. On lit dans les « Nouvelles Confidences » de Lamartine : « ... Elle était fille d'un général qui s'était rendu célèbre dans les derniers troubles et la pacification de la Vendée. Bonaparte l'avait exilé dans une terre qu'il possédait en Bourgogne, au château de Cormartin, à huit lieues du château de Pierreclos. La jeune comtesse Nina de Pierreclos, célèbre par sa beauté et par ses talents dans tout le pays, fit du château de Cormartin un séjour d'altrait, d'aït et de dehors. J'étais devenu alors un des amis les plus intimes de son mari ; j'étais l'hôte assidu de cette belle demeure, et j'y ai passé des heures de jeunesse qui ont rendu ce château, maintenant en d'autres mains, à la fois cher et triste à mon souvenir ».

2. Le 8 janvier était un mercredi, comme le jour de Noël et le jour de l'an.

datée de *mercredi à onze heures et demie* [du soir], est, chronologiquement parlant, la troisième.

Cette découverte a son intérêt et éclaire d'un jour nouveau les lettres passionnées d'Elvire. Il est acquis désormais : 1° que Lamartine était encore à Mâcon (1), lorsque M<sup>me</sup> Charles lui écrivit les deux lettres attristées, affolées, du 1<sup>er</sup> et du 2 janvier 1817 ; 2° que c'est de Mâcon qu'il lui adressa les reproches immérités qui la mirent hors d'elle ; 3° que Virieu, contrairement à ce que j'avais supposé, ne fut pour rien dans la mauvaise humeur de Lamartine contre M<sup>me</sup> Charles (2), et que c'est lui, Virieu, qui avait remis à cette charmante femme, sans en avoir été prié et croyant bien faire, les quatre livres d'élégies de Lamartine sur Graziella qui l'avaient tout à la fois ravie et bouleversée.

Et voilà désormais fixés les deux points du roman de Lamartine que je n'avais pu élucider jusqu'à ce jour. Je n'ai pas besoin d'en souligner l'importance : elle éclate à tous les yeux et suffirait à justifier mon goût pour le document et les correspondances privées.

Plus j'étudie Lamartine, plus je sens qu'il est tout entier dans ce court épisode de sa vie. Or, à moins d'être aveuglé par les idées préconçues ou d'être dénué de toute psychologie, il est impossible de ne pas voir aujourd'hui, à la clarté des documents de toutes sortes que j'ai mis dans la circulation depuis cinq ans, que la liaison de Lamartine avec M<sup>me</sup> Charles fut aussi chaste que passionnée — ce qui d'ailleurs n'a rien d'extraordinaire et n'exige pas la vertu des saints.

LÉON SÉCHÉ.

(*Le Mercure de France* du 1<sup>er</sup> février 1911).

(1) Je me demande même si elles lui furent adressées à Mâcon ; en tout cas il n'eut pas le temps de les recevoir dans cette ville, puisqu'il en partit deux jours après qu'elles furent écrites, et qu'il en fallait quatre pour aller de Paris à Mâcon.

« Je voudrais partir pour vous aller trouver, disait M<sup>me</sup> Charles à Lamartine. C'est de la barbarie que de retenir mes lettres après m'avoir envoyé la vôtre (celle qui contenait les reproches), il fallait rester un jour de plus, fussiez-vous me voir plus tard. » Cela encore m'avait fait ouvrir les yeux.

(2) Cf. notre ouvrage sur « Lamartine et Elvire », éd. in-8, pp. 97 et suiv.

# VARIA

---

## I

### UNE POÉSIE INÉDITE DE LAMARTINE

---

On lit dans les *Nouvelles françaises* n° d'octobre, dirigées par M. Casimir de Woznicki :

L'autographe de cette poésie fut trouvé par nous, il y a quelque six ou sept ans, sur les Quais par une de ces bonnes fortunes qui deviennent de plus en plus rares. Acheté avec une liasse d'autres papiers sans importance, nous ne supposions pas qu'il fût de la main de Lamartine, et, qui plus est, inédit. Dernièrement, un manuscrit du poète qui nous tomba entre les mains nous donna de nouveaux doutes. Nous consultâmes M. Léon Séché qui possède une si haute autorité en ces matières. C'est donc à M. Léon Séché que nos lecteurs doivent cette publication, ainsi qu'à M. Emile Ollivier qui avec sa grâce coutumière, nous a accordé son autorisation de publier ce

#### BOUQUET DES PRÉS

Voyez-vous de l'or de ces urnes  
S'échapper ces Esprits des fleurs  
Tout trempés de parfums nocturnes  
Tout vêtus de fraîches couleurs ?

Ce ne sont pas de vains fantômes  
Créés par un art décevant  
Pour donner un corps aux arômes  
Que nos gazons livrent au vent.

Non, chaque atome de matière  
Par un esprit est habité,  
Tout sent et la nature entière  
N'est que douleur et volupté !

Chaque rayon d'humide flamme  
 Qui jaillit de vos yeux si doux,  
 Chaque soupir qui de mon âme  
 S'élance et palpite vers vous,

Chaque parole réprimée  
 Qui meurt sur mes lèvres de feu  
 N'osant même à la fleur aimée  
 D'un nom chéri livrer l'aveu,

Ces songes que la nuit fait naître  
 Comme pour nous venger des jours,  
 Tout prend un corps, une âme, un Être  
 Visibles, mais au seul Amour !

Cet ange flottant des prairies  
 Pâle et penché comme ses Lys  
 C'est une de mes rêveries  
 Restée aux fleurs que je cueillis,

Et sur ses ailes renversées  
 Celui qui jouit d'expirer,  
 Ce n'est qu'une de mes pensées  
 Que vos lèvres vent respirer !

Alph. DE LAMARTINE.

## II

On lit dans *le Penseur* du mois de novembre sous la signature d'Emile Blémont :

### LE RELIQUAT DES « CHÂTIMENTS »

---

Le grand intérêt du nouveau volume consacré aux *Châtiments* dans l'Édition monumentale des Œuvres de Victor Hugo (Imprimerie nationale et librairie Ollendorff), c'est que M. Gustave Simon, avec un soin et une conscience qu'on ne saurait trop louer, y a joint, sous ce titre « Reliquat des Châtiments », toute une série de poèmes inédits qui devaient, à l'origine, former un tome second du célèbre recueil, et dont presque toutes les pages sont dignes d'une telle destination.

Le Reliquat est divisé en trois parties. La première va de 1852 à 1860 et s'appelle « Boîte aux Lettres ». En tête, l'auteur fournit

cette explication : « Puisqu'on ouvre les lettres sous M. Bonaparte, et qu'il n'y a pas plus de secrets pour la police en France que pour le confessionnal à Rome, autant en prendre son parti et écrire à ses amis en plein air des lettres toutes décachetées. Ceci est ma Boîte aux lettres. — En 1870, il ajouta sur une autre feuille : « C'est le titre provisoire que j'avais donné au tome II des *Châtiments*. — Il en retira des pièces entières pour *les Quatre Vents de l'Esprit*. Nous ne pouvons mieux faire comprendre la valeur des pièces qui furent réservées alors et qui sont publiées aujourd'hui, qu'en y puisant quelques citations suggestives.

Lisez d'abord ce fragment de *l'Empire et l'Empirique* :

... Le deux décembre avait à peine fait son coup,  
 Tué le droit, brisé les lois, pillé les banques,  
 Payé ses spadassins, gorgé ses saltimbanques,  
 Braillé ses *Te Deum*, et lié dans un trou  
 La Patrie, et tiré sur elle le verrou,  
 Que, la pensée et moi, nous redressions la tête,  
 Et que tous deux, avec un souffle de tempête,  
 Nous enfoncions la porte, et que nous entrions,  
 Le fouet en main, parmi ce ramas d'histrions...

Dix pages plus loin, nous détachons d'une pièce sans titre cette superbe évocation :

O Justice, sommet d'où rayonne l'idée,  
 Loi par qui la raison vers l'ameur est guidée,  
 Conscience éternelle, équilibre du cœur,  
 Toi sans qui ce passant, le Mal, serait vainqueur,  
 Je t'aime ; et l'astre t'aime, et le fond de toute âme  
 T'appartient, et c'est toi que l'univers réclame.  
 Le Bien est fait de toi comme le ciel d'azur.  
 Sans toi, infernux vaudrait être un caillou dans un mur  
 Qu'un penseur dans la foule ou sur terre un prophète ;  
 Sans toi, l'homme est sans yeux, et l'âme d'ombre est faite ;  
 Sans toi, toute leur s'éteint dans la cité ;  
 Sans toi, le genre humain marche décapité...

La seconde partie du Reliquat s'échelonne de 1852 à 1870 et s'appelle « Nouveaux Châtiments » ou « Châtiments, tome II ». L'auteur avait songé à l'appeler « les Colères justes » ou « le Septième Coup de Clairon », ou encore « Tonnerres à l'horizon ». La plupart des vers qu'elle contenait ont passé dans *les Années funestes*. Ceux qui restent ont souvent une beauté magistrale :

O Paris, je préfère aux bals de l'Opéra,  
 O Rome, je préfère à ta haute colonne,  
 Je préfère à ton bruit immense, ô Babylone,  
 A ta gloire, ô Sodome, à ton triomphe, ô Tyr,  
 L'humble larme qui luit sous le ciel du martyr,  
 Et la goutte d'eau, perle où le ciel se reflète,  
 Que laisse de ses doigts retomber le prophète,  
 Quand il se désaltère à la source, en été,  
 Tandis que le lion boit de l'autre côté !

Ecoutez maintenant ce cri du poète indigné contre les politiciens  
 qui exploitent sans scrupule l'ignorance des multitudes :

Ces fiers parleurs vantés, glorieux, tout-puissants,  
 Gens fameux qu'engendra la publique infortune,  
 Qui, blêmes, furieux, martelant la tribune,  
 L'un en ton nom, ô peuple, et l'autre au nom du ciel,  
 Boivent de l'eau sucrée et vomissent du fiel ;  
 Ces Gracques qui ne sont qu'orage et que tempêtes,  
 Et dont une fumée emplit les folles têtes,  
 Tous ces grands orateurs avec leurs grands discours  
 Calomniant le pauvre et flagornant les cours,  
 L'un du monde ébranlé sapant les vieilles bases,  
 L'autre faisant rouler les canons dans ses phrases,  
 Celui-ci dont le souffle, âpre comme l'autan,  
 Pousse les noirs vaisseaux sur l'immense océan,  
 Ceux-là qui, pour calmer nos souffrances amères,  
 Mettent des paradis au bout de leurs chimères,  
 Ces tribuns embrasés et ténébreux qui font  
 Gronder de sourds instincts dans le peuple profond,  
 Mêlant Marat, Jésus, Voltaire et l'Évangile,  
 Tout cela ne vaut pas quatre vers de Virgile !

La troisième partie du Reliquat, moins importante que les deux  
 premières, nous offre les poèmes écrits contre les gens et les  
 choses du Bas-Empire « Après la Guerre ». Elle commence par  
 des rimes : « Insultes au peuple », qui nous reportent aux luttes  
 de 1871 entre les Versaillais et la Commune :

Triomphons ! supprimons, en maîtres que nous sommes,  
 Les grands peuples, chaos d'où sortent les grands hommes !  
 Plus de Paris ! Il faut que nous en finissions.  
 Meure la ville, avec ses révolutions !  
 Tombe ce siècle, avec toutes ses renommées !  
 - Quels cris ! Sont-ce des chiens ? Non, ce sont des pygmées.  
 Quand des êtres, avec l'instinct bas, ont en eux  
 L'instinct féroce, étant petits, ils sont hargneux.

Aboyer, c'est la gloire obscure des molosses.  
Cela flatte le nain d'insulter les colosses ;  
Il est fier et devient même insolent, selon  
Qu'il a pu raver l'ongle ou piquer le talon...

Dans les « Variantes et vers médits » nous trouvons cette strophe qui méritait particulièrement d'être conservée :

O République universelle,  
L'astre n'est encor qu'étincelle ;  
Mais, pareille au soleil joyeux,  
Couvrant les Paris et les Romes,  
Tu seras la clarté des hommes,  
Comme il est la clarté des cieus.

Rien de plus curieux que l'histoire des *Châtiments*, qui eurent pour premier titre : *les Vengeresses*. On y voit tour à tour la fabrication du livre, les traités, la création d'une imprimerie spéciale, la préparation des éditions de Jersey et de Bruxelles, la rupture avec l'éditeur Zéno, dont le nom devint celui d'un des deux traités d'*Épiradmus*, les négociations avec Samuel, la raison de certaines différences de dates dans le recueil, enfin la publication en novembre 1873 et les réécritures scéniques de 1870-1871.

Une des meilleures appréciations relevées dans « la Revue de la Critique » est un article de Louis Etienne : « *Les Châtiments* demeureront un des plus beaux recueils qu'ait publiés le poète. Pour cette fois, il s'est rajeuni, il a conquis un genre nouveau ; aucun de ses écrits antérieurs n'autorisait à attendre une telle œuvre... Idées, expressions, langue, versification, presque tout a marché de front vers un idéal que jusqu'alors M. Victor Hugo n'avait pas entrevu... Personnalité puissante dont une juste colère est l'excuse, souvenirs du premier Empire mêlés à l'anathème sur le second, révoltes momentanées, retours confiants vers la Providence, correspondance intime entre l'âme du poète et celle de la nature, voilà les sources d'où *les Châtiments* ont jailli... »

Théodore de Banville ajouta : « En écrivant *les Châtiments*, Victor Hugo a fait plus et mieux que de juger et de condamner tels ou tels hommes. Il a en une fois et tout d'un coup, comme un créateur à qui les mondes ne coûtent rien, rajeuni, répété, retransformé vingt formes de l'art, forçant la satire à se faire ode, épopée, roman, tragédie, chanson... Là est le prodige que rien ne peut diminuer. Et quel spectacle inouï de voir celui qui chante

comme Pindare et comme Eschyle, devenir, sans cesser de faire résonner l'harmonieuse cithare, un comique, un bouffon géant et divin comme Rabelais, dont le rire entrechoque les montagnes et fait éclater de joie les astres et les tonnerres ! »

Ah ! comme aux jours les plus noirs du siège de Paris nous espérions, nous voulions vaincre, en écoutant à la Porte-Saint-Martin Frédéric Lemaître, Berton, Lafontaine, Taillade, Coque-  
lin, MM<sup>mes</sup> Favart et Marie Laurent dire de tout leur cœur les maîtresses pages du livre incomparable ! Mais le sort en était jeté. La France livrée fut vaincue. Elle l'est encore ! Qu'on ne se lasse donc pas de relire *les Châtiments*, *l'Année terrible*. Et n'oublions jamais les désastres, les capitulations, les outrages, le démembrement. Pour le relèvement de l'âme humaine, il faut que la France ne reste pas amoindrie.

Emile BLÉMONT.

### III

#### LES MIETTES DE VICTOR HUGO

---

Un nouveau volume va paraître de l'édition complète et définitive d'Hugo, dont M. Gustave Simon poursuit la difficile mise au point. Ce volume comprend *Han d'Islande*, *Bug-Jargul*, *le Dernier jour d'un condamné* et *Claude Gueux*. Il est donc copieux et plein d'attraits.

L'historique joint par M. Gustave Simon au texte d'Hugo et à toutes les variantes et pages inédites, est fort instructif. Il nous raconte, d'abord, comment fut écrit *Han d'Islande*. Hugo avait dix-huit ans et voulait épouser M<sup>lle</sup> Adèle Foucher, malgré l'opposition des deux familles. Les amoureux durent se séparer, et le jeune poète fut retenu près de sa mère malade.

Je cherchais, écrit-il, à déposer quelque part les agitations tumultueuses de mon cœur neuf et brûlant, l'amertume de mes regrets, l'incertitude de mes espérances. Je voulais peindre une jeune fille qui réalisât l'idéal de toutes les imaginations fraîches et poétiques, une jeune fille telle que mon enfance l'avait rêvée, telle que mon adolescence l'avait rencontrée, pure, fière, angélique ; c'est toi, mon Adèle bien-aimée, que je voulais peindre, afin de me consoler tristement en traçant l'image de celle que j'avais perdue et qui n'apparaissait plus à ma vie que dans un avenir bien lointain. Je voulais placer près de

cette jeune fille un jeune homme, non tel que je suis, mais tel que je voudrais être.

... Ce roman était un long drame dont les scènes étaient des tableaux, dans lesquels les descriptions suppléaient aux décorations et aux costumes. Du reste, tous les personnages se peignaient par eux-mêmes. C'était une idée que les compositions de Walter Scott m'avaient inspirée, et que je voulais tenter, dans l'intérêt de notre littérature.

Je passai beaucoup de temps à amasser pour ce roman des matériaux historiques et géographiques, et plus de temps encore à en mûrir la conception, à en disposer les masses, à en combiner les détails. J'employai à cette composition tout mon peu de facultés ; en sorte que lorsque j'écrivis la première ligne, je savais déjà la dernière.

Je le commençais à peine, quand un affreux malheur (la mort de sa mère) vint disperser toutes mes idées et démonter tous mes projets. J'oubliai cet ouvrage jusqu'à Dreux, où j'eus l'occasion d'en parler à ton père, non comme d'une grande tentative littéraire, mais comme d'une bonne spéculation lucrative. C'était tout ce que ton père voulait.

De retour à Paris, je m'arrachai à ma longue apathie ; l'espoir d'être à toi m'était revenu ; je travaillai assidûment à mon ouvrage jusqu'au mois d'octobre dernier, où j'achevai le quinzième chapitre.

Or, en juillet 1821, il était allé à pied à Dreux, où habitait Adèle Foucher avec son père, et c'est dans une entrevue qu'il demanda la main d'Adèle, faisant valoir à M. Foucher toutes ses espérances d'avenir et lui parlant de son roman de *Han d'Islande*, dont il comptait tirer un sérieux profit.

*Han d'Islande* parut en effet le 8 février 1823, sans nom d'auteur. Louis XVIII avait dit, en regardant l'édition originale des *Odes* de M. V. Hugo : « C'est assez mal fagoté ». On en aurait pu dire autant des quatre volumes qui composaient l'édition originale de *Han d'Islande* : couverture grisaille, papier gris grossier, et pour le texte, il était plein de fautes. Cela n'empêcha pas le roman de faire grand bruit, plus encore dans le public que dans la presse. C'était l'époque où, dans le monde des lettres, on se divisait en deux camps : les classiques et les romantiques.

L'anonymat ne fut pas de longue durée et on découvrit bien vite le jeune poète « déjà célèbre par un recueil retentissant. »

*Bug-Jargal* est, en réalité, le premier ouvrage de Victor Hugo, encore qu'édité après *Han d'Islande*. C'était en 1818 ; il avait dix-huit ans. Un dîner avait été organisé, pendant les vacances, le premier du mois, chez Edon, un restaurateur de la rue de l'ancienne-Comédie. Les habitués étaient des camarades de collège

des jeunes Hugo. Au dessert chacun était tenu de montrer un échantillon de ce qu'il avait fait dans le mois...

La rentrée des classes n'interrompit pas le banquet littéraire. Victor était libre de sortir quand il voulait, et d'emmener son frère cadet Eugène qui, d'ailleurs, capricieux et bizarre, refusait et s'enfermait à la pension. Victor, lui, n'y manquait jamais.

Un jour, l'un des dîneurs eut une idée.

— Savez-vous ce que nous devrions faire ? demanda-t-il. Nous devrions faire un livre collectif. Nous nous réunissons dans un dîner, réunissons-nous dans un roman.

— Explique-toi.

— Rien de plus simple. Nous supposerons par exemple que des officiers, la veille d'une bataille, se racontent leurs histoires pour tuer le temps en attendant qu'ils tuent le monde ou que le monde les tue ; cela nous donnera l'unité, et nous aurons la variété par nos manières différentes. Nous publierons la chose sans nom d'auteur, et le public sera délicieusement surpris de trouver dans un seul livre toutes les espèces de talent.

On acclame l'idée et quelqu'un proposa de fixer une date pour la lecture du travail.

— Voyons, combien de temps nous donnons-nous ?

— Quinze jours, dit Victor.

Les autres le regardèrent avec surprise. Mais il était à l'âge où l'on ne doute de rien. Il répéta :

— Eh bien, oui, quinze jours.

Quinze jours après, en effet, il lisait son manuscrit et fut acclamé de ses jeunes auditeurs. *Bug-Jargal* n'était alors qu'une nouvelle qui parut, en 1825, avec l'initiale M. dans le *Conservateur littéraire*, une revue bi-mensuelle fondée par Abel et Victor Hugo.

En 1825, Victor Hugo reprit sa nouvelle, la remania, la développa et la récrivit en grande partie ; ce fut alors un véritable roman qu'Urbain Capel publia en 1826 avec cette simple indication : *Bug-Jargal*, par l'auteur de *Hun d'Islande*.

C'est à la fin de 1828 que Victor Hugo écrivit le *Dernier jour d'un condamné*. D'abord, dès 1820, il avait été fort impressionné par la rencontre de Louvel, l'assassin du duc de Berry, conduit à l'échafaud. Puis, en 1825, un après-midi, comme il allait avec Jules Lefèvre à la bibliothèque du Louvre, il fut porté par le peuple jusqu'à la place de Grève, où il vit avec horreur guillotiner un parricide nommé Jean Martin.

M. Victor Hugo, a raconté M<sup>me</sup> Victor Hugo, revit la guillotine un jour qu'il traversait, vers deux heures, la place de l'Hôtel-de-Ville. Le bourreau *repetait* la représentation du soir : le couperet n'allait pas bien. Il grassa les rainures, et puis il essaya encore. Cette fois il fut content. Cet homme, qui s'apprêtait à en tuer un autre, qui faisait cela en plein jour, en public, en causant avec les curieux pendant qu'un malheureux homme désespéré se débattait dans sa prison, fou de rage, ou se laissait lier avec l'inertie et l'hébétément de la terreur, fut pour M. Victor Hugo une figure hideuse, et la répétition de la chose lui parut aussi odieuse que la chose même. Il se mit le lendemain même à écrire le *Dernier jour d'un condamné*.

Le volume parut le 7 février 1829 sans nom d'auteur en tête des premières éditions. Victor Hugo s'était borné à le faire précéder de quelques lignes. Naturellement on se livra à la recherche de la paternité, nombre de suppositions furent mises en avant, les uns dirent : c'est un livre anglais, les autres affirmèrent qu'il était américain. Victor Hugo publia dans la troisième édition une préface dialoguée : « Une comédie à propos d'une tragédie » et, dès la cinquième édition, une longue préface datée du 15 mars 1832, qui contenait une énergique profession de foi contre la peine de mort : il disait alors que ce livre n'était ni anglais, ni américain, qu'il en avait pris l'idée sur la place de Grève. Il l'avait signé cette fois et avait fait avec Renduel le traité dont nous avons déjà parlé. Dans le dossier intitulé : « Tas de pierres », M. Gustave Simon a retracé cette note :

## DERNIER JOUR

### D'UN CONDAMNÉ

---

But du *Dernier jour d'un condamné* : inspirer aux classes élevées l'horreur, aux classes inférieures la terreur de la peine de mort.

(1<sup>er</sup> avril 1832.)

Enfin voici *Claude Gueux*. L'année même où Victor Hugo, dans sa dernière préface du *Dernier jour d'un condamné*, avait dressé son vigoureux réquisitoire contre la peine de mort, en juin 1832, on exécuta Claude Gueux à Troyes. L'exemple viendra donc à l'appui de la doctrine : mais c'est seulement le 6 juillet 1834 que *Claude Gueux* sera publié dans la *Revue de Paris*.

Ce n'est pas un roman, c'est une histoire vraie qui nécessairement ne se prête pas à de grands développements. C'est l'anec-

dote toute simple, avec son dramatique sincère. Claude Gueux se fit arrêter pour aller rejoindre son père en prison, et le soigner. Là, admirable de dévouement filial, il fut victime d'un gardien qui le maltraita, le priva de nourriture et voulut le séparer de son père : il le tua... L'article véhément de Victor Hugo parut dans la *Revue de Paris* et eut un énorme retentissement :

Dunkerque, le 30 juillet 1834.

Monsieur le Directeur de la *Revue de Paris*,

*Claude Gueux*, de Victor Hugo, par vous inséré dans votre livraison du 6 du courant, est une grande leçon ; aidez-moi, je vous prie, à la faire profiter.

Rendez-moi, je vous prie, le service d'en faire tirer à mes frais autant d'exemplaires qu'il y a de députés en France, et de les leur adresser individuellement et bien exactement.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Charle CARLER,  
négociant.

Ce volume contient donc quatre œuvres de Victor Hugo à vingt ans. On verra si elles justifient encore l'appellation romantique de l'« enfant sublime ».

#### IV

### LORD BYRON ET SON BATELIER GENEVOIS

---

Lord Beaconsfield, celui auquel la reine Victoria était redevable de son titre d'Impératrice des Indes, fut mieux connu en dehors du Royaume-Uni sous le nom plus plébéien de Benjamin Disraeli.

Le grand adversaire de Gladstone, comme lui longtemps premier ministre et plénipotentiaire au congrès de Berlin, a laissé des lettres et des documents précieux. C'est de cet amas de trésors politiques et littéraires que M. Moneypenny a tiré la biographie du noble lord. Cet ouvrage, dont le premier volume vient de paraître (1), sera sans contredit une des contributions les plus importantes à la littérature politique, sociale et anecdotique anglaise qui ait vu le jour depuis la monumentale vie de Gladstone de John Morley.

(1) « The Life of Benjamin Disraeli », by W. F. Moneypenny, London, John Murray, 1910.

Disraeli a joué un rôle prépondérant dans son pays, et à l'étranger son influence était très considérable. C'est lui qui fit faire à l'Angleterre la brillante affaire financière de l'achat des actions du canal de Suez.

Mais Disraeli n'était pas seulement un habile politique, un diplomate avisé, c'était un littérateur distingué, un romancier fort apprécié, un des derniers « Romantiques » de la bonne école. Il était en outre un correspondant délicieux comme en font foi les lettres publiées par son récent biographe. C'est à ce point de vue, et particulièrement par ses impressions de notre beau lac Léman et de ses souvenirs littéraires si cosmopolites, que je voudrais le faire connaître aux lecteurs de la *Gazette*.

xxx

Benjamin Disraeli vint en Suisse au milieu du mois d'août 1826. Il avait alors 22 ans, étant né le 19 Tebbet 5565 = 21 décembre 1804.

C'est de Genève qu'il écrivit à son père la lettre dont je citerai quelques passages relatifs à un hôte dont les bords du Léman garderont longtemps encore le souvenir.

.... Je me promène toutes les nuits sur le lac avec Maurice, le célèbre batelier de lord Byron. Maurice est très beau et très vaniteux ; mais ce sont les Anglais dont il est choyé qui l'ont rendu ainsi. Il ne parle que de lord Byron, surtout si vous montrez le moindre intérêt à son sujet.

Il m'a dit que le soir du fameux orage, décrit dans le troisième Canto de *Childe Harold*, s'ils étaient restés encore cinq minutes, le bateau aurait sombré. Il avait averti lord Byron du danger d'un tel voyage nocturne ; mais la seule réponse du lord fut de se mettre à nu, et de s'envelopper d'une immense robe de chambre, de sorte qu'en cas de naufrage il serait tout préparé pour la nage. Lord Byron, m'assure-t-il, était sur le lac toute la nuit sans même avoir ses bas, et avait presque toute la nuit de l'eau jusqu'aux genoux. Je lui demandai s'il parlait. Il me dit qu'il parlait rarement, mais que, dans le cas particulier, toute conversation eût été impossible à cause des manœuvres du bateau, de la voile, etc.

Un jour Byron envoyait chercher Maurice, et s'établissant dans son bateau, un pistolet sur chaque bord (son habitude invariable), il lui remit 300 napoléons et lui ordonna de le conduire à Chillon.

Là, il fit allumer deux torches dans le donjon, et se mit à écrire pendant plus de deux heures.

« En sortant, raconte Disraeli, le gendarme qui gardait le château demanda humblement quelque chose à boire. » « Donnez-lui un napoléon », dit Byron. « C'est trop, milord », répondit Maurice qui, récemment installé comme majordome, surveillait de près les intérêts de son maître. « Savez-vous qui je suis ? » tonna le grand seigneur. « Donnez-le-lui, et dites-lui que le donateur est lord Byron. » Cette nouvelle devait produire une impression énorme sur le pauvre soulard, ajoute Disraeli ; mais suivant ce que me dit Maurice, Byron aimait ridiculement l'ostentation ».

Un autre jour, Byron offrit cinq louis à Maurice pour faire avec lui une course à la nage d'une rive du lac à l'autre (probablement la traversée du petit lac en face de la villa Diodati). Ayant vu que Byron était bancal le batelier se croyait sûr de son affaire, mais « milord » gagna la course avec cinq minutes d'avance. « Byron, assure Maurice, n'était pas un nageur très rapide, mais il ne se fatiguait jamais, ce qui veut dire qu'il gagnait presque toujours quand la distance était considérable.

Un autre jour Maurice venait chercher son maître de grand matin pour une partie de natation. Byron apporta dans le bateau, pour son petit déjeuner, un canard froid et trois ou quatre bouteilles de vin. Il ne mangea rien, mais vida les bouteilles jusqu'à la dernière goutte. Puis il s'amusa à jeter les provisions peu à peu à l'eau. Maurice ayant laissé entendre qu'il n'avait pas déjeuné lui-même, et qu'il serait heureux de se lester un peu l'estomac : « Ami Maurice, fit nochalamment Byron, il sied mal aux vrais chrétiens de penser à eux-mêmes. Je ne vous donnerai rien. Vous voyez que je ne mange rien moi-même : privez-vous comme moi... pour les poissons ».

Disraeli, qui était fin gourmet si l'on doit en juger d'après les menus de table-d'hôte qu'il cite dans ses lettres, se loue de la nourriture qu'il trouva à Sécheron, où il est logé. « Nous en avions grand besoin, dit-il. Dans le Jura nous étions littéralement sans repas. Le miel des Alpes, les fraises des bois, le beurre, le fromage et les œufs font très bien dans une romance, et ne sont certainement pas à dédaigner comme *collatéraux*, mais avec nous tout cela constituait, pendant plusieurs jours, le *fond*. » Disraeli sympathisait donc « du creux de l'estomac » avec la détresse de « l'ami Maurice » qui se voyait si cruellement privé au profit des brochets du lac.

A propos de Maurice : c'est la première fois que j'entends nommer le bûcher de Lord Byron. Nos voisins de Genève en savent-ils plus long sur son compte ? Il y aurait peut-être d'autres anecdotes mérites à cueillir aux environs de la Pierre à Niton.

*La Gazette de Lausanne* du 15 janvier 1911.

Remsen WHITEHOUSE.

## V

### MUSSET ET L'ESPRIT ALLEMAND

---

Quelques jours après le centenaire d'Alfred de Musset, *Le Temps* publiait la lettre suivante de son correspondant en Allemagne :

Le centenaire d'Alfred de Musset donne une occasion de mesurer le progrès que notre poésie française du dix-neuvième siècle a pu faire dans la sensibilité et l'intelligence de l'étranger.

Plusieurs voix allemandes viennent se mêler au chœur des fidèles de Musset, et entre diverses opinions, dont quelques-unes nous paraissent étranges, il en est qui sentent et touchent très juste. Le centenaire de Musset, il y a vingt ans, eût peut-être passé inaperçu de l'autre côté du Rhin. Aujourd'hui, où une nouvelle Jeune-Allemagne est fort occupée à prendre conscience d'elle-même et où d'autre part des raffinés de lettres se montrent plutôt intéressés par nos formules poétiques d'hier, il est pourtant des sensibilités, franches et spontanées qui se plaisent à Musset et le proclament avec chaleur. Avoir été le plus traditionnel, le plus vraiment Français des poètes du siècle dernier, c'est le premier mérite qu'ils reconnaissent et qu'ils aiment en lui. Non seulement ils sentent que Musset a de la race, mais qu'il est d'une race, et il est curieux qu'en ce temps de germanisme réveillé presque comme un défi le caractère foncièrement français de Musset soit aussi franchement goûté.

M. Karl Bleibtreu, dans la *Gazette de Francfort*, exagère même à ce point la nature « gauloise » du poète qu'il apparente finalement de manière bien inattendue : « Musset, type national achevé

de Français, a l'enjouement de La Fontaine et la grâce des vieux chansonniers : un Béranger élevé dans les plus hautes sphères... » C'est loin d'être tout Musset, mais on peut admettre en partie cette opinion. Voici, par exemple, où notre critique dévie : « A cet aimable naturel, il joint une ardeur d'impression *qui est d'ailleurs propre aux Germains*, et telle qu'elle est *unique dans la poésie française*. » Et voici de quoi étonner bien davantage : « Nous le considérons, à côté de l'allégoriste dantesque spécifiquement français Zola (*sic*), comme la plus grande manifestation de la littérature française, et, dans son essence, il a un seul proche parent, pur Gaulois comme lui, Maupassant... » Surprenante « interversion des valeurs » comme disait Nietzsche, et si nous sommes reconnaissants à M. Karl Bleibtreu d'aimer Musset, c'est surtout sa bonne volonté que nous estimons. On ne trouverait sans doute pas dans l'œuvre de sensibilité frémissante de Musset cinquante vers ou lignes de prose ayant une parenté avec l'un quelconque des poèmes ou des récits de l'élève de Flaubert, — et encore moins une ligne, un seul mot qui tombe au niveau des mornes, massives et informes imaginations du Caliban de lettres que fut Zola. Ni Fantasio, ni la Muse des *Nuits*, ni même la pauvre fille qui a le dernier battement du cœur de *Rolla* n'ont risqué un seul moment de s'embourber dans le mortier verbal, dans le macadam du gâcheur de mots le moins français qui ait mis sa truelle dans la langue française. Encore une fois, soyons reconnaissants à M. Bleibtreu : mieux vaut encore mal aimer que méconnaître, mais, cela dit, nous devons lui fausser compagnie et le laisser avec son Dante qui n'a jamais exploré que le ventre de Paris. Oui, Musset est d'un terroir, mais c'est entre ciel et terre qu'il habite : et puis toujours dans Musset il y a du Fantasio, et Fantasio, c'est encore Ariel.

Combien plus juste sent et dit M. Raoul Auernheimer dans un feuilleton de la *Nouvelle Presse libre* de Vienne. « Il y a dans son œuvre un mélange de chasteté et de dérèglement qui lui donne un parfum tout à fait unique... »

Rarement les deux natures qui sont en Musset inséparables, et qui s'exaltent, dirait-on, l'une par l'autre, ont été plus nettement démêlées et formulées. Ce Musset, vu ainsi dans le duel intime de toute sa vie, dont son œuvre est la confession passionnée, n'est-il pas plus vrai que l'artiste subtil et presque trop maître de lui que l'autre jour M. Henry Bataille présentait à notre surprise ? Oui, Musset qui vécut comme Rolla, rêva, dans ses plus belles

heures, aussi haut et aussi purement qu'un Vigny. Et la suprême impression, le dernier mot de sa poésie, c'est le dernier mot de la *Phèdre* de Racine : pureté.

Intuition bien délicate et qui venant d'un critique étranger, a double valeur. Écoutons un troisième jugement :

« Celui qui a une fois éprouvé le charme profond de ces poèmes y revient toujours pour ressentir encore le souffle chaud qui en émane comme une onde et enveloppe le cœur d'un charme étrange. A peu d'exception près on a, avec d'autres poètes, la sensation d'une certaine recherche, tandis qu'avec lui c'est l'âme qui parle à l'âme et on croit regarder à travers un léger voile sombre, dans l'œil insondable de la vérité... » Cette impression psychique exprimée par M. Theodor Suse, dans la *Zukunft*, va au cœur même de l'inspiration de Musset.

Il nous intéresse aussi par un essai de filiation poétique qui fait remonter Musset à Ronsard. Il confronte quelques strophes d'un madrigal de Ronsard avec des vers de Musset à Ninon et y montre d'indéniables correspondances. Il en est d'autres encore. La pièce de Ronsard sur « l'élection de son sépulchre » semble avoir son écho dans l'émouvante prière de Musset « Plantez un saule... » Il serait facile de noter encore des mouvements d'âme pareils qui rapprochent Musset non seulement de Ronsard mais d'autres poètes de la Pleiade, si bien que le critique allemand se demande s'il y a vraiment deux siècles et demi entre le poète vendômois du seizième siècle et notre contemporain.

M. Theodor Suse est guidé par une sorte de conscience que la permanence de sang et l'identité de la race font l'hérédité poétique comme les autres hérédités. Sans doute le critique allemand n'a pu savoir tout le nouveau sur les ancêtres de Musset apporté par l'ouvrage de M. Maurice Dumoulin, mais il a très bien démêlé l'existence de ces liens subtils et forts que le temps ne saurait jamais relâcher. Et sa remarque à propos de Ronsard est singulièrement plus juste que les analogies superficielles et de pure forme auxquelles s'attachent encore des critiques, même français, même avertis : le « byronisme » de Musset, son marivaudage, etc.

Quant à Byron il suffit de rappeler cette essentielle différence : Byron, c'est le défi, la négation, le renversement de la loi ; or, sauf pour l'amour, toute négation de la loi, de la règle produit à Musset l'effet pénible d'une harmonie fautive. Nul n'est de nature plus étranger à l'âme de Manfred.

L'esprit allemand semble enfin en venir au jugement que portait sur Musset, dès 1835, un des premiers parmi les Allemands. « Je ne comprends rien aux Parisiens, disait ce divinateur. A vous entendre parler poésie on vous croirait amateurs forcenés, et je vois là un poète par excellence, qui vous appartient par droit de « *nativité* »... Eh bien, je constate que parmi les gens du monde il est aussi inconnu que pourrait l'être un poète chinois ».

Celui qui parlait ainsi du jeune auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie* n'était autre que Henri Heine. Ce génie qui joignait à son lyrisme le sens critique le plus aigu qui fut jamais, cet Apollon qui, comme l'autre, portait les flèches avec la lyre, avait dès lors la plus juste conscience qu'un génie frère du sien venait de prendre son essor.

Plus lentement, Musset a pénétré dans la sensibilité allemande, tandis que Heine avait si vite conquis Paris. Mais aujourd'hui, les deux poètes frères, victimes semblables du plus cruel des dieux, ont leur apothéose. La réaction d'un germanisme ombrageux n'a pu rabaisser Heine en Allemagne et elle n'a pas empêché de monter l'étoile de Musset. « Alfred de Musset, dit encore M. Theodor Suse, a franchi les bornes de la nationalité ; il est entré dans la littérature universelle. » Il nous semble entendre dans ce jugement final la voix de la jeunesse. Car en France et en Allemagne, la jeunesse, dirait-on, redevient jeune et ne rougit plus d'aimer tout simplement en littérature comme dans la vie la belle vie naturelle et ses élans. Voici maintenant qu'avec le *Buch der Lieder* et l'*Intermezzo*, les *Nuits*, le *Souvenir*, *On ne badine pas avec l'amour* redeviennent les livres de chevet, où bercent leur insomnie et leur douleur, là-bas comme chez nous, les plus sensibles des jeunes désespérés.

Et Musset leur conseille d'espérer encore.

Th. LINDENLAUB.

Je compléterai cet article par la lettre suivante que M. le Dr Theodor Suse adressait à M. Léon Séché au moment du centenaire de Musset :

« *Hambourg, 12 décembre 1910.*

« Monsieur,

« Ayant lu avec le plus grand intérêt vos trois livres sur Alfred de Musset dont je suis l'admirateur le plus acharné depuis ma jeunesse, je me permets de vous envoyer ci-inclus un article que j'ai écrit seu-

lement dans le vif sentiment de reconnaissance envers le poète pour la multiple beauté dont il a enrichi le monde.

« Peut-être vous intéressera-t-il [d'apprendre] que les variantes d'Andrea del Sarto que je cite à la fin de l'article sont en ma possession. Paul de Musset avait eu l'amabilité de m'en faire cadeau en 1879 quand, étant étudiant, je lui exprimai l'intérêt brûlant avec lequel j'avais lu sa biographie de son frère alors parue.

« Agreez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus haute.

« TH. SUSE. »

# Une Lettre Inédite de Gustave Flaubert

---

Nous trouvons dans la *Revue des Autographes* du mois de décembre dernier l'extrait suivant d'une lettre écrite par Flaubert à 21 ans, à M. Gourgaud, professeur au collège royal de Versailles, pour lui demander ses conseils.

Rouen, 22 janvier 1842.

« Plus que jamais maintenant j'ai besoin de votre causerie, de votre confiance et de votre amitié. Ma position morale est critique ; vous l'avez comprise quand nous nous sommes vus la dernière fois — à vous je ne cache rien, et je vous parle non pas comme si vous étiez mon ancien maître, mais comme si vous n'aviez que vingt ans et que vous fussiez, là, en face de moi, au coin de ma cheminée. Je fais donc mon droit, c'est-à-dire que j'ai acheté des livres de droit et pris des inscriptions ; je m'y mettrai dans quelque temps et compte passer mon examen au mois de Juillet — je continue à m'occuper de grec et de latin, et je m'en occuperai peut-être toujours, j'aime le parfum de ces belles langues-là : Tacite est pour moi comme des bas-reliefs de bronze et Homère est beau comme la Méditerranée — ce sont les mêmes flots purs et bleus, c'est le même soleil et le même horizon. Mais ce qui revient chez moi à chaque minute, ce qui m'ôte la plume des mains si je prends des notes, ce qui me dérobe le livre si je lis, c'est mon vieil amour, c'est la même idée fixe ! écrire, voilà pourquoi je ne fais pas grand chose quoique je me lève fort matin et sorte moins que jamais. — Je suis arrivé à un moment décisif : il faut reculer ou avancer tout est là pour moi. C'est une question de vie et de mort. Quand j'aurai pris mon parti, rien ne m'arrêtera, dussé-je être sifflé et conspué par tout le monde. Vous connaissez assez mon entêtement et mon stoïcisme pour en être convaincu, je me ferai recevoir avocat mais j'ai peine à croire que je plaide jamais pour un mur mitoyen ou pour quelque malheureux père de famille frustré par un riche ambitieux. Quand on me parle du barreau en me disant : ce gaillard plaidera bien, parce que j'ai les épaules larges et la voix vibrante, je vous avoue que

je me revolte intérieurement et que je ne me sens pas fait pour toute cette vie matérielle et triviale — chaque jour au contraire l'admiration de plus en plus des poètes, je découvre en eux mille choses que je n'avais pas aperçues autrefois. J'y saisis des rapports et des antithèses dont la précision m'étonne, etc. Voici donc ce que j'ai résolu : j'ai dans la tête trois romans, trois contes de genres tout différents et demandant une manière toute particulière d'être écrits. C'est assez pour pouvoir me prouver à moi-même, si j'ai du talent : oui ou non j'y mettrai tout ce que je puis y mettre de style, de passion, d'esprit et après nous verrons — au mois d'avril je compte vous montrer quelque chose. C'est cette ratatouille sentimentale et amoureuse dont je vous ai parlé, l'action y est nulle — je ne saurais vous en donner une analyse, puisque ce ne sont qu'analyses et dissections psychologiques — c'est peut-être très beau, mais j'ai peur que ce ne soit très faux et passablement prétentieux et guindé ».

# LETTRES INÉDITES

du Comte de Marcellus à M. Henri de Bonald <sup>(1)</sup>

---

(Suite)

---

V

La Réole, ce 10 février 1833.

Oui, mon cher ami, j'ai reçu enfin et lu avec avidité votre écrit, et j'en ai été ravi, ce qui ne doit ni vous surprendre, ni vous flatter après les si imposants suffrages dont il a été honoré. Le plus flatteur de tous, est celui de son *grand-père* à qui il appartient, par droit héréditaire, et aussi par la ressemblance des pensées et souvent de style. C'est tout dire ; et qu'ajouterais-je à cet éloge ? On reconnaît à chaque page la haute et saine politique de l'auteur de tant de beaux ouvrages, et en particulier de l'article *Louis 16* dans la Biographie universelle. Je ne vous trouve point trop sévère ; car vous avez toujours raison. Vous l'êtes cependant peut-être un peu trop à l'égard d'un personnage illustre qui aujourd'hui est pour nous une puissance, et ne l'est que pour avoir su, par des concessions que nous n'aurions pas faites, se concilier sa jeunesse et se rendre populaire. Je m'explique : ce n'est pas que vous n'avez raison. Mais il me semble qu'il ne faut plus parler de torts sentis, confessés et réparés, du moins autant que possible. Or, le repentir a été proclamé, et le *peccavi prononcé*. Certains journaux l'ont publié : mais il se trouve consigné dans la dernière préface des *Etudes historiques*. Je l'ai lue. A la vérité, cette publication est assez récente ; et j'ai lieu de présumer que vous ne la connaissiez pas, lorsque vous avez écrit. Au reste, cher ami, il faut applaudir et votre talent et vos pensées, et *battre des mains* à chaque page, suivant l'expression du sublime M. de Maistre, qui certes ne ménagerait pas les siennes, s'il pouvait vous lire. Que font, auprès de ces belles et utiles compositions, les fredonnemens d'une muse toute rustique, *Povera si, ma schietta* ? Je la crois expirée avec l'an 1832. Il est temps

(1) C'est à tort que nous avons dit dans notre dernier numéro que M. le Vicomte de Bonald qui nous a communiqué ces lettres était l'auteur d'un livre sur « Chapelier ». C'est sur « Chabot » qu'il faut lire.

pour moi de suivre le précepte d'Horace : *Solve senescentem, etc.* D'ailleurs au milieu de tant de douleurs et de craintes, *inter tot curas totque labores, le moyen de faire des vers ?*

Je viens cependant de recevoir de mes travaux poétiques (ou plutôt *politiques*) une récompense qui passe toute mon ambition. Croiriez-vous, mon ami, que j'ai eu l'audace au 1<sup>er</sup> de l'an, d'envoyer à l'auguste captive (1) tout droit, et en m'adressant aux autorités géôlières) un exemplaire assez proprement relié de mes 4 volumes de poésies, et que j'ai reçu une lettre de M. de Brissac laquelle avait été visitée par l'autorité qui m'annonce que mon hommage a été agréé, et que Thérèse m'aurait écrit elle-même, s'il ne lui était pas interdit de correspondre avec d'autres que sa famille ! ? Félicitez-moi. Vous croyez bien que cette lettre est devenue mon titre le plus précieux. Plaignez-vous, vous qui pouvez *e terra magnum alterius spectare laborem*. Espérons que cette nouvelle année vaudra mieux pour nous. Recevez mes vœux, mon cher ami. Je les ai transmis au Monna d'où sont parties, il y a peu de temps, les plus nobles et les plus belles lignes qui aient été écrites sur un si triste sujet. Ce petit article vaut un livre. Parlez de moi au cher et vertueux *presqu'aveugle*. Hélas ! je le suis presque aussi. Assurez-le, ainsi que sa digne compagne, de ma tendre, fidèle et respectueuse amitié. Nous sommes ici tous en famille, mais bien tristes. Constance vous dit les choses les plus aimables, ainsi que sa mère. Empêchez M. de Haller d'oublier un homme qui l'aime, l'admire et révère — Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

## VII

Ce 22 janvier 1835.

Vous avez bien fait, mon cher ami, d'attendre pour vous mettre en route une meilleure saison et un temps plus doux. Je me hâte donc de vous adresser hors de France et mes remerciements pour vos souhaits de bonne année et la tendre expression de mes vœux ardents pour votre bonheur. Ils seront exaucés, je l'espère, et votre lettre fortifie mon espérance. Vous reverrez bientôt votre patrie, dont on peut bien dire :

*Perfida, sed quamvis perfida, cara tamen*

Vous reverrez un père (et quel père) et tout ce qui vous est cher. Oui, vous retrouverez le bonheur au milieu de tant de jouissances si dignes d'un cœur comme le vôtre. Ce bonheur ne sera pas parfait sans doute. En est-il de cette espèce sous le soleil ? Mais il sera vrai, réel, durable, et le gage d'un bonheur tel qu'il le faut à nos âmes, c'est-à-dire sans mesure et sans fin. Oui, mon très cher ami, vous viendrez me rendre la visite que je vous ai faite au Monna : car ce n'est pas ma faute si vous n'y étiez pas. Avec quelle joie votre ami vous pres-

1 La duchesse de Berry.

sera-t-il sur son cœur dans sa retraite ! Vous aurez autre chose encore à faire ici ; vous y aurez une dette à acquitter envers moi. Munissez-vous donc d'exemplaires de votre excellent livre. Le seul que j'aie et que j'ai pris à Genève, à mon grand regret, après l'avoir lu, relu, feuilleté, relu encore, je m'en défais ; et vous allez m'en remercier. Je vois dans votre lettre, cher ami, que tous les suffrages du monde les plus augustes même ne peuvent vous tenir lieu de celui qui vous manque et certes vous avez raison. Celui qui vous manque, en effet, est le plus éclairé de tous ; et c'est celui d'un père. En conséquence j'envoie par ce courrier au Monna votre livre, et j'écris à mon illustre ami pour le lui annoncer. Je vous l'avoue, je m'en sépare avec regret ; car je ne puis assez vous dire combien je l'estime ; et vous voyez que je ne suis pas le seul. Tout ce qu'on vous en écrit vous prouve que je l'avais bien jugé. Je devais déjà le connaître en grande partie, et cependant en le lisant j'ai été étonné, et j'ai cru lire un livre tout nouveau. Je vous le dis encore ; ce petit volume doit être placé entre *les Soirées de Saint-Pétersbourg* et *la Législation primitive*. Je m'en sépare pourtant, mais je crois remplir encore ici un devoir de l'amitié. Vous me saurez gré du sacrifice, n'est-ce pas ? et vous m'en dédommageriez.

Paul, dont vous me parlez d'une manière si aimable, est marié depuis le 9 du mois dernier. Nous sommes allés à Angoulême, sa mère, sa sœur et moi pour assister à sa noce, nous avons ramené ici le nouveau ménage qui nous a quittés il y a dix ou douze jours pour retourner dans cette ville, et de là visiter ses possessions, et s'occuper de ses affaires. Paul est content de sa nouvelle position, et a raison de l'être. Il paraît qu'il a trouvé dans sa jeune compagne tout ce que doit souhaiter dans une femme un homme vertueux et raisonnable, sans compter des avantages moins essentiels sans doute, mais nécessaires cependant, et qui ici dépassent même nos espérances. Je demande à Dieu de bénir une union qui paraît ménagée par sa Providence. Votre admirable père m'a écrit que votre neveu Gustave était prêtre depuis Noël. Je vous en fais à tous mon compliment. Vous devriez, si vous n'étiez pas si bon chrétien, être orgueilleux de votre famille, ornement et soutien de la religion et de l'Eglise. Votre père, ses écrits, les vôtres, ceux de votre frère, un frère évêque (et quel évêque !) un neveu prêtre, etc... *A Domino factum est istud...* Adieu, mon bien cher ami. Revenez-nous quand le temps et la saison le permettront. Tous ici vous disent mille choses aimables. Je suis, vous le savez, votre ami fidèle, tendre et dévoué.

P.-S. — Offrez ou transmettez, je vous prie, mes respectueux et tendres hommages, à M. et M<sup>me</sup> de Damas, de Narbonne, et au cher et vertueux *aveugle* et sa femme. Cet excellent homme à ce qu'on m'a assuré, a recouvré un peu de vue. Que je le désire ! Que je voudrais le savoir heureux ! Qu'il mérite de l'être !

## VIII

La Réole (Gironde), le 4 juillet 1835.

J'attendais, en effet, une lettre de vous datée de France, mon cher ami ; et je reçois celle que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire du Puy le 26 juin, dont je m'empresse de vous remercier. Je vous adresse celle-ci à Milhaud : j'ai ennuieé à Monsieur de Bonald que, dès que je vous y saurais arrivé, j'y dirigerais une lettre pour vous. Or, vous y serez plutôt que ma lettre : je le pense ainsi. Je félicite le père et le fils de votre réunion si désirée. Quel est celui qu'il faut féliciter davantage ? Vous arrivez au milieu de votre famille, mon bon ami, dans une triste circonstance. J'ai le cœur tout malade de la grande perte qu'elle vient de faire, du chagrin de mon illustre ami, de la profonde douleur de Madame sa fille et de ses nombreux enfants, de votre propre affliction même, vous si bon fils, si bon ami, si bon frère ! Je vous plains tous du plus profond de mon cœur ; et pour vous le dire à vous en particulier, j'attendais à savoir où vous adresser mon triste hommage. Vous avez quitté le Puy sans doute et vous avez revu le meilleur des pères. J'accepte la douce espérance dont vous flattez le cœur de votre ami. Avec quelle tendre impatience vous allez être attendu à Marcellus ! Vous m'y porterez votre seconde édition que je ne connais pas encore, mais dont je suis d'avance l'admirateur parce qu'elle contient la première. Votre livre, cher Henri, est selon moi un des meilleurs qui aient été écrit depuis longtemps. Votre manière de juger la moderne littérature, son *actualité* et ses héros, est entièrement la mienne.

*Et sapis, et mecum facis, et Jove judicas æquo.*

Mais moins hardi que vous, je n'ose le dire et je me tais, ne voyant autour de moi, ou que des gens qui n'y entendent rien, ou que des contradicteurs. Mais comme si nous avions tort, il faudrait faire le procès aux siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV, concluons que nous avons raison.

Venez nous voir : nous parlerons vers et musique, et voyages en Angleterre et en Italie. Hélas ! cher ami : vous avez vu, revu, exploré, étudié cette belle Italie que je n'ai fait qu'entrevoir. J'ai presque déjà oublié tout ce que j'y ai vu. Mon voyage a été un éclair, une vision, un rêve. Rome, Naples, Venise, Florence, ne me laissent plus aujourd'hui dans l'esprit que des traces incohérentes, et dans le cœur que des regrets. J'aurais dû le faire avec vous dont l'esprit, la mémoire, le goût, l'imagination ne vieillissent pas.

Adieu, cher et aimable ami. Toute ma famille vous félicite et félicite Monsieur votre père de votre heureux retour. Ma femme, Constance qui est avec nous vous remercient de votre bon souvenir et vous disent mille choses aimables. Adieu : offrez mon plus tendre respect à M. votre père. Rappelez-moi, si vous le voyez, au souvenir de la noble famille de Sambucy. Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

(A suivre).

## Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

---

LA REVUE du 1<sup>er</sup> janvier : *Une nouvelle inconnue de Sainte-Beuve*, par Jules Troubat

LE LAROUSSE MENSUEL ILLUSTRÉ, n<sup>o</sup> de janvier : *Delphine Gay (M<sup>me</sup> de Girardin)*. d'après le livre de M. Léon Séché, par J. Bompard.

LA REVUE HEBDOMADAIRE des 21 et 28 janvier : *Les péchés de Sainte-Beuve*, par Jules Lemaître. — Du 4 février : *Théophile Gautier*, par Paul Bourget.

LES ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES du 28 janvier : *La Bohême, d'après Murger*, par Jules Lemaître.

LE TEMPS du 20 janvier : *Henry Murger*, par Jules Claretie.

LE FIGARO du 28 janvier : Le Cinquantenaire d'Henry Murger. Son Excellence Gustave Colline, par Léon Séché.

LE MERCURE DE FRANCE du 1<sup>er</sup> février : *Une amitié féminine de Lamennais*, par Alfred Rebelliau. — *Lamartine et Elvire* d'après de nouveaux documents, par Léon Séché.

---

# BIBLIOGRAPHIE

---

LIBRAIRIE HACHETTE. — L'Hellénisme en France pendant la période romantique. *La Renaissance de la Grèce antique* (1820-1850), par René Canat. 1 vol. in-18.

M. René Canat qui nous donna, il y a quelques années, une excellente étude sur le *Sentiment de la solitude morale chez les Romantiques et les Parnassiens*, entreprend aujourd'hui de nous montrer ce que fut au vrai l'hellénisme en France pendant la période romantique. L'entreprise est intéressante et louable. Peut-être cependant M. Canat aurait-il mieux fait de publier ensemble les deux volumes qu'il se propose de consacrer à cette question, puisque, de son propre aveu ces deux volumes se tiennent. Le second volume aura pour titre : *Le Romantisme et la Grèce antique*. En attendant qu'il paraisse, et comme pour nous mettre l'eau à la bouche, M. Canat s'exprime ainsi dans la préface du volume qu'il nous offre aujourd'hui :

« L'Hellénisme en France d'Eschyle s'arrête aux premières années du XIX<sup>e</sup> siècle. Les deux appendices consacrés au XIX<sup>e</sup> siècle sont assurément copieux mais ne donnent pas un livre ni même la matière d'un livre. Ces deux études auraient besoin d'être fondues : souvent elles chevauchent l'une sur l'autre. Elles auraient besoin aussi d'être aérées. Elles sont trop touffues, trop bourrées et l'impression d'ensemble est peu nette. Les travaux les plus importants sont noyés dans un répertoire de noms de médiocre intérêt : certains qui exercèrent une action décisive ne sont pas mentionnés.

« Il ne semble pas, à première vue, que l'hellénisme ait fait figure en France de 1820 à 1850. Le romantisme triomphe et la curiosité, tournée vers les littératures du Nord, dédaigne les œuvres classiques. Entre le magnifique mouvement de renaissance de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le retour à l'art grec de 1850, entre Chénier et Leconte de Lisle, on dirait que l'hellénisme ne compte plus chez nous pendant une trentaine d'années.

« Si c'était pourtant une illusion ? Je ne crois guère aux révolutions littéraires. J'ai essayé de montrer ailleurs que sur certaines questions le Parnasse prolongeait le romantisme et qu'il existait un lien très étroit entre ces deux formes de littérature *personnelle*. Le retour à l'art grec de 1850 n'aurait-il pas été lui aussi préparé par la génération précédente. Il m'a paru intéressant de le rechercher.

« Mais la question n'est pas simple ou plutôt il y a deux questions.

« Il y a d'abord une résurrection — par la critique et l'érudition — de cette Grèce que l'on croyait connaître et que l'on ne connaissait pas. On croyait la connaître mais on la confondait avec Rome. Le concours heureux de plusieurs circonstances dissipa cette confusion. Et ce fut vraiment la révélation d'une Grèce toute nouvelle pour les érudits d'abord et aussi pour ce public mondain et lettré qui fait l'opinion. C'est ce que j'appelle *la Renaissance de la Grèce antique*, et c'est l'objet du présent ouvrage.

« Mais d'autre part il était inévitable que cette renaissance agit sur le mouvement littéraire de 1820 à 1850. Que fut cette action ? Quelques auteurs qui se tenaient en dehors du romantisme imitèrent l'art grec par réaction contre le romantisme, et ceci déjà est intéressant. Voici qui l'est davantage. Le romantisme lui-même fut gagné par l'esprit nouveau. Il fut amené à l'hellénisme dans ce qu'il avait d'excellent, pendant que tombaient ses parties caduques. Cette question sera étudiée dans un autre ouvrage *Le Romantisme et la Grèce antique*.

« Assurément les deux livres se tiennent mais leur objet est assez différent et chacun d'eux a son unité. Le premier définit cette atmosphère d'hellénisme dont le romantisme sera baigné... »

J'aurais bien quelques réserves à faire sur ces théories. Si je crois, contrairement à M. René Canat, aux révolutions littéraires et que, par exemple, le romantisme renouvela de fond en comble l'art et la littérature, je ne vois pas, par exemple, aussi bien que lui qu'il existe un lien si étroit entre le romantisme et le Parnasse et que l'influence de Leconte de Lisle prolonge celle d'Hugo. Mais cela demande à être développé, et ce n'est pas ici que je puis le faire. Où je suis complètement d'accord avec M. Canat c'est sur l'importance du rôle qu'il attribue, dans son premier chapitre, à Chateaubriand et à André Chénier. Il a raison de dire qu'ils furent les deux initiateurs de la renaissance hellénique au XIX<sup>e</sup> siè-

cle et qu'ils sont à l'entrée de presque toutes les avenues. Il y a entre le *Voyage du jeune Anacharsis* et le *Génie du Christianisme* ou les *Martyrs* la différence qu'il y a entre une statue du quartier de Saint-Sulpice et un marbre de David d'Angers. Et ce n'est pas accidentellement mais à dessein que le nom de David vient sous ma plume, car le grand sculpteur angevin a eu dans le domaine de l'art presque autant d'influence que le grand écrivain breton dans celui de la littérature — au regard de l'hellénisme.

Je reviendrai quelque jour de loisir au livre de M. René Canat, car il en vaut la peine et ce qui me plaît avant tout chez cet auteur c'est qu'il s'écarte des sentiers battus.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Lamartine. Œuvres choisies* par René Waltz, docteur ès-lettres. T. I. *Poésie*, 1 vol. in-18.

Nous avons déjà les *Lectures pour tous* d'après le choix que Lamartine avait fait lui-même de ses œuvres. Mais les *Lectures pour tous* regardaient plutôt la jeunesse. Le choix que nous apporte aujourd'hui M. Waltz est fait à peu près pour tout le monde, et sous ce rapport il était bien difficile de le faire mieux. Ce qui me plaît surtout dans cette édition nouvelle, c'est l'introduction dans laquelle M. Waltz s'est efforcé de résumer la vie poétique de Lamartine. Il est fâcheux seulement qu'elle contienne des erreurs de jugement et de chronologie. Cela prouve que l'auteur ne s'est pas tenu au courant des derniers travaux sur le grand poète. Ainsi, page XVIII, il écrit : « Ce n'est pas quand il se trouve auprès d'elle (M<sup>me</sup> Charles — à Aix, en août-septembre 1816, à Paris, de la fin de décembre 1816 à mai 1817 — qu'il écrit le plus de vers : l'ode à M. de Bonald fut composée à Aix... » Tout cela est faux. On sait maintenant que Lamartine ne se rencontra avec M<sup>me</sup> Charles à Aix-les-Bains qu'au mois d'octobre 1816 et qu'il ne la rejoignit à Paris qu'au mois de janvier 1817. Quant à l'ode à M. de Bonald, Lamartine l'écrivit à Mâcon au mois d'octobre ou de novembre 1817.

De même, M. Waltz a eu tort d'écrire page XXX : « La politique à laquelle il était resté entièrement étranger jusqu'alors (1827) commença à le préoccuper. » Lamartine, au contraire, fut toujours préoccupé par la politique, et M. Léon Sédé a fort bien vu qu'elle fut un lien de plus entre lui et M<sup>me</sup> Charles.

Nous attendons maintenant le volume de *Prose* dans les œuvres choisies de Lamartine.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Lamartine*, par Pierre-Maurice Masson, professeur de littérature française à l'Université de Fribourg. (Prix d'éloquence à l'Académie Française en 1910).

Je n'aime pas beaucoup ce genre d'ouvrages, parce qu'en général ils ne nous apprennent rien. Et comment en serait-il autrement quand l'auteur dispose de si peu de place ? Un de nos plus spirituels conférenciers disait récemment devant moi qu'il n'y avait pas besoin de faire tant de frais pour un discours d'une heure. C'est assez juste. Que demande-t-on à une conférence ? de vous intéresser en vous amasant. Les discours académiques sont plus ingrats, en ce sens qu'ils doivent être un peu plus corsés, littérairement parlant, que ceux de la société des conférences. Mais ils sont mieux payés aussi, et je comprends que l'Académie Française en demande pour son argent. Sous ce rapport elle n'a pas été volée avec M. Pierre-Maurice Masson. Son éloge de Lamartine est aussi ingénieux et aussi documenté que possible. Et ce n'est pas à lui que je ferais le reproche d'être inexact quant aux faits cités. Il a à peu près tout lu ce qui a été écrit sur Lamartine. Je dis à peu près parce qu'au bas des pages il manque encore quelques références essentielles. Est-ce à dire que je sois toujours d'accord avec lui ? Non. Ainsi, à la page 16, je trouve qu'il a tort de se rebeller contre les commentateurs du mot « martyr » du *Crucifix*. M. Masson y voit une faute ou une licence poétique de Lamartine. Ce *martyr* étant la mourante même, il aurait fallu *martyre*, au féminin. Tel n'est pas mon avis. Lamartine qui savait sa langue ne se serait pas permis une faute de ce genre. Comme l'a très bien dit le directeur de cette Revue, c'est à l'abbé de Kéravenant que Lamartine a fait allusion quand il a dit :

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,  
Depuis l'heure sacrée où *du sein d'un martyr*,  
Dans mes tremblantes mains tu passas tiède encore  
De son dernier soupir !

C'est l'abbé de Kéravenant qui avait donné ce crucifix à M<sup>me</sup> Charles, or, nous savons que ce vénérable ecclésiastique avait beaucoup souffert pour sa foi pendant la Révolution.

Ne cherchons pas midi à quatorze heures et ne voyons pas de faute d'orthographe où il n'y en a pas.

LIBRAIRIE H. DARAGON. — *Les Encyclopédistes et les Femmes*, par Marguerite Dupont-Châtelain, 1 vol. 2 pl. gravées.

Sous ce titre attirant : *Les Encyclopédistes et les Femmes*, Marguerite Dupont Châtelain publie chez H. Daragon un volume très documenté sur les Philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Recherchant l'influence que les femmes ont pu avoir sur ces philosophes l'auteur s'est appliqué à présenter sur ce sujet passionnant nombre d'aperçus nouveaux et originaux.

On reconnaît, à chaque page, le style et la pensée d'une femme, et ce n'est pas le moindre attrait de l'ouvrage.

La conclusion semble prouver que l'influence féminine a été manifeste dans les travaux des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, suivant l'expression de l'auteur : il est bien avéré que pour ces philosophes éminents, comme pour tous les simples mortels, l'amour aura été la pensée suprême, toujours vivace, rayonnante de tels feux, que sa chaleur nous réjouit encore l'âme, malgré les ans écoulés, en lisant leurs écrits, en étudiant leurs vies, même en relataut leurs morts...

#### CORRESPONDANCE DE CHATEAUBRIAND

La librairie Champion, 5, quai Malaquais, publiera la correspondance complète de Chateaubriand.

Toutes les lettres déjà connues figureront dans cet ouvrage.

Un supplément réunira les lettres encore inconnues de l'éditeur et qui seront venues grossir le recueil pendant l'impression de la correspondance. « Et à ce propos, nous écrit M. Champion, faisons ici un dernier appel tout spécial aux collectionneurs d'autographes. Nous serons très reconnaissant pour toute communication qui pourra nous être faite à propos de lettres inédites ou déjà imprimées dans des publications ignorées. Chateaubriand appartient au patrimoine de la France : nous espérons que les amateurs et lettrés auront à cœur de nous aider dans notre tâche difficile. Il sera fait mention de leurs généreuses communications ».

L'édition paraîtra à raison de deux volumes par an. Elle formera environ 5 volumes in-8 raisin de 400 pages chacun à 10 fr., auxquels on souscrit dès maintenant. Le tirage sera limité à 1.000 exemplaires numérotés sur papier d'alfa avec, en filigrane, la signature de Chateaubriand. Il sera tiré en plus 100 exemplaires sur papier hollandais Van Gelder à 20 fr. le volume, et 5 exemplaires sur japon à 30 fr. tous numérotés. Les caractères employés seront d'une fonte de beau Didot, fabriqué spécialement. Il ne sera pas fait de service dit de presse et l'édition ne sera pas réimprimée.

Jean DE LA ROUXIÈRE.

Le Directeur-Gérant : LÉON SÈCHE.

# LES SOURCES DE VICTOR HUGO

dans la " Légende des Siècles "

---

Qu'on nous montre avec quelle longue et patiente attention Leconte de Lisle, avant d'écrire ses *Poèmes antiques*, a étudié les œuvres, les religions, les philosophies des Grecs et des Romains, comme il s'est pénétré de leur esprit, quelle connaissance approfondie il possédait de leur civilisation et de la nature physique des deux péninsules : qu'on découvre, dans les *Poèmes barbares*, la trace d'emprunts directs aux doctrines des fakirs et des brahmanes, l'évocation des paysages du Gange suggérée par des récits de voyage, et des descriptions authentiques, l'imagination du poète partout secourue et partout contrôlée grâce à une abondante information -- cela ne nous surprendra pas. Nous nous étonnerions moins encore si l'on nous vantait, à propos des *Trophées*, l'érudition de Hérédia, si l'on nous offrait une édition du *Roman de la Momie*, ou de la *Tentation de Saint Antoine*, surchargée de notes, enflée de commentaires archéologiques, philologiques, ethnologiques, avec un glossaire et des fragments de textes inédits en appendice. On se rappelle Sainte-Beuve réclamant un lexique pour lire *Salammbô*. La critique contemporaine a subi profondément l'influence du progrès scientifique qui marque la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. En particulier, dès qu'elle se trouve en face d'écrivains appartenant au Naturalisme ou au Parnasse, elle aime à déterminer les sources de leurs œuvres, elle s'efforce d'en vérifier les données, d'en identifier avec soin les détails pittoresques ; dans l'appréciation qu'elle formule à leur propos, elle ne manque guère de faire entrer en ligne de compte leur valeur documentaire.

Vis-à-vis des Romantiques, au contraire, elle paraît généralement moins exigeante. Le public, même lettré, leur ménage un traitement de faveur. On accepte, sans trop hésiter, leurs reconstitutions historiques et on ne leur tient pas une rigueur excessive de mille inventions extraordinaires. On veut ne voir en eux que des lyriques dont la fantaisie se joue sans obstacle à travers des

mondes et des milieux étranges. Une pareille indulgence, cependant, reste d'autant moins justifiée que ces mêmes Romantiques prétendirent, les premiers, rénover l'Art en y introduisant la vérité de la couleur locale. On néglige le grand tapage qu'ils menèrent, vers 1827, autour de cet élément soi-disant nouveau de leur esthétique : on oublie qu'ils s'en servirent d'abord comme d'une hache pour abattre « le vieux tronc vermoulu du classicisme » ; que, le terrain une fois déblayé, ils se hâtèrent de puiser dans les souvenirs et les traditions les plus obscures du passé la plupart de leurs sujets. Mais quand, à leur tour, les théoriciens de l'Art pour l'Art s'emparèrent du principe, ils se hâtèrent de proclamer insuffisante et superficielle l'application qu'en avaient faite leurs devanciers : faute de pouvoir présenter l'idée comme originale, ils voulurent lui donner une portée différente, laissèrent entendre que tout était à recommencer dans cette voie, et qu'ils se chargeaient, eux, de réussir, là où avaient échoué les autres. De sorte qu'en affichant une méthode plus précise, des préoccupations plus scrupuleuses, un souci plus vif de l'exactitude objective, en se livrant aussi à des recherches souvent considérables pour composer des ouvrages dont la forme impersonnelle, la puissance descriptive, charmaient et excitaient la curiosité, ils ont naturellement détourné, pour les reporter sur eux-mêmes, les objections qu'une critique sévère pouvait être tentée parfois d'adresser aux romantiques.

Victor Hugo reste peut-être celui qui a bénéficié le plus largement de cette bienveillance : elle s'explique par l'impression que dégage son œuvre entière. Qu'il s'agisse de ses drames, de ses romans ou de ses poèmes, partout la richesse de son verbe enchante, l'éclat de ses visions éblouit : ses personnages ont une allure tellement surhumaine qu'ils déjouent l'attention et trompent la surveillance. D'instinct on devine qu'ils débordent le cadre de l'histoire ; entre ceux dont tout le monde connaît les noms, comme *Le Cid*, *Roland*, *Charlemagne* ou *Cromwell*, et ceux que le poète crée ou ressuscite, comme *Eviradnus* et le *burgrave Job*, c'est à peine si l'on établit une différence : il ne vient pas aussitôt à l'esprit de se demander dans quel siècle il fait vivre ceux-ci, ni si les autres se meuvent dans le décor qui leur convient. Le mélange du réel avec la fiction est si parfaitement homogène d'apparence qu'on ne s'inquiète guère de l'analyser. Et surtout, comme on ne sent aucun effort dans l'assemblage compliqué de cet édifice immense, qu'il semble au contraire le témoignage d'une prodigieuse facilité, on n'est pas incité à rechercher hors de

l'imagination du conteur la source de ses récits. N'a-t-il pas essayé lui-même de donner le change sur ses procédés de travail ? Il a affirmé dans la préface du *Rhin* : « Ces lettres ont été écrites sans livres » — or telle d'entre elles ne contient pas moins de 62 dates et de 460 noms propres ; toutes sont remplies d'allusions historiques. Nous consentons encore à lui accorder une mémoire encyclopédique ; mais nous ne le voyons guère compulsant des dictionnaires, prenant des notes sur des manuels, et se constituant, à coup de pièces et de morceaux, l'espèce de science universelle que révèlent ses écrits.

A dire vrai, l'illusion ne supporte guère l'examen. Il suffit d'un instant de réflexion pour se persuader que l'inspiration de Hugo ne procède pas uniquement de son commerce avec Calliope. Ses contemporains eux-mêmes ne s'y sont pas toujours trompés : Didron l'appelaît déjà « le père de tous les archéologues ». Mais pendant longtemps les preuves manquèrent, ou demeurèrent peu nombreuses.

En 1887, M. Demaison (1) signala le premier des analogies très remarquables entre l'*Aymerillot* de la *Légende des Siècles*, et une nouvelle parue en 1843, dans le Musée des Familles, sous ce titre : *Le Château de Dannemarie* ; l'auteur était Achille Jubinal, ancien auditeur libre à l'École des Chartes, qui, vers cette époque, avait abandonné l'enseignement pour la politique, et fréquentait volontiers place des Vosges. Il y avait là une indication précieuse. L'enquête fut continuée (2) et bientôt confirmée par un document authentique. Dans les papiers du poète on recueillit en effet un numéro du *Journal du Dimanche*, du 1<sup>er</sup> novembre 1846, contenant un article de ce même Jubinal, intitulé « *Quelques romans chez nos aïeux* » : on y voyait cités plusieurs extraits de vieilles chansons et geste, et, en marge, de l'écriture de V. Hugo, se trouvaient notés une quinzaine d'alexandrins de premier jet, dont celui-ci :

« C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude. »

Non seulement *Aymerillot*, mais aussi le *Mariage de Roland*, appaurent alors comme ayant leur source directe dans les vulga-

(1) Demaison : « Aymeri de Narbonne » (Didot, 1887), tome I, introd. p. CCCXXIX et suiv.

(2) Notamment par les études de MM. Raoul Rosières (« *Revue Bleue* », 25 avril 1896). Clédat (« *Revue de Philologie française* », 1896). Rigal (« *Revue d'histoire littéraire de la France* », 1900). Vianey (« *V. Hugo et ses sources* », Montpellier, 1901).

risations de Jubinal. Le rapprochement des textes acheva de dissiper les derniers doutes. Le poète, qui, sans son ami, n'aurait peut-être jamais soupçonné la *Chanson d'Aymeri* ni le *Roman de Girart de Viane*, n'a pas même pris la peine de recourir aux originaux : il s'est borné à suivre pas à pas l'adaptation, dont il a emprunté tous les traits pittoresques : péripéties de l'action, décor, gestes, attitudes, paroles même des personnages. Son invention est réduite au minimum : les deux épopées reproduisent un canevas tracé d'avance, elles ne sont que les traductions, en vers superbes, de la prose assez plate du journaliste.

Rencontrer un Achille Jubinal au seuil de la *Légende des Siècles*, c'est déjà une découverte surprenante : M. Paul Berret vient de la compléter, et d'en révéler bien d'autres, également de nature à bouleverser les croyances les plus chères aux hugolâtres. Après avoir exposé d'une façon définitive le problème d'*Aymerrillot* et du *Mariage de Roland*, il a examiné au même point de vue les différents poèmes moyen-âgeux de la *Légende*. Le formidable travail de recherche et de comparaison auquel il s'est livré s'est condensé, après plusieurs années d'étude, en un volume de 450 pages (1) qui a valu à son auteur le titre de docteur ès-lettres. Il est malheureusement impossible, à moins de reprendre en détail une documentation fort étendue, de signaler tous les résultats intéressants et nouveaux auxquels est parvenu M. Berret : il faudrait surtout, pour les discuter utilement, une compétence au niveau de la sienne. Son livre se recommande à la fois par l'érudition et par le sens critique : il est du style clair et précis qui convenait à un sujet aussi délicat. Je voudrais seulement donner un aperçu de ce bel ouvrage résumer ses conclusions et dégager les vérités qu'il apporte à l'histoire littéraire.

La *Légende des Siècles* ayant été écrite presque toute entière entre 1852 et 1862, il importait d'abord de déterminer les éléments de travail mis à la disposition du poète ou possédés par lui pendant son exil. Un catalogue de la bibliothèque d'Hauteville-House avait été dressé en 1870 par M<sup>me</sup> Chenay ; mais beaucoup de volumes n'y figuraient pas. M. Berret s'est rendu à Guernesey. Il a retrouvé des ouvrages non mentionnés, que Hugo conservait dans un placard appartenant à son cabinet — son *look-out* — et qui étaient précisément ses livres de chevet. Et sans doute « tout livre possédé

(1) Le Moyen-Âge européen dans la Légende des Siècles et les Sources de Victor Hugo (In-8°, Paris, Henry Paulin, 1911).

n'est pas forcément un livre lu » ; mais comme, en 1858, il n'existait encore d'autre bibliothèque dans l'île que la sienne, on pouvait espérer à bon droit y découvrir la plupart des sources de son érudition épique. M. Berret a donc manipulé ces volumes ; il a relevé les coups de crayons aux marges et les pages cornées ; il a réussi à identifier ceux qui manquaient en place. Poursuivant alors ses investigations sur cette base logique et sûre, il a pu reconstituer ligne par ligne, presque mot par mot, la genèse et les procédés de composition de la *Légende des Siècles*.

Il nomme plaisamment Victor Hugo « un poète grand lecteur de dictionnaires ». En effet, la bibliothèque de Guernesey en renfermait plusieurs, entre autres le *Grand dictionnaire historique, ou mélange curieux de l'histoire sacrée et profane* de Moréri, édition de Lyon, 1683. 4 volumes in-folio. C'est peut-être l'ouvrage dont V. Hugo s'est le plus souvent servi. Il a été « la source constante, presque unique, de son érudition ». Voilà, certes, de quoi détruire à jamais notre illusion : mais le fait reste incontestable, et les preuves surabondantes. Veut-on savoir par exemple d'où est tirée la liste des aïeux dans *Eviradnus* :

- « Ils ont pour père Antée, ancêtre d'Attila...
- « C'est la race autrefois payenne, puis chrétienne
- « De Lechus, de Platon, d'Othon, d'Ursus, d'Etienne ;
- « Voici Geth, qui criait aux Slaves : Avançons
- « Mundiaque, Ottocar, Platon, Ladislas Cunne,
- « Welf.....
- « Zultan, Nazamustus, Othon le Chassieux ;
- « Depuis Spignus jusqu'à Balamber aux trois yeux... »

L'article BOHÈME de Moréri a donné Ladislas, Bela, Nezamyste (Nazamustus) Boleslas, Spigne, Ottocar. L'article HONGRIE fournit Balamber, Zultan, Mundiaque, Etienne, Lechus. V. Hugo y trouve aussi un Boleslas Lèvre-Torte, qu'il met en réserve et utilisera plus tard dans le *Baron Mardruce*. Sa méthode de recherche (la même d'ailleurs dans tous les cas) est simple : après avoir dépouillé les articles généraux, et fait son butin de noms propres, il a revu les articles spéciaux qui l'intéressaient ; dans la série des LADISLAS il a noté Ladislas le Nain, Ladislas Cunne ; au mot BOLESLAS il a recueilli Crobius, Stopocus, Swantibor, et l'idée d'une vengeance terrible exercée sur les femmes infidèles :

- ... . « Le marquis Swantibor
- « Qui lia dans les bois et fit manger aux loups
- « La femme et le taureau dont il était jaloux.

(*Eviradnus*, v. 240).

Un souvenir de Virgile, l'épisode de Pasiphaë, est venu se greffer ici, sans doute par association d'idées, sur l'indication de Moréri, où l'on peut lire que Boleslas II condamnait les femmes adultères à allaiter des chiens.

De même :

« Les infantes d'Irun, Payenne et Marceline. »

L'Atton, comte de Nîmes, du *Petit Roi de Galice* ; — la montagne Savo, du *Paroïde*. — les deux ambassadeurs Genialis et Aigina, de *Masferrer*, lui viennent encore de Moréri. Les emprunts de ce genre sont innombrables : chaque fois qu'il a besoin d'un nom pour donner à son poème un semblant de vérité historique, il feuillette son dictionnaire.

D'autrefois, son guide lui fournit une date, un fait, un détail biographique qu'il reproduit fidèlement, sans en vérifier d'ailleurs l'exactitude. Dans *Elchis*, l'anecdote d'Othon le nouveau né retiré vivant

« Du ventre de sa mère, Honorate expirante. »

est tirée de l'article ARMAGNAC ; — dans *Le Jour des Rois*, la division du royaume de Navarre en cinq mérindades :

« La même flamme court sur les cinq mérindades... »

de l'article NAVARRE. Ce fragment d'*Eviradnus* :

« ..... Quelquefois un château  
« Est l'égal d'une ville ; en Toscane, Prato,  
« Barletta dans la Pouille, et Crème en Lombardie  
« Valent une cité..... »

est encore la copie textuelle d'un passage de Moréri (art. CRÈME) :

« On la mettait (Crème) au nombre des trois villes d'Italie que l'on pouvait comparer aux cités ; ces trois villes sont, selon Leander *Barletta in Puglia, Prato in Toscana, Crema in Lombardia* ».

Enfin Moréri devient parfois la source plus générale de toute une épopée. Ainsi l'article CLÉMENT V racontant comment Philippe le Bel eut, en mai 1305, dans le bois de Saint-Jean d'Angely, une entrevue secrète avec Bertrand de Gôl, auquel il offrit la papauté moyennant cinq conditions demeurées inconnues, est vraisemblablement l'origine unique du *Montfaucon* de la *Légende des Siècles* :

ce thème un peu mystérieux, ce décor farouche ne pouvaient manquer de séduire l'imagination du poète ; pour rattacher à l'épisode l'évocation du fameux gibet, il lui suffisait de supposer que sa construction avait été l'une des clauses du traité dont la tiare devait être la récompense.

Cependant, s'il doit beaucoup à Moréri, Victor Hugo n'a pas laissé de glaner aussi ailleurs sa documentation. Il a consulté chemin faisant l'Arioste, l'*Histoire des républiques italiennes* de Sismondi, l'*Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public de l'Allemagne* de Pfeffel, l'*Histoire universelle* de Dom Calmet, l'*Encyclopédie moderne*. Il a emprunté à Roger de Beauvoir, à Emile Deschamps, au baron Taylor, à Louis Blanc, à d'autres encore, sans distinction de genre ou de talent. Voyageurs, romanciers, historiens, il met à contribution tous ceux qui passent à sa portée. Rien n'est plus varié que la bibliographie de la *Légende*. M. Berret ne l'a pas établie sans d'énormes difficultés. Parfois, la seule présence d'un volume dans la bibliothèque de Guernesey l'a mis sur la voie d'une référence imprévue : mais souvent il a fallu des recherches considérables et une véritable divination pour retrouver l'ouvrage dont une ligne, ou une phrase, ont inspiré le poète.

Cette investigation nécessitait une analyse minutieuse de la *Légende des Siècles* : malgré ce qu'une telle entreprise devait conserver d'un peu sec et aride, elle présentait le grand intérêt de nous faire saisir sur le vif la méthode de Victor Hugo. Partout, il procède, selon une heureuse formule, « par contamination ». Son érudition, qui de loin nous séduit, apparaît en réalité comme composée des éléments les plus hétéroclites. Souvenirs de lectures multiples, renseignements de géographie et d'histoire, notes d'archéologies, détails techniques, reminiscences personnelles, tout cela se mêle, se groupe, s'accroche autour d'une vision centrale qui, progressivement, se coordonne et se développe dans l'imagination du maître. Lui-même considère ses matériaux « comme autant de teintes disposées sans ordre sur sa palette, et qu'il se réserve de juxtaposer ou de fondre à son gré. » Les personnages, les lieux, les titres honorifiques, les faits, isolés les uns des autres, ont bien leur réalité, au moins légendaire ; mais, vu d'ensemble, cet amalgame fort peu homogène « équivaut la plupart du temps à une manière d'incohérence historique, d'où la vérité chronologique a disparu, mais où la couleur locale subsiste quelquefois.

parce que les détails élémentaires du mélange sont autant de par celles de réalité ».

On ne saurait mieux dire. Pris en particulier, chaque poème de la *Légende* rappelle ainsi ces épopées primitives dont le thème original, transmis de génération en génération par la tradition orale, mais changé et déformé d'une étape à l'autre, révèle à la critique des additions, des interpolations, des remaniements successifs et trahit la collaboration imprécise de plusieurs poètes, la *contamination* de sources très différentes : je répète à dessein le mot qui prend ici la plénitude de son acception.

Aucun principe, aucun scrupule vraiment scientifique n'a donc fixé le choix de Victor Hugo, ni réglé l'arrangement qu'il fait de ces matériaux disparates : il les utilise arbitrairement, de la même façon qu'il les a collectionnés. Prenons, au hasard, l'exemple de cette énumération, dans le *Jour des Rois* :

« Comme on sait tous les noms de ces rois, Gilimer,  
Torismondo, Garci, grand maître de la mer,  
Harizetta, Wermond, Barbo, l'homme égrégore,  
Nombre de Dios,....  
Juan, prince de Heas, Guy, comte de Bigorre,  
Blas el Matador, Gil, Trancavel, Favilla  
L'atroce aventurier Toscan Travamela... » etc.

Torismondo, c'est le Thorismond, roi des Wisigoths, de Moréri (art. ESPAGNE). Gilimer est un roi Vandale (ibid., art. VANDALES). Trancavel vient de l'article CARCASSONNE, Guy de l'art. BIGORRE. Harizetta de l'art. NAVARRE, Garci, Wermond, Favilla de l'art. LÉON. Et quand à Barbo et à Nombre de Dios, ce sont, toujours d'après Moréri, deux villages de la Nouvelle Biscaye, dont le poète, sans autrement s'émuouvoir, fait deux hommes. Ailleurs encore, dans les *Conseillers probes et libres (Elicis)* on trouve père-mère Michaël, fils d'Andronic (1295), Abraham, empereur des Maures en Afrique (XII<sup>e</sup> siècle), le dernier mouvement des Huns (999), et les incursions des Sarrazins du Fraxinet (980) dans le Dauphiné d'Humbert de Vienne (1308).

La confusion est partout la même. Hugo traite les localisations dans l'espace avec la même désinvolture que les localisations dans le temps. Les grandes tirades éclatantes de la *Légende des Siècles*, auxquelles le lecteur non averti peut se méprendre, cachent en fait les erreurs les plus grossières et les plus choquantes contradictions.

M. Berret les corrige et remet les choses au point. Il conservera le mérite d'avoir mené à bien cette tâche ingrate et complexe. Mais ceci étant, je crains encore que son étude si savante ne laisse subsister quelque imprécision. Elle viendrait de ce que la distinction n'a pas été faite assez nettement entre les SOURCES multiples de la *Légende*, selon leur importance et leur qualité. Le mot prend en effet dans ce volume une extension considérable : mais les nombreux rapprochements signalés constituent-ils tous des sources authentiques et certaines ? s'agit-il au contraire d'hypothèses plus ou moins vraisemblables, de rencontres plus ou moins fortuites ? on ne l'aperçoit pas toujours.

Il y a des cas hors de doute : c'est quand la désignation de la source émane de Victor Hugo lui-même ; l'examen de ses papiers, des références mentionnées sur ses manuscrits, des notes marginales inscrites sur les volumes de Guernesey, apporte alors des preuves suffisantes et supprime l'hésitation. Nous avons vu l'exemple du *Mariage de Roland* avec la coupure du *Journal du Dimanche* ; celui d'*Elciis* et de l'article MALESPINE dans Moréri est tout aussi caractéristique (cf. Berret, op. cit, p. 201-205). D'autres fois, la répétition d'une coquille typographique, d'une faute de texte, autorise encore à fixer une source d'inspiration : on peut aussi parfois la déterminer avec certitude, par élimination : M. Berret fait une application excellente du terme quand il écrit : « On chercherait vainement dans les autres éditions de Moréri [que celle de 1683] l'histoire des premiers rois de Hongrie qui a fourni une liste de noms aux énumérations d'*Eviradnus*... et le poète Ericus d'Auxerre, cité dans *Welff* à propos d'Arles ».

Mais ailleurs, l'identification, quoique possible, est moins assurée. Si Victor Hugo nomme Attila parmi les ancêtres de la reine Mahaud (*Eviradnus*), ce n'est pas une raison légitime d'affirmer, sans autre argument, qu'il avait lu une étude de Xavier Marmier, parue dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 août 1841. De ce que Moréri écrit (article SIENNE) : « Les Siennois sont gens d'esprit ingénieux et tout à fait honnêtes » ; de ce que Bruin de Cologne, dans son *Théâtre des cités de l'univers*, confirme ce jugement, on ne saurait davantage conclure sans témérité que le poète s'est inspiré de l'un ou de l'autre, pour faire de Sienne la patrie de Féli-bien, et y situer l'action de son épopée. Il paraîtra également excessif de découvrir une « source inattendue » du *Cid exilé* dans la relation du voyage en Espagne de M<sup>me</sup> D'Aulnoy, sous le seul

prétexle que cet auteur y compare les lavandières d'Irun à de *petits lions*, et que V. Hugo a dit :

« On ne sait en entrant dans leurs maisons tanières,  
Si l'on voit des enfants ou bien des *lionceaux* »

De telles conjectures, quand rien ne vient les fortifier, méritent encore d'être signalées comme coïncidences surprenantes, probabilités admissibles : mais elles ne peuvent figurer comme SOURCES au même rang que celles dont une indication autographe vient préciser l'existence. Il fallait donc, surtout dans un ouvrage scientifique comme celui de M. Berret, établir entre elles un départ plus rigoureux.

Ajoutons d'ailleurs que la ligne de démarcation n'est pas toujours facile à suivre. Quand il s'agit d'événements historiques, de noms propres, de détails relatifs à tel personnage, et qui lui appartiennent spécialement, l'identification des sources se formulera généralement avec une approximation équivalente à la certitude. Mais il n'en va plus de même quand on cherche à déterminer les sources pittoresques de la *Légende*, c'est-à-dire les matériaux dont V. Hugo s'est servi pour décrire le cadre de l'action, les paysages où se déroulent les aventures de ses héros.

C'est qu'ici, on le devine, l'élément « poétisation » est intervenu dans des proportions bien plus sensibles. Si librement qu'elle ait pu jongler avec l'histoire ou l'archéologie, l'imagination du poète restait encore soumise à quelques données irréversibles et ne pouvait se prêter à toutes les combinaisons. Au contraire, elle avait beau jeu dans l'évocation du décor, dont le dessin conserve partout une imprécision de rêve.

En fait, le moyen-âge européen, dans la *Légende*, a pour théâtres principaux l'Espagne, l'Allemagne, l'Ecosse, les pays scandinaves, et l'Italie (je laisse de côté, bien entendu, la France). Or, si les tableaux du *Petit roi de Galice* et d'*Eiradnus* sont brossés aussi largement que ceux du *Parricide* ou de l'*Aigle du Casque*, il faut se rappeler cependant que Victor Hugo n'avait jamais visité l'Ecosse ni la Norvège, tandis qu'il connaissait, pour les avoir parcourus plusieurs fois, les Pyrénées et la Castille, le Rhin et le duché de Bade. Il est donc évident que ses souvenirs, ses albums de voyage, lui ont servi dans le premier cas plus directement que dans l'autre. Ses descriptions ont par suite une origine différente où, mieux, ne résultent pas d'un travail identique. Il lui suffit ici

de relire ses notes, de peindre de mémoire, pour obtenir une couleur satisfaisante, tandis qu'ailleurs il devra se renseigner un peu partout, feuilleter encore des dictionnaires, des manuels de géographie, des récits d'excursion, parfois des livres d'images, pour entourer sa vision épique d'un cadre approprié. Il aura bien une autre ressource : celle de transposer le pittoresque d'un pays dans un autre. Il en use assez souvent : M. Berret l'a très justement signalé à propos des épopées italiennes. Mais dira-t-on encore que le *Rhin* est une source d'Elciis, au même titre, par exemple, que le *Nouveau voyage d'Italie fait en l'an 1688* de Misson ? classera-t-on *Han d'Islande*, qui est de 1823, au rang des *Lettres sur le Nord* de Marmier, publiées en 1841 ? et plus exactement conviendra-t-il de grouper toujours sous la même appellation générale, des ouvrages que le poète a consultés spécialement en vue de sa *Légende*, reconnus comme sources directes de celle-ci, avec les matériaux de toute origine, notes manuscrites ou simples reminiscences, accumulés au cours de sa vie, à l'occasion soit de ses voyages, soit des innombrables lectures qu'il avait pu faire depuis son enfance, sans autre but immédiat que d'apaiser sa curiosité. Prétendre alors que V. Hugo devient « à lui-même sa propre source », c'est donner une définition impropre ; car elle ne concerne pas la seule *Légende des Siècles*, et ne s'applique pas à lui seul. Il n'est pas en effet d'écrivains, même parmi ceux qui se sont le plus sévèrement interdits de mêler leur personnalité à leurs œuvres, dont cependant les œuvres ne puissent s'expliquer en partie par leur éducation, leur entourage, les influences subies ou par les événements saillants de leur existence. Un livre, une production artistique quelconque, ne sont jamais des unités indépendantes que l'on puisse juger sans s'inquiéter ni des circonstances extérieures qui les ont fait naître, ni des idées, des opinions, du caractère de leur auteur. Qu'on retrouve dans les sentiments du Cid, d'Ascagne ou de Don Jayme, la trace de l'affection de V. Hugo pour son père, c'est un rapprochement curieux, intéressant à noter, même une analogie très vraisemblable. Mais à moins de forcer singulièrement le sens des mots on ne saurait y voir la SOURCE proprement dite de *Bivar* ou de *Paternité*.

Si c'est là chercher à M. Berret une mauvaise chicane, ses découvertes restent assez nombreuses pour qu'on aie le droit d'être exigeant sur leur qualité. En fait, les objections soulevées par certaines d'entre elles ne viendraient pas à l'idée si nous étions mieux informés de l'importance précise qu'il convient de leur accorder.

Et, cette réserve faite, il faut ajouter que rattacher partout la *Légende* à la vie et à la psychologie du poète, c'est faire de la meilleure critique littéraire. En nous montrant comment l'épopée procède des *Burgaves* et du *Rhin*, comment à chaque instant l'exilé de Guernesey y parle sous le masque de ses personnages et proclame par leur bouche sa haine de l'Empire, son orgueil de proscrit, sa révolte, ses rancunes irréconciliables, M. Berret nous a donné un chapitre qui manquait à la biographie de V. Hugo. Il a su l'écrire avec infiniment d'élégance et d'esprit : les conclusions de son volume, tout en gardant leur caractère scientifique, ne pouvaient qu'y gagner en relief et en agrément.

La silhouette qui s'en dégage est celle d'un V. Hugo nouveau, déconcertant, dont la méthode de travail, l'idéal esthétique, choquent à première vue notre conception familière. Nous sommes accoutumés à le croire assez riche par lui-même pour demeurer confondus d'apprendre qu'il a tant emprunté aux autres. Mais la fidélité du portrait n'est pas contestable, si l'on songe à la quantité d'éléments certains dont il se compose. La *Légende des Siècles* prend une portée différente. « Elle n'apparaît plus comme une épopée *objective* dans laquelle le poète s'est exclusivement proposé de ressusciter, par la puissance de son verbe épique, les mœurs, les traditions, le décor géographique et historique de la vie humaine à ses différentes époques : elle ne paraît plus même avoir pour but particulier et immédiat de nous montrer la progression de la conscience des hommes, les étapes de leur progrès moral et intellectuel à travers les âges... » elle devient « ... pour une large part la continuation des *Châtiments*. » En même temps la compréhension romantique du génie hugolien se modifie. « Hugo n'est plus cet homme divin à qui une inspiration primesautière apporte à la fois la science et la forme impeccables. Il est semblable à tous les travailleurs et n'échappe pas à la règle commune qui veut que le génie ne soit qu'une longue patience. » La vérité c'est que pour bâtir sa *Légende* il s'est prodigieusement documenté. Seules l'incohérence de sa méthode de recherches, l'étrange emploi qu'il a fait de ses sources peuvent dissimuler aux yeux du lecteur son travail préalable.

C'est ainsi donc le fait, et n'allons pas plus loin. Retenons que son procédé ordinaire consiste « à insérer çà et là des détails d'érudition curieux, puisés dans de vieux dictionnaires, et à traiter pour le reste la géographie et l'histoire avec un imperturbable dédain ». Mais ne lui faisons pas grief de ce que son

érudition confine souvent à la fantaisie. Après lecture du livre de M. Berret si nous gardons pour Victor Hugo toute l'indulgence dont je parlais au début de cet article, ce ne sera point par générosité pure, c'est que nous aurons mieux compris la distance qui le sépare des Naturalistes ou des Parnassiens, auxquels s'arrête notre sévérité. Nous restons en présence de deux théories esthétiques opposées. Il importait seulement aux Romantiques de donner plus de vie, d'apparence de réalité, à leurs visions, en constituant autour d'elles un ensemble harmonieux : quelques oripeaux leur suffisaient pour évoquer le moyen-âge tout entier ; ils s'accoutumaient fort bien, comme disait le chevalier de Jaubert à propos des *Orientales*, « d'une gibelotte sans lapin ». Mais en proclamant la nécessité de la couleur locale dans l'art, jamais ils n'ont voulu laisser entendre qu'ils feraient eux-mêmes œuvre scientifique. Ils tenaient avant tout à respecter l'illusion du lecteur ou du spectateur, plutôt qu'à la compromettre au profit de la vérité pure. Au théâtre, comme dans leurs romans ou leurs poèmes, ils ne se sont pas appliqués à rendre, au nom d'une documentation trop bien informée, des détails trop exacts : leur public bienveillant ne s'y serait plus reconnu. A cet égard le Victor Hugo de la *Légende des Siècles* appartient toujours à l'école de 1830 : il n'a pas voulu représenter les choses telles qu'elles étaient vraiment à une époque donnée, dans un milieu déterminé : il s'est contenté d'environner ses figures d'accessoires appropriés au genre d'effet qu'il désirait produire, empruntant pour cela à l'histoire et à la légende, et développant dans ces cadres factices les passions et les espérances de son temps. Pour juger son œuvre, il faut donc conformer notre critique à ses intentions. N'y cherchons pas « une leçon de probité littéraire » qu'elle n'a jamais prétendu contenir ; oublions désormais les procédés pour ne plus voir que le résultat. Qu'importe que les matériaux soient fragiles si l'ensemble du monument se tient et défie les ravages du temps ? Qu'importe si Jubinal ou un autre a inspiré la réplique d'Aymerrillot :

« Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres »

puisque le poète seul, dans le seul trésor de son génie, a su trouver aussitôt ce vers admirable :

« Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur. »

René DESCHARMES.

# Lettres Inédites de Madame Jaubert <sup>(1)</sup>

## A UN AMI

*Ce 22, Paris.*

C'est à Paris où je suis retenue par la goutte de mon mari que je reçois votre billet. Je suis tout à fait reconnaissante de son contenu et j'y trouve la preuve, quoi qu'on dise, que l'esprit est un excellent auxiliaire du cœur. J'avais aussi besoin de vous dire que, quelles que soient les paroles que le hasard puisse placer dans le bec de mon garde-du-corps, il est dans une ignorance complète de ma correspondance.

Puisque, Dieu merci, vous n'êtes pas du nombre de ceux qui s'écrivent tout ou rien, je puis terminer par l'expression de mes sentiments et vous assurer qu'il n'y a de banal que la formule.

*Jeudi, 6 heures 1/2.*

Je devine et, en conscience, il faut bien une huitaine sur une insomnie ailée pour rire de bonne grâce d'un petit malaise. Vous me prenez à table. Je sers ce soir et demain matin à Marly. Me réduirez-vous à faire des vœux pour que vous vous endormiez en pensant à moi ?

Sérieusement, abandonnez une pensée champêtre et demeurons bons amis.

*Sans date.*

Depuis M. de Calonne (2), je crois qu'on n'a plus retrouvé la manière de charmer tout en refusant. Je prends donc la plume avec une extrême répugnance. Vous savez si j'ai de l'estime pour

1. Il s'agit de la marraine d'Alfred de Musset.

2. Charles Alexandre de Calonne (1734-1802), homme d'Etat français. Directeur des Finances sous Louis XIV.

vous, et beaucoup mieux que ça, pensez-vous, lors même que je n'en conviendrais pas. Quant à votre caractère, ou vous avez une extrême douceur ou un grand empire sur vous-même. Je crois ce dernier point et cela vaut mieux encore. Voilà mes réponses à vos questions. Mais je ne suis pas au printemps de la vie, alors qu'une généreuse impulsion peut vous entraîner sans examen. J'ai reçu un choc et me suis arrêtée : j'ai scrupuleusement analysé ces résultats, enfin ce qui se passe en moi. Je ne pourrais pas faire votre bonheur parce que je n'y trouverais pas le mien. Dans les événements importants, il y a un moment décisif à saisir ; une fois perdu, on court après en vain. Il peut paraître absurde, fou de prétendre qu'à certain jour des paroles dites ou écrites dans un certain sentiment auraient pu vous assurer mon cœur et que les mêmes mots cent fois répétés n'y porteront plus ni la conviction ni la flamme, et pourtant cela est ainsi et même, à vrai dire, se trouve au fond de la plupart des histoires du cœur.

Je vous prie, ne me considérez pas comme un âne butté devant un fossé et qu'on finit par prendre par les pattes pour le faire passer. Qu'en plaisantant nous paraissions lutter d'entêtement, passe, mais le sujet est devenu sérieux. Je n'agis pas, croyez-le, d'après de puérides motifs. Ils sont pris bien plus en moi qu'autour de moi et par cela même ne se peuvent détruire. S'il n'en était pas ainsi, croyez-vous que je me soumettrais avec obstination au douloureux spectacle des tourments que je vous cause ?

*Sans date.*

Comment faire ? L'autre jour je témoigne un plaisir naturel durant notre causerie. Alors vous interprétez mes regards suivant vos désirs. Je sens que je vous afflige, je vous vois triste, alors ce n'est pas à vous, mais à moi à qui j'en veux, et je deviens maussade. Voilà pour hier au soir. Dans notre position présente, avec mon invariable résolution de fermer mon cœur à l'amour, il n'y a que l'absence qui ait de l'à-propos. Voilà pourquoi je pars. Mon garde-du-corps retourne à sa garnison samedi soir lorsque je partirai. D'ici-là, vous le voyez, j'ai créé un obstacle. Je sais ce que vous pourrez dire, vos arguments ont de la force. Mais j'en trouve dont je suis seule bon juge, qui me confirment dans mon vouloir. Vous me trouverez sèche et dure. Mais songez que toute affection expansive de ma part à cette heure serait un contre-sens avec ma conduite apparente et volontaire. Employez vos rêveries à détruire; cela ne sera pas bien difficile.

Pensez aux gros défauts.

*Marly, lundi soir (sans date).*

Si vous aviez vu mon air effaré en répondant à votre lettre, vous n'auriez pas eu la pensée, monsieur, qu'il pût y avoir de ma part ni moquerie, ni raillerie. Non : ma préoccupation était de ne pas vous laisser une lueur d'espoir et pour cela de bien faire taire toute coquetterie et plus encore une certaine sensibilité dont je ne suis pas dépourvue. J'écrivais entre un mari et un frère qui me criaient : « Qu'est-ce ? Bah ! Vous répondrez plus tard, après le dîner. C'est donc très pressé ? » Aussi, le billet parti, je savais pertinemment le mouvement qui l'avait dicté, mais de la forme employée, plus un mot. Je n'étais pas, je l'avoue, sans inquiétude à ce sujet. Parce qu'on ne veut être aimée, on n'a pas le droit de brutaliser les gens. L'autre jour pour la première fois, je m'étais aperçue d'un changement en vous : et deux jours après j'aurais été certaine de m'être trompée si vous ne m'eussiez écrit. Vous ne connaissez donc pas mon histoire avec un de mes plus anciens amis ? Un jour je lui disais : « Ce que j'aime particulièrement de vous, c'est que jamais je ne vous ai vu en tant que femme. » « Comment ? s'écria-t-il, j'ai été amoureux de vous et très longtemps, je pensais que vous m'aviez su gré de mon silencieux sacrifice. » Vous voyez bien que je ne suis pas aussi femme que vous l'imaginez. Mais j'ai la crédulité féminine. Vous m'assurez que votre sentiment n'est pas champêtre, mais sérieux. A l'instant je vous crois et je m'en afflige, parce que je ne veux pas être aimée. J'ai souvent songé que ce ne sont pas philtres pour rendre amoureux les gens, que j'aurais demandés à la Sorcière, mais philtres ayant le charme contraire. A quoi bon l'amour ? Voyez un peu ce qui va arriver. Vous m'en voudrez ? Cela ne peut être autrement.

Vous ne savez pas si j'ai de bonnes raisons pour garder mon repos, et d'ailleurs il n'est pas de raisons qui puissent vous paraître bonnes, à cette heure. Moi, sentant cela, je vais perdre ce laisser-aller et cette gaieté qui vous faisait toujours bienvenu. Il me semblait pourtant que nous étions une fois tombés d'accord sur ce point : que les Françaises ne valaient rien pour l'amour.

*S. d.*

C'est vrai, un sentiment ne s'efface pas en peu d'heures. Mais c'est une amputation que j'ai faite et subie. Je vous ai dit une fois que j'avais un côté chirurgical dur pour moi-même et par contre

pour les autres lorsqu'ils se trouvent atteints du même coup. Le mal est fait et irréparable. Je prendrai tous les torts si vous le voulez et vous n'aurez jamais à vous plaindre des pensées dont vous serez l'objet.

*Lundi matin (S. d.)*

Le *Dante* par Balbo (1) est très estimé et point traduit. Voilà la première chose dont je me suis occupée. Ensuite n'ayant pu revenir en ville, j'ai médité durant de longues heures. Vous savez en parlant mêler ingénieusement le subtil au positif ; mais le poids de mes raisons demeure et l'emporte. Ceci est dit résolument et sincèrement. J'ajouterai qu'il faut que vous cessiez de me voir pendant quelque temps. Il y aurait fausse modestie de ma part à croire que vous pouvez impunément vous trouver près de moi. A cette heure où l'élan est donné, l'absence est le seul remède. J'y aiderai de mon côté. Je vais hâter mon départ et d'ici là j'irai poliment rendre les visites que je dois aux environs de Paris en commençant aujourd'hui par Versailles.

Vous avez promis quand même une affection particulière aux paysages de Paul Potter. Souvenez-vous-en. Pour moi les belles vaches et les gras pâturages feront naître parfois un sourire doux — le contraire de malicieux — de ces sourires où, tandis que le coin de la bouche se relève, les yeux demeurent pensifs.

*Sans date.*

Vous avez raison de me reprocher de n'avoir pas pris le parti du départ, il y a quatre jours. Cependant ce sera dans cette faiblesse, ce manque de décision que vous retrouverez un jour un bon sentiment en moi. -- Surtout si vous pouvez savoir combien c'est en dehors de mon caractère — et de la coquetterie pas un brin. Il est certaine situation, disposition du cœur où un mot décide notre sort. En arrivant, ce mot, je l'ai trouvé dans une lettre de Dieppe. Adieu. Votre lettre m'a bien fait mal. Puisse cette pensée diminuer celui que je vous fais involontairement.

(1) Cesare, Comte Balbo (1789-1853). Publiciste, homme d'Etat italien. Fut un des initiateurs du mouvement constitutionnel en Italie. Epousa une Française, M<sup>lle</sup> de Villeneuve, morte en 1833. On peut citer parmi ses ouvrages : *Storia d'Italia sotto barbari* (1830) ; *Vita di Dante* (1839). *Meditazioni Storiche* (1842-45), etc.

*Jeudi. S. d.*

Vous désirez votre lettre. La voici.

Je n'ai fait que constater deux faits : que vous employez une forme de menace pour provoquer l'affection et que vous étiez homme d'honneur.

Je persiste dans les deux assertions.

Je sais bien que lorsqu'on écrit vivement, la pensée modifie l'expression qui cependant parvient dans toute sa crudité. Peut-être nous en est-il ainsi advenu à tous deux. Quant à vos sentiments religieux, loin de les invoquer, j'en ai malicieusement critiqué l'absence. J'ai eu depuis longtemps et souvent l'occasion d'exprimer mes sentiments sur vous. Vous n'êtes pas sans savoir que votre esprit cassant et votre caractère irascible et bilieux vous ont fait de nombreux ennemis. Il n'y a sorte d'insinuations ouvertes ou cachées qui ne m'aient été faites sur le danger de votre intimité, que votre caractère violent me causerait des ennuis, des chagrins, etc. A quoi j'ai invariablement répondu : « Les manières de C. sont distinguées, son esprit me plaît ; vous le tenez pour brave et loyal, cela me suffit. »

Un moment d'humeur pourrait me chagriner et donner un peu raison à vos ennemis, sans pour cela me faire changer mon jugement ni regretter la conduite qui a été une conséquence.

Adieu, monsieur, j'espère que le temps me servira en ami près de vous.

*Sans date.*

Si vous l'eussiez deviné, vous l'eussiez prévenu. En deux mots, vous vous êtes soumis à une absence nécessaire. C'était bien. Mais qui vous avait interdit l'encre et la plume et la poste ? Quand on a le cœur plein, il faut le répandre. Mais autrement écrire est impossible. Mon tact ne saurait se tromper en matière aussi délicate. Votre silence, voilà votre crime et des volumes à présent ne répareraient rien. L'impression est faite. N'en parlons plus et venez dîner avec moi.

*16 mai, Paris.*

On n'a pas qu'un défaut ; pour être ingrate, on n'en est pas moins exigeante et je commençais, monsieur, en fronçant le sourcil, à

trouver long votre silence. Votre lettre m'a désarmée. C'est un vif intérêt que je prends à votre blessure : l'ennui, la souffrance, l'impatience, je compatissais à tout cela et vous ne vous joindrez pas pour le moment à ceux qui me reprochent de ne trouver de sensibilité que pour les douleurs physiques.

Quoique vous détestiez les gens gais, j'oserai affirmer que c'est à votre bonne humeur plus qu'au hasard que vous devez cette chance constante en voyage, de rencontrer de bons compagnons. J'ai été divertie par vos Auxerrois, par l'accent (que je ne hais pas) de vos Gascons ; et quant à vos Arlésiennes et Algériennes, je doute qu'il y en ait une qui surpasse en beauté la petite Milanaise que la princesse B. (1) vient de ramener en qualité de camériste. Quel joli thème ! Dix-sept ans, des traits purs comme un camée, une peau fine et brune ; l'air sérieux, un gai sourire qui creuse de charmantes fossettes et dévoile le nombre voulu de perles. Quel joli thème et qui le mettra en variation ? Vous vous en chargeriez volontiers dans une des jolies maisons mauresques pour employer le loisir que vous donne le pied en compote. Ce n'est pas moi qui mets obstacle, monsieur, mais la distance et l'innocence de M<sup>lle</sup> Candide. Que dites-vous du nom ?

Nous verrons ce qu'il adviendra de cette beauté, dirai-je, dans le meilleur des mondes possibles !

Il faut voyager pour rompre la monotonie de la société. Supposez que vous avez quitté Paris il y a une heure, rien n'y est changé. Les visites s'y succèdent régulièrement, on y dit quelques mots d'adieux comme si on allait aux eaux ou à la campagne. Vous pensez que vous en avez fini avec quelques-unes ? Point, on revient et la bienséance ne permet pas de s'écrier. Enfin la Ribobo elle-même n'était-elle pas hier sur mon petit sofa ? Elle, contre qui

(1) La princesse de Belgiojoso, Christine Trivulce (1807-1871) épousa en 1824 le prince Emilio Barbiano dit Belgiojoso. (Beau et Joyeux) qui fut des amis d'Alfred de Musset. Sa femme eut une vie assez agitée. Elle quitta l'Italie en 1837, fonda en 1843 la « Gazzetta Italiana » et l'« Ausonia ». En 1848 elle leva à Milan un bataillon de volontaires. Tout en collaborant à plusieurs journaux elle écrivit quelques ouvrages, dont une traduction de la « Scienza Nuova » de Vico. « Essai sur la Formation du dogme catholique » (1846). « Histoire de la Maison de Savoie » (1860). « Réflexions sur l'État actuel de l'Italie et sur son avenir » (1869), etc. Dans le salon de la comtesse Merlin on l'appelait « la Citoyenne Couperet », parce qu'elle rêvait toujours la République. (Comtesse Bassanville Les salons d'autrefois. II). Balzac (Lettres à l'étrangère, I, 457) dit d'elle : « Vous avez entendu parler de la Belgiojoso et de Mignet. La princesse est une femme fort en dehors des autres femmes, peu attrayante, pâle, cheveux noirs, blanc d'Italie, maigre et jouant le vampire. Elle a le bonheur de me déplaire, quoiqu'elle ait de l'esprit, mais elle veut trop faire d'effet. » (Voir le livre de M. Léon Sédès sur « Alfred de Musset », t. II.)

J'avais tenu ma porte close tout l'hiver ! Les Aguado 1 partent pour Florence. L'épouse arrache l'époux aux transports de la belle Maguoncourt. Croiriez-vous que ces deux femmes se sont tellement piquées au jeu que le héros que vous connaissez est devenu l'objet d'une passion effrénée. La Magu... le dévore des yeux en plein salon et ne prétend que lui faire abandonner sa femme. O femmes ! Il y a eu vraiment un beau bal chez votre ministre. M<sup>lle</sup> Ziadeves, qui n'est pas nouvelle, a su trouver de nouveaux moyens d'être la plus belle. Ibrahim a particulièrement admiré M<sup>lle</sup> des Melloize, ci-devant Poupilliez. Il l'a trouvée d'une beauté pyramidale. En ce moment, Henry (2) Scheffer fait son portrait. La mère de L..., avec ce tact qui lui appartient, dit l'autre jour au peintre : « Monsieur Henry, ce serait bien aimable pour ma fille si vous pouviez obtenir que M. Ary Scheffer vînt donner un petit coup de pinceau au portrait. »

Tous vos souvenirs et hommages ont été distribués. C'est avec ce vialique que ma cousine (3) est partie depuis huit jours dans sa famille de Versailles. Ma nièce vous dit une bonne parole. Ma fille (4) toujours farouche et un peu plus grosse me recommande particulièrement de vous demander si vous nous croyez exposés ainsi que vous aux insectes, que vous nous recommandez le Raspail. Elle s'est amusée de ce que je lui ai lu de votre épître. D'Alton (5), M. Jaubert vous disent amitiés. Pour moi, je regrette le temps qui passe sans vous voir en ce monde, ayant peu de chances de me dédommager dans l'autre, s'il est façonné ainsi que vous le croyez.

18 juillet.

Cela doit faire un étrange effet au prédicateur qui touche, émeut

1. Aguado (Alexandre-Marie, marquis de las Marismas del Guadalquivir, vicomte de Monte-Rico) financier espagnol naturalisé français. Il recevait beaucoup et avec un grand luxe.

2. Henri Scheffer 1798-1862. Peintre français auquel la réputation de son frère Ary Scheffer 1795-1858 porta quelque préjudice. Une des filles d'Henry Scheffer épousa Ernest Renan.

(3) Aimée d'Alton (l'Inconnue) qui devint la femme de Paul de Musset.

4. La marquise de La Grange.

5. Edmond de Lignéres, comte d'Alton-Shée 1810-1874, fils de Jacques Walfrance, baron d'Alton, conseiller d'Etat et sénateur de l'Empire - député en 1836, républicain en 1848 - collabora en 1872 au « Peuple Souverain » et fonda en 1873 le « Suffrage universel » (journal à cinq centimes). — On a de lui : « de la Chambre des Pairs dans le gouvernement représentatif — une fusion orléaniste, légitimiste, républicaine » (1863) ; « le mariage du Duc Pompée » (1864) ; « les mémoires du vicomte d'Aulinis » (1868) et ses « mémoires » (1868) fort intéressants.

Il avait été page de Charles X, puis avait siégé parmi les pairs par droit de naissance : il avait contribué avec Morny à la fondation du « Jockey-Club » — Berryer était son tuteur. Edmond d'Alton-Shée vota seul la mort de Louis Napoléon Bonaparte après l'échauffourée de Boulogne. (Cf. « Alfred de Musset », par Léon Sédé)

et persuade, tandis qu'il n'a pas à vrai dire de conviction. C'est à peu près comme lorsqu'on magnétise sans avoir foi dans ses passes et qu'on endort son sujet. Qui est bien surpris ? Vous et moi. Vous prenez goût aux prisons, aux prisonnières, vouliez-vous dire. Si vous aimiez davantage la musique, je vous comparerais à un geôlier d'opéra-comique, mais le moyen ?

Croiriez-vous que le germe antimusical, que vous avez lancé dans mon esprit, prospère ? Je propose de suspendre tout enseignement harmonique pendant quinze ans. Nous verrons ensuite. Ce sont mes voisinages et les instruments discordants qui résonnent incessamment sous mes fenêtres qui m'ont ainsi ralliée à vos doctrines. Vous me trouverez tout à fait perfectionnée. Je comprends qu'on quitte un logement par horreur d'un cri de vitrier. Avant de l'avoir éprouvé, je vous trouvais un peu fou par l'oreille. On a beau avoir de l'intelligence, l'expérience est un bon auxiliaire.

Malgré le tour que vous y donnez, je sens, mon cher voyageur, ce qu'a de triste ce retour au foyer. Ne vaut-il pas mieux garder l'idéal qu'on s'en est fait ? Quand nous sommes enfants, nous avons des yeux semblables à des microscopes. Il n'y a pas longtemps que, cherchant à me rendre compte d'un dôme en treillage élevé comme une voûte d'église, orné de quatre ouvertures et de bancs, lieu des plus beaux jeux de mon enfance, cherchant à comprendre rétrospectivement l'usage de cet édifice, je suis arrivée à reconnaître que c'était une tonnelle dans un jardinet et quand nous serons vieux nous découvrirons que dans la jeunesse ce ne sont plus les objets matériels, mais les idées, les sentiments et ce qui en advient que nous grossissons singulièrement — puis le jour de la mort toute notre vie se déroulera sous nos yeux comme Paris vu du haut des tours de Notre-Dame.

C'est dans un mois maintenant que ma fille accouche. Voilà un événement qui, à cette heure, prend pour moi des proportions gigantesques. Aussi, de bonne foi, je ne sais si vous nous retrouverez vivantes au mois d'octobre. Ce sera bien fait, cela vous apprendra à traîner en voyage et aller mettre votre nez entre deux élections en Corse. Qu'est-ce que vous allez chercher en cette île du fiel ? C'est un climat très malsain pour vous. Comme le buveur français qui se trouve médiocre buveur en Angleterre, vos antipathies vous paraîtront mesquines et vous nous reviendrez avec des haines à tous crins.

Je voudrais vous dire des nouvelles. Comment faire, puisque la ville est partie pour la province. Attachés au pavé, de ceux qui vous plaisent je vois Saint-Rémy. Il lit dans les affiches toutes les maisons de campagne à louer et à vendre, sans aucune intention. Il a cela de commun, dit-il, avec l'assassin Leconte. M<sup>lle</sup> Aimée (1) recevra votre souvenir au château de Beaulieu où elle demeure jusqu'au 10 août. Barre (2) est séparé de sa femme : il a quitté son écoree noire et chocolat et reprend part à la société. Ma pauvre amie, M<sup>lle</sup> E., a perdu son procès. — Condamnée à retourner dans deux mois avec l'époux. Elle ignore elle-même en quel sens elle va prendre la vie. M. Séguier (3), le jour du jugement, avait, en fait de folie, pris celle de ne plus vouloir de séparations. C'est immoral, dit-il, et il n'écoute plus et ne laisse pas parler l'avocat.

M. Jaubert a rougi pour la justice et ira en Italie le 1<sup>er</sup> septembre s'en consoler.

Vous aimez le soleil et il fait votre bonheur. Recevez-en mon compliment. Pour moi, quoique je ne l'aime pas, il me maltraite. A cet alambiquage vous devinez que je viens de lire un roman du jour. Vous dire que je ne vous oublie pas après toutes ces pages serait du luxe. Amitiés.

*Paris, 7 août.*

Permettez, mon cher campagnard, croyez-vous que M<sup>lle</sup> de Launay se fût bien attendrie si le chevalier lui eût dit : « Mademoiselle, il y a neuf grands jours..., etc. » Pour moi, j'ai ri sans pitié de votre infortune et encore plus de la comparaison. C'est à Marly (2) que j'ai reçu votre lettre. Elle a charmé mon oisiveté champêtre. Je vous ai su bon gré d'avoir pensé à moi, et la pluie qui vous a fait prolonger l'épître a eu pour moi les grâces de l'à-propos. Ces jours-ci je vais hors la ville en journées : demain je retourne à Marly. Je préfère cependant vous écrire un peu en l'air à retarder davantage les nouvelles de ma santé que vous me demandez. Vous avez l'air si véritablement de sympathiser aux souffrances physiques que j'ai hâte de vous faire savoir que je deviens chaque jour moins intéressante. Ma névralgie est éteinte.

(1) Aimée d'Alton.

(2) Barre, le sculpteur.

(3) Il y eut plusieurs magistrats de ce nom. Il s'agit ici de Jean-Mathieu Antoine Séguier (1768-1848), à qui l'on attribue le mot légendaire : « La Cour rend des arrêts non des services ».

(2) Caroline Jaubert allait souvent à Marly. Route de Paris, n° 10, près Saint-Germain. C'est là, qu'en 1842, Alfred de Musset lui écrivait. (Voir « Alfred de Musset », par Leon Séché.

N'allez pas trop vous rassurer et la croire à mille lieues de distance. Non, tout bonnement derrière la portière et nous en médions bas.

Ma chère fille est absente jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre. Partant je serai errante jusque-là. Vous voyez que je prends au sérieux ce que vous me dites de l'influence de mon séjour sur vos décisions et que je vous tiens au courant. Je m'arrange autant que possible pour que mes fidèles me trouvent le mercredi soir. Saint Rémy arrive exactement tout habillé de gris, comme s'il était entre deux campagnes. Vous lui manquez à la rencontre. Votre rire franc et intelligent stimule chez lui l'anecdote. C'est un grand mérite de bien rire, un charme même et des plus rares. A ce propos, mon cher garde-du-corps, qui ne comprend pas toujours la plaisanterie, n'a pas tenu rigueur à la fin de votre lettre. Cependant le garde est redevenu sérieux en voyant que je m'amusais moi-même d'une foule de commentaires sur la *Permission* de souhaiter le bonjour. J'y trouvais bien plus de choses que dans le fameux Quoi qu'on die. N'était une connaissance approfondie de son caractère et du même coup la critique, l'auteur y donnait la mesure de sa prudence, de son tact. Tout cela y était-il ? Oui, mais sans peut-être y avoir réfléchi.

Si ma cousine (1) ne vous adresse pas une phrase perlée comme « Peut-être » en réponse, c'est qu'elle a la tête pleine d'appartements qui s'entre choquent sans rien faire jaillir. Je ne puis lui faire comprendre que c'est à moi de m'agiter, de m'inquiéter ; elle a pris mon rôle et n'en démord. Tout le jour elle feuillette les maisons ; le soir grande Cour Batave, la nuit fièvre, hallucinations avec sarabandes de chambres, escaliers, armoires, etc. Vous vous souvenez du trouble que causait un lever matinal ; jugez de ce que ce peut être quand il s'agit de savoir où reposera une tête si chère (c'est la mienne) : le garde a son casque.

En traversant Paris pour se rendre de Boulogne à Dieppe, *fratello mio* (2) vous donne une poignée de mains. Il prendra là juste le temps d'en faire autant avec mes marquises, lesquelles grossissent de larmes d'ennui et la mer et l'eau du ciel.

M. de la Redorta a voulu orner Dieppe, peut-être y laisser quelques souvenirs. Mais le beau sexe lui a fait un accueil tel que

(1) Aimée d'Alton.

(2) Edmond d'Alton-Shée, qu'elle appelle souvent : Son cher « fratellino ». M. Léon Séché a publié quelques lettres de Caroline Jaubert à son frère (Alfred.)

24 heures après l'arrivée il repartait. Cela prouve-t-il que tôt ou tard la vertu recoit sa récompense ? En tout cas je ne puis vous flatter en ajoutant que les vertus forcées figureront au grand jour des comptes rendus.

A propos, je ne suis pas encore en train de devenir dévôte. Je donne à mes amis le temps que je vole à l'Eglise. Vous en plaignez-vous ?

*Mercredi, 6 octobre 1846.*

Il n'est qu'une manière aimable de répondre à l'intérêt qu'un ami veut bien prendre à une santé malade, c'est en donnant de bonnes nouvelles. Je voulais faire ainsi : j'ai tardé et il faudrait encore attendre. Or, je veux cependant vous écrire avant votre retour, et nous espérons qu'il ne tardera pas. Votre tour d'esprit, monsieur l'Inspecteur général (1), égaie ma malade, votre son de voix s'accorde avec ses nerfs et votre visite manque à la mère, à la fille, et pourquoi n'ajouterai-je pas à la cousine ?

Il n'y a plus de fièvre — c'est un grand point — un peu d'appétit, de sommeil et plus de force. Mais la coquine de douleur ne bouge pas de la jambe et la pauvre marquise est toujours sur ce même lit où vous l'avez laissée gisante — pas moyen de la transporter — la dernière potion a rendu le mouvement au col, mais la jambe. Enfin, patience, dit Petroz, et quoique ce soit la vertu des ânes à ce que dit Mirabeau, je ne sais trop comment faire pour m'en passer.

Je vous prends au pied de la lettre. Voici un vieux bulletin. Adieu, amusez-vous, oubliez quelques jours notre triste recoin, mais souvenez-vous en *a punto* au retour.

A bientôt, j'espère.

*Marly, 4 septembre 1847.*

Je ne suis point assassinée et je prends des mesures pour ne pas être doublement victime comme cette pauvre duchesse (2). N'avez-

1. A ce moment-là le correspondant de Caroline Jaubert était inspecteur général des prisons à Perpignan. Il fut amené, en cette qualité, à rencontrer à Montcellier, où elle tourmentait sa peine, Mme Lafarge, la célèbre empoisonneuse, qui recut, de la visite de M. C., un « coup de soleil sur la joue ». Nous avons publié « Supplément du Figaro », 11 janvier 1908, un extrait d'une lettre infiniment curieuse qu'elle écrivit à son adorateur, qui demeura un Lafargiste irréductible.

(2) La duchesse de Praslin, fille du maréchal Horace Sebastiani, mariée en 1824 au duc Choiseul Praslin, fut assassinée par son mari en 1847. C'était une « bonne et aimable personne ». Comtesse de Boigne « Mémoires IV ».

vous pas trouvé cette publication très bizarre ? L'avez-vous dans les *Débats* ? Les autres journaux ont tronqué ce que vraiment on n'aurait pas dû mettre. Elle ne pensait pas que le célibat forcé lui fut salutaire et regardait cet état comme celui de vos forçats. Il paraît que la famille Sebastiani a trouvé encore assez de vanité à travers cet événement pour penser illustrer M<sup>me</sup> de Praslin par la publication de ses écrits. Il y a erreur s'ils ont pensé la grimper au rang des Sévigné ou des Maintenon. Cependant vu le très bas de la moyenne chez les femmes (en ce siècle) on peut dire qu'elle est au-dessus. Paris, vous le savez, adore les commotions et émotions. La mort du duc a coupé les vivres. Mais tous les esprits sont en l'air et demandent pâture. Alors on forge incessamment des nouvelles et nous vous les jetterions à la tête, mon cher gobe-mouches, si vous veniez nous voir en ce temps-là.

Ne pensez pas que je vous aide dans vos travaux psychologiques sur mon moi. Je m'en trouve bien, si, comme vous me le dites très agréablement, ma compagnie vous plaît toujours. J'ai ri en lisant que les entrailles s'appliquent à tout. Cela justifie l'expression que je trouvais un peu hasardée par M<sup>me</sup> de Praslin : les entrailles de mon cœur. Suivant les natures une grande passion dessèche ou fertilise le cœur. J'espère que mon amour pour ma fille me place dans la seconde catégorie. Il est certain que je reçois avec sensibilité l'expression d'une affection sincère et je ne suis point ingrate. Cependant il faut en convenir : cet état du cœur a tant soit peu les inconvénients des gouvernements despotiques. Or beaucoup de gens préfèrent l'oligarchie, la division de la propriété par part égales, ou l'anarchie même. Et puis il y en a comme vous, monsieur qui préfèrent le gouvernement despotique à la condition qu'ils en seront le Napoléon.

Vous, me convertir, bon Dieu ! Mais vous ne pouvez cacher le pied fourchu cinq minutes. Ainsi, voici comment vous m'édifiez dans votre lettre. Un bon curé dont vous demeurez tout émerveillé parce qu'il a tué des centaines d'hommes — ils étaient bleus, il est vrai. Puis, pour me faire revenir la dévotion à la bouche, vous me parlez des sœurs de Marie-Joseph tandis que vos yeux s'occupent de leur beauté, votre nez s'épanouit de ce que vous nommez parfums de sainteté, votre esprit s'allume, et vous vous sentez près d'un danger.

Bon ! ce danger vous paraît si agréable à courir que vous vous décidez pour cet ordre et vous devenez femme. Monsieur le dévot vous avez une religion dont je m'accommode. Je voudrais sur

vosre religiosité vous faire une comparaison musicale. Excusez la forme. J'y renonce. Cet art vous est trop inconnu et antipathique. Je voulais dire que vous auriez fait un excellent apôtre. Vous l'êtes par essence et cela s'applique à n'importe quelle forme religieuse, pour Mahomet comme pour Jésus-Christ. Votre voisinage de la Madeleine n'est pas sans influence sur votre catholicisme, vous êtes un frère Prêcheur et Pécheur. Sur ce, je vous donne ma bénédiction et vous le souffrirez d'une main païenne parce qu'elle est petite.

Caroline JAUBERT.

Pour copie conforme,

André GAYOT.

## LES

# Projets littéraires d'Alfred de Vigny<sup>(1)</sup>

Plus que tout autre écrivain, Alfred de Vigny a usé une partie de sa vie à entasser une quantité de projets que je me propose d'étudier aujourd'hui. J'examinerai d'abord les plans de poèmes les plus nombreux certainement, puis je passerai aux tragédies, aux romans, enfin aux ouvrages divers : histoire, politique, mémoires.

### I

*Eloa* devait avoir une suite : *Satan Sauvé*. Ce titre était-il définitivement arrêté ? On peut émettre un doute en lisant ce billet grandiloquant de Victor Hugo à Vigny : « Avez-vous terminé votre formidable *Enfer* ? C'est une page de Dante, c'est un tableau de Michel-Ange, le triple génie. » M. Ernest Dupuy, de qui j'emprunte ces lignes, datées de 1825, pense avec raison qu'il existe peut-être un lien entre cet *Enfer* et le *Satan Sauvé* dont on connaît une esquisse. Nous avons laissé dans *Eloa* l'héroïne avec Lucifer, presque entre ses bras. Vigny voulait les rendre à la liberté, ensemble.

Le premier chant de *Satan Sauvé* nous eût offert une des plus hautes conceptions de l'enfer, une des plus originales. Laissant de côté l'idée rudimentaire des châtiments corporels, Vigny évoque

(1) La plupart des citations de cet article sont empruntées au « Journal d'un Poète » d'Alfred de Vigny, édition définitive, Paris, Ch. Delagrave, édit. J'ai consulté aussi les ouvrages suivants : « Alfred de Vigny », par Léon Séché (1901). — « Correspondance d'Alfred de Vigny » (1816-1863), recueillie et publiée par Emma Sakellaridès, Paris, Calmann-Lévy S. d. [1906]. — Ernest Dupuy, « La Jeunesse des romantiques : Victor Hugo ; Alfred de Vigny », Paris, Soc. franc. d'Imp. et de lib. 1905 (p. 237). — Ernest Dupuy, « Alfred de Vigny », tome I. « Les Amitiés », Paris, Soc. franc. d'Imp. et de lib. 1910, p. 127 et 229. — « Les Annales pol. et litt. », 4 août 1907, p. 98 : L'Entrée des Romains à Antioche, page inédite d'Alfred de Vigny et p. 105. Alfred de Vigny, par M. Robert Eude. — « Revue de Paris », 15 sept. 1897 : Alfred de Vigny. « Lettres à une puritaine », II. — « Revue de Paris », 15 août et 1<sup>er</sup> sept. 1906 : « Lettres de Ste-Beuve à Alfred de Vigny », publiées et commentées par M. Louis Gillet. — « Revue des Deux-Mondes », 15 octobre 1903. Lettres de Sainte-Beuve à Juste Olivier, publiées et commentées par M. Léon Séché.

une géhenne toute spirituelle, une série de supplices des âmes, mille fois plus poignants que les autres. Plus de damnés brûlés, assoiffés matériellement, mais des malheureux qui ne peuvent plus agir, des malheureux que torture le souvenir d'un beau passé trop éphémère, des malheureux qui cherchent, mais en vain, à comprendre l'Éternité, énigme insoluble pour eux.

Un jour, Etoa, dont la beauté est comme un baume pour ces réprouvés, s'écrie :

— « Satan, entends-tu ? entends-tu le bruit des mondes qui éclatent et tombent en poussière ? Les temps sont finis. Tu es sauvé. »

Elle et lui s'enfuient hors de l'enfer, voient les mondes s'abîmer et Dieu, un Dieu vraiment miséricordieux celui-là, donne à Satan, à cause de ses longues peines, à cause aussi de son amour rédempteur, une place à ses côtés, la première, et pour l'éternité.

Tout cela donne le vertige, comme un précipice. Qui sait si *Satan Sauvé* n'eut pas été supérieur à *Etoa*, chose bien rare pour les suites, d'ordinaire médiocres ? Pourtant les dix-huit vers cités me semblent dépourvus de sublime, un peu matériels même pour un tel sujet.

*Etoa* n'est pas le seul poème que Vigny devait compléter. Longtemps, il médita d'ajouter quelques élévations à celles qui nous sont déjà familières : *les Amants de Montmorency* et *Paris*. Il les gardait « pour un futur *Cénacle* », s'il faut en croire une lettre qu'il fait tenir à Sainte-Beuve le 19 octobre 1835.

*Paris* — cette pièce qui lui pesait presque à l'égard d'un remords, parce qu'elle avait, au dire d'âmes chagrines, des apparences de sombre prophétie — portait comme sous titre XI<sup>e</sup> Elévation. « Que sont devenues les dix premières ? N'ont-elles jamais existé qu'à l'état de plan et de projet ? Et quel était enfin ce plan ? » Voilà une question posée autrefois par M. Louis Gillet et restée sans réponse, je crains. Qu'est devenue aussi cette XII<sup>e</sup> Elévation que Vigny offrait à Sainte-Beuve dès 1829, avec tant de modestie, en attendant le jour incertain où, jointes à d'autres, elles formeraient un recueil ?

Je ne connais que deux plans d'Elévation. Si l'un me semble d'un intérêt assez discutable (comme le Petit Poucet semait les grains de mil, nous semons nos jours avec insouciance) l'autre, en revanche, nous laisse pressentir un morceau supérieur à *Paris*, égal au moins au *Mont des Oliviers* et autres chefs-d'œuvre des *Destinées* : Un jeune homme illustre, mais voué à l'infortune, après s'être tué, comparait devant Dieu qui lui demande : « Qu'as-

tu fait ? pourquoi as-tu détruit ton corps ? L'âme répondit : C'est pour t'affliger et te punir. Car pourquoi m'avez vous créé malheureux ?... » Cette phrase, digne des héros romantiques, scandalisait un peu l'honnête Louis Ratisbonne. Certes, il en reconnaissait, dans une note du *Journal d'un Poète*, le caractère hautement philosophique, mais on sent qu'il déplorait au fond tout ce qu'elle avait de contraire aux dogmes.

Pareils scrupules devaient le retenir devant *le Jugement dernier*, où, selon Vigny, Dieu viendra se justifier devant les créatures devenues juges à leur tour. D'ailleurs, le poète n'a-t-il pas pris parti contre Dieu pour Caïn, la créature ? Les simples créatures ne sont-elles pas supérieures aux divinités ? Voyez *Cassandra ou un Dieu*, autre esquisse.

Entièrement terminées, toutes ces pièces auraient avantageusement grossi le mince recueil des *Destinées*. Elles y feraient meilleure figure que l'insipide *Wanda*. Et, à côté d'elles, je regretterai de ne jamais voir : *la Herse*, l'homme curieux des choses éternelles, pressé par la « multitude méchante et aveugle » n'a qu'un moyen de défense contre cette fouie : faire tomber devant elle, pour l'arrêter, une herse ; *l'Hyène*, digne pendant de la *Mort du Loup* (les fauves suivent le vivant, mais ils s'acharnent sur le mort : « ainsi fait la multitude sur l'homme célèbre ») enfin *le Compas ou la Prière de Descartes* : « La pensée est semblable au compas qui perce le point sur lequel il tourne, quoique sa seconde branche décrive un cercle éloigné. — L'homme succombe sous son travail et est percé par le compas ; mais la ligne que l'autre branche a décrite reste gravée à jamais pour le bien des races futures. » Et puisque nous sommes plongés dans l'incertitude, puisque les supplications de Jésus restèrent vaines, là-bas, sur le Mont des Oliviers, le philosophe demande pardon à Dieu d'avoir pris le compas.

Quel dommage que, de ce beau poème, Vigny n'ait écrit, — ou du moins fait connaître — que cet unique et méchant vers, mis dans la bouche de Descartes :

Moi, j'ai servi de centre à ce poignard savant.

Combien ce *poignard* rappelle Delille et tous les maîtres de la périphrase !

Certes, nous pouvons encore déplorer l'inexécution de morceaux comme l'admirable *Désert* nivelé par le vent de feu ainsi que les États par la « démocratie égalitaire » ; *le char de Brahma*, tableau

oriental et désespéré digne d'inspirer Leconte de Lisle ; *le Voyage*, que sais-je, nous pouvons déplorer l'abandon d'une demi-douzaine d'idées que je n'ai point le temps de citer, mais je crois sincèrement que la gloire de Vigny n'aurait rien gagné, au contraire, à la publication de certaines bagatelles russo-sentimentales genre *Wanda*, *le Despote* et *le Russe*, par exemple, ou froidement pacifistes, comme le poème sur 1699, « la seule année où le monde n'eut aucune guerre », ou d'un goût aussi douteux que *le Canon* : « ... O poète ! tu es pareil au canon. — Tu jettes ta poudre aux oiseaux de l'air... »

Tous ces canevas assez détaillés laissent entrevoir les vers que l'auteur eût désiré nous léguer. Mais il est beaucoup plus difficile de se faire, avec deux ou trois phrases, une idée même sommaire, des tragédies, drames, romans et autres œuvres restées à l'état de projet, ou même, qui sait, à demi achevées, car l'impression des nombreux manuscrits dont parle si souvent Vigny, nous réservera sûrement des surprises.

Je me hâterai de citer, pour mémoire, les tragédies brûlées, à l'instar de Platon : *Roland*, tiré de l'*Orlando furioso* de l'Arioste, œuvre, où seul, au dire de l'auteur lui-même, un vers sur Jésus-Christ était supportable :

Fils exilé du ciel, tu souffris au désert ;

puis *Julien l'Apostat*, tragédie composée à dix-neuf ans qui lui valut une encourageante poignée de main d'un certain M. de Beauchamp, vague historien, enfin *Antoine* et *Cléopâtre*. Je ne crois guère à la valeur de ces essais, malgré l'adjectif « grand » accolé par Victor Hugo à *Roland*. J'aurais plutôt réservé mes espérances pour la grande comédie en vers sur Regnard, bien que Vigny aimât peu ce genre.

Trois pièces plus originales le tentèrent, et l'on pourrait croire qu'elles ne demeurèrent pas toutes à l'état de projet, puisque le 1<sup>er</sup> avril 1849, dans une lettre à Philippe Busoni, il envisageait une époque « peut-être pas très éloignée [où il donnerait] un autre ouvrage dramatique. »

L'une de ces pièces, empreinte de la philosophie chère à l'auteur, nous eût montré, face à face, l'Homme et la Destinée, celui-là devant celle-ci ou résistant à celle-ci.

Sonder « la profondeur les supplices de l'amant, sa honte devant l'époux trahi », rénover ainsi le vieil adultère, toujours inté-

ressant puisque profondément humain, voilà ce que Vigny médita de mettre sur la scène.

Enfin, sans craindre de tomber dans ce qu'il appelait la tragédie « *faux antique* de Racine » type du « genre *bâtard* », les siècles antérieurs à Jésus l'avaient séduit. L'entrevue pleine d'émotion d'Alexandre et de Néarque, leurs manières naturelles et vraies, il ne fallait pas autre chose pour éveiller l'instinct dramatique de l'auteur de *Chatterton*. « Si j'ai le temps, dit-il — retenez bien cette expression — je montrerai cette belle et vraie nature antique sur la scène. »

Des âges à peine moins reculés lui suggérèrent l'idée d'un « vaste roman historique qui se serait déroulé à Antioche à l'époque de la conquête de cette ville par les Romains. » Il réunit les matériaux de cette œuvre dans un cahier intitulé *Daphné* d'où M. Robert Eude a détaché il y a quatre ans, pour *les Annales politiques et littéraires*, un remarquable morceau : *l'Entrée des Romains à Antioche*. C'est une page vraiment de premier ordre, puissante, colorée, et qui fait songer aussitôt à *Salammbo*.

Quelques pages aussi, plus exactement quatre chapitres, voilà seulement ce que nous connaissons de *l'Almeh*, un roman sur la campagne d'Egypte que louait beaucoup, avec parti-pris d'ailleurs, le comte Gaspard de Pons, ami de régiment de l'auteur. La suite a-t-elle jamais été écrite ? Mystère. Toutefois les éditeurs auraient pu ajouter ces quatre chapitres imprimés aux *Œuvres complètes*, pseudo-complètes plutôt, pour ne point forcer les travailleurs, voire les simples lecteurs un peu curieux, à ouvrir l'année 1831 de la *Revue des Deux Mondes*.

Pendant de longues années, Vigny projeta de continuer *Stello*, ce généreux plaidoyer qu'il aimait, je crois, avec une affection particulière. De cette suite, une partie au moins fut composée, mais hélas, jetée au feu ainsi que nous l'apprend Ratisbonne. L'auteur de *l'Esprit pur* « craignait de s'être laissé emporter trop loin dans la démonstration de son idée » où « l'on eût pu voir une sorte de justification du suicide. »

La deuxième consultation du Docteur Noir, probablement celle qui fut détruite, devait passer en revue « tous les genres de suicide [avec] des exemples de toutes leurs causes analysées profondément » et Vigny ajoutait : Là, j'émettrai toutes mes idées sur la vie. Elles sont consolantes par le désespoir même... *L'espérance est la plus grande de nos folies*. » A quoi bon essayer d'expliquer le pourquoi de l'existence humaine ? « *Nous ne sommes pas sûrs*

*de tout savoir au sortir du cachot [de la vie], mais sûrs de ne rien savoir dedans.* »

Nous aurions vu dans la troisième consultation, bien en vedette, les hommes politiques et les injustices sociales. Une scène entre autres nous promettait de dramatiques effets, le Docteur Noir et un législateur s'arrêtent devant le lit d'agonie d'un prisonnier préventif. Plus tard, reconnu innocent, ce martyr meurt, avec, à la bouche, d'amères protestations contre la Société.

Enfin Vigny note : « La quatrième consultation sera sur l'idée de l'amour qui s'épuise à chercher l'éternité de la volupté et de l'émotion. »

A côté de ces canevas cependant bien succints, les quelques lignes consacrées aux romans futurs paraissent encore plus insuffisantes.

Je sens pourtant chez Vigny le désir de donner après *Cinq-Mars*, un ou deux romans historiques, en quelque sorte complémentaires : le premier situé à l'époque de Louis XIV, le second aux temps de la Révolution et de l'Empire, avec, comme cadre probable, pour le premier du moins, le château du Maine-Giraud. Pour personnages principaux, j'aime à croire que le romancier aurait choisi quelques-uns de ses ancêtres. Tout le monde sait, en effet, l'admiration parfois exagérée que Vigny professa à leur endroit. N'était-ce pas un vrai culte le sentiment qui lui dicta ces lignes : « Je cherche inutilement à rien inventer d'aussi beau que les caractères dont ma famille me fournit les exemples... J'écrirai leur histoire, leurs mémoires plutôt... » En somme, édifier une épopée de la noblesse, voilà ce que projetait l'auteur ; nous n'en avons que le premier chant : *Cinq-Mars* ; c'est regrettable.

Qu'avait-il besoin d'ailleurs, pour trouver une source d'inspiration de remonter si haut, jusqu'au grand siècle ? Sa mère, si distinguée, sa femme, la pauvre Lydia Bunbury, souffrent à ses côtés, exaltent sa tendresse passionnée, encore qu'elle soit fort discrète. Ainsi le chevalier hospitalier de Saint Jean de Jérusalem aimait ses blessés et ses malades. « Il sera bon, écrit Vigny, de faire un roman intitulé *l'Hospitalier et le Templier*. L'un dévoué à l'humanité souffrante, l'autre à l'adoration mystique. »

Puis, descendu au fond de son âme, il voit un des plus nobles caractères, certes de tout le XIX<sup>e</sup> siècle, le type trop rare du « saint laïque ».

Alors naît un nouveau projet : *Roman moderne — Un homme d'honneur*. J'en détache ces lignes qui résument ses opinions reli-

gieuses et qui pourraient s'appliquer à ses derniers moments, encore peu clairement expliqués : « L'honneur est la seule base de sa conduite et remplace la religion en lui. — ... Le christianisme est mort dans son cœur. A sa mort, il regarde la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule et meurt en silence... »

Poète, dramaturge, romancier, cela ne suffisait point, Vigny nourrissait encore d'autres ambitions. Vraiment, il ne lui a manqué qu'un peu plus de volonté pour être quasi-universel.

Etudier en un livre, identique par la forme au *Prince* de Machiavel, *l'Homme d'Etat* et les qualités qui lui sont nécessaires par dessus tout : « fermeté de conscience... probité à toute épreuve », pureté de mœurs ; — démontrer « l'impiété du serment politique [et] la nécessité de l'abolir dans les Etats démocratiques », autant de questions que Vigny désira traiter.

D'autres graves sujets le hantèrent, moins prosaïques ceux-ci, plus familiers au penseur du *Mont des Oliviers*. Il entrevoyait notamment un « ouvrage idéal à faire » sur la *vie cachée* de Jésus de douze à trente ans.

Quant à l'histoire proprement dite, celle qui s'appuie sur des mémoires imprimés ou sur des documents manuscrits, elle eut toujours pour lui un charme particulier. N'oublions pas qu'Alfred de Vigny avait reçu, dès son plus jeune âge, une solide instruction historique, et qu'il conserva toute sa vie un goût prononcé pour les lectures érudites et solides, celles qui « font travailler » ; ses lettres à Eusèbe Castaigne, le bibliothécaire de la ville d'Angoulême, maints passages du *Journal d'un Poète* sont là pour l'attester.

L'Histoire ! mais elle fut sans aucun doute sa première passion intellectuelle, puisque dès l'âge de quatorze ans, après une lecture enthousiaste des *Mémoires* du Cardinal de Retz, il coucha sur le papier une méchante *Histoire de la Fronde*, déchirée depuis.

Plus tard, parvenu à la virilité, il entreprit un livre historique sur Genève, « ... je ne l'ai pas achevé par conscience, écrit-il au début de 1849 à M<sup>lle</sup> Camilla Mannoir, parce que je n'avais pas vu toutes mes notes depuis 1833, je les ai même ici à la campagne, et maintenant je ne désespère point de pouvoir aller sans scrupule visiter vous et le lac. »

Hélas ! la santé de Lydia le retenait au foyer et je suppose, sans posséder toutefois de preuves formelles à cet égard, qu'il ne mit

jamais les pieds dans la cité chère à Calvin. Et le livre dut rester sur le chantier, comme ses *Mémoires*, interrompus dès les premières pages, repris en 1847 à la demande d'une dame, et enfin définitivement abandonnés, il me semble.

## II

De ces esquisses tant aimées, de ces essais, de ces manuscrits prêts pour l'impression, Vigny ne cessa d'entretenir ses amies et cousines : la vicomtesse du Plessis, Camilla Maunoir la puritaine et ses amis : Victor Hugo, Brizeux, Sainte-Beuve, Busoni, homme de projets lui aussi. Il n'avait guère d'illusions sur leur publication plus ou moins lointaine et il ne cachait pas au critique des *Lundis* qu'il n'aurait jamais le temps nécessaire pour exécuter tous ces plans.

Pourquoi ces éternelles tergiversations ? C'est ce que je voudrais essayer d'expliquer à l'aide de la *Correspondance* de l'auteur, ce qu'on n'a point tenté jusqu'à ce jour, je pense.

D'abord — et je me range ici à l'opinion de Sainte-Beuve contredite par M. Louis Gillet — les scrupules durent contribuer beaucoup à l'abandon de toutes ces œuvres ; rappelez-vous la lettre à la Puritaine citée plus haut à propos de l'histoire de Genève. Obsédé par la peur de commettre une erreur quelconque il la laissa inachevée. Il adorait les œuvres bien finies, polies comme les belles statues antiques (voyez ses réflexions sur *Hélène* à la fin du *Journal d'un Poète*). Les improvisateurs qu'il voyait autour de lui le révoltaient. Frédéric Soulié et Balzac, à son avis « ne choisissaient pas assez dans leurs idées. Un grand peintre produit sans cesse, jour et nuit, et malgré lui, des esquisses et des ébauches, mais il ne doit choisir que les plus belles pour les exécuter en tableaux. Raphaël, Michel-Ange, crayonnèrent bien des attitudes, mais ils ne s'arrêtèrent qu'à des choses comme la *Transfiguration* et le *Jugement dernier*. » Malheureusement, vous le savez, Vigny laissa souvent en portefeuille des embryons de chefs-d'œuvre et publia, il faut le reconnaître, plusieurs platitudes que l'implacable Postérité supprimera, sans nul doute. Pourtant, en ne retenant parmi ses pensées que les plus belles, celles-ci seules, Vigny voulait éviter à cette Postérité — à laquelle il songea autant qu'Horace quoique avec beaucoup plus de modestie — « son travail d'épurations rigides » : il le dit dans une préface, en 1837, il le redit, quoi-

que en d'autres termes, deux ans après, dans sa fameuse lettre au Prince Maximilien-Joseph de Bavière.

Ensuite, autant que pour les improvisateurs, il nourrissait une certaine antipathie pour les hommes de lettres uniquement épris de Mammon « qui se mettent en coupe réglée comme un bois de chêne ». Par une sorte de coquetterie, il ne parlait que lorsqu'il avait quelque forte pensée à exprimer.

L'idée toute pure, non revêtue d'une forme concrète, lui suffisait, prétend M. Louis Gillet qui voit là une des causes de son infécondité relative : je pense autrement, car Vigny trouva maintes fois un grand soulagement à fixer sa pensée : « C'est une saignée pour moi, dit-il, que d'écrire quelque chose comme *la Mort du Loup*. » Seulement, différent en cela des médiocrités, il ne se hâtait point de publier. Se savoir imprimé ne lui causait plus la joie chère aux débutants, vers la vingtième année. D'ailleurs, si l'idée toute nue lui avait suffi, pourquoi ces innombrables manuscrits, pourquoi ce travail prolongé ?

Voilà des raisons d'ordre tout intime, intérieur pour ainsi dire ; passons aux autres :

Il me semble bien que sa famille fut un grand obstacle à l'éclosion complète de son génie. Sa mère et sa femme, toujours souffrantes, l'empêchèrent d'abord de connaître ce puissant excitant de l'imagination : le voyage. Ensuite, obligé de leur faire de longues lectures pour les distraire, pour les arracher un peu au supplice de la claustration, il fut forcé parfois de prolonger ses veilles studieuses jusqu'à trois heures après minuit, d'où un surmenage néfaste pour sa nature sensible : « Quant à mes travaux, ils sont toujours rompus par les agitations inconnues de ma vie. » Ces lignes extraites d'une lettre à Sainte-Beuve du 19 octobre 1835 font peut-être allusion à la Dorval, mais aussi à M<sup>me</sup> de Vigny mère, déjà fort malade, comme l'atteste le *Journal d'un poète* à l'année 1833.

Un scrupule — la vie de Vigny en est pleine — un scrupule d'un ordre assez délicat, d'origine maternelle peut-être, dut refréner son désir de mettre au jour certaines idées hétérodoxes semblables à celles que j'ai signalées plus haut. En 1862, moins d'une année avant sa mort, au cours de sa dernière maladie, de pieuses voisines voulurent se charger avec un zèle excessif, d'assurer son salut. Qui sait si ce ne serait pas, comme le remarque M<sup>lle</sup> Emma Sakellaridès, « par excès de bonté, pour ménager ces « pauvres âmes » que Vigny faillit presque à l'idée contemporaine en tem-

porisant, en ajournant sans cesse de publier ses œuvres nouvelles ? »

Peut-être, mais le silence de Vigny eut, je crois, d'autres causes, plus fortes, surtout plus largement applicables que celle-ci. En effet, comment expliquer, avec l'ingénieuse hypothèse de M<sup>lle</sup> Sakkellaridès, l'avortement ou la non-publication d'œuvres parfaitement neutres au point de vue religieux, je suppose, comme les tragédies et les romans sur la noblesse par exemple ?

Il y a là des motifs politiques, du moins à partir d'une certaine époque. Au lendemain de la chute de Louis-Philippe, le 29 février 1848, il mande à Busoni qu'il imprimera bientôt ses « pensées entières, délivré des censures d'un pouvoir ombrageux et insolent. » Au fond, n'est-ce point se réjouir de la ruine de la Monarchie de Juillet ? Mais la seconde République ne réalise pas probablement les vœux secrets de Vigny puisque, un an après, il avoue à Camilla Maunoir que « ce n'est pas l'heure des publications. » Quelques mois encore et, le 4 septembre 1849, il entretient ouvertement la même personne de la crise du Jivre : « Depuis la révolution de 1848, toutes les maisons considérables de librairie sont ruinées et tombent ou se retirent par prudence. Les plus riches éditeurs n'osent rien publier de nouveau et le plus grand exemple de leurs terreurs et de leurs misères est que Lamartine a été obligé d'être éditeur de ses propres œuvres à ses risques et périls. » Les entreprises hasardeuses, on le voit, ne tentent guère l'auteur de *l'Esprit pur*, homme pratique à l'occasion. Vient 1851, le Deux-Décembre et, le 11 mars 1852, le poète, quoique ami personnel et aussi désintéressé que possible de Napoléon III, juge la France « une pauvre folle » incapable de lire et d'écouter (Lettre à la vicomtesse du Plessis). Le moment où l'Empire va être proclamé s'approche... Du haut de la tour d'ivoire où il s'isole de plus en plus, Vigny écrit à Camilla Maunoir le 10 août 1852 : « Est-ce ma faute si les événements viennent rendre impossibles les publications où régnerait cette *beauté dolente* que vous invoquez... Ne serait-ce pas, dites-le-moi, une indigne faiblesse que de faire paraître des bagatelles, vides de gens, de lancer dans l'espace des bulles de savon, parce que des globes plus solides n'y pourraient passer... j'écris comme dans un autre temps je l'aurais fait. Ce ne sera pas ma pensée appropriée à la circonstance, ce sera elle seule et pure, ce sera moi entier. »

Peu touchés par ces nobles et fières paroles, des ennemis de l'auteur essaieraient d'expliquer sa réserve d'une manière diffé-

rente. Ils rappelleraient malignement cette « paresse naturelle que nous avons tous apportée au monde » à laquelle Vigny fait allusion dans une lettre à un poète découragé : Emile Péhant. Ils insisteraient surtout sur ce passage tiré de la même épître : « ... je n'ai cessé de combattre la mienne [sa paresse] et je me donne encore de bonnes raisons pour ne rien faire. » Je ne veux point de ces remarques discourtoises et peu subtiles...

Pour terminer, à propos de l'attitude expectative de l'écrivain, je serais fâché d'omettre cet extrait d'une lettre de Sainte-Beuve à Juste Olivier, le poète suisse : (8 juin 1838) : « De Vigny ne fait rien et est réputé ne plus pouvoir rien faire ; chaque fois qu'il va chez Buloz, il lui dit : « Je travaille beaucoup, vous serez effrayé de la quantité de manuscrits que je vous porterai bientôt », et Buloz rit de son rire qui n'est poli que parce que de Vigny ne le comprends pas... » Or, notez bien qu'en cette année 1838, la retraite intellectuelle de Vigny commençait à peine. Est-ce assez méchant, assez *bas* ? Dieu merci, le grand poète, le « divin et chaste cygne » — le surnom est une trouvaille de Sainte-Beuve lui-même — était au-dessus de toutes ces vilénies.

xxx

En résumé, le silence de Vigny tient à quatre ou cinq causes au moins : Son rôle de garde-malade, la crise de la librairie après 1848, enfin plusieurs scrupules : une recherche incessante de la perfection la peur de blesser certaines croyances, puis l'idée bien arrêtée que la Patrie n'était pas dans l'état de recueillement convenable pour lire ses livres. Cette dernière crainte surtout me surprend. Vigny ne devait pas désespérer de la France : il devait lancer son œuvre, hardiment, et attendre, avec confiance, avec cette confiance qui lui dicta l'admirable fin de *la Bouteille à la Mer* :

Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes :

— Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

Albert DESVOYES.

# VARIA

---

## I

### LETTRES INÉDITES D'HENRY MURGER

---

Henry Murger, né dans une échoppe de tailleur-concierge, 5, rue des Trois-Frères, avait, dès ses plus tendres années, conquis l'affection des locataires de la maison ; entre autres, M. de Jouy, l'académicien qui, plus tard, lui procura une place de secrétaire du comte Tolstoï. L'intelligence du petit Henry avait également charmé une famille fort distinguée qui lui fit faire quelques études sérieuses. Les Mazuel descendaient par les femmes d'une des plus anciennes familles du Languedoc et, par les hommes, de Molière (voir *les Mazuel et Molière*, par Ambroise Tardieu). Un Mazuel avait été, sous Louis XIV, premier violon de la chambre du roi et grand ami de Lulli. Les armoiries des Mazuel ont été enregistrées en 1696 par ordre de Louis XIV. (*Grand armorial de France*, volume de l'Auvergne).

Le jeune Murger fut donc compagnon de classes d'Henry Mazuel, esprit ferme et laborieux, qui devint dans la suite professeur agrégé de rhétorique à la Faculté des Lettres de Toulouse : il a laissé le souvenir d'un helléniste remarquable : son principal ouvrage, *Les meilleurs écrivains français classiques et modernes apologistes de la foi chrétienne*, est classique. Il était en relations régulières et amicales avec Nisard, Lacordaire, Eugénie de Guérin, George Sand, le père Sicard, Gebhart, le cardinal Mathieu.

Il n'avait pas oublié non plus son camarade d'enfance, Henry Murger, et déplorait son existence précaire et décousue. A l'époque de ces lettres, Murger avait vingt-trois ans et il avait déjà traversé la bohème. C'est en vain que M. Mazuel lui représenta à plusieurs reprises les dangers d'une telle vie et les avantages d'une position sûre, avec toutes sortes de raisons affectueuses. Henry Murger, très éprouvé par la misère, faillit plusieurs fois se rendre à la logique de son ami ; mais en définitive, comme on le verra plus loin, le poète ne voulut pas renier ses dieux. — Gabriel CLOUZET.

---

Paris, le 1<sup>er</sup> novembre 1844.

Mon cher ami,

Il y a déjà un mois que tu aurais dû recevoir une lettre de moi, mais devant te la faire passer par Raverot et ayant perdu son

adresse, j'ai dû garder mon épître en portefeuille jusqu'au moment où j'ai retrouvé notre ami commun ou plutôt son adresse. Pour mettre la main sur moi, le pauvre garçon a véritablement fait un métier d'agent de police ; en somme, la chose était assez difficile car depuis bientôt deux ans je ne demeure plus, je pérégrine de niche en niche, tantôt chez Jean, tantôt chez Paul — voire même Jeanne ou Pauline. Hélas ! je ris. Il n'y a pourtant pas de quoi. On a beau vouloir poétiser la bohème, ce sera toujours une triste et pauvre existence et, pour mon compte, j'estime souverainement heureux ceux qui mènent une vie calme, régulière, au coin de quelque honnête foyer. Cette existence est la tienne, m'a-t-on dit. C'est avec bien du plaisir que je l'ai appris. Car bien que nous soyons séparés depuis si longtemps, je ne t'avais pas oublié, et ton souvenir, qui m'est parvenu par Raverot, m'a causé bien du plaisir. Que si maintenant tu désires savoir quelle a été ma vie depuis ton départ, tu auras à subir une bien lamentable odyssée ; d'abord, quelque temps après que tu quittas Paris, je perdis ma place pour cause de maladie. Après avoir fait feu de mes dernières ressources, force m'a été d'entrer à l'hôpital où je suis resté six mois. Quand j'en sortis, je ne savais littéralement où aller. Un ami me prit avec lui, se greva lourdement de ma charge, et ne me laissa pourtant que lorsqu'il ne put faire autrement. Je trouvai enfin une place dans un journal où j'étais chargé de la correspondance politique et du compte rendu de la Chambre des Pairs. J'y suis resté six mois, peu ou point payé. Au bout de ce temps, ce journal se vendit et je fus couché à la porte. Je tombai alors sur le dos de Ncël, qui me garda près de lui, à Orléans, pendant deux mois. De là, je revins à Paris où je m'installai en parasite chez un autre camarade. C'est alors que j'ai enduré les plus terribles angoisses physiques et morales. Pendant trois mois, de la faim. Plusieurs fois, moi et celui qui me gitait nous prenions de l'opium pour dormir afin de mettre à l'épreuve ce sinistre axiome : « Qui dort dine... » Tu m'as vu souventes fois me colletant avec la nécessité. Hé bien, cette époque fut une époque de splendeur comparée aux trois mois dont je te parle. J'étais littéralement abruti. Il n'y avait pas moyen de sortir de cette affreuse position. Je ne pouvais chercher de place, ni voir personne étant alors dans un état de costume qui m'interdisait la rue dans la journée. De ceux qui me connaissaient, nul ne pouvait rien pour moi avec la meilleure volonté du monde, car, pardon de la métaphore, ce n'est pas Job qui peut secourir Lazare.

Enfin, grâce à Dieu, les affaires paraissent vouloir prendre une meilleure tournure. D'abord, je suis rentré dans mon ancienne place, chez mon Russe. A l'heure qu'il est, je suis chez moi, c'est-à-dire dans une chambre d'hôtel, à Montmartre. Je vis encore fort misérablement, mais mon patron m'a fait espérer qu'il m'obtiendrait de son gouvernement une gratification pareille à celle que j'ai déjà recue autrefois. Tu te rappelles, c'est une affaire de cinq à six cents francs. D'un autre côté, il doit me recommander à Villemain pour une pension sur la caisse des Gens de lettres.

Maintenant que je t'ai narré les faits et gestes de l'individu depuis deux ans, il reste à te biographier ceux du poète : ce n'est guère plus réjouissant : eux qui affirment que la misère est un élément de travail et d'inspiration se sont faits les éditeurs d'un effronté paradoxe, car s'ils disaient vrai, je devrais maintenant être en état de faire honte à tout le Parnasse antique : je ne parle pas du moderne. Il n'en est rien : je suis toujours aussi obscur qu'autrefois. Seulement, je suis en état d'aborder la publicité et d'y établir mon individualité si inférieure qu'elle soit, car je ne me méprends pas sur ma propre valeur, et je me range humblement dans la catégorie que les anciens nommaient *Poeta minores*. C'est, sans contredit, un bien petit rang, mais je le trouve estimable quand il est mérité. Je vais peut-être, du reste, faire bientôt mon début littéraire. On doit me mettre en rapport avec le directeur de l'*Artiste* qui m'ouvrira ses colonnes. C'est une revue honorable, aristocratique, où il est bon d'avoir son nom.

Je ne sais pas si tu t'occupes un peu du mouvement littéraire à Paris. Dans ce cas, tu as su les choses épouvantables qui se passent. L'école sociale et humanitaire à la tête de laquelle est M<sup>me</sup> Sand a étendu ses principes jusque dans le domaine de l'art, et, à l'heure qu'il est, la *Revue indépendante* est une arène où tous les paresseux d'ateliers, bottiers, maçons, et *tutti quanti* viennent faire assaut de solécismes, de barbarismes, etc., etc...

Je m'aperçois que jusqu'à présent j'ai beaucoup parlé de moi et point de ceux de mes amis que tu as connus et dont tu seras sans doute aise d'avoir des nouvelles. Noël par exemple : le pauvre diable est à Orléans, établi professeur de dessin et vivant fort mesquinement. Il a, dit-il, soufflé sur son ambition, mais je la crois mal éteinte, et je crains qu'un beau jour il ne revienne tenter la fortune poétique à Paris. Dieu l'en garde, car malgré son talent toujours vivace, il mourrait à la tâche comme tant d'autres — comme Joseph Desbrosses — ou plutôt celui que nous appelions

Christ et qui est mort à l'hôpital l'hiver dernier, après y avoir été enfermé en même temps que moi pendant six mois. Celui-là est mort tué par la misère, sans antiphrase aucune. Son frère, que tu as peut-être connu, ne tardera pas à en faire autant, et beaucoup d'autres qui m'entourent sont sur le même chemin. Il faut véritablement avoir la volonté et la folie bien profondément enracinée dans l'esprit pour demeurer dans une pareille voie, quand vos plus aimés s'en vont les uns après les autres. Enfin, pour mon compte, je te le dis sans forfanterie, j'ai trop fait pour reculer et, quoi qu'il arrive, *je ne renierai pas mes dieux*. Du reste, jusqu'à présent, j'ai vainement résisté aux tentations, et suis demeuré vierge de tout travail sentant le métier. Je suis vierge de toute littérature de feuilleton — et bien que quelques-uns l'appellent un genre facile, je suis de ceux pour qui c'est un genre très difficile.

De tous mes amis, le plus heureux jusqu'à présent c'est toi. Tu pouvais, sinon plus, au moins tout autant qu'un autre rêver les agitations et les succès de la vie littéraire et poétique, et pourtant tu es bravement entré dans le chemin mathématique et positif de la vie. Ton existence est honorable et indépendante. Tu as préféré les affections vraies et durables aux illusions, et tu as bien fait. Pourtant, en me lisant, ne dois-tu pas te dire, à mon égard, si c'est une folie qui me fait persévérer dans cette lutte où j'ai si peu de chances de réussir. C'est une folie respectable et qui, plus est, incurable.

Une chose me chagrine, mon cher Mazuel, c'est que je suis forcé de mettre à cette lettre un post-scriptum intéressé, et que tu croiras peut-être que je n'ai écrit cette longue lettre que pour les lignes qui la terminent. Il n'en est rien pourtant, crois-le bien. Je viens te réclamer un service : mais je ne le fais que parce que j'ai appris que sans être millionnaire, tu jouissais d'une position aisée.

Voici le fait en deux mots : nous voici dans l'hiver, et je n'ai pas d'habits, et le tailleur est un mythe auquel je ne crois plus. Je parle du tailleur à crédit, il me faut des habits absolument. Il serait aussi fort nécessaire que je payasse le loyer de ma chambre, et je n'ai pas d'argent à recevoir de mon patron ce mois-ci, attendu qu'il m'en a avancé deux ou trois d'avance quand je suis rentré chez lui. Peux-tu me prêter cinquante francs ? Cette somme te sera rendue au mois de janvier, époque à laquelle je recevrai probablement la gratification que mon patron a demandée pour moi à son gouvernement. Je te fais cette demande franchement — réponds-moi de même. J'ajouterai qu'en te faisant cet emprunt, je

ne te considérerai pas comme un ami, mais comme un créancier sérieux et féroce, et qu'alors je m'empresserai à l'époque convenue d'éteindre ma dette. Voilà ! Une réponse sans ambiguïté. Ne crains de me dire non si tu ne veux pas. Je comprendrai que tu ne peux pas, et non que tu ne veux pas. Je suis du reste si sûr de te payer, que je te proposerai un billet si tu veux, et tu pourras le mettre en circulation. Réponds-moi vite, et une longue lettre pleine de détails sur ta vie et sur ta famille.

Je regrette infiniment de ne pas connaître M<sup>me</sup> Mazuel pour avoir le droit de lui présenter mes respects. Néanmoins je te prie de vouloir bien les agréer comme si elle me connaissait.

Je te serre bien cordialement la main, mon cher ami. Tout à toi.

Henry MURGER.

32, boulevard Pigalle, Montmartre.

Léon Noël, qui vint si souvent, si fraternellement en aide à Murger, appartenait à la petite Société littéraire et artistique dite des « Buveurs d'eau » où l'on comptait encore le paysagiste Chintreuil, Eugène Pottier, chansonnier qui devait écrire *l'Internationale*, Nadar qui fut de toutes les gloires et de toutes les bohèmes, et surtout les frères Desbrosses dont H. Murger parle dans sa lettre. Joseph Desbrosses était surnommé *Christ* et Léopolâ *le Gothique*. Le premier était dessinateur, le second peintre. Murger dit dans une lettre que les Desbrosses passent la moitié de la journée à ne pas manger, et l'autre à mourir de froid « Le Christ est peut-être cloué pour six semaines à l'hôpital ; on s'est trompé sur sa maladie et on ne sait pas définitivement ce que c'est. Ce qu'il y a d'effrayant c'est que cela me pend au nez d'un jour à l'autre. »

La triste prédication de Murger se réalisa de point en point, sauf pour Léopold qui parvint à s'échapper de la bohème, à connaître le succès, et mourut à quatre-vingt-sept ans.

La réponse de M. Mazuel ne se fit pas attendre, elle contenait une proposition d'emploi pour Murger, un poste de maître d'études au collège de Saint-Gaudens. Le généreux ami du poète y joignait cent francs. Il est probable que les sages résolutions de Murger s'évanouirent devant cette fortune subite, car M. Henry Mazuel s'étant informé quelque temps après à Saint-Gaudens de son protégé, il lui fut répondu qu'on n'avait pas entendu parler de M. Murger.

Un peu d'argent prête avait rejeté l'incorrigible bohème à la vie insouciance qu'il cherche à excuser et expliquer dans la lettre suivante :

3 janvier 1845.

Mon cher ami,

Tu dois être bien en colère contre moi, et, à dire le vrai, il y a

de quoi. A l'obligeante et empressée réponse que tu me fis dernièrement j'ai opposé un long silence. Accuse-moi de paresse, mais non d'autre chose. Maintenant, reprenons les choses de plus haut. D'abord, j'ai de grands remerciements à te faire. Tu n'as point pris trente-six chemins pour répondre au post-scriptum de ma lettre, et ne le pouvant pas toi-même, tu m'as adressé à un autre pour me tirer de l'embarras dans lequel j'étais. Un instant j'ai hésité, et j'ai envoyé ta lettre à ton ami Bonzani, mais avec un non-acceptation de ma part de son contenu en ce qui touchait la question d'argent. Seulement, je me recommandais à lui pour une place, dans le cas où il m'en pourrait procurer une. Sa réponse n'a pas été longue et quand j'ai été le voir, il m'a littéralement laissé convaincre. C'était au mois de décembre cela, et j'étais habillé d'été. Il a été charmant avec moi — je lui ai fait un billet au 1<sup>er</sup> mars — et je l'acquitterai sans faute à cette époque.

Dans ta lettre, tu me manifestais le désir de voir s'établir entre moi et ton ami des relations sinon intimes, du moins familières ; cela sera difficile je crois, bien que je souhaite le contraire, pour ma part. M. Bonzani demeure chez ses parents, travaille beaucoup et me paraît peu libre ; bien qu'il m'ait engagé à aller le voir, je n'y suis retourné qu'une fois : il y a une certaine glace de froideur qu'il faut rompre, et pour en arriver là, il faut, je le crois, vivre dans un même milieu. La position de M. Bonzani est l'antipode de la mienne. Quoi qu'il en soit, j'irai le revoir, ne serait-ce que par politesse d'ailleurs. Je suis moins malheureux maintenant que lorsque je t'ai écrit. Ces cinquante francs m'ont été d'un grand secours. Je ne suis pas splendidement vêtu, mais au moins je suis propre. Ah ! mon cher ami, et ceci sans reproche, tu n'es pas professeur de rhétorique pour rien, et tu as cruellement dédoré tous mes sophismes. Mais je me le répète tous les jours ce que tu me dis dans ta lettre ; mais je te le répète encore : ma folie est incurable, et si j'en pouvais guérir, je ne sais pas si j'accepterais la guérison. Ecoute, nous voyons les choses à un point de vue différent. Toi, par exemple, tu es plus jeune que moi, et tu as une position acquise ; ton chemin est tout droit et tu peux le continuer les yeux fermés ; voilà pour la vie matérielle. Pour la vie morale, tu existes au centre des plus honnêtes affections ; tu es heureux enfin, et tu ne peux pas dire le contraire. Moi, cela est bien différent ; je suis isolé. Quelques amitiés me saluent de leurs vœux, et voilà tout ; quand elles ont pu faire davantage, elles l'ont fait. Ma voie est mauvaise comme tu me le dis, je ne le sais que trop, mais je

n'ai pas le loisir d'en choisir une autre. Je gaspille ma vie, et fais des choses honteuses pour la continuer, cela est tristement vrai. Je respire un air qui m'asphyxiera peut-être, mais je respire. Tandis qu'ailleurs j'étoufferais. Maintenant, à quoi bon tout cela ? me diras-tu, et je me le dis aussi souvent ; à travailler quand même et à arriver à me prouver *que je suis*, car jusqu'à présent je ne me le suis pas prouvé suffisamment. Par exemple, quand tu me dis que je pourrais au moins mettre plus d'ordre dans l'emploi de mon budget et vivre d'une façon plus rangée, on voit que tu ne sais guère comment je vis. Je ne vais ni au théâtre, ni au bal, ni au café, ni ailleurs.

Je n'ai point de maîtresse et je vis dans une austérité d'anachorète. Le cercle de mes amis n'est pas trop nombreux et nous passons notre vie à nous inoculer les uns aux autres nos espérances ou nos désespoirs. Il n'y a plus au monde qu'une seule chose bonne et belle pour moi, c'est l'art. N'importe où me mènera cette passion je la suivrai. Et pourquoi n'aurai-je pas mon tour comme tant d'autres, qui ne me valent certes pas : comme Rafaël Pelez de Cordava, etc..., etc..., auquel je ne ferai pas l'honneur de me comparer et qui étale pompeusement ses solécismes dans les journaux bien famés. Ah ! mon Dieu, vas-tu dire : l'orgueil, l'orgueil ! Eh ! grave professeur, si tu n'avais point revêtu si vite la toge universitaire et que tu fusses resté six mois de plus à Paris, tu aurais mordu aux hameçons dorés de l'ambition littéraire, et avec plus d'aisance que moi peut-être. Tu aurais caressé ta folie comme je caresse la mienne. Maintenant, tu me demandes à quoi je me crois propre : à tout ce qui pourra me laisser du temps pour travailler. Tu me parlais dans ta lettre d'une certaine proposition. Fais-la moi dans ce que tu vas me répondre, et où, je l'espère, tu me parleras longuement de toi. Au besoin, je quitterais Paris.

Maintenant, excuse ma lettre si courte. J'ai Noël qui parle de me dévorer, attendu que je suis également en retard avec lui. Réponds-moi vite, et ne m'oublie pas près de ta femme à qui je rends, avec bien du plaisir, sa fraternelle poignée de main, — et même mieux que cela, avec la permission du jour de l'an et la tienne.

Ton bien dévoué et reconnaissant,

Henry MURGER.

(Le Figaro du 4 mars 1911).

## II

**LA BAGUE DU TSAR***Chapitre inédit de la Vie de Bohème*

C'est hier qu'on a achevé de disperser la bibliothèque de Jean Wallon, le Colline de la *Vie de Bohème*. La vente a duré deux jours : les poches du fameux paletot noisette ont laissé échapper des trésors. Si les quelques petits esthètes, qui croient se donner des airs de lettrés supérieurs en déniaient toute valeur littéraire à l'œuvre de Murger, ont vu le catalogue de cette bibliothèque, ils ont eu la surprise d'apprécier le sérieux des études d'un de ces bohèmes qu'il leur plaît de mépriser. Le rassemblement de ces ouvrages de théologie, de philosophie et d'histoire indique chez celui qui en avait fait les compagnons fidèles de sa pensée, une intelligence remarquablement élevée, une exceptionnelle culture. Je ne vois de comparable à la bibliothèque, maintenant dispersée, de Colline, que celle de Gaston Paris ou de Brunetière.

Particularité curieuse: aucun livre de Murger n'y figure, mais on y trouve une brochure ainsi décrite :

*A Sa Majesté l'Empereur Nicolas, autocrate de toutes les Russies* (poésie) par Louis Vassarotti, Paris, Imprimerie de Maulde et Renou, 1841, in-8° de 22 pages.

*Epreuve corrigée par Murger collaborateur, et sans doute le principal auteur.* (Ncte manuscrite de la main de M. Wallon, sur le premier feuillet).

L'histoire de cette poésie n'est point connue. Elle constitue, à elle seule, un chapitre de cette *Vie de Bohème* que Murger a oublié d'écrire et que je demande la permission de raconter.

A cette époque, le fils du concierge-tailleur de la rue Taitbout avait dix-neuf ans. Il n'avait jamais fréquenté que l'école primaire. Son bagage littéraire était mince. A sa sortie de la classe, petit saute-ruisseau, il avait écouté les tirades de Hugo, il avait lu

Brizeux, et le démon de la poésie l'avait mordu. Le fils d'un menuisier voisin, un peu plus âgé que lui, avait pu rester à l'école comme maître adjoint et lui donnait quelques leçons de prosodie. Ce camarade s'appelait Pottier. Il n'était encore qu'un idyllique rimeur de chansons. La vie devait en faire un révolutionnaire et un exilé, et l'auteur de cette *Internationale* qui donnerait à l'émeute son chant de ralliement.

Une tradition erronée veut que ce pauvre Murger, dont les aspirations artistiques étaient si légitimes, et qui essayait, sans aide d'aucune sorte, de se frayer sa voie vers la réputation, ait eu une jeunesse de paresseux et d'écornifleur. La vérité est qu'il fut un rêveur dont la nécessité faisait un laborieux. N'occupant chez son père qu'une mansarde, dont il ne tarde pas à être chassé, quand, après la mort de sa mère, qui lui était si douce, l'influence d'une belle-mère se fit sentir, il dut pourvoir au difficile problème du gîte et du pain. Il le résolut grâce à cette franche camaraderie qui mettait en commun les ressources de toutes ces misères orientées vers le soleil de l'art, grâce à son esprit charmant et primesautier — et grâce surtout à son courage.

Ce bohème était un régulier. Il avait trouvé une place chez un Russe, M. de Tolstoï, qui s'occupait de travaux historiques et qui avait besoin d'un secrétaire. Murger, qui lui en servait, en recevait 40 francs par mois ; c'étaient ses seuls revenus. Un régime frugal jusqu'au paradoxe lui permettait de joindre les deux bouts. Mais l'ambition de manger restait, chez lui, inséparable de celle d'écrire, et il s'ingéniait à faire donner à sa plume, qui était déjà alerte et spirituelle, un tour productif.

En 1841, elle ne lui avait encore rien rapporté.

Chez M. de Tolstoï, Murger avait fait la connaissance d'un Italien appelé Louis Vassarotti. Ce Vassarotti se prétendait homme de lettres. C'était un courtier d'affaires véreux, traqué par l'associé qu'il venait de rouler dans une entreprise de vins.

Le secrétaire et le visiteur causèrent à maintes reprises. Murger lui dévoila ses projets, son désir d'écrire pour un peu de pain et de trouver des protecteurs. Un protecteur, s'écria l'Italien qui lisait les journaux : j'aurai le tsar de toutes les Russies !

---

Le fils du tsar Nicolas, pendant un voyage en Allemagne, était devenu amoureux de la princesse Marie, fille du grand-duc de

Hesse-Darmstadt. Un mariage dont toute la presse s'occupait à ce moment, consacrait cette inclination.

C'était une occasion qu'il fallait saisir : l'Italien, à qui les pièces de vin avaient si mal réussi, avait mis tout son espoir dans les pièces de vers. Il offrit cette idée à Murger : on écrivait une poésie de circonstance. M. de Tolstoï qui touchait à l'ambassade la ferait parvenir. Et la récompense suivrait. L'Italien esquissant le projet, avait écrit quelques strophes de sa façon : elle était déplorable. Murger le lui déclara sans le froisser, et se mit à l'œuvre. Il piocha les dictionnaires et les auteurs et mit sur pied une pièce assez longue qui ne manquait ni de chaleur, ni de couleur, et qui avait la prétention de résumer assez exactement l'histoire de la Russie. C'était l'œuvre d'un courtisan, mais la flatterie était adroite, et dans ce genre, ce n'est certes pas ce qu'on a fait de pire. La pièce s'achevait sur une allusion au mariage du moment. Ce dont le poète loue le père radieux, c'est d'avoir consacré l'hymen par un acte de clémence :

Car tu fis rayonner dans ta munificence  
 Au jour de cet hymen l'astre de délivrance  
 Pour tous ceux que frappait la justice des lois :  
 Sachant que le pardon de l'amour est l'emblème,  
 Ta main vient d'ajouter la clémence suprême  
 Aux plus beaux diamants du plus beau diadème  
 Qui brille au front des rois.

Il faut lire toute la poésie ; il faut la comparer à ce qui fut écrit lorsque le petit-fils d'Alexandre vint nous visiter, et que l'Académie délégua vers lui quatre poètes. Je ne sais pas jusqu'à quel point fut inférieur à certains d'eux par le goût et la mesure, dans l'exercice de l'hyperbole, l'élève de l'école primaire, le poète de dix-neuf ans.

Mais rendons à chacun sa part. Ce long dithyrambe avait eu un censeur : c'était Pottier. Le futur auteur de *l'Internationale* guidant la plume du courtisan du tsar de toutes les Russies : la destinée a de ces rencontres.

---

La réponse du tsar était fiévreusement attendue : notre poète avouait à Léon Noël : « Depuis le départ de Lelioux, je n'ai pas le sou et je me promène en chaussons ». La poésie a porté ; le tsar a compris. Il fait délicatement demander si le poète préfère de l'ar-

gent ou un présent. Vassarotti, qui a signé la pièce, fait répondre qu'il préférerait un présent : un présent ça ne se partage pas. Le pauvre Murger était navré. M. de Tolstoï, mis au courant, déjoua cette malhonnête combinaison. Le Tsar a payé cette poésie aussi magnifiquement que si elle avait jailli du cœur. Murger est riche, il écrit à son ami :

A cette heure, le très puissant seigneur vicomte de La Tour-d'Auvergne (il habitait dans cette rue) est éblouissant. Les piétons se rangent sur son passage ; les pauvres lui demandent l'aumône et il leur donne un franc : les femmes ne lui demandent rien et néanmoins il leur adresse un sourire — et quel sourire ! Voilà, ô grand homme, ma position, et j'en conclus que la vie est une belle chose. Maintenant, tu vas sans doute me demander d'où est venu le nuage plein de pièces de cinq francs qui a crevé sur ma tête — cet ouragan vient du Nord, mon très cher : c'est une magnifique aurole boréale. Voilà ! Mon patron qui ne veut pas donner la bague à V... et qui va la renvoyer en Russie, m'a avancé 350 francs d'abord, en m'assurant que j'en aurai 150 dans quelques mois. Juge de ma jubilation quand cette prodigalité nouvelle m'est arrivée. J'en ai frissonné de *défunte* ta cravate à *feu* mes souliers. J'ai couru tout de suite toucher ma *traite* chez Rothschild. De là chez le libraire, de là chez le tailleur, de là au restaurant, de là au café, de là chez moi où je me suis plongé dans une atmosphère de fumée parfumée, et où j'ai rêvé que j'étais empereur du Maroc et que j'épousais la Banque de France !

Tel était le résultat de cette première manifestation franco-russe. Puisse toujours la diplomatie recueillir de ses efforts les mêmes fruits que la poésie !

---

Lelioux, le buveur d'eau, fut un journaliste de talent dans la presse judiciaire et un auteur dramatique applaudi ; il était l'ami et le protecteur de Murger, qui lui avait donné, au sortir des presses, un exemplaire de la fameuse poésie. Son fils l'a retrouvé et a bien voulu me l'envoyer, ajoutant ainsi, à cette identification, un témoignage irréfutable.

C'est peu de chose que tout cela. Mais on saisit pourtant l'effort méritoire d'un brave garçon qui, en prenant malgré lui, par la bohème, pour parvenir à l'immortalité, ne fit point, comme le veut une fausse légende, de sacrifices à sa vertu ou à sa dignité. Et son ami Colline a dû penser lui-même, en conservant dans sa grave bibliothèque la poésie adressée à Sa Majesté l'Empereur Nicolas, que cette alliance franco-russe, pour être prématurée,

n'avait rien que de spirituellement politique et de parfaitement honorable.

Georges MONTORGUEIL.

(L'*Eclair* du 13 mars 1911).

### III

## SHAKESPEARE ET MUSSET

---

Notre confrère Georges Duval poursuit ses études sur Shakespeare. Après *La vie véridique de Shakespeare, Londres au temps de Shakespeare*, sa traduction du théâtre complet de Shakespeare, couronnée l'an dernier par l'Académie française, voici l'*Histoire de l'œuvre shakespearienne* (1616-1910), qui vient de paraître. Nous en détachons le morceau suivant.

---

Musset savait l'anglais et admirait Shakespeare. M. Léon Séché, dans l'intéressante étude qu'il lui consacre nous en fournit maintes preuves. « Je m'ennuie, écrivait Musset, en 1827, à Paul Foucher (il avait alors dix-sept ans), et je suis triste, mais je n'ai même pas le courage de travailler. Eh ! que ferais-je !... retrouverais-je quelques propositions bien vieilles ? ferais-je de l'originalité en dépit de moi et de mes vers ? Depuis que je lis les journaux (ce qui est ici ma seule récréation) je ne sais pas pourquoi tout cela me paraît d'un misérable achevé ! Je ne sais si c'est l'ergoterie des commentateurs, la stupide manie des arrangeurs qui me dégoûtent, mais je ne voudrais pas écrire, ou *je voudrais être Shakespeare ou Schiller*. » Et plus loin : « Je donnerais vingt-cinq francs pour avoir une pièce de Shakespeare ici en anglais. » A l'époque où Musset écrivait cette lettre, il ne jurait, paraît-il, que par Shakespeare. Sa passion grandit. Le grand tragique l'envahit. Il l'eut absorbé dans la divergence qu'amena par la suite la lecture de lord Byron. Car Shakespeare et Byron, tout Musset est là ; sans compter, bien entendu, son propre génie. Nous n'avons dans cette étude qu'à nous occuper de l'influence de Shakespeare. Elle se manifeste dans toute son œuvre :

Révérénd, répondit Mardoche, je m'ennuie.  
Shakespeare, dans *Hamlet*, dit qu'on tient à la vie

Parce qu'on ne sait pas ce qu'on doit voir après ;  
 Ses vers me semblent beaux, mais ils seraient plus vrais,  
 S'il disait qu'on y tient parce qu'une cervelle  
 A peur d'un pistolet qui s'applique sur elle.

Dans *le Saule* :

C'est de bonheur, Bella, que je meurs ! C'est ma vie  
 Qui dans cet Océan se perd comme un ruisseau.  
 Pour toi, ces eaux, ces bois, tout est muet, ma chère !  
 Viens, ma bouche et mon cœur t'en diront le mystère.  
 Rappelons-nous Hamlet, et sois mon Horatio.

Dans *Les Secrètes pensées de Raphaël* :

O vieux sir John Falstaff ! quel rire eût soulevé  
 Ton large et joyeux corps, gonflé de vin d'Espagne,  
 En voyant ces buveurs, troublés par le Champagne  
 Pour tuer une mouche apporter un pavé !  
 . . . . .  
 Salut, jeunes champions d'une cause un peu vieille,  
 Classiques bien rasés, à la face vermeille,  
 Romantiques barbus, aux visages blêmis !  
 Vous qui des Grecs défunts balayez le rivage  
 Ou d'un poignard sanglant fouillez le moyen âge.  
 Salut ! — J'ai combattu dans vos rangs ennemis.  
 Par cent coups meurtriers devenu respectable,  
 Vétéran je m'asseois sur mon tambour crevé.  
 Racine, rencontrant Shakespeare sur ma table,  
 S'endort près de Boileau qui leur a pardonné.

Dans *Namouna* :

Il en est un plus grand, plus beau, plus poétique,  
 Que personne n'a fait, que Mozart a rêvé,  
 Qu'Hoffmann a vu passer, au son de la musique  
 Sous un éclair divin de la nuit fantastique,  
 Admirable portrait qu'il n'a point achevé  
 Et que de notre temps Shakespeare aurait trouvé !

Dans *Rolla* :

Quinze ans ! O Roméo ! l'âge de Juliette !  
 L'âge où vous vous aimiez, où le vent du matin,  
 Sur l'échelle de soie, aux chants de l'alouette,  
 Berçait vos longs baisers et vos adieux sans fin !

Dans *La Nuit d'Octobre* :

Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,  
 Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux,

Michel-Ange et les arts, Shakespeare et la nature,  
Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots ?

Adresse-t-il des vers à M<sup>me</sup> \*\*\* (*Silvia*) pour la guérir de son ennui ? Il lui raconte que lorsque sa lettre parfumée est parvenue

Il venait de causer en toute liberté  
Avec le grand ami Shakespeare.

Evoque-t-il des souvenirs ?

Ses yeux ont contemplé des objets plus funèbres  
Que Juliette morte au fond de son tombeau,  
Plus affreux que le toast à l'ange des ténèbres  
Porté par Roméo.

Après une lecture, il est d'avis que :

Celui qui ne sait pas, quand la brise étouffée  
Soupire au fond du bois son tendre et long chagrin,  
Sortir seul au hasard, chantant quelque refrain  
Plus fou qu'Ophelia de romarin coiffée...

Celui-ci rature et barbouille à son aise. Ecrivant un sonnet pour M<sup>me</sup> Menessier, il demande :

Qui nous rapportera le bouquet d'Ophélie  
De la rive inconnue où les flots l'ont laissé.

Relisez sa *Confession*. La première fois qu'il a vu des courtisanes titrées, il avait lu Boccace, *Bandello* ; *avant tout il avait lu Shakespeare*. Brigitte lui dira : « Je suis votre maîtresse, hélas, sans que vous soyez mon amant. C'est pour vous que Shakespeare a dit ce triste mot : « Fais-toi faire un habit de taffetas changeant, car ton cœur est semblable à l'opale aux mille couleurs. »

C'est principalement dans le théâtre de Musset que nous allons retrouver Shakespeare. On le lui a reproché. On a eu tort. Aussi bien, il ne s'en est jamais défendu. Il s'en explique même dans son avant-propos aux *Comédies et Proverbes* :

« On m'a reproché, dit-il, d'imiter et de m'inspirer de certains hommes et de certaines œuvres. Je réponds franchement qu'au lieu de me le reprocher on aurait dû m'en louer. Il n'en a pas été de tous les temps comme il en est du nôtre, où le plus obscur écolier jette une main de papier à la tête du lecteur, en ayant soin de l'avertir que c'est tout simplement un chef-d'œuvre. »

« Il y a deux littératures, dit-il encore dans son *Mot sur l'art moderne*, l'une, en dehors de la vie théâtrale, n'appartenant à aucun siècle ; l'autre, tenant au siècle qui la produit, résultant des circonstances, quelquefois mourant avec elles, et quelquefois les immortalisant. Ne vous semble-t-il pas que le siècle de Périclès, celui d'Auguste, celui de Louis XIV, se passent de main en main une belle statue, froide et majestueuse, trouvée dans les ruines du Parthénon ? Momie indescriptible, Racine et Alfieri l'ont embaumée de puissants aromates, et Schiller lui-même, ce prêtre exalté d'un autre dieu, n'a pas voulu mourir sans avoir bu sur ses épaules de marbre ce qui restait du baiser d'Euripide. Ne trouvez-vous pas, au contraire, que les hommes comme Juvénal, comme Shakespeare, comme Byron, tirent des entrailles de la terre où ils marchent, de la terre boueuse attachée à leurs sandales, une arhile vivante et saignante, qu'ils pétrissent de leurs larges mains ? Ils promènent sur leurs contemporains des regards attristés, taillent un être à leur image, leur criant : Regardez-moi ! Puis ensevelissent avec eux leur épouvantable effigie. »

C'est cette épouvantable effigie que Musset essaya parfois de sortir de son linceul. Il choisit Shakespeare parce que, pour nous servir de ses propres expressions dans son étude sur la tragédie (*Mélanges de littérature et de critique*) les deux noms de Shakespeare et de Calderon sont aussi glorieux que ceux de Sophocle et d'Euripide. « Ceux-ci ont produit Racine et Corneille, ceux-là Goethe et Schiller. Les uns ont placé, pour ainsi dire, leur muse au centre d'un temple entouré d'un triple cercle ; les autres ont lancé leur génie à tire-d'aile, en toute liberté. Enfance de l'art, dira-t-on, barbarie ; mais avez-vous lu l'œuvre de ces barbares ? *Hamlet* vaut *Oreste*, *Macbeth* vaut *Œdipe*, et je ne sais pas ce qui vaut *Othello*. »

Faisons des rapprochements :

Il y aurait une intéressante étude à écrire sur l'histoire des sujets. Au treizième siècle paraissent deux poèmes français : *Le Roman de la Violette*, le *Roman du Comte de Poitiers*, puis un comte en prose, le *Roman du Roi Flore et de la belle Jehanne*. Au quatorzième siècle deux autres contes sont publiés, l'un par Boccace, l'autre par un auteur anglais qui l'intitule : *Horn Child and Maiden Rimpil*. Au quinzième siècle, c'est un mystère dont le nom de l'auteur est resté anonyme. Dans toutes ces productions le sujet est le même. Il s'agit d'un pari : l'honneur d'une femme est l'enjeu.

Arrive Shakespeare. Il s'approprié l'anecdote et compose *Cymbeline*, comme plus tard, toujours la même anecdote, Massinger composera *La véritable histoire hongroise*, qu'il intitule *Le Portrait* (*The Picture*), comme de nos jours Musset composera *Barberine*.

xxx

Dans *Richard III*, des gentilhommes entrent portant le corps de Henri VI, déposé dans un cercueil ouvert. Lady Anne, femme d'Edouard le fils assassiné de Henri VI, conduit le deuil. Entre Gloucester, le bourreau du père et de ce fils. « Arrêtez, vous qui portez le corps, et posez-le à terre. » — « Hideux démon, s'écrie Anne, hors d'ici ! Ne nous trouble pas. Rougis, rougis, amas de noires difformités, scélérat qui ne connais aucune loi, ni divine ni humaine ! Infection gangrenée de l'homme ! Monstre que la pensée ne peut rêver ! » Gloucester ne se déconcerte pas. Aux imprécations d'Anne il répond par une déclaration. Anne lui crache au visage. « Tes yeux charmants ont blessé les miens ! » Et voyant que la veuve du prince de Galles laisse tomber une épée qu'elle dirigeait contre lui : « C'est moi qui ai poignardé le jeune Edouard, mais c'est ta face divine qui m'y a poussé ! » Anne est troublée. Elle accepte un anneau que Gloucester lui passe au doigt. « Vois, comme cet anneau enlace ton doigt. Ainsi ton cœur enferme mon pauvre cœur. Garde-les tous les deux, car tous les deux sont à toi. » Puis après avoir imploré la faveur de conduire lui-même le deuil, il la prie de se rendre à Crosby-Place où il ira lui rendre ses devoirs. Et comme lady Anne y consent : « A-t-on jamais consolé une femme de la façon ? se dit-il. De cette manière a-t-on jamais gagné une femme ? Je la posséderai, mais je ne la garderai pas longtemps. J'ai tué son époux et son père, et je fais sa conquête au moment où la haine la plus implacable agite son cœur ! Où sa bouche lance des malédictions ! Où ses yeux sont remplis de larmes ! Je la posséderai, mais je ne la garderai pas longtemps ! »

xxx

Au début du quatrième acte de *La Coupe et les Lèvres*, on dresse un catafalque. Frank masqué et vêtu en moine dit aux serviteurs :

Souvenez-vous surtout que c'est moi qu'on enterre,  
Moi, capitaine Frank, mort hier dans un duel.

Entre Belcolore, la maîtresse de Frank. Elle s'agenouille sur les marches du catafalque. Frank s'approche :

Qui donc pleurez-vous là, madame ? êtes-vous veuve ?

BELCOLORE

Veuve, vous l'avez dit — de mes seules amours.  
Passez votre chemin, moine, et laissez-moi seule.

FRANK

Bon ! si tu pleures tant tu deviendras bégueule.  
Voyons, ma belle amie, à parler franchement  
Tu vas te trouver seule et tu n'as pas d'amant.  
Ton capitaine Frank n'avait ni sou ni maille.  
C'était un bon soldat, charmant à la bataille ;  
Mais quel pauvre écolier en matière d'amour !  
Sentimental la nuit et persifleur le jour.

BELCOLORE

Tais-toi, moine insolant, si tu tiens à ton âme.  
Il n'est pas toujours bon de me parler ainsi.

FRANK

Ma foi, les morts sont morts — si vous voulez, madame,  
Cette bourse est à vous, cette autre et celle-ci ;  
Et voilà du papier pour faire l'enveloppe.

*(Il couvre la bière d'or et de billets.)*

BELCOLORE

Si je te disais oui, tu serais mal tombé.

FRANK, *à part.*

Oh ! voilà Jupiter qui tente Danaé.

Il lui énumère ses défauts. Il est misanthrope, il a l'humeur bilieuse, il bat ses valets, il veut qu'on soit joyeux quand il souffre de la jaunisse. Un ulcère dévore sa bouche.

Cet ulcère est horrible, il m'a rongé la joue,  
Il m'a brisé les dents. — J'étais laid, je t'avoue,  
Mais depuis que je l'ai, je suis vraiment hideux :  
J'ai perdu mes sourcils, ma barbe et mes cheveux.

BELCOLORE

Dieu du ciel, quelle horreur !

FRANK

Un collier de rubis d'une espèce assez rare.  
J'ai là, sous ma simarre,

BELCOLORE

Il est fait à Paris ?

FRANK, *à part.*

Voyez-vous le poisson  
Comme il vient à fleur d'eau reprendre l'hameçon !

Glocester est presque aussi laid que Frank prétend l'être. Il n'est pas formé pour les jeux folâtres, ni pour faire les yeux doux à un miroir amoureux. Il est écourté de la juste proportion ; la nature hypocrite l'a envoyé avant le temps dans le monde des vivants. difforme inachevé, tout au plus à moitié fini, tellement estropié et contrefait que les chiens aboient quand il passe. Anne se rendra quand même à Crosby-Place. Belcolore n'éprouve pas plus de dégoût.

FRANK

Veux-tu que je t'embrasse ?

BELCOLORE

Eh bien ! oui, je le veux,

FRANK, *à part.*

Tu pâlis, Danaé.

(*Il lui prend la main. Haut.*)

Regarde, mon enfant, cette rue est déserte.  
Dessous ce catafalque est un profond caveau,  
Descendons-y tous deux ; — la porte en est ouverte.

BELCOLORE

Sous la maison de Frank ?

FRANK, *à part.*

Pourquoi pas mon tombeau ?

(*Haut.*)

Au fait, nous sommes seuls, cette bière est solide.  
Asseyons-nous dessus — nous serons en plein vent.  
Qu'en dites-vous, mon cœur ?

(*Il écarte le drap mortuaire, la bière s'ouvre.*)

BELCOLORE

Moine, la bière est vide !

FRANK, *se démasquant.*

La bière est vide ? Alors, c'est que Frank est vivant.

Et il chasse Belcolore.

La scène de Musset dépasse en horreur celle de Shakespeare. En beauté aussi. Je ne sais rien de plus admirable que le monologue de Frank. L'âme de Shakespeare s'y joue parmi les rimes.

Il faut relire en entier le Théâtre de Musset pour se rendre compte à quel point il procède de Shakespeare. D'abord l'emporte le poète. Quand la Muse veut parler, s'étendre, l'action est sacrifiée. Je veux dire qu'elle se ralentit pour laisser place à la période qui s'élèvera jusqu'aux plus hauts sommets de l'art, tandis que de ses griffes aiguës le philosophe fouillera jusqu'au plus profond du cœur humain. Même mépris des unités. Même profusion de scènes. Personnages d'une parenté flagrante, qu'ils soient des amoureux, des héros, des traîtres ou des bouffons. Même fantaisie. Même fantaisie surtout ! Quand il s'agit d'être fantasque, ces personnages sont vêtus de tuniques brodées des mêmes arabesques, ils secouent les mêmes grelots, ils lancent les mêmes saillies, ils risquent les mêmes métaphores, ils s'agitent dans le même domaine. Cette similitude se retrouve jusque dans l'imprévu de la réplique, imprévu donnant au dialogue de Shakespeare et à celui de Musset une saveur particulière demeurée indéfinissable pour beaucoup de critiques. Je voudrais en fournir un exemple, entre mille. Lisons la scène VI, de *La Sauvage apprivoisée*.

CURTIS

Qui appelle de cette voix transie ?

GRUMIO

Un morceau de glace. Si tu en doutes, tu peux glisser de mon épaule à mon talon, rien qu'en t'élançant de ma tête à mon cou. Du feu, bon Curtis.

CURTIS

Est-ce que mon maître et sa femme arrivent, Grumio ?

GRUMIO

Oui, Curtis, oui. Fais donc du feu et ne jette pas d'eau dessus.

CURTIS

Est-ce une sauvage aussi sauvage qu'on le disait ?

GRUMIO

Elle l'était, bon Curtis, avant cette gelée. Mais, tu le sais, l'hiver dompte l'homme, la femme et la bête. Il a dompté mon vieux maître, ma jeune maîtresse et moi-même, camarade Curtis.

CURTIS

Arrière, fou de trois pouces ! Je ne suis pas une bête !  
Arrière, fou de trois pouces ! Je ne suis pas une bête !

GRUMIO

N'ai-je que trois pouces ? Allons, tes cornes mesurent bien un pied et j'ai la même longueur. Feras-tu du feu ? ou je vais me plaindre à notre maîtresse qui est à deux pas. Sa main se fera froidement sentir si tu es si lent à nous réchauffer.

CURTIS

Je te prie, bon Grumio, comment va le monde ?

Sentez-vous l'imprévu de l'interrogation de Curtis ? Pourquoi la pose-t-il ? Est-ce le moment, tandis que Grumio le presse et le menace de ses maîtres, de s'occuper de la façon dont va le monde ? A quel sentiment obéit le génie de Shakespeare ? Je l'ignore et lui-même ne le savait probablement pas. Tournons les pages de *Fantasio*.

SPARK

Voilà Fantasio qui arrive.

HARTMAN

Qu'a-t-il donc ? Il se dandine comme un conseiller de justice. Ou je me trompe fort, ou quelque lubie mûrit dans sa cervelle.

FACIO

Eh bien, mon ami, que ferons-nous de cette belle soirée ?

FANTASIO, *entrant*.

Tout absolument, hors un roman nouveau.

FACIO

Je disais qu'il faudrait nous lancer dans cette canaille, et nous divertir un peu.

FANTASIO

L'important serait d'avoir des nez de carton et des pétards.

HARTMAN

Prendre la taille aux filles, et casser des lanternes. Allons, partons, voilà qui est dit.

FANTASIO

Il était une fois un roi de Perse..

Sentez-vous également l'imprévu de la réplique qui, d'ailleurs, demeure suspendue ? Elle n'a pas été plus calculée chez Musset que chez Shakespeare. Même originalité dans l'écart. Il y a là une curiosité littéraire que nous tenions à signaler.

Pour nous résumer sur le compte d'Alfred de Musset, il nous paraît avoir été le génie dramatique se rapprochant le plus du grand Will. Son œuvre, magnifique aussi, est un lointain hommage au grand poète du seizième siècle anglais. En outre, elle est la preuve que si, en s'écoulant, les années découronnent les arbres, les abattent, quand ces arbres ont été vigoureux, les siècles eux-mêmes n'atteignent pas la vie qui résidait dans leurs souches. Et l'on pourrait appliquer à Musset ces vers du bon La Fontaine répondant au reproche qu'on lui avait fait de n'être pas essentiellement personnel :

Mon imitation n'est point un esclavage ;  
 Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois  
 Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.  
 Si d'ailleurs quelque endroit, plein chez eux d'excellence  
 Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,  
 Je l'y transporte et veux qu'il n'ait rien d'affecté,  
 Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.

Georges DUVAL.

## IV

## UN ILLUSTRE GAUDISSERT

Il ne s'en est point vanté dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*. — pas plus qu'il ne s'est vanté d'avoir été quelque temps, durant son exil en Angleterre, comme l'en a dûment convaincu M. Anatole Le Braz, un modeste « maître d'école ». Mais la chose est sûre cependant : elle vient d'être surabondamment prouvée par le marquis de Granges de Surgères, dans une précieuse brochure. Le

grandiose et somptueux auteur du *Génie du Christianisme*, François-René, « chevalier de Chateaubriand, officier au régiment de Navarre », a fait à vingt-deux ans le noble métier de commis-voyageur... en bas !

Vous lisez bien. « Bas blancs ordinaires », « bas mêlés gris », « bas à petites côtes », « bas jaspés gris naturel », le poète des *Natchez* n'a pas eu son pareil pour distinguer ces différentes espèces les unes des autres, pour les évaluer à leur juste prix, pour reconnaître les « espèces les plus marchandes », et pour en trouver le placement. Et il fait des comptes admirables de précision et de belle ordonnance. Ses factures sont irréprochables. Mieux encore, il sait que tel client n'est pas très solvable, et il en avertit prudemment son correspondant : « Je n'ai pas pu refuser, mais je vous préviens que votre marchandise serait exposée, et Dieu me garde de vous faire courir aucun risque ! » En un mot, René est le modèle des commis-voyageurs. L'illustre Gaudissart était pour la corporation un patron quelque peu compromettant : elle peut désormais s'enorgueillir de compter parmi ses ancêtres le plus grand écrivain du dix-neuvième siècle français.

xxx

En quelles circonstances tragi-comiques René s'avisait-il de revêtir, l'an de grâce 1790, ce « costume » au moins imprévu, et qu'André Beaunier lui-même, en dépit de toute sa perspicacité, aurait été bien empêché de découvrir ? C'est ce qui ressort assez clairement de dix lettres autographes qu'a publiées M. de Granges de Surgères, et des judicieuses explications dont il les a accompagnées. « J'ai ici, — écrit Chateaubriand, aux environs du 15 mars 1790, — j'ai ici une dette d'honneur, qu'il me faut acquitter sous peine, comme vous le savez, d'être déshonoré et de me brûler la cervelle sur-le-champ. Cette dette tombe le 25 mars... Je n'ai, comme vous le voyez pas une minute à perdre pour trouver la somme, ou il va de mon état, de mon honneur et peut-être de ma vie. » « Réponse sur-le-champ, insiste-t-il. Songez en grâce que vous me perdriez. » En quoi consistait exactement cette dette d'honneur que le jeune chevalier veut acquitter à tout prix ? Nous l'ignorons ; nous savons seulement qu'elle se montait à 5.000 livres environ. Mais tout fait croire que ces besoins d'argent où se débat — déjà ! — notre héros n'ont point pour origine une conduite parfaitement exemplaire.

Car il mène alors, de toute évidence, la vie fort dissipée de ces officiers galants et poètes, comme le dix-huitième siècle en vit un assez grand nombre. Certains aveux des *Mémoires*, les petits vers qu'il insère en 1790 dans l'*Almanach des Muses* nous font songer à Gentil-Bernard, à Bertin, à Parny, comme à son groupe naturel. Les deux premières lettres que nous ayons de lui, au chevalier de Châtenet, sont d'un fort mauvais sujet, et presque d'un *roué* : le ton dont il parle de sa sœur, « la comtesse Lucile », — la douloureuse et tragique Lucile, — est, à tout le moins, très désobligeant ; il y est question d'une certaine Eugénie, qui doit être une bien aimable personne, à en juger par ce qu'on dit d'elle, car elle aime « la sensibilité », et les « choses tendres et spirituelles » sont de nature à lui plaire... O Vierge des dernières amours, tendre et spirituelle Juliette Récamier, voilez-vous la face !...

Or donc, en 1790, le chevalier de Chateaubriand a des dettes. Et, pour les éteindre, car il est homme d'honneur, voici l'ingénieur procédé auquel il a recours. Il a pour ami le fils d'un ancien régisseur de sa famille, Pierre-Félix de La Morandais, lequel d'ailleurs lui est un peu parent, et qui, tout en résidant en Suisse, dirige, avec un certain M. Piochon, d'Angers, une manufacture de bas de fil. Il se fait adresser, pour la somme dont il a besoin, un certain nombre de paires de bas, soit à Paris, soit à Fougères, où il va souvent, et où habite sa sœur, la comtesse de Marigny ; il les vend, et utilise, pour ses besoins personnels, les sommes qui lui sont versées directement par les divers acheteurs, à charge de les rembourser plus tard à l'obligeant La Morandais. Il est probable que si ces opérations eussent été connues de son frère aîné, celui-ci aurait marqué très vivement son mécontentement et eût trouvé sans doute que « le chevalier » dérogeait : notre commis-voyageur improvisé les lui a, en tout cas, toujours cachées, il le dit expressément ; mais il semble bien n'avoir pas été aussi mystérieux à l'égard de sa sœur, M<sup>me</sup> de Marigny, qui, en son absence, devait être chargée de rembourser La Morandais. Qui sait ? Peut-être aidait-elle son entreprenant cadet à « placer » quelques-unes des « balles » qu'on expédiait à Fougères.

On serait curieux de savoir à quelles personnes Chateaubriand pouvait bien vendre les cent soixante-cinq douzaines de bas qu'il recevait de la maison La Morandais-Piochon. Il semble peu probable qu'il ait fait le commerce de détail. « J'espère, écrit-il à Piochon, j'espère vous procurer un débouché considérable de votre marchandise par les connaissances que j'ai. » Ailleurs, il s'inquiète

des droits à payer : « En disant, demande-t-il, que ce sont des bas pour le compte du Roi pour mon régiment, éviterais-je les droits ? » Ceci nous fait supposer qu'un certain nombre de ces paires de bas ont été utilisées par les soldats du Roi Très Chrétien. Et il est assez piquant de voir Chateaubriand revendre à son propre régiment les bas qui lui permettaient de payer ses dettes d'honneur.

xxx

Si les lettres qu'a découvertes et publiées M. de Granges de Surgères ajoutent quelques traits imprévus à la biographie de René, elles n'ajoutent rien, absolument rien, — et presque au contraire ! — à sa gloire d'écrivain. Je défie qui que ce soit de retrouver, même en germe, dans ces dix lettres de jeunesse, le futur auteur d'*Atala* et de l'*Itinéraire*, l'homme qui a écrit peut-être quelques-uns des plus purs chefs-d'œuvre de la littérature épistolaire du dix-neuvième siècle. Ni M. de La Morandais, ni M. Piochon n'ont dû écrire d'un autre style. Jugez-en :

« Voici ce qu'il y a de plus nouveau ici. C'est la fameuse affaire des colonies qui a été jugée à l'Assemblée nationale. Elle a décrété que les colonies étaient maîtresses de se faire la constitution que bon leur semblerait. Aussi on [n'] a parlé ni des nègres, ni de rien, et voilà les colons bien heureux, qui vont faire tout ce *qui* voudront pour leur fortune : c'est un beau pays maintenant à habiter. Vous qui êtes en Suisse, vous jouissez de la paix et de la nature, tandis que nous autres, habitants de la France, nous sommes encore plongés dans le chaos. Adieu, je suis celui qui [est] toujours prêt à vous rendre tous les services qui dépendront de lui comme Breton et ami.

« Je vous dirai, comme vous vous intéressez à moi que je touche au moment d'avoir une bonne place aux Iles. Si je réussis, et que vous vouliez me confier votre frère, je pourrais l'y avancer ou lui procurer des moyens de fortune. »

Ailleurs :

« Si vous pouviez fixer le lieu où vous désireriez toucher votre argent, cela me ferait grand plaisir parce que, pendant mon absence en Amérique, au moins il n'y aurait qu'une seule personne chargée de cela, et ça donnerait moins d'embarras, parce que cette personne ayant ordre de payer tous les ans au même

terme, et sur votre demande, une somme de tant serait préparée à ça, et vous n'auriez aucune peine, ni aucun retard...

« J'ai cherché pour ce que vous m'aviez parlé de l'*Encyclopédie* : il n'y a pas d'autres éditions plus nouvelles que la dernière par ordre de matières.

« Au reste, nous avons eu du bruit depuis hier, au sujet du dernier décret sur la vente des biens du clergé. Le peuple a voulu hier se jeter sur le vicomte de Mirabeau et sur l'abbé Maury, au sortir de l'Assemblée, et sans la garde nationale qui s'est fort bien conduite, il serait arrivé des accidents funestes. Le décret ne fut pas porté hier : c'est aujourd'hui qu'il doit avoir lieu et, à neuf heures du soir que je vous écris ceci, je ne sais pas encore ce qui a été décrété... »

En vérité, est-ce bien là du Chateaubriand ? Et ce commis-voyageur en bas n'a-t-il pas signé ses lettres d'un nom frauduleusement emprunté ? On pourrait se poser la question si, d'abord, les premières lettres que nous connaissions déjà de René différaient beaucoup de celles-ci, pour le style ; et ensuite, — et sans parler de divers détails qui en authentiquent le contenu, — si l'authenticité extérieure de ces lettres ne nous était comme garantie par la manière même dont elles nous sont parvenues. Conservées dans la famille de La Morandais, elles ont été communiquées par un des descendants de cette famille. D'autre part, plusieurs lettres sont fermées par un cachet de cire rouge aux armes tantôt des Marigny, tantôt des Chateaubriand, et tantôt des la Celle de Chateaubourg... Il faut en prendre notre parti : le Chateaubriand que nous connaissons n'était, si je l'ose dire, pas encore né ; du moins, il n'était pas né encore à la vie littéraire.

Et voici qui est plus curieux encore. L'écriture de ces lettres ne ressemble en rien à celle qui est si connue des amateurs d'autographes. Elle est certes, bien caractéristique, la grande écriture tourmentée, hautaine, peu lisible, de René. Ici, dans ces lettres de 1790, l'écriture, nous dit-on, est si lisible qu'elle en est « banale », « avec ses lettres de moyenne hauteur, légèrement inclinées sur la droite. » Ce changement d'écriture a-t-il été inconscient et progressif, ou bien, au contraire, s'est-il fait de propos délibéré ? Et chateaubriand a-t-il voulu mettre comme un abîme entre l'époque où il signait ses lettres « le chevalier de Chateaubriand, officier au régiment de Navarre », — et où il vendait des bas de fil, — et celle où il écrivait fièrement au bas d'une *Lettre* célèbre sur M<sup>me</sup> de Staël :

*l'Auteur du Génie du Christianisme* ? Nous l'ignorons, comme, hélas ! nous ignorons tant de choses...

xxx

Ce que nous savons bien, par exemple, et ce que nous confirment ces lettres de jeunesse, c'est qu'en dépit des nombreux expédients qu'il imagina, au cours de sa longue carrière, pour assurer l'indépendance et l'aisance de sa vie matérielle, René fut toujours à court d'argent. Il aurait pu mourir millionnaire, comme Victor Hugo, ou comme Voltaire : il ne l'a pas su. « O argent que j'ai tant méprisé. — écrivait-il dans ses *Mémoires*, — et que je ne puis aimer, quoi que je fasse, je suis forcé d'avouer pourtant ton mérite : source de la liberté, tu arranges mille choses dans notre existence, où tout est difficile sans toi. Excepté la gloire, que ne peux-tu pas procurer ? » Il a préféré délibérément la gloire: nous ne pouvons lui en faire un trop grand crime.

Il y a dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* un bout de dialogue bien savoureux entre le roi Charles X exilé à Prague et Chateaubriand, ambassadeur officieux de la duchesse de Berry. René, depuis près d'un demi-siècle, a appris à écrire :

« — Combien, Chateaubriand, vous faudrait-il pour être riche ?

« — Sire, vous y perdriez votre temps ; vous me donneriez quatre millions ce matin, que je n'aurais pas un patard ce soir.

« Le roi me secoua l'épaule avec la main :

« — A la bonne heure ! Mais à quoi diable mangez-vous votre argent ?

« — Ma foi, Sire, je n'en sais rien, car je n'ai aucun goût et ne fais aucune dépense : c'est incompréhensible ! Je suis si bête qu'en entrant aux Affaires étrangères, je ne voulus pas prendre les 25.000 francs de frais d'établissement, et qu'en sortant, je dédaignai d'escamoter les fonds secrets... »

Il a toujours été ainsi. Rien ne l'a enrichi, pas plus son métier de ministre, que son métier de commis-voyageur. « Je sème l'or » : cette devise de sa famille, on dirait qu'il a voulu à tout prix s'en montrer digne. Il a semé l'or avec une royale prodigalité, sur toutes les routes où l'ont tour à tour conduit son humeur aventureuse et les caprices de sa destinée. C'était un poète. Il a bien pu, quelque temps, revêtir le costume, il n'avait pas l'âme d'un vrai commerçant.

Victor GIRAUD.

(Le *Figaro* du 6 mai.)

# Poésies Inédites de Louis de Vignet <sup>(1)</sup>

---

## I

### TRISTESSE

Chaque nuit a son triste songe,  
Chaque journée a sa douleur :  
Le fruit a le ver qui le ronge  
Un autre ver ronge la fleur.

Les plus beaux jours ont leur nuage  
La plus belle onde a son limon ;  
Le soleil perce tout ombrage ;  
L'ombre accompagne tout rayon.

Du fond de l'âme la plus pure  
Un vœu coupable peut sortir ;  
L'existence la plus obscure  
A ses jaloux pour la flétrir.

Le serpent habite sous l'herbe  
Où l'innocence vient s'asseoir  
Un peu d'ivraie est sous la gerbe  
Beaucoup de doute est dans l'espoir.

Dès qu'on arrive aux lieux qu'on aime,  
On songe à l'heure du départ ;  
Bien rarement celui qui sème  
Quand vient la moisson a sa part.

Tout plaisir a sa triste veille  
Et son plus triste lendemain,  
Et quand un souvenir s'éveille,  
Fut-il doux, il est un chagrin.

La gloire a près d'elle l'envie  
Le dévouement fait des ingrats,  
La foi qui console la vie  
Contre le doute se débat.

(1) Louis de Vignet fut un des trois grands amis de Lamartine. Ses poésies que nous publions aujourd'hui font partie de l'étude que le directeur de cette revue lui consacra prochainement dans un livre intitulé : « Les amis de Lamartine. »

L'amour n'est qu'une servitude,  
Soit qu'il refuse ou donne tout.  
Aujourd'hui c'est l'inquiétude,  
Demain ce sera le dégoût.

Rien n'est complet, rien ne demeure,  
Ce qui vient passe sans retour,  
Pour une ivresse il faut une heure,  
Pour une illusion un jour.

Nous avons dans toutes les fêtes  
Où le sort nous a conviés  
Des feuilles vertes sur nos têtes  
Des feuilles mortes sous nos pieds.

1819

## II

## LE NID

Quelle main cruelle a détruit  
Le nid qu'habitait Philomèle ?  
Elle n'aura plus cette nuit  
De couche où reposer son aile.

Hélas ! tu pleureras toujours  
Le nid de tes premiers amours.

J'ai vu dispersés par le vent  
Les débris de ton frêle ouvrage ;  
Je les ramassai tristement :  
De mon destin c'était l'image.

Hélas ! nous pleurerons toujours  
Le nid de nos premiers amours.

Du moins, plus heureuse que moi,  
Demain, au lever de l'aurore  
Tu retrouveras près de toi  
Celui qui peut t'aimer encore.

Relevez pendant les beaux jours  
Le nid de vos premiers amours.

Ton pauvre nid fut renversé ;  
Mais le printemps a tant d'ombrages !  
Tu peux, avant qu'il soit passé,  
T'abriter sous d'autres feuillages !

Mais moi, je pleurerai toujours  
Le nid de mes premiers amours.

(A *Lemps* (1), 12 juillet 1819).

(1) C'est là que résidait habituellement Aymon de Virieu.

## III

## LE VER LUISANT

Quelle est cette flamme timide ?  
 Pâle ornement des nuits d'été,  
 Pauvre insecte, est-ce ta clarté  
 Qui colore la feuille humide ?

Puisse son ombre te cacher !  
 Que l'homme ignore ton asile !  
 Seul, au fond du bosquet tranquille,  
 Doucement j'irai te chercher.

Que de fois, insecte éphémère,  
 En te voyant sur mon chemin,  
 Mon cœur envia ton destin !  
 Ton passage est court sur la terre.

Tant qu'a duré l'ardeur du jour,  
 Un voile a couvert ta lumière,  
 Tu viens dans la nuit solitaire  
 Montrer ta vie et ton amour.

Ainsi, loin des yeux de l'envie,  
 Doit vivre et briller la beauté.  
 Ainsi doit dans l'obscurité  
 Luire le flambeau du génie.

(22 juillet 1819)

## IV

## LES TOMBEAUX DE HAUTE-COMBE

*O grand vello dell'alpi' o patria antica!  
 Di tanti forti, qui di me piu' l'ama!*

(Diodato Saluzzo).

Les braves sont couchés ; honneur à leur poussière !  
 Ils ont bien acheté le repos du trépas ;  
 Ils dorment fatigués au bout de la carrière ;  
 Ne les réveillez pas !

Ils ont connu l'amour, la gloire et la puissance.  
 Les vertus, les combats, les sublimes efforts ;  
 Heureux, ils dominaient un peuple à son enfance ;  
 Le chef et les soldats étaient simples et forts.

Des rochers menaçants ils habitaient les cimes ;  
 Autour de leur palais, comme un rempart sacré,  
 Une antique forêt étendait ses abymes ;  
 Un fleuve sous leurs pieds s'écoulait ignoré.

Les rochers sont debout, le fleuve coule encore ;  
 Mais les sceptres brisés ne se relèvent plus ;  
 Où tombent les grandeurs quand le temps les dévore ?  
 Que deviennent les jours, quand les jours sont perdus ?

Les braves sont couchés, honneur à leur poussière !  
 Ils ont bien acheté le repos du trépas ;  
 Ils dorment fatigués au bout de la carrière ;  
 Ne les réveillez pas !

Les Alpes s'étonnaient lorsque dans les nuits sombres.  
 Les sentiers des chasseurs devenaient leurs chemins ;  
 Comme un rapide éclair ils passaient dans les ombres ;  
 Ils brisaient en riant l'écorce des sapins.

Dors-tu, s'écriaient-ils, habitant des nuages ?  
 Dors-tu, de nos succès antique et cher témoin ?  
 Et l'aigle réveillé, poussant des cris sauvages,  
 Jusque sur l'Eridan les conduisait de loin.

Ils sont morts ! leurs vertus furent longtemps pleurées,  
 Leurs noms longtemps bénis. Ils furent trop heureux.  
 Et qu'importe la mort ? Des lèvres adorées,  
 Au retour du combat, essuyaient leurs cheveux.

Ah ! l'amour a comblé leur secrète espérance ;  
 Ils ont trouvé des bras dans la nuit étendus ;  
 Ils ont connu ces mots, que suit un long silence ;  
 Mots cent fois répétés, mots à peine entendus !

Les braves sont couchés ; honneur à leur poussière !  
 Ils ont bien acheté ce repos du trépas ;  
 Ils dorment fatigués au bout de la carrière ;  
 Ne les réveillez pas !

Rhôte allait succomber ; Rhôte, qui les implore,  
 Voit le saint étendard sur ses murs rétabli,  
 Cette croix que les cieus verront briller encore,  
 Quand les derniers soleils auront déjà pâli !

Des peuples opprimés leur glaive était la joie ;  
 Byzance dut la paix à leurs fameux travaux ;  
 Et la Grèce admira les lances de Savoie  
 Qui brillaient dans les champs de Mycène et d'Argos.

O Savoie ! On a vu ton enseigne éclatante,  
 Au jour où, rassemblant la fleur de ses guerriers,  
 L'Europe triomphait sur les flots de Lépante,  
 Vengeait ses longs malheurs et sauvait nos foyers.

Jamais dans ses revers une plainte importune  
 Ne ternit le renom acquis par tant d'exploits ;  
 Enfants du vieux Bérold, plus grands que la fortune,  
 Avant de régner vous étiez déjà rois !

Et sans la gloire, hélas ! à quoi sert la couronne ?  
 Vain éclat que la mort éteindra tout entier !  
 Le lys tombe, et l'oubli pour jamais l'environne ;  
 Les siècles en passant font grandir le laurier.

Salut ! vous avez bu la neige sous la tente ;  
 Salut ! vous avez ôté à vos nobles soldats :  
 « Amis, il faut mourir » ! et leur voix expirante  
 Vous bénissait encore au milieu des combats

Les braves sont couchés, honneur à leur poussière !  
 Ils ont bien acheté le repos du trépas ;  
 Ils dorment fatigués au bout de la carrière ;  
 Ne les réveillez pas !

On les a réveillés, la puissance infinie  
 Les a-t-elle appelés à des destins nouveaux ?  
 Un Dieu leur a-t-il dit : « Renaissez à la vie ;  
 Levez-vous, secouez la poudre des tombeaux ! »

Le temps a-t-il détruit le pieux mausolée  
 Où le temps entassa tant d'illustres débris ?  
 Jusqu'en ses fondements la montagne ébranlée  
 A-t-elle rejeté les ossements flétris ?

Non, non, plus destructeurs que la faux des années  
 Plus que le vent de mort dans l'horreur des déserts,  
 Les méchants sont venus. Des tombes profanées  
 Les secrets les plus saints ont été découverts.

Un vieux prêtre pleurait sur les cendres augustes ;  
 Au ciel, aux lacs, aux bois il disait ses douleurs ;  
 Il disait à genoux : « Mon Dieu, défends tes justes !  
 Il criait : « Arrêtez ! lâches profanateurs ! »

Les braves sont couchés, honneur à leur poussière !  
 Ils ont bien acheté le repos du trépas ;  
 Ils dorment fatigués au bout de la carrière ;  
 Ne les réveillez pas !

Au jour du sacrilège, hélas ! pourquoi l'orage  
N'a-t-il pu de ses flots ternir la pureté ?  
Ah ! plus beaux que jamais, caressant le rivage,  
Ils mouraient lentement sur le sable argenté !

Comme un roi tout-puissant paré pour la victoire,  
O soleil, tu brillais d'un éclat ravissant ;  
Et bientôt dans les cieux, succédant à ta gloire,  
L'astre des nuits guida son paisible croissant.

Aujourd'hui comme alors, que sa lumière est pure !  
Qu'ils sont beaux, les rayons, dans les ondes perdus !  
Rien ne trouble ta paix, insensible nature,  
Ah ! quand l'homme a passé, tu ne le connais plus !

Mais tes bras s'ouvrent-ils pour accueillir le crime ?  
Le crime sous la tombe est-il en sûreté ?  
Dis-moi, pour l'opresseur, dis-moi, pour la victime,  
Ne commences-tu pas la juste éternité ?

N'avaient-ils pas trouvé la terre plus légère ?  
Sous de plus beaux abris ne reposaient-ils pas,  
Ces princes qui du pauvre ont aimé la chaumière,  
Qui cherchaient vers le soir la trace de ses pas ?

Hélas ! le voyageur voit leurs tombes ouvertes,  
De grands noms effacés, de pâles ossements ;  
Des monuments brisés sous des voûtes désertes,  
Vieux palais de la mort qui n'a plus d'habitants.

Mais le sang des héros n'a-t-il plus la puissance ?  
Cher pays, à leur race es-tu donc étranger ?  
Exilés du tombeau, n'ont-ils plus d'espérance ?  
Et n'ont-ils point de fils qui puissent les venger ?

Leur fils ! j'ai vu leur fils dans sa grandeur superbe ;  
Je l'ai vu bienfaisant, juste, religieux ;  
Et j'ai dit : Ses aïeux restent couchés sous l'herbe ;  
Et le vent de la nuit souffle sur ses aïeux.

Que les rois au passé ne fassent pas d'outrage ;  
Qu'ils honorent le temps pour avoir son appui ;  
Lui seul règne toujours, la force est son ouvrage,  
Il donne le bonheur, et la gloire est en lui.

Relevez, relevez les autels tutélaires,  
Le culte des tombeaux, que l'impie a détruit,  
Rendez-lui ses honneurs, ses prêtres, ses mystères,  
Et que des flots d'encens s'élèvent dans la nuit !

Alors, ange des rois, protège cet asile,  
 Douces fleurs, ne cessez de protéger ces bords ;  
 Que le ciel y soit pur, que l'onde y soit tranquille  
 Que tout dans ces beaux lieux se taise autour des morts !

Les braves sont couchés, honneur à leur poussière !  
 Ils ont bien acheté le repos du trépas ;  
 Ils dorment fatigués au bout de la carrière ;  
 Ne les réveillez pas !

(A Haute-Combe, le 20 août 1820).

V

MA FILLE MORTE

*Élégie*

(à Aymon de Virieu).

La fleur ne tombe pas dès le matin fanée,  
 La fleur vit au matin, commence la journée  
 Et la verra finir.  
 Et la vierge est tombée ; à son printemps flétrie,  
 Belle comme la fleur, plus que la fleur chérie,  
 La vierge a pu mourir !

Les flambeaux s'allumaient pour le saint hyménée,  
 On paraît la victime, à mourir condamnée,  
 Comme au jour le plus beau.  
 Ce jour fut le dernier ! la pauvre infortunée,  
 Aux transports de l'amour se croyait destinée  
 Son lit fut un tombeau.

Le monde la perdit et ne l'a pas connue ;  
 Ainsi que le ruisseau dont l'onde s'est perdue,  
 Son nom est effacé,  
 Moi, j'ai gardé son nom ; j'ai gardé son image ;  
 Sa trace est encor là sur l'herbe du rivage ;  
 C'est là qu'elle a passé.

A ce bien qui n'est plus mon âme reste unie ;  
 Je la cherche partout. Toi qui me l'as ravie,  
 Grand Dieu ! qu'en as-tu fait ?  
 Beaux espaces du ciel, êtes-vous sa patrie ?  
 Me rendez-vous ces jours retranchés d'une vie  
 Qu'elle me réservait ?

On dit, mais ma douleur se refuse à le croire.  
 Que ces brillants palais de l'éternelle gloire  
 Auront tout embelli ;

Que la beauté chérie y renaîtra plus belle ;  
 Que tout ce qui chantait l'existence mortelle  
 Tombera dans l'oubli.

Félicité du cœur si tôt évanouie ;  
 Mes trésors de l'exil, amour, beauté, génie,  
 A jamais disparus.  
 L'homme, quand il vous perd, vous demande et vous pleure.  
 Il croit vous retrouver dans une autre demeure.  
 Il ne vous verra plus !

Ah ! viens donc rassurer ma tendresse alarmée ;  
 Ces cheveux, ce parfum, cette voix trop aimée  
 Auraient-ils pu changer !  
 Pourrais-je, en arrivant ne pas te reconnaître ?  
 Ton front, à mes regards, offrirait-il peut-être  
 Un aspect étranger !

Cette main tant de fois si tendrement serrée,  
 Avec tant de douleur de ma main séparée,  
 Est-elle encor ta main ?  
 As-tu bien du tombeau rappelé tous tes charmes ?  
 Verrai-je sur ton sein briller ces mêmes larmes  
 Dont j'inondais ton sein ?

Epouse virginale, est-ce toi qui m'appelles ?  
 Te verrai-je en ouvrant les portes éternelles  
 M'attendre sur le seuil ?  
 Dis-moi, vas-tu remplir tes dernières promesses ?  
 M'as-tu gardé ta foi, ton amour, tes caresses  
 Au-delà du cercueil ?

Perdu dans les ennuis d'un funeste veuvage,  
 Comme le nautonier du milieu du naufrage,  
 Je regarde le port,  
 Mes bras sont étendus vers le céleste asile,  
 Mon être languissant de ses chaînes d'argile  
 S'arrache avec effort.

Un désir sans repos me consume et m'entraîne ;  
 Toi que j'ai tant prié, Dieu ! tu sais si ma peine  
 Est digne de pitié.  
 Change tout dans les cieux au gré de ta puissance,  
 Mais laisse la moitié de ma triste existence  
 Joindre l'autre moitié.

## VI

A L'OCCASION DE LA NAISSANCE DU JEUNE AMÉDÉE DE ROZAN

*à Madame la Duchesse de Rozan.*

J'ai vu le jeune passager,  
 Il est couché dans sa nacelle.  
 L'air est si doux, l'onde si belle !  
 Pense-t-il au lointain danger ?

Au matin, la vie est si pure !  
 A ses premiers regards le jour  
 Semble d'espérance et d'amour  
 Embellir toute la nature.

Les cieux dans les flots répétés  
 Brillent d'un azur sans nuage ;  
 Il voit des fleurs sur le rivage,  
 Il entend des sons enchantés.

Il croit qu'on célèbre une fête ;  
 Il cherche sa part de bonheur ;  
 Ecoute, jeune voyageur,  
 Le soir viendra, crains la tempête !

Ne vois-tu pas ce noir rocher  
 Dont l'ombre s'étend sur la plage,  
 Qui porte aux cieux son front sauvage,  
 Dont l'aigle seul peut approcher ?

Superbe géant de l'abîme,  
 Effroi des plus vieux matelots,  
 Il cache ses pieds dans les flots,  
 Et l'écueil attend sa victime.

Mais non, sur la foi du destin,  
 Tu quittes les bras de ta mère :  
 Bel enfant, ange de la terre,  
 Sois heureux le long du chemin !

Ah ! puisse la plus belle étoile,  
 Te conduire au port éloigné !  
 Moi, plus sage ou moins résigné,  
 Je voudrais replier ma voile.

Les biens que promet l'avenir  
 Et cette gloire trop chérie  
 N'ont pu de mon humble patrie  
 M'enlever le doux souvenir.

Je l'entends, sa voix me rappelle ;  
C'est trop tard, mon astre est couché ;  
Comme un jonc du sable arraché  
Les autans m'emportent loin d'elle.

Pourquoi cet impuissant désir,  
Ces vœux trompés au fond de l'âme,  
Ce vain espoir et cette flamme  
Qui n'a brillé que pour mourir ?

Ah ! sur la roche solitaire,  
N'ai-je pas vu les arbrisseaux,  
A demi penchés sur les eaux,  
Montrer leur parure éphémère ?

Le printemps les voyait fleurir,  
Leur parfum charmait le rivage ;  
Mais leurs fruits conçus dans l'orage  
Sont tombés avant de mûrir.

(12 octobre 1821).

Louis DE VIGNET.

## Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

---

LE MERCURE DE FRANCE du 16 mars. — *Les tiroirs de Chateaubriand*, par E. Herpin ; du 1<sup>er</sup> avril. — *Vingt-neuf lettres inédites de Mérimée*, publiées par Ad. Paupe. — *La Rabouilleuse, Balzac à Issoudun*, par Maurice Serval.

REVUE DES DEUX MONDES du 15 avril. — *Alfred de Vigny et Berlioz*, par M. Ernest Dupuy.

REVUE DE PARIS du 15 avril. — *Lettres inédites de lord Byron à Murray*, son éditeur.

DAS BLANBUCH (Berlin). — *Aperçus sur Sainte-Beuve*, d'après le livre de M. Léon Séché, par Bordes-Millo.

REVUE DES FRANÇAIS du 25 avril : *La détresse de Lamartine*, par Léon Séché.

---

# BIBLIOGRAPHIE

---

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Les Origines et la Jeunesse de Lamartine* (1790-1812), par Pierre de Lacretelle, 1 vol. in-18.

Nous avons déjà sur *la Jeunesse de Lamartine* un bon livre de M. Reyssié. En voici un autre d'une documentation plus copieuse et plus sûre. Certes, tout n'est pas nouveau dans ce que nous raconte M. de Lacretelle. Il a utilisé beaucoup de travaux enterrés dans les bulletins de l'Académie de Mâcon, sans parler de la *Correspondance* de Lamartine à laquelle il a fait de nombreux emprunts, mais il a su mettre au point (et c'est le principal mérite de ce livre) une foule de choses sur lesquelles on avait plus ou moins divagué, et le chapitre des Origines est entièrement neuf. C'est même le plus intéressant de tous. M. de Lacretelle a eu à sa disposition l'original du *Manuscrit de ma mère*, mais il ne semble pas en avoir tiré jusqu'à ce jour un grand parti. Peut-être sera-t-il plus heureux, et nous aussi, dans un autre volume. Car il nous annonce une suite à cet ouvrage. Souhaitons qu'il mette la main sur la correspondance inédite des membres de la famille de Lamartine. Celle de l'abbé de Lamartine, entre autres, si elle existe encore, doit être bien intéressante.

On savait que la jeune fille pour laquelle Lamartine fut envoyé en Italie en 1811, s'appelait Hélène Pommier. M. Duréault, secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon, vient même de nous donner sur elle et sa famille, dans une substantielle brochure (1) des détails qui valaient la peine d'être recueillis. M. de Lacretelle a bien fait de les reproduire dans son livre, ainsi que tous les renseignements que M. Paul Maritain avait réunis sur l'abbé Dumont. De la sorte ils seront à la portée de tout le monde.

Quant aux rapports de Lamartine avec M<sup>me</sup> Charles, si M. de Lacretelle ne nous apprend rien de neuf, il commet par contre une erreur assez grosse que je m'en voudrais de ne pas lui signaler.

Page 259, il dit ceci :

« En 1816, Lamartine avait fait parvenir à M<sup>me</sup> Charles quelques-uns de ses poèmes ; ils faisaient partie, sans doute, de ces deux volumes d'élégies composées de 1811 à 1813, et inspirées par la

(1) « La Première passion de Lamartine », Mâcon, Protat frères.

mémoire de Graziella désignée sous le nom d'Elvire. Aussitôt, M<sup>me</sup> Charles interrogea Virieu sur cette première Elvire, et celui-ci répondit avec assez de désinvolture : *Oui, c'était une excellente petite personne pleine de cœur et qui a bien regretté Alphonse ; mais elle est morte, la malheureuse ; elle l'aimait avec idolâtrie ! elle n'a pu survivre à son départ... »*

Et M. de Lacretelle d'ajouter :

« De ceci on peut déduire que la fin de Graziella tout au moins est exacte. »

Cette conclusion serait légitime, en effet, si Virieu avait tenu ce langage à M<sup>me</sup> Charles. Mais M. de Lacretelle a mal lu la lettre de cette charmante femme où les paroles de Virieu sont rapportées. Virieu s'était contenté de dire : *« Oui, c'était une excellente petite personne, pleine de cœur et qui a bien regretté Alphonse !... »*

Et c'est M<sup>me</sup> Charles qui ajouta :

*« Mais elle est morte, la malheureuse ! elle l'aimait avec idolâtrie ! elle n'a pu survivre à son départ... »*

Ce n'est pas la même chose, comme on voit, et rien ne prouve que Graziella était morte en 1817, quand M<sup>me</sup> Charles et Virieu s'entretenaient d'elle ainsi. J'ai même de sérieuses raisons d'en douter.

En résumé, le livre de M. de Lacretelle est un des meilleurs qu'on ait écrits sur Lamartine jeune.

LIBRAIRIE NILSSON. — *La vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore*, par Lucien Descaves, 1 vol. in-18.

Voici un livre charmant et qui laisse bien loin derrière lui tous ceux qu'on a consacrés à M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, y compris celui de M. Jacques Boulenger. D'abord il est écrit avec un rare talent, ensuite il résout à peu près tous les problèmes de cette vie douloureuse. Il n'y a guère que celui des relations de Latouche avec Marceline qui reste entier avec son formidable point d'interrogation. À vrai dire M. Lucien Descaves ne croit pas que l'enfant naturel de Marceline ait eu Latouche pour père. Il estime même qu'on a eu tort de faire le moindre fond sur le mot fameux de Guttinguer qui a orienté les recherches des historiens de ce côté. Pour lui, Guttinguer ne fut qu'un *dindon* qui ne mérite aucune créance. Ce n'était pas l'avis de Sainte-Beuve qui le connaissait mieux que personne et qui n'était pas homme à se laisser duper. Ce n'est pas mon avis non plus, et comme tous les papiers de Guttinguer sont

entre mes mains, je crois le connaître un peu, moi aussi. Non, Guttinguer n'était pas un dindon. Il était même tout le contraire d'une bête. C'était un homme de beaucoup d'esprit et qui en savait long sur les uns et les autres, parce que sa fortune énorme, sa générosité et son absence de scrupules lui permettaient de recevoir toutes sortes de confidences. Que M. Lucien Descaves veuille bien patienter un peu, il verra que Guttinguer était assez bien informé sur tout ce qui touche à Marceline.

Le livre de M. Descaves est divisé en quatre chapitres : l'enfant, la jeune fille, l'épouse, la mère. C'est le premier chapitre qui m'a fait le plus de plaisir. C'est à proprement parler un petit chef-d'œuvre. M. Lucien Descaves y a mis une poésie dont quelques-uns ne le croyaient pas capable. J'ajoute que pour l'écrire il a utilisé des sources que ni M. Boulenger ni personne n'avaient même soupçonnées. Et tout le long du livre on trouve des choses absolument neuves. Je félicite M. Descaves d'avoir vengé Valmore des injures que lui ont prodiguées les biographes de sa femme. Non ce n'était pas un Delobelle. Autrement Marceline, toute bonne qu'elle était, n'aurait pas eu pour lui l'estime affectueuse qu'elle lui portait. Delobelle est vite dit par le temps qui court. Je me méfie des gens qui peignent d'un mot cruel un caractère plus ou moins incertain.

LIBRAIRIE DELAGRAVE. — *Les Poètes du Terroir, du xv<sup>e</sup> au xx<sup>e</sup> siècle*, tome III. Textes choisis et notices biobibliographiques par A. Van Bever : *Languedoc et Comté de Foix, Lorraine, Lyonnais, Nivernais, Normandie*, 1 vol. in-16, prix : 3 fr. 50.

Ce troisième volume des *Poètes du Terroir* est aussi intéressant que les deux premiers. Peut-être même l'est-il davantage encore au regard du Romantisme. On y trouve, en effet, d'excellentes notices et un choix de poésies très judicieux sur J. de Rességuier, Jean Reboul, Napoléon Peyrat, M<sup>me</sup> Tastu, Pierre Dupont, Victor de Laprade, Jean Tisseur, Clair Tisseur, Joséphin Soulayr, Chênedollé, Barbey d'Aurevilly, G. Le Vavasseur, Albert Glatigny, etc. Et M. Van Bever dont tous les travailleurs connaissent la conscience et l'érudition, a écrit en tête de chaque province une étude où il est impossible de mieux rendre le caractère et le tempérament de la race. L'authologie des *Poètes du Terroir* est bien supérieur à toutes celles qu'on a publiées jusqu'à ce jour. Le plan sur lequel elle a été faite, la richesse des matériaux que M. Van Bever a mis en œuvre lui assure une place à part parmi les travaux de ce genre.

LIBRAIRIE PLON & NOURRIT. *Les Matins d'argent*, poésies par Maurice Brillant, 1 vol. in-18.

Ce livre fait pour les jeunes âmes, pour les amoureux de vingt ans en quête d'un amour pur, est tout parfumé de douceur angevine. Il semble que l'auteur ait bu de l'eau de Loire et qu'il ait respiré l'air du Petit Lyré. En tout cas, il est certainement de la grande famille des poètes de sentiment qui se rattachent à Joachim du Bellay et à Lamartine.

Qu'on en juge plutôt par les vers qui suivent :

#### LA MOISSON

A l'ami qui me montra le chemin.

Jadis, en gravissant le flanc de la colline,  
Je m'attardais à contempler le ciel lointain  
Et les sommets que l'aube ou le soir illumine,  
Et je cueillais des fleurs tout le long du chemin.

Mes vers légers volaient sur les épines blanches,  
Se mêlant aux chansons des insectes rieurs;  
Aux murmures de l'eau, des herbes et des branches,  
Et mes rêves tremblaient dans le regard des fleurs.

Hélas ! croyant ainsi remplir ma tâche humaine,  
Heureux, je bénissais le ciel, — et cependant,  
M'écartant un peu plus chaque jour de la plaine,  
Je ne sais quel désir me poussait en avant...

Or, un soir, j'aperçus dans la blonde lumière  
Le champ d'épis vaste et tremblant. — Les moissonneurs  
Chantaient un chant d'amour doux comme une prière,  
Et je fus si troublé que j'oubliai mes fleurs.

O fleurs, charme des bois, des coteaux et des plaines,  
O sourires très purs que Dieu mit sur nos pas  
Pour fêter nos bonheurs et pour calmer nos peines,  
O fleurs du ciel, mon cœur ne vous dédaigne pas.

Mais j'aime mieux l'épi, brillant comme une flamme,  
L'épi lourd et fécond qui fait vivre les corps,  
Le pur froment de Dieu qui fait vivre notre âme,  
Je préfère à la fleur pâle l'épi des forts

Frère, je veux entrer au champ que tu moissonnes,  
Je veux donner aux blonds épis tout mon amour.  
Et ma main, qui ne sait que tresser des couronnes,  
Se meurtrira sur la faucille tout le jour.

Et si parfois dans les sillons je cueille encore  
Le coquelicot frêle ou le bleuet rêveur,

Ce sera pour fleurir la gerbe qui se dore,  
Ou pour fêter, le soir un jour de grand labeur.

O moissonneur, debout chaque jour à l'aurore,  
Je suivrai dans le champ la trace de tes pas,  
Je serai l'ouvrier modeste qu'on ignore  
Et l'humble ami que l'on ne connaît presque pas.

Mon souvenir sans cesse auprès de toi chemine,  
Et te bénit sans cesse, ô frère bien-aimé,  
Qui marchant le premier dans la moisson divine,  
Viens d'attirer mon cœur frémissant et charmé.

C'est pour te dire, ami, quel rêve m'environne,  
Et quel bonheur en moi sonne son carillon,  
Que j'ai comme autrefois tressé cette couronne,  
Et que je t'ai cueilli ces fleurs dans le sillon.

#### LE COQUELICOT

Au même

La floraison d'avril transparente et légère,  
Dont toute la tendresse a passé dans ton cœur,  
M'avait offert pour toi la jeune primevère,  
Qui chante en ses yeux clairs le renouveau vainqueur.

L'anémone pétrie avec de la lumière,  
Et la pervenche ouvrant son calice rêveur  
Comme un regard d'enfant qui sourit à sa mère...  
Je t'apporte ce soir une plus noble fleur.

La pourpre de son front brille comme une flamme  
Et dans l'or des moissons fait des taches de sang...  
J'ai voulu te cueillir son rire frémissant,

Car, aux brises du ciel tremblant comme ton âme,  
La fleur ardente où le soleil mit un rayon  
Vit avec les épis et meurt sur le sillon.

#### LA CHANSON DU VIEUX LABOUREUR

J'ai peiné jusqu'au soir sur ma tâche divine,  
Mais maintenant que la nuit monte à l'horizon,  
Que ma démarche tremble et que mon front s'incline  
Et que l'ombre grandit autour de ma maison.

Je me promène seul, lentement, sur la route.  
Et, dans les champs féconds traînant mes pas lassés,  
Je revois les printemps disparus, et j'écoute  
Chanter en moi le souvenir des jours passés.

Je n'ai pas déserté vers les cités fatales,  
J'ai vécu sur mon sol qui rêvait avec moi,  
Et dans le carillon de mes cloches natales,  
Qui versaient en mon cœur le courage et la foi.

Je ne me suis pas fait esclave de la terre,  
Et j'ai marché, levant le front, par les chemins,  
Car je savais le prix de mon labeur austère  
Et que je travaillais pour mes frères humains.

Notre tâche est si belle à qui sait la comprendre !  
Dieu s'approche de nous dans le calme des bois,  
Et c'est comme sa voix que nous croyons entendre  
Le soir dans les sentiers où surgissent des croix.

La nature immortelle autour de nous frissonne,  
Notre chanson se mêle à la chanson des nids,  
Et les grands horizons pensifs des soirs d'automne  
Nous ont donné l'amcur des espoirs infinis.

Lorsqu'approche la nuit traînant ses longs murmures,  
En ramenant nos bœufs fatigués du labour,  
Nous chantons notre rêve, et nos poitrines dures  
Tressaillent sur des cœurs qui palpitent d'amour.

La foule a dédaigné notre âme taciturne  
Que son rire méchant ne comprendra jamais ;  
L'âme des paysans ressemble au lac nocturne  
Où les clartés du ciel se reflètent en paix.

Maintenant je m'en vais, calme, puisque c'est l'heure,  
Puisque le père doit faire place aux enfants,  
Et puisqu'il faut que, chaque jour, le passé meure  
Pour que d'autres matins se lèvent triomphants.

Et je livre à mes fils, en fermant mes paupières,  
Mes champs à cultiver et ma tâche à finir ;  
Les fils continueront la tâche de leurs pères  
Et leurs sanglants efforts vers les jours à venir.

Je ne veux pas chercher où leurs pas les conduisent,  
Je les laisse accomplir leur travail fraternel,  
Car, sans courber les yeux vers la terre qu'ils brisent,  
Ils guident la charrue en regardant le ciel.

Je souris en voyant leur rêve qui s'envole  
Dans le rire de l'aube ou dans la paix des soirs,  
Leur beau rêve inconnu m'attire et me console,  
Et mon vieux cœur s'émeut à leurs jeunes espoirs.

Mes fils, ne croyez pas vos efforts inutiles,  
Dieu bénit le labeur paisible de vos mains...  
Loin de la foule et loin de ses clameurs stériles  
Vous préparez le renouveau des lendemains.

Certes, voilà de beaux vers et qui auraient réjoui le cœur de  
Lamartine, lui qui aimait tant la terre, les vigneron et les  
laboureurs !

L. S.

Le Gérant : LÉON SÉCHÉ

# LES TIROIRS DE CHATEAUBRIAND

---

Les papiers que, au moment de l'inventaire, on découvre dans les tiroirs d'un écrivain décédé offrent toujours un réel intérêt. S'il les avait conservées, les chères reliques, c'était, évidemment, parce qu'elles lui rappelaient des phases importantes de sa vie : l'époque lointaine de son mariage, les heures de succès et de gloire, les beaux voyages d'autrefois. Ou bien, seulement, un soir de tristesse, une intrigue passagère, un sourire d'amour...

Ces feuillets jaunis, ces lettres décolorées nous font pénétrer dans l'intimité de sa vie et les secrets de son cœur.

Aussi, deviennent-ils d'un intérêt historique de premier ordre, s'ils appartenaient à Chateaubriand, si c'était l'Enchanteur René qui les avait pieusement déposés dans le coffret des souvenirs.

Après la mort de Chateaubriand, ses archives, cotées et paraphées par le notaire, furent partagées entre ses héritiers.

Les papiers échus aux enfants de sa sœur Bénigne (1) sont actuellement la propriété de M. le colonel de Châteaubourg. Longtemps égarés, ils ont été récemment découverts, au fond d'un vieux meuble.

Ce sont ces papiers qui forment l'objet principal de cette étude.

## I

### LE CONTRAT DE MARIAGE DE CHATEAUBRIAND

Voici, tout d'abord, sur papier au timbre de la province de Bretagne, le contrat de mariage entre René et Céleste Buisson de la Vigne, l'amie de Lucile. Il est en date du 17 mars 1792, du ministère de MM<sup>es</sup> Leroy et Malapert, notaires royaux, établis et résidents à Saint-Malo (2).

(1) Bénigne-Jeanne de Chateaubriand, née le 31 août 1761, épousa, en premières noces, M. de Québriac, et, en secondes noces, M. de Châteaubourg.

(2) Le titulaire actuel de l'étude de M. Leroy est M. Vercoutère, notaire à Saint-Malo. Il a bien voulu chercher dans ses archives et a découvert la minute du contrat de mariage dont nous donnons ici l'analyse.

François-René, en sa qualité de mineur émancipé, est assisté de son curateur, M. Jean-Baptiste Gesbert, juge au tribunal du district de Dinan. A ses côtés est sa mère, chez laquelle il demeure, rue des Grands-Degrés. Également, son oncle, Marie-Antoine-Bénigne de Bédée.

Céleste, née de Jacques Buisson et de dame Céleste Rapon de la Placelière, est orpheline. Comme René, elle est mineure émancipée, et assistée de son curateur, Jacques-Pierre Buisson de la Vigne, son aïeul, chez lequel elle habite, près la Porte de Dinan. C'est chez lui qu'on instrumente.

D'autres parents entourent la jeune fille : son oncle, de Lorient, François-André Buisson, ainsi que Michel et Denis Bossinot de Pemphily, Robert Servan, Pottier de la Houssaye, Robert Duhaut-Cilly, fils, les oncles de Saint-Malo.

Céleste, dont la fortune est indivise avec sa sœur Anne, épouse de Parseaux, possède une très jolie dot. Elle apporte sa moitié dans sept contrats de constitution, sur le ci-devant clergé de France. Le montant de ces sept obligations, qui était originairement de 137.200 livres, a été remboursé, toutefois, jusqu'à concurrence de 60.000 livres, également indivis avec sa sœur, et constitué à 5 %, sur les ci-devant Etats de Bretagne ; sa moitié indivise, dans un capital de 20.000 livres, sur l'emprunt national de 120 millions, et sa moitié indivise dans la terre de Beauvais et le ci-devant fief de la Brosse, en Saint-Servan, d'un revenu de 39.953 livres.

Le tout forme une dot de 111.579 livres, à laquelle il faut encore joindre 1.500 livres de rente, provenant de divers héritages, et les économies faites par le tuteur.

L'apport de René est bien plus modique. C'est sa part de puîné, dans la succession de son père. Elle s'élève, en tout, à 62.740 livres, 13 sols et 4 deniers. Dans cette somme, sa fortune immobilière, encore indivise, figure pour 40.000 livres.

Le régime adopté est celui de la communauté réduite aux acquêts. Mais le contrat porte différentes clauses qui durent vivement froisser l'orgueil de René, et manifestent, contre lui et les siens, un profond état de suspicion, que vont expliquer les événements qui précéderent ce contrat.

Ainsi, il est entendu que, par dérogation à la Coutume de Bretagne, le régime de la communauté de biens ne s'ouvrira qu'après la majorité de Céleste, et même alors elle aura le droit de toucher ses revenus, sans autorisation maritale. Tous les biens qui pour-

ront échoir à Céleste, avant sa majorité, seront perçus et placés, par ses parents à leur unique convenance.

Jusqu'à la majorité de Céleste, enfin, il existera, entre les deux jeunes conjoints, une sorte de communauté provisoire, constituée avec une somme de 10.000 livres, prélevée par moitié sur la dot de chacun d'eux.

La découverte de ce curieux contrat éclaire, lumineusement, les mystérieuses circonstances qui entourèrent le mariage de René.

Ce dernier raconte, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, que son mariage fut célébré, par un prêtre insermenté, au commencement du mois de mars 1792, et qu'immédiatement sa femme lui fut enlevée, pour être conduite au couvent de la Victoire, à Saint-Malo, où Lucile obtint l'autorisation d'aller lui tenir compagnie. C'est qu'un oncle de M<sup>lle</sup> Buisson, M. de Vauvert, grand démocrate, arguant que l'aïeul de Céleste était en enfance, avait déposé une plainte en règle, pour rapt, contre le futur auteur du *Génie du Christianisme*.

« Après plaidoiries », raconte Chateaubriand, « M. de Vauvert se désista, et le curé constitutionnel, largement rétribué, cessa, lui-même, toute réclamation. »

Or, Sainte-Beuve, dans la leçon du cours professé par lui, à Liège, en 1848-1849, sur *Chateaubriand et son groupe littéraire, sous l'Empire*, s'exprime ainsi : « Sur ce mariage, il m'a été « raconté d'étranges choses. Je dirai peut-être ce que j'ai su, à la « fin de ce volume. »

En effet, dans ses notes, il raconte, ensuite, contredisant le récit de René, que celui-ci « aurait imaginé d'épouser M<sup>lle</sup> de la Vigne, « comme dans les comédies, d'une façon postiche, en se servant « d'un de ses gens comme prêtre, et d'un autre comme témoin. Ce « qu'ayant appris l'oncle Buisson serait parti, armé d'une paire « de pistolets, et accompagné d'un vrai prêtre, et, surprenant les « époux, de grand matin, il aurait dit à son beau-neveu : Vous « allez maintenant épouser tout de bon ma nièce, et sur l'heure ; « ce qui fut fait. M. de Pougerville, étant à Saint-Malo, en 1851, « y connut un vieil avocat *de recommandation*, qui lui conta le « même fait, et exactement avec les mêmes circonstances.

« Naturellement, dans ses *Mémoires*, M. de Chateaubriand n'a « pas touché un mot de tout cela... »

Pour réfuter cette version, M. Edmond Biré invoque, en note, dans la nouvelle édition des *Mémoires d'Outre-Tombe* (1), chez

(1) Tome II, page 549.

Garnier frères, sous la rubrique « le Mariage de Chateaubriand », le témoignage d'un historien malouin, Charles Cunat, qui, dans sa *Bibliographie des Malouins célèbres*, donne *in extenso* la publication de l'acte de mariage de Chateaubriand.

Cette publication est du dimanche 18 mars 1792.

Aux archives municipales de Saint-Malo, se trouve l'acte de mariage, qui fut célébré, le lendemain, à la cathédrale de Saint-Malo (1).

Cet acte de mariage est signé de Céleste Buisson ; François de Chateaubriand ; François-Auguste Buisson ; Michel Bossinol ; Malapert fils ; Lecoq ; *Duhamel*, curé. Retenons ce nom.

« Le récit des *Mémoires d'Outre-Tombe* », conclut Edmond Biré, en s'appuyant sur la publication citée par Cunat, « a donc pour elle toutes les vraisemblances, tandis que la version où s'est complu Sainte-Beuve sonne le faux, à chaque ligne. »

« Très pieuses », dit aussi le savant critique, avant en horreur les prêtres intrus, la mère et les sœurs de Chateaubriand étaient, sans nul doute, restées en rapports avec des prêtres non assermentés, lesquels, d'ailleurs, au commencement de 1792, étaient encore nombreux en Bretagne... »

Telles sont les trois versions éminemment contradictoires données sur les romanesques circonstances qui entourèrent le mariage de Chateaubriand.

En réalité, où est la vérité ?

Nous savons, à coup sûr, que Chateaubriand se maria, le lundi 19 mars 1792, dans la cathédrale de Saint-Malo, et que son mariage avait même été précédé d'un contrat en due forme.

Si Chateaubriand n'a rien dit de ce mariage, c'est que *Duhamel* était, depuis le 29 mai 1791, le curé constitutionnel de Saint-Malo (2).

Mais, antérieurement, dans les premiers jours du mois, il s'était bien marié secrètement, devant un prêtre insermenté : *l'abbé Baudouard*, ex-chapelain des *Bénédictines du couvent de la Victoire*. Le récit qu'il donne de ce mariage secret est rigoureusement exact et trouve sa preuve dans le procès même qui en fut la conséquence (3).

1 Voir cet acte de mariage dans notre étude « Saint-Malo sous la Terreur. Silhouettes effacées » Bulletin de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo 1908.

(2) Sur le curé constitutionnel Duhamel, voir notre étude précitée.

(3) Au greffe du tribunal de Saint-Malo ne se trouve plus que la chemise du dossier.

En résumé, Chateaubriand se maria deux fois, et le désistement de l'instance introduite par M. de Vauvert fut motivé justement par la promesse faite par Chateaubriand de se marier à nouveau, devant le curé constitutionnel. Ainsi, tout le monde finit par s'entendre. Toutefois, dans le contrat de mariage qui régit le régime financier des deux époux, perçue encore la preuve des mécontentements, apaisés seulement de la veille.

A Saint-Malo, rue des Grands-Degrés, — sombre et étrange rue, formée d'un long escalier de granit, — on montre, au n° 4, une belle maison de pierre, d'austère architecture, qui portait autrefois le numéro 479. C'est là, dans un salon aux coins arrondis, et richement lambrissé d'acajou, que se maria effectivement Chateaubriand, avec Céleste, l'amie de Lucile, devant le bon abbé Baudouard, l'ex-chapelain de ce couvent de la Victoire dont parle à maintes reprises René, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*.

## II

### UNE LETTRE INÉDITE DE CHATEAUBRIAND

Chateaubriand raconte, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* (1), comment il fut élu, en 1811, après la mort de Joseph de Chénier, membre de l'Académie française, et fut invité à lire son discours de réception devant une commission désignée à cet effet.

Cette commission, ayant repoussé le discours du nouvel académicien, en raison de nombreux passages susceptibles de mécontenter l'Empereur, le comte Daru le pria de venir reprendre son manuscrit.

Voici dans quels termes Chateaubriand refusa de faire les rectifications qui lui étaient demandées :

Monsieur le Ministre,

La seconde classe de l'Institut a rejeté, à une grande majorité, le discours que j'avais composé, pour ma réception à l'Académie.

J'aurais quelques droits de me plaindre, mais, oubliant le nouveau désagrément qu'on a cru me faire éprouver, je viens me mettre à l'abri, sous votre protection.

MM. de Ségur, de Fontanes, Segond, et quelques autres ont pensé que mon discours était nuisible pour moi, pour la mémoire de M. de Chénier, pour l'Académie me faisant l'honneur de m'admettre dans son sein.

(1) Pages 32 et suivantes, « Mémoires d'O.-T. » (Edition Ed. Biré).

Des éloges d'une gloire éclatante s'y trouvaient mêlés à des opinions libres et généreuses.

Ces éloges pouvaient donc avoir quelque prix, car on voyait qu'ils ne portaient pas d'une âme rivale. Chose étrange ! Un discours, où je cherchais à relever la dignité des gens de lettres, est repoussé par eux.

On ne manquera pas, pour excuser un acte violent, d'empoisonner mes paroles, de les représenter comme tendant à réveiller des souvenirs dangereux et des paroles qu'il faut éteindre, tandis que, dans la vérité, rien de plus modéré, de plus indulgent n'a jamais été écrit sur un sujet aussi dangereux en lui-même.

Je vais jusqu'à excuser les opinions de M. de Chénier, jusqu'à le venger de terribles calomnies dont il a été la victime, jusqu'à confondre, dans les mêmes regrets et la même douleur, les cendres de son frère avec les cendres de mon frère.

Je devais, à la vérité, un mot de la mort de Louis XVI, mais, en mêlant à ce triste souvenir celui de chaudes marques de regret, je me suis mis, monsieur le Ministre, dans une position étrange. Le mal est sans remède, car je ne puis prononcer le discours que j'ai écrit, et l'honneur me défend d'en composer un autre.

La mémoire de M. de Chénier ne m'est pas assez chère, pour que je sacrifie mes principes, et jamais je n'achèterai mon repos aux dépens de ma considération politique.

Je viens exposer la pure vérité : mon discours respire l'indépendance. J'ai pensé que des sentiments élevés, noblement exprimés au pied d'un grand homme, ne pouvaient que m'attirer son estime.

Il est toujours aisé de satisfaire quelqu'un qui ne désire qu'une retraite honorable, l'oubli et la paix.

Veillez agréer, etc.

VICOMTE RENÉ DE CHATEAUBRIAND.

Ces lignes sont la reproduction d'un brouillon, couvert de ratures, écrit de la main même de Chateaubriand.

Ce brouillon est épinglé au billet de Daru, publié dans *les Mémoires d'Outre-Tombe*.

### III

#### PREMIER SÉJOUR A ROME

#### LETTRE DU VICOMTE DE BONALD

Lorsque Chateaubriand, nommé, en 1803, premier secrétaire d'ambassade, à Rome, eut pris possession de son poste, le vicomte de Bonald lui écrivit, dans les termes suivants :

Au Monna, le 18 septembre 1803.

Notre bon Clausel (1), mon cher Confrère, m'a fait l'amitié de me

(1) Jean-Claude Clausel de Coussergues était un des amis les plus chers de Chateaubriand. Voir « les Dernières années de Chateaubriand » (1836-1848), par Ed. Biré, à Paris, Garnier.

communiquer une de vos lettres, dans laquelle vous avez la bonte de vous souvenir de moi, au milieu d'êtres et de choses qui nous feraient vous excuser de l'oubli de tout le reste, et même pour un moment de l'oubli de vos amis.

Mais, mon cher Chateaubriand, vous n'êtes pas de ceux-là que le succès enivre, et il en est, certes, auxquels vous devez être trop accoutumé, pour qu'ils puissent changer votre cœur ou ébranler votre tête.

Je parle des succès intellectuels, car, pour ceux de la fortune, vous avez, comme moi, trouvé au désert plus souvent des graines amères que la semence fertile.

Les avantages que vous offre votre poste actuel sont, peut-être, eux-mêmes, diminués par un travail qui n'est pas de votre goût, auquel l'indépendance de votre caractère aura quelque peine à s'accoutumer.

Après tout, je ne veux pas savoir, cher Monsieur, si vous êtes riche, si vous êtes content, si votre position ne contraste pas trop fortement avec vos goûts ; si vous avez le temps de vous livrer à vos études favorites ; si tout ce qui vous entoure est en harmonie avec vous ; si vous vous trouvez bien, en un mot, ou si vous espérez mieux.

Ne faut-il pas, en effet, pour être complètement heureux, toujours espérer mieux ? et mon cœur désire vous savoir aussi heureux qu'un homme peut l'être, ici-bas.

Vous m'avez raccommoé avec le Très Saint-Père, contre lequel, depuis certain article du Concordat, j'avais une dent de lait. Il vous lit. Il vous goûtera. J'en suis sûr

Mais ces Italiens sont-ils aussi avancés que nous ? Il faut l'être, pour vous lire avec fruit et vous comprendre. Je veux dire : comprendre votre idée. Vous m'entendez : cette idée si juste, si grande, si lumineuse ; idée de la perfection que le christianisme a semée dans les esprits et dans les mœurs ; ce grand essor qu'il a donné à tous les développements de l'intelligence, de telle sorte qu'un homme, d'esprit éclairé, peut, en supprimant la chaîne des conséquences intermédiaires, conclure à la divinité du christianisme.

Encore une fois, ce peuple rusé, spirituel, adroit, mais faible, subtil, mou et voluptueux, est-il encore à même de comprendre tout cela ? Voit-il la Religion ailleurs que dans les églises, et la perfection ailleurs que dans les cloîtres ?

Ou bien, lui faut-il, pour le mûrir, encore quelques siècles d'une meilleure constitution politique, et trois ou quatre Révolutions à la Française ?

Cependant, un de mes bons amis, homme d'esprit et de mérite, jadis chanoine et professeur de Sorbonne, émigré, qui plus est, grand-vicaire de l'évêque de Montefiascone, prétend que les Italiens ont la plus grande vénération pour M. Bossuet, et il commence à en augurer plus favorablement.

Si vous trouvez cet honnête homme sur votre chemin — il s'appelle l'abbé Diéche — parlez un peu de moi, ensemble. Surtout, rendez-lui tous les services dont vous permettent de disposer votre situation et le prestige qui l'environne.

Mon ami est un familier de l'abbé Maury.

Etes-vous content de cette belle ville de Rome, veuve de tant de rois, et toujours *Reine du Monde* ?

Sans doute mon enthousiasme pour les grâces des Romaines n'est pas excessif. Je pense cependant qu'il y a beaucoup à admirer et à se nourrir, dans l'évocation du souvenir et la contemplation des monuments qui ne sont pas les plus anciens.

Le Capitole de la société chrétienne est d'un autre intérêt que les résidences de Claude ou de Néron, et même que le berceau de Brutus.

Les Catacombes, où dorment des milliers de martyrs, évoquent des souvenirs plus touchants et plus doux que l'Amphithéâtre, où le sang humain coula à grands flots.

Le Dôme de Saint-Pierre appelle plus le respect que le Capitole.

Dans cette Rome, vous ferez une ample moisson, si vous avez le temps de moissonner, car je vois qu'on vous occupe de diplomatie.

La diplomatie, d'autres pourraient la faire, comme vous. Mais vous, vous pouvez faire des œuvres intellectuelles où personne ne saurait vous suppléer.

Si mon souvenir vous a suivi jusqu'à Rome, je désire bien vivement qu'il se présente à vous, jusqu'aux pieds du Saint-Père. Vous me nommerez à Lui, comme ayant aussi combattu dans la même armée, quoique sous d'autres enseignes.

Désormais, je suis mort au monde de Paris, je m'occupe, ici, obscur et paisible, à étayer les débris d'une fortune qui croule de tous côtés.

Je vis au milieu de bonnes gens qui ne connaissent d'autres livres que les almanachs. Peut-être, pensent-ils, si le bruit qu'a pu faire mon nom est allé jusqu'à eux, que moi aussi j'ai fait quelques almanachs.

Ici, je vous l'assure, l'amour-propre ne trouve qu'une maigre pâture. Ici, je ne suis pas incommodé de cette fumée qu'on appelle la Gloire.

Je ne vois rien qui puisse me tirer de ma position domestique. Un tiers ? peut-être.

Je voudrais profiter de cette solitude, pour continuer des travaux commencés. Mais, dans ce repos même, je suis trop distrait, par des travaux matériels et des dérangements de toute sorte, pour pouvoir m'occuper plus utilement.

Mais, je fais mon devoir quotidien, sans m'occuper de ce que me réserve l'avenir.

Je vous adresse cette lettre, à Rome, sans plus de précision, car vous n'avez pas donné d'autre adresse à Clausel.

Puisse-t-elle, néanmoins, vous parvenir ! Je le désire, vivement, afin que vous y trouviez un nouveau gage des sentiments de vive affection et de haute estime que je professe, cher Monsieur, pour vous et votre admirable talent.

Adieu.

DE BONALD.

#### IV

##### AU TEMPS DES AMBASSADES

Pour mettre dans leur vrai jour les lettres qui suivent, rappelons, en deux mots, la carrière politique de Chateaubriand.

Brouillé avec Napoléon, depuis l'exécution du duc d'Enghien,

et surtout depuis son discours de réception à l'Académie, qu'il refusa de modifier, ainsi que nous venons de le voir, il écrivit, en 1814, contre l'Empereur, la célèbre brochure : *De Bonaparte et des Bourbons*.

Après les Cent jours, il fut nommé premier secrétaire d'ambassade à Rome, puis ministre d'Etat et pair de France. Il se rangea parmi les ultras, et publia une brochure intitulée *De la Monarchie selon la Charte*. Cette brochure fut saisie par ordre de Decazes. De là, son ressentiment contre les ministres et son opposition violente, dans *le Conservateur*.

Réconcilié avec Louis XVIII, grâce à son mémoire touchant la vie et la mort du duc de Berry, il fut nommé ambassadeur à Berlin, puis à Londres. Il assista au Congrès de Vérone, sur lequel il écrivit deux volumes in-8 (1), devint ministre des Affaires étrangères, et fit décider la guerre d'Espagne. Disgracié de nouveau, il prit une part importante à l'opposition libérale du *Journal des Débats*. Nommé ambassadeur à Rome, en 1838, il donna sa démission, l'année suivante. Dès lors, il vécut dans la retraite et mourut en 1848.

De son temps d'ambassadeur à Berlin, il avait conservé cette lettre autographe de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse.

Monsieur le Vicomte de Chateaubriand,

Vous n'ignorez pas, sans doute, que votre lettre du 30 mars est restée longtemps sans me parvenir.

J'y ai trouvé, avec beaucoup de satisfaction, l'expression des sentiments avec lesquels vous avez quitté ma Cour.

Vous avez emporté mon estime et mes regrets, et je ne perdrai pas le souvenir des soins que vous avez mis à resserrer les liens d'amitié et de confiance qui réunissent aujourd'hui la Prusse et la France.

Je souhaite que vous obteniez partout les succès dus à vos talents et à vos principes, et je prie Dieu, monsieur le Vicomte de Chateaubriand, qu'il vous ait dans sa sainte et digne garde.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

Lorsque Frédéric-Guillaume écrivit cette lettre d'adieu à Chateaubriand, ce dernier était à Londres, en qualité d'ambassadeur, depuis le mois d'avril.

Chateaubriand durant son séjour à Berlin comme ambassadeur, était allé à Londres, bien qu'il n'en parle pas dans ses *Mémoires*. Dans ses tiroirs, en effet, il avait conservé le billet suivant :

(1) Paris, chez Delloye, 1838.

Royal-Lodge Windsor, 4 juin 1821.

Monsieur le Vicomte,

J'ai les ordres du Roi d'inviter Votre Excellence à venir dîner et coucher ici, jeudi courant.

J'ai l'honneur d'être, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

FRANCIS CONYNGHAM.

Chateaubriand, étant ambassadeur à Londres, envoya au roi un superbe ananas. Le duc des Cars lui en accusa réception, dans les termes suivants :

Saint-Cloud, 12 juin 1822.

Monsieur le Comte,

Je préfère vous laisser deviner l'expression des remerciements dont le Roi m'a chargé, pour vous, à l'occasion du présent que je lui ai remis de votre part, à courir les risques d'en diminuer les grâces, en voulant les rendre trop exactement.

Tout ce que je me borne à vous dire c'est qu'ils sont en proportion parfaite avec la grosseur extraordinaire et la saveur délicieuse de l'ananas.

DUC DES CARS.

Madame des Cars est infiniment reconnaissante de votre aimable souvenir.

Ci-dessous, une lettre que Chateaubriand, ministre des Affaires étrangères, reçut du célèbre docteur Récamier, son ancien médecin.

A Son Excellence, Monseigneur le Vicomte de Chateaubriand, ministre des Affaires étrangères.

Monseigneur,

Si votre santé va aussi bien que les affaires que vous gouvernez, vous ne devez pas avoir besoin d'*Esculape* ; mais votre ancien médecin peut avoir besoin de vous et il ne peut pas se refuser, en ce moment, à faire tous ses efforts pour appeler votre bienveillance sur un élève en langues orientales dont M. Joubert, professeur de Turc à la Bibliothèque Royale, fait le plus grand éloge.

M. Edouard-Gabriel Desaut est le fils d'une veuve parfaitement bien pensante. Il désirerait être nommé élève des Langues orientales, à Constantinople.

Vous pourriez ensuite ne le faire partir qu'à votre volonté.

Voilà ma requête, pour M. Desaut. Mais, j'en ai une autre à vous adresser pour moi : C'est que vous vouliez bien être persuadé qu'on ne saurait être, avec une plus haute considération que moi,

Monseigneur,  
Votre très humble et très obéissant serviteur.

RÉCAMIER.

Ce 4 juillet 1823.

## V

### LETTRES DU BARON PASQUIER

De son ambassade à Rome, Chateaubriand avait rapporté une liasse de lettres qui lui avaient été adressées par le baron Pasquier (1). Nous en détachons les suivantes :

Paris, 16 novembre.

Mon cher ami,

Malgré votre silence obstiné et l'oubli de la ferme promesse que vous m'aviez faite de me donner de vos nouvelles, aussitôt votre arrivée à Rome, je profite de l'occasion de M. de Ganay pour vous écrire ces quelques mots.

Toute lettre qui vient de la grande ville a son prix, au bout de bien peu de temps. Aussi, j'espère que celle-ci sera, pour vous, la bienvenue.

Nous savons la bonne réception qui vous a été faite, dans la capitale du monde chrétien ; elle ne vous devait pas moins, mais comme le monde ne sait guère à qui il doit, il faut lui savoir gré de toutes les exceptions.

Ce que vous désirez, en ce moment, c'est une lettre vous donnant le plus possible de détails sur ce qui se passe ici.

Je voudrais fort pouvoir vous satisfaire, mais, en vérité, si la matière est féconde, c'est en une infinité de petits détails dont l'intérêt ne saurait durer plus de vingt-quatre heures.

A l'intérieur, la situation politique est littéralement la même qu'au moment de votre départ.

Toujours, de grands efforts pour obtenir des satisfactions incomplètes, mais dont il faut bien se contenter, faute de mieux.

Le *Moniteur* vous a porté le remue-ménage du Conseil. Pour obtenir ce résultat, on a été, pendant trois semaines, dans un véritable état de crise.

(1) Le baron Pasquier, dont différentes lettres sont citées dans « les Mémoires d'Outre-Tombe », fut nommé, le 4 août 1830, après la retraite de M. Pastoret, président de la Chambre des Pairs. Ce fut entre les mains du baron Pasquier que Chateaubriand se démit de ses fonctions de ministre d'Etat et de son titre de pair de France.

Lorsque, nommé chancelier de France, Pasquier alla habiter le Palais du Luxembourg, il offrit gracieusement le logement à M<sup>me</sup> Récamier, dans son petit hôtel de la rue d'Anjou.

Enfin, nous en voilà sortis, jusqu'au jour où viendra l'indispensable nécessité d'un nouvel effort.

Décidément, la session ne s'ouvrira pas avant la fin de janvier. Elle commencera avec de nouveaux embarras et la nécessité de combiner d'autres accommodements, car on ne vit qu'à ce prix.

Vous savez, comme moi, ce qu'il en est de la Morée. On a le devoir d'en revenir, le plus tôt possible. Actuellement, on négocie, avec l'Angleterre, une sorte de pacte destiné à défendre ce qui a été fait contre toute velléité de destruction. Par ailleurs, les négociations avec l'Angleterre ne sont pas faciles, en raison de l'état précaire de son gouvernement.

Il est maintenant avéré que le roi d'Angleterre a de l'eau dans la poitrine, et n'en a plus que pour deux ou trois mois.

Son successeur n'est pas beaucoup plus solide. Pour ces raisons, personne ne peut dire, avec quelque certitude, entre les mains de qui sera le pouvoir dans six mois.

Cette situation est vivement et péniblement sentie par les Anglais. C'est un peuple qui raisonne. Il voit bien qu'il ne peut rien entreprendre, ni jouer le moindre rôle militant, dans les affaires de l'Europe.

Aussi, là-bas, en est-on arrivé à désirer, plus tôt que plus tard, la Régence, par laquelle il va falloir passer. Une fois organisée, la nation anglaise aura du moins une base sur laquelle elle pourra table, pendant sept ou huit années.

Vous voyez quels avantages pourrait donner à la France cette combinaison bien exploitée. Mais, nous-mêmes, sommes-nous dans une position beaucoup plus solide ? Ceux qui détiennent le pouvoir sont-ils assez assurés de le conserver, et donnent-ils à ceux qui les regardent faire une assez grande confiance dans leur propre durée ?..

Je ne vous parle pas de vos amis. Ils profitent sûrement des mêmes occasions que moi pour vous écrire.

Je désire vivement que vous me comptiez au nombre de ceux qui vous sont le plus attachés. Ne suis-je pas des plus anciens en date ?

Veillez me rappeler au souvenir de Madame de Chateaubriand, et agréer, mon cher ami, l'hommage de mon respect.

Tout à vous,

PASQUIER.

Paris, 18 décembre.

Mon cher Chateaubriand,

Votre lettre du 2 décembre m'a été très exactement remise. J'ai eu un plaisir véritable à voir enfin de votre écriture.

Vous pouvez bien me parler de vos ennuis. Je les connais à merveille.

Est-ce que, pour un séjour de six mois dans cette belle Italie, que je voyais cependant pour la première fois et avec un grand charme, je ne commençais pas, quand il s'est terminé, à avoir une grande impatience de revoir mon pays !

Il y a, pour tout le monde, un *Ranz des Vaches* qu'on n'entend qu'autour de ses foyers.

Votre belle position, dans la capitale du Monde Chrétien, et la

manière dont on vous y accueille sont cependant de grands adoucissements au mal de l'éloignement. Mais, n'importe ! Rome, je le sens à merveille, ne vaut pas, pour moi-même, l'entre-soi de la rue d'Enfer.

Je veux donc vous y revoir ; mais non pas — ne vous déplaie ! — dans votre fauteuil et en bonnet de nuit. Songez donc que je suis plus vieux que vous ! Si vous avez des prétentions à l'hôpital, où irai-je donc, moi ?

La politique de ce temps-ci ne peut guère s'écrire. Elle veut être causée, et c'est encore là un des grands inconvénients des séparations.

Quand je vous ai écrit, la dernière fois, au sujet du siège de Silistrie, était-il déjà abandonné ? Je ne le crois pas.

Cet événement déjà fort important par lui-même, s'est grossi en passant par Vienne. Il a occasionné partout une grande rumeur.

La main du duc de Wellington s'est serrée contre celle de Metternich. Cependant, ce dernier voudrait marcher plus vite que le premier. Wellington sait mieux calculer les chances de la guerre. S'il l'entreprenait, il voudrait être certain de la France, par un bon ministère.

Dire que, le mois dernier, on rêvait encore, dans le cabinet d'Allemagne, le retour prochain du *Grand Villèle* (1) ! Le fait est sûr. La France, depuis 1815, n'a eu d'autre ministre que lui ! Voilà ce qu'on dit en haut lieu. Heureusement que votre ami P..., qui est arrivé ici comme la colombe de l'arche et repartira de même, achèvera, je crois, de détruire cette douce illusion.

Faute de mieux, on voudrait assez de lui, dans le pays où il retournera, mais cela même n'est pas facile à arranger.

Pour détruire ces utopies, il ne fallait laisser passer ni la loi sur la Presse, ni celle de la liste électorale.

Mais, me direz-vous, on a fait ce qu'on a pu !

En somme, pour le dehors, le printemps verra, suivant toute apparence, la guerre d'Orient. Dans cette guerre, nous aurons une alliance. Malgré l'envie de quelques-uns d'y prendre part, j'augure qu'on laissera faire. On attendra le bénéfice du temps.

A l'Intérieur, je crois être certain que ni M. de Villèle ni M. de la Corbière ne paraîtront à la session.

M. G... se dispose, dit-on, à tenir à la Chambre des Pairs le gouvernail de l'opposition.

Et, maintenant, que vous dire sur tout ce qui circule le matin et est détruit le soir ?

Mille bruits. Sans fondement.

Je suis convaincu que la session s'ouvrira, tout étant dans l'état actuel. Plus tard, seulement, on pourra juger des dispositions de la majorité de la Chambre des députés, et dès lors des exigences auxquelles on tiendra plus ou moins à se soumettre.

A la première occasion, je m'empresserai de vous écrire à nouveau.

Je vous remercie d'avoir évoqué des souvenirs qui nous reportent à trente ans dans le passé. A tout prendre, ils ont été, certainement, dans les plus doux de notre vie.

Quelles bonnes et douces soirées nous passions, dans ce dernier étage

(1) Pasquier s'exprime ironiquement.

du Luxembourg ! Qui pourrait réunir, aujourd'hui pareille société, si unie, si spirituelle, si conforme d'idées ?

Et cette aimable personne qui y présidait !

Je vous ai dit, je crois, que j'avais, durant mon séjour en Italie, visité son monument (1) et l'avais déjà trouvé dégradé par le temps.

Comme il court ce temps ! et de combien de ruines est-il fait ?

Qu'est-on autre chose, lorsque, comme moi, on a passé les soixante ans !

Vous n'y êtes pas encore arrivé, je crois. Vous êtes donc *moins débris* que moi, par l'âge, et pour bien d'autres raisons encore.

Mes hommages, je vous prie, à Madame de Chateaubriand, et agréez l'assurance de ma vieille et sincère amitié.

Ecrivez-moi par toutes les bonnes occasions.

Tout à vous,

PASQUIER.

Paris, le 23 février

Mon cher ami,

C'est encore moi, car je ne veux pas laisser passer une occasion sans vous donner signe de vie.

M. de Boissy se charge de vous porter cette lettre ou de la remettre à celui qui peut-être, à sa place, partira ce soir.

Si c'est M. de Boissy qui vous arrive, il vous mettra mieux au courant que je ne puis le faire de tout ce qui se passe.

Vous savez que je n'ai jamais cru à aucune possibilité d'arrangement, dans l'état actuel des affaires. Mon opinion n'a pas changé ; je crains que beaucoup de maladresses n'aient enfanté de nouvelles difficultés.

Au reste, nous sommes dans la crise annuelle des sessions, toujours fécondes en imbroglio.

Les journaux vous tiendront au courant de la politique intérieure. Vous êtes de ceux qui savent lire entre les lignes. Donc, rien à vous apprendre de ce côté.

Pour l'extérieur, il en est autrement. On attend ici, avec une vive impatience, le résultat des conférences de Londres, dans lesquelles s'agit la question des limites de la Grèce.

Je doute fort qu'on puisse s'entendre. On ne sait rien de Constantinople. M. de Metternich, si hostile à une nouvelle campagne, commence, je crois, à perdre toute illusion à ce sujet, et à comprendre le tort qu'il a eu d'aiguiser l'amour-propre de la Russie en proclamant ses défaites, et, chaque semaine, en osant même en imaginer de nouvelles.

Le plus possible, il essaie donc de rattraper ses paroles ou celles de ses ambassadeurs. Mais elles ont produit leur effet.

Pourquoi donc conter toutes ces babioles à un homme qui est sur le point d'être l'arbitre d'une paix ? Cet honneur manquait à votre bril-

1. M<sup>lle</sup> de Beaumont, née Pauline de Montmorin, dont le tombeau fut érigé, dans l'église Saint-Louis-des-Français, à Rome, par les soins de Chateaubriand. Voir « Mémoires d'O. F. », page 377, tome II

lante carrière, et je vous félicite de l'occasion qui se présente de combler cette lacune.

Si vous en trouvez le loisir, écrivez-moi quelques lignes, me parlant et de vous et de votre nouvelle situation. Vous le devez à l'intérêt que j'y prends et que j'y prendrai toujours.

Tout à vous,

PASQUIER.

Paris, samedi matin.

Mon cher Chateaubriand,

La paix est faite. La nouvelle est arrivée télégraphiquement, de Strasbourg et de Toulon.

Les conditions sont assez bonnes : annexion de la place de Poti ; indépendance réelle et même agrandie des principautés, vis-à-vis la Turquie, une ou deux places démolies sur le Danube ; contribution de guerre de 130 millions environ, dont 18 millions payables avant que les Balkans soient repassés.

Pour le solde, les Turcs ont 10 ans pour s'acquitter ; mais on occupe Silistrie, jusqu'à parfait paiement.

Dans tous les cas, on reste encore à Constantinople pendant six semaines.

En ce qui concerne la Grèce, le sultan s'en remet aux décisions des conférences de Londres. Mais, de ce côté, il y a déjà quelque grabuge, parce que la Russie penche pour une indépendance plus absolue, au prix d'une légère diminution de territoire.

Le grand Wellington est, sur ce point, dans une grande fureur.

Voici le plus biscornu de l'affaire. Les ambassadeurs français et anglais ont jugé à propos d'appeler à Constantinople les flottes de leur nation respective. Les amiraux se sont mis en devoir de se rendre à l'appel ; sur quoi le sultan lui-même aurait fait avancer des troupes.

Tout cela m'a été dit de bonne source et me paraît vrai.

On parlait, hier soir, de Polignac, pour la présidence du Conseil.

Tout à vous,

PASQUIER.

## VI

### A PROPOS DU CONGRÈS DE VÉRONE

Des lettres que reçut Chateaubriand à propos de son livre sur le congrès, nous détachons la suivante qui, signée de Cazalès (1), offre un intérêt particulier.

(1) Edouard de Cazalès, rédacteur au « Correspondant », qui cessa de paraître au mois d'août 1831 ; à « la Revue Européenne », qui, dit M. Ed. Biré dans son livre sur « les Dernières années de Chateaubriand », fut, non sans éclat, pendant quelques années l'expression du même esprit et l'œuvre des mêmes écrivains ; à « l'Université catholique », où parut le compte-rendu auquel fait allusion la lettre ci-dessus.

Kergré, 3 septembre 1838.

Monsieur le Vicomte,

Je suis heureux que mon compte-rendu du Congrès de Vérone, paru dans l'*Université Catholique*, ait obtenu votre approbation.

Je me suis efforcé, selon le conseil que vous m'aviez donné, de faire ressortir l'importance historique de l'ouvrage et des précis intéressants dont il est rempli : la matière était trop riche, pour qu'il fût fort difficile d'en tirer parti.

Je ne dirai pas que je me félicite d'avoir trouvé l'occasion de vous témoigner ma reconnaissance pour toutes vos bontés, car je n'aurais pas parlé autrement, quand même j'aurais été inconnu de vous. En fait, il ne pouvait y avoir qu'une manière de parler de l'ouvrage, pour quiconque n'a pas un parti pris contre cette pauvre et malheureuse Restauration, ses œuvres quelconques, et ceux qui se sont mêlés de ses affaires.

Nous vous devons la reconnaissance, nous tous, les écrivains, qui marchons, et infiniment loin, sur vos traces, pour avoir montré, si clairement, que les dépêches de l'homme de lettres valent au moins celles des commis de pur sang. Cette heureuse concordance redoublera sans doute l'amour-propre de beaucoup d'entre nous. Elle leur persuadera que les Muses doivent gouverner le monde. Heureusement qu'elles ont mieux que cela à faire !

Voici un nouveau sujet pour les inspirer, pour peu qu'elles soient du juste milieu, ce qui leur est bien arrivé quelquefois : c'est la naissance du troisième roi de notre dynastie, comme dit M. Dupin, du comte de Paris. On aurait dû, déclare-t-il, l'appeler Robert, puisqu'on veut en faire plus tard un Robert le Fort.

Quelles sont les destinées de cet enfant ? Nul ne le sait que Dieu. Mais il y a fort à parier qu'il ne finira pas ses jours dans son titre de Comte, et surtout qu'il ne portera pas le sceptre constitutionnel.

Les Porphyrogénètes ont moins de chance pour régner en France, à l'heure qu'il est, qu'ils n'en avaient sous le Bas-Empire, — où cet accident, pourtant, leur arrivait rarement. Témoins : Louis XVII, Napoléon II, Henri V.

Je suis, du reste, dans un coin du monde où le bruit des coups de canon en l'honneur de la naissance du comte de Paris n'arrive que bien affaibli.

Je viens de passer quelques mois au bord de la mer, dans cette charmante Bretagne que vous connaissez peu, bien qu'elle soit votre pays natal. Je ne vois venir qu'avec regret le moment de la quitter.

Je dois, pourtant, revenir à Paris, vers la fin de ce mois.

J'espère vous trouver alors délogé de la rue d'Enfer, et aménagé dans un quartier plus accessible, me permettant de profiter plus souvent de la bienveillance que vous voulez bien me témoigner.

Agréez, monsieur le Vicomte, l'assurance de mon sincère et respectueux attachement.

E. DE CAZALÈS

## VII

## L'ENCHANTEUR RENÉ

Quand on fouille dans les tiroirs de l'Enchanteur René, on y découvre tant de billets émus, tant de poésies admiratrices, tant de lettres qui empruntent aux trésors de notre langue française les épithètes les plus dithyrambiques qu'on se demande si jamais un écrivain, au monde, vécut auréolé d'un égal prestige.

L'histoire a conservé les noms de ses illustres amies — telle M<sup>me</sup> Récamier. Mais combien d'autres cœurs a-t-il fait battre ? Combien reçut-il de lettres brûlantes d'amour, ou au moins imprégnées d'une admiration sans égale !

Ecoutez une timide demoiselle qui, présentée à l'Enchanteur par M. l'Aumônier, a osé lui remettre ses premiers essais littéraires, et n'est pas encore remise de son doux émoi :

Beauvais, mars 1837.

Monsieur le Vicomte,

Voici le faible essai pour lequel vous avez daigné me promettre quelques lignes de votre magique plume.

Vous seul pouvez donner du prix à l'enfant de ma solitude. Quand vous l'aurez sanctifié, il faudra bien que le monde l'accueille.

Je vous ai vu, Monsieur. Oh ! c'est un bonheur dont je me nourrirai toujours.

Mais comment excuser mon audace ?

J'étais si troublée, au moment où j'ai eu l'honneur d'être admise auprès de Vous, que je n'ai su vous dire comment j'avais été entraînée, par l'aumônier de monsieur le comte de Cassini à vous demander une préface !

Oh ! pardon. Mille fois, pardon ! Monsieur. De grâce ! que cette démarche dont je sens aujourd'hui toute l'inconséquence, toute la témérité, n'altère en rien ce divin souvenir que vous m'avez fait espérer.

Il m'est plus précieux que toutes les joies, les trésors et la gloire du monde.

Agréez, s'il vous plaît, monsieur le Vicomte, mes humbles civilités et mon éternel hommage.

FANNY DESNOIX.

A l'exécution du duc d'Enghien Chateaubriand a répondu par sa démission de ministre de France (1).

(1) Dans le Valais. Voir « Mémoires d'O.-T. », page 402, tome II.

Ce beau geste lui vaut la lettre suivante :

Monsieur le Comte,

Une étrangère demande la grâce d'oser un instant occuper votre attention.

Cette étrangère n'est point une autorité : elle se présente à vous comme un faible écho de quelques êtres bien pensants que votre dernière action a remplis du plus vif enthousiasme.

Monsieur le Comte, vous vous êtes élevé bien au-dessus de votre siècle — de ce siècle que caractérisent seulement l'égoïsme, le calcul et une prudence cauteleuse.

Si la France n'a pas su vous comprendre, je plains la France. La postérité en fera justice.

Quant au présent, il existe encore quelques cœurs nobles qui ont su apprécier l'élan de votre grande âme.

Il ne les a pas étonnés. Un élan produit par une cause sacrée doit être sublime. Ils l'attendaient de vous, et néanmoins il a excité leur admiration, comme une chose imprévue, inespérée.

Le nom de Chateaubriand deviendra, dans l'histoire, l'équivalent du dévouement, de la vertu et de la justice.

Permettez-moi d'ajouter, monsieur le Comte..., j'eusse donné ma vie pour être à votre place.

C. D'OLIVAR.

Cette autre, se comparant à la colombe, roucoule ces rimes admiratrices au pied de l'Enchanteur :

... Triste, je regagnais, moi-même, ma chaumière  
 Quand, au sommet des monts, une vive lumière,  
 Illuminant les cieux, embrasant l'horizon,  
 Précipite mes pas à travers le vallon.  
 Quoi ! dis-je, est-ce l'éclair précurseur de l'orage,  
 Ou d'un affreux malheur le sinistre présage ?

Non. Le ciel est d'azur, et l'astre éblouissant.  
 C'est un Roi couronné des splendeurs de la gloire ;  
 Le Roi de la Pensée et le Roi de l'histoire.  
 C'est l'immortel Chateaubriand !

Chateaubriand ! Quel nom ! Du couchant à l'aurore,  
 Du vaste Océan au Bosphore,

. . . . .

Je vois ce nom gravé sur le marbre et la pierre,  
 Environné partout, comme le nom d'Homère,  
 Du myrthe au doux parfum et du noble laurier.

Chateaubriand ! de ton génie  
 Le siècle a mesuré les sublimes élans.  
 Vois ! ta reconnaissante patrie  
 A la Religion s'associe,  
 Pour couronner ton front de festons éclatants...

Que n'étais-je, avec toi, penché sur la colline,  
 Où le Roi couronné d'épines  
 Dans son sang, à jamais, unit la terre aux cieux ?  
 Que n'ai-je, aux Olliviers, m'inclinant à ta place,  
 Baisé l'auguste trace  
 Du Sauveur des humains s'élevant glorieux ?...

O toi qu'il défendit, console sa vieillesse,  
 Rends-lui les doux plaisirs qu'il te donna sans cesse !  
 Viens ! ah ! viens ! lui verser et les soins et l'amour.  
 Et, quand l'ange du soir, le touchant de son aile,  
 Brisera les liens de cette âme immortelle,  
 Porte-le, dans tes bras, au céleste séjour.

Et j'abaisse mon vol, colombe audacieuse.  
 Je vivais dans les bois, calme et silencieuse  
 Et j'ai voulu de près contempler le soleil !  
 Mon aile s'est rompue et sa vive lumière  
 A brûlé ma paupière !  
 Je succombe !.....

Sur le même ton d'immuable adulation se succèdent les poésies et les lettres. Elles flattent évidemment l'amour-propre de René, puisqu'il les conserve dans le coffret aux souvenirs. Mais, avant de les y déposer, il les lit, sans doute, dans l'intimité. Ces bouts-rimés, que lui décoche une vieille cousine, éveillent en nous cette supposition :

*Au Vicomte de Chateaubriand :*

On n'est aimable que pour soi !  
 Quand l'amour-propre vous domine,  
 Ne vous rangez pas sous sa loi.  
 Croyez votre vieille cousine,  
 Il est cent mille fois plus doux  
 De se faire chérir de tous,  
 Par sa douceur, sa complaisance,  
 Ses talents de société.  
 Que par l'amour de la science,  
 Qu'on n'acquiert que par vanité !

René, en lisant le conseil de la vieille cousine, dut se demander si vraiment il était plus doux de se faire aimer « pour ses talents

de société » qu'à cause de sa valeur littéraire. En effet, au bas du poulet, il écrivit deux fois : *Pourquoi ?* Et, sans plus approfondir le problème, il glissa l'envoi de la cousine parmi les poésies chantant sa gloire et son génie.

Ce ne sont pas seulement les âmes de jeunes filles qui palpitent au seul nom de Chateaubriand. Devant son génie et ses beaux gestes, littérateurs, philosophes, hommes d'Etat s'inclinent avec une égale admiration. Chateaubriand est l'Enchanteur qui séduit tous les cœurs ; il est le météore qui éblouit tous les yeux.

Combien les lettres suivantes en sont la preuve éloquente !

De Certines, près Bourg, le 23 mai 1834, Edgard Quinet lui écrit :

Monsieur le Vicomte,

Pardonnez-moi de ne pas vous avoir encore remercié de votre lettre mille fois bienveillante.

Je sens trop vivement combien je suis resté au-dessous de mon admiration, quand il a fallu l'exprimer !

J'aurais voulu dire ce que tout le monde sait : que vous avez délié la langue et souvent les yeux de l'âme à toute la génération d'aujourd'hui.

J'aurais voulu pouvoir dire aussi que votre génie est tout ce qui m'a plu davantage sur la terre, ce que j'ai trouvé pour ma part de plus puissant et de plus divin.

Mais je n'ai rien fait de ce que j'ai voulu !

Plaignez-moi, monsieur le Vicomte, et pardonnez-moi.

Dans la misère de nos temps, vous faites que la France ne reste pas sans prestige.

Vous soutenez son ancien renom de grandeur et de gloire.

Vous êtes cause que ces mots ont encore ici un sens et un écho.

Chaque ligne qui vient de vous atteste que ce pays, sous sa cendre, conserve encore le feu sacré

Vivez ! vivez longtemps pour lui et pour le monde !

Permettez-moi, monsieur le Vicomte, de vous offrir mon profond dévouement, et l'hommage de mes sentiments respectueux.

EDGARD QUINET.

L'admiration pour l'homme politique égale celle pour l'écrivain :

Bravo ! bravissimo ! mille et mille fois bravo ! mon cher Vicomte, lui écrit le duc de Damas. Voilà ce que je n'ai cessé de répéter ce matin, et ce que je dirai toujours en lisant et relisant votre discours d'hier (1)...

(1) Sans doute le discours qu'il prononça à la Chambre des Pairs, après la journée du 7 août 1830.

De son côté, le duc de Doudeauville lui écrivait dans les termes suivants :

Chargé d'être l'interprète de notre réunion auprès de monsieur le Vicomte de Chateaubriand, je m'empresse de venir lui en exprimer les sentiments.

Elle a vu, avec autant d'intérêt que d'estime, la lettre de refus, si parfaite, qu'il a écrite au sujet de sa nomination. Elle reconnaît bien là le dévouement pur, le zèle désintéressé qui dirige ce noble Pair...

Elle souhaite faire parvenir à monsieur le Vicomte de Chateaubriand ses regrets, avec l'expression de ses sentiments.

Charmé d'y joindre l'assurance des miens, j'ai sollicité, moi qui ne sollicite rien, cette douce et honorable mission.

Il ressort aussi des lettres que nous avons, sous les yeux, que Chateaubriand était fort accueillant vis-à-vis des écrivains. Très volontiers, il lisait les manuscrits qui lui étaient soumis, donnait un conseil et un encouragement.

Pour mettre en lumière ce côté de son caractère, citons ces deux lettres :

Paris, le 5 mai 1827.

Monsieur le Vicomte,

Je suis très loin de mériter le titre de Maître que vous me donnez dans votre lettre obligeante.

Je n'ai fait que vous offrir une faible imitation d'un magnifique fragment d'un de vos plus célèbres ouvrages.

J'ai glané, après vous, dans un champ où vous avez fait une abondante moisson, et j'ai pris la liberté de vous présenter quelques épis que j'ai ramassés sur votre chemin.

Je serai bien récompensé de ma peine, si l'hommage que je vous ai fait de ma timide copie vous prouve ma haute estime pour vos belles productions et la considération très distinguée avec laquelle je ne cesse d'être, monsieur le Vicomte,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

PARSEVAL.

Château de Merse.

Monsieur le Vicomte,

Je vous remercie de m'avoir appris que la personne que vous pleurez n'est pas M<sup>lle</sup> de Chateaubriand que je connais. La perte pour les parents eût été la même. Mais, pour ceux qui n'ont vu que l'aînée, on conçoit qu'il y ait une différence.

Je suis sensible, monsieur le Vicomte, à l'extrême obligeance que vous avez mise à m'accuser réception de mon manuscrit. L'honneur que vous me promettez de lui faire, en le lisant, est une faveur que je dois à votre extrême politesse, et dont je sens vivement tout le prix.

Ma reconnaissance vous tiendra compte de l'ennui qui, pour vous, en sera l'infaillible résultat.

Vous me dites, Monsieur, que vous avez renoncé aux choses de ce monde. C'est, sans doute, dans le sens d'y prendre part activement. Vous avez, en effet, trop noble cœur pour laisser l'armée aux mains des Philistins, sans porter intérêt à ceux qui crient : Israël, malheur à toi !

Moïse, sans combattre, tenait ses mains élevées et priait, l'œil fixé sur ses soldats.

Maintenant, vous ferez de même.

Vous me demandez, Monsieur, ce qu'il faudra que vous fassiez de mon manuscrit. Pour le savoir, j'attends que vous me disiez ce qu'il faut en penser.

Je n'ai consulté personne sur cet écrit, qui est le dernier fruit de trente mois de méditation. Je vous l'ai soumis, avec une entière confiance, en votre double qualité d'écrivain et de poète. Votre décision fera règle pour moi, sous le rapport de la conception de mon travail et de sa destinée.

J'ai l'honneur, etc.

MARQUIS DE MONTAGU.

Chateaubriand avait conservé, aussi, jusqu'à son dernier soupir, de nombreuses lettres, éloquents témoignages de l'inaltérable admiration, du dévouement profond, de la respectueuse affection dont l'entouraient tous ceux qui l'avaient connu.

C'est une lettre de Philarète Chasles, demeurant 12, rue de l'Abbaye, à Paris. En termes touchants, il remercie Chateaubriand d'être venu le voir. « J'ai su », dit-il, « que, parmi quatre juges de l'Académie française, vous avez été favorable aux efforts et aux labeurs de ma jeunesse... et j'en suis orgueilleux ! »

De Royer-Collard, ce billet, daté du 14 novembre :

Je monte en voiture, monsieur le Vicomte, et je n'ai pas le temps de vous remercier d'avoir fait attention à moi, dans l'état où vous êtes.

C'est pour mon propre compte — je dirais volontiers pour mon propre honneur — que j'ai parlé de vous. C'est aussi, je l'avoue, pour le plaisir d'en parler.

Aussitôt mon retour de la Marne, ce sera mon premier empressement de vous porter mes hommages.

ROYER-COLLARD.

Durant son séjour à Londres, comme ambassadeur, Chateaubriand s'était lié avec Sir W. Brothier, secrétaire de l'Amirauté.

A quatre reprises différentes, Sir Brothier vient le voir, à Paris. Sa dernière lettre est ainsi conçue :

Hôtel de Londres.

Place Vendôme.

Jeudi, 12 avril 1840.

Mon cher Vicomte,

Je ne puis plus passer par Paris sans me rappeler à votre souvenir. Je vous ai connu comme ministre et ambassadeur. Je vous verrai avec autant de plaisir et encore plus de respect dans la retraite qu'illustreront vos principes et votre génie.

Pour moi, je suis aussi retiré des affaires, pour des raisons assez analogues aux vôtres. Mais, je me flatte que vous ne me verrez pas avec moins de bonté parce que je ne suis plus secrétaire de l'Amirauté.

Veillez m'indiquer quand et où je pourrai avoir l'honneur de vous voir, et j'aurai bien du plaisir à m'y rendre.

J'ai l'honneur, etc.

W. BROTHER.

De la correspondance dont hérita Bénigne, résulte aussi que, parmi les amis de son illustre frère, il faut faire figurer le chevalier de Pannat (1).

De ce dernier, citons la lettre suivante :

Le 20 avril 1831.

9, rue Sainte-Croix, chaussée d'Antin

Paris.

Mon cher Chateaubriand,

J'apprends, par le fils de M. de Fitz James que vous allez quitter Paris dans quelques jours, et on m'a même montré les lignes si touchantes que vous avez écrites à mon père.

Quel adieu vous faites à votre Patrie !

Votre célébrité vous suivra partout, et moi, plus vieux que vous, j'irai bientôt, vers un coin de ma province, finir ma vie obscure.

Nous nous sommes vus dans l'exil et le malheur, mais il s'y mêlait des jouissances.

Nous nous quittons, lorsqu'elles nous abandonnent.

J'espère que le souvenir d'un ancien ami ne sera pas effacé d'une vie si pleine de gloire.

Dites-moi si je puis vous voir, un matin ? Dimanche ou jeudi serez-vous libre ?

Je serai chez vous à l'heure que vous m'aurez indiquée.

Votre vieil ami dévoué,

PANNAT.

(1) Voir, sur le chevalier de Pannat, la notice de M. Ed. Biré. « Mémoires d'Outre-Tombe », page 156, tome II.

De nombreuses lettres de recommandation laissées dans ces papiers jaunis viennent nous redire, enfin, l'inaltérable complaisance de René. La dernière pièce cotée et paraphée par le notaire émane du secrétariat de S. A. R. M<sup>me</sup> la duchesse d'Orléans. Elle est datée des Tuileries, le 20 janvier 1844. Elle annonce à la vicomtesse de Chateaubriand que, sur sa recommandation, des secours en argent viennent d'être accordés à deux de ses protégés par la duchesse d'Orléans.

## VIII

## LA ROMANCE DU MONTAGNARD ÉMIGRÉ

C'est dans les montagnes de l'Auvergne que Chateaubriand l'entendit pour la première fois.

Inspiré par le charme de sa musique, il y adapta des paroles qu'il transporta, ensuite, dans son livre *le Dernier des Absentés*.

Préalablement, il l'avait adressée à sa sœur Lucile. Elle se terminait par ces deux strophes :

Le château n'a plus de tourelles,  
Mais au printemps les hirondelles,  
Comme autrefois à ses brebis,  
Fidèles  
Y font encor pour leurs petits  
Des nids.

Sur la montagne solidaire,  
Il n'est plus l'arbre tutélaire  
Ou pour charmer ses longs ennuis  
Mon père  
Nous racontait des fabliaux  
Si beaux !

Ces deux strophes furent heureusement remplacées par les deux suivantes :

Te souvient-il de cette amie,  
Tendre compagne de ma vie,  
Dans les bois, en cueillant la fleur  
Jolie,  
Hélène appuyait sur son cœur  
Mon cœur !

Oh ! qui me rendra mon Hélène  
 Et ma montagne et le grand chêne ,  
 Leur souvenir fait, tous les jours,  
     Ma peine.  
 Mon pays sera mes amours  
     Toujours !

Lucile avait répondu par une délicieuse romance sur le même rythme. Nous avons eu cette romance entre les mains. Momentanément égarée, nous avons le regret de ne pouvoir la reproduire dans cette étude.

Sait-on que c'est la romance du *Montagnard émigré* qui salua une dernière fois le cercueil de l'illustre écrivain, quand il traversa la nef de la cathédrale de Saint-Malo, pour se rendre à l'îlot du Grand-Bé ?

Sa petite nièce, la comtesse de Chateaubriand (1), alors tout enfant, se souvient toujours de l'émotion qu'elle ressentit alors et des larmes qui jaillirent de tous les yeux.

Ce fut cette même romance, au moment de la chute du voile, qui salua l'apparition de la statue de l'immortel écrivain, le jour de l'inauguration de ce monument, à Saint-Malo.

## IX

### LE GOUVERNEUR D'AIGUES-MORTES DÉCAPITÉ EN 1550

Les feuillets contenant ce récit se trouvent avec une liasse de plans et de cartes que Chateaubriand avait rapportés de son voyage en Palestine :

Le gouverneur d'Aigues-Mortes avait une femme qui lui faisait infidélité, le connétable de France ayant trop su lui plaire.

Le gouverneur, l'ayant appris, voulut se venger du connétable, aux dépens du Roy.

Pour cet effet, il traita avec le Roy d'Espagne pour lui remettre la place entre les mains.

Avant d'exécuter son dessein, il voulut consulter Nostradamus. Celui-ci lui dit les accidents qui lui étaient arrivés en venant le consulter, ne voulant pas lui dire son infortune.

Il lui dit de se défier de sa femme, lorsqu'elle lui témoignerait le plus d'amitié ; qu'elle serait cause de son malheur. Il lui conseilla de ne pas s'en retourner de sitôt.

1 La comtesse Marie de Chateaubriand, petite-fille d'Armand, le cousin germain de René. C'est d'elle que nous tenons ces détails.

Le gouverneur, dépité de ce qu'on ne lui en disait pas davantage, et entraîné par son malheur, quitte brusquement Nostradamus et s'en retourne.

Etant arrivé à Aigues-Mortes, il frappe à la porte de sa maison. Le connétable, qui s'y trouvait, s'échappa par une porte de derrière.

La femme du gouverneur, pour mieux couvrir sa mauvaise conduite, vint recevoir son mari avec mille témoignages d'amitié.

Comme celui-ci était fatigué, il se coucha bientôt, mais son sommeil fut dans peu interrompu.

Sur le minuit, le chef des Maréchaux fut frapper à la porte de sa maison, avec des archers. Etant entré, il le fit prisonnier, de la part du Roy.

Son procès fut fait.

L'intelligence qu'il entretenait avec l'Espagne fut justifiée par ses propres lettres, qu'on avait interceptées.

Ayant été condamné comme criminel d'Etat, il eut la tête tranchée.

A ce récit, Chateaubriand avait épingle cette note explicative.

Le morceau ci-dessus est extrait d'un manuscrit, rédigé en 1746, par M. Gauthier de Terre-Neuve, conseiller du roi, juge ordinaire à la cour royale d'Aigues-Mortes.

Ce magistrat paraît l'avoir emprunté aux mémoires de M. de Pontis (1<sup>er</sup> volume).

Il ne m'a pas été possible de me procurer cet ouvrage.

J'aurais été curieux de le consulter, pour savoir si le gouverneur, condamné à mort, n'y est pas désigné par son nom propre.

Dans la liste des gouverneurs cités à la fin du recueil de M. d'Esparon, je lis qu'Arnaud Guilhem d'Ornezon, baron d'Aurade de Noalhon, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy, occupait la charge de gouverneur d'Aigues-Mortes en 1541.

Celui qui lui est donné comme successeur est le chevalier Raymond de Lisagre. Il est revêtu du même emploi en 1556.

Faute de tout autre renseignement biographique sur ces deux personnages, on doit raisonnablement penser que ce fut Guilhem d'Ornezon qui fut le gouverneur décapité.

Quant au connétable, ce ne pouvait être qu'Anne de Montmorency, alors titulaire de cette charge.

## X

### L'AVENIR DU MONDE

Dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* (1), Chateaubriand a écrit de superbes pages sur l'avenir du monde.

Ces pages ne sont, en réalité, qu'un court fragment d'une importante étude, dont un second extrait a été publié dans la *Revue de*

1. — *Mémoires d'Outre-Tombe*, tome VI page 350. Edition Edmond Bire

*Deux Mondes* (livraison du 15 avril 1834), et reproduit dans l'édition de M. Ed. Biré.

« Dans son manuscrit de 1834 », dit ce dernier (1), « Chateaubriand avait placé ici de très éloquentes pages, qu'il autorisa la *Revue des Deux Mondes* à publier, dans sa livraison du 15 avril 1834, où elles parurent sous ce titre : Avenir du monde, Elles sont parmi les plus belles du grand écrivain, et elles doivent être ici reproduites en entier. »

Nous donnons, ci-dessous, la partie de cette étude demeurée inédite. Elle forme un petit cahier de 34 pages, auquel manquent les feuillets numérotés de 11 à 21 :

Est-il bien vrai, comme on l'a souvent répété, que les gouvernements antiques, en se succédant, se soient légué la même idée, la même force qui fait naître, grandir et tomber les empires, d'après un ordre indéfinissable et irrésistible ?

Quelques familles qui se réunissent et fondent des cités, voilà pour la naissance des états ; pour leur développement, la prospérité et l'harmonie des institutions. Pour leur chute, elle dérive d'une violence extérieure ou d'une civilisation pervertie qui ronge plus ou moins vite les fondements des empires.

C'est bien là le tableau réitéré qu'offre l'histoire du monde.

S'en suit-il que l'orbite des gouvernements humains n'accomplisse qu'un certain nombre de tours, qui se développent avec régularité et aboutissent à une destruction toujours semblable ?

Parce que trois points bornent le destin des empires — leur naissance, leur développement et leur ruine — y a-t-il là quelque chose de si effrayant, d'où en conclure la fatalité ?

Naître, vivre et mourir ! se peut-il qu'on échappe à cet ordre ? se peut-il que l'esprit humain en imagine un autre ?

C'est la vie de chaque homme, c'est sa figure, c'est son caractère qui le distingue.

Le premier et le dernier soupir bornent notre carrière à tous. A quel sein nous devons l'existence ; quel doigt puissant nous brise et nous pousse au tombeau ?...

C'est encore là ce que nous avons de varié et de remarquable.

Les peuples, qu'on ne s'y trompe pas, sont rarement éclos de la même manière ; ils ont fonctionné toujours différemment, et souvent c'est une autre main qui a taillé le linceul dans lequel ils se sont enveloppés pour mourir.

Voyez cet empire, qui semble un des premiers du monde, et d'où paraissent être sorties, comme du sein d'une mère commune, nos lois, notre civilisation et nos religions.

Cette terre féconde se couvre de nombreuses populations qui ne savent manier que le fer pacifique d'une charrue, et qu'enterrer, dans

(1) « Ibidem », n° 6 de l'appendice au tome VI.

leurs riches greniers, les récoltes que le limon du grand fleuve double chaque année.

D'autres états naissent et s'agrandissent : il leur envoie le superflu de ses richesses et ne veut rien leur emprunter.

Enfermé dans ses frontières, il ne songe à les dépasser.

Si la Nature a mis le désert à ses pieds et le fleuve sur ses côtés, c'est pour que ces deux limites lui suffisent.

En outre, il se contente de la vie physique et intellectuelle de ses pères.

Pendant que le reste du monde marchait, cette terre est restée fidèle à ses origines qui ont devancé toutes les autres. Aussi, elle appartiendra à l'ennemi qui, par le seul ascendant de sa supériorité, voudra s'en emparer.

Cet antique colosse croule au premier effort qui l'ébranle, parce que le temps ne permet de vivre qu'à ceux qui marchent comme lui : il glaca les peuples imprudents qui s'endormirent sous le ciel.

Voici donc un empire, né de lui-même sans violence, développé lentement, sans embarras, et tombé par l'impassibilité, par le fanatisme du passé.

Avant que l'arbre ne tombât en ruines, un rameau vif s'est détaché, que le courant des mers a emporté sur un sol nouveau.

Ce qui devait être la patrie de la Liberté, de la Gloire et des Arts n'est encore qu'une réunion de pasteurs et d'agriculteurs qu'une étincelle venue de l'Orient va animer d'une flamme immortelle.

Ce n'est déjà plus ici un peuple issu de lui-même, sans ancêtres pour sa civilisation.

C'est un peuple *race*, bien énergique, qui vivait dans la nature, et qui se créa subitement une nationalité dont il emprunta le principe à une nationalité étrangère.

Voilà ces petits états qui grandissent, comme des jumeaux, s'élevant rapidement, ne concourant encore que pour la gloire et l'indépendance.

Nous avons vu l'immobilité séculaire. Ici, l'activité produit des métamorphoses rapides, des merveilles journalières, des actions inouïes.

Ce peuple n'a encore vécu qu'un jour plein de lumière et de mirage, et voilà que les ténèbres de la destruction déjà l'enveloppent.

Venez voir tomber cette fleur que le monde regardait avec amour, et qui croissait pour la perpétuité des beaux arts : elle n'embaume le sol natal qu'un matin, elle qui devait parfumer le monde.

Cette nation ne meurt pas paralysée par son inertie, mais déchirée par son agitation.

Elle qui avait répondu à la barbarie antique par la plus pure civilisation, à la multitude des envahisseurs par la vaillance et l'énergie, ne trouve plus rien, pour mourir que son éternel besoin de mouvement.

Elle s'ébranla alors sous ses propres coups, et se renversa dans les déchirements de l'agonie.

Cette brillante république naît donc tout autrement, se développe sous d'autres et plus étonnantes influences, et meurt de ses propres mains, suicide éclatant et qui devait être la profitable leçon des états libres lorsqu'ils croient l'agitation inséparable de la liberté !

Nous allons assister maintenant à tout autre spectacle.

Loin que le monde soit une scène où chaque soleil éclaire la même action, quand nous levons le rideau de l'histoire, nous assistons à des drames succincts, où apparaissent de différents personnages, des décorations nouvelles et des mouvements tout autres.

La Fatalité, si elle n'était pas qu'un mot, serait l'éternelle répétition du même jeu, tout au plus avec d'autres costumes.

Admirons ce peuple qui s'empara d'un petit morceau de terre, comme s'il ne voulait y bâtir qu'une tente de passage, et successivement, en peu de siècles, a envahi victorieusement tout l'univers.

Dans ces différents empires que nous venons de traverser du regard, le premier naît et se développe simplement et dans le silence ; le second, qui se créa par l'émigration, brille ensuite par les arts ; celui auquel nous sommes arrivés se fonde et s'étend démesurément par la conquête.

Et quand il aura vécu des siècles de sagesse, ce n'est plus par les luttes qu'il devra périr ; non, c'est par l'excès de la civilisation ou la corruption ; c'est aussi par l'excès de son ambition ou par son impuissance à résister au torrent envahisseur des Barbares, à qui il avait appris à diriger la fureur ou le ravage de leurs coups.

Où donc est la fatalité ?

Serait-ce dans la chute de tous les édifices à qui les siècles ont mis la main et qui sont démolis par les siècles ?

Oui, la mort est une fatalité. Avec la vie, ce sont les deux lois fatales des empires ; mais peut-on en découvrir d'autres ?

Je dirai plus : s'il fallait que ces royaumes tombassent, c'est parce que, dans leurs veines, avec la vie, circulait le principe de leur mort ; c'est qu'il leur manquait, pour durer peut-être toujours, ce qui est le sang des empires, ce qui les régénère quand ils croupissent : *la Religion et la Morale*. Ou l'une des deux seulement : la saine morale devant être religieuse.

Nous pourrions continuer à dérouler cet admirable tableau : des générations s'élevant toujours nouvelles, les unes sur les autres, sans jamais s'exposer au reproche d'imitation.

Nous préférons nous arrêter aux peuples disparus qui sont morts sans postérité.

Les nations qui peuplent notre monde seront l'objet d'une bien moins rapide étude.

Nous les étudierons, lentement, isolément, en les distinguant, ou les rapprochant, selon le but commun ou la différence d'organisation.

Nous nous plairons à rechercher s'il y a diversité de nature, d'où elle peut provenir, si elle peut s'évanouir, et par conséquent si les peuples peuvent conserver leur caractère propre, leurs haines de races, leurs frontières distinctes.

Puissions-nous, comme nous l'espérons, trouver dans l'histoire les preuves de l'idée généreuse dont notre cœur est rempli !

Alors, ce ne serait plus une illusion d'utopiste, l'imagination qui arrange un ordre de choses impossible ! Ce serait une vérité, ce serait l'espoir dont toute âme doit se pénétrer et poursuivre la réalisation.

Je m'adresse maintenant aux âmes fortes ou aux cœurs religieux

qui craignent d'abaisser la puissance de leur auteur en attribuant aux hommes une volonté différente de la sienne, ou qui, redoutant l'anarchie des combinaisons humaines, font tout dériver des suprêmes arrangements.

Je ne touche que timidement à ce grand problème de la liberté humaine et de l'infinie puissance qui semblent ne pouvoir subsister simultanément.

Dieu est éternel, et il a créé l'homme mortel : il renne les cieux, et sa créature rampe sur un coin de terre.

Mais cet insecte misérable possède la liberté ?

Ce qui le prouverait, c'est qu'il est également habile à se reproduire et à se détruire, de ses propres mains.

Sa liberté a donc la plus grande latitude possible, puisqu'elle agit sur lui tout entier.

Mais Dieu est-il tout puissant ? qui en doute ?

Sait-il, ou ne sait-il pas ? Il sait. Et moi, que sais-je ?

Je sais que je suis, et que celui qui permet que je sois existe aussi.

Je sais aussi que Dieu ne peut vouloir et ne pas vouloir les mêmes choses.

Il ne pourrait, lui-même, se mortaliser, car il cesserait d'être, et il n'y aurait plus de Dieu.

Puis-je m'expliquer cette apparente impuissance ?

Dieu, dis-je, ne peut vouloir et ne pas vouloir les mêmes choses.

Il veut que l'homme soit libre, ce qui est prouvé par l'histoire du monde et par l'histoire de notre propre cœur.

Je crois tellement l'homme libre, que je ne comprends pas qu'il ne puisse pas l'être.

Là où je trouve des preuves invincibles de la liberté, on va puiser la croyance à l'esclavage de la pensée humaine

On a dit que tous les empires sont tombés d'après les mêmes lois de développement. C'est une première erreur, car pas un n'a péri de la même manière. Tel, de corruption : tel, de déchirements. Celui-là, même de sommeil, comme s'il avait voulu se préparer à mourir.

Sans doute, nous avons constaté une périodicité dans les révolutions humaines ; elle prouverait tout au plus une persistance de la part des hommes à se trainer dans les mêmes sentiers, sans qu'on pût conclure de cette indifférence de la volonté à son asservissement.

On pourrait expliquer le retour des mêmes combinaisons sociales en attribuant à l'homme un respect de tradition pour ce qu'ont fait ses pères ; une paresse d'agir lui-même, parce qu'il lui est si facile de se laisser vivre, et enfin une organisation identique qui, recevant la même éducation, produira nécessairement les mêmes fruits.

Certes, il y a bien loin, encore, de là à l'esclavage de la pensée humaine. Soutenir le contraire, c'est faire éclater la plus désespérante ingratitude envers celui dont nous tenons cette belle et précieuse liberté.

La science philosophique a parfois dépouillé les faits de leur originalité, pour les confondre et les rattacher à un même principe.

Des maîtres, dont nous révérons la science, ont dédaigné les détails, pour n'envisager, momentanément, que le fait dominant.

Bien plus ! ils ont souvent dédaigné les principes eux-mêmes, comme n'étant que le produit de volontés sans plan et sans méthode.

Alors, ils ont entrevu dans leur imagination — eux qui sont disposés à simplifier et à généraliser — des types de gouvernements qu'ils ont construits, en leur adaptant les facultés qu'on retrouve le plus habituellement dans l'âme humaine, et, dans les empires, ils ont vu des règles essentielles auxquelles les faits doivent s'asservir.

La maladie s'engendre de l'abus ou de la privation ; ainsi, pour les empires.

Des crises éclatent dans les tempéraments ; de même, naîtront les révolutions.

Ainsi, la machine sociale devient une machine humaine, qui, faite pour l'homme, est faite d'après lui.

En raisonnant ainsi, ces maîtres n'obéissent-ils pas, encore ici, à une trompeuse analogie ?

Ce qu'ils observent, c'est, en réalité, l'homme physique.

Autrement, s'ils imaginaient un mode d'empires conforme à notre organisation morale, ils ne verraient ni crises ni maladies.

La pensée toujours saine et indépendante dans son exercice naturel (1).....

Depuis cinquante ans, nous croyons que le monde a changé, parce que les choses ne sont plus tout à fait les mêmes, et parce qu'un ressort nouveau, ajouté à notre machine politique, la fait fonctionner d'un mouvement plus propice.

Et, d'abord, la vérité apparente des choses n'a pas changé. Les hommes ont certainement toujours les mêmes.

En réalité, ce ressort nouveau qui actionne notre machine politique est aussi vieux que le monde. Non, certes, ce n'est pas là l'inédit par excellence !

Nous nous imaginons avancer, avec un mouvement qui n'a pas d'exemple dans le passé !

Qu'on me pardonne une comparaison. Les planètes, dont nous voyons briller dans le ciel les feux étincelants, se meuvent dans une continuelle action : l'arc pourtant ne se déplace pas dans l'espace ; le principe originaire qui les mit en marche, pour toute la durée du monde, n'a jamais reçu un ébranlement nouveau et plus rapide.

Oserai-je dire qu'elles sont notre image et que notre marche dans le temps reste toujours la même ?

Je dirai, du moins, que nous ne reculons pas, que le progrès est toujours naturel, normal et réglé ; que les Révolutions, en l'accéléralant, ne le dénaturant pas, qu'il n'y a point de progrès par bonds et par accidents, mais un progrès par continuité et par entraînement.

Nous avons fait une Révolution. Ne soyons pas si fiers de son influence et de ses bienfaits. Au contraire ici, plus que jamais, humilions-nous. Ce que prouve cette Révolution, c'est que nous l'avons faite malgré nous.

(1) A cet endroit, page 11, les feuillets manquent pour reprendre à la page 21.

Nous ne pouvions que nous opposer à sa venue. Elle nous a armés de l'arme des siècles pour renverser le passé. Elle nous a forcés à lui venir en aide pour son accomplissement.

Loin de l'avoir faite, nous l'avons arrêtée dans sa venue ; elle devait éclater depuis des siècles.

Les sociétés anciennes ont été bien autrement vite que nous. Elles allaient par larges évolutions, et passaient d'un cercle à l'autre de la sphère politique avec une déconcertante promptitude que nous n'avons pas imitée.

Elles avaient une action plus pesante sur leur propre évolution. Peut-être, parce que leurs institutions pouvaient se remanier plus facilement. Peut-être, parce que l'action plus restreinte de la masse nationale permettait davantage à ceux qui la gouvernaient.

Cette révolution du siècle dernier est peut-être un retard de dix siècles.

Le choc des ans devait la faire naître, et la confusion qu'elle engendra, contraire à la nature des lois générales, aurait dû se dissiper infiniment plus vite.

Longtemps, le grand fleuve du mouvement social a tourbillonné sur le sol qu'il devait engloutir. Or, ses flots devaient rapidement en niveler le limon, et la masse des eaux se déployer alors dans un développement paisible.

Comment l'homme a-t-il pu se dresser comme un obstacle à la volonté divine, et entraver momentanément l'exécution de son plan ?

Mais, d'abord, y a-t-il une combinaison suprême ?

Nous abandonnons cette question avec un cœur pieux et une humilité parfaite.

Y a-t-il des royaumes tracés à l'avance dans la pensée céleste : des idées mises sur le chemin de l'humanité pour qu'elle les cueille une à une : des révolutions préparées dans l'avenir et qui doivent éclater à une heure près ?

Je n'examine pas l'avenir providentiel. Nous chercherons à le pénétrer, plus tard, aussi profondément que notre œil borné le pourra.

Ce dont nous voulons seulement parler ici, c'est de la préméditation divine. En ce moment, c'est tout ce que nous dirons au sujet de l'action du ciel sur la terre et de Dieu sur l'homme.

Pour se perfectionner, notre société moderne avait un secours puissant qui manquait à la société ancienne.

Cette dernière n'avait que l'idée religieuse puisée dans la barbarie mythologique.

Nous autres, nous avons l'idée religieuse qui nous enseigne que nous sommes à l'image d'un Auteur bien autrement magnifique et puissant que les mesquines divinités du paganisme.

Chez nous, l'idée morale devait donc surgir de toute sa hauteur ; proclamer immédiatement son règne ; changer l'homme ancien, du faite à la base ; renouveler rapidement les sociétés épuisées.

Mais les nationalités nouvelles s'entêtèrent à n'abandonner aucune barbarie, ne voulant pas que, sous les yeux du Dieu nouveau, parût un peuple nouveau, digne des nouvelles croyances qui s'appelaient l'Humanité.

Je demande à l'histoire si jamais elle a enregistré pareil événement ? Elle me répond en me montrant un douloureux tableau de ténèbres épaisses et de guerres qui ont duré quinze siècles.

Mais, la guerre, qui semblait devoir être éternelle, a presque trouvé en elle-même sa légitimité.

A force de trancher, le glaive s'est émoussé.

Il a encore, sans doute, conservé l'éclat de sa lame. Mais, dans le dernier grand coup qu'il a porté, le génie de la guerre s'est frappé lui-même au cœur.

Les peuples de l'Occident ont récemment vu ce changement, sur lequel ils ont également influé. L'action est venue d'un seul point et s'est développée sur tous.

Dans un dernier ébranlement, toutes les nations se sont réunies, comme si la terre se fût secouée sous leurs pas. Un dernier appel les a fait saisir l'épée. Toutes, elles ont porté de grands coups, toutes elles ont signalé leur vaillance et manifesté l'inégalité de leurs forces.

Mais leurs coups sont retombés sur elles-mêmes : l'infériorité n'étant nulle part et la supériorité partout, selon la pensée et selon l'honneur de chacune d'elles.

Donc, encore une idée, une idée barbare qui tombe de son piédestal.

La gloire ne fait plus les nations grandes, si elle les fait encore puissantes.

La gloire perd son prestige universel, et ce qui avait usurpé ce nom perd chaque jour son auréole.

Nous sommes tous issus d'ancêtres belliqueux, mais l'heure semble approcher où nous renierons nos pères.

Et viendra-t-on, pour cette raison, prétendre, avec des mots sonores, que nous sommes dégénérés ?

Dégénérés ! parce que nous chassons une folie du cerveau humain ; un chaos, de la création sociale ; parce que nous allons faire un pas, nous qui n'avons fait que marcher en arrière.

Bien vite, un tel reproche ne trouvera plus d'écho, dans un monde qui aura oublié jusqu'au souvenir des grands massacres d'autrefois, et ne s'orientera plus que vers le développement de la pensée humaine et la marche nouvelle de l'avenir.

Marchons-nous, en effet, vers un avenir nouveau et quel que soit cet avenir faut-il croire que l'humanité grandira de quelques coudées ?

J'aperçois toujours un insensible progrès du présent sur le passé ; une amélioration qui naît d'elle-même, un violent effort pour arriver à mieux.

Nous avons fait cet effort, pour renverser.

Chacun de nous est venu, au même moment, jeter sa pierre à ce corps misérable, dans le sein duquel nous dépérissons.

Pour vivre, nous avons déchiré les entrailles de notre mère et nous l'avons laissée morte et maudite.

Que les peuples s'instruisent ici.

Chaque jour est lié au jour qui le suit et l'amène fortement.

N'oublions pas cette solidarité, et que le lendemain ne fasse pas regretter l'égarément de la veille....

## XI

## MÉMOIRES DE MA VIE

Tel était le titre que devaient originairement porter *les Mémoires d'Outre-Tombe*.

Dans ses papiers, Chateaubriand avait conservé le sommaire de la quatrième partie de cet ouvrage : *Mémoires de ma vie*.

Cette quatrième partie est ainsi titulée : *Quatrième et dernière partie, qui tient des trois précédentes* :

*Ma carrière de voyageur,  
Ma carrière littéraire,  
Ma carrière politique.*

Elle est divisée en dix livres, ainsi que la quatrième et dernière partie des *Mémoires d'Outre-Tombe* (1).

Le sommaire des *Mémoires de ma vie* offrant des dissemblances assez nombreuses avec le sommaire corrélatif des *Mémoires d'Outre-Tombe*, nous le reproduisons ci-dessous, à titre de curiosité. La comparaison est, en effet, d'un réel intérêt.

*Mémoires de ma vie*

## QUATRIÈME PARTIE

## LIVRE PREMIER

Introduction. — Procès des ministres. — St-Germain l'Auxerrois. — Pillage de l'Archevêché. — Ma brochure sur la Restauration et la Monarchie élective. — Etudes historiques. — *Avant mon départ de Paris* (2). — Lettre et vers à M<sup>me</sup> Récamier. — *Journal du 18 juillet au 1<sup>er</sup> septembre 1831*. — Commis de M. de la Panousse. — Lord Byron. — Ferney et Voltaire. — *Suite du Journal*. — Course à Paris. — M. Carrel et Béranger. — *Suite du Journal*. — *Chanson de Béranger*. — *Ma réponse*. — *Retour à Paris, pour la proposition Briquerille*. — *Lettre à M. Béranger*. — *Lettre à Ballanche*. — Proposition Baude et Briquerille sur le bannissement de la branche aînée. — Lettre à l'auteur de la *Némésis*. — Conspiration des Prouvaires. — *Lettre à M<sup>me</sup> la duchesse de Berry*. — Peste. — Choléra.

1) Edition Bré, tome V, pages 415 et suivantes, et tome VI.

2) Nous indiquons, par des lettres italiques, les passages qui n'ont pas été reproduits dans les « *Mémoires d'Outre-Tombe* ».

Les coupures, comme on peut en juger, sont considérables.

## LIVRE II

Les douze mille francs. — Convoi du général Lamarque. — Madame la duchesse du Berry descend en Provence et arrive dans la Vendée. — Mon arrestation. — Passage de ma loge de voleur au cabinet de toilette de M<sup>lle</sup> Gisquet. — Achille de Harlay. — Juge d'instruction, M. Desmortiers. — Ma vie chez M. Gisquet. — Je suis mis en liberté. — Lettre à Charles X. — Journal de Paris à Lugano. — M. A. Dumas. — Zurich. — Constance. — M<sup>me</sup> Récamier. — M<sup>me</sup> de St-Luc. — Ma Correspondance avec M<sup>me</sup> de St-Leu et son fils. — Arenemberg. — Autour de Genève. — Coppet. — Tombeau de M<sup>me</sup> de Staël. — Promenade. — Lettre au prince Louis Napoléon. — Lettre au ministre de la Justice et au président du Conseil. — Lettre à M<sup>me</sup> la duchesse de Berry. — J'écris mon mémoire sur la captivité de la duchesse de Berry. — *Histoire de la Révolution, par Thiers*. — M. Mignet. — Mon procès. — Popularité.

## LIVRE III

Infirmerie Marie-Thérèse. — Lettre de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry. — *Réflexions et Révolution*. — Journal de Paris à Prague, du 14 mai 1833. — Calèche du prince de Talleyrand. — A Bâle. — Bords du Rhin. — Saut du Rhin. — Orage. — Le Danube, Ulm. — Blenheim. — Louis XIV. — Forêt hercynienne. — Les Barbares. — Sources du Danube. — Ratisbonne. — Fabrique d'empereurs. — Diminution de la vie sociale, à mesure qu'on s'éloigne de la France. — Sentiments religieux des Allemands. — Douane autrichienne. — L'entrée en Bohême refusée. — Séjour à Waldmünchen. — Lettre au comte de Chotek. — Inquiétude. — Le Saint Viatique. — Promenade. — Chapelle. — Ma chambre d'auberge. — *Habitants, troupeaux*. — *Prière du soir*. — *Enterrement*. — *Cimetière*. — Note des dépenses du roi Henri VII, d'Angleterre. — *Attente sur le grand chemin*. — Point d'estafette ! — Lettre du comte de Chotek. — La paysanne. — Départ de Waldmünchen. — Douane autrichienne. — Entrée en Bohême. — Forêt de pins. — Conversation avec la lune. — Pilsen. — Grands chemins du Nord. — Vue de France.

## LIVRE IV

Château des rois de Bohême. — Première entrevue avec Charles X. — Mgr le Dauphin. — Les Enfants de France. — Le duc et la duchesse de Guiche. — Triumvirat. — Mademoiselle. — Conversation avec le Roi. — Henri V. — Dîner et soirée à Hradschin. — *Le baron Capelle*. — *Le baron de Damas*. — *Autres portraits*. — *Messe*. — *Général Czernicki*. — *Dîner chez le grand Burgrave*. — Pentecôte. — Le duc de Blacas. — *Description de Prague*. — *Tombeau de St-Denis*. — Saut périlleux d'un secrétaire d'Etat. — Tycho-Brahé. Perdita. — Incidences. — *Littérature slave, bohême et latine*. — M. Ampère. — *Lobthowitz*. — *Mon collègue en Pairie*. — *Le bonhomme Tascher*. — *Je prends congé du Roi*. — Adieux. — *Lettre des enfants à leur mère*. — *Un honnête juif*. — La servante saxonne. — Ce que je laisse à Prague.

## LIVRE V

Madame la Dauphine. — Incidences. — Sources, eaux minérales. — Souvenirs historiques. — Vallée de la Têpe. — Dernière conversation avec le Dauphin. — Départ. — Cynthie, Egra, Wallenstein. — *Le voyageur*. — Berneck et ses souvenirs. — Bayreuth. — Voltaire. — Hohlfeld. — Eglise. — La petite fille à la hotte. — L'hôtelier et sa servante. — Bamberg. — Une bossue. — Würtzbourg. — Les chanoines. — Un ivrogne. — L'hirondelle. — Auberge de Wiesenbach. — Un Allemand et sa femme. — Ma vieillesse. — Heidelberg. — Pèlerins. — Ruines. — Mannheim. — Le Rhin. — Le Palatinat. — Armée aristocratique et armée plébéienne. — Couvent et Château. — Monts Tonnerre. — Auberge solitaire. — Kaiserlautern. — Sommeil, oiseaux. — Saarbrück. — *Terre de France*. — Arabesques. — *Dans ma casquette, s'il vous plaît ?* — Metz. — *Regard sur ma jamille et ma vie*. — *Présent des enfants exilés*. — *Madame Récamier*. — *La vallée de la Marne*.

## LIVRE VI

*Second voyage à Prague*. — *Lettre à Madame la duchesse de Berry*. — *Conseil de Charles X, en France*. — Ce qu'avait fait la duchesse de Berry. — *Mon plan d'éducation comme gouverneur supposé d'Henri V*. — *Lettre à Madame la Dauphine*. — MM. Cauchy. — *Le chancelier*. — *Lettre à Madame la Duchesse de Berry*. — *Journal de Paris à Venise*. — Jura. — Alpes. — Vérone. — Congrès. — Appel des morts. — La Brenta.

## LIVRE VII

Séjour à Venise. — Architecture vénitienne. — Antonio. — L'abbé Betio et M. Gamba. — Salles du palais du doyen. — Prisons. — Prison de Silvio Pellico. — Les Frari. — L'Académie des Beaux-Arts. — L'Assomption du Titien. — Métopes du Parthénon. — Dessins originaux de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Raphaël. — Eglise des Saints-Jean-et-Paul. — L'arsenal. — Henri IV. — Frégate partant pour l'Amérique. — Cimetière Saint-Christophe. — Saint Michel de Murano. — Murano. — La femme et l'enfant *gondoliers*. — Les Bretons et les Vénitiens. — Déjeuner sur le quai des Esclavons. — Mesdames à Trieste. — Rousseau et Byron. — Beaux génies inspirés par Venise. — Anciennes et nouvelles courtines. — Rousseau et Byron malheureux. — Zanzi. — M<sup>me</sup> Récamier. — *Le Comte de Cicognara*. — *Buste de M<sup>me</sup> Récamier*. — *Soirée chez M<sup>me</sup> Abruzzi*. — *La dame dédaigneuse*. — *La dame accorte*. — *Lord Byron selon M<sup>me</sup> Abruzzi*. — *Une détresse*. — *La dame noire aux yeux de serpent*. — *La dame en rose*. — *Lord Byron selon M<sup>me</sup> Benzoni*. — *Course en gondole*. — *Poésie*. — *Catéchisme à Saint-Pierre*. — *Un aquaduc*. — *Dialogue avec une Pescatrice*. — *La Guidica ; Femmes juives*. — *Neuf siècles de Venise*. — *Vers la Piazzetta*. — Chute et fin de Venise. — *Le Lido*. — *Fêtes vénitiennes*. — Lagunes. — *Quand je quittais Venise pour la première fois*. — *Nouvelles de Madame la duchesse de Berry*. — *Cimetière des Juifs*. — *Réverie au Lido*.

## LIVRE VIII

*De Venise à Ferrare.* — M<sup>me</sup> de Beauffremont. — Le Catajo. — Le duc de Modène. — Arqua, tombeau de Pétrarque. — Terre des poètes. — *Monts Euganéens.* — *Arant-scène de l'empire du Tasse.* — *Suite.* — Arrivée de la duchesse de Berry. — M<sup>me</sup> Lebeschou et le comte Lucchesi Palli. — Discussion. — Diner. — Bugeaud le géolier. — M. et M<sup>me</sup> de Saint-Priest. — M<sup>me</sup> de Pöhlenas. — Notre troupe. — Mon refus d'aller à Prague. — Je cède sur un mot. — Padoue, tombeaux. — Manuscrit de Zanze. — Nouvelles inattendues. — Le gouverneur du royaume lombardo-vénitien. — *Madame.* — *Animation de notre petite cour.* — *Je propose d'enterrer Henri V.* — Lettre de Madame à Charles X et au roi Henri V. — M. de Montbel. — Mon billet au gouverneur. — Je pars pour Prague.

## LIVRE IX

Journal de Padoue à Prague. — Traduction du dernier des Absences. — Udine. — La comtesse Samoyloff. — M. de la Ferronnays. — Un prêtre. — La Carinthie. — La Drave. — Un petit paysan. — Forges. — Déjeuner au hameau de Saint-Michel. — Col de Tauern. — Cimetière. — Atala. — Combien changée. — Lever du soleil. — Salzbourg. — Revue militaire. — Bonheur des paysans. — Woknabrück. — Plancoët et ma grand'mère. — Nuit. — Villes d'Allemagne et villes d'Italie. — Le Danube. — Waldmünchen. — Bois. — Combourg. — Lucile. — Voyageurs. — Prague. — *Lettres à M<sup>me</sup> la duchesse de Berry.* — M<sup>me</sup> de Gontaut. — Jeunes Françaises *accourues pour la proclamation de la majorité de Henri V.* — Comment reçus. — *Changement inutile opéré dans l'éducation du Roi.* — Butschirad. — Sommeil de Charles X. — La dauphine. — Course à Butschirad, *avec qui.* — Henri V. — Réception de jeunes gens. — *Ce que dit le vieux Roi, M. le Dauphin.* — L'échelle et la paysanne. — Diner à Butschirad. — *M<sup>me</sup> de Narbonne.* — Bavardage de Henri V. — Partie de whist. — Charles X. — Mon incrédulité sur la déclaration de la majorité. — Lecture de journaux. — Scènes de jeunes gens. — Prague. — Je pars pour la France. — Passage à Butschirad pendant la nuit. — Journal de Prague à Paris. — Rencontre à Schlau. — Carlsbad. — Hollfeld. — *Plus de petite fille à la Hotte.* — Bomberg. — Le bibliothécaire et la jeune femme. — Messe de saint François. — Diverses épreuves de la Religion. — La France. — *Est-elle ma patrie ?*

## LIVRE X

*Incidences.* — *Jardin du Vatican.* — *Jardins de l'Antiquité.* — *Château et parc de Maintenon.* — Louis XIV. — Charles IX. — *Manuscrit.* — *L'auteur du manuscrit.* — *Aqueducs.* — *Racine.* — *M<sup>me</sup> de Maintenon.* — *Mes hôtes.* — *Lettre de M<sup>me</sup> la duchesse de Berry.* — *Mes réponses.* — *Un mot sur cette correspondance.* — Politique générale. — Louis-Philippe. — *Fieschi.* — *Alibaud.* — *Le prince Louis.* — M. Thiers. — *Les Doctrinaires.* — Le général La Fayette. — Armand Carrel. —

*De quelques femmes de ces derniers temps.* — *Célestine Soulat* — Madame George Sand. — Madame Amable Tastu.

Ce sommaire nous fait regretter combien de jolies pages, de détails pittoresques et de descriptions romantiques !

Hélas ! les coups de ciseaux ont taillé largement dans le texte consacré à M<sup>me</sup> Récamier. Nous aurions aimé connaître le programme de Chateaubriand, comme gouverneur suppose d'Henri V. Nous aurions aimé revivre, grâce à sa plume magique, les fêtes vénitiennes d'autrefois ; le suivre dans sa course en gondole, et écouter *sa Rêverie au Lido*.

## XII

### AU VICOMTE DE CHATEAUBRIAND

La main qui recueillit, pieusement, les feuillets dont se compose cette étude y joignit la poésie suivante :

Chateaubriand ! noble d'esprit et de cœur !  
 Du ciel, un jour, tu reçus la lumière.  
 La même année où naquit l'Empereur,  
 Deux astres d'or brillaient sur la terre.  
 Il est éteint, à tous deux, le flambeau  
 Du grand poète et du grand capitaine.  
 Et l'on ira pleurer sur leur tombeau,  
 A la roche de Saint-Malo,  
 Comme au rocher de Sainte-Hélène.

Au pied de cette poésie, elle avait écrit ces lignes : *Chanté à Paris, dans une Revue, en 1849, après la mort du grand écrivain et poète.*

Les documents de l'époque que nous venons d'analyser me semblent bien dégager l'idée même que veut exprimer cette modeste cantate. Pour ses contemporains, Chateaubriand fut, comme écrivain, ce que fut Napoléon comme capitaine.

(*Mercur de France.*)

E. HERPIN.

# Flaubert et Mademoiselle Bosquet

---

La troisième série de la « Correspondance » de Gustave Flaubert vient de paraître. L'éditeur Louis Conard a réuni dans ce volume des lettres écrites par l'extraordinaire épistolier de 1854 à 1869 (1).

Parmi les pièces inédites, une quarantaine de lettres, adressées à « M<sup>lle</sup> Bosquet », sont faites de beaucoup de littérature et d'un peu d'amour. Qu'était M<sup>lle</sup> Bosquet ? Un « bas-bleu » provincial, et d'un tel esprit, d'une telle figure, d'une telle vertu que le Flaubert qu'on voit penché sur elle est presque un Flaubert nouveau.

M. René Descharmes, qui prépare un ouvrage sur les « correspondantes » de Flaubert, a bien voulu nous fournir des renseignements biographiques sur M<sup>lle</sup> Bosquet. Née à Rouen, en 1820, elle avait par conséquent un an de moins que Flaubert. Sa famille était de condition modeste. Elle gagnait sa vie comme institutrice quand Flaubert la connut, et la nièce du romancier fut de ses élèves. Elle collabore au *Journal de Rouen* de 1845 à 1850. Elle prend part, en 1852, à la rédaction de la *Normandie illustrée*, gros ouvrage en deux volumes. Hetzel édite, en 1861, son premier roman. *Louise Meunier*, que suit bientôt *Une passion en province*. C'est vers cette époque (1862) qu'elle quitte Rouen et vient s'installer à Paris. Là elle donne libre cours à son ardeur littéraire, collabore à plusieurs journaux, publie maints romans et nouvelles.

Ses relations avec Flaubert cessent en 1869 ; ni la correspondance ni les recherches de M. René Descharmes ne permettent jusqu'ici de connaître la cause de cette rupture. Quoi qu'il en soit, leurs relations semblent à M. Descharmes n'avoir été qu'amicales, relations d'écrivain à écrivain, avec « une pointe de badinage de la part de Flaubert ».

Après 1870, Mlle Bosquet demeure à Paris inaperçue, bien qu'elle publie encore des romans et des nouvelles : les *Trois prétendants*, *Une villégiature*, *Entre deux trains* (1887). Elle meurt à Paris en 1902.

(1) Un vol. in-8° dans la série des Œuvres inédites de Flaubert. prix : 8 francs.

Le ton n'est point toujours le même qu'emploie Flaubert pour parler à M<sup>lle</sup> Bosquet pendant ces dix années de commerce épistolaire. Le plus souvent, elle soumet ses essais au jugement à la fois farouche et indulgent du maître, qui loue et corrige avec une tendresse bourrue. Mais Flaubert se complait aussi parfois à laisser voir son âme nue, ou plutôt l'une des âmes diverses qui l'animent. La première des lettres à M<sup>lle</sup> Bosquet qu'on possède (1860) est, par là, touchante : on n'y reconnaît pas tout d'abord le truculent et agressif écrivain.

Vous vous êtes trompée sur le *sens* de ma dernière lettre, et j'ai été sans doute trop loin dans mes reproches puisque vous me faites des excuses. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la réparation m'a fait plus de plaisir que l'offense ne m'avait fait de mal : il n'y a que les femmes pour blesser et caresser ! Que nous avons la main lourde à côté d'elles !

... Quand j'ai vu que *vous aussi*, vous vous en mêliez, j'ai un peu perdu patience, je l'avoue, parce qu'en public je fais bonne figure, comprenez-vous ? N'allez pas croire que je vous en veuille, non, je vous embrasse très tendrement pour les gentilles choses que vous me dites. Voilà le vrai.

Pourquoi aussi *plaisantiez-vous* ? Pourquoi faisiez-vous comme les autres, car *on* a sur moi une opinion toute faite et que rien ne déracinera (je ne cherche pas, il est vrai, à détromper le monde), à savoir : que je n'ai aucune espèce de sentiment, que je suis un farceur, un coureur de filles (une sorte de Paul de Kock romantique) ? quelque chose entre le bohème et le pédant : quelques-uns prétendent même que j'ai l'air d'un ivrogne, etc.

Je ne crois être, cependant, ni un hypocrite, ni un poseur. N'importe ! on se méprend toujours sur moi. A qui la faute ? A moi sans doute ? Je suis plus élégiaque qu'on ne croit, mais je porte la pénitence de mes cinq pieds huit pouces et de ma figure rougeaude.

Je suis encore timide comme un adolescent et capable de conserver dans des tiroirs des bouquets fanés. J'ai, dans ma jeunesse, démesurément aimé, aimé sans retour, profondément, silencieusement. Nuits passées à regarder la lune, projets d'enlèvement et de voyages en Italie, rêves de gloire pour *elle*, tortures du corps et de l'âme, spasmes à l'odeur d'une épaule, et pâleurs subites sous un regard, j'ai connu tout cela, et très bien connu. Chacun de nous a dans le cœur une chambre royale ; *je l'ai mûrée*, mais elle n'est pas détruite.

... Et puis il arrive un *âge où l'on a peur*, peur de tout, d'une liaison, d'une entrave, d'un découragement ; on a tout à la fois soif et épouvante du bonheur. Est-ce vrai ?

Il serait pourtant si facile de passer la vie d'une manière tolérable ! Mais on cherche les sentiments tranchés, excessifs, exclusifs, tandis que le complexe, le grisâtre est seul praticable. Nos grand-pères, et surtout nos grand-mères avaient plus de sens que nous, n'est-ce pas ?

Il me semble que notre petite *dissension* nous a faits encore meilleurs amis qu'auparavant. Est-ce une illusion ? Non ! Vous avez compris

que j'étais plus sérieux que je n'en ai l'air, et je vous ai trouvée très bonne. Ainsi, je vous serre les mains très longuement.

A vous.

Parlez-moi de vous quand vous n'aurez rien de mieux à faire. Travaillez le plus possible, c'est encore le meilleur ! La morale de *Candide* : « il faut cultiver votre jardin » doit être celle des gens comme nous, de ceux qui n'ont pas trouvé. Trouve-t-on jamais d'ailleurs ? Et quand on a trouvé, on cherche autre chose.

Dans deux lettres qui suivent, Flaubert mêle à l'éloge enthousiaste la critique douce, à propos d'un roman de sa correspondante, qu'il vient de lire.

Dans une lettre, datée de Croisset, le Flaubert tendre et le Flaubert farouche se retrouvent :

Ne m'accusez pas ! J'ai eu, l'autre dimanche, une grande désillusion sous votre porte cochère. Vous m'aviez dit que vous restiez chez vous tous les dimanches, et j'étais venu ce jour-là, à trois heures, espérant bavarder en votre compagnie jusqu'à sept.

Mais quand je songe qu'on ne me tiendra aucun compte de toute la peine que je me donne, et que le premier venu, un journaliste, un idiot, un bourgeois, trouvera, *sans se gêner* (et justement peut-être), quantité de sottises dans ce qui me paraît le meilleur... j'entre dans une mélancolie sans fond, j'ai des tristesses d'ébène, une amertume à en crever, des angoisses qui me ballottent comme sur un océan d'immondices.

Ne dites rien de tout cela à personne, on se moquerait de moi encore bien plus. Mais puisque vous aimez les confidences, en voilà une.

Voici un billet tout « professionnel » :

Je vous renvoie votre *Normandie* et j'ai fini votre *Louise Meunier*, dont je suis de plus en plus content. Ne perdez pas courage. Persévérez ! Il y a là-dedans des choses charmantes, exquises, et l'ensemble est *puissant*.

Ce que j'aime le moins c'est René : il est trop parfait et sent un peu l'Almanzor, mais Louise est un caractère, chose rare, et tout cela *vi*f.

Si j'avais le temps, je vous écrirais une longue lettre, car votre roman est très suggestif. Mais vous verrez mes remarques sur l'exemplaire que j'attends.

Dans cet autre billet, Flaubert se confesse :

Hélas ! non. *Salammbô* n'est pas encore vendue. Mais quelque chose de pire, c'est qu'elle n'est pas terminée. Croiriez-vous que je suis encore dessus à enlever les répétitions de mots et à changer les substantifs impropres ? Je *me meurs d'ennui*. « à la lettre », comme dit élégamment le père Hugo.

Et puis l'avenir m'inquiète. Que vais-je faire ?

Je suis plein de doutes, de rêves et de peurs. Une œuvre, quelle qu'elle soit, est pour moi un long voyage : je résiste à m'embarquer, j'en ai d'avance mal au cœur.

M<sup>re</sup> Bosquet endure, paraît-il, mille peines, et il semble bien que ces peines soient d'amour. Aussi la lettre de grand frère affectueux que lui envoie Flaubert est-elle particulièrement touchante :

Pauvre chère amie, j'ai longtemps hésité à vous écrire, car il m'est impossible de trouver des mots, des consolations, comme on dit. J'ai passé *par là*, et toutes les phrases banales que l'on débite en pareilles circonstances, loin de soulager, irritent. Mais si nous étions l'un près de l'autre, vous verriez bien que je ne suis pas insensible à votre douleur.

J'ai pensé longuement à vous, à votre solitude maintenant complète ; j'ai senti quelque chose de vos *arrachements*, et je vous ai vue dans la désolation et dans les larmes.

Etes-vous plus tranquille maintenant ? écrivez-moi un seul petit mot, pour répondre aux deux longues poignées de main que je vous envoie, en vous regardant jusqu'au fond du cœur, tendrement.

Jetez-vous tête baissée dans le travail. L'encre est un vin qui grise ; plongeons-nous dans les rêves, puisque la vie est si atroce.

Du courage ! pauvre chère amie, et soyez sûre que je vous aime bien. Mais à quoi cela vous sert-il ?

Le ton se fait plus tendre et plus familier dans cette fin de lettre où le « bon géant » a des délicatesses d'adolescent chaste et passionné :

On m'écrivit de Croisset que vous y avez fait dernièrement une visite et l'on vous a trouvée « charmante » ; enfin vous avez plu extrêmement : nous avons tous les mêmes yeux dans la famille.

Savez-vous qu'à votre dernier voyage nous avons eu deux séances qui me sont restées non pas sur mais *dans* le cœur ? Il me semble que nous avons été plus intimes qu'à l'ordinaire ; il y a eu... je ne sais quoi, mais quelque chose de très bon, de fort et d'attendri en même temps... et comme une étreinte douce. Je vous aime beaucoup quand vous ne riez pas.

Pensez à moi, écrivez-moi. Je baise votre front plein de littérature, et les deux côtés de votre col ; cela est dans un autre ordre d'idées, mais vous savez que je vous chéris de toutes les façons.

Il s'informe en grand camarade plein de sollicitude de son état moral :

Eh bien, et Paris ? et votre logement, et la solitude, et tout le reste ? vous y faites-vous ?

... Et puis vous ne pouviez plus rester à Rouen, l'ennui vous submergeait. J'ai bien pensé à vous, mercredi dernier, jour de votre départ, je

crois. Le dimanche précédent je vous avais vaguement attendue tout l'après-midi, espoir trompeur.

Après des considérations sur le *Château des cœurs*, œuvre destinée au théâtre, qu'il vient de terminer, et dont il est « honteux », il évoque ce souvenir :

Je vais maintenant m'occuper de la préface, qui sera, je l'espère, un travail plus sérieux, et jeudi prochain j'irai à la bibliothèque, où je verrai votre vieil ami. Vous souvient-il que c'est là l'endroit de notre première entrevue ?

On vous a apporté des mirlitons, le sucre en poudre faisait une moustache blanche à votre joli bec, vous étiez charmante à donner envie de vous croquer comme les gâteaux.

Ce pauvre Rouen, comme vous y songez, n'est-ce pas ? Il en est toujours ainsi ; les choses dans l'éloignement seules sont les belles, pays et amours, peut-être ?

... Avez-vous lu le dernier volume de Michelet ? c'est bien amusant. Il a le don de charmer, celui-là.

Et votre roman à l'*Opinion nationale*, que devient-il ?

Il écrit de Croisset cette lettre, dont les premières lignes sont d'un homme « raisonnable » :

Non, chère amie, ce n'est pas la bonne compagnie qui fait que vous vous ennuyez (la mauvaise ne vaut pas mieux, ne regrettez rien), c'est l'existence en elle-même, car la vie humaine est une triste boutique, décidément, une chose laide, lourde et compliquée. L'art n'a point d'autre but, pour les gens d'esprit, que d'en escamotter le fardeau et l'amertume.

(C'est-il une faute d'orthographe que d'écrire escamotter avec deux *tt* ? Escamotez-en un, alors.)

Vous voilà donc placée au *Temps*, mais il faut prendre de la patience, à ce qu'il paraît. En prendrez-vous ?

« Placée au *Temps* » ? Le *Temps* publia, en effet, mais quatre années plus tard, une longue nouvelle de M<sup>lle</sup> Amélie Bosquet, *Jacqueline de Vardon*, qu'elle signa du pseudonyme d'Emile Bosquet. Commencée le 31 juillet 1867, — vingt jours après la fin de *Manette Salomon*, — la publication de cette nouvelle, qui ne comprit que dix feuilletons, fut terminée le 17 août.

Au cours de cette même année, Flaubert a fait de cette œuvre une longue critique dans une lettre à l'auteur. Toute la technique du lent et scrupuleux écrivain se trouve fixée dans cette page :

Ma chère amie,

Si je n'avais pas pour votre projet beaucoup d'estime et pour votre

personne beaucoup d'affection, je vous dirais simplement que *Jacqueline de Vardon* est un chef-d'œuvre, au lieu de vous envoyer l'abominable lettre que vous allez lire.

... Vous étiez plus sévère autrefois, quand vous lisiez de meilleure littérature et que vous n'imprimiez pas. Il me semble que Paris vous perd.

Et d'abord, pourquoi la première description, celle des environs de Jumièges, description qui n'a aucune influence sur aucun des personnages du livre, et qui est mangée, d'ailleurs, par une autre qui vient immédiatement : celle de Rouen ?

... Quant au style, je trouve dans le premier paragraphe deux relatifs se régissant « qui embrasse l'étendue du lit qu'elle occupait », et chose plus fâcheuse, une métaphore rococotte « les limites de son empire ». L'empire d'un fleuve ! A bas l'Empire !

... Les paroles de la bonne, qui n'est pas un personnage du livre, devaient être racontées et non dites.

Voici quelques lignes de premier ordre : « L'orthodoxie n'est qu'une fiction, etc. », mais cela aurait dû faire la conclusion de toute la vie religieuse de Jacqueline, en être le jugement ; alors on les eût remarquées. On dirait que vous perdez à plaisir toute votre monnaie.

... L'auteur a voulu faire une héroïne noble. Mais les trois quarts des femmes à qui serait arrivée l'histoire de Jacqueline ne se seraient pas tuées ; Jacqueline ne s'étant pas tuée, M. de Blavy aurait pu reparaitre, et qui sait le reste ?

... Mlle de Vardon a un singulier goût en fait de toilette. Elle porte une broche cannée et un bracelet *de cheveur*, deux horreurs ! Mais en voici une autre, plus forte : « achevait de donner à l'ensemble UN CACHET puritain !!! » et ce n'est pas la seule fois que vous avez employé cette exécration métaphore ; ma rage est indescriptible, j'ai besoin de souffler.

... Il y a là dedans des détails gentils (bien que votre Frédéric parle tantôt comme un artiste : « quelle charmante courbe d'épaule », et tantôt comme un notaire : « scellons ce pacte ». Où diable avez-vous rencontré des gens qui disent : « scellons ce pacte ? »...

... Le remords immédiat de Jacqueline est trop exclusivement chrétien pour une femme qui se suicidera ; j'aurais voulu que l'auteur insistât plus sur l'idée de dégradation. C'est un doute que je vous soumetts.

Seconde scène avec Edmond, très bonne ; mais voici Jacqueline qui fait exactement à Marie ce qu'elle a fait à Clémence.

Le parallélisme, puisqu'il est voulu, devait être plus marqué et vous deviez rappeler l'autre situation analogue, en mettant les pieds dans le plat franchement, et en insistant dessus.

Je vous assure que Jacqueline n'est pas sympathique, parce qu'elle n'a pas été suffisamment amoureuse. On donne presque raison à M. d'Herbau fils, qui ne l'a jamais trompée, en définitive, et qui est l'homme de la nature

Elle lui en veut d'avoir éprouvé une surprise de sens, et il y a dans sa colère contre lui plus d'orgueil blessé que d'amour, chose très vraie

et très commune. Mais l'auteur n'a pas l'air d'en avoir conscience et semble prendre le parti de son héroïne.

Quant à la lettre finale, c'est un morceau achevé : alors seulement on se rappelle le premier chapitre, qui est beaucoup trop loin derrière nous.

Voilà ce que j'avais à vous dire de plus dur. Il y a aussi quantité d'expressions toutes faites, d'idiotismes usés. Vous ne me paraissez pas vous inquiéter, comme autrefois, du sacro-saint style.

J'ai vidé le fond de mon sac, et je vous embrasse. Me pardonnez-vous ?

À la même époque, Flaubert faisait à M<sup>lle</sup> Bosquet ces intéressantes observations :

J'ai à vous remercier du roman *les Ouvrières*, que j'ai, derechef, non pas lu en entier, mais repassé. C'est supérieur à *M<sup>lle</sup> de Vardon*..

... En quoi, dans le domaine de l'art, MM. les ouvriers sont-ils plus intéressants que les autres hommes ? Je vois maintenant, chez tous les romanciers, une tendance à représenter la *caste* comme quelque chose d'essentiel en soi, exemple : *Manette Salomon*.

Cela peut être très spirituel, ou très démocratique ; mais avec ce parti pris on se prive de l'élément éternel, c'est-à-dire de la généralité humaine.

Je sais bien tout ce que vous pourrez me répondre : c'est une chicane que je vous cherche pour vous engager à faire sortir votre muse des classes pauvres. Il faut représenter les Passions et non plaider pour des Partis.

Dans des lettres suivantes, il lui annonce : « Sainte-Beuve est très content de votre roman, et on va vous faire un article dans le *Moniteur*. » Et il précise le sens de quelques-unes de ses critiques, que M<sup>lle</sup> Bosquet n'a sans doute pas acceptées sans regimber :

Je n'appelle pas faire des lectures sérieuses lire des bouquins traitant de matières graves, mais lire des livres bien faits et bien écrits surtout, en se rendant compte des procédés. Sommes-nous des romanciers ou des agriculteurs ?

Dans une lettre de la période précédente (1863), la bourgeoisie et le socialisme subissent ensemble l'attaque de l'impitoyable Flaubert :

On m'a conté que vous aviez écrit, dans le *Journal de Rouen*, le compte-rendu de la *Religieuse*. Vous êtes donc rentrée dans ce papier dont j'exècre le ton bourgeois et les tendances rétrogrades ? Tant pis pour vous ! c'est perdre votre temps.

Quant à votre ami, il continue ses lectures socialistes, du Fourier, du Saint-Simon, etc. Comme tous ces gens-là me pèsent ! Quels des-

potes et quels rustres ! Le socialisme moderne *par le pion* : ce sont tous des bonshommes entoncés dans le moyen âge et l'esprit de caste, le trait commun qui les raille est la haine de la Liberté et de la Révolution française.

Voici l'audacieux et trouble début d'un autre billet :

Je n'avais pas besoin de votre lettre pour savoir que vous êtes un bon cœur et un excellent esprit. Mes brutalités, ou plutôt ma grossièreté, comptaient bien là-dessus. Si j'avais douté de votre intelligence, je ne vous aurais pas écrit si vertement, et puisque vous acceptez mes baisers *quand même*, je vous en envoie quatre, un sur chaque joue et deux autres, un peu plus longs, placés un peu plus bas...

Après une diatribe contre Béranger, Flaubert conclut : « Après Voltaire, il faut clore la gaudriole religieuse. Quel argument contre la philosophie, pour les Veillot, qu'un tel homme (Béranger) ! »

Et il fait défiler ses éloquentes paradoxes d'homme de génie :

Et puis, encore un coup, pourquoi ne pas admirer les grandes choses et les vrais poètes ? Mais la France, peut-être, n'est pas capable de boire un vin plus fort ! Béranger et Horace Vernet seront pour longtemps son poète et son peintre. Ce qui m'avait indigné dans votre article, c'était la comparaison que vous en faisiez avec Bossuet et Chateaubriand, qui sont cependant loin d'être des dieux pour moi. Je maintiens que le premier écrivait mal, quoi qu'on dise. Mais il serait temps de s'entendre *sur le style*. N'importe ! je ne compare pas ces patriciens à ce boutiquier.

Il se défend contre le reproche que lui adresse M<sup>lle</sup> Bosquet de l'avoir oubliée. Les rôles changent dans le billet suivant : « Ce n'est pas gentil d'oublier comme ça un homme *qui vous aime* », dit Flaubert, qui termine, en « bêtifiant », par cette galanterie un peu monotone, qu'on retrouve maintenant à chaque fin de lettre :

Je baise les deux côtés de votre charmant col, puisque vous ne m'abandonnez que ça ; vous avez pourtant de ravissantes paupières brunes qui... Allons ! je deviens inconvenant !

D'une autre lettre, cette confidence, qui est un « cliché » connu et un peu trop usagé pour Flaubert :

Ce qui me fait plaisir dans le ruban rouge, c'est la joie de ceux qui m'aiment ; c'est là le meilleur de la chose, je vous assure. Ah ! si l'on recevait cela à dix-huit ans !..

Mais l'amoureux transi devient mentor sévère :

Que m'avez-vous chanté dans votre dernière lettre ? et sur quelle herbe aviez-vous marché pour vous plaindre de ce qu'on ne vous « prônait pas » et soupirer après la grosse caisse ? Prenez garde, vous allez prendre la maladie parisienne de la célébrité. Pensez donc à vos livres, à votre style, et à rien de plus. Si je vous parle ainsi, c'est que : 1<sup>o</sup> vous m'honorez de votre confiance, et que 2<sup>o</sup> j'ai le droit de prêcher la vertu littéraire, car je paye mes paradoxes.

Vous aurez beau me soutenir que vous travaillez, je vous affirme que vous aurez beau me soutenir que vous travaillez, je vous affirme *que non*. J'entends par travailler lutter contre les difficultés et ne lâcher une œuvre que lorsqu'on n'y voit plus rien à faire. Vous êtes suffisamment préoccupée du Vrai, mais pas assez du Beau, et je m'indigne, etc... Acharnez-vous donc sur les classiques, sucez-les jusqu'à la moëlle, ne lisez rien de médiocre comme littérature, emplissez-vous la mémoire de statues et de tableaux, et regardez surtout au-delà du peuple, car c'est un horizon borné et transitoire.

Tout à coup, parmi les bons conseils, ce reproche ambigu et brutal :

Si vous aviez un peu moins de cette vertu dont vous me paraissez très fière, vous seriez plus forte en physiologie masculine, et sauriez, ma belle amie, que mes facultés ne sont pas à commandement et que la littérature ne remplace pas tout, c'est-à-dire ne tient pas lieu *du reste*. Mais vous l'avez, vous, le reste aussi...

Adieu, je baise vos beaux yeux (si vous le permettez, bien entendu, ne vous fâchez pas) et les deux côtés de votre charmant col.

M<sup>lle</sup> Bosquet fut sans doute une des M<sup>mes</sup> Bovary que Flaubert rencontra. Ecrivain scrupuleux, original et sincère à Rouen, elle devint banale et « gendelette » à Paris, comme tant d'autres qui n'ont de vertu qu'en leur province. Flaubert laisse sentir parfois le mépris du grand littérateur, du littérateur « mâle », pour le « bas-bleu » médiocre mais palpitant d'espoir et de bonnes intentions. Toutefois li cessait volontiers — et trop souvent — d'être littérateur avec cette romancière opiniâtre qui était aussi, paraît-il, une « grosse dame ». Le jeu amoureux est alors sans grâce. Flaubert flirte ! Et il a le geste lourd...

JEAN LEFRANC.

# Bibliographie Chronologique

## DES PRINCIPAUX RECUEILS LYRIQUES DE L'ÉPOQUE ROMANTIQUE

---

A la suite de son *Rapport sur la Poésie française*, Mendès a fait imprimer un dictionnaire alphabétique des poètes du siècle entier. Hélas ! ce dictionnaire laisse singulièrement à désirer, au moins pour la période romantique, et l'on se demande quelle part Mendès a pu y prendre, en dehors de l'article qui le concerne (1). Par exemple, il n'était pas possible que Mendès ignorât Hippolyte Lucas : or, Lucas est classé parmi les poètes qui ont débuté en 1891, à cause de la 5<sup>e</sup> édition d'un volume de vers qui remontait à 1834 ! Mais surtout quel manque d'équilibre ! Les années qui précèdent 1900 nous révèlent jusqu'à trente ou quarante poètes nouveaux par an, et dans la période romantique certaines années en font connaître à peine deux ou trois. Les secrétaires qui ont fait ce travail semblent n'avoir même pas consulté les *Souvenirs poétiques de l'École Romantique* de Fournier ; car des cent poètes que cite Fournier, plus du tiers manque dans Mendès, notamment Edouard d'Anglemont, objet pourtant d'une étude spéciale d'Eug. Asse, et Beauchesne, l'historien de Louis XVII, et H. de Latouche, l'éditeur de Chénier, et les poètes ouvriers, Lebreton, Poncey, Magu, et les femmes-poètes, M<sup>mes</sup> Lesguillon, Menessier-Nodier, Waldor, etc. Or, il eût fallu doubler au moins le chiffre de Fournier ; dans Fournier comme dans Mendès, on ne trouve ni Belmontel, fort décrié sans doute, mais qu'on ne saurait éliminer, car il a joué son rôle, ni H. de La Morvonnais, que le centenaire de Maurice de Guérin vient de remettre un peu en lumière, ni Hortense de Céré-Barbé, à qui M. Alph. Siché n'a pas pensé non plus dans ses *Muses françaises*, quoique M. Léon Siché, son père, lui ait consacré une notice dans son *Cénacle de la Muse française*, ni

1. Musset a cinq colonnes, Lamartine neuf, Mendès dix-neuf, presque autant que V. Hugo.

La plupart des volumes de cette époque se trouvent à la Bibliothèque Nationale, malgré de graves lacunes, notamment pour les poètes étrangers, par exemple les poètes de la Suisse romande.

Gabrielle Soumet, ni beaucoup d'autres. On ne sera donc pas surpris de voir publier ici cette *Bibliographie*. Elle concerne expressément les recueils *lyriques*, ou contenant des vers lyriques, parce que ce sont les seuls que j'aie étudiés personnellement. Je les ai dépouillés en vue d'un *Répertoire général des formes de strophes* employées par les poètes français depuis la Renaissance : ce Répertoire paraîtra prochainement. En revanche, j'ai joint à chaque année quelques notes contenant le cas échéant, l'indication des grandes œuvres en prose parues dans le même temps, celle aussi de quelques œuvres en vers non lyriques, et celle des événements historiques qui ont pu avoir leur écho dans les œuvres des poètes, ou exercer une influence quelconque sur la production poétique : ce synchronisme intéressera sans doute quelques lecteurs.

Mais une question se posait. Si la période romantique commence, à peu près sans discussion, en 1820, date des *Méditations*, il est plus difficile de dire où elle finit. J'ai mieux aimé aller au-delà que de rester en deçà, et j'ai poussé jusqu'à la Révolution de février. Il est certain que dans les années qui précèdent on voit paraître bien des noms qui appartiennent manifestement à une autre génération. Pourtant cette date est bien une limite. Après le grand débordement romantique, qui va au moins jusqu'à 1840, l'inspiration lyrique s'affaiblit progressivement jusqu'à 1848, où elle semble disparaître momentanément (1).

Pour terminer, j'ai joint à la *Bibliographie chronologique* une *Table des noms* propres qui équivaut à une Bibliographie alphabétique.

Naissance de Lamartine, 1790 (m. 1869) ; d'Emile Deschamps, 1791 (m. 1871) ; de Cas. Delavigne, 1793 (m. 1843) ; d'A. de Vigny, 1797 (m. 1863) ; d'Antony Deschamps, 1800 (m. 1869) ; de V. Hugo, 1802 (m. 1885) ; d'Alexandre Dumas, 1803 (m. 1870) ; de Sainte-Beuve, 1804 (m. 1869) ; d'A. Barbier, 1805 (m. 1882) ; de Brizeux, 1806 (m. 1858) ; de G. de Nerval, 1808 (m. 1855) ; d'A. de Musset 1810 (m. 1857) ; de Th. Gautier, 1811 (m. 1872) ; de Laprade, 1812 (m. 1883) ; de Ponsard, 1814 (m. 1867) ; de Léon de Lisle, 1818 (m. 1894).

En 1817, V. Hugo obtient une mention à l'Académie française, une autre en 1819, en même temps que deux prix aux Jeux Floraux. La même année, en décembre, il fonde avec son frère Eug. Hugo le *Conservateur littéraire* (qui dure jusqu'en mars 1821). La même année

1. C'est le théâtre, « même en vers », mais sans lyrisme, qui, à partir de cette époque, prend le haut pavé. L'année 1848, qui est celle de « Tragaldabas » et de la « Fille d'Eschyle », est aussi celle de « L'Aventurière », aussi bien que de la « Dame aux Camélias » : le théâtre en vers ne sera proprement lyrique que beaucoup plus tard.

encore paraissent les *Œuvres de Chénier*, publiées par H. de La Touche.

En 1818 avaient paru les premières *Messéniennes* de Cas. Delavigne d'autres paraîtront en 1822, 1824, 1827 et 1830 (voir 1823).

1820. Lamartine, *Méditations poétiques*. — V. Hugo, *Le Génie* (ode à Chateaubriand), *Ode sur la mort du duc de Berry*, *Ode sur la Naissance du duc de Bordeaux*. — Chénedollé, *Études poétiques* (et 1822 ; *Œuvres complètes*, 1864) — M. Desbordes-Valmore, *Poésies* 1.

V. Hugo est proclamé Maître ès Jeux Floraux pour son ode *Moïse sur le Nil* ; Lebrun, *Marie Stuart*. A. Thierry, *Lettres sur l'Hist. de France*. Formation du premier Cénacle chez les Deschamps avec Gaspard de Pons, Saint-Félix, Saint-Valry. Assassinat du duc de Berry ; naissance du duc de Bordeaux.

1821. Ulric Guttinguer, *Mélanges poétiques*. — Mollevaut, *Élégies*. — Belinmonte, *Mahabherbes*, et *Les Funérailles de Napoléon*. — M<sup>lle</sup> d'Hautpoul, *Poésies diverses*. — Béranger, *Chansons* et Procès (le premier recueil est de 1815).

Au *Conservateur littéraire* des frères Hugo succèdent les *Annales de la Littérature et des arts*. Naissance de Baudelaire. Mort de Fontanès. Mort de Napoléon I<sup>er</sup>. — *Mémorial de S<sup>te</sup>-Hélène*, de Las Cases, 1821-23.

Commencement de l'insurrection hellénique.

1822. V. Hugo, *Odes et poésies diverses* (contenant vingt-quatre odes et trois autres pièces ; 2<sup>e</sup> éd., 1823 ; 3<sup>e</sup> éd., 1826 ; voir 1824 et 1826). — A. de Vigny, *Poèmes* (édition anonyme, contenant *Hélène* (supprimée en 1826), *la Somnambule*, *la Fille de Jephthé*, *la Femme adultère*, *le Bal*, *la Prison*). — P. Lebrun, *Odes*. — Denne-Baron, *Guirlande à Mnémosyne*.

Soumet, *Clytemnestre* et *Saül*. *Mémoires de Napoléon I<sup>er</sup>*, 1822-25. Gourgaud et Montholon, *Mémoires pour l'histoire de France sous Napoléon. Chefs d'œuvre des théâtres étrangers*, trad. par Aignan, Andrieux, Barante, Benj. Constant, etc. (1822-23). V. Hugo épouse Adèle Foucher (ses témoins sont Soumet et Vigny, lieutenant de la garde royale avec rang de capitaine).

1823. Lamartine, *Nouvelles Méditations poétiques* (et *La Mort de Socrate*). — Cas. Delavigne, *Poésies diverses* (réunies la même année aux *Messéniennes*, sous le titre *Messéniennes et Poésies diverses*, 6<sup>e</sup> édition : l'ouvrage aura deux vol. en 1824). — N.-B. Saintine, *Poème, Odes, Épîtres et Poésies diverses*. — Denne-Baron, *La Nymphe Pyrène aux Français*, ode suivie de *Poésies diverses*, juil. 1823-juin 1824, 2 v. — *Les Tablettes Romantiques*, premier volume de la série des *Annales romantiques* (1823-36, douze vol.). — *La Muse française* (2).

1. *Parnes de la grande poésie*, sous le titre : *Œuvres Marie et Romantiques*, par M. de La Touche Desbordes ; nouvelle édition en 1824, avec quelques additions.

2. Œuvre en premier volume. (Ind. et 18<sup>22</sup>.) Juin 1824. Fondée par Em. Deschamps, et par Ulric Guttinguer, A. Thierry, A. de Vigny, A. de Saint-Valry et Desbordes, sous le pseudonyme collectif de l'association de plusieurs *Œuvres littéraires de Paris*. Elle est dirigée par le général, Hug. V. de Desbordes-Valmore. Elle est dirigée par M. de La Touche, et une vingtaine d'autres auteurs ont écrit pour elle des romans. Voir le livre de M. Léon Séché.)

Andrieux, *Œuvres*, en 6 vol. V. Hugo *Han d'Islande*. Guizot traduit *Shakespeare* (trad. de Letourneur revue, Barante *Schiller*, Fauriel les tragédies de *Manzoni* ; popularité des romans de W. Scott, Stendhal, *Racine et Shakespeare* (2<sup>e</sup> partie, 1825). Les Romantiques à l' Arsenal, chez Nodier. Thiers, *Histoire de la Révolution française* (1823-27). Naissance de Th. de Banville. Expédition d'Espagne.

1824. V. Hugo, *Nouvelles odes*. — Ulric Guttinguer, *Le Bal*, suivi de poésies. — Delphine Gay (plus tard M<sup>me</sup> de Girardin), *Essais poétiques* (plus. éd.). — Fréd. Soulié (de Lavelanet), *Amours françaises* (et 1842). — Hortense de Cérér-Barbé, *Poésies religieuses* (autre édition en 1828, sous le titre *Heures poétiques et religieuses*, augmentée de 14 pièces). — Nép. Lemercier, *Chants héroïques*, traduits du grec (1824-25). — Alex. Guiraud, *Poèmes et chants élégiaques*. — H. de La Morvonnais, *Élégies et autres poésies*. — Belmontet, *Les Tristes*.

A. de Vigny, *Eloa ou la sœur des Anges*. Arnault, *Œuvres* en 8 vol. M.-J. Chénier, *Œuvres* en huit vol. (1824-26). Soumet à l'Académie ; échec de Lamartine, qui ne sera reçu qu'en 1829. Fondation du journal *Le Globe*. Exploits de Canaris. Le Massacre de Chio de Delacroix. Byron à Missolonghi. Mort de Louis XVIII.

1825. M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, *Élégies et Poésies nouvelles*. — Delphine Gay, *Nouveaux essais poétiques*. — Edouard d'Anglemont, *Odes* (qq-unes avaient paru séparément en 1823 et 1824). — Gaspard de Pons, *Inspirations poétiques* (réimp. en 1860 dans les *Adieux poétiques*, œuvres, en 3 vol.). — Guttinguer, *Mélanges poétiques*. — Denne-Baron, *Les Fleurs poétiques* et trad. des *Élégies de Propertius*. — Béranger, *Chansons nouvelles*. — Ch. Didier, *La Harpe helvétique*. — Pauthier, *Mémoires poétiques et chants d'amour* (et les *Helléniennes*, élégies). — Belmontet, *Les Funérailles du Général Foy*.

Lamartine, *Le Dernier chant du pèlerinage d'Harold*. Ancelot, *Épître à Cas. Bonjour et Marie de Brabant*, poème en six chants, dont deux venaient de paraître dans la *Muse française*. Soumet, *Jeanne d'Arc* (plus. éd.). Mérimée, *Théâtre de Clara Gazuel*. Aug. Thierry, *Conquête de l'Angleterre*. Cas. Delavigne à l'Académie. Lamartine et V. Hugo, créés chevaliers de la Légion d'Honneur par Charles X, sont invités au sacre, et le célèbrent en vers (ainsi que P. Lebrun dans *La vallée de Champrosay*, M<sup>me</sup> Tastu, et une infinité d'autres). Vigny épouse une Anglaise qui ne saura jamais le français. Taylor est nommé commissaire du Roi pour le Théâtre-Français, et fait jouer le *Léonidas de Pichald*, dit Pichat. Mort du peintre David.

1826. V. Hugo, *Odes et ballades* (réédition augmentée, en trois vol., des recueils de 1822 et 1824 ; voir encore 1829). — A. de Vigny, *Poèmes antiques et modernes* (recueil de 1822, signé, avec des suppressions (Hélène), et des additions importantes (*le Déluge, Moïse, Dolorida, le Trappiste, la Neige, le Cor*) ; sera encore augmenté en 1829. — M<sup>me</sup> Tastu, *Poésies* (jointes aux *Chroniques de France* en 1829, sous le titre d'*Œuvres* ; 5<sup>e</sup> éd., 1833). — H. Le Flaguais, *Poésies élégiaques*. — J. Crétineau-Joly, *Chants romains*. — L. Brault, *Poésies politiques et morales*. — H. de La Morvonnais, *Les Rêves*. — Ancelot, *Ode sur le couronnement de Nicolas I<sup>er</sup>*.

V. Hugo, *Bug. Jargal*. Vigny, *Cinq-Mars*. Œuvres complètes de Chateaubriand (1826-1831). Guiraud (et Brifaut) à l'Académie.

1827. V. Hugo, *Odes à la colonne* (Odes, III, 7). — Ch. Nodier, *Poésies diverses* (1). — G. de Nerval, *Élégies nationales* (publiées partiellement en 1826), suivies de poésies diverses. — J. Polonius (C<sup>te</sup> X. Labenski), *Poésies diverses*. — Elisa Mercœur, *Poésies* (Nantes). — Désaugiers, *Chansons et poésies diverses* (8<sup>e</sup> éd., 1842). — L. Halévy, *Poésies européennes* (1827-28, autres édd. en 1829 et 1822). — Ch. Didier, *Mémoires hébraïques*. — Aimé de Loy (J.-B. Desloyer), *Preludes poétiques*. — J. Travers, *Les Algériennes*.

V. Hugo, *Cromwell* et sa *Préface*, le second *Cénacle*. Guizot, *Histoire de la Révolution d'Angleterre* (1827-28). Norvins, *Histoire de Napoléon*. Jomini, *Vie de Napoléon*. Les acteurs de Londres jouent à l'Odéon *Hamlet*, *Roméo et Juliette*, et *Othello*. Bataille de Navarin.

1828. — Em. Deschamps, *Études françaises et étrangères* (5<sup>e</sup> éd., 1831). — P. Lebrun, *Le Voyage de Grèce*. — J. de Rességuier, *Tableaux poétiques* (1828-29). — Béranger, *Chansons inédites*. — Anne Bignan, *Poésies*. — A. Demesmay, *Essais poétiques d'un jeune montagnard*. — M<sup>me</sup> Céré-Barbé (voir 1824).

V. Hugo, *Amy Robsart* (joué sous le nom de Paul Fouche). *Roméo et Juliette*, de Deschamps et Vigny, reçu au Théâtre franç., mais non joué. *Les Natrhez* paraissent dans les Œuvres complètes de Chateaubriand. Sainte-Beuve, *Tableau de la Poésie française au xvi<sup>e</sup> siècle* et *Œuvres choisies de Ronsard*. Villemain, *Cours de littérature française* (1828-1838). G. de Nerval, *Le Faust de Goethe* (le *Second Faust* paraîtra en 1840). P. Lebrun à l'Académie. Expédition de Morée.

1829. V. Hugo, *Odes et Ballades*, 4<sup>e</sup> édition, augmentée de onze pièces. — Le même, *Les Orientales*. — Vigny, Œuvres, éd. collective. — Sainte-Beuve, *Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme* (anon.). — M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, *Poésies du jeune âge*. — La même, *Poésies inédites*. — La même, *Poésies réunies* en 3 vol. in-12 ou 2 v. in-8 (1830) avec des additions. — Guttinguer, *Recueil d'élégies*, sans titre ni signature. — J. Polonius (Labenski), *Vision d'Empédocle*. — Ed. d'Anglemont, *Légendes françaises* (voir 1833). — A. Fontaney, *Ballades, Mélodies et Poésies diverses*. — Ed. Turquety, *Esquisses poétiques* (réimp. dans Primavera, 1840). — Saint-Valry (A. Souillard, dit) *Fleurs*. — J. Crétineau-Joly, *Inspirations poétiques*. — Lachambeaudie, *Essais poétiques*. — Le Flaguais, *Mémoires françaises et Chants sacrés*. — P.-E. Debraux, *Chansons nouvelles*. — Emile Souvestre, *Trois femmes poètes inconnues* (voir 1830).

V. Hugo, *Le dernier jour d'un condamné*. Interdiction de Marion Delorme, remplacée au Th.-Français par *Henri III et sa cour* d'A. Dumas, et *Othello*, de Vigny. Vitet, *La Mort de Henri III* (faisant suite aux *Barricades*, de 1826, et aux *États de Blois*, de 1827, qui avaient eu déjà plusieurs éditions). Barthélemy et Méry, *Le Fils de l'homme*. Ant. Deschamps, *La Divine Comédie*. Balzac, *La Comédie humaine* (1829-50).

1. Autre éd., 1829. La plupart avaient paru dans les « Essais d'une jeune barde », 1803, et « Les Tristes » ou « Mélanges tirés des Tablettes d'un suicide », 1806.

Mérimée, *Chronique du règne de Charles IX.* Arnault et Lamartine à l'Académie. Indépendance de la Grèce.

1830. A. de Musset, *Contes d'Espagne et d'Italie* (parus fin déc. 1829).

Lamartine, *Harmonies poétiques et religieuses.* — Th. Gautier, *Poésies.* — Sainte-Beuve, *Les Consolations* (anon.). — Aug. Lebras, *Les Armoricaines.* — Ch. Dovalle, *Le Sylphe* (et 1868 *Poésies complètes*, 1898). — Emile Souvestre, *Rêves poétiques* (et 1860, avec le volume de 1829). — A. de Beauchesne, *Souvenirs poétiques* (1). — Evariste Boulay-Paty, *Odes nationales* (publiées à part en partie depuis 1827). — Saint-Félix, *Poésies romaines.* — Eug. Gaulmier, *Œuvres posthumes* (3 vol.). — M<sup>rs</sup> de Valori, *Œuvres poétiques.* — Th. Carlier, *Voyage poétiques* (ou 1829). — A. Demesmay, *Les Solitudes.* — A. Brot, *Chants d'amour et poésies diverses.* — Barthélemy et Méry, *Waterloo.* — Ad. Mathieu, *Passe-temps poétiques* (Mons, 1830-38). — Keepsake français, recueilli par J.-B.-A. Soulié (vers et prose).

V. Hugo fait jouer *Hernani* au Th.-Français, et A. Dumas *Christine* à l'Odéon. Musset, *La Nuit vénitienne.* Bignan, trad. de l'*Illiade.* Vignet à l'Académie. Berlioz prix de Rome. Expédition d'Alger. Révolution de juillet. Lamartine donne sa démission de secrétaire d'ambassade.

1831. — V. Hugo, *Les Feuilles d'automne.* Première édition collective des *Œuvres.* — Aug. Barbier, *Iambes.* — X. Marmier, *Esquisses poétiques.* — Pétrus Borel, *Rhapsodies.* — J.-G. Farcy, *Reliquids.* — Anaïs Segalas, *les Algériennes.* — Le C<sup>te</sup> de Saint-Leu (Louis Bonaparte), *Poésies.* — Lachambeaudie, *Chansons nationales.* — P.-E. Debraux, *Chansons patriotiques,* etc. — Juste Olivier, *Le Canton de Vaud.* — Barthélemy et Méry, *Œuvres* en 4 vol., et *Némésis*, mars 1831-avril 1832.

La Porte Saint-Martin joue *Marion Delorme* de V. Hugo, et *Antony* d'A. Dumas ; l'Odéon joue *La Maréchale d'Ancre*, de Vigny, et *Charles VII*, de Dumas. Brizeux, *Marie.* V. Hugo, *Notre-Dame de Paris.* Stendhal, *Le Rouge et le Noir.* Buloz fonde la *Revue des Deux-Mondes.* Lamartine candidat malheureux à la députation, est attaqué dans la *Némésis* de Barthélemy et lui répond. Première rupture, de quelques mois, entre V. Hugo et Sainte-Beuve. Liaison de Vigny et de M<sup>me</sup> Dorval. Mariage de Marie Nodier.

1832. Musset, *Un spectacle dans un fauteuil* (avec *Namouna*). — Th. Gautier, *Albertus ou l'Âme et le Péché* (contenant les *Poésies* de 1830, avec des add.). — Alletz, *Études poétiques du cœur humain.* — Amédée Pommier, *Poésies (Premières armes).* — Jacques Porchat, *Poésies Vaudoises* (Lausanne). — J.-P. Veyrat, *Les Italiennes.* — Le Flaguais, *Nouvelles mélodies françaises* (ou 1833). — Tampucci, *Poésies* (et 1833. augm.). — *Keepsake breton*, recueilli par Fulgence Girard (vers et prose).

V. Hugo, *Le Roi s'amuse.* C. Delavigne, *Louis XI.* A. Dumas (et Gailhardet), *La Tour de Nesle.* Vigny, *Stello.* G. Sand, *Indiana et Valentine.* A. Karr, *Sous les tilleuls.* Sainte-Beuve, *Portraits littéraires* (1832-39). — Journées de juin. Mort du duc de Reichstadt (Napoléon II), de Goethe et de Walter Scott. Lamartine part pour l'Orient.

1833. M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, *Les Pleurs.* — Félix Arvers, *Mes heu-*

(1) 3<sup>e</sup> éd., 1834. Publiera encore « Le Livre des jeunes mères », 1858.

*res perdues* réimp. en 1878 et 1900. — Barthélemy et Méry, *Les Douze journées de la Révolution* 1. — Ed. d'Anglemont, *Nouvelles Légendes françaises*. — II. de Latouche, *la Vallée aux Loups* beaucoup de poésies remontent au-delà de 1820. — Saint-Vahy, *Fragments de poésie*. — Ed. Turquety, *Amour et foi* et 1834 ; réimp. dans les *Œuvres* de 1857, plus. édd.). — A. Bignan, *Mélodies françaises*, 2 vol. — P.-J. Lesguillon, *Emotions*. — Hermance Sandrin M<sup>me</sup> Lesguillon, *Rêveuse*. — O'Neddy (Th. Dondéy), *Feu et flamme*. — A. de Latour, *La Vie intime* (augm. en 1835 ; voir 1841). — Ach. du Clésieux, *L'Âme et la Solitude* (et 1837). — Béranger, *Chansons nouvelles et dernières* (2).

V. Hugo, *Lucrèce Borgia* (dont un rôle est tenu par Juliette Drouet) et *Marie Tudor*. Musset, *Rolla* (R. des D. M. 15 août), et *André del Sarto*, *Lorenzaccio*, *Les Caprices de Marianne* (R. des D.-M., ainsi que les pièces suivantes). A. Barbier, *Il Pianto* (sonnets parus d'abord dans la R. des D.-M.). M<sup>me</sup> de Girardin, *Napoline*, poème. Mérimée, *Mosaïque*. G. Sand, *Lélia* (sa liaison avec Musset 1833-35). Th. Gautier, *Les Jeune-France*. Michelet, *Histoire de France* (1833-67). Nodier à l'Académie. Mort d'Andrieux et de Chênedollé.

1834. *Œuvres* de Cas. Delavigne en 6 vol. — *Chansons* de Béranger en 4 vol. — Alletz, *Caractères poétiques*. — M<sup>me</sup> Tastu, *Poésies nouvelles*. — Ev. Boulay-Paty, *Elie Mariaker*. — Imbert Galloix, *Poésies* (Genève). — Alphonse Esquiros, *Les Hirondelles*. — Drouineau, *Confessions poétiques* (ou 1833). — Hippolyte Lucas, *Le Cœur et le Monde* (et 1842 ; voir 1844). — H. Le Flaguais, *Les Neustriennes* (augm. en 1846). — Du Clésieux, *Éril et Patrie* (et 1837). — Hipp. Raynal, *Malheur et poésie* (roman, avec 50 pages de vers).

A.-V. Arnault, *Fables nouvelles*. Musset, *Fantasio*, *On ne badine pas avec l'amour*, *La Nuit vénitienne*. Sainte-Beuve, *Volupté*. Balzac, *Eugénie Grandet*. Lamennais, *Paroles d'un croyant*. Chateaubriand, *Voyage en Amérique*. Berlioz, *Harold en Italie*. Mort d'Arnault et de La Fayette. Rupture définitive entre V. Hugo et Sainte-Beuve.

1835. V. Hugo, *Les Chants du crépuscule*. — Musset, *La Nuit de Mai* et *La Nuit de Décembre* (R. des D.-M., 15 juin et 1<sup>er</sup> déc.). — Antony Deschamps, *Dernières paroles*. — Ed. d'Anglemont, *Pèlerinages*. — Autran, *La Mer* (devenue en 1852 les *Poèmes de la Mer*). — Edgar Quinet, *Napoléon*. — Juste Olivier, *Les Deux voix* (avec sa femme, Caroline Olivier). — Ch.-Maurice Saint-Aguet, *Le Perce-neige*. — M<sup>me</sup> Mélanie Waldor, *Poésies du cœur* (et non 1831). — Pitre Chevalier, *Les Jeunes filles* (et 1842). — P.-Em. Debraux, *Chansons complètes*, 3 vol. (1835-37). — E.-J. Sirven, *Chansons et poésies diverses*.

Jasmin, *Les Papillotes* (autres édd., 1943-63 et 1889). V. Hugo, *Angelo*. Musset, *Barberine* et *Le Chandelier*. Vigny, *Chatterton*, *Serritude et Grandeur militaires*. Th. Gautier, *M<sup>me</sup> de Maupin*. Balzac, *Le Père Goriot*. Lamartine, *Voyage en Orient*.

1836. Musset, *Lettre à Lamartine*, *La Nuit d'août*, *Stances à la Mali-*

1. Méry publiera encore en 1853 des « Mélodies poétiques », 1833-35.

2. De la même année est « Roland », poème fameux de Napoléon Peyrat, publié dans la Bibliothèque popul. d'Alasson de Grandsaigne, « Poètes français vivants », 1<sup>re</sup> partie, p. 15, et signé Napol. le Pèren en — voir les recueils de Fournier et Crépet. Nap. Peyrat a publié depuis « l'Arise », 1863.

bran. — J. Reboul, *Poésies* (et 1837, 1840, 1842 ; voir 1846). — M<sup>me</sup> Marie Ménessier-Nodier, *Le Perce-neige* (auteurs divers). — M<sup>me</sup> d'Altenheim (Gabrielle Soumet), *Les Filiales*. — Ed. Turquety, *Poesie catholique* (et dans les *Œuvres* de 1857). — Amédée Pommier, *Le Livre de sang* (et 1837). — M<sup>me</sup> Louise Colet, *Fleurs du Midi*. — Anaïs Ségalas, *Les Oiseaux de passage*. — M<sup>r</sup> Herm. Lesguillon, *Roses*. — Gambaud, *Poésies dédiées à la jeunesse*. — H. Le Flaguais, *Etudes du siècle*. — O. Bardoux, *Esquisses poétiques*. — V. Hugo, *La Esméralda* (mus. de Louise Bertin). — Emile Deschamps, *Les Huguenots* (mus. de Meyerbeer).

Lamartine, *Jocelyn*. Musset, *Il ne faut jurer de rien* et *La Confession d'un enfant du siècle*. V. Hugo est refusé deux fois à l'Académie (il le sera encore en 1839 et 1840 ; mais il sera nommé officier de la Légion d'Honneur par Louis-Philippe, en 1837). Th. Gautier entre au journal *La Presse* où il écrira vingt ans. Mort de Charles X. Louis-Napoléon à Strasbourg.

1837. V. Hugo, *Les Voix intérieures*. — Musset, *La Nuit d'octobre* (*Rev. des D.-M.*, 15 oct.). — Sainte-Beuve, *Pensées d'août* (anon.). — *Œuvres complètes* d'A. de Vigny (1837-39). — A. Barbier, *Iambes* et poèmes (contenant les *Iambes, Il Pianto* et *Lazare*, paru récemment dans la *Revue des D.-M.*). — M<sup>me</sup> Tastu, *Œuvres poétiques*, 3 vol. (1). — Guttinguer, *Fables et Méditations*. — Elise Moreau (M<sup>me</sup> Gagne), *Rêves d'une jeune fille* (augm. en 1843). — Th. Lebreton, *Heures de repos d'un ouvrier* (3<sup>e</sup> éd., 1840). — Roger de Beauvoir, *La Cape et l'Épée*. — N. Martin, *Les Harmonies de la famille*. — Th. Guiard, *Lucibles*. — Boulay-Paty, *Ode sur l'Arc de Triomphe* (prix de l'Acad.). — Monneron, *Poésies* (Lausanne).

Musset, « Le Caprice ». G. Sand, « Mauprat ».

1838. — Th. Gautier, *La Comédie de la Mort* (avec les poésies composées de 1833 à 1838). — Hégésippe Moreau (mort l'année même à vingt-huit ans), *Le Myosotis*. — Edg. Quinet, *Prométhée*. — J. de Res-séguier, *Prismes poétiques* (2). — Autran, *Ludibria ventis*. — P. Juille-rat, *Leurs matinales*. — H. de la Morvonnais, *La Thébaïde des Grè-ves* (et 1864, avec des poésies posthumes). — M<sup>me</sup> d'Altenheim (Gabrielle Soumet), *Nouvelles filiales*. — Th. Carlier, (*Psyché*), *Etudes*. — A. Demesmay, *Traditions populaires de Franche-Comté*. — Stan. Cavalier, *Les Premières feuilles*. — J. Pautet, *Chants du soir* (et 1841). — Joséphin Soulyard, *A travers champs* et *Les Cinq cordes du Luth* (plaquettes).

Lamartine, *La Chute d'un ange*. La Villemarqué, *Barzaz Breiz* (chan-sons pop. bretonnes) ; 10<sup>e</sup> éd., 1903. V. Hugo, *Ruy-Blas*. Rachel au théâtre. Berlioz, *Benvenuto Cellini*.

1839. Lamartine, *Recueils poétiques* ; *Mélanges poétiques* et *Discours*. — M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, *Pauvres fleurs*. — Ant. Des-champs, *Résignation*. — Ed. Turquety, *Hymnes sacrées* (et dans les *Œuvres* de 1857). — M<sup>me</sup> Colet, *Penserosa*. — Am. Pommier, *Océanides* et *Fantaisies*. — H. Le Flaguais, *Poésies d'une jeune aveugle*. — Aug.

(1) Contenant les « Poésies » de 1826 et de 1831, avec les « Chroniques de France », de 1829, autre édition en 1858.

(2) Ou 1837. « Les Dernières Poésies » sont de 1864.

Lacaussade, *Les Salaziennes*. — L. de Ronchaud, *Premiers chants*. — H. Magu, *Poésies* (et 1840). — Aug. Desplaces, *Une voir de plus*. — Max Buchon, *Essais poétiques*. Poésies, 1878. — Séb. Bhéal (Séb. Gayet et Ceséna, dit *Chants du psalmiste* et 1841, 2 vol.).

V. de Laprade publie son premier poème, *Les Parfums de Madeleine*, dans la *Revue du Lyonnais*, Reboul, *Le dernier jour* (et 1841 et 42). A. Dumas, *M<sup>me</sup> de Belles-Isle*. Stendhal, *La Chartreuse de Parme*. Berlioz, *Roméo et Juliette*.

1840. V. Hugo, *Les Rayons et les Ombres*, et *Le retour de l'Empereur*. Les *Odes sur Napoléon* sont réunies et publiées à part, *Œuvres complètes* en 13 vol. (1840-41). — Musset, *Poésies complètes*. — Sainte-Beuve réunit et signe ses *Poésies complètes*. — Cas. Delavigne, *Messéniennes et Chants populaires* (voir 1818 et 1823). — A. Barbier, *Nouvelles Satires*. — X. Labenski (alias Polonius), *Erostrate* (ou 1841). — Ed. d'Anglemont, *Euménides*. — P. Juillerat, *Les Solitudes* (1). — Em. Deschamps, *Lieder de Schubert* traduits en vers. — M<sup>me</sup> Lesguillon, *Rayons d'amour*. — Ed. Turquety, *Primavera* (contenant les *Esquisses poétiques* de 1829). — Ch. Coran, *Onyx*. — A. de Loy (L.-B. Desloye), *Feuilles au vent*. — H. de la Morvannais, *Poèmes rustiques*. — Aug. Vacquerie, *L'Enfer de l'Esprit*. — Clémence Robert, *Paris-Silhouettes*. A. de Latour, *Loin du joyer* (voir 1841). — Ad. Dumas, *Provence*. — L. Magnier, *Fleurs des champs*. — Aug. Desplaces, *La Rose du Bengale*. — H. du Pontavice de Heussey, *Nuits rêveuses* (2). — Saint-René-Taillandier, *Béatrix*. — Alfred Philibert (Ph. Soupé), *Inania ! Premières poésies*. — Clara Francia-Mollard, *Grains de sable*. — L. Delâtre, *Chants d'un voyageur* (Lausanne).

A. Soumet, *La Divine Epopée* (et 1841). Musset, *Les deux Maîtresses*, etc. (appelées *Nouvelles* à partir de 1841). Le Même, *Comédies et Proverbes*. Mérimée, *Colomba*. Th. Gautier, *Voyages* (1840-58). Napoléon à Boulogne. Translation des restes de Napoléon. Achèvement de la colonne de Juillet.

1841. — *Œuvres* de V. Hugo, en 17 vol. (1841-45). — *Poésies* d'Emile et Antony Deschamps. — Em. Deschamps, *Choix de poésies*. — Aug. Barbier, *Chants civils et religieux*. — Brizeux, *Les Ternaires* (réimp. en 1852, avec *Marie*, et *Primel et Nola*, sous le titre *La Fleur d'or*). — Ed. d'Anglemont, *Amours de France* (3). — Alletz, *Esquisses poétiques de ma vie* (volumes de 1832 et 1834 refondus et augmentés). — Guiraud, *Le Cloître de Villemartin*. — A. de Latour, *Poésies complètes* (autre éd., 1871). — H. de Lacretelle, *Les Cloches*. — N. Martin, *Ariel*. — A. Esquiros, *Les Chants d'un prisonnier*. — Gindre de Mancv, *Echos du Jura*. — Amédée Renée, *Heures de poésie*. — Du Clésieux, *Dernier chant*. — H. Tampucci, *Quelques fleurs pour une couronne* (et 1847). — J.-P. Veyrat, *La Coupe de Veril* (et 1845). — Hipp. Viroleau, *Mes loisirs* (*Loisirs poétiques*, 1844). — A. Leroux, *l'Herbier*. — Arsène Houssaye, *Les Sentiers perdus*. — Pauline de Flaugergues, *Au bord de Tage*.

1) Et 1841. Publiera encore « Sons d'octobre », 1861.

2) Publiera encore « Etudes et aspirations », 1857, « Sillons et debris », 1860, « Poèmes virils », 1862.

3) Publiera encore « Roses de Noël », 1860, et « Voix d'argain », 1875.

Laprade, *Psyche*. A. Dumas, *Monte-Cristo* (1844). V. Hugo à l'Académie.

1842. M<sup>me</sup> de Girardin (Delphine Gay), *Poésies complètes* (tires augmentées en 1856). — M<sup>me</sup> Colet, *Poésies* (1). — *Poésies* de M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore (choix, avec étude de Sainte-Reuve). — Guttinguer, *Les Lilas de Courcelles*. — Th. Lebreton, *Nouvelles heures de repos*. — Henri Blaze (de Bury), *Poésies complètes* (2). — Am. Pommier, *Crainctives et deltes de cœur*. — Ch. Poncey, *Marines* (3). — P. Dupont, *Poésies*. — M<sup>me</sup> Lesguillon, *Le Midi de l'âme*. — P<sup>ss</sup>e de Salm-Dyck, *Œuvres complètes*, en 4 vol. — Louise Bertin, *Glanes* (4). — N. Martin, *Louise*. — Ch. Didier, *Chants populaires*. — Magnu, *Poésies nouvelles* (et 1844, avec celles de 1839). — Théodore de Banville, *Les Cariatides*. — Eug. Villemain, *Herbier poétique*. — Séb. Rhéal, *Les divines jéréries de l'Orient et du Nord* (et 1848). — H. Violeau, *Nouveaux loisirs poétiques* (5). — P. de Julvécourt, *Fleurs d'hiver*. — Alfred Philibert (Pl. Soupé), *Les Elincelles*. — L. Delâtre, *Au bord de la Baltique* (en collab. avec F. Pescantini, et publié à Riga). — H. Durand, *Poésies* (Lausanne ; 4<sup>e</sup> éd., 1861).

Viennet, *Fables* (autres en 1851, et autres édd.). Ancelet, *Les Familières*, épitres en vers. Aufran, *Milianah* (6). Aug. Lacaussade, trad. en vers d'*Ossian* (7). V. Hugo, *Le Rhin*. Eug. Sue, *Les Mystères de Paris*. Vigny est refusé à l'Académie : il ne sera élu qu'en 1845, après six échecs. Mort du duc d'Orléans.

1843. M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, *Bouquets et prières* (8). — Elisa Mercœur, *Œuvres complètes*, 3 vol. — Aug. Barbier, *Rimes héroïques* (9). — L. Delâtre, *Chants de l'exil*. — H. de Latouche, *Adieux* (et 1844). — H. Le Flaguais, *Marcel* (10). — A. Cosnard, *Tumulus* (et 1864). — R. de Beauvoir, *Colombes et couleurs* (11). — L. de Senneville (Louis Ménard), *Prométhée délivré* (12). — Behmontet, *Les Deux règnes*. — L. Magnier, *Bruits du siècle*. — Ed. Grenier, *Primavera*. — G. Le Vavasour Ern. Prarond, Aug. Argonne (Aug. Dozon), *Vers*. — A. de Montesquieu, *Chants divers*. — Antoinette Quarré, *Poésies*.

V. Hugo, *Les Burgraves*. Ponsard, *Lucrèce*. Aloysius (Louis) Bertrand, *Gaspard de la Nuit* (posth.). Saint-Marc-Girardin, *Cours de*

1 Œuvres antérieures, avec de nombreuses additions, publiées par un amateur pour l'auteur et à son usage, et tirées à 25 exemplaires gr. in-4.

(2) Parues la plupart dans la Revue des D.-M., de 1834 à 1839, et dans la Revue de Paris de 1841.

(3) Avait déjà publié cinq pièces en 1840 sous le titre de « Poésies ».

(4) « Nouvelles glanes » en 1876.

(5) Réunis en 1844 et 45 aux « Lousus » de 1841. Du même. « Le livre des Mères », 1854, et « Paraboles et légendes », 1856.

(6) Ajouter « Laboureurs et soldats », 1854, « la Vie rurale », 1856, « Epîtres rustiques », 1861, « Le Poème des beaux jours », 1862, « Œuvres complètes », 1874-81.

(7) Ajouter « Poèmes et Paysages », 1852, « Les Epaves », 1861, et « La Poésie de Léopardi », 1888.

(8) Et encore « Poésies inédites », 1869 ; « Œuvres choisies » en 3 vol., 1886-87.

(9) Plus tard, « Silves », 1864, « Chez les poètes », 1882, et « Poés. posth. », 1884.

(10) Ou 1842. « Œuvres poétiques » complètes en 4 vol., 1850-60.

(11) Et 1854. Donnera encore en 1882 « Les meilleurs fruits de mon panier ».

(12) Les « Poèmes » paraîtront en 1855 ; « Les Rêveries d'un païen mystique », édd. de 1886 et 1895, contiennent aussi des poésies.

*littérature dramatique*. Mort de Cas. Delavigne. La fille de V. Hugo se noie à Villequier avec son mari.

1844. Gauttinguer, *Les Deux âges du poète* (Œuvres, choisies et revues). — Ex. Boulay-Paty, *Odes* 1. — A. Segalas, *Poésies*. — La même, *Enfances* 1. éd., 1845, 7. éd., 1864. — A. Pommier, *Coleres* 2. — H. de Latouche, *Les Agrestes* (reproduits dans le recueil posthume de 1852, *Encore adieu*). — Hipp. Lucas, *Heures d'amour* (parues en partie dans le vol. de 1834 ; autres édd. en 1847, 57, 64 et 91). — Laprade, *Odes et poèmes*. — X. Marmier, *Poésies d'un voyageur*. — Laurent Pichat et Henri Chevreau, *Voyageuses*. — Ch. Poncy, *Le Chantier* 2. — Belmontet, *La Poésie de l'Histoire*. — N. Martin, *Les Cordes graves* (Poés. compl., 1857). — E. de Lonlay, *Simple amours*. — Max Buchon, *Poésies*. — Chés. Puffin, *Chants du soir*. — H. Blauvalet, *Une lyre à la mer* (Francfort-sur-le-Mein). — V. Mangin, *Lida*. — L. de Ronchaud, *Les Heures*. — Savinien Lapointe, *Une voix d'en bas*. — Œuvres de P. Lebrun (1844-63), en 5 vol.

Jules Lefèvre-Deumier, *Œuvres complètes*. E. Augier, *La Ciguë*. A. Dumas, *Les Trois mousquetaires*. Th. Gautier, *Les Grottesques*. Nisard, *Histoire de la littérature française*. Sainte-Beuve à l'Académie. Victoire de Bugaud à Isly.

1845. Th. Gautier réunit ses *Poésies complètes* (contenant, outre les précédentes, *Espana*, et les poésies composées de 1838 à 1845 ; les *Emaux et Camées* sont de 1852). — Œuvres de Guiraud (4 vol.). — Cas. Delavigne, *Derniers chants, Poèmes et ballades sur l'Italie* (posth.) ; Œuvres complètes en 6 vol. — Ed. Turquety, *Fleurs à Marie* (4). — N. Martin, *Les Cordes graves*. — Th. Lebreton, *Espoir*. — Vinet, *Chants chrétiens* (5<sup>e</sup> éd., Lausanne). — Aug. Vacquerie, *Les Demi-teintes*. — Belmontet, *Les Nombres d'or*. — Aug. Desplaces, *La Couronne d'Ophélie*. — Arsène Houssaye, *La Poésie dans les bois* (5). — H. de Bornier, *Les premières feuilles*. — Pr. Blanchemain, *Poèmes et poésies* (3<sup>e</sup> éd., 1853).

Soumet, *Jeanne d'Arc*. Brizeux, *Les Bretons*. Musset, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*. Th. Gautier, *Le Tricorne enchanté*. Mort de Soumet, Vigny à l'Académie, où il sera reçu en janv. 1846 par Molé, sans courtoisie (6). V. Hugo pair de France.

1846. Banville, *Les Stalactites*. — J. Reboul, *Poésies nouvelles et inédites*. — L. Colet, *Les Chants des vaincus* (7). — Le Vavas seur, *Poésies fugitives*. — J. Soulyard, *Les Ephémères* (seconde série en 1857). — A.

1. Les *Poésies de la dernière saison* sont de 1845.

(2) Publiera encore « l'Enfer », 1853, « Paris », 1854. « Colifichets et Jeux de l'esprit », 1860.

3. Les « Œuvres » de 1846 contiennent les deux volumes de 1812 et 1844, celles de 1867-68 en cinq vol., contenant en outre « Bouquet de marguerites, La Chanson de chaque métier », et « Regains. »

4. Les « Œuvres » de 1857 contiennent les recueils de 1833, 1836 et 1839 ; un choix fut donné en 1858. « Poésies religieuses ». Un recueil posthume, « Acte de foi », paraît en 1869.

5. Ajouter « Poèmes antiques », 1855. « La symphonie de vingt ans », 1867. « Poésies complètes », plus add.

6. « Les Destinées » ne paraîtront qu'en 1864, après sa mort.

7. Publiera en 1860 « Ce qu'on rêve en aimant », 1854, et « Les Nuits sans étoiles », 1861.

Bignan réunit ses *Œuvres poétiques* en 2 vol. — Siméon Pécontal, *Balades et Légendes*. — H. de Laetelle, *Nocturnes* (1). — M<sup>me</sup> Lesguillon, *Les Mauvais jours* (2). — A. des Essarts, *Les Chants de la Jeunesse*, suivis du *Livre des Pleurs*. — E. de Lonlay, *Chastes paroles*, et *Larmes de bonheur*. — P. Dupont, *Les Bœufs* et autres chansons.

G. Sand, *La Mare au diable*. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*. Lamartine, *Histoire des Girondins*. Leconte de Lisle publie ses premiers vers. Berlioz, *La Damnation de Faust*.

1847. J. Olivier, *Chansons lointaines* (3). — Ch. Coran, *Rimes galantes*. — Laurent Pichat, *Libres paroles*. — J.-P. Veyrat, *Stations poétiques à l'abbaye de Haute-Combe*. — Tampucci, *Quelques fleurs pour une couronne, Poésies nouvelles*. — Dumas fils, *Péchés de jeunesse*. — Amédée Rolland, *Matutina*. — Ern. Prarond, *Fables*. — E. de Lonlay, *Larmes de bonheur*. — A. Ségalas, *La femme* (4). — Petit-Senn, *Les Perce-neige* (Genève). — N. Martin, *Poésies complètes* (3<sup>e</sup> éd., 1857). — Ad. Mathieu, *Poésies de clocher* (Mons).

Mérimée, *Carmen*. Mort de Guiraud.

## TABLE ALPHABÉTIQUE

N.-B. — Les noms et chiffres en italique renvoient au petit texte ou aux notes.

Aignan, 1822.  
 Alletz, 1832, 34, 41.  
 Aitenheim (Gab. Soumet, M<sup>me</sup> d'), 1836, 38.  
 Ancelot, 1823, 25, 26, 42.  
 Andrieux, 1822, 23, 33.  
 Anglemont (E. d'), 1825, 29, 33, 35, 40, 41.  
*Annales de la littérature et des arts*, 1821.  
 Argonne : voir Dozon.  
 Arnault (A.-V.), 1824, 29, 34.  
 Arvers, 1833.  
 Augier, 1844.  
 Aufran, 1835, 38, 42.  
 Balzac, 1829, 34, 35.  
 Banville, 1823, 42, 46.  
 Barante, 1822, 23.  
 Barbier (A.), 1805, 31, 33, 37, 40, 41, 43.  
 Bardoux (O.), 1836.

Barthélemy de Méry, 1829, 30, 31, 32.  
*Baudelaire*, 1821.  
 Beauchesne (A. de), 1830.  
 Beauvoir (R. de), 1837, 43.  
 Belmontet, 1821, 24, 25, 43, 44, 45.  
 Béranger, 1821, 25, 28, 33, 34.  
*Berlioz*, 1830, 34, 38, 39, 46.  
*Berry (duc de)*, 1820.  
 Bertin (Louise), 1842.  
*Bertrand (Aloysius)*, 1843.  
 Bignan, 1828, 30, 33, 46.  
 Blanchemain, 1845.  
 Blanvalet, 1844.  
 Blaze (H.) de Burv, 1842.  
 Bonaparte (Louis) : voir Saint-Leu.  
*Bordeaux (duc de)*, 1820.  
 Borel (Petrus), 1831.  
 Bornier (H. de), 1845.  
 Boulay-Paty, 1830, 34, 37, 44.

(1) Et encore « Ce qui est dans le cœur des femmes », 1852, et « Poème de la femme », 1853-54.

(2) Donnera encore les « Contes du cœur », 1855, et les « Adieux », 1875.

(3) Quatre livres, augmentés d'un V<sup>e</sup> en 1855. Ajoutons « Helena », 1861, « Donald », 1865, et « Chansons du soir », 1867, trois volumes publiés à l'ausanne.

(4) Publiera encore « Nos bons parisiens », 1856, et « Poésies pour tous », 1866.

- Beault, 1826.  
*Briault*, 1826.  
 Brizeux, 1806, 31, 41, 45.  
 Brot, 1830.  
 Buchon, 1839, 44.  
*Bugrand*, 1844.  
*Buloz*, 1831.  
 Byron, 1824.  
*Camaris*, 1824.  
 Carlier, 1830, 38.  
 Cavalier, 1838.  
*Cercle de premier*, 1820, 23.  
*Cercle de second*, 1827.  
 Cère-Barbé (Hortense de), 1824, 28.  
*Charles X*, 1836.  
*Chateaubriand*, 1826, 28, 34.  
 Chénedollé, 1820, 33.  
*Chénier* (A.), 1817.  
*Chénier* (M.-J.), 1824.  
 Chéri-Pauffin, 1844.  
 Chevalier (Pitre), 1835.  
 Chevreau, 1844.  
 Colet (M<sup>me</sup>), 1826, 39, 42, 46.  
*Conservateur littéraire*, 1817.  
 Constant (B.), 1822.  
 Coran, 1840, 47.  
 Cosnard, 1843.  
 Créteineau-Joly, 1826, 29.  
*David*, 1825.  
 Debraux, 1829, 30, 31, 35.  
*Delacroix*, 1824.  
 Delâtre, 1840, 42, 43.  
 Delavigne, 1793, 1818, 23, 25, 32, 34, 40, 43, 45.  
 Denesmay, 1828, 30, 38.  
 Denne-Baron, 1822, 23, 25.  
 Désaugiers, 1827.  
 Deshordes-Valmore, 1820, 23, 25, 29, 33, 39, 42, 43.  
 Deschamps (Antony), 1800, 20, 29, 35, 39, 41.  
 Deschamps (Emile), 1791, 1820, 23, 28, 36, 40, 41.  
 Des Essarts (A.), 1846.  
*Desjardins*, 1823.  
 Deslucos, 1829, 40, 45.  
 Didier, 1825, 27, 42.  
 Dondey (O'Neddy), 1833.  
*Dorral* (M<sup>me</sup>), 1831.  
 Dovalle, 1830.  
 Dozon (Aug. Argonne), 1843.  
*Drouet* (Juliette), 1833.  
 Drouineau, 1834.  
 Du Clésieux, 1833, 34, 41.  
*Dumas*, 1803, 29, 30, 31, 32, 39, 41, 44.  
 Dumas fils, 1847.  
 Dumas (Ad.), 1840.  
 Dupont (P.), 1842, 46.  
 Du Pontavice de Heussey, 1840.  
 Durand (H.), 1842.  
 Esquiros, 1834, 41, 46.  
 Farcy, 1831.  
*Fauriel*, 1823.  
 Flaugergues (Pauline de), 1841.  
*Fontanes*, 1821.  
*Fontaney*, 1829.  
*Foucher* (Adèle), 1822.  
 Francia-Mollard (Clara), 1840.  
 Gagne (M<sup>me</sup> Xoir Moreau (Elise)  
 Gaillardet, 1832.  
 Galloix, 1834.  
 Gaulmier, 1830.  
 Gautier, 1811, 29, 32, 33, 35, 36, 38, 40, 44, 45.  
 Gay (Delphine) : voir Girardin.  
 Gindre de Mancey, 1841.  
 Girard, 1832.  
 Girardin (M<sup>me</sup> de), 1824, 25, 33, 42.  
*Globe (Le)*, 1824.  
*Gothe*, 1832.  
*Gourgaud*, 1822.  
 Grenier, 1843.  
 Guiard, 1837.  
 Guiraud, 1823, 24, 26, 36, 41, 45, 47.  
*Guizot*, 1823, 27.  
 Guttinguer, 1821, 24, 25, 29, 37, 42, 44.  
 Halévy, 1827.  
 Hautpoul (M<sup>me</sup> d'), 1821.  
 Houssave, 1841, 45.  
 Hugo, 1802, 47, 49, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 40, 41, 42, 43, 45.  
*Jasmin*, 1835.  
*Jomin*, 1827.  
 Juillerat, 1838, 40.  
 Julvécourt (P. de), 1842.  
*Karr* (Alph.), 1832.  
 Keepsake breton, 1832.  
 Keepsake français, 1830.  
 Labenski (*alias* Polonius), 1827, 29, 40.  
 Lacaussade, 1839, 42.  
 Lachambeaudie, 1829, 31.  
 Lacroételle, 1841, 36.  
*La Fayette*, 1834.  
 Lamartine, 1790, 1820, 23, 24, 25, 29, 30, 31, 32, 35, 36, 38, 39, 46.  
*Lamennais*, 1834.

- La Morvonnais, 1824, 26, 38, 40.  
 Lapointe, 1844.  
 Laprade, 1812, 39, 41, 44.  
*Las Cases*, 1821.  
 Latouche (H. de), 1833, 40, 41.  
 Latour (A. de), 1833, 40, 41.  
*La Villemarqué*, 1838.  
 Lebras, 1830.  
 Lebreton, 1837, 42, 45.  
 Lebrun, 1820, 22, 25, 28, 44.  
*Leconte de Lisle*, 1818, 1846.  
*Lefèvre-Deumier*, 1844.  
 Le Flaguais, 1826, 29, 32, 34, 36, 39, 43.  
 Lemercier, 1824.  
 Leroux, 1841.  
 Lesguillon, 1833.  
 Lesguillon (Hermance Sandrin, M<sup>me</sup>), 1833, 36, 40, 42, 46.  
 Le Vavas seur, 1843, 46.  
 Lonlay (E. de), 1844, 46, 47.  
*Louis XVIII*, 1824.  
 Loy (J.-B. Desloye, dit de), 1827, 40.  
 Lucas (Hipp.), 1834, 44.  
 Magnier, 1840, 43.  
 Magu, 1839, 42.  
 Mangin, 1844.  
 Marmier, 1831, 44.  
 Martin (N.), 1837, 41, 42, 44, 45, 47.  
 Mathieu (Ad.), 1830, 47.  
 Ménard (L. de Senneville), 1843.  
 Menessier-Nodier (M<sup>me</sup>), 1831, 36.  
 Mercœur (Elisa), 1827, 43.  
*Mérimée*, 1825, 29, 33, 40, 47.  
*Michélet*, 1833.  
*Molé*, 1845.  
 Mollevaut, 1821.  
 Monneron, 1837.  
 Montesquiou, 1843.  
*Montholon*, 1822.  
 Moreau (Elise), 1837.  
 Moreau (Hégésippe), 1838.  
*Muse française*, 1823.  
 Musset (A. de), 1808, 30, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 40, 45.  
*Napoléon I<sup>er</sup>*, 1821, 22, 27, 40.  
*Napoléon II*, 1832.  
*Napoléon III*, 1839, 40.  
 Nerval (G. de), 1808, 27, 28.  
*Nisard*, 1844.  
 Nodier, 1823, 27, 33.  
 Nodier (Marie) : voir Menessier-Nodier.  
*Norvins*, 1827.  
 Olivier, 1831, 35, 47.  
 O'Neddy (Dondey, dit), 1833.  
*Orléans (duc d')*, 1842.  
 Pautet, 1838.  
 Pauthier, 1825.  
 Pécontal, 1846.  
 Pescantini, 1842.  
 Petit-Senn, 1847.  
*Peyrat* 1833.  
*Philibert* (voir Soupé).  
 Pichald (dit Pichat), 1825, 44, 47.  
 Polonius (Voir Labenski).  
 Pommier, 1832, 36, 39, 42, 44.  
 Poncy, 1842, 44.  
 Pons (G. de), 1820, 25.  
*Ponsard*, 1814, 43.  
 Porchat, 1832.  
 Prarond, 1843, 47.  
 Quarré (Antoinette), 1843.  
 Quinet, 1835, 38.  
*Rachel*, 1839.  
 Raynal, 1834.  
 Reboul, 1836, 39, 46.  
 Renée, 1841.  
 Rességuier (J. de), 1823, 28, 38.  
*Revue des Deux-Mondes*.  
 Rhéal, 1839, 42.  
 Robert (Clémence), 1840.  
 Rolland, 1847.  
 Ronchaud (L. de), 1839, 44.  
 Saint-Aguet, 1835.  
 Sainte-Beuve, 1804, 28, 29, 30, 31, 32, 34, 37, 40, 44, 46.  
 Saint-Felix, 1820, 30.  
 Saintine, 1823.  
 Saint-Leu (C<sup>te</sup> de), 1831.  
*Saint-Marc-Girardin*, 1843.  
 Saint-René-Taillandier, 1840.  
 Saint-Valry (A. Souillard, dit), 1820, 23, 29, 33.  
 Salm-Dyck (P<sup>esse</sup> de), 1842.  
*Sand*, 1832, 33, 37, 46.  
*Sandrin* (voir Lesguillon).  
*Scott (Walter)*, 1823, 32.  
 Ségallas (Anaïs), 1831, 36, 44, 47.  
 Senneville (L. de) : voir Ménard.  
 Sirven, 1835.  
 Souлары, 1838, 46.  
 Soulié (Fréd.), 1824.  
 Soulié (J.-B.-A.), 1830.  
*Soumet* 1822, 23, 24, 25, 40, 40, 45.  
 Soumet (Gabrielle), voir Altenheim.  
 Soupé (A. Philibert), 1840, 42.  
*Sue*, 1842.  
*Tablettes romantiques et Annales romantiques*, 1823.  
 Taillandier (Voir Saint-René).

- |   |   |
|---|---|
| Tampucci, 1832, 41, 47.                     | Vigny, 1797, 1822, 23, 24, 25, 26,<br>28, 29, 31, 32. |
| Tastu (M <sup>me</sup> ), 1825, 26, 34, 37. | Villemain, 1828.                                      |
| Taylor, 1825.                               | Villemin, 1842.                                       |
| Thierry (A.), 1820, 25.                     | Viennot, 1830, 42.                                    |
| Thiers, 1823.                               | Violeau, 1841, 42.                                    |
| Travers, 1827.                              | Vinet, 1845.  |
| Turquetv, 1829, 33, 36, 39, 40, 45.         | Vitet, 1829.  |
| Vacquerie, 1840, 45.                        | Waldor (M <sup>me</sup> ), 1835.                      |
| Valori (M <sup>s</sup> de), 1830.           |   |
| Veyrat, 1832, 41, 47.                       |   |

PH. MARTINON,

Professeur au Lycée d'Alger.

# V A R I A

---

## LETTRES INÉDITES DE LORD BYRON (1)

---

A MRS BYRON

Prevesa, 12 novembre 1809.

Je suis en Turquie depuis quelque temps ; la ville d'où je vous écris est sur la côte, mais j'ai traversé la province d'Albanie lorsque je suis allé rendre visite au Pacha.

J'ai quitté Malte le 21 septembre sur l'*Araignée*, brick de guerre, et je suis arrivé huit jours après à Prevesa. J'ai poussé jusqu'à environ cent cinquante milles de là, à Tepaleen, résidence d'été de Son Altesse, où je suis demeuré trois jours. Le pacha se nomme Ali, on le tient pour un homme de première capacité. Il gouverne toute l'Albanie (l'ancienne Illyrie), l'Épire, et une partie de la Macédoine. Son fils, Vely Pacha, pour qui il m'a donné des lettres, gouverne la Morée et jouit d'une grande influence en Egypte ; enfin, c'est un des hommes les plus puissants de l'Empire ottoman.

Quand j'arrivai à Janina, la capitale, après un voyage de trois jours en montagne, à travers un pays de la beauté la plus pittoresque, j'appris qu'Ali Pacha était avec son armée en Illyrie, où il assiégeait Ibrahim Pacha dans le château de Berat. Il avait entendu dire qu'un Anglais de distinction était sur son territoire, et il avait laissé des ordres au commandant de Janina, pour me procurer une maison et me pourvoir *gratis* de tout ce qui pouvait m'être nécessaire ; et quoiqu'on m'ait laissé faire des cadeaux aux esclaves, on ne m'a pas permis de payer une seule des dépenses de maison. J'ai monté les chevaux du vizir et visité ses palais et ceux de ses petits-fils. Ils sont splendides, mais trop ornés de soie et d'or. Ensuite, j'ai traversé les montagnes de Zitza, village qui possède un monastère grec (où je couchai à mon retour) dans la plus belle situation qu'il m'ait jamais été donné de voir (toujours à l'exception de Cintra, en Portugal).

Au bout de neuf jours, j'arrivai à Tepaleen. Notre voyage avait été fort retardé par les torrents qui dévalaient des sommets et coupaient

(1) Ces lettres tirées de nombreuses publications anglaises, et principalement de la « Correspondance » éditée par Marcus Moore et des « Mémoires » de lady Blessington, ont été traduites pour la première fois en français par Jean Delachambre. Elles font partie d'une curieuse et souvent passionnante correspondance de lord Byron, qui vient de paraître en volume chez l'éditeur Calmann-Lévy, avec préface de M. Georges Clemenceau.

les routes. Je n'oublierai jamais le spectacle singulier que j'eus en entrant à Tepaleen, à cinq heures du soir, comme le soleil se couchait. Cela me rappelait (avec un changement de costume toutefois) la description donnée par Walter Scott de Branksome Castle dans son *Lui*, et toute la féodalité.

Les Albanais dans leur costume (le plus magnifique du monde), qui consiste en une longue *jupe blanche*, un manteau brodé d'or, une jaquette et un gilet de velours écarlate lacés d'or, des pistolets et des poignards à monture d'argent ; les Tartares avec leurs hauts bonnets, les Turcs avec leurs vastes pelisses et leurs turbans, les soldats et les esclaves noirs avec les chevaux, ceux-là groupés dans une immense galerie, largement ouverte en face du palais, ceux-ci placés dans une sorte de cloître en dessous ; deux cents coursiers, tout caparaçonnés, prêts à partir, les courriers entrant et sortant avec les dépêches, les timbales battant, des jeunes gens criant l'heure du haut du minaret de la mosquée ; tout cela formait, avec l'aspect singulier du bâtiment, un spectacle nouveau et ravissant pour un étranger. Je fus conduit à un fort bel appartement, et le secrétaire du vizir vint s'enquérir de ma santé, à la mode turque.

Le jour suivant, je fus présenté à Ali Pacha. J'avais revêtu la grande tenue d'état-major, avec un magnifique sabre, etc... Le vizir me reçut dans une vaste salle pavée de marbre, au centre de laquelle jouait une fontaine. L'appartement était orné d'ottomanes écarlates. Il me reçut debout, faveur extraordinaire de la part d'un Musulman, et me fit asseoir à sa droite.

J'ai d'habitude, un interprète grec, mais, en cette occasion, je fus assisté par un médecin d'Ali, nommé Femlaris, qui comprend le latin. Sa première question fut pour me demander pourquoi je quittais mon pays si jeune ? (les Turcs ne comprennent pas qu'on voyage pour son plaisir). Il me dit que le Ministre anglais, le capitaine Leake, l'avait prévenu que j'étais de bonne famille ; il me chargea de présenter ses hommages à ma mère ; je vous les transmets au nom d'Ali Pacha. Il dit qu'il était sûr de ma noblesse parce que j'avais de petites oreilles, les cheveux frisés, les mains fines et blanches, et il se déclara satisfait de mon apparence et de mes vêtements. Il me dit de le considérer comme un père pendant mon séjour en Turquie, ajoutant qu'il me regardait comme son fils.

Il me traita, en effet, comme un enfant, m'envoyant des amandes, des sorbets sucrés, des fruits et des friandises vingt fois par jour. Il me pria de venir le voir souvent la nuit, à ses moments de liberté. Après le café et les pipes, je me retirai pour la première fois. Je le vis encore trois fois. Il est curieux que les Turcs qui n'ont pas de dignités héréditaires et pas de familles nobles, excepté celles des Sultans, aient tant de respect pour la naissance, car j'ai remarqué qu'ils avaient beaucoup plus d'égards pour ma généalogie que pour mon titre.

Aujourd'hui, j'ai vu ce qui reste de la ville d'Actium, près de laquelle Antoine perdit le monde, dans une petite baie où deux frégates pourraient à peine manœuvrer : une muraille démolie, et c'est tout. Sur une autre partie du golfe s'élèvent les ruines de Nicopolis, bâtie par Auguste en l'honneur de sa victoire.

J'aime beaucoup les Albanais ; ils ne sont pas tous Turcs ; quelques tribus sont chrétiennes, mais leur religion influe peu sur leurs manières et sur leur conduite. Ils sont considérés comme les meilleurs soldats de l'armée turque. En route, j'ai vécu, une fois deux jours, une autre fois trois jours dans une caserne de Salora, et je n'ai jamais vu de soldats aussi agréables, bien que j'aie été dans les garnisons de Gibraltar et de Malte et que j'aie vu des troupes espagnoles, françaises, siciliennes et anglaises en quantité. On ne m'a rien volé, et j'étais toujours invité à partager les vivres et le lait.

Il y a moins d'une semaine, un chef albanais (chaque village a son chef, appelé Primat), après nous avoir aidés à sortir de la galère turque en détresse, après avoir nourri et logé ma suite composée de Fletcher, d'un Grec, de deux Athéniens, d'un prêtre grec et de mon compagnon, M. Hobbouse, refusa toute compensation, en dehors d'un papier déclarant que j'avais été bien reçu ; et quand je le pressai d'accepter quelques sequins : « Non, répondit-il ; je désire que vous m'aimiez, non que vous me payiez. » Ce sont ses propres paroles.

C'est étonnant comme l'argent dure longtemps dans ce pays ! Quand j'étais dans la capitale, je n'eus rien à payer par ordre du vizir ; et, depuis, bien que j'aie eu en général 16 chevaux et 6 ou 7 hommes, la dépense n'a pas atteint la moitié de celle que je fis en passant seulement trois mois à Malte, quoique Sir A. Ball, le gouverneur, m'eût donné une maison et que je n'eusse qu'un domestique. A propos, j'espère que Hanson fera ses versements avec régularité ; car je ne compte pas rester toujours dans cette province. Dites-lui de m'écrire chez M. Strane, consul d'Angleterre, à Patras. La fertilité des plaines est merveilleuse, et les espèces y sont rares, et c'est ce qui cause cet extraordinaire bon marché. Je vais à Athènes pour étudier le grec moderne qui diffère beaucoup de l'ancien, bien que ce soit au fond la même langue. Je n'ai aucune envie de retourner en Angleterre, et je n'y retournerai pas à moins d'y être contraint par la nécessité absolue ou par la négligence de Hanson ; mais je n'irai pas en Asie avant un an ou deux, car j'ai beaucoup à voir en Grèce ; peut-être irai-je en Afrique, jusqu'en Egypte tout au moins.

Votre fils affectionné.

× × ×

A M. HENRI DRURY (1).

A bord de la frégate *Salsette*, 3 mai 1810.

Quand j'ai quitté l'Angleterre, il y a près d'un an, vous m'avez demandé de vous écrire ; je le fais.

J'ai traversé le Portugal et le sud de l'Espagne, j'ai visité la Sardaigne, la Sicile, Malte, et, de là, je suis passé en Turquie où j'erre encore. D'abord, nous avons débarqué en Albanie, l'ancienne Epire, et nous avons pénétré jusqu'au mont Tomarit ; nous avons été parfaitement traités par le chef Ali Pacha, et, après avoir voyagé à travers

(1) Le docteur Drury avait été directeur de l'école de Harrow à l'époque où Lord Byron y fit ses études.

l'Illyrie, la Chaonie, etc... nous avons traversé le golfe d'Actium avec une garde de cinquante Albanais, et passé l'Achelous en franchissant l'Acarnanie et l'Aetolie. Nous nous sommes arrêtés un peu en Morée ; nous avons traversé le golfe de Lépante et débarqué au pied du Par-nasse ; nous avons vu tout ce qui reste de Delphes, et ainsi jusqu'à Thèbes et Athènes où nous avons finalement passé dix semaines.

Le *Pylade*, vaisseau de Sa Majesté, nous a conduit à Smyrne ; mais pas avant que nous eussions relevé la topographie de l'Attique, y compris, bien entendu, Marathon et le promontoir de Sunium.

De Smyrne en Troade (que nous avons visitée durant une quinzaine où nous sommes restés à l'ancre au large du tombeau d'Antiloque), fut notre étape suivante ; et maintenant nous sommes aux Dardanelles, attendant le vent pour nous rendre à Constantinople.

Ce matin, j'ai nagé de *Sestos à Abydos*. On ne compte pas plus d'un mille en ligne droite, mais le courant rend l'entreprise hasardeuse, et je doute fort que l'amour conjugal de Léandre n'ait pas été quelque peu refroidi au cours de son voyage au Paradis. J'avais essayé la semaine passée, mais j'avais échoué, à cause du vent du nord et de l'étonnante rapidité de la marée, bien que j'aie été grand nageur depuis mon enfance. Mais aujourd'hui, la matinée étant plus calme, j'ai réussi, et j'ai traversé « le large Hellespont » en une heure dix minutes.

Eh bien ! cher Monsieur, j'ai abandonné mon foyer, j'ai vu une partie de l'Europe ; je me suis trouvé en compagnie de généraux, d'amiraux, de princes, de pachas, de gouverneurs et d'ingouvernables — mais je n'ai pas assez de temps ni de papier pour m'étendre là-dessus. Je tiens seulement à vous apprendre que j'ai gardé de vous un bon souvenir d'amitié, avec l'espérance de vous rencontrer à nouveau ; si je vous le dis rarement attribuez-le à tout, hors à l'oubli.

Vous connaissez trop bien la Grèce ancienne et moderne pour avoir besoin d'une description. Je connais mieux l'Albanie qu'aucun Anglais (excepté un M. Leake), car c'est un pays rarement visité à cause du caractère sauvage des indigènes, et bien qu'il abonde en plus de beautés naturelles que les classiques régions de la Grèce, encore éminemment belles pourtant, particulièrement Delphes et le cap Sunium en Attique. Mais ce n'est rien à côté de certaines parties de l'Illyrie et de l'Épire, endroits sans nom et rivières non marquées sur les cartes. Le jour où on les connaîtra, ils seront peut-être — et justement — estimés supérieurs, pour la plume et le crayon, au fossé desséché de l'Ilissus et aux marais de la Béotie.

La Troade est un beau champ pour la conjecture et la chasse à la hécaissine ; un bon sportman et un savant subtil peuvent y exercer leurs pieds et leurs facultés avec avantage ; ou, s'ils préfèrent monter à cheval, ils peuvent se perdre (comme je l'ai fait) dans le maudit marais qu'est le Scamandre, qui se tortille comme si les vierges dardaniennes lui offraient encore leur tribut habituel. Les seuls vestiges de Troie ou de ses destructeurs sont les monticules qu'on suppose contenir les carcasses d'Achille, d'Antiochus, d'Ajax, etc..., mais le mont Ida est encore en grande faveur, bien que les bergers d'à présent ressemblent peu à Ganymède. Mais pourquoi en dire davantage là-des-

sus ? N'en trouve-t-on pas assez dans le livre de Gell (1) ; et est-ce que Hobbouse n'a pas un journal ? Je ne tiens pas de journal, puisque j'ai renoncé à griffonner.

Je ne vois pas de grande différence entre nous et les Turcs sauf que nous avons... et qu'eux n'en ont pas, qu'ils portent des vêtements longs et nous des courts ; que nous parlons beaucoup, eux peu. Ce sont des gens sensés. Ali Pacha m'a dit qu'il était sûr que j'étais un homme de condition, parce que j'avais les *oreilles* et les *maines petites* et les *cheveux bouclés*.

A propos, je parle assez bien le romain ou grec moderne. Il ne diffère pas de l'ancien autant que vous pourriez le croire ; mais la prononciation est diamétralement opposée. Naturellement, les Grecs ne conçoivent pas de poésie sans rime.

J'ai l'intention, à mon retour, de renoncer à tous mes rapports avec la plupart de (ceux que je croyais être) mes meilleurs amis, et de grogner toute ma vie. Mais j'espère rire encore une fois avec vous, et embrasser Dwyer (2), et boire à la sante de Hodgson avant de m'abandonner au cynisme.

Dites au docteur Butler (3) que j'écris avec la plume d'or qu'il m'a donnée avant que je ne quitte l'Angleterre ; c'est pourquoi mon griffonnage est plus inintelligible qu'à l'ordinaire. J'ai été à Athènes, et j'ai vu beaucoup de ces roseaux semblables à ceux qu'il a refusé de me donner parce que le topographe Gell les avait rapportés d'Attique. Mais je ne décrirai rien, non, il faut que vous vous contentiez d'un simple récit jusqu'à mon retour, et, alors, nous ouvrirons les écluses du colloque.

Je suis sur une frégate de trente-six canons allant à Constantinople chercher Bob Adair qui aura l'honneur de porter cette lettre.

Alors, le *livre* de Hobbouse a paru avec quelques-unes de mes psalmodies comme remplissage ? comment cela marche-t-il ? et où diable est la seconde édition de ma satire avec additions ? et mon nom sur la page du titre ? et les lignes rajoutées avec un nouvel exorde, et tout ce que j'ai battu sur mon enclume avant de franchir la Manche ? La Méditerranée et l'Atlantique roule entre moi et la critique ; et les foudres de la *Revue Hyperboréenne* sont assourdies par le grondement de l'Hellespont.

Rappelez-moi au souvenir de Claridge (4) s'il n'est pas parti pour l'Université, et présentez à Hodgson l'assurance de ma haute considération. Et maintenant, me direz-vous, qu'allez-vous faire ? Je vous répondrai que je n'en sais rien. Il se peut que je retourne en Angleterre dans quelques mois, mais j'ai des intentions et des projets pour l'époque où je quitterai Constantinople. Hobbouse, toutefois, sera de retour en septembre.

(1) « Topographie de Troie et de ses environs », par Sir William Gell

(2) Personnage inconnu, probablement un ami de collège

(3) Directeur du collège de Harrow à l'époque où Byron y faisait ses études.

(4) Ancien camarade de Byron au collège de Harrow.

× × ×

A M. HOBSON

Patras, Morée, 3 octobre 1810.

Je viens d'échapper à un médecin et à une fièvre qui m'ont retenu cinq jours au lit ; vous ne vous attendrez donc pas à trouver beaucoup de gracie dans cette lettre. Il y a dans ce pays un mal indigène qui, lorsque le vent souffle du golfe de Corinthe (ainsi que cela a lieu cinq mois sur six), attaque les grands et les petits et fait de la mauvaise besogne avec les visiteurs. Et puis, il y a aussi deux médecins, l'un qui se fie à son génie n'ayant jamais étudié, l'autre, à une campagne de dix-huit mois qu'il fit dans sa jeunesse avec grand succès aux dépens des malades d'Otrante.

Quand je fus saisi par mon mal, je protestai contre ces deux assassins ; mais que peut un pauvre misérable sans défense, victime de la fièvre et de la diète ?

En dépit de mes dents et de ma langue, le Consul d'Angleterre, mon Tartare, les Albanais, le drogman m'ont imposé un médecin ; et en trois jours ils m'ont donné vomitifs et clystrées jusqu'au dernier souffle.

Dans cet état j'ai fait mon épitaphe ; la voici :

« La Jeunesse, la Nature et Jupiter attendri  
De garder ma lampe allumée  
S'efforcèrent consciencieusement,  
Mais Romanelli était si gros  
Qu'il les battit tous trois, et la *souffla*. »

Mais la Nature et Jupiter, piqués de mes doutes, battirent enfin Romanelli, et me voici, bien mais faiblement portant, à votre service.

Il y a quinze mois aujourd'hui même que je suis parti, et je crois que mes intérêts m'appelleront bientôt en Angleterre ; mais je vous en aviserai exactement de Malte. Hobhouse vous renseignera sur tous les points, si vous êtes curieux de nos aventures. J'ai lu de vieux journaux anglais jusqu'au 15 mai. Je vois que la *Dame du Lac* est annoncée. C'est joli, et naturellement dans la vieille manière des ballades. Après tout, Scott est ce qu'ils ont de mieux. Le but de tout griffonnage est de divertir et, certainement, Scott y réussit. Je suis impatient de lire son nouveau roman.

× × ×

A MRS BYRON

Athènes, 14 janvier 1811.

Je saisis une occasion d'écrire brièvement comme d'habitude ; mais j'écris fréquemment, l'arrivée des lettres restant naturellement très chanceuse là où il n'existe pas de communications régulières.

J'ai fait ces derniers temps plusieurs petits tours de quelque cent ou deux cents milles à travers la Morée, l'Attique, etc... car j'ai terminé mon grand *giro* par la Troade et Constantinople, etc... et je suis revenu à Athènes. Je crois vous avoir déjà dit plus d'une fois que j'ai traversé l'Hellespont à la nage (à l'exemple de Léandre, mais sans sa dame), de Sestos à Abydos. Vous serez informé de cela et de tous les autres détails par Fletcher que j'ai renvoyé avec des papiers, etc... Je ne saurais dire que son départ est une perte ; car je possède suffisamment l'italien et le grec moderne ; j'étudie cette dernière langue avec un professeur, je puis commander et discourir plus qu'il est nécessaire à un homme raisonnable. Non seulement ses lamentations perpétuelles après le bœuf et la bière, mais encore son stupide mépris fanatique pour tout ce qui est étranger et son insurmontable incapacité à apprendre même quelques mots d'aucune langue ont fait de Fletcher une gêne, comme il arrive d'ailleurs avec tous les domestiques anglais. Je vous assure que l'ennui d'être obligé de parler pour lui, les aises dont il avait besoin (beaucoup plus que moi), les pilaffs (plat turc de riz et de viande) qu'il ne pouvait manger, les vins qu'il ne pouvait boire, les lits où il ne pouvait dormir, et la longue liste des calamités qui l'assaillaient, tels que chevaux butant, manque de *thé* !!! etc..., tout cela formait une inépuisable source de gaieté pour un spectateur et d'incommodités pour un maître. Après tout, l'homme est assez honnête et, en pays chrétien, suffisamment habile ; mais en Turquie, que Dieu me pardonne ; mes soldats albanais, mes Tartares, et mon janissaire travaillaient pour lui, et nous aussi, mon ami Hobhouse pourra en témoigner.

A Athènes, j'ai rencontré des Français, des Italiens, des Allemands, des Danois, des Grecs, des Turcs, des Américains, etc., etc., etc... ; j'ai causé avec eux, et, sans perdre de vue mon propre pays et ses mœurs, je puis juger des autres. Je suis content quand je vois la supériorité de l'Angleterre (au sujet de laquelle, par parenthèse, nous nous trompons beaucoup sur bien des points), et, quand je la trouve inférieure, au moins je sais pourquoi. J'aurais pu rester un siècle enfermé dans vos villes, ou dans les brouillards de vos campagnes, sans parvenir à cette connaissance et sans acquérir dans ma patrie rien de plus utile ou de plus amusant.

Je ne tiens pas de journal, et je n'ai pas l'intention de griffonner au sujet de mes voyages. J'en ai fini avec la profession d'écrivain et si, grâce à ma dernière production, j'ai pu convaincre les critiques que je valais un peu plus qu'ils ne pensaient, je suis satisfait ; je ne risquerai donc plus cette réputation dans une tentative ultérieure. Il est vrai que je garde quelques autres manuscrits, mais je les laisse pour ceux qui viendront après moi ; et si on les juge dignes d'être publiés, ils pourront servir à prolonger mon souvenir quand j'aurai cessé moi-même de me rappeler à mes contemporains. J'ai auprès de moi un fameux artiste bavarois qui prend des vues d'Athènes, etc., etc... ; cela vaudra mieux que de barbouiller du papier, maladie dont j'espère être guéri.

Je voudrais à mon retour mener une vie tranquille et renfermée ; mais Dieu sait et fait ce qu'il y a de mieux pour nous tous, à ce qu'on

dit du moins, et je n'ai rien à y objecter, de même que, à tout prendre, je n'ai pas à me plaindre de mon sort. Je suis convaincu pourtant que les hommes se font plus de mal à eux-mêmes que jamais le diable ne pourrait leur en faire.

Lord BYRON.

## II

### LE CENTENAIRE DE JULES JANIN

---

Quoique le centenaire de Jules Janin soit passé depuis sept ans, il a été posé, le 18 juin, par les soins du Souvenir littéraire, du Caveau et de l'association de la Critique, sur la maison de la rue Vaustrard, n° 30, qu'habita « le prince de la critique », une plaque commémorative dont voici l'inscription :

JULES JANIN  
 DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE  
 NÉ A SAINT-ETIENNE LE 16 FÉVRIER 1804  
 MORT A PARIS LE 19 JUIN 1874  
 HABITA DANS CETTE MAISON  
 DE 1840 A 1856

Divers discours ont été prononcés à cette occasion.

# RÉPONSE A NÉMÉSIS

---

On lit dans l'avertissement que Lamartine mit en tête de sa réponse à Barthélemy, parue chez Gosselin en 1831 :

« Le numéro de la *Némésis* du 3 juillet 1831 contient une satire aussi injuste qu'amère contre M. de Lamartine. On lui reproche l'usage le plus légitime des droits du citoyen, l'honorable candidature qu'il a acceptée dans le Nord et dans le Var ; on semble lui interdire de prononcer le nom d'une liberté qu'il a aimée et chantée avant ses accusateurs. On lui reproche aussi d'avoir reçu de ses libraires le prix de ses ouvrages, Poète attaqué par un poète, il a cru devoir lui répondre dans sa langue, et il a écrit cette ode dans la chaleur de la lutte, le jour même de l'élection. »

« Le jour même de l'élection ! » je ne le crois pas. J'ai eu la bonne fortune de pouvoir consulter chez M. Gabriel Thomas, l'un des plus fervents admirateurs de Lamartine, les manuscrits originaux de la *Réponse à Némésis*, — car il y en a cinq dont deux de la main de Lamartine et un autre de celle de sa femme. Dans l'un, elle est datée d'Hondschoote, 10 juillet 1831 et, dans un autre, du 12 du même mois. Si donc elle fut *pensée*, voire ébauchée le 6 juillet, jour de l'élection de Bergues, — ce qui n'a rien d'in vraisemblable — elle ne fut certainement pas *écrite* avant le 10. Encore certaines strophes furent-elles l'objet de nombreuses retouches postérieures.

Je raconterai prochainement, dans le chapitre que je consacrerai à M<sup>me</sup> Caroline Angebert (*les Amitiés de Lamartine*) l'histoire et les péripéties diverses de cette élection où le grand poète ne fut battu que de quelques voix. Aujourd'hui j'ai le plaisir de mettre sous les yeux de mes lecteurs le premier jet, la première version, de la *Réponse à Némésis*, avec ses nombreuses variantes (1).

## RÉPONSE A NÉMÉSIS

Non, *je n'ai pas traîné la Muse dans la fange,*  
*Fumant encor du sang des révolutions.*  
Non, je n'ai pas coupé les ailes de cet ange.  
Pour l'atteler *honteux* au char des factions !

(1) Ces variantes sont composées en italique.

Non, je n'ai point couvert d'un masque de parie,  
 Son front par, ses yeux bleus, par l'extase embellis,  
 Ni pour fouetter la gloire et mordre la patrie,  
 Changé ma muse en Némésis !

*De lambeaux phrygiens je ne l'ai pas coiffée ;  
 Je ne l'ai pas menée une pique à la main,  
 Trainant dans les ruisseaux des haillons pour trophée,  
 Teindre son bonnet sale aux égouts du chemin,  
 D'oripeaux..... je ne l'ai pas vêtue,  
 Je n'ai pas de ses cris profané le saint lieu ;  
 Au peuple des tréteaux je ne l'ai pas vendue,  
 Comme Juda vendit son Dieu.*

## AUTRE VERSION

De lambeaux phrygiens je ne l'ai pas coiffée.  
 Je ne l'ai pas menée une verge à la main  
 Sollicitant l'obole aux sous du luth d'Orphée  
 Jeter au peuple un nom sali par son refrain.  
 { *Travestissant la muse en chanteuse de rue,  
 Je ne l'ai pas ravie aux ombres du saint lieu ;  
 D'oripeau populaire indignement vêtue,  
 Je ne l'ai pas offerte à tout prix, en tout lieu.  
 Au vulgaire ameuté je ne l'ai pas vendue  
 Comme Juda vendit son Dieu (1).*

Non, non, je l'ai conduite au fond des solitudes  
 Comme un amant jaloux d'une chaste beauté,  
 J'ai gardé ses beaux pieds des atteintes trop rudes  
 Dont la terre aurait pu blesser leur nudité (2).

## 1 Texte définitif :

Non, sous quelque drapeau que la barde se range,  
 La muse sert sa gloire et non ses passions !  
 Non, je n'ai pas coupé les ailes de cet ange  
 Pour l'atteler hurlant au char des factions !  
 Non, je n'ai point couvert du masque populaire  
 Son front resplendissant des feux du saint parvis,  
 Ni pour fouetter et mordre, irritant sa colère,  
 Changé ma muse en Némésis.

D'implacables serpents je ne l'ai point coiffée ;  
 Je ne l'ai pas menée une verge à la main,  
 Injuriant la gloire avec le luth d'Orphée,  
 Jeter des noms en proie au vulgaire inhumain.  
 Prestituant ses vers aux clamours de la rue,  
 Je n'ai pas arraché la prêtresse au saint lieu ;  
 A ses profanateurs je ne l'ai pas vendue,  
 Comme Sion vendit son Dieu !

## (2) Dans le texte définitif, il y a :

Dont la terre eût blessé leur tendre nudité

J'ai couronné son front d'étoiles immortelles,  
 J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour,  
 Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes  
 Que la prière et que l'amour !

L'or pur que sous mes pas semait sa main prospère  
 N'a point payé la vigne ou le champ du potier ;  
 Il n'a point engraisé les sillons de mon père,  
 Ni les coffres jaloux d'un avide héritier :  
 Elle sait où du ciel ce divin denier tombe.  
 Tu peux sans le ternir me reprocher cet or !  
 D'autres bouches un jour te diront sur ma tombe  
 Où fut enfoui mon trésor.

Je n'ai rien demandé que des chants à sa lyre,  
 Des soupirs pour une ombre et des hymnes pour Dieu.  
 Puis, quand l'âge est venu m'enlever mon délire,  
 J'ai dit à cette autre âme un trop précoce adieu :  
 « Quitte un cœur que le poids de la patrie accable !  
 Fuis nos villes de boue et notre âge de bruit !  
 Quand l'eau pure des lacs se mêle avec le sable,  
 Le cygne remonte et s'enfuit. »

Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle,  
 S'il n'a l'âme et la lyre et les yeux de Néron,  
 Pendant que l'incendie en fleuve ardent circule  
 Des temples aux palais, du Cirque au Panthéon !  
 Honte à qui peut chanter pendant que chaque femme  
 Sur le front de ses fils voit la mort ondoyer,  
 Que chaque citoyen regarde si la flamme  
 Dévore déjà son foyer !

Honte à qui peut chanter pendant que les sicaires  
 En secouant leur torche aiguissent leurs poignards,  
 Jettent les dieux proscrits aux rires populaires,  
 Ou traînent aux égouts les bustes des Césars !  
 C'est l'heure de combattre avec l'arme qui reste ;  
 C'est l'heure de monter au rostre ensanglanté  
 Et de défendre au moins de la voix et du geste,  
 Rome, les dieux, la liberté !

La liberté ! ce mot dans ma bouche t'outrage ?  
 Tu crois qu'un sang *d'esclave* est assez pur pour moi (1),  
 Et que Dieu de ses dons fit un digne partage,  
 L'esclavage pour nous, la liberté pour toi ?  
 Tu crois que de Séjan le *superbe* sourire (2)  
 Est un prix assez noble aux cœurs tels que le mien,  
 Que le ciel m'a jeté la bassesse et la lyre  
 A toi l'âme du citoyen ?

(1) Dans le texte définitif, il y a : d' « ilote ».

(2) id. ; « dédaigneux ».

Tu crois que ce saint nom qui fait vibrer la terre,  
*Ce nom que l'âme envie aux généreux mortels,*  
 Entre Caton et toi doit rester un mystère ;  
 Que les pères d'hier sont ses premiers autels ?  
 Que vos pères vainqueurs sont ses premiers autels ?  
 Tu crois que d'un chrétien ce mot brise la bouche ?  
 Et que nous adorons notre honte et nos fers  
 Si nous n'adorons pas ta liberté *farouche*  
 Sur l'autel d'airain que tu sers ? (1)

Détrompe-toi, poète, et permets-nous d'être hommes !  
 Nos mères nous ont faits tous du même limon.  
*Ce qu'ont été jadis nos pères, nous le sommes.* (2)  
 Les fibres de nos cœurs vibrent au même son !  
 Patrie et liberté, gloire, vertu, courage,  
 Quel parte de ces biens m'a donc déshérité ?  
 Quel jour ai-je vendu ma part de l'héritage,  
 Aux *bâtards* de la liberté ? (3)  
*clus*

Va, n'attends pas de moi que je la sacrifie,  
 Ni devant *tes mépris* (4) ni devant le trépas !  
 Ton Dieu n'est pas le mien, et je m'en glorifie :  
 J'en adore un plus haut *que tu ne comprends pas.* (5)  
 La liberté que j'aime est née avec notre âme,  
 Le jour où le plus juste a bravé le plus fort,  
 Le jour où Jéhovah dit au fils de la femme :  
 « Choisis, des *tyrans* (6) ou la mort ! »

Que ces tyrans *armés* (7), dont la vertu se joue,  
 Selon l'heure et les lieux s'appellent peuple ou roi,  
 Déshonorent la pourpre ou *bavent dans* la boue, (8)  
 La honte qui les flatte est la même pour moi !

1) Voici le texte définitif de cette strophe :

Tu crois que ce saint nom qui fait vibrer la terre,  
 Cet éternel soupir des généreux mortels  
 Entre Caton et toi doit rester un mystère :  
 Que la liberté monte à ses premiers autels ?  
 Tu crois qu'elle rougit du chrétien qui l'épouse,  
 Et que nous adorons notre honte et nos fers.  
 Si nous n'adorons pas ta liberté jalouse  
 Sur l'autel d'airain que tu sers !

2 Dans le texte définitif, il y a :

La terre qui vous porte est la terre où nous sommes.

(3) Dans le texte définitif, il y a :

Esau de la liberté.

J'avais déjà relevé cette variante dans mon livre sur « Lamartine et Elvire. »

(4) Dans le texte définitif, il y a : Vos dédains.

(5) id. : Qui ne te maudit pas.

(6) id. : Des fers ou de la mort.

(7) id. : Divers.

(8) id. : Ou salissent la boue.

Qu'importe sous quel pied se courbe un front d'esclave :  
 Le joug, d'or ou de fer n'en est pas moins honteux !  
 Des rois tu l'affrontas, des tribuns je le brave :  
*Lequel est plus terrible d'eux ? (1)*

Fais-nous ton Dieu plus beau, si tu veux qu'on l'adore ;  
 Ouvre un plus large seuil à ses cultes divers !  
*Chasse de son (2) parvis que leur pied déshonore*  
 La vengeance et *la peur gardienne (3) des enfers !*  
 Ecarte *Némésis (4)* de l'autel populaire,  
 Pour que le suppliant n'y soit pas insulté !  
 Sois la lyre vivante, et non pas le Cerbère  
 Du temple de la liberté !

Un jour *tu rougiras d'une heure de délire !*  
 Et ta main, *frémissant du son* qu'elle a tiré,  
 Plus juste arrachera des cordes de ta lyre  
*Cette corde sanglante où l'insulte a vibré !*  
 Moi, j'aurai *bu cent fois l'amère calomnie*  
 Sans que ma lèvre même en garde un souvenir ;  
 Car *je sens que le temps est fidèle au génie,*  
*Et mon cœur croit à l'avenir. (5)*

Pour copie conforme

LÉON SÉCHÉ.

- (1) Dans le texte définitif, il y a : Oui fut moins libre de nous deux ?  
 (2) id. : Repousse du parvis.  
 (3) id. : L'injure aux portes des enfers.  
 (4) id. : Ces faux dieux

(5) Voici le texte définitif de cette dernière strophe :  
 Un jour de nobles pleurs laveront ce délire ;  
 Et ta main, étouffant le son qu'elle a tiré,  
 Plus juste arrachera des cordes de ta lyre  
 La corde injurieuse où la haine a vibré !  
 Mais moi j'aurai vidé la coupe d'amertume  
 Sans que ma lèvre même en garde un souvenir .  
 Car mon âme est un feu qui brûle et qui parfume  
 Ce qu'on jette pour la ternir.

# POÉSIES

---

## I

### Les Coiffes Angevines

*Joueur de boule et bonne d'hôtel*

Eh ! mon gars Pierre, c'est Dimanche.  
Viens au jeu de boules couvert.  
Grand Paul et Jean nous ont offert  
De nous donner notre revanche.  
Ils ont déjà su décoiffer,  
A nos frais, plus d'une *fillette* (1).  
Il est temps de nous rebiffer  
Et de les envoyer greffer  
Des baisers au... dos de Perrette (2).

Entends-tu les boules de fort  
Bondir en claquant sur les planches ?  
Grand Paul, en retroussant ses manches,  
A dû tirer le maître encor.  
A l'auberge, le fat se vante,  
Se cambre et prend des airs vainqueurs  
Devant la nouvelle servante  
Dont la coiffe si provocante  
Abrite des yeux si moqueurs.

Elle sait bien, la fine mouche,  
Faire valoir tous ses attraits  
Et tendre, pour lancer ses traits  
L'arc adorable de sa bouche.  
Pour montrer ses dents, vrais joyaux,  
Elle rit en servant à table.  
A toute attaque, à tout propos.  
Ce n'est pas la femme qu'il faut  
Pour soigner les bœufs à l'étable.

1 En Anjou on appelle fillette une demi bouteille

2 En Anjou, dans toutes les sociétés de jeu de boules du Baugeois, il y a un tableau représentant un village ou une grosse femme. Quand on tire une ficelle dissimulée dans ce tableau, il apparaît une paire de larges... Jones auxquelles les joueurs qui n'ont pu prendre un seul point dans la partie doivent envoyer un baiser.

Notes de l'auteur

Elle connaît tout ce qu'on fait,  
 Tout ce qu'on dit, tout ce qu'on pense  
 Dans la ville, et peut-être en France.  
 Comment ? Le diable seul le sait.  
 Pour dire une histoire méchante  
 Sur Madame X, Monsieur Untel,  
 Sa langue se fait plus piquante  
 Que la sauce qu'elle présente  
 Aux habitués de l'hôtel.

Je ne sais pas si sur sa tête  
 Sa coiffe tient solidement ;  
 Mais, à partir au premier vent,  
 Les moulins disent qu'elle est prête.  
 La coquette aime la hauteur.  
 Et des dents pousseront aux poules  
 Avant que Paul ait pris son cœur.  
 A ce jeu-là notre joueur,  
 Sans prendre un point, perdra la boule.

Paul PRONIS.

---

## II

### Les Quais de Paris

Le meilleur souvenir que m'ait laissé Paris  
 N'est point dans ses palais pleins d'un luxe néfaste,  
 Ni dans ses monuments où brille tant de faste,  
 Ni sur ses boulevards somptueux et fleuris ;

Il n'est pas sur la Tour qui perce son ciel gris  
 Ni dans l'éclat royal de son Louvre si vaste ;  
 D'autres voient tout cela d'un cœur enthousiaste,  
 Moi, c'est des quais surtout que je m'étais épris.

Où, ce sont ses vieux quais, ces quais de bouquinistes,  
 Promenoirs des lettrés, des rêveurs, des artistes,  
 Qui charmèrent le mieux mes loisirs de soldat.

C'est là que j'oubliais la caserne aux murs tristes,  
 C'est là que tant de fois mon rêve s'accouda,  
 Et qu'en lisant des vers que n'achetait personne,

Je regardais la Seine en évoquant le Rhône.

Novembre 1908.

Julien LAPIERRE.

## Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

---

REVUE DES DEUX-MONDES, n° du 1<sup>er</sup> juin. — *La Genèse du Génie du Christianisme*. — I. Les Origines et la Jeunesse de Chateaubriand, par Victor Giraud. — *Un Salon allemand au temps du Romantisme*, par A. Bossert. — N° du 15 juin. — II. *La Genèse du Génie du Christianisme*, par Victor Giraud.

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE, janvier-mars 1911. — I. *Le Réalisme de Flaubert*, par Ernest Boyet. — II. *Sur la Correspondance de Chateaubriand relative à son tombeau*, par Anatole Le Braz. — III. *Variantes et Corrections inédites des « Harmonies » de Lamartine*, par Louis Hugu. — IV. *À propos du manuscrit des « Natchez »*, par Gustave Chartier. — V. *Chateaubriand inédit*, par Pierre Dubois. — VI. *Sur Chateaubriand, traducteur de Milton*, par V. Giraud.

LE MERCURE DE FRANCE du 1<sup>er</sup> mai. — *L'origine de deux livres des « Misérables »*, par René Dumesnil. — N° du 15 mai. — Lettre de M. Léon Séché à M. Alfred Vallette, directeur du *Mercur de France* sur l'article ci-dessus.

# BIBLIOGRAPHIE

---

LIBRAIRIE EMILE-PAUL. — *Une ancienne Muscadine : Fortunée Hamelin. Lettres inédites (1839-1851)*, avec une Introduction et des notes, par André GAYOT. Préface de M. Emile FAGUET, de l'Académie française. — Un volume in-8° carré. Prix : 5 francs.

De toutes les femmes célèbres qui défrayèrent la chronique du Directoire et du Consulat, *M<sup>me</sup> Hamelin* doit être classée parmi les plus originales et les plus dignes d'une étude. Reine de la danse aux Bosquets d'Idalie, rivale de Juliette Récamier, amie de *M<sup>mes</sup> Tallien* et Joséphine de Beauharnais, mêlée de très près à la vie de Bonaparte, son « idole », très recherchée pour son entrain, redoutée aussi pour son esprit mordant, elle joua un rôle considérable avant et après Waterloo, fut la correspondante du duc Decazes, à son retour de Bruxelles où elle avait été exilée, captiva Chateaubriand, alors ministre des Affaires étrangères, critiqua la Monarchie de Juillet, prêta la main à des intrigues politiques et, bonapartiste intransigeante, regretta, jusqu'au dernier soupir, le « passage lumineux » de son « idole », Napoléon.

Une telle femme devait tenter les historiographes et les érudits. Un des premiers, *M. André Gayot* s'est attaché à nous faire connaître et aimer cette figure originale de l'ancienne Muscadine en publiant — avec un beau portrait — de nombreuses lettres inédites, fort divertissantes et instructives, de *M<sup>me</sup> Hamelin*. Pendant plus de dix années, *M<sup>me</sup> Hamelin* — vieillie — adresse à un jeune correspondant, apprenti diplomate, de longues lettres — véritables mémoires — où elle rappelle ses souvenirs, juge la politique du temps de Louis-Philippe, relate ses impressions sur les cancons et les grosses nouvelles, les enlèvements, les amours d'un fils de Napoléon avec Rachel, un discours de Victor Hugo, *M<sup>me</sup> Lafarge* (dont *M. Gayot* publie une lettre inédite), sur Berryer et Chateaubriand, etc. Les lecteurs des *Annales Romantiques* ont eu la primeur d'une partie des lettres de *M<sup>me</sup> Hamelin*.

*M. André Gayot* s'est fait l'historien attentif et scrupuleux de *M<sup>me</sup> Hamelin* pendant la dernière période de sa vie. Les documents inédits qu'il présente au public sont précédés d'une bonne intro-

duction : des notes abondantes, des rapprochements ingénieux éclairent cette correspondance qui jette un jour nouveau sur certains côtés de la grande comme de la petite histoire. Le rôle joué par M<sup>me</sup> Hamelin, sa réputation de femme d'esprit, ce que l'on savait de ses amitiés et de ses amours, donnent un intérêt de premier ordre à l'ouvrage documenté de M. André Gayot, pour lequel M. Emile Faguet a écrit une charmante préface.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *La Guzla de Prosper Mérimée*, étude d'histoire romantique, par Voyslav M. Yovanovitch, docteur de l'Université de Grenoble, préface de M. Augustin Filon. 1 vol. grand in-8°, prix : 12 francs.

On n'avait pas encore étudié à fond ce livre célèbre de Mérimée qui mystifia tant de gens à son apparition et même depuis. Il était réservé à un étudiant étranger de l'Université de Grenoble de faire la lumière complète sur les sources de la *Guzla*. M. Yovanovitch qui a passé plusieurs années à la Bibliothèque nationale n'a rien négligé. Il a étudié *les Illyriens dans la littérature française ; la Ballade populaire* et Prosper Mérimée avant *la Guzla*. Cela fait il nous a montré en des pages solides ce que Mérimée devait à Nodier, à Fauriel, à Chaumette-Desfossés, à Fortis, et aussi tout le parti qu'il avait tiré de la ballade de l'épouse d'Asan-Aga, sans parler des légendes qui se rattachent au vampirisme. Après quoi il nous a parlé copieusement de la fortune de *la Guzla* en France, en Allemagne, en Angleterre et dans les pays slaves.

Les amis de Mérimée qui sont nombreux voudront se procurer cet ouvrage excellent quoique un peu lourd.

LIBRAIRIE CHAMPION. — *Catalogue des portraits, dessins, autographes et ouvrages imprimés de Théophile Gautier (1811-1872)*, par F. Cadet de Gassicourt, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, 1 brochure in-8° de 14 p.

En dressant ce petit catalogue, M. Cadet de Gassicourt a rendu un signalé service aux travailleurs qui ne connaissaient pas la bibliographie de Th. Gautier.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

Le Gérant : LÉON SÉCHÉ

# Une amie de Victor Cousin et de Lamartine

M<sup>ME</sup> CAROLINE ANGEBERT (1)

DOCUMENTS INÉDITS

## I

Angélique-Caroline-Oméline Colas naquit à Paris, le 19 décembre 1793. Elle était fille des fermiers du domaine seigneurial du Houssay, sis dans la commune de Voulton (Seine-et-Marne), qui lui donnèrent une éducation supérieure à celle que recevaient alors les filles de sa condition modeste (2). Mariée, à peine nubile, à un marin du nom de Claude-Jacques Angebert qui avait vingt-et-un ans de plus qu'elle (3), elle l'accompagna à Corfou et à Trieste où il occupa sous l'Empire les fonctions de chef d'administration, et elle mûrit très vite sous le ciel chaud de l'Illyrie et de la Grèce. A vingt-cinq ans, nous dit une personne qui l'a beaucoup connue, c'était une petite femme, mince et très élégante. Elle avait le nez fin, de grands yeux noirs, des manières très distinguées et un esprit bien au-dessus de son sexe. Elle habitait en ce temps-là à Dunkerque où son mari était commissaire de marine, et faisait

(1) Ce chapitre est extrait du livre des « Amitiés de Lamartine » qui paraîtra ces jours-ci au « Mercure de France ».

(2) Il appert de son acte de naissance qu'Alexandre-Nicolas Colas et Marie-Marguerite Lefèvre, ses père et mère, s'étaient mariés en novembre 1792 à Saint-Martin-des-Champs (Seine-et-Marne), et que ce fut par hasard, et en l'absence de son père, qu'elle naquit à Paris rue des Saints-Pères, section de la Fontaine de Grenelle (Arch. communales de Paris).

(3) Né à Clichy (Seine-et-Oise) le 22 janvier 1773, Angebert, après avoir servi comme engagé volontaire, dans le 1<sup>er</sup> bataillon de Clermont (Oise) et dans celui du Finistère, fut embarqué sur la canonnière « la Brûlante », le 4 juillet 1796, en qualité d'aide timonnier. Commis de 1<sup>re</sup> classe en 1800, il fut nommé trois ans après sous-commissaire à Toulon, chargé de 1806 à 1814 de ce service à Nice, à Corfou et à Trieste, et envoyé en 1819 comme commissaire de 1<sup>re</sup> classe à Dunkerque où il resta en cette qualité jusqu'au 3 janvier 1835, date où il fut mis à la retraite. Il était officier de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis. (« Arch. du ministère de la marine »).

par son intelligence l'étonnement et l'admiration de tous ceux qui la fréquentaient. Elle avait appris le grec et le latin, toute seule, pour le plaisir de lire dans le texte les poètes et les philosophes de l'antiquité : ses auteurs favoris, et une de ses nièces sachant l'anglais et un de ses neveux l'italien, elle avait profité de leur séjour à Dunkerque pour se mettre en état de comprendre dans ces deux langues les livres de philosophie qu'on voudrait bien lui indiquer. Mais, elle n'avait pas la moindre idée des commencements de la réforme philosophique en France. Jusqu'en 1828, elle n'avait lu, de son propre aveu, que le *Traité des sensations* de Condillac, un vieux mathématicien de ses amis lui ayant dit que l'esprit humain ne pouvait pas aller plus loin. A la vérité, elle en doutait bien un peu, mais confusément, et, faute de livres et d'un guide autre que ce professeur de mathématiques, elle s'était arrêtée là, triste et découragée.

Tout cela, certes, n'était pas d'un bas-bleu. J'ajoute qu'elle n'avait ni prétention, ni morgue. Jamais elle ne tira vanité de son savoir ou de son commerce avec les hommes illustres qui l'honorèrent de leur amitié. Sa modestie même était telle, qu'elle a négligé de recueillir ses œuvres d'imagination en vers ou en prose, et qu'elle est morte à quatre-vingt-six ans sans avoir dit un mot à personne de sa correspondance avec Victor Cousin et Lamartine.

Comment et à quelle date était-elle entrée en relations avec Victor Cousin ? C'est tout un petit roman qui mérite d'être conté.

Victor Cousin dont le cours de philosophie à la Sorbonne avait été suspendu en 1820, en même temps que celui de Guizot, avait été autorisé à le reprendre au mois d'avril 1828, et tout de suite sa chaire avait été entourée par une foule énorme où tous les âges et toutes les opinions se confondaient. Depuis les grands jours de la scolastique au douzième et au treizième siècles, il n'y avait pas eu d'exemple de pareils auditoires dans le quartier latin. Il faut dire que Victor Cousin maniait la parole avec une rare maîtrise, et qu'en plus de son éloquence, il avait au front l'auréole que lui avait faite sa détention arbitraire à Berlin, en 1824. Vingt ans après, avant sa par Alfred de Vigny que son poème des *Bretons* avait été couronné par l'Académie grâce à l'appui du philosophe, Brizeux écrivait à ce dernier que « son influence avait pénétré tous ses essais et que son poème reflétait le rayon de sa pensée » (1). Et Montalembert qui, après l'avoir combattu violem-

(1) Cf. « M. Victor Cousin, sa Vie et sa Correspondance » par J. Barthélemy Saint-Hilaire, t. II, p. 428.

ment sous Louis-Philippe, en tant que membre du conseil royal de l'Instruction publique, s'était rapproché de lui sous l'Empire, en haine du despotisme, Montalembert écrivait de même à Victor Cousin : « J'ai été confondu par le reproche que vous me faites de haïr la philosophie. Ingrat ! avez-vous donc oublié mes enthousiasmes de 1828 pour la vôtre (1) ! »

Victor Cousin avait alors trente-six ans. Comme le dit Barthélemy-Saint-Hilaire, « il était dans toute sa virilité. Sa taille était assez élevée, et il était très bien fait ; ses yeux lançaient à tout moment des éclairs : les traits de la figure étaient réguliers, et d'une beauté sculpturale ; la physionomie, très expressive et mobile, attestait l'habitude de la pensée et du travail, quelques rides sur le front et des joues amaigries étaient loin de déparer l'ensemble. La voix était sonore, d'un timbre qui n'était ni trop grave, ni trop aigu : elle n'avait rien de précipité, et elle n'était pas lente. Elle se faisait entendre dans toutes les parties de la salle ; pas un mot n'était perdu. Une chevelure très brune et abondante surmontait le visage, qu'encadrait un collier de barbe allant sous le menton. Le costume était l'habit et le pantalon noirs. Le geste était sobre, et comme il n'était pas fréquent, il ne pouvait pas détourner l'attention des auditeurs » (2).

Est-ce à dire que Victor Cousin les satisfaisait tous ! Non, et, parmi eux, les catholiques pratiquants qui suivaient son cours, ne se gênaient pas pour l'accabler le lendemain de leurs critiques et de leurs protestations. Il ne pouvait pas du reste en être autrement, quand on sait que le jeune professeur mettait la philosophie au-dessus de la religion. Mais par la hauteur des idées et le large souffle spiritualiste qui animait ses leçons, il avait conquis les âmes éprises du beau, qui cherchent Dieu en dehors des confessions religieuses. Et comme ces leçons, sténographiées et revues par les professeurs, étaient publiées chaque semaine en cahiers séparés ou dans les journaux, la parole de Victor Cousin retentissait jusqu'au bout de la France et y éveillait des échos inattendus. C'est ainsi qu'un beau jour elle remua si profondément l'esprit de M<sup>me</sup> Angebert que, malgré son peu de connaissances en métaphysique, elle ne put résister au besoin de faire part au professeur de la Sorbonne des impressions que lui avait laissées sa leçon huitième où il avait assez mal parlé des femmes et des enfants. Voici la lettre qu'elle lui adressait de Dunkerque, le 30 septembre 1828 :

(1) « M. Victor Cousin, sa Vie et sa Correspondance », t. II, p. 417.

(2) « Ibid. », t. I, p. 240.

Monsieur,

« Vous n'avez pas un disciple plus fervent que moi, ou qui, j'ose le dire, comprenne mieux vos sublimes leçons. Je recherche, j'adore la vérité, et cependant je suis une femme. Jugez de l'impression qu'a dû produire sur moi le dédain que vous exprimez pour mon sexe, en l'assimilant à l'enfance ! Votre cours fait époque dans ma vie comme une révélation. Vous, Monsieur, si constant admirateur de Platon, vous méconnaissez pas le culte qu'on rend à l'homme inspiré à qui l'on doit une source de lumière. Pénétrée pour vous de cet enthousiasme de la raison, je vous suivais avec toute la confiance et l'abandon d'une femme pour le guide de ses pensées : mais voilà que soudain, cette voix si entraînant et si persuasive prononce un anathème dans lequel tout mon sexe est enveloppé.

« Je crois vous entendre me dire avec un accent de mépris : « Femme, être incomplet et condamné à une éternelle enfance, tu prétends l'élever à la philosophie ! Quel aveuglement est le tien ? Tu n'es point animée du même souffle que l'homme : il n'est donné qu'à lui de contempler la vérité. »

Frapnée d'étonnement et de douleur, accepterai-je cette réprobation ?

« Je ne puis, Monsieur, car on ne saurait sur la foi de personne abjurer sa propre conscience. Vous accuserai-je d'injustice ou d'erreur ? A Dieu ne plaise que j'oublie à ce point ma faiblesse, et qu'en entreprenant de vous combattre, je montre un tel excès de présomption que le ridicule seul pourrait me faire absoudre. Non, Monsieur, c'est avec timidité que j'en appellerai à vous de vos propres arrêts, ou plutôt de vos expressions ; car je ne puis croire qu'elles aient eu, dans votre pensée, le sens qu'elles renferment, que vous déshéritiez la femme du patrimoine intellectuel de l'humanité, que vous refusiez à la compagne de l'homme, à sa mère, à sa sœur, une âme composée des mêmes éléments que la vôtre ! Si vous entendez que ces éléments n'existent dans la femme qu'à un degré inférieur, je me range à votre opinion. Mais ce principe admis, la distance est assurément bien moindre de la femme à l'homme que de l'homme à Dieu. Cependant, Monsieur, votre foi religieuse et philosophique est que Dieu a donné à l'homme assez d'intelligence pour le comprendre ; comment admettre alors qu'il ait refusé à la femme la faculté de comprendre les idées de l'homme ? C'est pourtant ce que vous semblez dire, lorsqu'en entretenant vos auditeurs du haut degré de généralité que peut atteindre la pensée humaine, vous ajoutez que là tout est obscur pour les enfants et pour les femmes. Pour les enfants sans doute, puisque beaucoup de leurs idées sont dans l'enveloppement. L'enfant est un être incomplet, progressif ; la femme au contraire, est un être achevé selon sa nature ; et ma raison ne conçoit pas qu'elle puisse être, avec justice, comparée à l'enfant. Ou la femme est privée du dernier élément qui se manifeste dans l'âme humaine ; ou, si cet élément qui est enveloppé dans l'intelligence de son frère au berceau, l'est aussi dans la sienne, il doit également s'y développer suivant son degré de force ou de faiblesse. Vous l'avez dit, Monsieur : « A quelle condition y a-t-il intelligence pour nous ? Ce n'est pas à la condition qu'il y aura un

principe d'intelligence en nous, mais à la condition que ce principe se développera. » Je reconnais que ce développement est plus rare chez la femme ; je n'entreprendrai pas d'en déduire les raisons, vous les connaissez et vous savez mieux les apprécier que moi. Mais si sur cent hommes il en est cinq qui réfléchissent, je suppose que sur dix mille femmes il n'y en ait qu'une seule, toujours est-il que cette femme sera supérieure aux quatre-vingt-quinze hommes qui sur cent ne réfléchissent pas.

« Il me semble, Monsieur, que je trouverais dans l'histoire comme dans la vie privée plus d'un exemple en faveur de ma cause ; mais je vous ferai grâce de mon érudition, convaincue d'ailleurs que votre générosité se chargera pour moi des arguments dont je crois devoir m'abstenir.

« Cette lettre ne m'est point dictée par l'envie d'usurper quelques instants votre attention : je ne ferai jamais du peu d'esprit que je possède un instrument de vanité ; un sentiment plus sérieux, plus profond conduit ma plume : je me flatte, Monsieur, que vous me rendrez cette justice.

« Quelque convenable que je trouve de ne point vous parler de moi, j'ai besoin de vous assurer que si je n'ai cédé à aucun mouvement personnel, j'ai cédé encore moins à une impulsion étrangère ; seule j'ai conçu l'idée de vous écrire et seule je l'exécute ! Je ne suis l'instrument ni l'écho de personne ; tout ce qui m'entoure ou ne vous ne connaît point, ou s'obstine à ne pas vous comprendre. Après avoir justement hésité, je cède, peut-être à tort, au désir que j'éprouve d'oser vous demander, Monsieur, si vous n'avez parlé qu'en général, et sauf les exceptions, ou s'il est vrai que vous jugiez mon sexe incapable de s'élever jusqu'à la pensée pure... Si telle est votre décision, peut-être la foi que j'ai eue jusqu'ici en moi-même sera-t-elle ébranlée, tant votre génie a d'ascendant sur moi. Mais que ce doute serait cruel ! Qu'il serait triste pour la femme d'être condamnée à passer sur la terre à côté de l'homme sans pouvoir jamais s'élever jusqu'à lui, de n'en obtenir qu'un sourire de pitié, quand elle s'efforcerait d'unir toute son âme à la sienne ! Trop rapprochée de lui pour ne pas entrevoir au moins ce qu'il voit, pour ne pas entendre confusément ce qu'il entend, cette pauvre créature humaine rejetée, sur un point, en dehors de l'humanité.

Mesurant d'un regard les fatales limites,  
Resterait en pleurant aux portes interdites !

« Non, encore une fois, je ne puis croire, Monsieur, que ce soit votre opinion ; mais ne craignez-vous pas que, d'après vos paroles, on ne se l'imagine, et que vos disciples n'appliquent durement la doctrine de leur maître ? Ne seriez-vous pas bien désolé d'avoir affaibli, dans quelques familles, ces liens de sympathie et d'amour pur qui ne sauraient être qu'avantageux à la morale, je dirai même à la philosophie ? Hé ! pourquoi la philosophie dédaignerait-elle la modeste pierre que toute femme douée de réflexions peut apporter à l'édifice de la pensée ? Mais, c'en est trop. Monsieur, je me laisse entraîner ; j'ai dépassé les

bornes que je m'étais prescrites. A tout autre que vous peut-être n'ose-  
rai-je adresser cette lettre ou manquent la science et le talent, et dont  
le seul mérite est d'être écrite avec sincérité. Mais l'homme éminem-  
ment supérieur doit être éminemment bon et indulgent. Votre profes-  
sion de foi, d'ailleurs, me rassure : ne rien dédaigner, tout mettre à  
profit, tout accepter et tout combiner, telle est votre méthode en his-  
toire, en philosophie, en toute chose. Je puis donc espérer que moi,  
faible et obscur fragment de l'humanité, je ne serai point repoussée par  
son meilleur ami et son plus éloquent interprète.

« Quoi qu'il en puisse être, Monsieur, je resterai toujours et votre  
humble disciple et votre admiratrice la plus zélée.

« Caroline ANGERBERT. »

« Hôtel de la Marine à Dunkerque. »

Cette lettre était trop belle, elle trahissait un esprit trop élevé,  
pour rester sans réponse. Aussi Victor Cousin s'empressa-t-il d'en  
accuser réception à son auteur.

« De grâce, Madame, lui écrivait-il le 6 octobre 1828, où avez-vous  
trouvé dans mes pauvres leçons l'anathème dont vous vous plaignez ?  
Ne confondez pas, je vous en supplie, une manière de parler avec un  
principe.

« Galanterie à part, comment aurais-je refusé à la femme la puis-  
sance de connaître, moi qui prétends que tout être doué de conscience  
connaît, en même temps que lui-même, le monde et Dieu, et que tout  
fait de conscience enveloppe déjà les conceptions les plus sublimes  
auxquelles la réflexion pourra s'élever plus tard par les voies qui lui  
sont propres ?

« La femme est douée de conscience comme l'homme, elle a comme  
lui une intelligence capable d'atteindre à toutes les vérités, une volonté  
libre, capable de toutes les vertus.

« Si j'ai paru dire le contraire, je me suis mal expliqué, je me dédis.

« Le Concile de Trente aurait bien mieux fait de ne pas tant hésiter  
à reconnaître à la femme une âme, mais enfin il lui en a reconnu une,  
et vous pouvez croire à la vôtre et vous en servir, Madame, avec pleine  
sécurité.

« La philosophie du dix-huitième siècle n'est pas plus barbare que  
le Concile de Trente, et je me fâcherais presque que vous ayez pu  
concevoir de moi un pareil soupçon, si je ne devais à ce petit malen-  
tendu une lettre aussi remarquable par la culture de l'esprit qu'elle  
suppose, que par les nobles sentiments qui la remplissent.

« Agréez, Madame, l'assurance de mon profond respect et de ma  
considération la plus distinguée.

Votre serviteur,

« V. COUSIN (1). »

(1) Lettre inédite.

La correspondance ainsi engagée se continua d'abord assez régulièrement de part et d'autre, et puis avec des intervalles de silence du côté de Victor Cousin, qui, pour l'intriguer, ne découragèrent jamais M<sup>me</sup> Angerbert. Il suffisait, en effet, qu'il ait paru s'intéresser à son éducation philosophique, pour qu'elle s'attachât à lui avec une sorte de piété filiale. Mais l'idée ne serait pas venue à cette sœur de l'Aspasie du *Ménéxène* et de la Diotime du *Banquet* que, dans la sympathie qu'on lui témoignait, il entraît beaucoup de galanterie. Et le jour où elle s'aperçut que cet intérêt flatteur et touchant à la fois semblait faire place à un sentiment moins avouable, je tiens à dire dès maintenant, pour achever d'éclairer cette noble figure de femme, qu'elle battit froid à notre philosophe et cessa peu à peu tous rapports avec lui.

Elle lui écrivait le 12 octobre 1828 :

« Je reconnais, Monsieur, qu'on ne saurait trouver dans vos leçons un anathème proprement dit contre mon sexe, et que j'ai employé dans ma requête des expressions un peu exagérées. Aussi est-ce de bon cœur que je viens vous faire amende honorable, et vous prouver que, si je me laisse quelquefois entraîner par mon imagination, je sais du moins m'apercevoir de ses écarts. J'espère, d'ailleurs que vous m'absoudrez entièrement, quand je vous aurai dit que, depuis que je me connais, la destinée des femmes, leur éducation, leur position sociale, ont été le sujet constant de mes pensées les plus sérieuses. Je gémissais de nous voir toujours opprimées ou gâtées. L'indulgence que l'on a pour nos charmants défauts m'indigne ou m'humilie, parce qu'elle est une preuve qu'on nous estime trop peu pour exiger de nous une raison solide et des vertus fortes. Vous concevez, Monsieur, qu'avec de tels regrets, et mon admiration pour vous, ces mots « les enfants et les femmes » aient retenti douloureusement en moi, alors qu'ils sont tombés du haut de votre chaire, dans un sens qui m'a paru fait pour autoriser, chez certains jeunes gens, un dédain que je crois injuste et fâcheux. J'en restai d'autant plus frappée que j'avais attendu (comme j'attends encore), d'une philosophie aussi élevée, aussi consolante que la vôtre, une protection puissante pour toutes les existences morales.

« Je me fusse abstenue, Monsieur, de cette explication si je n'avais surtout désiré vous écrire encore pour vous remercier de la bonté que vous avez eue de me répondre, et d'éclaircir mes doutes d'une manière aimable et satisfaisante. Soyez persuadé que je sens tout le prix d'un procédé aussi flatteur. Ne craignez nullement, du reste, que je veuille prendre l'habitude de vous faire part ainsi de toutes mes impressions : je serais trop fâchée de vous être importune. Cette lettre-ci est tout à fait sans conséquence et ne prétend pas à l'honneur d'une réponse. Elle est bien peu digne de vous être adressée : je vous l'écris pour ma propre satisfaction ; c'est un trait d'égoïsme que vous excuserez, en faveur des motifs qui me le font commettre. Toutefois, si je me renferme dans ces bornes étroites et toutes personnelles, c'est par pure

discrétion ; car il n'est pas un seul de vos disciples qui n'eût une foale de réflexions à vous soumettre, de questions à vous adresser. Mais moi qui ne me suis déjà que trop donné carrière, je crois fort à propos de m'arrêter ici et je me borne à vous réitérer, Monsieur, l'expression d'une reconnaissance qui va encore ajouter, pour moi, un intérêt de plus à vos enseignements. Je n'ai nul besoin, je pense, de vous assurer de ma plus haute et de ma plus parfaite considération.

« Caroline ANGEBERT. »

Victor Cousin ne pouvait être que flatté de cette lettre d'excuses. où l'on ne se faisait si petite que pour avoir le droit de l'admirer davantage. Il laissa pourtant passer trois longues semaines avant de répondre à sa gracieuse correspondante.

6 Novembre 1828.

« Non Madame, je ne consens point à vous perdre si vite, et c'est moi qui viens vous prier de vouloir bien m'envoyer le plus souvent possible vos observations pour les sottises qui m'échapperont. Vous ne sauriez être trop sévère, car vos sévérités me vaudront de longues lettres.

« D'ici à Pâques, vous aurez belle carrière : alors je vous répondrais de mon mieux et j'essayerais de me défendre.

« J'attends vos réflexions très développées sur mes prochaines leçons ; vous lire sera un dédommagement de ne pas vous voir, en attendant qu'un vent favorable me conduise à Dunkerque, et que je puisse vous présenter mes hommages autrement que sur le papier.

« Votre très humble serviteur,

« V. COUSIN (1). »

Le philosophe montrait déjà le bout de l'oreille du galantin qu'il fut toute sa vie. Mais en ce temps-là il y avait assez loin de Paris à Dunkerque. Il attendit donc qu'un « vent favorable » conduisît M<sup>me</sup> Angebert à Paris, quoiqu'elle eût augmenté son impatience par l'envoi de la lettre que voici :

Dunkerque, 22 novembre 1828.

« Avez-vous prévu, Monsieur, à quoi vous vous exposez en m'autorisant à vous communiquer mes réflexions, et en vous engageant à y répondre ? Elles ne seront le plus souvent que la preuve de mon ignorance. Quelle tâche pour vous, alors, que celle de redescendre à l'a-b-c de la philosophie, de satisfaire à des questions nouvelles et difficiles pour moi, sans doute, mais depuis longtemps résolues par la science !

(1) Lettre inédite,

Je vous comprends mieux que ne le font certains érudits ; je fais plus, je vous crois. Mais ma conviction est toute de sentiment et de raison. Je ne connais guère que les faits qui viennent directement à mon intelligence, je n'ai d'autre logique que celle de la nature ; car j'ai à peine entrevu la méthode.

« Vous ne pourriez attendre beaucoup plus d'une femme, et surtout d'une femme vivant en province, privée de documents, de tout commerce intellectuel. Si vous n'étiez qu'un de ces philosophes qui le sont devenus à force d'étude, peut-être pourriez-vous parfois rajeunir vos pensées dans la naïveté des miennes ; mais vous, Monsieur, qui possédez, avec les richesses de l'érudition, cette divination du génie qui précède la science, l'éclaire et le sait dominer toujours, quel fruit pouvez-vous retirer de mes observations ? Aucun, vous ne l'ignorez pas ; et je le sens trop bien pour avoir la folie de m'ériger en critique.

« Je n'ai nulle envie d'ergoter sur des mots. Il me faudra de plus puissants mobiles ; et certes, les sujets sérieux ne me manqueront pas. Il y a des abîmes où ma raison se perd, et où je serais trop heureuse de vous avoir pour guide. Mais comment abuser à ce point de votre bonté ? Comment par exemple, oser, suivant mes idées du moment, vous présenter de prime abord des problèmes de philosophie morale ou transcendante, en déraisonnant peut-être sur la philosophie élémentaire ? C'est pourtant à peu près ce qui doit résulter de la permission que vous me donnez. Incapable de vous servir, brûlant de m'éclairer, je ne pourrai guère vous entretenir que dans ce seul but. Il y aura là un avantage inappréciable pour moi ; mais pour vous, Monsieur ?

« La conséquence de tout ceci, c'est qu'une modestie trop fondée me prescrirait de refuser l'honneur que vous voulez me faire. Hé bien, je ne saurais lui obéir. Je suis dominée par une puissance plus forte dans laquelle je voudrais voir de la destinée. Une ère nouvelle vient de s'ouvrir pour moi. Agitée par l'incertitude des jugements et des systèmes divers, mon âme ne savait où se reposer ; elle a trouvé son point d'appui dans une philosophie sublime. Ce n'était point encore assez : voilà que le représentant illustre de cette philosophie daigne m'accorder son attention, sa bienveillance. Étonnée d'un bienfait si inespéré, troublée de la crainte de m'en montrer indigne, je sens que, si ce malheur m'arrivait, je ne pourrais me pardonner de n'avoir pas mis toutes mes facultés en usage pour le détourner. Vous voyez bien, Monsieur, qu'il faut que je m'épargne un semblable remords. Vous pourrez dire, d'après cette conclusion, que j'aurais dû me dispenser de vous parler si longuement de mes scrupules ; mais comme leur absence eût été de la présomption et un manque de délicatesse, je n'ai pas voulu vous les taire. Je m'aperçois d'une autre part, qu'il est inconséquent à moi de passer outre, en les trouvant si justes ; sur ce dernier point, je ne me défends pas, vous me jugerez : je ne veux point chercher à vous paraître supérieure à ce que je suis. C'est pour tous ces motifs que j'ai voulu vous faire une profession de foi, que je vous prie très instamment de ne pas regarder comme une précaution oratoire, mais bien comme l'expression sincère, quoique imparfaite, des sentiments qui me dirigent.

« Peut-être cet hiver pourrai-je moins que jamais vous présenter mes réflexions d'une manière convenable ; des soins tout différents, mais qui sont des devoirs, viendront, je le crains, m'en empêcher souvent. Veuillez avoir de la patience et ne pas désespérer de moi. Dans quelque temps j'aurai plus de loisir ; dans un an, dans deux, je vaudrai un peu plus. Quand la pensée s'est élevée, elle ne redescend plus.

« Il y a, Monsieur, dans vos dernières leçons, quelques théories dont l'évidence m'a échappé sans doute, elles se reproduiront dans votre prochain cours. Je tâcherai alors de vous exposer mes doutes le moins mal possible ; ce ne sera jamais qu'à titre d'écopière. D'ailleurs, presque toujours vous me persuadez, et je ne pourrai guère vous envoyer que des reflets très affaiblis de votre propre lumière. Mais enfin, s'il est doux, même pour la raison, de rencontrer une sympathie profonde, et d'autant plus réelle qu'elle ne tient à aucun préjugé d'habitude ou d'éducation, si l'on aime à sentir son génie compris et admiré, je puis, Monsieur, vous offrir tout cela en dédommagement de l'indulgence dont vous aurez besoin en ma faveur, et que je saurai toujours mériter au moins par ma reconnaissance.

« Caroline ANGERBERT. »

Cette lettre est évidemment trop longue, mais, comme la plupart des néophytes, M<sup>me</sup> Angebert avait l'enthousiasme prolix, et la femme, si docte et sérieuse qu'elle soit, n'a que bien rarement la concision du style de l'homme. Elle a besoin de délayer sa pensée ; il s'en faut d'ailleurs de beaucoup que tout soit à négliger dans les premières confidences de cette intelligence d'élite. Elle nous a déjà dit qu'elle avait toujours été préoccupée de la destinée des femmes, de leur éducation, de leur position sociale, depuis qu'elle se connaissait. Nous savons à présent que son âme « agitée par l'incertitude des jugements et des systèmes divers » n'avait pas trouvé « où s'accrocher », où se reposer avant que lui fût révélée la philosophie de Cousin. Cela a bien son importance pour la genèse de son esprit philosophique. Et lorsqu'on lit les trois admirables mémoires qu'elle adressa à Victor Cousin, du 23 avril 1829 au 22 août 1830, pour lui faire part de ses observations sur son cours, on se dit que dans les lettres qui précèdent elle essayait ses ailes afin de donner à sa pensée son plein essor. Je ne reproduirai pas ici le texte de ces mémoires, on le trouvera intégralement dans l'ouvrage de Barthélemy-Saint-Hilaire sur Victor Cousin (1), car si le savant traducteur d'Aristote n'eut jamais la curiosité de se renseigner sur l'état-civil de M<sup>me</sup> Angebert, s'il ignora tout de sa

(1) Tome III, p. 173-216.

vie (1), il partagea du moins l'admiration qu'elle inspirait à son illustre correspondant, et même, après s'être fait l'éditeur de ses trois mémoires à Victor Cousin, il n'hésita pas à lui donner raison contre lui, lorsque, dans ses lettres des 23 avril et 8 août 1829, elle insistait sur la nécessité de la morale au point d'en faire le centre et le but de la philosophie.

Du reste, Victor Cousin fut si frappé des objections de M<sup>me</sup> Angebert qu'il essaya de se justifier dans la lettre suivante :

8 mai 1829.

« Votre lettre, Madame, m'a trouvé presque aveugle. Un mal d'yeux négligé me rend incapable de lire et d'écrire sans une extrême fatigue, et comme pourtant je ne puis me résoudre à vous répondre par un autre main, je suis forcé de le faire en peu de mots.

« Je veux vous dire, Madame, que votre lettre est admirable et par les idées et par le style. Elle m'a fait une vive impression ; elle m'a touché, éclairé. J'en ai joui presque en égoïste en pensant que je ne pouvais être pour quelque chose dans le développement d'un pareil talent.

« En vérité si de semblables lettres m'arrivaient de trois ou quatre points de la France, je trouverais mes efforts payés avec usure.

« Quant au fond, permettez à un optimiste de s'applaudir des ressemblances qui sont entre nous plutôt que de s'étonner des différences qui nous séparent. Ces différences sont très légères, et plus apparentes que réelles.

« J'espère qu'en y pensant encore vous trouverez que l'homme n'est pas tout l'existence et que dans l'homme même le moral n'est pas tout, et que par conséquent la philosophie ne peut se réduire à la morale ; ce qui y est conséquent encore, l'historien de la philosophie ne peut être seulement un moraliste.

« Voulez-vous admettre cette réserve, j'attendrai bien volontiers de mon côté, je proclamerai avec vous que si la morale n'est pas toute la philosophie, elle en est une partie considérable, et que l'historien de la philosophie doit s'attacher avec un soin tout particulier aux résultats moraux du système.

« Si l'été dernier, dans l'esquisse rapide de mes idées théoriques et historiques, j'ai peu insisté sur leur caractère moral, je disais d'abord

(1) On lit en effet, au tome I, p. 275 de son livre sur V. Cousin :

« Qu'était M<sup>me</sup> Caroline Angebert ? M. Cousin l'ignorait ; et aujourd'hui nous ne le savons guère plus que lui. Tout ce qu'elle nous apprend sur elle-même, c'est qu'elle était la femme du commissaire de la marine à Dunkerque. Dans cette ville on n'a pas conservé de souvenir qui la concerne. Mais ses lettres font foi qu'elle était philosophe autant qu'homme au monde... »

Et au tome III, p. 216, à la suite du mémoire n° 3 de M<sup>me</sup> Angebert : « Nous ne savons ce qu'est devenue M<sup>me</sup> Caroline Angebert. Nous aurions été heureux de le savoir, mais les lettres dues à cette dame suffisent à conserver sa mémoire. Elle ne prétendait même pas à un souvenir, mais la philosophie se doit à elle-même de ne pas l'oublier ».

que je ne voulais, que je ne devais présenter qu'une introduction à mon enseignement ultérieur, c'est-à-dire les principes les plus généraux, et que les principes généraux appartiennent à la métaphysique, non à la morale.

« Mais j'avouerai ensuite que, si je ne conçois pas encore une autre marche scientifique, si je persiste dans le plan bien réfléchi de mes leçons de l'année dernière, je suis loin de croire que je l'ai parfaitement exécuté et je conviens que sans sortir des généralités d'une introduction j'aurais pu laisser percer davantage les résultats moraux que renferment les principes métaphysiques et, par exemple, mêler à la théorie des lois nécessaires de l'histoire celle de la liberté morale des individus.

« La rigueur scientifique le permettait, dans certaines limites, et l'effet général eût été le meilleur.

« Voilà le résultat net que je tire de toute la polémique qu'a suscitée mon introduction, et je compte bien en faire mon profit.

« Dans l'histoire complète et détaillée que je veux donner de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle, je me propose de m'arrêter suffisamment sur la portée morale de chaque école. C'était bien mon dessein : la science et la méthode l'exigent ; l'utilité générale le commande, et j'ai maintenant un motif de plus : je serai heureux de sympathiser par là davantage avec une âme comme la vôtre.

« Permettez-moi de vous répéter, et du fond du cœur, combien j'ai été touché de votre lettre, mais il faut continuer. Vous avez fait bien du chemin depuis le traité des sensations : marchez, marchez, marchez. Vous avez des forces, de l'intelligence et de l'âme : mettez-les au service de la vérité et de la philosophie.

« Je vous demande en grâce de me continuer votre aimable et bienveillante censure. Elle me sera fort utile. Je ne puis rien sur le passé, mais l'avenir se sentirait des conseils que je sollicite. Le premier volume de mes leçons de cette année est entre vos mains, qu'en dites-vous ? Y trouvez-vous le même danger ?

« Parlez, madame, signalez-moi les écueils que je pourrais n'apercevoir qu'en y échouant.

« J'attends une nouvelle lettre, de nouvelles critiques sincères et fortes. Songez que vous vous êtes trop avancée pour reculer, et que vous ne pouvez plus m'abandonner sans une espèce de trahison.

« V. COURSIX (1). »

Il n'attendit pas longtemps, comme le prouve cette autre réponse du 29 octobre 1829.

« Si je ne vous ai pas répondu plus tôt, Madame, la faute en est à une indisposition toujours croissante qui me retient dans ma chambre, souvent dans mon lit, et me permet à peine de tenir une plume. La maladie et moi, nous nous connaissons depuis si longtemps que nous vivons très bien ensemble. Mais cette fois elle passe nos conven-

(1) Lettre inédite.

tions, et pourrait bien m'empêcher de rejoindre mon cours ; c'est une complaisance pour le Ministère dont je lui sais très mauvais gré.

« Dans les moments de relâche qu'elle me laisse, mon délassement est de parler à mes amis, et je ne sais pourquoi ma pensée ou mon cœur vous met involontairement du nombre.

« A quelques mots de vos lettres j'ai cru comprendre que vous aussi, Madame, vous aviez des contrariétés et vos soucis.

C'est un triste lien entre nous. Mais permettez-moi d'ajouter que j'ai la ferme conviction que celle qui m'a écrit de si nobles lettres porte un cœur capable de résister à toutes les épreuves.

« Non, votre dernière lettre n'est pas une répétition de la précédente ; elle en est digne, et elle y ajoute de nouveaux arguments auxquels je suis loin d'être insensible sans m'y rendre tout à fait encore (1). Ne pourrions-nous convenir que tout est dans tout, que de la morale, comme je crois l'avoir dit aussi quelque part, on peut tirer toute la philosophie, et que des hauteurs de la philosophie on peut arriver directement à la morale.

« Si vous ne faites pas de la morale la philosophie tout entière, vous avez bien l'air d'en faire le centre et le but. Peut-être n'avez-vous pas tort.

« Quand j'étais plus jeune je donnais dans mon enseignement une place plus étendue à la morale ; de là le genre de succès de mon premier enseignement qui m'était cher et que je vous rappelle pour vous faire ma cour, au moins avec le passé.

« Soit que l'âme m'ait peu amélioré, soit que dans ma disgrâce le commerce des grands philosophes m'ait comme enchanté de l'étude des problèmes les plus généreux de l'existence, universelle, du monde, de la vie et de l'histoire, j'avoue qu'aujourd'hui la métaphysique et la spéculation m'intéressent plus que la morale et la politique.

« J'ai tort, il faut tout unir, et je vous remercie de me rappeler sans cesse que les principes s'affermissent dans les applications, et qu'il ne suffit pas de parler à quelques intelligences d'élite, qu'il faut aussi pénétrer dans les cœurs honnêtes. C'est un service qu'il appartient à une femme aimable de me rendre, et que je serais heureux de vous rapporter.

« Parmi les inconvénients de ma maladie, il en est un que je redoute particulièrement. Si elle me condamne au silence, me fera-t-elle aussi tomber en disgrâce auprès de vous ; parce que les sténographies de la Sorbonne n'iront plus à Dunkerque, y serai-je oublié, Madame ? Parce que vous n'aurez plus de critiques à envoyer au professeur, n'entendrai-je plus parler de vous ?

« Mais cherchez dans le passé, je vous prie, et vous y trouverez matière à des avertissements qui seront toujours reçus avec reconnaissance. Mes vieux péchés me seront bon du moins à quelque chose, et j'en sollicite la punition et le redressement sévère, comme on sollicite une récompense.

« V. COUSIN (2). »

(1) Allusion à sa lettre du 23 avril 1828.

(2) Lettre inédite.

Le philosophe, en écrivant ces dernières lignes, était bien sûr qu'elles iraient au cœur de « l'écolière » et que la nouvelle de sa maladie ne ferait qu'aviver l'affection respectueuse qu'elle lui portait. Il n'en fut pas moins surpris d'apprendre, quelques jours après, qu'elle venait d'arriver à Paris.

12 novembre 1829.

« Quoi ! madame, à Paris, et pas un mot ? Que faudra-t-il donc que je pense des choses aimables que vous vouliez bien me dire sur la confiance que je vous inspirais ? En vérité cela n'est pas bien. Doutez, doutez de la vérité de mes idées, jamais de la sincérité de mes sentiments.

« Mais je ne veux pas vous gronder. C'est à moi que j'en veux, j'aurais dû vous deviner ; j'aurais dû sentir que vous étiez dans nos régions.

« Hélas ! je voudrais bien que votre commissionnaire eût dit vrai ! Le vrai, c'est que depuis un mois, je suis assez sérieusement malade, qu'une fièvre, jointe à deux ou trois autres maux, me fatigue et me mine, que je ne vis que de quinquina, que je garde la chambre, souvent le lit et que ma patience philosophique est à une bien longue épreuve.

« Au premier relâche de cette fièvre, au premier rayon de soleil, je m'envolerai vers la Cité Bergère (1). Si dans quelques jours je ne vais pas mieux, si je ne puis arracher la permission désirée à mon médecin, soyez assez bonne pour faire visite à un pauvre philosophe qui vous recevra au milieu de ses tisanes, mais avec le cœur d'un ami. Si vous n'êtes pas gaie nous pourrions faire un beau duo de lamentations. Non, nous nous exhorterons à tout supporter sans murmure.

« Mon amitié n'est pas assez égoïste pour me faire oublier le sujet qui vous amène à Paris. Ne négligez rien pour échapper à cet orage (2), c'est un devoir pour vous. Si j'étais bien portant je serais heureux de vous y seconder. Peut-être l'amiral Halgan qui n'est pas sans bienveillance pour moi pourrait-il vous être utile. Du moins mes vœux vous accompagnent. Puissent-ils vous porter bonheur !

« V. COUSIN (3). »

Barthélemy-Saint-Hilaire était donc mal renseigné, quand il crut que Victor Cousin ne fit la connaissance personnelle de M<sup>me</sup> Angebert que quelques années après la révolution de 1830 (4). Il eut même le temps de la pousser à fond, dès 1829, si l'on s'en rapporte

1 C'est la, hôtel Bergère, n<sup>o</sup> 4, que descendait M<sup>me</sup> Angebert quand elle vint à Paris.

2 M Angebert avait eu des difficultés avec le ministère de la marine ; on avait même menacé de le mettre à la retraite, et c'est pour parer ce coup que M<sup>me</sup> Angebert était venue à Paris.

3 Lettre inédite.

(4) « M. Victor Cousin, sa Vie et sa Correspondance », t. I, p. 362.

aux billets suivants qui, pour n'être pas datés, n'en sont pas moins, sûrement de la fin de cette année :

Mardi (s. d.)

« Hélas ! Madame, il me faut bien me résigner à ne pas vous faire visite. J'ai eu dimanche une petite rechute, et je ne sors de mon lit qu'aujourd'hui.

« Mais j'espère être mieux demain puisque vous viendrez me voir. C'est une bonne action dont je vous remercie d'avance.

« Mille compliments.

« V. COUSIN (1). »

Mercredi matin (s. d.)

« Eh bien, j'accepte sans façon, Madame. Je n'ai pas encore la permission de passer l'eau, et ne sors que dans le jardin du Luxembourg, au soleil, entre midi et deux heures.

« Soyez assez bonne pour faire visite à un pauvre métaphysicien que vous ne trouverez guère mieux que vous l'avez laissé, mais qui sera bien charmé de vous revoir.

« Voulez-vous vendredi, à deux heures ? Nous causerions de philosophie et je vous remettrais Hemsterhuys, comme un souvenir de moi et un lien entre nous.

« V. COUSIN (2). »

Samedi matin (s. d.)

« Demain, entre midi et une heure, je serai chez vous, ou bien... voulez-vous me permettre de sourire un peu de vos craintes, vis-à-vis d'un pauvre philosophe sans conséquence, vieux avant l'âge et à moitié mort ?

« Mon cœur seul vit encore, et c'est lui que vous eussiez visité ; il sera demain Cité Bergère.

« V. COUSIN (3). »

Vieux avant l'âge ! Ceux qui connaissent la vie intime de Victor Cousin, savent qu'au contraire il resta jeune, de cœur au moins, jusqu'à l'extrême vieillesse, et que, vers la cinquantaine, il eut une passion folle pour une jolie femme qui le compromit de toutes les manières (4). Je conçois donc que M<sup>me</sup> Angebert qui l'avait vu de près plusieurs fois en pantoufles et en robe de chambre, ait hésité à le recevoir en visite à son hôtel. Mais sa réputation n'avait

(1) Lettre inédite.

(2) Lettre inédite.

(3) Lettre inédite.

(4) Sur la liaison de Victor Cousin avec Louise Colet voir le t. II de notre « Alfred de Musset ».

pas plus à craindre de cette visite que d'aucune autre, car, si elle était jolie et fort agréable, son air modeste et sérieux — n'oublions pas qu'elle avait alors trente-six ans — de l'avis de tous, commandait le respect.

Victor Cousin fut-il reçu à l'hôtel Bergère, « ou bien... », comme il disait, M<sup>me</sup> Angebert préféra-t-elle retourner chez lui ? Tout ce que nous pouvons affirmer c'est qu'ils gardèrent l'un de l'autre un bon souvenir. A peine M<sup>me</sup> Angebert était-elle rentrée à Dunkerque, qu'elle recevait de son philosophe la lettre suivante :

5 février 1830.

« Je viens, Madame, vous faire mes compliments de bonne année. J'espère qu'ils vous trouveront au coin de votre feu, remise des fatigues du voyage et arrangeant déjà votre vie philosophique.

« Ayez la bonté de m'en donner des nouvelles de temps en temps. Vous avez maintenant toutes mes leçons sur Locke, je vous demande de les relire, ainsi que les passages des fragments qui s'y rapportent, et avec les écrits de Reid et de Stewart qui en sont le cadre en quelque sorte ; et vous m'obligeriez, d'ici à quelque temps de m'en donner votre avis critique. Par là vous m'éclairerez et vous vous exercerez.

« Ecrivez-moi longuement ; développez-vous. A mesure que vous m'étudiez moi et les miens, prenez des notes dont vous vous servirez plus tard quand vous aurez la bonté de m'écrire.

« Renfermez-vous d'abord dans mes leçons sur Locke. Plus tard viendra Condillac, et avec lui des problèmes nouveaux.

« Jusque-là contraignez votre esprit à s'exercer dans les limites que je viens de vous rappeler, il y gagnera de la profondeur. Ces limites d'ailleurs sont fort larges ; elles renferment presque toute la philosophie telle qu'on l'a traitée pendant tout un siècle en Angleterre et en France. Vos lettres nous seront utiles à tous deux.

« Tandis que vous exercez votre esprit en toute liberté sur les plus nobles sujets, je perds le mien dans la langueur de la maladie et les inquiétudes que me donne l'état de ma pauvre mère.

« Je sors chaque jour pour aller la voir et prolonge ainsi ma convalescence. Dans les intervalles je songe à vous donner un nouveau volume de Platon.

« Adieu, Madame, veuillez recevoir la nouvelle expression de mes sentiments.

« V. COUSIN (1). »

Un mois après il lui écrivait de nouveau :

2 mars 1830.

« Je n'ai qu'un mot à vous dire, Madame, pour justifier mon silence. Ma mère est morte après deux mois de la plus triste agonie, et moi je suis dans l'état que vous pouvez imaginer.

(1) Lettre inédite.

« Le médecin m'envoie hors de Paris et peut-être hors de France chercher un peu de repos, après tant d'orages. Je diffère encore et ne prendrai pas de parti avant Pâques. Alors comme alors.

« Je n'ai nulle autre remarque à vous faire sur vos occupations et vos lectures, sinon que tout vous emprisonne dans l'étude exclusive de la philosophie : il serait bon peut-être de vous y livrer d'abord avec assez de suite et de continuité pour y faire des progrès rapides, passer les éléments et gagner les hauteurs, sauf à vous donner plus tard un peu plus carrière, et à étendre vos études. Qui trop embrasse rien n'étreint

« La science philosophique est longue, épineuse. Vous avez du courage, osez sacrifier le plaisir du moment à l'avenir.

« Il faut absolument encourager le jeune philosophe de Lille ; mais je voudrais bien aussi ménager mon temps.

« Chargez-vous de grâce de revoir la traduction d'Alison et quand vous en serez contente, alors priez votre jeune protégé de m'en écrire.

« Gardez-vous de lire l'anglais, car c'est un moyen infailible de mal juger une traduction. Il faut exiger d'elle qu'elle soit aussi facile et aussi élégante que l'original ; et là-dessus fiez-vous à votre jugement. Pour la fidélité elle va sans dire, je suppose ; n'allez pas vous ennuyer à la vérifier. Vous avez à faire un peu mieux que cela.

« Je vous invite à avancer dans l'étude de l'anglais. Quand vous y serez tout à fait à l'aise, je vous passerai un article de *l'Edinburg Review* sur mes leçons de 1828, qui sera pour vous à la fois un sujet d'étude littéraire et de méditation philosophique

« L'auteur est sans contredit le premier homme d'Ecosse en métaphysique.

« C'est là l'événement philosophique le plus important dont je puisse vous donner la nouvelle.

« J'espère à Pâques une longue lettre sur Locke de votre main. N'oubliez pas le précepte : Qui aime bien bat fort.

« En attendant je vous présente mes plus empressés hommages.

« V. COUSIN (1). »

Le jeune philosophe de Lille dont il est question plus haut se nommait Pecqueur. Il voulait se placer dans l'instruction publique et s'était mis en tête de traduire Alison pour être plus sûr d'obtenir par M<sup>me</sup> Angebert les faveurs de Cousin. Mais sa traduction, de l'avis même de sa protectrice, manquait d'élégance et de grâce, et c'est pour cela que le philosophe, qui n'avait pas de temps à perdre, recommandait à M<sup>me</sup> Angebert de la revoir, en la mettant en garde contre la lecture du texte anglais qui, d'après lui, — et cela nous donne une idée de la façon dont on traduisait alors, — était un moyen infailible de mal juger une traduction.

(1) Lettre inédite.

A cette lettre du 2 mars 1830, M<sup>me</sup> Angebert répondit par l'envoi de son troisième mémoire, daté du 22 août de la même année. On remarquera peut-être qu'elle y mit beaucoup plus de temps que d'habitude. Mais cela tenait à une foule de motifs qu'elle donna pour s'excuser à Victor Cousin. D'abord, comme il lui avait parlé de projets de voyage, après la mort de sa mère, et que, du mois de mars au mois d'août, elle n'avait reçu de lui aucune nouvelle, elle en avait conclu qu'elle avait toute latitude pour lui rendre ses comptes en psychologie. Et puis, la gravité des affaires politiques, s'accroissant de jour en jour depuis la révolution de Juillet, lui avait fait supposer que la politique avait fini par absorber tout son intérêt. En quoi elle ne se trompait pas d'ailleurs. On sait que Victor Cousin fut un des premiers à prendre part à la « Curée » que Barbier flétrit si justement dans ses *Lambes* superbes. Dès le 6 août 1830, il était nommé membre du conseil royal de l'Instruction publique, pour y représenter la philosophie, et le 25 septembre il échangeait sa chaire à la Faculté des Lettres de Paris pour celle d'Histoire de la philosophie ancienne, en attendant la pairie, qu'on lui offrit en 1832. « Ce n'étaient pas des faveurs, dit Barthélemy-Saint-Hilaire, « un mérite unanimement reconnu justifiait à l'avance tout ce qu'on allait faire pour lui. M. Cousin ne demandait rien, et il se serait passé de tant de distinctions inattendues : mais elles devaient lui permettre d'employer plus efficacement les facultés puissantes dont il était doué. Il quittait le professorat pour l'administration, croyant y mieux servir le public ; et il acceptait les fonctions qui lui étaient confiées (1). »

C'est possible. Mais les ambitieux ne raisonnent jamais autrement. A les entendre, ce ne sont pas eux qui sollicitent les places, ce sont les places qui les sollicitent, tant ils sont aptes à les remplir, et ce qu'on appelle leurs intérêts n'est jamais que du dévouement à la chose publique. Ainsi dut raisonner Victor Cousin, prébendier de Juillet 1830. Au milieu des honneurs qui lui furent prodigués coup sur coup, l'idée ne lui vint pas qu'en renonçant à enseigner la philosophie, qui lui avait servi de marchepied, il allait démoraliser les âmes dont il était le guide et le soutien. C'est ce que M<sup>me</sup> Angebert se permit de lui dire avec une tristesse amère, dans l'admirable lettre que voici :

Dunkerque, 15 décembre 1830

« Je ne vous comprends plus, Monsieur, moi qui naguère vous entendais si bien. . . Cela vous importe peu, sans doute ; mais j'éprouve

D « M. Victor Cousin, sa Vie et sa Correspondance », t. I, p. 376.

le besoin de vous parler encore une fois du fond du cœur ; ce sera la dernière, si vous le voulez. J'ai besoin de vous dire que je n'ai jamais éprouvé un sentiment plus pénible que le jour où j'appris que vous abandonniez votre enseignement : j'ai cru voir crouler tout un monde. Quoi ! vous souffrez que vos ennemis disent, avec quelqu'ombre de raison, que le sort de votre Eclectisme était attaché à celui de la Restauration, qu'il a suivi la même fortune, que vous reculez devant des doctrines qui ne pouvaient avoir de cours qu'en 1828 ou dans l'atmosphère de vos amis politiques ! Ah ! Monsieur, cette philosophie si vaste, si universelle, qui contient et qui domine tout, pouvait-elle être contenue dans tel ou tel ordre de choses ? Vous ne le pensez pas. Mais peut-être vous avez dit : « La société a perdu l'équilibre, les passions la gouvernent, la voix de la modération et de la vérité est toujours impuissante dans ces moments de crise. » Je ne sais ; mais je ne vois pas que la raison jamais soit absente de ce monde, ni que l'homme soit jamais aveugle quand on lui présente le miroir. Il me paraît que la philosophie, sans cesser d'être elle-même, peut prendre la voix d'une époque, comme la divinité, qui se révèle à nous sous tant de formes ; qu'enfin elle doit dire au monde en tout temps de quoi il s'agit. Si elle se tait pendant les jours d'orages, ne fait-elle pas comme un ami qui nous délaisserait dans le péril, au lieu de nous aider ?

« Si j'admets, Monsieur, pour expliquer votre résolution, que vos doctrines si tolérantes, si modérées, ne seraient pas de saison aujourd'hui, alors, je vous demande pourquoi vous les laissez prêcher par vos disciples. Car, si cette tâche est vaine, il ne faut point les en charger ; et si elle est utile et belle, comment pouvez-vous oublier qu'elle vous appartenait ?

« Assurément, je ne doute pas que vous ne puissiez faire un très grand bien à l'Instruction publique ; j'ai compris le bonheur que vous deviez trouver à reconstruire l'École normale, la nécessité d'introduire une bonne philosophie dans l'éducation, d'organiser plus d'un enseignement. Mais, cela fait, je m'attendais à vous voir revenir au vôtre, qui devait les couronner tous, et qui en eût été comme la synthèse. A l'Instruction publique, un autre, après vous, peut détruire votre ouvrage ; un autre aussi peut-être aurait pu vous y remplacer convenablement, et nul ne peut vous remplacer à votre chaire ; ou, si l'on vous remplace, on vous détrône. Ce ne sera pas M. Damiron, suivant ce qu'on m'écrit de la froideur de son début ; mais vous n'en avez pas moins abdiqué. Suffit-il, Monsieur, pour faire dominer une philosophie, de l'implanter dans l'Instruction publique ? N'y serait-elle pas comme une langue morte, si elle n'avait ses racines dans la société ? Les dogmes du Christianisme sont enseignés et pratiqués dans les collèges : combien y font-ils de croyants ? L'éducation sociale est aujourd'hui la plus puissante, si vous reconnaissez cette vérité, si vous voulez que votre doctrine se propage, comment avez-vous pu laisser ce soin à d'autres ? N'avez-vous plus la foi en vous-même ? Quelles considérations ont pu vous arrêter ? Dois-je penser, avec tout le monde, que ce fut l'embarras d'expliquer des propositions que les événements ont paru démentir ? Et, justement, dans ma manière de voir, c'était pour vous un point d'honneur que de répliquer à ces

démentis : car, autrement, c'est vous avouer vaincu, ou tout au moins déconcerté. Ne pouviez-vous donc démontrer que vos prévisions, en 1828, étaient justes et rationnelles, parce qu'alors la société avait bien telle tendance ; que, depuis, un choc étant survenu, que personne alors ne pouvait prévoir, elle se trouve détournée de la route qu'elle suivait, et qu'il faut, à présent, qu'elle reprenne l'équilibre et une nouvelle marche ? Il y avait là, j'en conviens, plus d'une difficulté, mais en triompher était votre gloire. Il y avait peut-être même quelques aveux à faire sur la vanité de la science humaine, sur les bornes de notre vue ; mais ces aveux, vous eussiez su les rendre nobles et dignes de la philosophie. Oh ! vous eussiez été bien grand, bien vraiment philosophe. Que deviennent toutes vos assertions et toutes vos promesses, tant de propositions mises en avant et abandonnées ?

« Vous aviez affirmé que le mouvement du XIX<sup>e</sup> siècle était éclectique : on prétend aujourd'hui qu'il n'est que transitoire : qu'une puissance immortelle sur le monde a été donnée au Christianisme ; on la lui conteste. Et vous laissez dire, et vous laissez faire ! Le deviez-vous, Monsieur ? On vient de régler aux Chambres le budget de 1828 : n'aviez-vous pas aussi un compte à terminer avec ceux qui, dans le même temps, vous confièrent toute leur fortune intellectuelle ? Je suis de ces personnes : je ne fus ni la moins confiante, ni la moins dévouée : mes réclamations sont bien légitimes.

« Peut-être vous avez d'excellentes raisons pour agir comme vous faites, et quelques mots d'explication m'en auraient convaincu ; mais vous n'avez pas cru me les devoir. Je ne m'en plaindrais point si ce silence ne me semblait un tort de plus envers l'enseignement que vous abandonnez ; s'il vous était toujours bien cher, une personne qui l'a tant aimé vous serait-elle aussi indifférente ? Monsieur, j'ai de moi-même la plus humble opinion, surtout quant à l'esprit et à l'intelligence ; vos bontés passées m'ont toujours paru très au-dessus de mon mérite : de plus, je reconnais que depuis quatre mois j'ai été fort malencontreuse. Quelques jours après la Révolution, je vous adressai une longue lettre sur mes études (1), qui devait, je le sens, faire une sotte figure au milieu des événements. Je vous ai adressé aussi, par complaisance pour mes amis, deux recommandations, que vous avez pu trouver indiscrettes. Mais ces fautes étaient-elles des torts qui dussent m'enlever votre bienveillance ? N'y avait-il pas, sous cette gaucherie, une âme remplie, pour vos doctrines, d'enthousiasme et de foi ; pour vous, d'admiration et de reconnaissance ? Oui, Monsieur, j'ai la conviction que personne au monde n'a aimé plus que moi votre enseignement. Il m'apparut comme un poème divin, une religion, une lumière ravissante. Je n'oublierai jamais l'heure pendant laquelle je lus votre première leçon ; elle répandit dans tout mon être un jour nouveau ; cette profession de foi si noble et si touchante électrisa mon cœur. Ah ! quand on a produit de pareilles impressions, comment peut-on douter de sa puissance et abandonner son ouvrage ? Vous dirai-je aussi combien je fus heureuse d'avoir attiré votre attention ? Je vous l'ai assez exprimé, pas autant cependant que je l'aurais voulu. Nous vivons dans un siècle où l'enthousiasme, surtout chez

(1) C'est le mémoire n° 3.

une femme doit se renfermer dans certaines formules. Toutefois, dans les mille et une conjectures que depuis quelque temps j'ai formées sur votre silence, il m'est venu à la pensée que l'expression de ma reconnaissance avait pu vous paraître une adulation fade. Elle en était bien loin, Monsieur ; je sais si peu flatter qu'aujourd'hui j'oserai vous dire qu'à mes yeux vous étiez plus grand, alors qu'après avoir souffert pour la philosophie, vous veniez, en présence du monde, lui consacrer, et sans réserve et sans retour, ce qui vous restait de force et de vie, plus grand, dis-je, que jamais vous ne pourriez me le paraître au comble des honneurs, dans une autre sphère.

« Chaque candidature à l'Académie, chaque distinction me semblait ravir un fleuron à votre couronne d'immortelles, pour y substituer une fleur vaine et prompte à se faner. Enfin, si vous quittiez décidément, pour quelque rang social très élevé, le poste où vous deviez combattre selon moi, je ne saurais m'empêcher de penser que le courage et la constance ont manqué au génie. Vous ne me verriez pas assiéger les portes d'un ministère, quand j'irais à Paris, pour obtenir de vous une audience d'un quart d'heure ; mais je vous eusse suivi prêchant votre doctrine, un bâton à la main.

« Cette lettre, je le sens, Monsieur, est en dehors des convenances ; mais si vous voulez bien la regarder sous son vrai jour, vous y trouverez un dernier hommage à votre caractère et à une affection toute philosophique. D'ailleurs, je viens de voir évanouir mon plus beau rêve ; ce réveil douloureux sera, je l'espère, mon excuse. Je n'ai pas désappris tout à fait encore à compter sur votre indulgence.

« Je le répète, peut-être n'y avait-il pas lieu de tant m'affliger, et les apparences me trompent-elles ; mais pourquoi m'avez-vous laissée à leur merci ? Depuis les premiers jours de mars, pas un seul mot de vous n'est venu m'éclairer sur rien, et je vous ai écrit trois lettres : une en vous renvoyant Dugald Stewart, et deux autres plus récemment. Dans les deux premières, je vous exprimais le désir de recevoir de vos nouvelles. Trois lignes m'auraient suffi ; j'étais peu exigeante avec vous, Monsieur. Pour un culte réel, un peu de bienveillance est tout ce que je vous demandais ; mais cet oubli ! J'aurais presque voulu avoir quelque tort envers vous ; votre ressentiment eût été moins pénible qu'une indifférence qui en vérité ressemble au dédain.

« Ne croyez pas pourtant, Monsieur, qu'il y ait dans mon âme la moindre amertume contre vous. Elle vous doit presque tout ce qui l'éclaire et la soutient : votre nom y vivra toujours cher et sacré. Ne croyez pas non plus que j'aie l'arrière-pensée de vous réengager dans une correspondance qui est sans intérêt pour vous, et qui, pour cette raison, a perdu pour moi tous ses charmes. Je n'ai donc voulu que vous dire encore une fois toute ma pensée, mes regrets, et adieu.

« J'aurais dû vous dire tout cela moins mal ; mais je suis triste et fort souffrante.

« Caroline ANGERBERT. »

« Adieu » : ce mot, tombé d'une plume si noble, retentit si douloureusement dans le cœur de Cousin, qu'il sauta sur la sienne pour implorer sa grâce.

« Fabvier (1) criera s'il veut, mandait-il à M<sup>me</sup> Angebert, le 20 décembre 1830, il faut qu'il attende que je vous aye écrit quelques lignes.

« Pardon, pardon, pardon ! Cela vous suffit-il, Madame ? Je vous ai fait de la peine par mon silence : donc j'avais tort ; mais de grâce, pouviez-vous vous y tromper ? Et ne serait-ce pas moi qui pourrais vous accuser d'avoir manqué de confiance envers un homme à qui vous paraissiez avoir voué un peu d'estime ?

« Il me semble que mon excuse est assez publique : nous sommes en révolution : la France est en feu, et je ne me sépare pas des destinées de la France.

« Mais je ne viens pas ici vous faire de la politique ni de la méta physique !... Je ne veux que vous remercier de votre intérêt et vous prier de prendre à l'avenir mon silence forcé en meilleure part. Tout en souriant du plan de conduite que vous me tracez, j'ai vu avec une peine extrême que vous n'étiez pas contente de votre santé. Soignez-la car l'hiver sera mauvais sous tous les rapports, et il faut pouvoir le traverser.

« J'ai contribué à faire M. Delécluze le doyen de la faculté : s'il n'est pas content, je ne puis qu'y faire. C'est, je vous jure, tout ce qu'il était possible de faire pour lui sans être ridicule. Pour votre autre protégé, je l'ai accueilli de mon mieux et lui ai indiqué avec tout le soin dont je suis capable les moyens qu'il devait prendre, les conditions qu'il devait remplir.

« Je n'en ai plus entendu parler. J'avais nommé à la chaire de Lille un sujet distingué. Le Conseil municipal lui cherche des tracasseries, et vous n'aurez pas de philosophe en Flandre.

« Si vous saviez à quel point je suis accablé de travail, vous seriez plus indulgente pour moi. L'indulgence est une vertu que je vous ai bien souvent recommandée avec vos propres ennemis, ne pourriez-vous pas en voir un peu pour moi ?

« Mille compliments affectueux.

« V. COUSIN (2). »

Ai-je besoin de dire qu'il fut pardonné ? Quand la colère de l'amour met la plume à la main d'une femme — et la lettre de M<sup>me</sup> Angebert en était comme pétrie — il suffit d'un sourire ou d'une larme pour la désarmer. Mais il ne fut plus question entre eux de philosophie, et leur correspondance ne fut plus guère qu'un échange de politesses, traversé de loin en loin de courtes visites.

Ainsi, dans les papiers de M<sup>me</sup> Angebert, je trouve ces trois billets de Cousin qui se rapportent à un voyage qu'elle fit à Paris au printemps de l'année 1831 :

(1) Le colonel Fabvier avait fait sa carrière militaire sous l'Empire qui l'avait nommé baron. Rentré dans la vie civile, il alla, un des premiers, au secours de la Grèce insurgée (1823), et c'est à lui que s'adressa Victor Cousin, quand il voulut rendre hommage à Santa Rosa (« M. Victor Cousin, sa Vie et sa Correspondance », t. I, p. 64).

(2) Lettre inédite.

« Je regrette bien que le procès de la Chambre des pairs qui exige ma présence continuelle ne m'ait pas permis d'aller voir M<sup>me</sup> Angebert, mais j'ai tout lieu de croire que le *Journal de l'Instruction publique* publiera bientôt son bel et ingénieux prospectus.

« M. Herbert, le rédacteur de cette feuille, jeune homme très distingué, se présentera aujourd'hui même de midi à deux heures chez M<sup>me</sup> Angebert, pour lui soumettre quelques petits changements. Je serai charmé d'avoir pu rendre ce petit service à une personne que j'estime et que j'aime beaucoup.

« Veut-elle bien me permettre de lui offrir le petit écrit ci-joint ?

« Son dévoué serviteur ».

« V. COUSIN (1). »

Jeudi soir (s. d.)

« Non, Madame, le bouillon de poulet n'a pas été si merveilleux, et je suis encore enchaîné au coin du feu. Il le faut bien, puisque je ne suis pas encore allé vous remercier de vos aimables visites.

« Je les trouve un peu rares et bien courtes. La dernière fois, la barbe du prince Soutzo vous a mise en fuite, à mon grand regret. Je n'ose pas, avec l'effroi que mes amis vous inspirent et ce long intervalle qui nous sépare, vous demander encore quelques instants avant votre départ ; mais je vous supplie de vouloir bien m'apprendre votre retour à Paris, dès le premier jour de votre arrivée.

« Il faudra que je sois bien maladroit pour n'avoir pas d'ici là recouvert assez de forces pour aller enfin Cité Bergère.

« Croyez, je vous prie, à mes sentiments les plus distingués,

« V. COUSIN (2). »

Dimanche 2 heures (s. d.)

« L'homme propose, Madame, et Dieu dispose.

« A chaque heure je me tâtais le pouls pour essayer de me faire illusion. Impossible.

« Mon médecin est arrivé qui, me voyant habillé, m'a forcé après bien des résistances, à rester encore au coin du feu

« C'est pour avoir prolongé la résistance que je vous écris si tard.

« Pardon, pardon ! Mais vous êtes si bonne que je me fie à votre indulgence, et que j'attends même une nouvelle preuve de votre bonté, si demain je n'avais pu aller Cité Bergère. Je l'espère encore.

« Mes compliments les plus affectueux

« V. COUSIN (3). »

Cependant, quand deux amis, par la faute seule des circonstances, cessent de se voir et de s'écrire, il est bien rare que l'herbe

(1) Lettre inédite.

(2) Lettre inédite.

(3) Lettre inédite.

ne finisse par pousser sur leur chemin. C'est ce qui arriva ici. Le ton général de la lettre suivante, quelque dévoué que Cousin s'y montre encore, témoigne assez que, dans l'espace de quatre ans, ses rapports avec M<sup>me</sup> Angebert s'étaient déjà bien détendus.

Il lui écrivait en 1835, pendant un séjour qu'elle fit à Paris :

Madame 13 (s. d.)

« Je suis bien charmé, Madame, de votre aimable souvenir et des beaux vers que je viens de lire. Ils m'ont fait un plaisir infini, à moi qui en général n'aime pas les vers et ne les supporte que parfaitement beaux, tandis que j'ai une indulgence intéressée pour la prose la plus médiocre.

« Vous avez tout ce qu'il faut pour vous distinguer dans la littérature ; vous y trouverez une belle réputation : puissiez-vous y trouver le bonheur ;

« Il faudrait que vous ayez la bonté de me désigner l'emploi auquel M. Angebert pourrait songer, et je ne manquerai pas de faire toutes les démarches nécessaires.

« Je vis seul, et sans crédit, enfoncé dans mes écoles et dans mes livres, mais mon zèle ne vous manquera pas.

« Quant à l'Université, ou j'ai quelque crédit, il n'y a pas d'emplois pour les femmes, excepté dans l'instruction primaire : mais ce serait au-dessous de vous et de votre talent.

« Le mieux serait, je crois, pour entrer dans vos vues, de songer à éditer quelques revues accréditées. Il y aurait à cela honneur et profit.

« *La Revue des Deux Mondes* et celle de *Paris* sont, dit-on, au premier rang. Je ne doute pas que les directeurs de ces Revues ne fussent charmés d'acquiescer à une collaboration aussi distinguée.

« Malheureusement je suis fort mal, à ce qu'on me dit, avec ces Messieurs qui sont de l'opposition.

« Mais l'homme qui pourrait vous servir efficacement et dont l'intervention serait décisive, c'est M. de Lamartine, que vous connaissez, je crois. Il médite de faire un grand journal sur des bases très larges, et il est lié avec les Revues.

« M. de Lamartine n'est pas seulement un grand talent, c'est l'homme aimable par excellence. Il se fera un plaisir de vous servir. Envoyez-lui ces beaux vers : ils sont dignes de lui (1).

(1) Lamartine avait beaucoup d'estime pour le talent de Cousin. En 1833, quand il publia son poème sur « la Mort de Socrate », il s'exprimait ainsi dans l'« Avertissement » : « Nous nous servirons, pour les notes toutes tirées de Platon de l'admirable traduction de Platon par M. Cousin. Ce jeune philosophe, digne d'expliquer un pareil maître, pour faire rougir notre siècle de ses honteux et dégradants sophismes, après l'avoir rappelé lui-même aux plus nobles théories du spiritualisme, a eu l'heureuse pensée de lui révéler la sagesse antique dans toute sa grâce et toute sa beauté. Trouvant la philosophie de nos jours encore toute souillée des lambeaux du matérialisme, il lui montre Socrate et semble lui dire : Voilà ce que tu es ! et voilà ce que tu as été ! Espérons qu'en achevant son bel ouvrage, il la dégagera aussi des nuages dont Kant et quelques-uns de ses disciples l'ont enveloppée, et nous la fera apparaître enfin toute resplendissante de la pure lumière du christianisme ».

« Il lui appartient de protéger ce qu'il a produit car il y a quelque chose de lui dans votre poésie, autant qu'un barbare peut en juger.

« Si vous le permettez, je lui en parlerai de mon côté, et peut-être arriverez-vous ainsi au but que vous vous proposez et pour lequel je serai heureux de pouvoir vous servir.

« Si demain mercredi, à onze heures du matin, vous vouliez prendre la peine de passer chez moi, puisque vous me défendez d'aller vous chercher, je serai bien charmé de vous revoir.

« Agréés tous mes compliments.

« V. COUSIN (1). »

Quelle était la pièce de vers dont il est question dans cette lettre ? C'était l'adieu de M<sup>me</sup> Angebert à Dunkerque. Son mari ayant été mis à la retraite au mois de janvier 1835, elle avait résolu de quitter cette ville et d'aller se fixer à Paris. Voici ces vers :

A DUNKERQUE

*Adieu.*

Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges  
Jeter l'ancre un seul jour ?

Dunkerque ! ville aimée et qui me fus si bonne,  
Il faut nous séparer. — Tout subit cette loi.  
C'est mon passé, moi-même, hélas ! que j'abandonne,  
En m'éloignant de toi !

Car tu m'as donné tout ce qui fait vivre l'âme :  
La douce bienveillance et la tendre amitié.  
Le ciel qui de mes jours veut partager la trame  
T'en laisse une moitié.

Garde-la, beau pays, tu la rendis heureuse ;  
Garde tout ce passé dans ton vaste avenir ;  
Moi, je rattacherai ma barque voyageuse  
A ton cher souvenir.

Ma parole n'est point légère et fugitive ;  
Depuis longtemps je t'aime, et tu peux croire à moi.  
Je te nommais du nom de *Patrie adoptive* ;  
J'étais fière de toi.

J'aimais à retrouver, dans ton antique histoire,  
L'indépendance innée au cœur des vrais Flamands,  
Et le mien s'enflammait au récit de la gloire  
De tes nobles enfants.

(1) Lettre inédite

J'aimais ton sol heureux, tes riches paysages ;  
 De toi tout me charmait, rien ne m'était amer ;  
 J'aimais tes vieux remparts et tes dunes sauvages,  
 Et ton ciel et ta mer.

Vent, dont je redoutais les trop vives atteintes,  
 Tu me plais aujourd'hui, viens encore me chercher,  
 M'annoncer le bonheur, ou l'espoir ou les craintes  
 De tout ce qui m'est cher.

Ce qui m'est cher ici, c'est tout ce que je laisse :  
 Chaque âge à mes regrets, chaque nom vient s'offrir.  
 J'ai vu s'épanouir la brillante jeunesse,  
 J'ai vu naître et mourir.

Hélas ! combien souvent l'on s'ignore soi-même !  
 Vous que je croyais voir d'un œil indifférent,  
 Je vous regrette aussi, je sens que je vous aime,  
 Je vous quitte en pleurant.

Vous tous, pardonnez-moi, j'oubliai d'être aimable :  
 C'est que nous oublions que le temps passe et fuit ;  
 Qu'il fuit en imprimant la trace ineffaçable  
 Du jour présent qui luit.

Mais du moins de mon cœur nul n'a douté, j'espère ;  
 Jamais un mot de moi n'attrista vos plaisirs.  
 Mon image vivra bienveillante et sincère.  
 Dans tous vos souvenirs.

Vous me l'avez promis... Dans ce jour de tristesse  
 J'ai besoin d'emporter ce consolant espoir.  
 Il en est un aussi que mon âme caresse,  
 Celui de vous revoir

Amis, oui, je viendrai me rasseoir à vos fêtes,  
 Comme une ombre fidèle au lieu qu'elle a chéri  
 Où près de vous, qui sait ? chercher loin des tempêtes  
 Un bienfaisant abri

Victor Cousin avait raison d'aimer ces vers et d'y voir l'influence heureuse de l'auteur du *Lac*. Si le barbare qu'il prétendait être avait pu se douter de ce que M<sup>me</sup> Angebert avait fait, en 1831, pour Lamartine, il aurait mieux compris encore cette influence, et qu'elle se fût consolée avec les muses des déceptions qu'elle avait éprouvées du côté de la philosophie.

## II

C'est par M<sup>me</sup> de Coppens que M<sup>me</sup> Angebert fut mise en rapport avec Lamartine. Une des sœurs du grand poète, Eugénie, avait effectivement épousé en 1819, le fils de l'ancien seigneur de la ville d'Hondschoote, en Flandre, qui était lieutenant-colonel de la légion en garnison à Mâcon. Quelques années après, M. de Coppens, ayant quitté l'armée, revint habiter Hondschoote avec sa femme. Comme il rimait lui-même fort agréablement (1), son alliance avec Lamartine et ses talents d'amateur le firent rechercher tout naturellement de ceux qui, dans la région, avaient une culture littéraire. C'est ainsi que M<sup>me</sup> Angebert rencontra un jour M<sup>me</sup> de Coppens dans un salon de Dunkerque et se lia avec elle. J'ajoute que cette liaison fut d'autant plus rapide, que M<sup>me</sup> Angebert avait, depuis les *Méditations*, une très grande admiration pour Lamartine.

M<sup>me</sup> de Coppens lui écrivait le 3 juin 1823 :

« Je ne vous envoie, Madame, que la traduction de *l'Essai sur l'Homme*, l'édition que j'ai de saint Augustin est trop mauvaise ! vous savez que M<sup>me</sup> de Taverne a le premier volume de la bonne. Je m'empresse de vous envoyer le second dès que je le recevrai.

« Permettez que je vous dise, Madame, combien je me félicite d'avoir eu l'avantage de faire une connaissance plus particulière avec vous. Toutes les occasions qui me mettront à même de la cultiver et de vous prouver le prix que j'y attache seront bienheureuses pour moi.

« Ma belle-mère me charge de vous offrir ses empressés compliments, et je vous prie d'agréer, Madame, l'assurance de la considération distinguée avec laquelle

« J'ai l'honneur d'être votre très humble servante.

« E. DE LAMARTINE-COPPENS

D'HONDSCHOOTE (2). »

Et quelque temps après :

Mardi soir (s. d.)

« ... Que je vous sais gré de vous être rappelé notre entretien de cet été !... Votre esprit et votre cœur sont faits pour sentir tout le prix des inspirations religieuses, et toute la place qu'elles remplissent dans l'âme.

(1) On a de lui plusieurs recueils de poésies d'inspiration toute lamartinienne, dont « les Algues » et « les Gouttes d'eau ». Ce dernier volume parut à Dunkerque en 1836, avec une épigraphe empruntée à « Jocelyn ».

(2) Lettre inédite.

« J'ai un grand regret d'avoir prêté les *Soirées de Saint-Petersbourg*, il y a quelques jours ; mais on vous les enverra bientôt. Voici mon petit volume de *saint Augustin*, malheureusement je n'ai plus l'ouvrage en entier

« Je vous ai bien de l'obligation de me donner l'adresse de M<sup>me</sup> Noblet. J'espère bien la voir et lui parler de vous (1). »

L'*Essai sur l'homme*, de Pope, les *Confessions* de saint Augustin et les *Soirées de Saint-Petersbourg*, voilà trois livres, n'est-il pas vrai, qui suffiraient à nous donner une idée avantageuse de l'esprit de M<sup>me</sup> Angebert, si nous ne savions déjà qu'elle était plus homme que femme sous le rapport de l'intelligence. Je ne m'étonne plus que, cinq ans plus tard, elle ait été séduite par le cours de Victor Cousin. Mais elle ne se contentait pas de lire les philosophes, elle traduisait les poètes étrangers qui l'intéressaient et composait entre temps de courtes nouvelles pour se faire la main, comme le prouve cette autre lettre de M<sup>me</sup> de Coppens.

Hondschoote, 15 août 1823.

« Madame,

« J'ai été extrêmement sensible à la bonté que vous avez eue de m'envoyer vos charmantes nouvelles. Je les attendais avec bien de l'empressement et je ne saurais vous dire tout le plaisir qu'elles m'ont causé ainsi qu'aux personnes qui les ont entendues ici. C'est ce plaisir-là qui fait que je les ai gardées aussi longtemps (ce que je vous prie de me pardonner), ayant voulu pour le renouveler, les lire plusieurs fois

« J'espère que lorsque je serai assez heureuse pour me retrouver avec vous, vous me permettrez, Madame, de vous entretenir avec plus de détail de vos intéressantes productions. En attendant, souffrez que je vous dise combien je souhaite que les jouissances que vous donnez aux autres par votre talent soient un motif qui puisse vous engager à en faire souvent usage. J'espère que votre traduction est bien avancée, il me tarde infiniment de la voir paraître. J'ai beaucoup pensé aussi à votre *intéressante Laure* et au *malheureux Edmond*. Quand saurais-je donc toutes les particularités de leur touchante histoire ?

« Je vous remercie, Madame, de l'offre obligeante que vous avez bien voulu me faire d'Ossian. Je n'en ai pas profité, parce que ne lisant pas encore très bien la poésie, j'ai craint de ne l'avoir pas fini à temps.

« Ma belle-mère me charge, Madame, de vous offrir ses civilités. Je me joins à elle pour vous demander de faire mille compliments de notre part à Monsieur Angebert. Veuillez me rappeler au souvenir de

1) Lettre inédite. — M<sup>me</sup> Noblet était la nièce de M<sup>me</sup> Angebert. Son mari était chef de section au ministère du commerce. Il a collaboré à la « *Liberté de penser* » de Jules Simon et d'Amédée Jacques et traduit de l'anglais un livre sur la Russie : « *Révélations sur la Russie de l'Empereur Nicolas* » 1845.

mademoiselle Aménaïde (1), et agréez, je vous prie, l'assurance des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Madame,  
« Votre très humble servante

« E. DE LAMARTINE-COPPEN-  
D'HONDSCHOOTE. »

« Vous trouverez une petite tache au joli livre rouge : elle s'est malheureusement faite en route par le frottement de la ficelle qui l'attachait. J'en suis très fâchée (2).

J'aurais voulu vous faire connaître la « touchante histoire » de Laure et d'Edmond, ces deux héros de l'imagination de M<sup>me</sup> Angebert, mais, malgré toutes mes recherches, je n'ai pu la découvrir dans les périodiques du temps. Les deux ou trois petites nouvelles sorties de sa plume, que j'ai trouvées dans le recueil des *Œuvres dunkerquoises* (3) sont postérieures de beaucoup à l'année 1823, où elle semble avoir été mise au jour. Elles sont, d'ailleurs, d'une assez jolie écriture, comme on dit aujourd'hui, quoique je leur préfère la langue mâle et ferme des mémoires philosophiques adressés à Victor Cousin.

Aussi bien, le moment est venu de montrer M<sup>me</sup> Angebert dans un rôle auquel rien ne l'avait préparée et qu'elle remplit d'une façon tout à fait remarquable. Je veux parler de la campagne électorale qu'elle mena, en 1831, dans l'arrondissement de Bergues, en faveur de la candidature de Lamartine à la Chambre des députés.

Lamartine était attiré depuis longtemps par la politique. Il y pensait bien avant de conquérir la gloire avec ses vers, et la diplomatie, où il était entré au lendemain des *Méditations*, n'avait été pour lui qu'une sorte d'apprentissage. On sait qu'il donna sa démission de secrétaire d'ambassade après les journées de Juillet. Mais, comme il l'écrivait alors au comte Molé, ce n'était pas pour faire de l'opposition au nouveau gouvernement, car il était « convaincu que les devoirs d'homme et de citoyen ne cessent pas pour nous le jour où un trône s'écroule, où une famille s'exile » ; c'était « par des motifs de convenances et de situation tout person-

(1) Devenue M<sup>me</sup> Noblet.

(2) Lettre inédite.

(3) Ce recueil, publié à Dunkerque de 1853 à 1859, contient dans le volume de 1853 deux nouvelles : « le Vieil Egoïste », daté de 1838 et « le Legs », daté de 1842, et, dans le volume de 1859, « Sœur Louise », datée de 1858.

nels », et avec l'arrière-pensée de se jeter, à la première occasion, dans la mêlée des partis.

Neuf mois après il se portait à la députation dans les arrondissements de Bergues et de Toulon, et voici la lettre qu'il adressait alors à M<sup>me</sup> Angebert :

Hondschoote, 10 mai 1831

« Madame,

« Je ne pensais pas, il y a peu de jours, en jouissant chez ma sœur de votre conversation aussi amable que bienveillante, que j'aurais, peu d'instants après, à mettre cette bienveillance à l'épreuve d'une sollicitation peut-être indiscreète.

« Les événements conduisent la vie, et nos pensées suivent le cours des événements.

« Une honorable candidature se présente pour moi dans le deuxième arrondissement de Dunkerque, je me décide à l'accepter.

« Je prends peut-être la franchise de mes intentions pour de la force et mon courage pour du talent, mais le patriotisme peut avoir aussi ses nobles illusions.

« Mes opinions réelles sont peu connues, les journaux de Dunkerque attaqueront peut-être mes opinions présumées : vous avez sans doute, Madame, quelque influence sur eux par vos relations littéraires : j'oserai vous demander de vouloir bien l'employer, non pas en ma faveur, mais du moins pour qu'on ne m'attaque pas dans les ténèbres, pour qu'on ne me juge pas avant de m'avoir entendu

« Là se bornent toutes mes prétentions. Porté par les opinions royalistes larges et modérées, mon ambition serait de représenter à la Chambre ces opinions encore vierges qui se sont formées depuis quelques années dans des esprits libres et généreux, qui se plaisent à associer dans la loyauté de leurs intentions le fait et le droit, le pouvoir et la liberté.

« Ce parti ne peut se définir par un nom générique, il n'en a pas encore, puissions-nous lui en donner un ! Il faut, en attendant, le juger sur parole. C'est ce que j'ose vous demander, Madame, ainsi qu'à vos amis

« Les affaires de la succession de ma belle-mère m'appellent pour huit ou dix jours à Londres. Ma première pensée à mon retour sera d'aller, indépendamment de toute vue électorale, profiter de la permission que vous avez bien voulu m'accorder.

« Daignez agréer en attendant l'expression de mes respectueux sentiments

« Alph. DE LAMARTINE (1). »

C'était évidemment M. de Coppens qui lui avait conseillé de poser sa candidature dans la deuxième circonscription électorale de Dunkerque.

(1) Lettre inédite.

Le même jour, -- car il n'y avait pas de temps à perdre, les élections devant avoir lieu le 6 juillet, — Lamartine écrivait à Aimé Martin pour le prier d'agir immédiatement auprès de M. Bertin, directeur du *Journal des Débats*.

« Voici en substance, lui mandait-il, ce qu'il faudrait dire en cinq ou six lignes, tous les huit jours, répétées en mots différents et sous forme recrépie :

« M. de Lamartine est, dit-on, porté par plusieurs arrondissements électoraux. On espère enlever à la poésie et reporter à l'éloquence un talent qui, etc., etc. Nous ne connaissons pas la nuance précise des opinions de M. de Lamartine, mais nous savons qu'un esprit aussi distingué, une âme aussi indépendante, un homme qui a, pendant dix ans, remué quelques affaires humaines et représenté si honorablement la France, ne peut monter à la tribune nationale sans honneur pour le pays qui l'aura choisi. Tout ce qui est grand, vrai, généreux, sympathique avec la liberté (la liberté n'effraie que les petites âmes et ne tue que les petits talents), etc., etc.

« Arrangez cela en quatre ou cinq couplets, courts et convenables aux royalistes et libéraux modérés, et soignez-en l'insertion à intervalles de quelques jours. Adieu ! Je suis fatigué de visites et de lettres à phrases politiques, et le patriotisme qui me chauffe le cœur me donne mal à la tête. Je pars enfin après demain pour douze jours à Londres. Je reviendrai ici, puis à Paris seulement après les élections (1). »

On voit que, pour ses débuts dans la carrière, Lamartine entendait assez bien la réclame et qu'il savait le prix de la publicité.

A peine M<sup>me</sup> Angebert avait-elle reçu sa lettre, qu'elle se mettait en campagne. Elle était liée avec le directeur du *Journal de Dunkerque* et avec M. Dupouy, député de la première circonscription de l'arrondissement. Elle leur fit part de la résolution de Lamartine et obtint d'eux qu'ils soutiendraient sa candidature, à condition, cela va sans dire, que sa profession de foi serait conforme à leurs principes.

Pendant ce temps-là, Lamartine modifiait ses projets de voyage. Au lieu de partir pour Londres le 12 mai, comme il l'avait écrit à Aimé Martin, il se rendait à Dunkerque le 13, pour causer avec M<sup>me</sup> Angebert, et déjeunait avec elle chez M. Ferrier, un de ses patrons (2).

Et quelques jours après, en allant à Calais prendre le bateau d'Angleterre, il remettait à M. Ferrier un projet de profession de

(1) Lamartine, « Correspondance », t. III, p. 239.

(2) M. Ferrier était alors directeur général des douanes à Dunkerque. En 1842 il fut nommé pair de France.

foi, en le priant de le communiquer à M<sup>me</sup> Angebert pour qu'elle lui en donnât son avis.

Nous n'avons pas ce projet mais avec les observations qu'il suggéra à M<sup>me</sup> Angebert, nous pourrions nous rendre compte des modifications qu'y apporta Lamartine.

Elle lui écrivait à Londres, par l'entremise de M<sup>me</sup> de Coppens (1) :

« Monsieur,

« Je viens vous remercier de la communication que vous m'avez faite par l'intermédiaire de M. Ferrier. Mais est-ce bien à moi que s'adressent des procédés aussi flatteurs ? Puis-je croire sérieusement que mes avis soient quelque chose pour vous ? Non, ce n'est là qu'une généreuse fiction par laquelle vous payez les vœux les plus sincères.

« Toutefois cette fiction est trop séduisante pour que j'aie le courage de m'y refuser, et je vais continuer d'agir comme si tout cela était vrai. Je sais bien que je rêve mais je ne veux pas m'éveiller.

« Cette lettre, Monsieur, vous attendra à Hondschoote, à moins que M<sup>me</sup> Coppens ne la joigne à quelque envoi qu'elle vous ferait à Londres. C'est cette supposition qui me décide à vous écrire dès à présent, pressée que je suis de vous témoigner ma reconnaissance.

« Votre profession de foi est admirable, comme tout ce qui s'échappe de votre plume et de votre âme ; elle développe votre pensée comme je l'avais comprise, j'allais presque dire comme je l'avais devinée.

« Peut-être vous pardonneriez cette présomption à une personne accoutumée depuis douze ans à vous comprendre, et qui, dans son enthousiasme, n'a jamais séparé l'auteur de ses ouvrages.

« C'est, je n'en doute pas, à cette foi entière que je dois le bonheur d'avoir attiré un instant votre bienveillante attention : le ciel me récompense ainsi d'avoir cru sans réserve à la beauté morale. J'aimerais, Monsieur, à vous dire toutes ces choses un peu longuement après vous avoir si longtemps parlé sans être entendue, sans espérer de l'être un jour. Mais il faut descendre de ces pensées dans la sphère où s'agit maintenant une partie de vos destinées et de celles de la France peut-être... Homme, vous avez à parler à des hommes qui entendront difficilement votre langage. Moi qui vis parmi eux, qui sais comment ils sentent, je dois, puisque vous le permettez, vous dire quelle impression je pense qu'ils pourraient recevoir de quelques-unes

1. Cela résulte du petit billet suivant de la sœur de Lamartine :

« Mardi, 31 mai. Madame, vous voyez que je n'ai pas perdu de temps pour envoyer à mon frère la lettre dont vous m'avez permis de prendre connaissance. J'y ai trouvé tant d'intérêt, tant de justesse d'observation, que j'aurais beaucoup regretté de priver mon frère jusqu'à son retour du plaisir qu'il devait avoir à la lire et de l'utilité qu'il pouvait en tirer. J'ai reçu en réponse la profession de foi corrigée d'après ce que vous, Madame, et M. Ferrier avez jugé convenable d'indiquer. Je sais que mon frère a dû vous écrire ; peut-être vous a-t-il mandé qu'il sera ici vers le dix de Juin. Nous nous trouverons bien heureux de pouvoir remplir alors, Madame, l'engagement dont vous avez la bonté de parler, et qui nous promet la journée la plus agréable (Lettre inédite). »

de vos paroles. Je puis bien essayer d'être leur interprète auprès de vous, lorsque dans mes moments d'orgueil j'ose être le vôtre auprès d'eux.

« Je vous dirai d'abord, Monsieur, qu'avant d'avoir lu votre écrit, j'avais entretenu de votre candidature deux électeurs influents (l'un de Dunkerque, l'autre de Gravelines) et qui représentent assez bien l'esprit des masses de l'arrondissement qui doit vous élire.

« Je les ai trouvés modérés dans leur opinion, nullement éloignés de vous donner leur voix. Une seule réflexion les arrêterait : vous n'êtes pas du pays. Et j'ai vu à cette occasion qu'il est à peu près impossible de leur faire entendre que les intérêts des localités ne doivent pas l'emporter sur les intérêts généraux qui ne sont autre chose que la collection des intérêts particuliers. La civilisation résonne à leur oreille comme un grand mot dont ils n'ont pas le sens. Je sais, Monsieur, que ce que vous venez d'écrire ne leur est guère destiné qu'en partie. Toutefois, s'ils sont condamnés à n'y pas tout comprendre, il est à désirer qu'ils n'y rencontrent rien qui les inquiète ; et je crains que cette phrase : *« Vos intérêts spéciaux, que je saurai connaître et défendre, sont-ils aujourd'hui vos premiers intérêts ? »*

« Je crains, dis-je, que cette phrase et tout le paragraphe qui la contient ne produisent cet effet sur eux, ou du moins ne les rassurent pas assez complètement. Vous penseriez de même, je crois, si vous les aviez entendus, et vous consentiriez à leur garantir plus positivement leurs intérêts spéciaux sans affaiblir en rien vos considérations sur les grands intérêts de la société.

« Je crains aussi, Monsieur, que le tableau que vous tracez ensuite de l'état de la France (à la fin de la seconde page) ne leur paraîsse bien effrayant. Ces gens-là aiment beaucoup qu'on les tranquillise. Si vous établissez que tout est problème, que tout est à refaire, ne peut-on pas conclure que selon vous rien ne s'est fait depuis dix mois, que vous regardez le gouvernement actuel comme non avvenu, et ne lui accordez ni confiance ni avenir ? Ne peut-on pas traduire ainsi votre pensée : *« Nous sommes dans le chaos, dans les ténèbres, un rayon paraîtra, j'ignore ou je ne veux pas dire de quel côté »* ? Pour ceux qui veulent le voir dans le nouvel état de choses, vous sentez ce que ce langage a de peu satisfaisant.

« Il me paraît aussi bien hasardeux de dire que nul banc, que nul homme ne représente la France. Cela est vrai, sans doute, mais seulement à une certaine hauteur. Et pour ceux qui sont terre à terre, qui n'aperçoivent les faits que dans les apparences, il y a encore des symboles, des signes, des hommes qui représentent ce qu'ils appellent le parti de la France ; il y a des chemins battus et usés qui leur semblent sûrs. Une route inconnue leur sera suspecte, il faut les y mener sans qu'ils s'en aperçoivent. Un parti sans nom leur paraîtra aussi bien vague, évasif même.

« Cependant, Monsieur, quand je considère que cette vue supérieure et toute providentielle que le monde social va se régénérer, est le fond même de la grandeur de votre pensée politique, que sur elle est basé tout le développement de vos principes, je dis qu'il faut la laisser dominer dans votre profession de foi comme elle dominera dans son

accomplissement. Seulement vous pourriez peut-être lui ôter ce qu'elle a de trop absolu, ce qui prêterait aux inductions perfides, vous pourriez enfin la voler aux regards profanes. Ce n'est donc en définitive qu'une nuance que j'ose vous indiquer. Je vous l'indique fort mal. Pour rendre mon idée un peu sensible, j'ai marqué au crayon quelques lignes, dont le sacrifice me paraîtrait utile pour désarmer la malveillance.

« Il est ailleurs un mot qui semblera, n'en doutez pas, l'expression d'un regret trop vif à bien des personnes, à la quatrième page, vous saluez avec respect et douleur un passé qui n'appartient plus qu'à l'histoire. Peut-être, sans trahir en rien vos sentiments, jugerez-vous plus à propos de vous borner à l'attendrissement, et au regret tout seul.

« J'ai entendu émettre l'opinion que votre écrit est trop poétique, qu'il eût mieux valu déclarer tout prosaïquement ceci, cela... mais c'est vouloir que vous cessiez d'être vous-même, que vous fassiez une profession de foi telle que la pourrait faire un électeur de Bergues ou de Gravelines. Je ne suis pas de cet avis : je ne dirai jamais : « Si j'étais Alexandre !.. »

« Messieurs Ferrier, Dupouv, Deschoods se sont accordés à trouver cet écrit trop long et en même temps ils n'y ont rien trouvé (du moins c'était ainsi hier) qu'ils voulussent en voir retrancher.

« Plus courageuse, moi j'ai pensé qu'il pourrait bien subir quelque réduction. Dans l'ingénuité de mon zèle je ne suis avisée d'en indiquer une ou deux à la marge. Je crains d'avoir commis une inconvenance et j'en suis inquiète et confuse. Si je n'avais rendu le manuscrit à Monsieur Ferrier, j'effacerais ma faute.

« Ce qui peut l'effacer aussi, c'est la simplicité de l'intention, c'est le vœu ardent que je forme bien moins pour vous, Monsieur, que pour ce pays-ci et pour la France. Car pour vous je sens bien que c'est pur dévouement que de vous arracher à votre vie libre et heureuse, à votre gloire de poète pour vous lancer dans une carrière semée de tant d'épines, dans des luttes douloureuses dont si souvent on ne retire que l'ingratitude et la calomnie. Mais le monde poétique jouit de vos bienfaits, vous ne pouvez plus que l'en accabler.

« Le monde politique au contraire, a besoin de vous. Desséché, flétri, il faut qu'une source vive et pure vienne le ranimer, que les croyances y reflourissent. Et, pour remplir une telle mission, dussiez-vous sacrifier tout votre bonheur, vous n'hésitez pas, et le bonheur, d'ailleurs, serait de l'accomplir, de l'entreprendre seulement.

« Vous pourrez ne pas recueillir ce que vous sèmerez, mais votre pensée germera plus tard. Rien ne se perd dans le monde moral, et comme aussi tout s'y enchaîne, je verrais dans votre élection un gage d'espérance, un signe rédempteur pour notre patrie.

« On serait fier de se trouver au point de l'horizon où il se lèverait. Et que l'on ne dise pas que ce sont là des illusions.

« A quoi devra-t-on croire au monde, si ce n'est à la conscience et au génie ?

« Voulez-vous bien, Monsieur, me rappeler au souvenir de Madame

de Lamartine et lui offrir mes compliments les plus empressés. Voulez-vous bien aussi me croire votre toute dévouée.

« C. ANGERBERT. »

« P.-S. — Depuis que cette lettre est écrite, j'ai vu M. Ferrier qui m'a communiqué la note qu'il vous destine. Si j'avais pu prévoir que la plupart de nos observations se rencontreraient, je vous eusse fait grâce d'une partie des miennes.

« J'ai omis de vous dire, et Monsieur Ferrier vous dira sans doute que vous pouvez compter entièrement sur Monsieur Dupouy (1). »

On juge de l'effet que produisit cette lettre sur l'esprit de Lamartine. Il y répondit aussitôt :

Londres, 27 mai 1831.

« Madame,

« J'ai reçu vos excellents conseils présentés d'une manière si élevée et cependant si efficace, que je les ai tous suivis.

« Vous aurez vu, par la nouvelle version que j'ai envoyée à ma sœur pour vous être transmise, que mon esprit a reconnu l'exactitude de votre tact politique en tout point. Que ne puis-je avoir eu de même votre tact littéraire ? ma profession en vaudrait mieux.

« Votre lettre m'a paru un chef-d'œuvre de penser et de dire. Si tout ce qui diffère par de légères nuances dans le monde politique, moral, intellectuel et religieux, s'expliquait ainsi, l'accord renaîtrait bientôt, car à une certaine hauteur on s'entend de plus loin, mais il est difficile d'y élever ceux qui veulent ramper toujours.

« Vous vivez à cette élévation, on le sent à vos paroles, on le comprend à vos sentiments. Ma pensée aime à y rencontrer d'autres pensées et j'en ai rarement plus joui qu'en lisant et relisant votre longue et admirable lettre.

« Mais n'en parlons pas, vous croiriez que je vous fais des compliments intéressés ; rien ne serait plus faux. Je suis tout à fait détaché de sentiments personnels dans ma candidature. Qu'elle réussisse ou qu'elle échoue, cela regarde ma destinée dont j'ai le bon esprit de me mêler peu. Je lui devrai toujours, en tous cas, une des relations qu'il m'a été le plus agréable de former et qu'il me sera le plus doux de cultiver.

« Je pense que ma déclaration de principes est plutôt une forme qu'une réalité. Les électeurs ne lisent pas ; quelques hommes liront pour eux : cela suffit.

« Je ne mets donc pas grand intérêt à ce qu'on puisse me comprendre ou interpréter telle ou telle expression. Toute parole prête à mille. Cela dépend de l'esprit dans lequel on me lira. Mes phrases seront moins pour moi que le vent qui soufflera ce jour-là.

« On me propose maintenant et même avec instance une candidature de fusion dans mon propre pays, je m'en tiens au vôtre.

(1) Lettre inédite.

« Je préférerais le Nord, il est plus sympathique à mes idées ; et les prévenances que j'ai reçues et les démarches que vous avez bien voulu faire en ma faveur ainsi que M. Ferrier et M. Deschoods et M. Dupouy, sont considérées par moi comme des engagements d'accepter le mandat de Bergues si j'en suis honoré. Je serai moins promptement de retour que je n'espérais. Londres me retient par des affaires et par le spectacle de la plus admirable civilisation que jamais institutions aient donnée. Tout cela cependant va s'écrouler aussi ; mais peu à peu, sans catastrophe.

« Je crois être auprès de ma sœur, seulement vers le dix ou le douze. Est-ce assez tôt ? et ma présence peut-elle réellement avoir quelque influence sur l'élection ? Je penche à croire que non.

« Un de mes plus grands plaisirs à mon arrivée à Hondshoote, et même avant, sera d'aller vous dire une partie de ma reconnaissance et vous renouveler l'hommage de mes respectueux sentiments.

« Soyez assez bonne pour me rappeler à Monsieur Angebert et à M. Dupouy.

« LAMARTINE (1). »

Voici maintenant sa profession de foi dans sa forme définitive. Si je la donne ici *in extenso*, c'est que Lamartine ne l'a pas recueillie dans ses œuvres politiques, et qu'elle est pour l'histoire de sa vie publique un document de premier ordre (2) :

A MESSIEURS LES ÉLECTEURS DU 2<sup>e</sup> ARRONDISSEMENT DE DUNKERQUE

« Messieurs,

« Une lutte décisive va s'engager dans la Chambre que vous allez élire : la France, pleine d'avenir, est comme incertaine devant ses propres destinées, l'Europe regarde et attend ; elle sait que son sort dépend du nôtre, et que la France est le champ de bataille où la civilisation tout entière perd ou gagne ces grandes journées qui décident de son avenir. Chaque opinion, chaque intérêt du pays et du temps cherche et désigne les champions de sa cause ; soldat obscur, je sors

1) Lettre inédite.

2) La veille de sa publication dans les journaux de Dunkerque, Madame de Coppens avait écrit à Madame Angebert :

« Je vous adresse bien vite, Madame, ce petit billet pour réparer l'oubli de mon frère de signer sa profession de foi. Veuillez la faire dater d'Hondshoote, 15 juin 1831, et signer Alphonse de Lamartine. »

Elle ajoutait : « Nous avons déjà beaucoup parlé, Madame, de tout ce que nous devons à votre obligeance. Mon frère et ma belle-sœur sont fort empressés de vous exprimer leur reconnaissance, et nous avons formé le projet d'aller demain vous demander sans cérémonie à déjeuner entre onze heures et midi. J'espère que nous sommes « autorisés » par l'aimable petit billet que j'ai reçu hier de vous, Madame, à prendre cet arrangement pour vous voir le plus tôt possible. Je me promets un bien vrai plaisir des instants que nous passerons près de vous. Vous savez trop peut-être combien les heures me semblent courtes dans les entretiens auxquels vous donnez tant de charme. » (Lettre inédite).

des rangs et je me présente à vous, prêt à combattre pour la vôtre, pour la mienne, pour la sainte cause de la civilisation, de l'ordre et de la liberté. N'accusez point mon audace : quand un homme se sent libre et pur de tout intérêt personnel, quand il voit son pays chancelant entre deux abîmes, le despotisme et l'anarchie, il prend aisément son courage pour de la force ; et comme ces soldats sans mission qui voyaient chanceler l'arche d'Israël, son premier mouvement est d'élever la main, pour soutenir aussi notre arche sociale qui contient les destinées du monde. Mais, croyez-le, Messieurs, dans ce sentiment même qui le porte à se jeter en avant, il y a peut-être moins de témérité que de patriotisme, moins d'orgueil que de dévouement.

« Recommandé à vos suffrages par un grand nombre de vos honorables concitoyens, attaché à votre beau pays par les propriétés et le séjour d'une partie de ma famille, indépendant par position comme par caractère, je n'ai rien à demander au pouvoir que de bonnes lois ; je sympathise avec vos généreuses et sages opinions ; je ne pourrais trahir aucun des mandats que j'aurais acceptés. Qu'importe que je ne sois pas né parmi vous, *si j'adopte pour ma patrie politique l'arrondissement qui m'aura choisi pour son représentant*, si j'y viens chaque année étudier vos convenances, recueillir vos vœux et vos conseils, et si je sais défendre, avec vos intérêts de localité, ces grands intérêts sociaux qui prédominent aujourd'hui vos droits, vos libertés, vos autels, le sang de vos enfants, votre avenir enfin et celui de la patrie toute entière ?

« Les intérêts spéciaux à votre pays sont de nature à être facilement saisis par la pensée de votre mandataire ; ils deviendront les siens, et le soin de les faire prévaloir sera l'emploi journalier de sa vie et sa meilleure manière de justifier votre confiance.

« Mais on me demande : à quel parti politique appartenez-vous, sur quel banc vous assiérez-vous à la Chambre ? Voici ma réponse :

« Nous sommes encore dans l'ébranlement d'une grande commotion politique ; les partis y ont perdu leurs places et leurs chefs, les opinions même y ont laissé leurs noms ; mais la France reste (1) : attachons-nous à la France.

« Ne définissons pas nos opinions par des mots, par des noms d'hommes et de partis, ou par des bancs à la Chambre. Les mots perdent leur signification, les noms s'usent, les hommes passent, les choses demeurent : définissons par les choses :

« Je suis de ce parti qui a grandi en silence dans l'horreur de l'anarchie, dans la haine du despotisme, qui a salué la Restauration comme une espérance, la liberté comme un but sublime placé par Dieu même sur la route des peuples pour faire avancer la civilisation.

« Je suis de ce parti qui a vu de loin l'orage se former sur la France, se grossir des défiances du gouvernement, des alarmes et des impatiences de l'opinion, et qui du jour où la royauté a regardé en arrière, a prédit l'inévitable chute d'un pouvoir qui n'avait compris que la moitié de sa mission

(1) C'était déjà la réponse du duc d'Aumale au maréchal Bazaine : « Par-don, Maréchal, la France existait toujours. »

« Je suis de ce parti qui redoute et qui déplore les révolutions, qui voit avec terreur tomber les dynasties parce qu'elles entraînent souvent les empires : qui, ne démentant point ses souvenirs, contemple avec respect et douleur un passé qui appartient à l'histoire, mais qui ne pense pas que la France doive s'ensevelir toute pleine de vie sous les ruines de ses gouvernements, et qui accepte les faits accomplis comme des éléments donnés par la force des choses à l'intelligence humaine.

« Je suis de ce parti qui veut un parti uni et fort, mais qui veut que le pouvoir ne soit que le moyen, et que la liberté soit le but de tout gouvernement moderne. La liberté est l'idée mère de nos destinées futures : au parti qui la comprendra le mieux appartient le monde et l'avenir.

« Ce parti veut la liberté de la pensée par la presse qui est son organe ;

« Il veut l'indépendance religieuse : *la religion que j'aime et que je vénère comme la plus haute pensée du genre humain, perd de sa vertu et de sa force dans ses alliances avec le pouvoir* : elle les retrouve où elle les a puisées, dans la conscience et la liberté ;

« Il veut l'émancipation légale et progressive de l'enseignement :

« Il veut la liberté dans la commune, par une large loi d'attributions municipales :

« Dans le département par la représentation et la discussion efficace de tous les intérêts qu'il renferme ;

« Dans l'Etat enfin, par une élection large et proportionnelle qui aille chercher la vérité représentative dans toutes les classes de la nation qui ont lumière à donner et intérêt à défendre.

« Ce parti, avant tout, veut l'ordre : car l'ordre est à la liberté ce que l'organisation est à la vie ; l'anarchie, c'est la mort.

« Il veut la paix avec honneur : la guerre est un fléau social qui retombe tôt ou tard sur le peuple qui le déchaîne sans nécessité, elle est la ruine du commerce et de l'agriculture, le gouffre des populations, une dime de sang humain

« Il veut la légalité, car elle est la forme visible de la liberté.

« Il veut que le progrès, car le progrès est dans la destinée du genre humain, et la civilisation n'est qu'un problème dont chaque siècle doit avancer la solution, mais il veut que ce progrès, éclairé par l'expérience, ne compromette par la stabilité du présent par les hasards de l'avenir.

« Voilà, Messieurs, le parti auquel j'appartiens : sous quelque nom qu'on le désigne, sur quelque banc qu'il se place, ce parti sera le mien. S'il est le vôtre, me voici ; que mon nom sorte de l'urne où vous allez vous-mêmes jeter votre sort !

« Une élection libre est le grand jour pour le caractère qui ose l'affronter ; ce grand jour, cette épreuve de la vie et des opinions, je les provoque sans les redouter : je n'ai rien à démentir dans le passé, rien à tromper dans l'avenir

« Peut-être, Messieurs, ne trouverez-vous pas en moi le talent que vous auriez droit d'attendre du défenseur de vos intérêts les plus chers, de vos droits les plus sacrés : mais, à défaut de ce génie ora-

toire que la nature n'accorde pas à tous les hommes, elle a donné à tous la force de la conviction et la puissance de la vérité : la vérité et la conviction seront ma seule force dans cette lutte où je n'ambitionne d'autre prix que votre confiance et d'autre gloire que votre estime.

« ALPHONSE DE LAMARTINE. »

« Hondschoote, 15 juin 1831 (1). »

Quel accueil firent les électeurs du canton de Bergues à cette éloquente déclaration de principes qui, dans la pensée de son auteur, s'adressait, par-dessus leurs têtes, à toute la France ? Il semble qu'il fut plutôt froid, si l'on s'en rapporte à une lettre de Lamartine à Virieu, en date du 18 juin, où il se plaignait d'être « ballotté à Dunkerque et ailleurs par le flot électoral avec toutes les éclaboussures ordinaires, noirceurs, infamies, perfidies, insultes, menaces outrages, bref tout ce qu'on rencontre toujours du moment qu'on met la main dans ce trou de serpents qu'on appelle l'humanité, l'humanité en action, en flagrante passion (2). »

Quelques jours auparavant il se disait sûr du succès (3). Maintenant « des combinaisons fortes, nouvelles et inattendues rendaient la chose improbable... »

Et cependant ses partisans disposaient du *Journal de Dunkerque* et de la *Feuille d'annonces*, et M<sup>me</sup> Angebert se multipliait et suffisait à tout, comme en témoignent ces deux billets de Lamartine.

25 juin.

« Madame,

« Je vous demande encore mille excuses et un service. Serez-vous assez bonne pour remettre à M. Vanwermhoudt le morceau ci-joint en lui demandant 1<sup>o</sup> de l'insérer dans son journal ; 2<sup>o</sup> de m'envoyer promptement mille exemplaires détachés pour mes électeurs, et de le

(1) Extrait du « Journal de Dunkerque ».

(2) Lamartine : « Correspondance », t. III, p. 242.

(3) C'est ainsi qu'il écrivait à M<sup>me</sup> Angebert :

« Je profite d'un exprès pour dire à Madame Angebert que l'intérêt qu'elle a bien voulu prendre comme sien à ma candidature doit être complètement satisfait !

« J'ai l'assurance d'une immense majorité royaliste et libérale par tous les hommes influents de Varmouth et de Bourbourg.

« J'espère qu'elle ne verra pas de présomption à moi à croire que ce succès lui fera plaisir. C'est de la reconnaissance et de la sympathie seulement.

« Mille respectueux compliments ainsi qu'à Monsieur Angebert.

« Lamartine »,

(Lettre inédite).

remettre à M. Drouillard en même temps pour son journal (1) où l'on soldera l'insertion.

« Tout va assez bien.

« Mille remerciements et respectueux souvenirs.

« AL. DE LAMARTINE (2). »

30 juin.

« Oserai-je, madame, vous prier encore de faire remettre les deux articles ci-joints dont voici deux doubles, savoir : 2 à M. Vanwer mihoudt : 2 à M. Drouillard avec prière de les insérer l'un et l'autre dans leur prochain numéro

« Remarquez et faites leur remarquer, je vous prie, qu'il y a deux espèces d'articles, quoiqu'ils commencent par le même mot. Ils ont trait à des objections diverses et leur insertion simultanée m'est très nécessaire le plus tôt possible.

« Mille excuses et respectueux compliments.

« Tout va bien ici.

« AL. DE LAMARTINE (3). »

Lui-même essayait de désarmer l'opposition en lui répondant dans ce nouvel appel aux électeurs :

A MESSIEURS LES ÉLECTEURS DU 2<sup>e</sup> ARRONDISSEMENT DE DUNKERQUE

« Messieurs,

« Quand on livre son nom au jugement de l'opinion publique, c'est pour être ballotté par elle ; je vous ai livré le mien et je n'ai point à me plaindre de la manière dont il est accueilli : les journaux même qui seraient de la moins favorables à ma candidature, la contestent avec des armes courtoises ; on sent de l'estime jusque sous leurs répugnances ; et, comme des ennemis généreux, ils commencent par honorer l'adversaire qu'ils ont à combattre. Grâce leur soient rendues d'avoir écarté de cette loyale polémique d'opinions les personnalités odieuses, le mensonge et la calomnie, armes empoisonnées qu'ils ont rejetées comme indignes d'eux, et que je n'aurais pas relevées comme indignes de moi-même.

« Je n'ai donc point à répondre à des reproches, encore moins à des injures ; je n'ai à réfuter que deux erreurs.

« Ils disent : M. de Lamartine est un homme nouveau, il n'a point d'antécédents politiques, comment croire en lui ?

« A cela je réponds : Oui, je suis un homme nouveau ; et c'est parce que je n'ai point d'antécédents politiques, point d'engagements de

(1) M. Drouillard qui dirigeait la « Feuille d'annonces », était conseiller à la Chambre de Commerce de Dunkerque ; il ménageait Lamartine plus qu'il ne le soutenait. M. Vanwer mihoudt qui dirigeait le « Journal de Dunkerque », lui était au contraire très dévoué.

(Note de M. André Millot, de Dunkerque).

(2) Lettre inédite.

(3) Lettre inédite.

parti, point de préventions de système, point de préjugés de coterie, point de haine, point d'amour pour aucune des factions politiques qui ont déchiré mon pays ; c'est parce que je suis un homme nouveau que je me présente à vos suffrages ! Ce sont des hommes nouveaux surtout qu'il faut à la France nouvelle. Je suis loin de vouloir écarter des conseils de la France ces hommes de lumière, de pratique et d'expérience qui sont la sagesse vivante d'un pays ; mais ce qu'il nous faut avec eux, ce sont des hommes qui, n'ayant trempé leurs mains libres et pures ni dans les conseils étroits de la restauration mal comprise, ni dans les intrigues obscures des amis intéressés qui l'ont perdue, ni dans les conciliabules de ses ennemis systématiques, ni dans les routines du pouvoir, ni dans les rancunes des factions, n'ont rien à démentir, rien à justifier dans leur marché politique, et n'ont d'autre intérêt, d'autre amour, d'autre pensée que l'intérêt, l'amour et la pensée de leur pays ! Que voulez-vous, Messieurs ? que voulons-nous tous clore enfin par un système politique large, libre et rationnel, une série de révolutions que nous déroulons depuis quarante ans ; une telle révolution ne se termine jamais par ceux qui l'ont commencée ; ils sont les combattants de l'idée nouvelle qui fait les révolutions ; ils n'en sont jamais les législateurs !

« Leur colère, leur haine, leur animosité survivent en eux, à leur insu, à la victoire même ; mais vient une génération nouvelle, jeune, généreuse, étrangère aux souvenirs, aux amertumes de la longue lutte sociale, elle sépare les vieux combattants, elle apaise les dernières rumeurs, elle s'empare du champ de bataille, et fonde enfin après tant de ruines, la société sur une base neuve, large et solide. Je suis de cette génération ; et c'est parce que j'en fais partie, que je désire et que j'ose élever la voix devant mon pays !

« Ils disent encore : Comment se fait-il que les hommes de la droite et les hommes de la gauche portent à la fois M. de Lamartine ? il trompe donc les uns ou les autres ?

« Il ne trompe, personne, Messieurs, il ne se présente à vous ni comme homme de la droite, ni comme homme de la gauche ; il ne sait s'il y a encore, s'il y aura jamais une gauche ou une droite ; il ne s'en inquiète pas ; il se présente comme un bon Français qui veut le salut de la France ; qui ne le demandera ni à tel côté de la Chambre, ni à tel système, ni à tel souvenir, ni à telle répugnance des factions ou des partis ; mais qui le cherchera où il est, dans les droits de tous, dans l'égalité de tous, devant la loi politique comme devant la loi civile, qui ne demandera jamais à une idée vraie et salutaire : d'où viens-tu ? mais qui es-tu ? Où en serions-nous ? et comment parviendrions-nous jamais à terminer nos révélations, si nous faisons tous ce dangereux raisonnement ? si nous disions toujours : cet homme a la confiance d'une partie du pays, donc il faut lui refuser la nôtre ? Est-ce qu'il y a deux pays et deux France ? Est-ce que la France a deux intérêts, deux intérêts ennemis, incompatibles, à jamais irréconciliables ? S'il en était ainsi, pleurons sur elle ! elle serait irrémédiablement jugée, condamnée, effacée de sa glorieuse place à la tête des nations ! Mais il n'en est point ainsi, Messieurs : la France éclairée, libre, généreuse, impartiale, n'a qu'un seul et même intérêt ; je dirai

plus, elle n'a, elle ne peut avoir qu'une seule et même opinion : elle parle, il est vrai, deux langages, mais ils disent la même chose : ce sont ses organes qui ne s'entendent pas entre eux, et qui la divisent en la trompant : il est temps que ce funeste malentendu s'explique ! que ces déplorables dissensions s'évanouissent ! Et pour cela qu'y a-t-il à faire ? choisir des organes nouveaux, des hommes neufs et sincères, qui, partis de points opposés, se rencontrent et se comprennent dans une langue commune, dans une idée large et générale que nous admettons tous, la grande, la salutaire idée sur laquelle nous voulons tous fonder la liberté !

« C'est à ce titre que je m'offre à vous, c'est dans cette espérance que j'aspire à vos suffrages, c'est dans cette pensée que je voudrais en recueillir des deux côtés de la France pour confondre enfin nos opinions, nos croyances, nos intérêts, comme vous auriez confondu vos votes, dans le seul sentiment national de la gloire et de la prospérité du pays.

« ALPHONSE DE LAMARTINE. »

Dunkerque, 24 juin 1831 (1).

Vains efforts, éloquence perdue ! L'avant-veille des élections, « les libéraux réunis en conseil préparatoire ayant exigé de lui, pour leur adhésion, une phrase sur la dynastie textuellement rédigée », Lamartine refusa d'y souscrire par un sentiment d'honneur, et leur répondit que, bien qu'il admit les événements accomplis et ne se présentât point pour soutenir le droit divin ni pour combattre le droit des peuples, — « dire qu'il était dévoué au maintien de la dynastie nouvelle, c'était dire implicitement qu'il était dévoué à l'exclusion de l'ancienne, chose qui ne lui allait pas et qu'il ne ferait jamais (2). »

Cette déclaration lui aliéna un certain nombre d'électeurs et les décida à voter pour M. Paul Lemaire, député sortant, qui n'avait pas d'abord demandé le renouvellement de son mandat. L'Administration lui porta le dernier coup en faisant distribuer à profusion, le jour du vote, le pamphlet de la *Némésis* où Barthélemy le vilipendait dans la langue des dieux (3).

Lamartine a raconté, longtemps après, les péripéties de cette journée mémorable. A l'en croire, l'hôtel où il était descendu à Bergues aurait été assiégé par une foule hostile, et c'est dans sa chambre en attendant le résultat du vote que, le pistolet posé

(1) Extrait du « Journal de Dunkerque ».

(2) Lettre au comte de Virieu du 8 juillet 1831 « Corresp. de Lamartine », t. III, p. 243.

(3) La satire de Barthélemy parut dans le n° de la « Némésis » du 3 juillet 1831.

devant lui, sur sa table il aurait improvisé sa *Réponse à Némésis* (1).

Quoi qu'il en soit, en dépit de la pression officielle, il ne lui manqua que quelques voix pour être élu (2). C'était donc une demi-victoire dont M<sup>me</sup> Angebert avait le droit d'être aussi fière que lui (3). Aussi son premier mot fut-il pour elle :

Hondschoote, 9 juillet 1831.

« Je reçois vos belles consolations. Elles me touchent vivement. Heureusement je suis consolé par le fait même. Puissé-je être aussi malheureux ailleurs. On veut de moi où je ne veux pas, on n'en veut pas où je veux

« Voici mes adieux à vos admirables Flamands. Je les aime jusqu'à l'enthousiasme, ils se sont fidèlement conduits ! Je ne comptais que sur 161 voix, j'en ai eu 181.

« Mille tendres compliments et remerciements éternels

« LAMARTINE. »

(1) Je ne crois pas que Lamartine l'ait composée le 6 juillet, jour de l'élection de Bergues. J'ai eu la bonne fortune de pouvoir consulter chez M. Gabriel Thomas, l'un des plus fervents admirateurs de Lamartine, les manuscrits originaux de la « Réponse à Némésis », car il y en a cinq dans le dossier dont les deux premiers sont de la main même de Lamartine, et un autre de la main de sa femme. — Dans l'un, elle est datée d'Hondschoote, 10 juillet 1831, et dans un autre du 12 du même mois. Si donc elle fut « pensée », voire ébauchée, le jour de l'élection, ce qui n'a rien d'in vraisemblable, étant donné que Lamartine était un merveilleux improvisateur et que « l'indignation fait le vers », elle ne fut certainement pas « achevée » avant le 10 juillet. Encore certaines strophes furent-elles l'objet de nombreuses retouches postérieures. On trouvera à l'Appendice des « Amitiés de Lamartine » le premier jet, la première version de la « Réponse à Némésis » avec toutes les variantes.

(2) Il obtint 181 voix contre 188 données à son concurrent.

(3) La veille de l'élection M<sup>me</sup> de Coppens lui avait écrit en ces termes : « ... J'aurais été bien heureuse ainsi que ma belle-sœur de pouvoir passer avec vous les heures pénibles d'attente qui nous sont réservées pour demain ! mais nous parlerons de vous, Madame, et nous penserons que vous partagez notre impatience et notre incertitude. Nous n'avons pas eu d'indiscrétion plus positive depuis hier, ni de nouvelles ambassades. Nous avons seulement reçu quelques bonnes assurances encore des cantons de Warmhoudt et de Watten, etc. — Nous conservons tant qu'il nous est possible notre « calme » habituel et notre « résignation ». Mon frère me charge, Madame, de vous renouveler ses plus vifs remerciements pour un intérêt dont il est bien heureux et plus reconnaissant que je ne puis vous l'exprimer. « Il vous prie », s'il a un échec à subir, de ne pas vous affecter plus qu'il ne le sera lui-même ». (Lettre inédite).

Et M<sup>me</sup> de Lamartine lui avait mandé de son côté : « Mon mari me charge de vous prier, Madame, d'avoir la bonté de solliciter le congé de M. Constant Hovelt pour le 6, jour de l'élection, auprès de M. Kesner, receveur particulier de Dunkerque ; ce sera rendre un vrai service à M. de Lamartine et dont il sera très reconnaissant à M. Kesner. Il m'a chargé en même temps de vous remercier de vos deux lettres de hier et de vous prier de ne pas vous tourmenter au sujet de l'élection ; selon toutes les probabilités, tout ira bien. Nous aurons le plaisir de vous en parler plus en détail demain. En attendant, agréez, je vous prie, mes sentiments les plus distingués ». (Lettre inédite).

« M<sup>me</sup> Gigoux est morte ce matin endormie sans souffrance. Les adieux sont pour que M. Vanwerthouth les imprime tout de suite sur très beau papier et très beaux caractères et me les envoie.

« Soyez, je vous prie, mon prote ! (1). »

Quant au poète Barthélemy, il ne perdit rien pour attendre. Quelques jours après, l'*Avenir* et le *Mercur* du XIX<sup>e</sup> siècle publièrent les strophes vengeresses de la *Réponse à Némésis* (2), et toute la France, partageant l'indignation de Lamartine, frissonna et battit des mains.

Cela fait, Lamartine quitta la Flandre, mais avec l'espoir de la représenter un jour (3). Et voici en quels termes il annonça son départ à M<sup>me</sup> Angebert :

(1) Lettre inédite.

2 M<sup>me</sup> de Coppens écrivait à ce sujet à M<sup>me</sup> Angebert

« Je reçois un paquet d'exemplaires de la réponse de mon frère à Barthélemy, et je vous en adresse quelques-uns, Madame ; ils sont imprimés à Paris. Vous y trouverez plusieurs changements dont vous jugerez. — Je joins à cet envoi une petite brochure que j'ai reçue aussi dernièrement. C'est un parallèle entre mon frère et Beranger. L'idée est assez singulière. La fin du morceau me paraît bonne et écrite d'inspiration. Je vous écris ce petit mot en si grande hâte, que sans doute vous aurez peine à le lire. Mille pardons, Madame, mais je n'ai pas voulu perdre cette occasion de vous assurer de mon tendre et constant souvenir ». (Lettre inédite s. d.).

La « Réponse à Némésis » parut dans l'« Avenir » du 20 juillet 1831, avant de paraître en placard chez Gosselin. Ce placard est extrêmement rare. M. Gabriel Thomas en possède un exemplaire qu'il a acquis en même temps que les manuscrits.

(3) Nous verrons plus loin qu'il fut élu député de Bergues, en 1834, par suite de la démission de son heureux concurrent. Rélu le 4 novembre 1837 par 322 suffrages sur 328 votants, il opta, malgré ses promesses formelles, pour le collège de Mâcon qui l'avait élu en même temps. Le 2 mars 1839 il se présenta à Dunkerque mais fut battu par le comte Roger, l'ami de M. Thiers. Voici la curieuse lettre (inédite) qu'il écrivait à cette occasion le 8 février 1839 :

« Mon cher et excellent ami, je viens de recevoir spontanément plusieurs lettres de Dunkerque qui m'engagent à accepter la candidature dans la crise où le pays est jeté et dans l'intérêt de mes opinions, je crois devoir déclarer que je l'accepte. J'en avertis loyalement ce matin même M. le comte Roger. Je ne puis accepter la candidature de Bergues. Je dois à M. de Staplande et à ses amis politiques de ne pas laisser prononcer mon nom contre le sien. S'il se retire volontairement vous trouverez aisément un homme honorable et de conservation à porter dans ce collège. — A Mâcon, où je n'ai eu que 5 voix de majorité, ma candidature aura un succès douteux. « Je ne le désire pas favorable ». Je ne puis pas me porter par délicatesse personnelle dans le 2<sup>e</sup> collège de Mâcon. J'aurai peut-être encore quelques candidatures hasardées. Je ne sais où, car on m'en offre de toutes parts, même à Paris. Je refuse Paris pour motifs que je vous dirai plus au long et quel que soit le pays qui me porte « même Mâcon », je déclare tout haut d'avance que je ne prends cette fois aucun engagement d'option et que je veux rester libre de choisir l'arrondissement qui m'offrira la majorité la plus sympathique à mes opinions et les convenances politiques. Vous voyez que sans être une affirmation positive pour Dunkerque cette situation me laissera la faculté de revenir à mon point de départ parlementaire et d'y rester fixé par tant d'honorables amitiés. Cependant il n'y a là que « désir sincère et espérance » et pas d'engagement qui m'enchaîne avant le temps — Soyez assez bon pour donner communication

Hondschoote, 2 août 1831.

« Madame,

« Je pars sans pouvoir vous dire l'adieu reconnaissant et senti que j'aurais voulu vous répéter ; mon voyage est hâté par l'annulation du collège de Toulon et la fièvre ne m'a pas laissé une de nos dernières journées libre. Je serai huit jours à Paris et ensuite à Mâcon. Je n'irai à Toulon que d'après les renseignements que je trouverai là et dans le cas où les électeurs seraient résolus à me porter en nombre suffisant.

« Je ne désire plus du tout la Chambre actuelle ; si je ne recule pas devant l'élection, c'est qu'elle est commencée et que je considère comme un devoir de reconnaissance et d'honneur de ne pas manquer à ceux qui ont été si courageusement bienveillants pour moi. Vous savez combien j'aurais été plus heureux d'être attaché à un pays ou plus de liens de famille et de sympathies personnelles et politiques m'attiraient.

« J'espère beaucoup encore ne pas être enchaîné ailleurs, et c'est avec pleine sincérité que je répugne aujourd'hui à une autre élection.

« J'ai dû à vous surtout et aux amis que vous m'avez faits un séjour trop agréable dans ce pays-ci, pour qu'il sorte jamais de ma mémoire ; j'espère que vous voudrez bien permettre que j'y conserve par vous aussi les relations que j'aimerais à y entretenir.

« Il me serait impossible de vous oublier, permettez-moi de vous le dire de tems en tems. N'oubliez pas non plus mes conseils ; écrivez pour moi et pour le public ; n'ensevelissez pas dans une modestie stérile la force de pensée et la maturité de talent que la nature et la réflexion vous ont données, et surtout faites-moi confiance de votre philosophie.

« Adieu donc, Madame, répétez cet adieu à Monsieur Angebert, à M. Ferrier, à M. Coffyn (1), à toutes les personnes dont vous m'avez conquis l'intérêt et l'amitié ; je pars le cœur plein de reconnaissance et d'attachement pour vous et pour eux

« LAMARTINE (2). »

de cette lettre textuellement à ceux de vos amis politiques qui désireraient connaître le fond de ma pensée. Mais ne laissez rien circuler et imprimer. Tout cela verbal. Mâcon, serait offensé, on m'y a méconnu et offensé moi-même, mais je ne veux ni ne dois offenser à mon tour des compatriotes parmi lesquels beaucoup ont droit à ma reconnaissance ; je vais quitter Paris pour Mâcon dans quelques jours, mais plus pour voir mon père, que dans l'intérêt de mon élection, si vous avez à m'écrire, adressez à Mâcon.

Parlez à MM. Dupoux, Ferrier, Morel, Carlier, et à tous mes anciens amis. Dites-leur que je ne leur demande pas de suffrages, que si l'un d'eux voulait se présenter, je lui céderais avec empressement le pas, pourvu qu'il fût contre cette coalition déplorable qui menace de nous rejeter au-delà de 1830. Quant à vous, Monsieur et cher ami, recevez les nouvelles assurances d'amitié jamais interrompue et bientôt renouée à Rexpoede.

Mille et mille compliments.

Lamartine.

(Communiqué par André Millot).

(1) M. Coffyn-Spyns, député de Dunkerque, de 1822 à 1824, fut nommé sous-préfet de cette ville en 1826.

(2) Lettre inédite.

Pour toute réponse M<sup>me</sup> Angebert lui adressa les vers suivants :

Hélas ! il est donc vrai, tu quittes ce rivage  
Où tu voulais fixer tes pas trop généreux !  
Nous avons rejeté ce superbe partage  
Et repoussé tes vœux !

Tu disais : « Fiez-vous à mon âme sincère,  
A ma vie, à mes chants, - nommez-moi votre élu.  
En retour je serai votre ange tutélaire. »  
Ils ne l'ont pas voulu.

Qu'importe ! en dépit d'eux il est dans le génie  
Un ascendant vainqueur, une suprême loi  
Qui renverse l'erreur, confond la calomnie  
Et commande la foi.

La lumière franchit les lieux inaccessibles  
Ses rayons pénétrants y font glisser le jour  
Et la vertu touchant les cœurs les moins sensibles  
Y fait naître l'amour.

Un soir, je gémissais sur l'aveugle délire  
Qui priva mon pays d'un triomphe si beau,  
Quand son esprit planant vint effleurer ma lyre,  
Humble et timide écho.

« Non, je ne suis pas sourd au génie, à la gloire.  
Je n'ai point récusé de semblables garants,  
Je n'ai point applaudi la funeste victoire  
De mes tristes enfants

« Je n'ai point méconnu le noble caractère  
Que rien ne fait plier ni ne saurait ternir,  
Je n'ai point repoussé cette muse si chère  
Au siècle, à l'avenir.

« De son passage ici je veux garder l'empreinte,  
Retenir son parfum comme un vase embaumé  
Et de ce cœur si grand sans reproche et sans crainte  
Mériter d'être aimé ! »

L'esprit chantait bien mieux, car moi je te répète  
En sons trop affaiblis ces fidèles accents.  
Mon cœur, et non ma voix, peut être l'interprète  
D'un aussi pur encens.

Ah ! pour te célébrer que n'ai-je la parole  
 Qu'à tes lèvres mon cœur attendait suspendu !...  
 Je voulais retenir chaque son qui s'envole  
 Dans l'air trop tôt perdu.

Je voulais, franchissant les bornes de mon âme,  
 Plonger dans l'infini de tes pensers profonds,  
 Parcourir avec toi sur des ailes de flamme  
 Les abîmes sans fonds.

Puis je voulais à tous expliquer ton génie,  
 Ce qu'il apprend du ciel aux âmes d'ici-bas.  
 Mais peut-on révéler la divine harmonie  
 A qui ne l'entend pas ?

Je voulais, je voulais.. oh ! souhaits inutiles !...  
 Le ciel ne m'a point fait un semblable destin.  
 Tant de vœux, tant d'élans demeureront stériles  
 Et mourront dans mon sein.

C'étaient les premiers vers que Lamartine lisait de M<sup>me</sup> Angébert. Il dut penser que cette femme exceptionnelle avait reçu tous les dons.

Maintenant — puisque aussi bien il y fait allusion plus haut — il faut que nous disions quelques mots de sa candidature à Toulon (1).

Sollicité et patronné par MM. de Capmas et Meissonnier, tous deux propriétaires à Hyères, Lamartine ne fut guère plus heureux à Toulon qu'à Bergues. Il avait comme concurrents M. Portalis, vice-président du tribunal civil de la Seine, fils de l'ancien ministre de Napoléon, et M. Jauffret, maître des Requêtes. Il obtint 72 voix contre 78 à M. Portalis et 7 à M. Jauffret. D'où ballottage. Mais au dernier moment le secrétaire du bureau ayant exposé que sur les 236 électeurs inscrits, trois étaient décédés avant la clôture de la liste, et qu'un autre ayant pris domicile à Toulon, votait à l'heure même au collège *intra muros*, il fut résolu séance tenante que ces quatre noms seraient distraits du nombre des électeurs inscrits — ce qui réduisait ce nombre à 232, et le tiers plus un à 78. Et M. Portalis fut déclaré élu. Mais le Conseil d'Etat n'adopta point cette procédure. Sur le recours des partisans de Lamartine, il annula l'élection, qui fut renvoyée au 8 septembre. Lamartine

(1) Comme elle a fait l'objet de deux articles fort intéressants publiés par M. Fernand Caussy dans le « Mercure de France » des 16 novembre et 1<sup>er</sup> décembre 1908, je me contenterai d'y renvoyer le lecteur.

avait de grandes chances de passer au second tour, s'il paraissait dans sa circonscription où on ne le connaissait pas. Mais il eût fallu pour cela que les royalistes fissent campagne avec lui ; or, ils avaient décidé de garder la neutralité, pour ne pas se compromettre avec les constitutionnels modérés qui étaient disposés à voter pour Lamartine. Celui-ci retira donc purement et simplement sa candidature. Il ne tenait d'ailleurs que médiocrement, après son échec de Bergues, à entrer dans la Chambre, comme il l'écrivait en toute sincérité à M<sup>me</sup> Angebert. L'Orient l'attirait depuis longtemps avec ses mirages poétiques et ses grands souvenirs religieux. Son élection dans le Nord n'aurait fait qu'ajourner son voyage aux Lieux saints. Il s'y prépara sérieusement, dès que la politique lui eut assuré des loisirs : seulement, avant de faire voile vers la Palestine, il avait à cœur de répondre à ceux qui, sur ses professions de foi plus ou moins vagues, lui avaient reproché dans le Nord et dans le Midi, de n'avoir point de programme, et c'est à leur adresse et en prévision des événements qui pourraient se produire pendant son absence, qu'il publia, au mois d'octobre 1831, sa brochure sur la *Politique rationnelle*.

Il écrivait à ce sujet à M<sup>me</sup> Angebert :

Au château de Saint-Point par Mâcon,

8 octobre 1831.

« Madame,

« J'ai envoyé le souvenir vivant que vous désiriez. J'espère que vous l'aurez reçu à bon port, je sais que leur voyage a été heureux jusqu'à Paris chez M<sup>me</sup> Noblet. Je n'ai pas répondu autrement dans le tems à votre lettre que par un mot accompagnant les lévriers ? l'aurez-vous reçu ?

« Nous sommes cependant bien loin de vous oublier, M<sup>me</sup> de Lamartine et moi ! Nous parlons sans cesse de nos regrets, et comment n'en aurait-on pas de vifs et d'éternels, quand on a joui autant que nous, non seulement d'un voisinage si aimable mais encore d'une bienveillance si chaude et si contagieuse ; nous n'avons rien dans ce pays-ci de propre à vous faire oublier : la vulgarité la plus banale plane sur toutes les relations féminines que l'on peut y avoir ; mais nous pensons souvent que ces belles vallées seraient complètes si Hondschoote et Dunkerque n'étaient qu'à quelques milles de Saint-Point.

« Nous faisons des vœux pour que vous preniez un jour le courage et le loisir de venir y passer quelques semaines entre nos livres, nos prés et nos pensées.

« Nous jouissons d'un calme parfait depuis les orages des élections et nous en jouissons comme un voyageur d'une éclaircie entre deux nuages de printemps et d'hiver. Le loisir, nous ne l'employons cepen-

dant à rien de moral ni de littéraire, mais à d'immenses ouvrages de culture et de jardins ; la politique ne me permet plus la poésie, et la poésie me défend la politique d'où résulte l'inaction intellectuelle la plus complète. Je me venge sur l'avenir auquel je renvoie tous mes projets et toutes mes idées, tout en sachant bien que cet avenir ne viendra jamais.

« Je pense au voyage d'Orient fixé au mois de février prochain, si le choléra n'est alors ni parmi nous et nos amis, ni en Orient.

« J'ai écrit depuis une seule lettre politique, symbole rationnel de mes opinions, qui doit être publiée, ces jours-ci, dans la *Revue Européenne* (1) ou en brochure séparée, c'est une complaisance pour des amis. Je vous en ferai passer plusieurs exemplaires pour nos amis de Bergues et de Dunkerque. Si on l'imprime réellement je vous en demande d'avance un jugement impartial.

« Je ne parle pas du style, il n'y en a pas, et je n'en ai pas : mais du fond des idées. Cela se rapproche, je crois, des vôtres. Ne nous oubliez pas, et quand vos visites vous laissent un loisir un peu long, donnez m'en un morceau. Nul n'apprécie mieux que moi cette netteté d'une pensée mûre et réfléchie qui se combine en vous avec le sentiment de foi et de conviction formant l'écrivain. Vous l'êtes, soyez-en bien certaine à un éminent degré : votre dernière lettre en ferait foi à défaut d'autres preuves ! Ecrivez donc.

« Je m'arrête ici contre mon gré, forcé de partir pour une course imprévue. Parlez de moi, je vous en prie, à Monsieur Angebert dont les bontés ne sortiront pas non plus de ma pensée ; parlez-en à M. Ferrier, à M. Deschoods, à toutes les excellentes relations que j'ai trouvées toutes faites à Dunkerque autour de vous et que je ne laisserai pas volontairement défaire quoique je ne mette plus à les conserver aucun intérêt politique, mais l'intérêt bien plus réel de ma vive reconnaissance et d'un sincère attachement.

« Mille respects et sentiments.

« LAMARTINE (2). »

Il disait vrai, en écrivant à M<sup>me</sup> Angebert que les idées qui faisaient le fond de la *Politique rationnelle* se rapprochaient des siennes, mais c'était plutôt elle qui s'était rapprochée de lui, car, de spiritualiste qu'elle était naguère encore avec Victor Cousin, elle était devenue franchement chrétienne sous l'influence directe de M<sup>me</sup> de Coppens (3), et maintenant elle pensait à peu près comme lui en politique aussi bien qu'en philosophie. C'est du moins ce qui ressort des deux articles qu'elle consacra à sa bro-

(1) Revue dirigée par l'abbé Cazalis, d'Ekstein, etc.

(2) Lettre inédite.

(3) Plus d'une fois, en effet, M<sup>me</sup> de Coppens lui avait fait des objections sur ses idées philosophiques : « J'en ai de sérieuses à vous faire, lui mandait-elle un jour, et vous le saviez d'avance, mais vous me l'avez permis ». (Lettre inédite).

chure dans la *Feuille d'annonces* et dans le *Journal de Dunkerque* (1), au mois de novembre 1831.

Lamartine en fut si frappé qu'il l'en remercia en ces termes :

Mâcon, 11 décembre 1831.

« Madame,

« Plus je vous lis, plus je me confirme dans l'idée que j'ai eue en vous voyant. L'idée d'une réelle et rare supériorité d'esprit, d'âme et de talent. Votre analyse critique de ma lettre politique vaut cent fois mieux que mon ouvrage, vous l'éclaircissez et vous le redorez en l'éclairant. Ne parlons donc pas de moi, mais écrivez vous-même.

« Le mauvais jugement porté à Dunkerque est à peu près le même partout : on ne comprend guère en ces temps-ci comme en tout temps ni l'indépendance d'opinion, ni le désintéressement d'action. Le bien n'est approuvé des partis qu'autant qu'il est utile à ces partis mêmes ; mais la voix de la vérité n'a pas d'écho si cette vérité n'appartient qu'à elle-même.

« Je comprends et j'admets ce que vous disiez de ces partis et de la nécessité de pactiser avec leur existence. Oui, il faut les admettre comme fait, quand on descend à la politique d'application, mais jamais comme droit, quand on fait de la théorie politique. C'est seulement ce que j'ai fait jusqu'ici, et un écrivain ne peut pas appliquer.

« Si je suis jamais ministre ou dictateur de mon hameau j'appliquerai alors et j'admettrai cette existence et cette démesure des partis pour les conduire où nous devons tous aller.

« Votre excellent article n'est pas moins admirable que votre lettre ; il n'y aurait pas un mot à changer ; mais je doute qu'il faille l'insérer, même le cas de la démission échéant (2).

« Je ne désire plus l'élection, je me sens vieillir, et la crise politique est à mon avis ajournée à cinq ou six ans.

« J'ai écrit à M<sup>me</sup> de Coppens dans ce sens. Je ne refuserais peut-être pas par respect pour la Providence, mais je ne solliciterai plus. Je ne me sens plus la verve du courage et d'espérance qui me faisait me présenter, il y a six mois.

1. M<sup>re</sup> de Coppens lui écrivait à ce sujet :

« L'article de la *Feuille d'annonces* est excellent, Madame, comme tout ce qui sort de votre plume, et il en sera de même de celui que vous avez la bonté de destiner au *Journal de M. Wanywermhoudt*. Mon frère sera plein d'une nouvelle reconnaissance pour un intérêt si bien entendu, et si précieux pour lui, venant de vous, Madame. »

Et quelques jours après :

« Je ne veux pas, Madame, laisser partir M. de Coppens, sans qu'il vous porte cette toute expression de ma vive sensibilité pour l'admirable article que j'ai lu hier dans le *Journal de Dunkerque*. Je l'envoie à mon frère. Il voudrais qu'il eût bientôt le bonheur de le recevoir. Lui seul, madame, peut vous en remercier dignement, mais permettez du moins que je joins mon admiration et tous mes sentiments à ceux d'un je « sais » que mon frère sera pénétré... »

Lettres inédites.

2. Le lendemain même jour que son heureux concurrent songeait déjà à démissionner.

« La Chambre a tout changé dans mon esprit. Elle est comme les électeurs en arrière de nous de dix ans et je suis trop vieux pour attendre dix ans mon tour.

« Cependant je ne saurais trop vous répéter combien je suis touché de votre fidèle et inappréciable obligeance et je n'ose dire que j'en déclinerais tous les effets.

« On parle de moi pour la Pairie dans plusieurs journaux. N'en croyez rien. Je refuserais, je suis fidèle à ma logique.

« Nous sortons de la crise de Lyon plus heureusement que nous ne l'espérions. Tout est au calme ; nul drapeau ne s'est levé, parce qu'en vérité l'instinct public sent qu'il n'y en a pas à élever dans ce moment-ci. Rien ne marche, parce que rien ne peut ni ne doit marcher quand tout est abîmé sous nos pas. S'il y eut jamais *statu quo* nécessaire, c'est celui-ci. Le pays est aussi incapable d'avancer que le pouvoir de guider.

« Ce Saint-Simonisme, qui vous paraît grave et agissant, m'a paru la moindre action dans l'insurrection de Lyon. Il ne s'agissait nullement de principes abstraits, mais de cinquante centimes de plus ou de moins dans les prix. Comment pensez-vous que les populations seraient remuées par un principe, quand les classes élevées ne peuvent s'ébranler pour un principe ? Il n'y avait là que faim et soif, et injustice au fond des rapports de l'ouvrier et du fabricant ?

« Avant d'aller au Saint-Simonisme, où l'on ne peut arriver faute de route et de but, nous allons grand train à la taxe des pauvres et à l'impôt progressif : cela est évident et déplorable, mais l'égoïsme de toutes les classes, qui laissent arriver les nécessités faute d'y pourvoir, nous mène à ces violents abus que l'industrie provoque partout où elle prédomine.

« Adieu, madame. Ecrivez-nous souvent. M<sup>me</sup> de L[amartine] et M. Saulay qui ont lu aussi vos dix pages sont dans la même admiration que moi.

« Mille souvenirs à Monsieur Angebert.

« LAMARTINE (1). »

« Ecrivez-moi souvent... » Certes, M<sup>me</sup> Angebert ne demandait pas mieux car elle était fière d'être en correspondance suivie avec un homme qu'elle admirait plus qu'aucun autre. Malheureusement, le jour était proche où il allait mettre entre eux tout l'espace qui sépare la mer du Nord de la Méditerranée et des lacs de Judée, et, pendant qu'il visiterait la Turquie, la Syrie et la Palestine, elle n'aurait de ses nouvelles que par sa sœur.

M<sup>me</sup> de Coppens lui écrivait, au mois de juin 1832 :

« ... Mon frère est parti pour Marseille avec sa famille ; ils vont y passer une quinzaine de jours à faire équiper et approvisionner leur vaisseau et ils partiront pour la Turquie. J'ai reçu hier une longue

(1) Lettre inédite.

lettre de lui où il est plusieurs fois parlé de vous, Madame ; il me charge de vous adresser tous ses adieux. Me permettez-vous de répéter sa phrase ? Il dit : « ses plus tendres adieux » Il me mande qu'en effet il est beaucoup question de lui pour les élections, malgré tous ses efforts pour qu'il n'en soit rien. Il a témoigné à ses amis la peine qu'ils lui feraient en lui donnant aujourd'hui leurs voix. S'il était nommé il croit de son devoir de ne pas refuser. Tous ses projets de voyage seraient dérangés. Et d'ailleurs, s'il devait entrer à la Chambre, il préférerait que ce fût par les électeurs de ce pays-ci, avec lesquels il a plus de sympathie d'opinion qu'avec la majorité de ceux de Mâcon, libéraux à la manière du *Constitutionnel*. Il me donne beaucoup plus de détails sur tout ceci. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est *entre nous*. Nous en causerons quand j'aurai le plaisir de vous voir. Depuis mon retour : je n'ai pas fait de courses : je ne songe qu'à préserver mon fils du terrible choléra. Grâce au ciel, j'espère qu'il ne nous arrivera pas ici, déjà il n'est presque plus à Dunkerque, dit-on. Il n'a été véritablement cruel qu'à Paris, jusqu'à présent.

« Pourquoi, Madame, avoir fait venir ce volume ? Ne suis-je pas la tante de Fido (1) ? Je pouvais bien me ressentir aussi des folies de sa jeunesse ! D'ailleurs ce volume est impair. J'ai demandé l'ouvrage complet. Si je pouvais retrouver quelques-unes de vos pensées errantes encore sur les pages de M. de Maistre, je le relirais tout de suite.

« Adieu, Madame, quand une fois je commence à vous écrire il me semble que je ne puis plus finir. Que serait-ce donc si je causais avec vous dans ce petit salon où ma pensée va souvent vous trouver ?

« Recevez, madame, les hommages de M. de Coppens. Veuillez faire agréer mes compliments à M. Angebert.

« Votre très affectonnée,

« E. DE COPPENS (2). »

(1) La « tante » de Fido ! qu'est-ce à dire ? Tout simplement ceci, que le lévrier donné par Lamartine à M<sup>me</sup> Angebert s'était permis un jour de déchirer ou de salir un tome des « Soirées de Saint-Petersbourg » que M<sup>re</sup> de Coppens avait prêtée à sa maîtresse, et que celle-ci crut devoir le remplacer. On sait que Lamartine avait une prédilection marquée pour le nom de Fido et qu'il donnait des chiens à toutes ses amies. Plus tard, M<sup>me</sup> Angebert fit elle-même présent d'un fils de son lévrier à M. Didot, l'imprimeur, qui, en remerciements, lui offrit une très belle laisse en moire blanche sur laquelle il imprima ces vers :

Je dois à la Sapho nouvelle  
Un nouvel et charmant « Fido ».  
C'est le plus précieux cadeau ;  
De son père il offre un modèle  
Pour charmer le peu d'avenir  
Qu'un âge avancé me destine,  
Il m'offrira le souvenir  
D'Angebert et de Lamartine.

Cette laisse montée sur un rouleau d'ivoire est aujourd'hui en la possession de M. Léonzon le Duc.

Et M<sup>re</sup> de Lamartine écrivant à M<sup>re</sup> Angebert, en 1837 : « Une de mes amies intimes, M<sup>re</sup> Le Tissier, qui a une petite chienne que je lui ai donnée, désirerait extrêmement un mariage avec votre Fido. Seriez-vous assez bonne pour lui accorder cette faveur ?... »

(Lettre inédite).

(2) Lettre inédite.

Et au mois de septembre suivant :

Mardi matin 17 septembre [1832].

« ... J'ai beaucoup parlé de vous dans une lettre que j'ai adressée depuis peu à Constantinople, et je sais trop le plaisir que je fais à mon frère en l'assurant de votre souvenir, pour ne pas remplir la commission dont vous voulez bien me charger pour lui. En relisant il y a deux jours un passage de la dernière lettre que j'ai reçue de mon frère au moment de son départ, j'y ai vu qu'en me chargeant de vous adresser encore tous ses adieux, il me mandait de vous envoyer de «a part les vers qu'il a lus à la séance académique de Marseille (1). Je ne sais comment cette dernière partie de sa commission pour vous ne m'est jamais revenue à l'esprit ! J'en demande pardon à vous, et à mon frère surtout, mais au reste je n'aurais pu que vous faire part plus tôt de son *intention*. Quant aux vers il y a eu erreur dans l'envoi, et je crois vous avoir dit que je n'ai point reçu la petite brochure publiée par l'Académie, mais seulement un journal qui les contenait... »

Enfin, quand Lamartine perdit sa fille, c'est encore M<sup>me</sup> de Copens qui se chargea d'en informer M<sup>me</sup> Angebert.

Hondschoote, vendredi soir [janvier 1833].

« Nous venons d'apprendre, madame, les plus affligeantes nouvelles de mon frère. Il a eu l'affreux malheur de perdre sa fille, ce charmant enfant qui devait faire le bonheur de sa vie ! Il n'y a pas de termes pour exprimer une semblable douleur. Le coup qui l'a frappé est d'autant plus cruel qu'il était imprévu : l'air de Bayrouth avait paru très favorable à la santé de sa fille, il en avait été enchanté à son retour de Jérusalem, mais malheureusement les premiers jours de fraîcheur ont donné à cette pauvre petite fille une fièvre catharalle (*sic*) dont elle est morte dans le commencement de décembre.

« C'est de Mâcon que j'ai ce détail ; je sais que mes malheureux voyageurs m'ont écrit par Constantinople des lettres qui sont fort en retard.

« Ils comptaient quitter la Syrie le 1<sup>er</sup> avril et revenir par terre. Les nouvelles qu'ils ont dû recevoir d'ici dans l'intervalle auront peut-être changé quelque chose à ces projets.

« L'intérêt que vous voulez bien porter à mon frère, Madame, vous fera, j'en suis sûr, prendre part à sa douleur : aussi j'éprouve une sorte de besoin de vous instruire moi-même de ce cruel événement dont nous sommes bien vivement affligés (2). »

Les nouvelles que Lamartine avait dû recevoir de Dunkerque se rapportaient à son élection dans la circonscription de Bergues.

(1) Ces vers ont été publiés en tête du « Voyage en Orient » et plus tard dans les « Recueils ».

(2) Lettres inédites.

On sait effectivement qu'il fut élu député le 7 janvier 1833 à la suite de la démission de celui qui l'avait battu, en 1831. Il est inutile d'ajouter que l'honneur de cette victoire revenait en grande partie à M<sup>me</sup> Angebert. Aussi, dès son arrivée à Paris, Lamartine eut-il à cœur de lui en exprimer sa reconnaissance.

Paris 1<sup>er</sup> janvier 1834, rue de l'Université, 82

« Madame,

« Votre lettre m'a trouvé à mon poste mais bien incapable de l'occuper : je me réjouis néanmoins que mon instinct ait été d'accord avec celui que votre amitié pour moi vous inspirait de loin

« Je dis amitié, car je me croirais ingrat de ne pas oser le dire : je ne pourrais caractériser autrement ce sentiment de bienveillance, si spontané, si durable et si affectueux que vous m'avez témoigné depuis nos trop courtes relations. Et je le dis aussi pour avoir le droit de vous porter le même sentiment et de l'appeler par son nom.

« Je ne vous ai point écrit depuis mon malheur, parce que je ne pouvais écrire : que dire à ceux qui vous aiment ? que dire aux indifférents ? Le silence seul convient aux douleurs sans remède et sans espoir ; mais vous vous tromperiez beaucoup, si vous aviez pris ce silence pour de l'oubli ou de la froideur. Ce n'était que du désespoir et un découragement de soi-même qui dure toujours. Mais chaque fois que ma pensée se reportait en Europe vers quelques douces réminiscences, vous aviez une des meilleures parts dans mes regrets et dans mes désirs de retour :

« Je suis arrivé depuis peu de jours. Je n'ai encore été qu'une fois à la Chambre et, d'après la marche présumée de la session, je ne pense guère qu'aucune question politique de quelque importance me sollicite à la parole. Je tâcherai néanmoins dans quelques mois, et quand j'aurai sondé le sol, de parler une ou deux fois, pour la satisfaction de l'arrondissement plus que pour la mienne. A présent je ne le pourrais pas par impuissance de poitrine autant que par impuissance de talent et d'habitude.

« Nous vivons enfin depuis notre arrivée en repos et en solitude presque absolue, et ce repos et cette solitude nous étaient bien nécessaires : les cœurs malades doivent peu se remuer. Nos santés aussi vont un peu moins mal, le retour et toutes ses impressions et la multitude de rapports d'affaires et correspondances qui nous avaient accablés, les avaient brisées tout à fait. Ce qu'il nous faudrait maintenant, ce serait la société intéressante, animée, et cependant douce de quelques personnes comme vous ; mais il n'y en a pas beaucoup, s'il y en a.

« M<sup>me</sup> de Lamartine n'a pu voir jusqu'ici aucune six femme. Ne viendrez-vous pas à Paris pendant ces mois ? Nous irons bien à Hondschootet mais rapidement, mais pour peu de semaines, et Dunkerque en est si loin que cela nous promet à peine deux journées avec vous, c'est trop peu. Nous en aurions bien davantage ici.

« Essayez donc de séduire Monsieur Angebert et de le décider à vous amener. Nous vous ferions revoir tous ces jeunes talents que vous avez vu poindre à votre dernier voyage et qui continuent leur route, les uns en s'égarant, les autres en avançant. Personne plus que vous n'est digne de les apprécier et de les encourager.

« Adieu, Madame, et que cet adieu ne soit pas long. C'est le vœu que je fais pour moi dans ce triste jour de vœux où j'en ai hélas ! si peu à faire.

« AL. DE LAMARTINE (1). »

M. Angebert ne devait pas avoir besoin des séductions de sa femme pour l'amener à Paris. Sa mise à la retraite lui en fournit l'occasion toute naturelle au commencement de l'année 1835, et nous avons lu plus haut les beaux vers qu'inspira à M<sup>me</sup> Angebert son départ de Dunkerque. Nous avons vu aussi qu'à peine installée à Paris, elle avait prié Victor Cousin de lui trouver une situation en rapport avec ses goûts, et que le philosophe, prétextant qu'il n'avait de crédit que dans l'Université, lui avait donné le conseil de s'adresser plutôt à M. de Lamartine. Dès que le grand poète eut été pressenti par elle, il se mit à sa disposition dans les termes que voici :

« Madame, »

(s. d.)

« Je serai à Paris dans huit jours et bien heureux de contribuer à vous ouvrir une carrière où, toute politesse à part, vous êtes destinée à recueillir une si juste gloire.

« Je ne peux écrire à M. Allet (?) parce qu'il me demande plusieurs choses en ce moment lui-même que je ne puis faire, et je ne pourrais mêler des sollicitations à des refus. Mais nous chercherons quelqu'un.

« Si je n'étais pas si surchargé que je n'ai pas une minute à moi, à ma vie à ma pensée, je m'offrirais moi-même.

« J'espère que les motifs que vous donnez à votre isolement ne seront pas si valables dans l'avenir, et vous pouvez être bien certaine que personne n'appréciera autant que moi ce qu'il y a de solide et de brillant et de bon sens dans une personne qui n'a que dévouement pour les autres et abnégation pour elle-même.

« Agrérez, madame, et faites agréer, je vous prie, mes respectueux souvenirs à Monsieur Angebert.

« LAMARTINE (2). »

Mais malgré tout son talent et les bons offices de Lamartine (3), M<sup>me</sup> Angebert ne réussit à rien, et je suis presque tenté de dire que

(1) Lettre inédite.

(2) Lettre inédite.

(3) Il lui écrivait alors : « J'ai lu l'admirable article et j'y trouve bien plus d'amitié que de justice, mais qui est-ce qui a le cœur fort contre une partialité dont il est l'objet ? Je chercherai quelque journal bienveillant mais je n'en ai guère.

« J'avais bien fait votre commission et même remis un mot d'introduction pour vous au directeur de « la France littéraire ». Ne l'avez-vous donc pas vu ?

ce fut heureux pour elle. Toutes les âmes bien nées ont une vocation irrésistible. Celle de M<sup>me</sup> Angebert, comme le lui disait Lamartine, était de se dévouer avant tout aux autres. Libre, elle continua à Paris son œuvre d'abnégation et de dévouement sous les auspices et la direction de la femme du grand poète..... 1

Cependant il vint un jour où M<sup>me</sup> Angebert se vit obligée de fausser compagnie à la fondatrice de l'œuvre des libérées de Saint-Lazare. Elle était affligée d'une surdité précoce qui avait fini par lui rendre très difficile l'usage du monde. En 1848, elle prétextait de cette infirmité pour quitter Paris, et elle alla habiter Provins où elle avait passé une partie de sa jeunesse.

Mais ce n'était pas la seule raison de sa brusque retraite. En dehors de la pension militaire de son mari, elle n'avait pas assez de fortune pour faire face aux exigences de ses relations de société, et M. Angebert qui avait près de soixante-dix ans supportait malaisément les servitudes, nouvelles pour lui, de la vie parisienne. Elle se dit qu'en province ils vivraient plus largement, plus tranquillement, et tout cela réuni fut cause qu'ils vinrent s'établir définitivement dans la petite cité, chère à Hégésippe Moreau. Mais, en artiste qu'elle était, M<sup>me</sup> Angebert se garda bien de prendre une maison dans la basse ville, au milieu des bourgeois et des boutiquiers. Elle en acheta une dans le vieux cloître de Saint-Quiriace, à l'ombre de la tour de César, derrière les murailles de Thibault de Champagne qui font au Provins du moyen âge une ceinture si pittoresque (2). — Et elle y eut tout de suite sa

\* Je le verrai encore et serai bien heureux de servir d'intermédiaire entre vous et un organe que je trouverais digne de vous.

\* Permettez-moi de vous adresser « Jocelyn », qui vous appartient à double titre puisque vous avez daigné l'aimer et le faire aimer à d'autres. Son père en a la reconnaissance de tout père dont on caresse l'enfant.

« Lamartine ».

(Lettre inédite).

(1) Ici toute une correspondance inédite de M<sup>me</sup> de Lamartine que nos lecteurs trouveront dans les « Amitiés de Lamartine ».

(2) Elle a dit dans une charmante poésie intitulée « Souvenance », datée du 12 juillet 1851, et qu'elle signa Une ermite :

J'habite la montagne  
Qui domine Provins  
Où Thibaut de Champagne  
Grava (a) ses doux refrains.  
La Tour et le vieux Temple  
Abriment mon séjour :  
Et de là je contemple  
Le vallon, mon amour.

(a) On vit pendant plusieurs siècles les chansons de Thibaut de Champagne écrites sur une muraille de son palais de Provins. (Note de M. Rogeron).

petite cour composée des rares intellectuels du pays. De ce nombre étaient le docteur Michelin, l'ami des livres et des pauvres : M. de Bournais ; le père d'André Lefèvre, traducteur de Lucrèce ; Bourquelot, qui connaissait Provins comme personne ; le poète académicien Lebrun qui habitait tout près d'elle, et le chevalier Baculard d'Arnaud, vieil original qui portait toujours des gants jaunes avec revers à la crispin, une longue redingote marron, pincée à la taille, un chapeau haut de forme avec ruban à boucle et une canne à pomme d'argent. Le chevalier de Baculard était le fils de l'ami du grand Frédéric, de Voltaire et de Rousseau, qui fut le protecteur de Gilbert. Quand il mourut, en 1853, sa veuve, qui avait des sentiments religieux et n'appelait jamais Voltaire que « ce polisson », ne voulut pas garder les lettres que son beau-père avait reçues de l'auteur de *la Pucelle*. Elles les donna aux Dames Célestines, de Provins, qui pour les purifier les accrochèrent dans les cabinets d'aisances. C'est là que le docteur Michelin, informé à temps, les retrouva presque toutes... On devine tout ce que ce petit cercle de savants de province mettait d'agrément dans la vie plutôt monotone de la recluse de Saint-Quiriace. Et je n'ai pas dit que de temps en temps elle recevait la visite de Charles Lenient, cet autre Provinois, de Pierre Dupont qui, ayant été élevé à Provins y avait gardé un pied-à-terre, et de Théodore de Banville qui venait y voir sa mère, remariée en secondes noces avec un officier de marine du nom de Delaire des Girauds. L'album de M<sup>me</sup> Angebert a conservé la trace aimable de leur bienvenue à tous les deux. En 1843, Théodore de Banville qui déjà lui avait dédié une jolie pièce de ses *Cariatides*, y écrivait les vers suivants :

Hier, je répétais en moi-même, Madame,  
 Vos vers si pleins de calme et de ravissement,  
 Et j'ai senti, bercé par cette fraîcheur d'âme,  
 Mon cœur triste parfois s'émouvoir doucement.

Car votre poésie est embaumée, et pleine  
 De zéphyrs murmurants et de chansons d'oiseaux  
 Retraite dans les bois ou ruisseau dans la plaine,  
 On voit frémir sa feuille et trembler ses roseaux.

Pour les esprits souffrants elle a la fleur pâlie  
 Que nous aütres surtout, poètes, nous aimons :  
 Cette fleur des beaux soirs c'est la mélancolie  
 Et son parfum lointain de la mer et des monts

Femme, vous enchantez comme un cygne suprême,  
 Et pourtant devant vous, vous avez de longs jours  
 Car on est jeune encore quand on rêve et qu'on aime :  
 Vous rêverez longtemps et vous aimez toujours !

Mais ne nous parlez pas de suivre nos chimères ;  
 C'est à vous de monter les cordes à leurs tons,  
 Notre âme est encor vide et nos chants éphémères :  
 Nous sommes recueillis et nous vous écoutons !

Chantez, nous porterons dans nos cœurs, blanches urnes,  
 Tous ces vers que pour nous votre voix assembla.  
 Comme ce miel divin que, ceintes de cothurnes,  
 Portaient au temps passé, les vierges de l'Hybla.

Ou bien, si quelquefois le torrent qui s'écoule,  
 Troublant pour un moment notre calme profond,  
 Nous jette loin de vous sur les pas de la foule  
 Dans le tumulte sourd des choses qui se font.

Pensifs, nous jetterons à ce chant qui soupire  
 Ce regard plein d'envie et de regrets confus  
 Que jetait autrefois Mélébée à Tityre,  
 Modulant ses chansons sous les hêtres touffus.

Et Pierre Dupont, le 11 mars de la même année, y écrivait à la suite :

Rangés autour de vous, les paupières baissées,  
 Nous écoutons, Madame, et toutes nos pensées  
 Sur le sol de nos cœurs tombent comme un grain ;  
 Mais nos cœurs ne sont pas tous préparés de même ;  
 Dans l'un germe et fleurit ce que votre cœur sème,  
 L'autre ne produit pas, c'est une âme d'airain,  
 Et d'un airain si dur que rien ne peut la fondre ;  
 Dieu m'est témoin pourtant que je voudrais répondre  
 Par quelques humbles chants à vos chants inspirés...  
 Théodore vous rend cent pour un... à grand'peine,  
 Je vous rends un seul vers pour cette strophe pleine,  
 Où vous m'élevez trop au moins de dix degrés.  
 Quand le temps qui fait seul les grandes renommées,  
 Donnera plus de prix aux rimes embaumées  
 Que mon ami vous offre au-dessous de ces vers,  
 Vous direz en voyant mes pauvres fleurs fanées :  
 « Oh ! je ne pensais pas que deux ou trois années  
 « Feraient de ces amis les destins si divers ! »

Cela prouve que M<sup>me</sup> Angebert était restée fidèle à la poésie.

Mais comme tous les poètes de sentiment elle chantait surtout quand elle avait envie de pleurer.

Car, toujours triste et vive  
 Passant du rire aux pleurs  
 Mon âme sensitive  
 A connu les douleurs (1).

C'est ainsi qu'en 1858, lorsque les amis de Lamartine, alarmés de sa détresse, organisèrent à son profit une souscription nationale, elle fit appel à la générosité des lecteurs de la *Feuille de Provins* par ces vers, les plus beaux sans contredit que lui ait inspirés son cœur :

Provins, le 2 juin 1858.

A M. DE LAMARTINE

Jadis, à Béthanie, on vit une humble femme  
 Répandre des parfums sur les pieds du Sauveur ;  
 Sur les tiens aujourd'hui je viens avec mon âme  
 Répandre ma douleur.

A tes destins jamais je ne fus étrangère :  
 Dans les échos, dans l'air, je recueillis ta voix ;  
 Je te suivais de loin. J'ai gravi ton calvaire.  
 J'ai pleuré sur ta croix.

Eh ! n'es-tu pas celui dont la lyre divine  
 A ma raison naissante a révélé les cieux ?...  
 Dans ta couronne alors il n'était point d'épine  
 Sur ton front radieux !

Tu chantais l'amour pur... Rappelez-vous, ô Femmes !  
 Le saint enthousiasme et les jeunes ferveurs.  
 Nos cheveux ont blanchi... N'avons-nous plus nos âmes ?  
 N'avons-nous plus nos cœurs ?

Et ne viendrons-nous pas acquitter à l'automne  
 La dette du printemps ? Au pieux rendez-vous  
 N'apporterons-nous pas cette sublime aumône  
 Qu'il faut faire à genoux ?

Ah ! laissons les partis contester son salaire,  
 Chacun suivant son culte ou suivant son dessein  
 Nous, sachons seulement qu'au glaive populaire  
 Il dévoua son sein.

(1) « Souvenance ».

Femmes, entendez-moi ; la France nous contemple !  
 Venez, et sur vos pas les cœurs aimants viendront.  
 D'un sympathique élan léguez l'heureux exemple  
 Aux âges qui suivront.

Toi, peuple qu'il servit, qu'il aimait et qu'il aime,  
 Tu n'outrageras pas sa gloire et sa vertu ;  
 Tu ne lui diras pas, en invoquant Barème :  
 Que ne calculais-tu ?

Il n'aurait pas versé ces torrents d'harmonie.  
 Tant de vie et d'amour, s'il avait mieux compté.  
 Se prodiguer sans fin, n'est-ce pas du génie  
 La noble infirmité ?

Vous tous qu'il secourut, qu'il accueillit en frère,  
 Vous, qui savez si bien où tomba son trésor,  
 De ses *profusions* dévoilez le mystère ;  
 Qu'a-t-il fait de son or ?

Répondez ! hâtez-vous.. Témoigne pour toi-même  
 Foule reconnaissante, en témoignant pour Lui.  
 N'attends pas que, brisé dans un effort suprême,  
 Son dernier jour ait lui !

Ah ! comme je comprends qu'après avoir lu ces stances, Lamartine ait écrit à leur auteur :

« Madame et amie, quel plaisir de retrouver ce nom chéri des beaux jours et ce cœur intarissable, toujours le lendemain à la même place que la veille, comme la lampe qui ne s'éteint pas (1) ! »

M<sup>me</sup> Angebert n'était pas en effet de ces âmes vulgaires qui abandonnent leurs amis dans le malheur. Elle aurait donné tout ce qu'elle possédait pour sauver le patrimoine de Lamartine, pour empêcher que ses terres de Milly et de Saint-Point fussent vendues. Déjà, en 1856, quand il fit paraître ses *Entretiens de littérature*, elle avait été une des premières à y souscrire, et, comme Anaïs Ségalas et deux ou trois autres amies fidèles, elle avait battu tout le pays pour lui recruter des abonnés. Et jamais elle ne trouva qu'il frappait trop souvent à sa bourse. Elle s'estimait payée largement de ses légers sacrifices par le regard attendri qu'il laissait tomber sur elle du haut de sa croix. Quand il mourut, elle l'ensevelit pieusement dans le fond de son cœur, en regrettant de n'avoir pu recueillir son dernier souffle. Et la lampe du souve-

(1) Lettre inédite.

nir qu'elle entretenait devant sa noble et chère image ne cessa de brûler que le jour où elle rejoignit dans le cimetière de Provins le compagnon de sa vie, mort trente ans avant elle.

Elle repose à côté de M. Angebert, depuis le 14 novembre 1880, sous une modeste pierre tombale où, maintenant que l'on sait ce qu'elle fut, on devrait graver au-dessous de son nom, cette courte épitaphe qui résume toute sa vie :

CI-GIT

UNE AMIE DE LAMARTINE

C'est, en effet, son plus beau titre de gloire.

Léon SÉCHÉ.

---

# LES PREMIERS TEXTES IMPRIMÉS

## de la " Réponse à Némésis "

---

M. Léon Séché a donné ici même (1), d'après les manuscrits, la version primitive, avec ses variantes, de la *Réponse à Némésis*. Grâce à ces précieux documents, nous pouvons remonter sinon jusqu'à la conception même de la réplique à Barthélemy, du moins jusqu'à la première ébauche où la pensée du poète ait pris corps. Mais l'histoire de ce célèbre morceau ne serait pas complète, si l'on ne tenait compte de deux textes imprimés, qui ménagent la transition entre les leçons fournies par M. Léon Séché et la leçon définitive.

La première se trouve dans le journal *L'Avenir* du 20 juillet 1831. C'est là, en effet, que la pièce a paru pour la première fois. Il est intéressant de rappeler qu'elle a été publiée dans *L'Avenir*, et qu'elle y a été publiée par Lamartine lui-même. On sait avec quelle sympathie le journal de Lamennais accueillait et signalait les œuvres des maîtres de la littérature nouvelle, la *Notre-Dame* de Victor Hugo, la *Maréchale d'Ancre* et le *Paris d'A.* de Vigny (2). A plus forte raison y professait-on l'admiration la plus vive pour l'auteur des *Harmonies poétiques et religieuses*, pour le « poète catholique » dont les vers faisaient écho aux pensées de l'auteur de *l'Essai sur l'Indifférence*. Lamartine, de son côté, se sentait en communion d'idées avec l'école catholique libérale, et sans s'affilier exclusivement au parti, il choisissait volontiers comme intermédiaire entre le public et lui le journal qui en soutenait la cause. *L'Avenir* publia dans son numéro du 14 décembre 1830 la grande pièce *Contre la peine de mort* ; et, quand Lamartine eut décidé de se jeter dans la mêlée politique pour y défendre « la grande, la salutaire idée sur laquelle nous voulons tout fonder, la liberté », l'organe catholique devint son moniteur tout au moins officieux. C'est là que parurent successivement la première

(1) Voir les « Annales » de mai-juin 1911 .

(2) Voir l'« Avenir » des 11 et 28 avril 1831 ; des 15 avril, 3 mai et 28 juin de la même année.

annonce de sa candidature, sa profession de foi, la lettre à la *Quotidienne* où l'ancien fonctionnaire de la Restauration expliquait sa position et justifiait son attitude à l'égard du régime déchu et du gouvernement nouveau. Une fois la campagne électorale terminée, il était naturel et juste que le journal qui avait aidé Lamartine à la mener fût chargé, en récompense, d'imprimer dans ses colonnes cette *Réponse à Némésis* qui en était l'épilogue (1).

La pièce est précédée de la note suivante :

« M. de Lamartine nous a fait l'honneur de nous adresser les vers qu'on va lire. Ils serviront de réponse aux attaques que M. Barthélemy avait cru devoir lancer contre l'auteur des *Harmonies* dans l'un des derniers numéros de la *Némésis*. M. Barthélemy lui demandait, à l'occasion de sa candidature dans le Nord, ce qu'il avait fait pour la liberté. On verra ce que le poète catholique lui a répondu. »

Bien que le texte qui suit porte la même date que l'un des manuscrits utilisés par M. Léon Séché (12 juillet 1831), il a été évidemment, entre le 12 et le 20, repris et sensiblement retouché. Sans être encore absolument conforme à la rédaction définitive, il s'en rapproche considérablement. On a pu voir par les manuscrits combien Lamartine avait eu de peine à mettre sur pied ses deux premières strophes. C'est qu'il voulait aller contre son génie. Il s'appliquait à faire du virulent et du trivial, à la façon des *Iambes* de Barbier, si admirés alors. En dépit de ses efforts, il n'arrivait pas à s'encaniller. Il finit par y renoncer. Il se contenta d'être lui-même, sauf à aiguïser d'une pointe de hauteur et d'amertume l'éloquence ample et généreuse qui était son langage naturel.

La première strophe est déjà telle qu'on peut la lire dans la version définitive, à une différence près, mais insignifiante : *pas* pour *point* au cinquième vers. Mais la seconde offre des variantes assez importantes pour qu'il soit nécessaire de la citer en entier, en soulignant les leçons qui ne se retrouvent pas dans le texte actuel :

D'implacables serpents je ne l'ai point coiffée ;  
 Je ne l'ai pas menée, une verge à la main,  
 Injuriant la gloire avec le luth d'Orphée,  
*Trainer les noms faneur aux ruisseaux du chemin !*  
 Prostituant ses vers *aux haines de la rue*,  
 Je n'ai pas arraché la prêtresse au saint lieu ;  
 A la *dérision* je ne l'ai pas vendue,  
 Comme *Judas* vendit son Dieu !

1 Sur les rapports de Lamartine avec le journal l'« Avenir », voir Chr. Maréchal, « Lamennais et Lamartine », Paris, 1907, p. 199 et suiv.

La leçon des manuscrits, pour ce dernier vers, donne *Juda*. Il ne s'agit pas là d'une simple variante orthographique. Lamartine a hésité entre deux sens : le peuple infidèle à son Dieu, et le disciple traître à son maître. Le second pouvait avoir, par allusion à Barthélemy un caractère de personnalité insultante que Lamartine a tenu à effacer. Il est revenu au premier, en substituant, pour prévenir toute équivoque, *Sion à Juda*.

Les strophes suivantes, de la 3<sup>me</sup> à la 7<sup>me</sup> inclusivement, particulièrement bien venues dans l'original, n'ont pas été retouchées. Remarquons toutefois que c'est le texte de l'*Avenir* qui introduit au 4<sup>me</sup> vers de la strophe III, la leçon définitive :

Dont la terre eût blessé la tendre nudité.

De la strophe VIII<sup>e</sup> à la strophe XIV<sup>e</sup> et dernière, le texte imprimé reproduit assez fidèlement celui des manuscrits. Je signale rapidement les rares divergences qu'il présente avec lui, afin que le lecteur puisse faire lui-même la comparaison, s'il le juge à propos :

Strophe VIII, v. 2 : *un sang d'Ilote* ; v. 5 : *des Séjans*.

St. IX, v. 4.

Que les pavés vainqueurs sont ses premiers autels.

St. X, v. 8. le poète s'arrête décidément à la seconde des deux leçons fournies par les manuscrits :

Aux élus de la liberté.

St. XI, v. 2 : *ni devant tes dédains* ; v. 7 : *Jéhova* ; v. 8 : *des fers, ou de la mort*.

St. XII, v. 1 : *que ces tyrans divers* ; v. 3 : *salissent la boue* ; v. 8. avec une faute d'impression :

Où fut le plus libre de nous deux ?

St. XIII, v. 1 : *Dieu* ; v. 3 et 4 :

Chasse de son parvis que la peur déshonore  
La vengeance et la mort, gardiennes des enfers !

St. XIV, v. 2 :

Et ta main, *déplorant* le son qu'elle a tiré :

V. 7 :

Car je *sais* que le temps est fidèle au génie.

Quelques jours plus tard, dans sa livraison du 30 juillet 1831, le *Mercury de France au XIX<sup>e</sup> siècle* insérait la pièce de Barthélemy (*A. M. de Lamartine, candidat aux élections de Toulon et de Dunkerque*) et la réponse de Lamartine (*A Némésis*). Reproduction purement documentaire et peut-être même sans l'aveu des auteurs de deux poèmes à l'ordre du jour. Le texte, pour ce qui regarde Lamartine, est le texte de l'*Avenir*, littéralement transcrit, sauf la faute d'impression de la strophe XII. Cette rédaction, nous l'avons déjà dit, se rapproche beaucoup de la rédaction définitive. Il y a cependant, entre les deux, un intermédiaire encore. Au mois d'août 1831, un recueil catholique, le *Correspondant, journal religieux, patriotique, philosophique et littéraire*, rédigé sous l'influence et selon les principes de Lamennais par MM. de Carné, de Cazalès, Foisset, etc., publiait une nouvelle version de la *Réponse à Némésis*. Cette fois, à cinq vers près, c'est le texte *ne varietur*.

De ces cinq vers, deux (strophe II, v. 4, et str. IX, v. 4) conservent la leçon des manuscrits :

Traîner les noms fameux aux ruisseaux du chemin !

et

Que les pavés vainqueurs sont ses premiers autels.

Le troisième (str. IV, v. 6) introduit une légère variante, qui n'a pas subsisté dans l'état définitif :

Tu peux sans le ternir *lui* reprocher cet or.

Les deux autres sont les deux derniers vers. Comme il avait eu de la peine à entrer en matière, Lamartine en avait eu aussi à conclure. Sur le sens de son « mot de la fin », il n'avait pas eu une hésitation : il promettait l'oubli à l'insulte et à l'insulteur :

Moi j'aurai bu cent fois l'amère calomnie  
Sans que ma lèvre même en garde un souvenir.

Un oubli dédaigneux, d'ailleurs, comme il sied au grand homme injurié :

Car je sens que le temps est fidèle au génie,  
Et mon cœur croit à l'avenir (1).

La tecon imprimée par le journal de Lamennais ne diffère de celle-ci que par un monosyllabe ; mais combien ce monosyllabe est expressif ! et comme on y sent croître d'un degré au moins la confiance en soi-même et le légitime orgueil :

Car je *sais* que le temps est fidèle au génie,  
Et mon cœur croit à l'avenir.

Lamartine jurea-t-il, bien à tort, du reste, qu'il était allé trop loin ? ou quelque conseiller timoré le lui suggéra-t-il ? En tous cas, dans le texte du *Correspondant*, ces deux vers ont été remplacés par le distique assez mal venu que voici :

Car plus la mer du siècle a de vents et d'écume,  
Mieux nous voguons vers l'avenir.

Ce n'est qu'à la quatrième reprise que Lamartine trouva enfin les deux admirables vers où il a donné de sa nature morale et poétique la définition la plus simple et la plus profonde à la fois :

Car mon âme est un feu qui brûle et qui parfume  
Ce qu'on jette pour la ternir.

On accuse volontiers Lamartine de n'avoir pas corrigé ses vers. Ces quelques gloses sur le texte de la *Réponse à Némésis* n'auront pas été tout à fait inutiles, si elles contribuent, conjointement avec les variantes manuscrites publiées par M. Léon Séché, à donner au contraire l'impression que Lamartine, au moins à cette époque de sa carrière littéraire, revoyait ses ouvrages avec le soin que doit y apporter tout écrivain digne de ce nom, qu'il retouchait plusieurs fois au besoin ses poésies, et qu'il les retouchait heureusement.

Edmond ESTÈVE.

1. Texte des manuscrits.

# V A R I A

---

## I

### MADAME DE STAEL AMOUREUSE

---

Jamais peut-être les visiteurs anglais n'ont été plus nombreux en France qu'aux environs de 1803, pendant l'année qui a suivi la signature de la paix d'Amiens. Chacun était curieux de voir à la fois l'incroyable jeune Corse qui avait brusquement mis fin au drame révolutionnaire et toutes les traces qu'avait laissées derrière soi cette Révolution elle-même, dont les journaux anglais depuis dix ans, n'avaient pas cessé d'exagérer à plaisir la fureur dévastatrice. Mais chacun de ces voyageurs d'outre-Manche voulait aussi profiter de son séjour chez nous pour s'initier ou pour s'entraîner à la pratique familière de notre langue ; et c'est ainsi que le château de Coppet, en particulier, se trouvait rempli tous les jours de « pèlerins » anglais de tout âge et de toute condition, désireux de parfaire leur éducation française auprès de l'illustre femme de lettres que l'Europe entière s'accordait alors à considérer comme exerçant, dans le domaine du beau style et du génie littéraire, une autorité pour le moins égale à celle du Premier Consul dans la sphère du génie politique et guerrier.

Parmi ces hôtes de Coppet figurait notamment, vers le milieu de l'année 1803, un groupe de trois jeunes Écossais qui tous, à des degrés divers, étaient destinés à jouer un rôle dans l'existence intime et jusque dans l'œuvre poétique de Mme de Staël. Il y avait là d'abord un certain Mac Culloch qui tout de suite s'était pris d'un amour passionné pour l'auteur de *Delphine*. « Si vous revenez à Coppet, écrivait Mme de Staël à l'un des deux autres membres du trio écossais, M. Mac Culloch partira ; et c'est en vérité un grand service que vous nous rendrez à tous les deux, car il a quelque chose d'extraordinaire qui m'effraye. Je vous ai dit une fois que les hommes aimaient d'autant plus qu'ils n'étaient pas aimés : je crois cette triste réflexion vraie ». Et pareillement

le second des trois visiteurs, un jeune médecin d'Edimbourg appelé Robertson, n'avait point tardé à devenir amoureux de son illustre hôtesse ; mais celui-là ne semble pas avoir apporté à ce sentiment l'ardeur farouche qui « effrayait » Mme de Staël chez l'« extraordinaire » Mac Culloch, soit que son cœur fut naturellement plus tranquille, ou peut-être que l'accueil fait à ses hommages — suivant le principe énoncé tout à l'heure par Mme de Staël — ne lui eût pas fourni autant d'occasions de pousser sa tendresse jusqu'au paroxysme. La vérité est même que, d'abord, c'est lui qui paraît avoir produit sur l'âme éminemment « sensible » de Mme de Staël l'impression la plus forte et la plus charmante, à tel point qu'ayant quitté Coppet après un séjour de plusieurs semaines, il n'avait point tardé à y revenir — sauf pour lui à s'apercevoir alors que désormais une autre image avait remplacé la sienne dans le souvenir de sa chère idole.

Aussi bien est-ce encore Mme de Staël qui va nous renseigner elle-même sur cet épisode passager du roman de sa vie. « J'avais pris pour Robertson une vive et profonde amitié, écrit-elle le 22 juillet 1803, et tout ce qu'il m'avait montré de sentiment m'avait presque persuadée qu'un homme pouvait être capable d'une sensibilité telle que je la veux pour donner en échange celle que je puis éprouver. Heureusement, une idée confuse que Robertson était mobile, et qu'il s'exagérait lui-même ses sentiments pour moi, a retenu mon cœur, que j'étais prête à lier à lui pour toujours ».

Ces phrases, comme celles qu'on a lues plus haut sur Mac Culloch, sont extraites de lettres adressées par Mme de Staël au troisième des jeunes hôtes écossais reçus par elle au château de Coppet en mai et juin 1803 : et c'est également dans une des deux lettres susdites qu'après avoir fait à son correspondant l'aveu de sa déception au sujet de Robertson, elle lui laisse entrevoir la cause véritable de sa froideur présente à l'égard du médecin d'Edimbourg. « J'ai une telle estime pour votre caractère, écrit-elle à ce troisième hôte, j'ai si profondément senti que, si vous m'aviez aimée, je vous aurais aimé, que je vous montre sans aucune crainte ce que toute autre femme cacherait ». Aucun doute d'ailleurs ne nous est possible sur l'espèce de revirement qui s'est produit là dans le cœur de Mme de Staël. On plut tout porte à croire que, dès le premier jour, l'affection qu'elle s'est imaginé découvrir en soi pour Robertson avait en réalité pour unique objet le compagnon et ami de celui-ci, cet irrésistible

jeune lord John Campbell à qui la châtelaine de Coppet va maintenant écrire presque tous les jours, s'appliquant avec une tendresse et une éloquence singulières à le rappeler près de soi, ou du moins à lui communiquer un peu de la passion amoureuse dont elle est remplie.

Lord John Campbell était en 1803 un jeune garçon de vingt-cinq ans, dont les portraits font songer à ces gracieuses figures de jeunes seigneurs anglais que nous montrent certains des plus fameux chefs-d'œuvre de Van Dyck. Après s'être naguère galamment battu contre les troupes françaises dans les Pays-Bas, il était arrivé à Paris le 21 février 1803, et n'avait pas manqué de se faire présenter au Premier Consul, ainsi qu'à Talleyrand et aux autres personnages importants du jour. Ses lettres à son père, le duc d'Argyll, abondent en croquis instructifs du genre de celui-ci :

A trois heures, nous fûmes admis au lever du Premier Consul. Un cercle se forme aussitôt autour du salon ; les trois consuls se tiennent devant la cheminée, Bonaparte au milieu. Dès que tout le monde est rassemblé, Bonaparte commence à s'entretenir avec les personnes les plus proches de lui, et fait ainsi le tour de la salle, tout à fait comme le roi chez nous. J'étais placé dans son voisinage, et ai eu parfaitement l'occasion de l'examiner. Il a les cheveux coupés courts, et d'un brun foncé. La forme de sa tête n'est pas sans rappeler la mienne. Ses yeux sont d'un gris clair, avec peu de cils ; les sourcils font une saillie assez forte, mais moins forte que sur les bustes que nous avons vus à Londres. Le nez est grand et proéminent, mais n'a pas non plus cette brusque montée, au milieu, qui se voit dans ses bustes. Le teint est étrangement sombre ; la barbe très brune, mais peu fournie, et apparemment non rasée de frais. Ses dents sont très belles, et quand il rit ou sourit, l'expression de son visage est tout à fait charmante. Ses membres sont frêles, mais réguliers et bien découpés. Il était vêtu de la robe consulaire, qui est d'un velours cramoisi richement brodé, avec culotte blanche et bas de soie. Après avoir fait le tour du cercle, il s'est placé de nouveau entre Cambacérès et Lebrun, et a fait trois saluts de congé, sur quoi tout le monde s'est retiré.

« Mais il faut que je me hâte de me mettre au lit, car un cruel professeur de français doit m'attaquer demain matin dès sept heures ! » ajoutait le jeune lord, tout de suite après le récit qu'on vient de lire. Comment ne pas supposer que celui-là aussi, plus encore que les autres, aura été conduit à Coppet par le désir de poursuivre brillamment auprès de l'auteur de *l'Allemagne* les leçons inaugurées à Paris en compagnie de son « cruel professeur de français » ? Toujours est-il que nous le retrouvons ensuite ins-

tallé au château de Mme de Staël, dont il partage les bonnes grâces avec son compatriote et ami Robertson, au grand désespoir de l'« effrayant » Mac Culloch. Et puis, vers la fin de juin, un petit événement a lieu qui force tout d'un coup son aimable hôtesse à se rendre compte de la place occupée désormais, au fond de son cœur, par le beau jeune homme qu'elle croyait n'être que son ami. Avant de quitter la Suisse, John Campbell a désiré voir l'île du lac de Bienna immortalisée par le séjour de Jean-Jacques Rousseau ; et Mme de Staël l'a accompagné dans cette excursion ; et lorsque, le lendemain, elle s'est séparée de lui au bureau de poste d'Yverdon, voici que la pauvre femme a constaté qu'elle l'aimait et ne pouvait plus vivre loin de lui !

De là une série de lettres, en vérité presque quotidiennes, et qui toutes mériteraient d'être reproduites, avec l'admirable passion de leur accent et leur éminente portée documentaire. Elles viennent de nous être révélées par le présent duc d'Argyll, petit-fils de lord John Campbell, mais malheureusement sous une forme assez défectueuse, tandis qu'il aurait été facile de les classer suivant l'ordre réel de leurs dates, et en évitant maintes erreurs dans la courte introduction dont elles sont précédées.

Ce sont incontestablement des lettres d'amour, ainsi que suffiraient à le prouver ces mots de l'une des premières d'entre elles : « J'ai profondément senti que si vous m'aviez aimée, je vous aurais aimé ! » Mais au lieu de révenir et d'insister sur cet aveu, dont elle-même a compris bientôt la témérité, Mme de Staël emploie presque entièrement toutes les lettres suivantes à essayer d'obtenir que lord John Campbell veuille bien retourner auprès d'elle. « Revenez à Lausanne, écrit-elle le 9 juillet ; nous nous ferons des ressources de promenade et d'occupation, et j'espère que, tous les jours plus accoutumé à moi, mon amitié aura pour vous autant de charme que la vôtre en a pour moi ». Le 12 juillet, elle lui démontre que « la raison » et « son propre intérêt » exigent son retour. Mais bientôt le véritable motif de sa requête transparait de nouveau : « Je sens encore plus vivement, depuis votre départ, quelle différence il y a pour mon esprit et mon cœur entre votre société et toutes les autres ».

De jour en jour, la prière devient plus pressante, le ton des lettres s'échauffe, leur fréquence s'accroît : à partir du 22 juillet, Mme de Staël ne laisse plus partir une poste sans envoyer au jeune lord de longues pages les plus touchantes du monde. Puisque lord John Campbell ne semble pas vouloir revenir en Suisse,

c'est elle, son amie, qui s'offre désormais à aller le rejoindre, en Allemagne, en Ecosse, en tout lieu où il daignera l'accueillir près de soi. « Encore un dernier plan pour nous revoir — écrit-elle le 22 juillet — et qui me semble celui-là, sans aucun genre d'inconvénient ! J'ai divers motifs ou divers prétextes pour aller à Stuttgart ; pourquoi ne me donneriez-vous pas quelques jours dans une ville agréable, et assez curieuse à ce qu'on dit ? » Puis, en post-scriptum, elle propose Constance, « qui est sur le bord d'un lac plus beau que celui de Genève ». Et elle ajoutè : « Ah ! mon Dieu, que je suis longue dans mes lettres, développée, ennuyeuse ! Mais j'ai tant d'envie de réussir que je crains toujours d'avoir oublié une raison qui serait bonne ! » Le 23 juillet : « Mon âme, naturellement agitée, n'a trouvé du calme qu'après de vous. Dix ans de révolution m'avaient fait mépriser les hommes, et vous m'avez rendu ce que j'éprouvais à vingt ans, l'estime et la confiance... Il me reste un dernier espoir : c'est que vous acceptiez la proposition que je vous ai faite d'un rendez-vous en Allemagne avant votre fatale embarcation.... Il y a des trésors dans votre âme que je vous découvrirai à vous-même, et vous redeviendrez heureux en sentant mieux tout ce que vous valez ». Le 24 juillet : « Décidez, et simplement écrivez le nom de la ville et la date du jour : j'y serai ».

Plus tard encore, c'est à Vienne, à Venise, à Stockholm, que Mme de Staël s'offre à rejoindre son ami. Découvre-t-elle qu'il est rentré en Angleterre : elle est prête à « aller le chercher », tout en continuant à lui représenter le bonheur qu'elle aurait à le revoir en Suisse. La dernière lettre est du 27 juin 1804 : « Ah ! mon cher lord, il y a un an que j'étais avec vous, un an que j'étais heureuse, et ma vie est foudroyée... Je mènerai mon fils à Edimbourg l'année prochaine ; c'est mon projet, mais si vous veniez ici, je ne pourrais pas me résoudre à n'y pas être. Il faut que je vous revoie ! »

Et lui, le beau jeune lord, comment répond-il à tant de tendresse et de sollicitude ? Ses lettres à Mme de Staël nous sont inconnues ; et la seule allusion qu'y fasse l'auteur de *Delphine* est pour nous apprendre que lord John Campbell, dans une de ses lettres, lui a cité ce vers français : *Ils sont passés, ces jours de fête !* Mais nous devinons sans peine, au travers des plaintes discrètes de Mme de Staël, que les réponses du jeune Anglais sont à la fois très rares et très froides, attestant plus d'ennui que de satisfaction en présence d'une amitié aussi « agitée ». Au reste,

n'avait-il pas dit un jour à Coppet, devant Mme de Staël, « qu'il s'ennuyait partout et avec tout le monde » ? Volontiers, je me le représente, après son retour en Angleterre, confiant à ses amis de club combien il déplore la malheureuse idée qu'il a eue de venir s'instruire à Coppet des derniers secrets du beau langage français. Il est vrai que plus tard, lorsqu'aura paru le roman de *Corinne*, lord John Campbell goûtera la joie de pouvoir affirmer à son entourage — tradition conservée aujourd'hui encore dans sa famille — que c'est lui qui a servi de modèle pour le personnage du jeune et charmant Nelville, pendant que celle qui l'a ingénument imploré et aimé, de son côté se consolera de ces longs mois de tendresse inutilement dépensée, en songeant que du moins ils lui auront permis de créer une des plus vivantes figures de son plus beau livre.

T. DE WYZEWA.

(*Le Temps* du 30 juin).

## II

### LE MUSÉE GUSTAVE FLAUBERT

---

Une route grise, monotone, semée de petits cailloux arrachés et broyés sous les roues puissantes des automobiles : à gauche le parapet du quai, un ponton d'embarquement, une grue à vapeur et le large fleuve qui promène sur ses eaux jaunes des tronçons de choux, des papiers douteux et des bouteilles vides ; à droite, des maisons en torchis, indifférentes. Les portes bâillent, éclairant la boutique sordide de l'épicier, le marbre du coiffeur, encombré de fioles et de brosses ; un relent fade de cosmétique se mêle à l'odeur du café grillé et des fromages. Puis, ce sont deux auberges, l'une contre l'autre avec les mêmes tables de fer blanc, les mêmes chaises alignés sur le trottoir, et quatre caisses pareilles, tachées de boue et voilées de poussière, où s'étiolaient des orangers et des lauriers rachitiques. Cette similitude d'étalage trahit une rancune sournoise, une concurrence jalouse. La seconde de ces guinguettes porte fièrement, peinte d'un vermillon éclatant, la carotte du bureau de tabac : mais on lit sur la première, en grandes lettres noires tranchant sur la blancheur de la muraille, ces mots solennels :

## HOTEL COLANGE

EX-CUISINIER de M. GUSTAVE FLAUBERT

Vous êtes à Croisset, presque à la sortie du village. On longe un mur de briques, interminable, dominé par les pignons aigus d'une série de toits réguliers, d'où monte le bourdonnement continu des machines ; la cheminée se dresse à l'angle d'un haut magasin et fume doucement vers le ciel bleu. Après l'usine, le mur abattu a été remplacé par une claire-voie derrière laquelle s'étend un jardin.

Il est minuscule, mais tout de suite il vous attire et vous enchante. Les allées sont propres, le buis des parterres bien taillé ; les gazons reluisent d'une belle teinte verte uniforme et fraîche. Rouges et violets, des rhododendrons arrondissent leurs grappes de fleurs parmi leur feuillage sombre ; un semis d'œillets entoure chaque massif de roses. Au fond, par delà la terrasse, couronnée de grands arbres, où conduit un perron de quelques marches, on aperçoit à travers l'entrelacement des branches le flanc de la colline, qui s'élève à pic et qu'on a entamée par endroits pour y tracer des sentiers praticables. Des giroflées, des iris ont poussé çà et là sur la roche nue en même temps que le lierre étale son manteau noir. Tout cet ensemble est coquet, intime, délicieux. Il y a, dans ce jardin, deux pavillons. L'un tout neuf, tapi sous la verdure, est un chalet normand, aux poutres brunes, au toit de tuiles, d'où sort un bruit confus de voix, de rires et de vaisselle. L'homme qui l'habite doit être un homme heureux : c'est le concierge. Mais à l'extrémité de la grille, au bord de la route, une autre demeure semble, au contraire, abandonnée.

xxx

Toute petite, carrée, d'un style vieillot, elle évoque la tristesse de ces objets hors d'usage qu'on conserve comme à regret, par un reste de pitié honteuse, et qu'on oublie bientôt au fond des armoires. Les pierres s'effritent, les ardoises tombent : les larges fenêtres sans rideaux regardent avec la fixité profonde et froide que prennent les yeux de morts.

Vous demandez le nom du propriétaire. On vous répond, avec un sourire satisfait, qu'il s'est appelé Gustave Flaubert. Alors, devant cette misère inattendue, toute votre joie s'envole. La vie, l'élégance soignée du jardinet, la profusion des couleurs qu'il

arbore et des parfums qu'il répand, tout cela, près de la maisonnette silencieuse prend soudain le caractère d'une ironie cruelle et d'une insulte. Et vous sentez monter en vous une grande mélancolie, comme montent le soir, sur la Seine majestueuse et lente, les vagues glacées des brouillards d'été.

« La-bas, sur un fleuve plus doux, j'ai quelque part une maison  
« blanche dont les volets sont fermés maintenant que je n'y suis  
« plus... J'ai laissé le grand mur tapissé de roses et le pavillon au  
« bord de l'eau. Une touffe de chèvre-feuille pousse en dehors sur  
« le balcon de fer... »

Il écrivait ces lignes, en 1850, sous le soleil d'Égypte, tandis que sa cange glissait sur le Nil au gonflement des voiles entrecroisées. On les a gravées sur le mur de l'humble bâtisse, et le passant qui les déchiffre de la route croit apprendre d'un coup toute son histoire. Le chèvrefeuille s'enroule encore aux volutes du balcon ; mais les rosiers grimpants ont disparu, et l'on pourrait bien clore les volets, car autant dire que le Maître n'y est point revenu.

A quoi bon, d'ailleurs, un inutile mensonge ? Jamais le cabinet où furent enfantées Emma Bovary, Mme Arnoux, Salammbô, où, pendant trente-cinq années, avec une volonté de géant escaladant des montagnes, farouche dans sa solitude, tonitruant, empourpré, il s'épuisa pour vaincre et soumettre à son joug l'indomptable Beauté, jamais ses livres, sa table de travail, sa peau d'ours, tous les objets, au milieu desquels il a vécu, n'ont eu leur place dans ce pavillon.

Du temps de sa mère, il servait de débarras. On y reléguait les chaises boiteuses, les vieilles caisses et les outils. C'est là que Mauissant et son cousin Louis Le Poiltevin jouèrent bien souvent, tandis que leurs parents faisaient visite à M<sup>me</sup> Flaubert. Plus tard, Gustave le fit nettoyer et garnir d'un divan ; et quelquefois, le soir, il venait s'y reposer du labeur quotidien en fumant sa pipe au clair de lune. Mais il n'a écrit là aucun de ses romans, pas plus d'ailleurs que le ventripotent Colange, malgré ses prétentions, n'a été son maître d'hôtel : tout au plus un intérimaire !

xxx

La véritable maison d'habitation s'élevait sur l'emplacement de la fabrique. Il n'en reste rien aujourd'hui qu'un souvenir. Le jardin s'est trouvé réduit des trois quarts ; et on la remanié, truqué, pour les besoins de la légende. On a replanté une fausse allée de

tilleuls pour imiter celle qui montait jadis à flanc de coteau, bien plus loin, tout au fond du parc, et que la hache des spéculateurs n'a pas respectée. Au tronc rugueux de ces chétifs nouveaux venus, on a cloué des étiquettes, où se lisent des gentillesses comme celles-ci : — Allée de Tilleuls où Flaubert soumettait son style à l'épreuve de la récitation ; — Allée des Tilleuls que Flaubert appelait « Mon gueuloir ». Quelle dérision !

A quelques mètres de là, sur un socle qu'envahissent les ronces et les orties, le poète Louis Bouilhet regarde tristement : un Bouilhet en terre cuite, d'un indéfinissable rose déteint, lourd, empâté, jourfflu, qui pince les lèvres sous sa grosse moustache écaillée. Sans doute rêve-t-il, lui aussi, à la détresse de ce décor familial, à l'oubli du temps, au douloureux néant où sombrent les choses que nous aimons, en contemplant cette contrefaçon irrespectueuse du Croisset où le dimanche, il arrivait de bon matin, tenant sous le bras son cahier rouge barbouillé de rimes harmonieuses. Pour les réciter encore à son ami, d'une voix vibrante qui scandait le rythme des vers, peut-être espère-t-il voir apparaître, au détour du chemin, la haute silhouette drapée dans sa houppelande brune, la main déjà tendue pour l'étreinte fraternelle. Hélas, les strophes de *Melænis* et de la *Colombe* ne trouvent plus d'écho dans ces ombrages étrangers.

En 1905, on eût l'idée touchante, mais tardive, d'honorer Flaubert en créant un musée dans le pavillon. Le projet supposait, chez ceux qui en furent les instigateurs, un fanatisme intelligent et avait une valeur de haute piété. Sans s'ingénier à dissimuler une mutilation irréparable, on pouvait faire de cette maisonnette un témoignage vivant de la pensée de l'écrivain. Si modeste qu'elle fût, n'avait-elle pas une place dans son existence et dans son œuvre, puisqu'une fois au moins, à ses yeux de voyageur nostalgique, elle avait représenté le foyer lointain. Qui sait si son ombre exilée n'y vient pas encore quelque fois, *à une heure du matin, en juillet... pour voir pêcher les caluyots.*

xxx

L'entreprise rencontra d'unanimes approbations ; M. Albert Sorel la recommanda en un éloquent article de la *Revue de Paris* et pendant plusieurs semaines l'élite des lettres françaises et Rouen tout entier se passionnèrent pour sa réalisation. Puis un beau jour, en grande pompe, on en célébra l'inauguration. Ce fut un

prétexte favorable aux banquets, aux discours, et aux décorations Flaubert recueillit presque autant de louanges que les organisateurs de ces fêtes splendides. Quand on en lit aujourd'hui le compte rendu dans les journaux contemporains, on a peine à croire que tant de tapage ait été soulevé pour un aussi modeste résultat.

Dès le seuil de l'unique pièce exigüe qu'on décore du nom de Musée, on a une impression pénible de pauvreté et d'insignifiance. Le mobilier est quelconque : deux vitrines, deux armoires, une table ronde, cinq ou six chaises de paille, un fauteuil à manchettes et à haut dossier, dont le crin s'échappe par les trous du capitonnage, mais qui a pourtant le mérite d'avoir appartenu à Flaubert. Le détail est plus attristant encore que l'ensemble. Quelques lettres autographes adressées par l'écrivain à sa nièce et à M<sup>me</sup> Brainne, — un exemplaire du *Daniel* de Fevdeau annoté aux marges, — le Bouddha doré qui orna son bureau, et qui clignotte des paupières sur ses yeux d'émail — une pipe au tuyau droit, et court, toute noire, ébréchée sur le bord, à laquelle pend, on ne sait pourquoi, une coupure de l'*Echo de Paris*, — un encrier, en forme de crapaud la gueule ouverte, — deux plumes d'oie, — une sacoche de cuir rouge, brodée de fils d'argent et de soie bleue, qu'il avait achetée dans un bazar d'Alexandrie ou de Constantinople — voilà tout ce qu'on a pu rassembler d'objets authentiques. Ces reliques dorment côte à côte sur le rayon d'une bibliothèque au milieu de papiers jauniss, qu'on a soigneusement étalés pour combler les vides.

Il y a des croquis de Déville et de Beautot, des vues de l'ancien Croisset, une copie du joli crayon de Langlois qui représente Flaubert enfant, son portrait par Liphart, extrait de la *Vie moderne* les photographie de Nadar et de Carjat, des feuilles de journaux, et l'acte qui proclame Croisset monument historique. La poussière s'accumule sur ces vieilleries avec une sécurité parfaite.

Au mur quelques tableaux, des dessins de M<sup>me</sup> Commanville encore, et encore le portrait de Liphart, deux scènes empruntées à *Madame Bovary*, une autre à *Salammbô*, d'après un groupe qui figurait à l'Exposition de 1900, une aquarelle, des lithographies en couleur. Un affreux moulage, buste de Maupassant, de proportions extraordinaires, fait vis-à-vis à un buste de Flaubert qui n'est malheureusement pas une reproduction du marbre de Clésinger. Sur la table enfin les inévitables cartes postales. Mais on cherche en vain dans ce musée ce que tout le monde s'attend à y rencontrer : une véritable œuvre d'art originale en peinture ou en statuaire. On

n'y trouve aucun des manuscrits du maître, dont les pages ratées renferment pourtant une si belle leçon d'énergie et de probité littéraire. Mais le plus invraisemblable, c'est qu'on n'y trouve même pas une série complète de ses romans imprimés. Sept ou huit volumes brochés, à 3 fr. 50, offerts par l'éditeur Fasquelle, deux autres de chez Lemerre, la seconde édition de *Madame Bovary*, un exemplaire du même ouvrage sur grand papier, quelques brochures critiques données par leurs auteurs, ce lot misérable de tomes dépareillés compose toute la bibliothèque ; comp tez-les bien ; ils ne sont pas vingt-cinq au total.

Un tel chiffre dispense de commentaires : il est plus affligeant que tout le reste. On conçoit à la rigueur que de sérieuses difficultés aient empêché la réunion, en plus grand nombre, des souvenirs, des bibelots qui, provenant du romancier, se rattachant à quelque anecdote précise de sa biographie, rappelant ses habitudes, ses gestes coutumiers, traduisant son effort victorieux d'impeccable artiste, eussent matérialisé un peu de lui-même et de son génie. On peut regretter seulement qu'on n'ait pas tiré meilleur parti des trop rares épaves qu'on a recueillies : Mais de l'énorme quantité de réimpressions et d'éditions qu'on a faites des ouvrages de Flaubert, de tous les livres, brochures ou articles dont il a été l'occasion, qu'on ait tout juste choisi cette vingtaine de bouquins pour les mettre dans son musée, celà est navrant.

xxx

En ce moment où la Normandie a dépensé beaucoup de soins et d'argent pour fêter son millénaire, bien des visiteurs, alléchés par une enseigne trompeuse, vont se rendre au petit pavillon du bord de l'eau. Quand ils auront fait le tour de la chambre, examiné rapidement ces choses disparates et signé sur le registre, jetant un dernier regard sur cette ébauche indigne de celui auquel on l'a consacrée, ils emporteront dans leur cœur la désillusion qu'une œuvre entreprise dans l'enthousiasme demeure dans un tel abandon.

René DESCHARMES.

(*Le Figaro* du 1<sup>er</sup> juillet).

## Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

---

LE TEMPS du 30 juin. — *M<sup>me</sup> de Staël amoureuse*, par Th. de Wyzewa. — Du 24 juillet. *Lamartine candidat à la députation en 1831*, par Léon Séché. — Du 20 août. *Un Romantique inconnu Champfleury*, par Jules Troubat.

LA REVUE DES FRANÇAIS du 25 juillet. — *Une amie de Lamartine. Eléonore de Canonge*, par Léon Séché. — Du 25 septembre. Théophile Gautier, candidat à l'Académie Française, par le même.

LE FIGARO du 1<sup>er</sup> juillet. — *Le Musée Gustave Flaubert*, par René Descharmes. — Du 23 juillet. Paysages de Grèce, par Gustave Flaubert. — Du 5 août. *La Maison de Victor Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs*, par Léon Séché. — Le cœur de Flaubert, par René Descharmes.

LE CORRESPONDANT du 10 août. — *Un ami de Lamartine. Louis de Vignet*, par Léon Séché.

LA REVUE DE PARIS du 15 août. — *Aloisius Bertrand*, par Charles-Pavie.

LE MERCURE DE FRANCE du 1<sup>er</sup> juillet. — *Theophile Gautier poète*, par Emile Henriot. — Du 1<sup>er</sup> septembre. Correspondance inédite de Jean Reboul avec Frédéric Mistral, par Camille Pitollef. — Du 16 septembre. *Les poésies de Théophile Gautier*, par André Fontainas. — *Henri de Latouche et la camaraderie littéraire*, par Léon Séché. — Du 1<sup>er</sup> octobre. *Une liasse de lettres inédites de M<sup>me</sup> de Staël*, par Doris Gunnel.

LE GAULOIS du 30 septembre. — *Le Centenaire de Theophile Gautier : Victor Hugo, Th. Gautier et Gérard de Nerval*, par Léon Séché.

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE juillet-septembre. — Flaubert et ses éditeurs, Michel Lévy et Georges Charpentier, par René Descharmes. — *Sur deux contrefaçons d'Atala et de René*, par Victor Giraud. — *Notes sur les sources de Deux Harmonies de Lamartine*, par F. Baldensperger. — *L'arrestation de Victor Cousin en Allemagne*, par P. B.

# BIBLIOGRAPHIE

---

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION. *Hippolyte de la Morvonnais, sa vie, ses œuvres, ses idées. Etude sur le Romantisme en Bretagne*, d'après les documents inédits, par l'abbé E. Fleury 1 vol. grand in-8° de 588 pages.

— *Hippolyte de la Morvonnais, œuvres choisies, poésie et prose*, avec des notes explicatives, par l'abbé Fleury, 1 vol. in-8° de 150 pages.

Après tout le bruit que les admirateurs de Maurice Guérin firent naguère autour de sa chère mémoire, il n'est pas étonnant qu'il soit venu à la pensée d'un Breton d'étudier la vie et les œuvres d'Hippolyte de la Morvonnais qui fut l'ami et le correspondant de Maurice. Cependant m'est avis que cette étude ne comportait pas les deux volumes que l'abbé Fleury lui a consacrés. Je sais bien que c'est une thèse et que par le temps qui court toute thèse doit être un pavé pour être prise au sérieux. Mais le poète de la *Thébaïde des Grèves*, qui n'eut d'orgueil que pour les autres, aurait rougi jusqu'aux oreilles s'il avait pu se douter qu'un jour viendrait où on essaierait de lui donner la gloire après laquelle il avait couru toute sa vie, dans deux in-8° de cette épaisseur. M. l'abbé Lecigne fut mieux inspiré, il y a quelque dix ans, quand il entreprit de célébrer Auguste Erizeux. Il nous donna un volume bourré d'inédit, mais léger à la main, et d'une lecture tout à fait agréable. Et pourtant Brizeux fut un autre poète qu'Hippolyte de la Morvonnais. Il est même le seul poète breton qui mérite vraiment les honneurs d'une thèse de doctorat. Hippolyte de la Morvonnais, sans manquer de talent, vaut moins par son œuvre que par ses relations avec Maurice et Eugénie de Guérin, Lamennais et Chateaubriand. N'oublions pas, en effet, que Chateaubriand lui dut en grande partie son tombeau. Un volume in-18 aurait donc suffi, selon nous, pour tirer son nom de l'oubli, je voudrais pouvoir dire et pour l'en sauver. Qui donc donnera aux biographes le sentiment de la mesure ?

Je vais probablement surprendre M. l'abbé Fleury, mais je déclare ici que ce qui m'a le plus intéressé dans son ouvrage considérable sur H. de la Morvonnais c'est l'histoire de ses rapports avec Victor Considérant, Laverdant, Doherty, Toussenel et les autres collaborateurs de la *Démocratie pacifique*. J'ignorais qu'il eût été fouriériste, et que le Manoir du Val de l'Arguenon eût été pendant quelque temps « un phalanstère harmonieux. » Mais rien ne doit nous étonner de la part de ceux qui eurent Lamennais comme directeur de leur jeunesse. Et chacun sait que sous le règne de Louis-Philippe les meilleurs esprits, témoin Lamartine, furent attirés par l'étude des questions sociales.

En résumé, le poète de la *Thébaïde des Grèves* et des *Larmes de Magdeleine* fut un très noble esprit, d'une culture immense et raffinée, mais dont le front, et ce fut le tourment de toute sa vie, ne toucha jamais les étolles.

Il avait laissé derrière lui de très nombreux manuscrits en prose et en vers que son biographe a consultés et utilisés ; mais de cet amas de papiers il n'est pas sorti une seule perle, pas même la *Feuille* d'Arnault, si peu de chose, comme disait Sainte-Beuve, et pourtant la gloire immortelle !...

N'empêche que la Morvonnais doit une fière chandelle à l'abbé Fleury.

### MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

LIBRAIRIE LAURENS. — *Paul Huet* (1803-1869) d'après ses notes, sa correspondance, ses contemporains, documents recueillis par son fils et précédés d'une notice biographique. 1 vol. grand in-8° de 540 pages.

LIBRAIRIE HONORE CHAMPION. — *Moore en France*, contribution à l'histoire de la fortune des œuvres de Thomas Moore dans la littérature française (1819-1830) par Allen Bardlett Thomas, M. A. 1 vol. grand in-8°.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *John Keats, sa vie et son œuvre* (1795-1821) par Lucien Wolff, 1 vol. grand in-8°.

Nous rendrons compte de ces ouvrages dans notre prochain n°.

JEAN DE LA ROUXIÈRE.

Le Gérant : LÉON SÉCHÉ

# HENRI DE LATOUCHE

## et la Camaraderie Littéraire

---

### I

Sainte Beuve, voyageant en Allemagne avec l'architecte Robelin et le peintre Louis Boulanger, écrivait de Worms à Victor Hugo, le dimanche 27 octobre 1829 :

« ... Je n'ai pas lu de journal depuis Paris, mais j'ai entrevu un article de Latouche, qui fera que je n'écrirai de ma vie une seule ligne dans la *Revue de Paris* : un homme qui se respecte ne remet pas les pieds dans un salon, ou même dans un café, où s'est installé un insulteur... (1). »

De quel article s'agissait-il ici ? De l'article sur *la Camaraderie littéraire*, qui parut vers le milieu du mois d'octobre et qui visait, en effet, tout particulièrement Hugo et Sainte-Beuve. Parlons donc un peu de l'« insulteur ».

Romantique de la veille, ayant embrassé, l'un des premiers, les idées de réforme de M<sup>me</sup> de Staël, libéral en littérature et républicain en politique, Henri de Latouche avait acquis dans le monde lettré, dès le commencement du règne de Louis XVIII, tant par ses compositions originales que par ses traductions en vers de Bürger et de Goethe (2), une telle réputation de talent et d'esprit qu'il était considéré, bien avant 1819, comme un précurseur et un futur chef par tous ceux qui savaient juger.

« Quand j'ai logé *le Lutin d'Argail* dans les pierres du foyer disait Nodier en 1822, et que je l'ai fait converser avec une fileuse qui s'en-

(1) « *Revue de Paris* » du 15 décembre 1904.

(2) Notamment la ballade de « *Léonore* », du premier, et celle du « *Roi des Aulnes* », du second, qui parut, en 1818, dans la 1<sup>re</sup> des « *Lettres Champenoises* ».

dort, je connaissais depuis longtemps une jolie composition de M. de Latouche, où cette charmante tradition était racontée en vers enchanteurs ; et comme ce poète est selon moi, dans notre littérature, l'Hésiode des esprits et des fées, je me suis enchaîné à ses inventions avec le respect qu'un homme qui s'est fait autour doit aux classiques de son école (1). »

C'est donc l'*Ariél exilé* de Latouche, qui avait inspiré à Nodier son *Trilby*, père ou plutôt grand-père du *Trilby* de Victor Hugo. Et Nodier n'était pas le seul à avoir subi son influence. Emile Deschamps, qui connaissait Latouche mieux que personne, ayant col laboré de bonne heure avec lui, le regardait comme son Mentor et l'avait présenté comme tel au jeune auteur des *Odes et Ballades*. Il faut bien, d'ailleurs, qu'il ait imposé à tout le monde, pour qu'en 1819 on lui ait confié, de préférence à tout autre, le soin délicat de publier un choix des poésies d'André Chénier.

Il habitait alors, non pas quai Voltaire 2, comme le dit le « témoin » de *Victor Hugo raconté* (3), mais rue des Saints-Pères, dans une mansarde arrangée avec goût. Car il vivait chichement du produit de sa plume, et je ne vois pas pourquoi Victor Hugo, qui était logé à la même enseigne, rue du Dragon, avait cru devoir acheter un habit bleu à boutons d'or et dépenser deux louis, pour lui rendre les pommes de terre cuites à l'eau et la tasse de thé qu'il lui avait servies un jour en guise de déjeuner. Il aurait pu mieux placer son argent, et, s'il voulut lui donner une leçon, je crains qu'elle n'ait été perdue. Chacun sait que, dès ce temps-là, Henri de Latouche posait au paysan et vivait en Spartiate, ce qui n'empêchait pas l'Amour de lui faire de fréquentes visites sous des visages variés. Il y avait toujours sur sa table de travail un bouquet de fleurs nouvelles, et c'est parmi les roses, comme une jolie femme, que l'ami de Marceline, qui n'était pas précisément un Antinoüs, dépouilla les manuscrits d'André.

A ce propos, il n'est pas inutile que l'on sache exactement dans quelles conditions Latouche recut ce dépôt précieux. J'ai là justement devant moi la lettre autographe où le propre neveu du poète de *la Jeune Captive* raconte les choses au long et en met quelques-unes au point. Il écrivait, en 1858, à Charles Louandre :

1 Préface de *Trilby*.

2 Latouche n'habita le quai Voltaire qu'après 1840. Précédemment, il habita durant quelques années, 19, quai Malaquais, au-dessus de l'étude de M<sup>r</sup> Delavigne. C'est même là qu'Auguste Barbier fit sa connaissance quelque temps avant de publier les « Jambes ».

(3) T. II, p. 52.

« Paris, 12 février 1858.

« Monsieur,

« En 1819, M. Alexandre Baudouin, imprimeur, et M. Foulon, libraire, qui avaient publié, en 3 volumes, le théâtre de mon oncle Marie-Joseph, l'année précédente, demandèrent à mon père (Sauveur), et à mon oncle (Constantin), à imprimer des poésies de mon oncle André (1).

« La première objection fut de demander à ces messieurs s'ils étaient bien sûrs qu'une telle publication ne serait pas sévèrement traitée par un public qui paraissait engoué de ce qu'on appelait alors la nouvelle école, André étant l'admirateur passionné de l'antiquité. La famille parla de la proposition à M. Daunou, qui était le dépositaire de tous les manuscrits d'André et de Marie-Joseph. Rendez-vous fut pris un soir chez lui avec MM. Foulon et Baudouin, et là, j'y étais, on examina la proposition faite. Lorsqu'on fut tombé d'accord sur l'essai de la publication à tenter et sur le nombre et la nature des pièces *qui parurent à M. Daunou* pouvoir être imprimées, je demandai quelle était la personne qui serait chargée de l'édition. MM. Foulon et Baudouin désignèrent M. Henri de Latouche.

« Comme nous nous regardions tous avec M. Daunou, MM. Baudouin et Foulon combattirent notre hésitation en assurant que c'était un jeune homme plein d'ardeur, poète lui-même, qui présenterait au public les poésies d'André par une notice faite avec modestie et dans la couleur du style qui conviendrait à l'époque.

« M. Daunou remit *tous* les manuscrits d'André, avec le portefeuille qui les avait toujours contenus, et je les emportai après qu'il eut été formellement convenu avec MM. Foulon et Baudouin que M. de Latouche verrait les manuscrits chez mon père et que des copies seulement seraient remises à l'imprimerie. Plusieurs semaines s'écoulèrent. M. de Latouche ne vint pas. Pendant les heures que me laissaient libres mes études en droit, j'avais fait les copies promises. M. Baudouin arriva chez mon père, pour lui faire connaître que M. de Latouche était très mécontent que les manuscrits ne lui eussent pas été confiés. Mon père répondit avec le ton d'un militaire habitué à donner un ordre : Ce qui a été convenu sera exécuté.

« Quelques semaines se passèrent encore, et enfin M. de Latouche se présenta. Je m'empressai de lui communiquer les manuscrits qu'il feignit de trouver dans un grand désordre. Je lui fis remarquer que le désordre qu'il supposait n'existait pas, le poète ayant eu le soin de rattacher par des signes toutes les pièces du même genre, et, par d'autres signes, les diverses parties du même tout (2).

« La curiosité fiévreuse avec laquelle il parcourut alors ces manuscrits, je puis dire sans les voir, les monosyllabes qu'il articulait à

(1) On sait qu'André Chénier avait trois frères : Constantin, qui était l'aîné, Louis Sauveur, le cadet, et Joseph-Marie-Blaize, qui était le quatrième.

(2) M. Gabriel de Chénier, dans la préface de son édition des œuvres complètes de son grand-oncle, a répété cette assertion, ajoutant que Latouche n'avait tenu aucun compte de ce renseignement, dans les éditions postérieures à celle de 1819.

peine me révélèrent un homme voulant dissimuler son irritation et profondément désappointé. Il se remit, toutefois, et nous collationnâmes les copies faites qu'il emporta. Il recueillit aussi quelques renseignements pour la courte notice qu'il devait faire. Dès qu'il fut sorti, je conjurai mon père de ne jamais lui confier les manuscrits.

« L'impression des poésies ne fut pas longue. Tout le volume était à l'état d'épreuves, lorsqu'un jour M. de Latouche, qui était devenu poli, obséquieux même envers mon père, lui représenta la nécessité, avant de donner le bon à tirer, de collationner sur les originaux. J'étais absent, et mon père eut la faiblesse de lui laisser emporter jusqu'au lendemain les seules pièces qui étaient imprimées (1). Ce que je craignais, ce que j'avais prévu, arriva : les manuscrits confiés ne rentrèrent pas tous, quelques-uns furent égarés à l'imprimerie, affirmait M. de Latouche (2) : de son côté, M. Alexandre Baudouin assurait avec raison qu'on n'avait pas eu besoin des originaux puisque la composition s'était faite sur les copies. Quant au texte des pièces, M. de Latouche a cru devoir en transposer quelques vers, changer quelques hémistiches, mais en très petit nombre, je dois le dire. Ces changements, du reste, n'étaient ni importants, ni heureux ; par exemple, dans *le Jeune Malade* l'original porte :

Et chaque été nouveau, d'un jeune taureau blanc  
La hache à ton autel fera couler le sang.

M. de Latouche a mis :

Et chaque été nouveau, d'un taureau mugissant.

« Ce qu'il y a de très positif, c'est que les poésies publiées sont bien d'André de Chénier : j'ai tous les manuscrits, que je conserve pieusement comme étant le seul héritier du nom, et je compte bien qu'ils seront conservés de même par mon fils.

Il reste à expliquer l'opinion de Béranger. Je crois cela facile par deux raisons : la première, c'est que Béranger, ignorant complètement la langue grecque, n'a pas pu connaître le cachet antique qui caractérise si éminemment les ouvrages d'André ; et, dès lors, les vers du jeune poète et les vers de M. de Latouche, qui, je l'avais reconnu, n'était pas non plus très familiarisé avec la langue que parlait Homère, avaient pour lui une ressemblance suffisante ; — la seconde, c'est qu'initié probablement à la pensée intime de M. de Latouche, Béranger aura vu son ami *inventer* un André Chénier dans la notice fantastique qu'il a mise aux éditions postérieures à celle de 1819. Lors de cette première édition, l'imagination de l'auteur des poésies de *la Vallée aux Loups* avait été arrêtée dans ses rêves. Bien que cette notice contint déjà des fables dont la famille s'était plaint, elle était moins éloignée de la vérité ; mais celle notamment, qui est en tête de l'édition Charpentier, de 1841, n'est plus qu'un roman, dans lequel il

1. Il voulait dire : les manuscrits des seules pièces qui étaient imprimées ».

2. De ce nombre fut le manuscrit de « la Jeune Captive », qui appartient aujourd'hui au Musée Debécq, de Nantes.

se venge de la contrainte de 1819, des mensonges blessants pour la famille et dont il essuya les reproches qu'il méritait, des contes qui présentent André classant, à Saint-Lazare, en trois portefeuilles, les manuscrits, bien qu'ils fussent restés chez mon père ; qui lui font faire même une préface pour le portefeuille n° 1 ; qui le font l'ami de Chateaubriand, qu'il n'a jamais connu ; toutes ces inventions ont pu faire croire à M. Béranger que le poète André Chénier n'était venu au monde que dans le cerveau de son ami de Latouche (1).

« Enfin, M. Béranger va même jusqu'à ajouter à *l'inventeur* d'André au sujet des deux deniers iambes écrits par le jeune poète. Ils supposent que les vers sont interrompus par le bourreau qui appelle sa victime, tandis que M. de Latouche s'est borné tout simplement à scinder le dernier iambe écrit à Saint-Lazare, et non à la Conciergerie, et à retrancher la fin. L'édition de 1819 porte seulement : *Derniers vers de l'auteur*, et cela est vrai. Je possède ces derniers vers comme tous les autres manuscrits. Du reste, j'ai déjà donné des éclaircissements sur ces divers points dans une brochure publiée en 1844 sous le titre *De la vérité sur la famille de Chénier*. J'ai fait un travail complet sur les ouvrages de mon oncle André où j'ai exposé et mis en leur place toutes les pensées, tous les travaux qu'il a laissés en indiquant l'ordre suivi par lui-même ; ce travail réfute toutes les erreurs volontairement ou involontairement commises.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

« DE CHÉNIER,

« Rue Belle-Chasse, 55 (2). »

Ainsi, de l'aveu même du fils de Sauveur Chénier, il est acquis que Latouche, après avoir préparé son édition sur les copies qui lui avaient été remises, jugea *nécessaire*, contrairement à l'avis du libraire Baudouin, de collationner sur les originaux, avant de donner le bon à tirer. Cela seul démontre avec quelle conscience et quel soin il accomplit sa tâche, et cela nous explique en même temps pourquoi Gabriel de Chénier, malgré le ton rogue, discourtois et injuste sur lequel il parle du premier éditeur des poésies

(1) Tout cela est exagéré et sent la rancune. Dans la bouche de Béranger, les propos qu'on lui reproche n'étaient guère qu'une boutade. Il avait beau ne pas savoir le grec, il était assez fin connaisseur pour distinguer ce qui était à Chénier de ce qui était à Latouche, et cela prouve en résumé la haute estime qu'il avait pour le talent de ce dernier. Rappellerai-je ici qu'en 1831, lorsqu'il fit sa fameuse chanson sur Chateaubriand, Béranger ne voulut pas la publier sans l'avoir soumise à Latouche, à cause « des difficultés insurmontables qu'il avait à vaincre dans ce genre ». (Voir la « Corresp. de Béranger », t. II, p. 51).

(2) Cette lettre, que m'a communiqué M. Macqueron, l'érudit collectionneur, à qui j'avais déjà tant d'obligations, est donc de la main même du père de Gabriel de Chénier, le dernier éditeur d'André, qui ne fit que mettre en œuvre le travail de révision et de classification définitive préparé par son père. Cela était bon à savoir.

de son grand-oncle, trouva en somme si peu de chose à reprendre dans le travail de Latouche.

Certes je n'excuse pas les libertés que celui-ci prit avec le texte d'André Chénier. Il est clair, par exemple, que le poète du *jeune Malade* eût bondi d'indignation en voyant que son *jeune taureau blanc* était devenu sous la plume de Latouche *un taureau mugissant*. Ce changement d'adjectif ne prouve pas seulement que Latouche entendait mal la langue d'Homère, mais encore qu'il ne connaissait pas sa mythologie, puisque c'était toujours un taureau blanc qu'on immolait sur les autels d'Apollon.

Mais quel est l'écrivain qui, à cette époque, n'eût fait pis à sa place ? On lui reproche d'avoir mal classé les poésies d'André, et, s'il faut en croire le petit-fils de Sauveur, Sainte-Beuve auquel, en 1838, 40 et 41, on communiqua les manuscrits originaux, quand il fut chargé par les libraires de les compiler de nouveau pour les éditions qui furent alors successivement publiées, Sainte-Beuve aurait déclaré qu'il faudrait tout refaire et tout remettre dans un ordre nouveau. Cette déclaration ne nous surprend qu'à moitié, étant donné qu'il existe une lettre de Sainte-Beuve à Jal, en date du 24 mars 1867, où se trouvent les lignes suivantes : « Vous dites à propos de H. de Latouche qu'il a publié la meilleure édition d'André Chénier : puisque vous alliez sur ce terrain, vous aviez à dire qu'il avait publié la première et la moins bonne édition de ce poète (1). »

Mais cette réserve n'empêcha pas Sainte-Beuve de rendre publiquement hommage au talent et au goût de Latouche, chaque fois qu'il en eut l'occasion. Et ce n'est pas Millevoxe, qui le premier eut communication des manuscrits d'André chez son frère Marie-Joseph : ce n'est pas non plus Chénédollé, qui les avait vus chez Daunou et qui, dès 1814, offrit de les éditer dans le but de rattacher un si beau génie à la cause légitimiste, ce ne sont pas ces deux charmants poètes qui eussent présenté en meilleurs termes au public l'œuvre posthume de l'auteur de *la Jeune Captive*.

La notice de Latouche, on ne saurait trop le répéter, est un petit chef-d'œuvre de style, de critique et de goût. Lui-même avait si bien conscience de son mérite, que, dans le chapitre sur les *Ouvrages inédits d'André Chénier*, paru en 1833 dans *la Vallée aux Loups*, il s'exprimait ainsi :

« Le soin qui me fut confié de cette publication sera mon meilleur titre littéraire. Je ne me croirai jamais, si j'ai apporté un

(1) Lettre communiquée par M. Macqueron.

dévouement presque fraternel à remplir ce devoir, étranger tout à fait au mouvement d'une école poétique dont Chénier est le régénérateur. A voir le progrès que son exemple a fait faire, j'ai senti quelquefois un grand plaisir à l'entendre louer, orgueilleux comme ce marguillier qui avait sonné le beau sermon d'un prince de son église (1). »

## II

Latouche n'avait donc, semble-t-il, qu'à suivre tranquillement la voie qu'il avait ouverte, pour prendre la tête du mouvement romantique. Par malheur il était affligé d'un caractère des plus désagréables. Il était jaloux, hargneux, misanthrope, s'amusait à mystifier les gens qui pouvaient lui rendre service, comme la duchesse de Duras avec son roman d'*Olivier*, ou ce bon M. Sosthènes de la Rochefoucauld, à qui il soutira un jour quinze cents francs (qu'il versa d'ailleurs à la caisse des Grecs) en lui faisant accroire qu'à ce prix il renoncerait à le harceler dans le *Mer-cure* (2) : bref il avait le tempérament de ces pamphlétaires qui, non contents de faire de l'opposition à tout le monde, s'en font à eux-mêmes, « tantôt jouant avec Anacréon, comme disait de lui Lamartine, et tantôt avec Harmodius : tantôt avec Béranger et tantôt avec Chateaubriand, insoucieux de tout, hormis de renommée, mais incapable de dompter le monstre, c'est-à-dire la gloire (3). »

Je ne connais qu'une maison à qui il soit demeuré fidèle jusqu'au bout, qu'une famille qu'il n'ait cessé d'honorer, et de voir, quoique de loin en loin. C'est la maison de Sophie Gay, où il fréquenta dès son arrivée à Paris. J'ai trouvé dans les papiers de M<sup>me</sup> de Girardin quelques lettres de lui à elle qui témoignent de la persistance du sentiment affectueux et comme attendri qu'il avait voué à la mère et à ses filles. Je les publie ici avec plaisir pour adoucir un peu les traits de cette figure rébarbative.

Voici donc ce qu'il écrivait à Delphine Gay, le 14 mars 1824 :

« Mademoiselle,

« Je vous remercie du gracieux présent que vous m'avez fait (4). J'aurais pu dire, au moment même où l'on m'a remis vos vers, tout ce

(1) « Souvenirs et fantaisies ».

(2) E. Delécluze, « Souvenirs de soixante années », p. 443.

(3) Lamartine, « Souvenirs et portraits », article sur M<sup>me</sup> Récamier, t. II, p. 275.

(4) Ses premiers « Essais poétiques ».

que j'en pense : il y avait plusieurs jours que je les possédais, et je les relisais avec enchantement dans une retraite où le prestige du monde et la complaisance des admirations disparaît.

« Je n'ose mêler plus de louanges sincères aux flatteries qui, sans doute, vous environnent. Je ne veux pas donner à la voix d'une vieille amitié le tort de paraître froide, au milieu des compliments et des gazettes. Mais j'ai regretté, dans mes bois, de ne pouvoir vous adresser à vous-même l'hommage du plaisir que m'a fait votre livre ; car si j'ai vu se refroidir quelques empressements littéraires pour n'avoir pu me faire l'adulateur du succès, ou plutôt d'ouvrages qui ne contenaient mon mauvais goût poétiquement ni philosophiquement, je sens que l'hypocrisie que je ne puis m'imposer n'eût point fait baisser mes yeux devant votre couronne.

« Votre envoi m'a fait naître dans l'esprit (peut-être mieux que dans l'esprit) deux sentiments qu'il faut que je vous dise. J'ai été charmé de supposer qu'on pouvait, autour de vous, oublier à demi les torts qu'on aurait eus soi-même ; et votre dédicace à Gustave (1) a touché mon cœur. Imaginez que je n'ai rien su de lui que depuis peu de jours, et par un soupir de son père. J'aurais pu parler de ses jeux, demander si cet enfant qui m'aimait se souvenait encore de ma tendresse pour lui ; et l'herbe est déjà sur sa pauvre tombe. Si j'avais pu prévoir ce sort, je crois qu'avant de quitter votre village je l'aurais emporté dans mes bras. Je l'aurais volé à sa mère, je l'aurais défendu contre un mal qui ne l'eût peut-être pas frappé dans un autre pays.

« Adieu, jeune fille et courageuse poète ; vos succès ne me seront jamais étrangers ; vous êtes trop loin de l'âge où l'on peut prévoir le besoin des amis pour que je vous offre un dévouement sans réserve et sans faste, mais je le pratiquerai sans l'offrir.

« Qu'est-il arrivé d'heureux ou de malheureux dans votre famille, que je n'en aie partagé la peine ou la joie, malgré vous ?

« H. DE LATOUCHE. »

Dix ans plus tard, pour lui prouver que *ses succès ne lui étaient pas étrangers*, Latouche adressait ce petit billet, daté du 15 mai 1835, à Delphine devenue M<sup>me</sup> Emilc de Girardin :

« Madame,

« Un malade qui souffre à deux pas de chez vous, rue Saint-Georges, n° 13, et qui n'a pas même la force de se traîner jusqu'à vos pieds, pense que la lecture du *Marquis de Pontanges* calmerait toute sa souffrance. Prêtez-lui pour une nuit et un jour votre exemplaire d'auteur : celui qui contient déjà quelques coups de cravon pour les corrections légères de l'édition prochaine. Ce service de bon camarade lui rappellera Villiers (2), et un temps qu'il n'oubliera jamais.

« H. DE LATOUCHE. »

(1) Fils d'Elsa Gay, comtesse O'Donnell, c'est Delphine d'abord le conte charmant intitulé « la Tour du prodige ».

(2) Villiers-sur-Oise, maison de campagne de Sophie Gay, ou Latouche lut ses premiers vers.

Et trois jours après, ayant reçu et lu ce livre, il écrivait de nouveau, cette fois de sa petite maison d'Aulnay :

« Madame,

« Je n'ai jamais rencontré autant d'esprit dans aucun livre que dans la première partie du vôtre ; et deux scènes plus belles, dans aucun drame, que la scène où Lionel relit à Laurence sa propre lettre, et celle où, près du lit de sa femme, il l'aime à la fois d'amour délirant et la remercie d'être morte. Peintures sublimes de vérité et de hardiesse. Je vous remercie.

« H. DE LATOUCHE. »

Enfin, en 1843, à la veille de la représentation de *Judith*, Latouche écrivait encore à M<sup>me</sup> de Girardin :

« Entendre *Judith* lue par vous, Madame, eût été un mémorable bonheur pour l'imagination d'un solitaire, bien sevré de grâce, de poésie et de toutes les belles choses, mais permettez-moi d'avouer qu'il y a une consolation à ma disgrâce : c'est la certitude qu'en dépit de tous les obstacles j'entendrai bientôt cette tragédie au milieu des applaudissements publics

« H. DE LATOUCHE (1). »

Tel était le paysan de la Vallée-aux-Loups, quand il se donnait la peine d'être aimable.

### III

Nous avons vu ce que Lamartine disait de son impuissance à dompter le monstre. Jules Lefèvre, qui le connaissait bien, attribuait à cette impuissance, au sentiment qu'il en avait, les irrégularités et les bizarreries de son humeur. C'est bien possible. Quand on a formé des élèves comme M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, George Sand, Louis Veillot (2), il doit être cruel, à qui n'a pas de philosophie, de rester au-dessous de leur réputation.

George Sand, qu'il avait dirigée au début, écrivait un jour à sa fille Solange :

(1) Ces quatre lettres inédites m'ont été communiquées par M<sup>me</sup> Léonce Détrouyat.

(2) On lit dans l'ouvrage d'Engène Veillot sur son frère :

« Henri de Latouche occupait (en 1828) quai Malaquais, 19, un 2<sup>e</sup> étage au-dessus de l'étude de Germain Delavigne, un joli appartement de garçon... Le jeune clerc s'introduisit, je ne sais sous quel prétexte, chez son brillant voisin. Celui-ci remarqua le vif esprit de l'adolescent et voulut le protéger. — « Vous êtes fait pour écrire, lui dit-il un jour, travaillez ferme, je vous aiderai et vous réussirez. » De bons conseils, je parle de conseils littéraires, suivirent cette promesse. » (« Louis Veillot », p. 36)

« Tu me disais dernièrement que tu essayerais de travailler si tu avais un Delatouche. Tu trouveras conseil et amitié partout : et pour mon compte je te serai un Delatouche plus bénin, je t'en répons (1). »

C'est dire qu'il avait la férule plutôt lourde. Il avait le croc dur aussi et, quand on l'ennuyait, il vous mordait aux jambes comme un chien.

En 1833, pendant que Renduel préparait, de concert avec Charpentier, la réimpression des œuvres d'André Chénier, Latouche, furieux d'avoir fait pour rien le voyage d'Aulnay à Paris (il habitait alors à la Vallée-aux-Loups), écrivait à l'adresse de Renduel le billet suivant :

« Il est dur de venir de la campagne pour des épreuves et de n'être pas même averti qu'on ne les aura pas. Il est dur d'être, de neuf à dix heures, dans le magasin, à attendre le pacha, dont le domicile est tout proche, et de ne trouver personne qui ose avertir sa Hautesse qu'un simple citoyen le demande. Et l'on parle des ministres difficiles à aborder. Honneur aux mœurs turques ! — Libraire d'avant la civilisation le paysan fera six lieues demain pour l'amour des corrections poétiques : il attendra les paperasses quai Voltaire, numéro 15 (2). »

Ce billet nous donne le ton ordinaire des lettres de Latouche, lorsqu'il était de mauvaise humeur. On juge de celles qu'il écrivait lorsqu'on l'avait offensé volontairement ou non.

En 1827, au plus fort de la campagne contre les Jésuites, car il savait prendre le vent, comme en témoignent son livre sur l'affaire Fualdès et la publication des pseudo-*Mémoires de M<sup>me</sup> Manson*, Latouche faillit croiser le fer avec Armand Carrel, à la suite d'un article du *Globe* sur la *Correspondance de Clément XIV avec Carlo Bertinazzi* que le « paysan » avait publiée sous le voile de l'anonyme.

Latouche avait eu l'idée de ce livre, après avoir lu telle lettre adressée par l'abbé Galiani à M<sup>me</sup> d'Epinaÿ, pour appeler l'attention de Marmontel sur le parti qu'un homme comme lui pourrait tirer de l'amitié ancienne de Carlin avec le pape.

« On pourrait, ce me semble, disait l'abbé, bâtir là-dessus le plus beau de tous les romans par lettres, et le plus sublime. On commencera par supposer que ces deux compagnons d'école, s'étant liés de la plus étroite amitié dans leur jeunesse, se sont promis de s'écrire au

1 Lettre du 15 septembre 1851.

2 « Le Romantisme et l'éditeur Renduel », p. 154.

moins une fois tous les deux ans, et de se rendre compte de leur état. Ils tiennent leur parole et s'écrivent des lettres pleines d'âme, de vérité, d'effusion du cœur, sans sarcasmes, sans mauvaises plaisanteries. Ces lettres présenteraient donc le contraste singulier de deux hommes, dont l'un a toujours été malheureux, et, parce qu'il était malheureux, est devenu pape ; l'autre, toujours heureux, est resté Arlequin. Le plus plaisant serait qu'Arlequin offrirait toujours de l'argent à Ganganelli, qui serait un pauvre moine. »

Ces lignes ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd, et ce que Marmontel n'avait pas fait pour des raisons que nous ne connaissons pas, Latouche se mit incontinent en devoir de le faire. Il offrit d'abord à Lefèvre-Deumier de collaborer avec lui. Mais Lefèvre voulait jouer le rôle du pape et non celui du comédien, Latouche aussi. Ils ne purent s'entendre. Latouche pensa alors à Emile Deschamps avec qui il avait fait déjà deux comédies. Mais Deschamps, ne voulut pas davantage jouer le rôle de Carlin. Ce que voyant, Latouche se résigna à jouer les deux personnages. Et, comme dit Lefèvre, « il les joua avec une sorte de candeur spirituelle, avec une sorte de bonhomie magistrale, qui ressemblent assez à l'abandon, mais peut-être laissent un peu trop percer l'auteur (1) ». S'il eût pu s'entendre avec un d'eux, le livre assurément aurait eu un caractère de vérité qu'il n'a pas.

Il ne trompa donc personne, et moins Carrel qu'aucun autre. Carrel devina la supercherie littéraire, et, sous l'initiale G qui ne pouvait le trahir, il laissa entendre, dans *le Globe* du 19 mai 1827, qu'il en connaissait l'auteur.

« Cette Correspondance, disait-il, que nous voudrions annoncer comme une découverte, mais que nous donnons hardiment pour une ingénieuse fiction, *quel qu'en soit l'auteur*, repose à peu près sur les données de l'abbé Galiani... A ses railleries contre l'admiration routinière des Français, peuple de tous le plus intrépide à s'ennuyer, et surtout à ses attaques irrévérencieuses contre ce jargon mesuré, espèce de psalmodie narcotique *qu'on appelle ici des vers*, on croirait qu'il a puisé ses opinions littéraires comme ses épigrammes dans les satires de M. *Delatouche* ou les brochures de M. de *Stendhal*. On ne douterait même pas qu'il n'en veuille au temps présent, s'il n'ajoutait pour nous désabuser qu'il y a à Paris beaucoup d'imbeciles qui font *très bien* les vers. »

Latouche, piqué au vif, répliqua trois jours après dans une longue lettre qui a échappé à tout le monde, sans doute parce

(1) « Célébrités d'autrefois », article sur Henri de Latouche.

qu'elle est signée seulement de son initiale H. et que m'a révélé naguère le petit billet suivant écrit par lui à Lefèvre-Deumier :

« Paris, 20 mai 1827.

« Il paraît que l'article du *Globe* est d'Armand Carrel ; je vais lui répondre incontinent et nous verrons.

« Amitiés.

« H. DE LATOUCHE (1). »

Effectivement *le Globe* du 22 mai publiait la réponse que voici :

« Permettez-moi, Monsieur, d'être fort en colère contre un article inséré dans un journal, sur un livre dont je suis l'éditeur : *la Correspondance de Clément XIV et de Carlin*.

« Cette colère ne vient pas toute de ce que vous comparez les épanchements de deux cœurs naïfs à je ne sais quel plan d'un roman projeté, il y a un demi-siècle, par un abbé Galiani, « homme médiocre, chenille étrangère, emplissant nos cercles de sa nullité babillarde », si nous en croyons les auteurs des excellents Mémoires sur Naples.

« Elle ne vient même pas de ce que, me supposant l'inventeur d'une fiction épistolaire, vous me refusez impitoyablement du génie, bien que tout auteur d'une frêle brochure doive en être pourvu et affiche très avidement la prétention d'en avoir, et que cette assertion de votre part blesse mes intérêts matériels, comme je le prouverai tout à l'heure.

« Mais cette irritation dont je parle, je la fonde, ainsi que la réclamation que je vous adresse, sur ce que, dans ce même article, contre-signé d'un G. on semble dénier jusqu'à la vérité historique d'une amitié entre deux personnes de conditions si diverses : un comédien et un pape. Je défends ce point avant tout autre, car ces rapports de souvenir, de bienveillance, de fidélité jusqu'à la mort, sont attestés en mille ouvrages et placés désormais hors des atteintes de toute suspicion des critiques. On peut émettre à la rigueur quelques doutes sur l'existence de la totalité de ces lettres (je vous le dis de vous à moi). M. G. a ce droit comme un autre, puisqu'il n'a point l'avantage d'avoir pu vérifier à Rome la coïncidence des traditions sur tous les faits que cette Correspondance retrace ; puisque nul descendant de la famille Ganganelli ne lui a peut-être confié, à Ravenne, avec le soin de traduire et de publier ces mêmes lettres, le secret de leur complète ou incomplète authenticité... Mais il y a une limite où s'arrête le plus utile pyrrhonisme, et on s'étonnerait ici sans raison d'un rapprochement *trop piquant* entre l'histric et le prince, puisque ce rapprochement est fondé sur la philosophie d'un pontife. Il ne faut jamais être si étonné de la vertu.

« Quant à ce que M. G. me refuse du génie : on se dit ces choses-là à soi-même. Je me doutais bien, toutefois, qu'il y avait un peu à contester là-dessus. Le génie étant, je crois, cette puissance qui fait faire

1 Lettre inédite communiquée par M. Macqueron.

au genre humain un pas de plus dans la carrière de sa perfectibilité j'attendais encore pour prétendre à cette gloire-là. N'ayant rien découvert jusqu'ici dans l'explication des phénomènes célestes, comme Newton et M. Azais ; la poésie ne me devant aucun essor nouveau comme à Byron et à M. d'Arincourt ; n'ayant point illustré les arts, comme Raphaël et M. Robert-Lefèvre ; agrandi l'économie politique, comme M. de Colbert et M. de Corbière, je doutais de moi-même dans mon obscurité et ma solitude. Mais, Monsieur, je suis venu à Paris ; là, j'ai vu que tous les écrivains, mes confrères, avaient cette faculté qu'on me dénie (demandez plutôt !) ; et c'est blesser un sentiment d'égalité, que je dois défendre, que me refuser ce que tout le monde possède autour de moi. Un fait, d'ailleurs, a besoin d'être autrement prouvé. Un rédacteur de Gazette, M. Colnet, n'a-t-il pas établi quelque part que, pour prononcer en toutes choses, il fallait l'autorité des magistrats, et qu'en attendant une décision contraire, *il était beau devant la loi* ? Que je n'aie donc point de génie, monsieur G. a bien raison de le croire ; mais il a tort de le dire. Comment voulez-vous que j'aborde maintenant un rimeur d'Odes, un compilateur de Résumés, et la plupart de vos propres collaborateurs ? Que sont, je vous prie, les trois auteurs d'un vaudeville qui m'attendent pour finir un couplet, et voudront-ils, après votre article, m'admettre aux chances de leur triomphe ? Votre jugement, s'il n'était cassé, me réduirait, parmi les poètes de l'époque, à l'état d'ilote et de paria, et je vous prie, en conséquence, de me donner acte public de cette modeste réclamation. »

« H. »

« Ilote ! paria ! » que nenni ! Jamais personne ne se serait permis d'appliquer ces gros mots à Henri de Latouche, surtout après cette lettre spirituelle où chacun recevait son sac. Dubois lui-même, qui voyait les choses s'envenimer et ne tenait pas à ferrailer plus longtemps avec H... se contenta d'insérer sa réponse sans y ajouter le moindre commentaire. Mais cela ne faisait pas l'affaire de Latouche, qui ne demandait que plaies et bosses. Aussi ne fut-on point surpris de trouver sous sa signature, dans la *Revue de Paris* du mois d'octobre 1829, une charge à fond de train contre « les rimeurs d'Odes et les compilateurs de Résumés », dont se composait le Cénacle de *Joseph Delorme*.

#### IV

L'article de Latouche était intitulé : *la Camaraderie littéraire*. On a dit et répété un peu partout que le mot était de son invention. C'est une erreur. Ce mot était déjà usité au dix-huitième siècle. « La plupart des liaisons de société, la *camaraderie*, dit Chamfort, tout cela est à l'amitié ce que le sigisbéisme est à l'amour. »

Quelle mouche l'avait donc piqué ? Je n'en sais rien, mais je m'en doute. Et d'abord je remarque que le numéro précédent de la *Revue de Paris* contenait sur le portrait de Victor Hugo par Achille Devéria, qui attirait alors tous les regards, un article dithyrambique se terminant ainsi : « Il est impossible de ne pas faire reposer un glorieux avenir sur cette tête de 27 ans. »

D'autre part, il n'était bruit que des rivalités de théâtre qui avaient éclaté récemment entre Alfred de Vigny et Victor Hugo au sujet des représentations d'*Othello* et d'*Hernani*. Et comme Henri de Latouche, en plus de ses instincts jaloux, avait un sens très développé de l'actualité, il s'était dit, sans doute, que le moment était venu de faire le procès du Cénacle, d'où il s'était volontairement exclu, et d'achever de mettre la discorde dans le camp d'Agramant.

Toujours est-il qu'il dit aux petits camarades leurs quatre vérités, et que dans le nombre il y en avait de fort justes.

« L'amitié, écrivait Latouche, est une des calamités de notre époque littéraire. De jour en jour elle glisse en tous lieux sa partialité plus dangereuse, et peut développer au sein de quelques hommes, réservés peut-être à de brillantes destinées, le sentiment le plus infertile qu'ils puissent cultiver : l'amour de soi.

« — Ce n'est pas nous qui profitons, comme tant d'autres, de cette *Camaraderie*, qui en somme importe ; mais le bon sens de tous ceux qui sont plus désintéressés dans la question demande à réagir de toutes parts, et le demande comme s'il s'agissait d'une amende honorable.

« — Qui trompe-t-on ? Qui donc a rayé l'épigramme de la liste de nos franchises, et la satire généreuse des tables de nos libertés ?

« — Depuis que nous sommes tous des hommes de génie, le talent devient singulièrement rare.

« — Il se sera rencontré une petite société d'apôtres qui, se disant persécutée dans les principes d'un nouveau culte, s'est enfermée en elle-même pour s'encourager, une congrégation de rimeurs bizarres est devenue un complot pour s'aduler, et quelques confidences d'écoliers qui s'essayaient, une conspiration flagrante contre des illustrations consacrées. Que si vous n'étiez pas doué à un très haut degré de la faculté d'applaudir en face, d'atteindre à l'exaltation d'un enthousiasme à bout portant, nous ne vous conseillerions pas d'aborder jamais cette réunion qui s'est dit à elle-même que « le siècle lui appartient », qui s'appelle modestement un Cénacle, et trouve dans son sein ses martyrs et ses divinités. »

Naturellement, c'est Victor Hugo et Sainte-Beuve qui, dans cette philippique, reçurent les plus rudes coups. Cela était d'autant plus laid qu'au mois d'août 1826, après la dispersion du Cénacle de la

*Muse française*, Latouche ayant eu l'audace de demander à Victor Hugo, quelques renseignements sur un rédacteur du *Drapeau blanc*, Hugo lui avait écrit que sa lettre l'étonnait fort, mais qu'il y répondait parce qu'il était autrefois *son cher Latouche* et qu'il espérait que cette réponse amènerait une réparation qu'il ne pouvait s'empêcher de désirer (1).

« — Là donc, continuait Latouche, on s'est fait de la louange une servitude, un vasselage de tous les instants ; c'est dans la petite église ultra-romantique la prière du matin et du soir ; c'est la dîme que toute lecture, confidence d'un projet, révélation d'un hémistiche auquel on travaille, a droit de lever sur les contribuables. Entre tout adepte rencontré par un autre adepte, il s'échange à toute heure un regard qui veut dire : Frère, il faut nous louer !.. »

« — Si l'école *nouvelle* n'avait encore inventé que Shakespeare, Schiller et Ronsard, il serait modeste d'en rester là... »

« — Ceux qui ne comprennent qu'à moitié la plaisanterie de quelques *Triste* ont admiré, ont réfléti certains *rayons jaunes* du dimanche ! Plus jaunes ce jour-là que pendant la semaine, n'ont-ils pas bien mérité d'être menés dans un certain *creux* de la vallée, *au fond du bois à gauche* (2) ? »

On sait que la pièce de *Joseph Delorme* intitulée *les Rayons jaunes* défraya presque autant la chronique et scandalisa presque autant le camp arriéré des classiques, au printemps de 1829, que, l'année d'après, la *Ballade à la lune* d'Alfred de Musset.

Après une charge à fond contre « ces mutuelles compagnies d'assurance » où les poètes encamaradaient les musiciens, les musiciens les peintres, les peintres les sculpteurs, et se chantaient réciproquement sur la guitare, Latouche finissait ainsi :

« Nous ne voudrions pas voir le Romantisme, réforme utile pour laquelle nous avons fait les premiers vœux et que nous aimerons toujours, changer de nom en l'an de grâce 1829, et ne s'appeler plus que le *Trissotisme*. »

On comprend que Sainte-Beuve ait eu un mouvement de colère en lisant cet article sur les bords du Rhin. Mais il était trop curieux de sa nature pour ne pas se demander à la réflexion s'il n'y avait pas derrière Latouche quelque faux frère qui lui avait mis la plume à la main. Et le mot de *Trissotisme* employé par

(1) « Corresp. de Victor Hugo ».

(2) Allusion à la pièce de « Joseph Delorme », intitulée « le Creux de la vallée », et commençant ainsi :

Au fond du bois, à gauche, il est une vallée  
Longue, étroite : à l'entour, de peupliers voilée...

Latouche vient de me faire dresser l'oreille. Je me souviens que quelques années après, parlant de l'auteur de *Chatterton*, Sainte-Beuve dira : « Vigny n'est qu'un Trissotin gentilhomme, le comte de Trissotin ! » — et comme il était au courant des petites intrigues de théâtre qui troublèrent un moment l'atmosphère du Cénacle, comme il avait épousé la querelle d'Hugo, je me demande à mon tour s'il ne soupçonna pas à distance Vigny d'être pour quelque chose dans l'article de Latouche.

Dieu me garde d'accuser le premier d'avoir été ici le complice du second. Cependant, c'est un fait que Vigny fut à peu près le seul membre du Cénacle qui ait trouvé grâce devant la plume de Latouche, et qui soit demeuré envers et contre tout en correspondance avec lui. Ils s'étaient rencontrés chez Emile Deschamps, quand Vigny était encore aux Gendarmes rouges, et Latouche avait eu plaisir à se retrouver dans les premières pièces de vers du poète de *Symétha*, du *Sonnambule* et de *la Prison*. Car il y avait entre eux certaines affinités poétiques, et quand on y regarde de près, on s'aperçoit que le vers de l'un a souvent presque autant de gaucherie, de préciosité, que le vers de l'autre.

Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que jamais article de journal ou de revue ait fait plus de bruit que celui de *la Camaraderie littéraire*. Six mois après on en parlait encore et j'en trouve un écho spirituel dans un document moitié sérieux, moitié ironique paru sous forme de brochure, après les représentations d'*Hermani*, au printemps de l'année 1830. C'est une *Lettre à M. Victor Hugo, suivie d'un projet de charte romantique*, par Ch. Farey<sup>(2)</sup>. J'en extrais le passage qui concerne l'article de Latouche :

« ... Quant à moi, me voilà enrôlé dans les *camarades*. Vive la *camaraderie* ! en dépit de M. Delatouche qui feignit la tuer en la peignant d'après nature. Rien n'est plus doux que ce tendre échange de félicitations et de louanges, par lequel le dernier membre de l'association peut se persuader, à la longue, qu'il est une des célébrités de l'époque. Je veux aussi ma part de gloire ; je veux, un de ces jours, faire une ballade de la même force que celle de M. Musset ; mais pour prix de mon dévouement, je prétends bien que mon portrait lithographié orne à son tour les quais et les passages ; et si Devéria tarde trop à m'offrir le secours de son habile crayon, je suis capable de me lithographier moi-même.

(1) « Corresp. inédite de Sainte-Beuve avec M. et M<sup>me</sup> Juste Olivier », publiée par Léon Sédou, p. 396.

(2) Cette pièce curieuse et inconnue m'a été communiquée par M. Rondel, l'érudit collectionneur marseillais.

« Adulons-nous, congratulons-nous du matin au soir ; mettons-nous à genoux les uns devant les autres comme Oreste et Pylade dans la spirituelle parodie de Favart, et demandons-nous réciproquement pardon de tant de génie : cela chatouille l'âme et entretient la paix et le bonheur dont, il faut l'espérer, nous jouirons perpétuellement en famille. »

Mais qui sème le vent recueille la tempête, et le jour n'était pas éloigné où les *camarades* allaient rendre à Latouche la monnaie de sa pièce. Le plus drôle, c'est que ce fut Gustave Planche qui se chargea de cette besogne

## V

Fils d'un pharmacien qui jouissait comme chimiste d'une certaine réputation, Gustave Planche avait commencé ses études de médecine, quand il rencontra Sainte-Beuve, qui précisément venait de bifurquer pour faire du journalisme. Il suivit son exemple et entra derrière lui au *Globe*, où Dubois l'utilisa comme correcteur anglais, car il connaissait assez bien la langue de Shakespeare. Quelque temps après, en 1828, Victor Hugo, ou plutôt son éditeur, ayant eu besoin de ses services (1), Sainte-Beuve l'amena rue Notre-Dame-des-Champs, et c'est ainsi que le jeune carabin en rupture de médecine fut introduit dans le Cénacle. Il s'y fit remarquer dès le premier jour par une liberté d'allures et une crudité de langage qui scandalisèrent Pavié et les autres néophytes de la religion nouvelle. Il entra à toute heure chez Victor Hugo comme dans un moulin, se mêlait aux conversations les plus intimes, tapait sur le ventre à tout le monde, et, selon l'habitude des amis de la maison, appelait par leurs petits noms ceux que la jeunesse respectueuse et enthousiaste regardait comme les colonnes et le dieu du temple. Alfred de Vigny raconte qu'un soir, en sortant de chez Victor Hugo, en compagnie d'Emile Deschamps, il fut accosté par un jeune homme qui lui dit à brûle-pourpoint :

— Je vais sortir avec vous, *Alfred*, et avec *Emile*.

Et comme Emile Deschamps demandait à Vigny quel était cet ami qu'ils avaient là :

— Je ne sais pas son nom, lui répondit-il et je ne l'ai jamais vu.

(1) On avait chargé un graveur anglais qui ne connaissait pas un mot de français d'illustrer la pièce des « Odes et Ballades » intitulée « La Ronde du Sabbat », et c'est pour lui venir en aide que Sainte-Beuve avait pensé à Gustave Planche.

Ce qui n'empêche que, peu de jours après, Gustave Planche se présentait chez Vigny et devint très vite un de ses familiers.

Il paraît qu'à cette époque il posait au dandy et qu'il était mis avec beaucoup d'élégance. La toilette et M<sup>lle</sup> Taghoni (1) l'occupaient plus que les beaux-arts et les belles-lettres, et j'ai lu dans les *Souvenirs* de Pavie qu'au bal de Devéria, où Musset parut costumé en jeune page de la Renaissance, Gustave Planche fit sensation en costume de sultan porté sur les épaules de Robelin et de Raffet. Cependant Vigny avait remarqué que, dans la conversation, ses jugements étaient d'un homme qui avait des lectures et de la critique, et un jour qu'il lui exprimait le regret que ses jugements fussent perdus, Gustave Planche lui répondit que, lorsqu'il tentait de les écrire, la forme ne le satisfaisait pas. Cela n'est point pour nous surprendre, car le style de Planche sent furieusement le travail de la lime. En attendant, il regardait de son œil rond, ouvert à fleur de peau, tout ce qui se passait autour de lui ; il écoutait, prenait des notes, fréquentait de préférence les ateliers des artistes comme les Devéria, Boulanger et les Johannot, et tout en étant le commensal, voire le parasite des uns et des autres, il se préparait à jouer dans la littérature le rôle ingrat qu'il remplit pendant un quart de siècle, à la satisfaction tout au moins du directeur de la *Revue des Deux Mondes*. Il faut bien d'ailleurs qu'il ait su inspirer confiance aux maîtres du jour, pour que, sur la simple recommandation de Vigny, Buloz ait ouvert tout de gô sa revue à un jeune homme de vingt-trois ans qui n'avait encore à son actif qu'un *Salon quelconque* (2). Il est vrai de dire qu'il s'agissait dans la circonstance d'exécuter un homme terrible, et que plus d'un aurait reculé devant cette exécution.

Et à ce propos, qu'on me permette d'ouvrir ici une parenthèse.

On a fait à Gustave Planche une réputation de couardise qu'il ne semble pas avoir méritée. C'est plutôt à Latouche qu'on aurait pu faire ce reproche, puisqu'il négligea de relever le gant que lui avait jeté ce jeune pampolétaire. Et je me rappelle que, quelques années plus tard, quand il était le porte-queue de George Sand, Gustave Planche n'hésita pas à croiser le fer avec Capo de Feuillide pour l'honneur de sa dame. Sa dame ? est-ce bien le mot qui convient ? George Sand s'est défendue, dans une lettre à Sainte-

1. Sainte-Beuve écrivant de Worms à Victor Hugo, le 27 octobre 1821.

2. Que dit Planche et s'occupe-t-il toujours de mademoiselle Taghoni ? Nous parlons de lui quelquefois — « Revue de Paris » du 15 décembre 1904. — « Lettres de Sainte-Beuve à Victor Hugo ».

3. Le « Salon » de 1824.

Beuve, d'avoir été la maîtresse de Gustave Planche, et l'on sait qu'à l'encontre de Latouche il n'eut jamais de succès près des femmes. C'est donc probablement parce qu'il ne fut que son chevalier servant qu'il lâcha un jour l'auteur de *Consuelo* avec tant de désinvolture. On connaît sa boutade sur ce livre : « J'ai lu toute la première partie, ne me parlez pas de la seconde ! »

Quoi qu'il en soit, il est assez piquant de constater que Gustave Planche exécuta Latouche dans le temps même où celui-ci donnait des leçons d'écriture à George Sand.

Là-dessus je ferme la parenthèse et j'arrive à l'article de *la Haine littéraire*. Latouche n'y était désigné que par le pronom Il avec une majuscule ; mais il aurait fallu être aveugle pour ne pas le reconnaître, car Gustave Planche avait multiplié à plaisir les allusions transparentes. Il débutait ainsi :

C'est un grand malheur, et que nous devons déplorer sérieusement, qu'Il n'ait pas vécu au temps de Labruyère ou de Lesage. Ça aurait été un beau chapitre de plus pour les *Caractères* ou le *Gil-Blas*...

« C'est un homme spirituel et rien de plus. Ce qui suffirait au bonheur et à la vanité d'un autre fait le tourment de toute sa vie. Il n'a que de l'esprit, et Il essaie vainement, par tous les moyens imaginables, de se persuader qu'Il a du génie...

« Tout ce qui s'est fait en France depuis vingt ans d'éclatant et de beau, Il l'a gâté ; Il s'est caché comme un ver au fond de tous les fruits qui commençaient à mûrir, pour les corrompre et les empoisonner. Dès qu'Il a entendu le rôle de la poésie de l'Empire, Il s'est associé avec empressement à ceux qui voulaient fonder la poésie nouvelle. Il a épié leurs projets, pénétré leurs intentions, guetté leurs espérances. Il s'est initié à tous les mystères de la nouvelle religion, et le jour où la religion a triomphé, Il a pris le rôle de Judas... »

Et comme si ce n'était pas assez clair, après avoir parlé à mots couverts de son roman de *Fraçoletta* et de son édition des poésies d'André Chénier, il s'attaqua directement à la comédie que Latouche venait de faire représenter sous le titre de *la Reine d'Espagne* (1) :

« Quant à sa comédie, elle a été bien et justement sifflée depuis la première scène jusqu'à la dernière. Le public n'a pas consenti à s'introduire sous les draps d'un vieillard. Il a lu *la Cantharide* de Béranger et les satires de Pétrone, mais il n'a pas voulu voir appliquer les recettes des commères et des sages-femmes, ni suivre pendant trois heures la lutte engagée entre deux intrigants pour empêcher ou pour

(1) Comédie en cinq actes représentée au Théâtre Français le 5 novembre 1837.

hâter la virilité d'un monarque imbécile. Vainement l'auteur a protesté dans ses journaux (1) contre ce qu'il appelle les vestales de l'orchestre. Il a eu beau se mettre sous la protection de Shakespeare et de Molière, personne n'a voulu croire qu'il fût parent de ces Messieurs. Pour ce qu'il nomme la pudeur de sa reine, de bonne foi, je n'en souhaite pas une pareille à une maîtresse ou à ma femme. C'est tout bonnement dans les premiers actes, une niaiserie d'Agnès,... et dans les derniers actes, un dévergondage de réticences qui feraient honte à de vieilles prostituées...

« Il faut plaindre sa haine et ne pas la lui rendre. »

On imagine aisément le retentissement qu'eut cet article. Gustave Planche y gagna du coup ses lettres de maîtrise, et les romantiques, dont il venait de venger en une fois toutes les injures, le regardèrent désormais comme leur homme-lige. Mais, comme il était au fond très indépendant de caractère, qu'il avait conscience de sa force et une très haute idée du rôle qu'était appelée à jouer la critique dans la mêlée des opinions et dans la confusion des langues, il ne tarda pas à tromper les espérances qu'ils avaient fondées sur lui. Il commença par leur donner de sages conseils et par les mettre en garde contre eux-mêmes, leur criant qu'ils faisaient fausse route : il critiqua sévèrement les drames d'Hugo, tout en protestant qu'il demeurait son admirateur et son ami ; puis, dans une lettre ouverte à lui dédiée, après avoir passé en revue les *Royautés littéraires* (2) du temps, et déclaré que, selon lui, la poésie lyrique devait se mêler plus activement qu'elle ne l'avait fait jusqu'à ce jour à la lutte des intérêts positifs et des passions publiques, il concluait de la sorte :

« Il ne faut pas saluer du nom de rois ceux qui nous dépassent de la tête, ni plier le genou devant eux. Il n'y a pas de royauté littéraire : s'il y en avait une aujourd'hui, il faudrait en changer tous les jours. Laissons venir les hommes et les choses ; laissons murmurer l'envie et l'impuissance ; ne croyons pas que l'admiration exclusive amnistie à tout jamais les erreurs de l'idole. Que la discussion et l'étude n'abandonnent pas la fantaisie, si libre qu'elle soit. Alors seulement la poésie et la critique se donneront la main : ce moment n'est pas loin. »

L'erreur de Gustave Planche, qui fut plus tard celle de Brunetière, était de s'imaginer que la critique au XIX<sup>e</sup> siècle pouvait exercer le même magistère que du temps de Boileau ; qu'au lieu de s'intéresser indifféremment, comme le fit Sainte-Beuve, à tout s

(1) Latouche dirigeait alors le « Figaro ».

(2) « Revue des Deux Mondes », du 17 mars 1834.

les œuvres qui en valent la peine, quels qu'en soient le genre, le principe et la fin, il devait s'efforcer de ramener les écrivains d'imagination à l'observance des idées et des sentiments moraux, en dehors desquels il n'y a pas plus de salut devant l'art que devant l'Eglise.

L'avertissement ci-dessus étant demeuré sans effet, Gustave Planche le renouvela deux ans après dans une manifeste intitulé *les Amitiés littéraires* (1), qui dépassait en violence celui de Latouche et qui visait exclusivement Victor Hugo. Mais cette fois Olympio perdit patience et, dans un furieux froncement de sourcils, il décocha au pamphlétaire cette volée de traits qui sent déjà la forge des *Châtiments* :

Jeune homme, ce méchant fait une lâche guerre.  
 Ton indignation ne l'épouvante guère.  
 Crois-moi donc, laisse en paix, jeune homme au noble cœur,  
 Ce Zoïle à l'œil faux, ce malheureux moqueur.  
 Ton mépris ? mais c'est l'air qu'il respire. Ta haine ?  
 La haine est son odeur, sa sueur, son haleine.  
 Il sait qu'il peut souiller sans peur les noms fameux,  
 Et que pour qu'on le touche il est trop venimeux.  
 Il ne craint rien : pareil au champignon difforme  
 Poussé dans une nuit au pied d'un chêne énorme,  
 Qui laisse les chevreaux autour de lui paissant  
 Essayer leur dent folle à l'arbuste innocent ;  
 Sachant qu'il porte en lui des vengeances trop sûres,  
 Tout gonflé de poison, il attend les morsures (2).

Quant à Sainte-Beuve, si l'on me demandait quelle fut son attitude au milieu de tout cela, je répondrais qu'il marqua les coups et en donna quelques-uns sournoisement et d'une main furtive, comme dans la pièce de *Joseph Delorme* intitulée *la Vallée au Loup*, où Latouche n'est désigné, au bas de la page, que par le rappel de l'article de Gustave Planche sur *la Haine littéraire*.

Après avoir juré qu'il ne remettrait jamais plus les pieds à la *Revue de Paris*, et avoir refusé à Victor Hugo et à Véron d'y rendre compte de la représentation d'*Hernani*, Sainte-Beuve y rentra le 26 juin 1830, avec un article sur Diderot. Ce qui prouve une fois de plus qu'il ne faut jurer de rien.

LÉON SÉCHÉ.

(1) « *Revue des Deux Mondes* » du 1<sup>er</sup> septembre 1836.

(2) Ces vers, parus dans « *les Voix intérieures* » (XIII), ne portent aucune dédicace, et je m'étais demandé bien des fois à qui ils étaient adressés. Ce n'est qu'en ces derniers temps qu'une lettre inédite de Victor Pavie à Sainte-Beuve m'a appris qu'ils visaient Gustave Planche, Victor Hugo qui, dans l'édition originale, les avait datés du mois de février 1836, les a datés plus tard, dans l'édition « *ne varietur* », du 18 mai 1837.

# LES LETTRES DE MÉRIMÉE A PANIZZI

---

Mérimée est un épistolier de premier rang. Ses lettres seront peut-être un jour son principal titre à la gloire. Mais jusqu'ici il a été malchanceux dans leur publication. Tantôt sa correspondante a mêlé les dates, s'imaginant empêcher par là qu'on sût jamais qu'elle s'appelait Jenny Dacquin ; tantôt ses éditeurs mêmes ont traité son texte avec le plus complet sans-gêne, et c'est ce qui est advenu pour ses lettres à Panizzi.

Dans une étude pénétrante intitulée : *les Inspiratrices de Balzac, Stendhal, Mérimée* (1), M. Hugues Rebell s'exprime ainsi :

Si un jour, comme on le dit on s'avise de publier la correspondance complète de Mérimée, on devra déroger à ce sot usage de nos critiques et de nos historiens modernes qui semblent n'écrire leurs livres ou ne réunir leurs documents que pour l'édification des jeunes demoiselles... Les mutilations sont blâmables, et voiler est très souvent l'équivalent de détruire.

Ces « mutilations blâmables », les lettres à Panizzi les ont subies plus que d'autres. Elles ont été, pour employer le terme pittoresque que nous devons à M. Bergerat, *tripatouillées*.

En 1881, parurent deux volumes in-8° (367 et 454 pages) sous ce titre : « PROSPER MÉRIMÉE. *Lettres à M. Panizzi (1850-1870), publiées par M. Louis Fagan, du cabinet des Estampes au British Museum.* » Un hasard a mis en ma possession un exemplaire des premières épreuves de ce livre, conformes au manuscrit. M. Maurice Tourneux, auquel tous les admirateurs de Mérimée doivent tant de reconnaissance, estime (3) qu'« il existe au moins quatre exemplaires de cette version primitive », parmi lesquels il cite celui qui était alors dans la collection Spoelberch de Lovenjoul (maintenant à Chantilly) et celui qui a été acquis à la vente de Francis Magnard par un fervent mériméiste, M. J. D. (M. Jules Delafosse, député du Calvados). Il y en a d'autres. Il y a l'exemplaire de M. Louis

(1) In-12, Paris, Duiarric, s. d.

(2) « Revue d'histoire littéraire de la France », 15 janvier 1899.

Barthou. Il y a le mien. Et j'en sais encore un qui appartient à M. Anatole France. sur la demande de celui-ci, j'y ai noté les suppressions et les altérations. Il y a celui qui a servi à M. Félix Chambon pour ses deux ouvrages : *Lettres inédites* (de Mérimée), 1900 ; *Notes sur Mérimée*, 1903. (Cet exemplaire-là n'était sans doute pas complet, ni correct. Dans les *Lettres inédites*, la partie de l'appendice intitulée : *Passages supprimés des lettres à Panizzi*, va seulement de la page 227 à la page 243 et contient quelques erreurs).

Qui est responsable de ces mutilations ? Il serait téméraire de les imputer à M<sup>me</sup> Hémon, qui a été la légataire des légataires de Mérimée : nous parlerons d'elle plus loin. Malgré les assertions du titre, nous ne pensons pas non plus qu'il faille accuser M. Louis Fagan, « du Cabinet des Estampes au *British Museum* ». Le rôle de M. Fagan a dû se borner à permettre la copie du manuscrit, que Panizzi lui avait donné. M. Maurice Tourneux dit que si les lettres à Panizzi ont été « singulièrement émondées », ce fut « pour obéir aux scrupules et aux ordres de M. E. du Sommerard, exécuteur testamentaire de Mérimée », ce qui semble confirmé par une phrase de l'arrêt de la Cour de Paris du 13 juillet 1910 (*Héritiers Mérimée contre Félix Chambon*) :

Considérant que si Mérimée n'a pas indiqué le désir d'une publication posthume, il n'a pas moins choisi un exécuteur testamentaire très capable de la surveiller, et qui, d'après les pièces produites, a collaboré à l'édition des lettres de Mérimée à Panizzi.

M. Chambon, toujours si bien renseigné, estime que M. du Sommerard n'est intervenu que pour solliciter la suppression des passages concernant M<sup>me</sup> Walewska. Mais l'hypothèse de M. Maurice Tourneux semble la plus probable, car nul ne songera à incriminer le romancier charmant qui a signé de trois X l'excellente préface de l'ouvrage. J'en citerai une page à la fin de mon travail, plaçant celui-ci sous l'autorité de Ludovic Halévy comme fut placée sous ses auspices la publication de 1880.

A qui donc s'en prendre ? Je n'en sais rien, et, somme toute, cela importe peu. Pour la facilité du discours, je donnerai à l'auteur inconnu des mutilations le nom classique de Procuste. Que nos doléances soient « aux dépens de qui il appartiendra », comme dit, je crois, Figaro.

Pour expliquer les graves changements apportés à la prose de Mérimée, la raison de pudibonderie, si elle est exacte, est insuffi-

sante, car quel scrupule pouvait empêcher de publier des lettres longues, importantes, intéressantes, relatives à l'organisation des musées et des bibliothèques publiques ? Le nombre des suppressions qui s'explique par des libertés de langage est dans une proportion très faible (1). A la plupart, je ne puis imaginer d'autre motif que la résolution des éditeurs de réduire la publication à deux volumes, alors qu'il en eût fallu trois.

Pour les passages modifiés *ad usum Delphini*, il semble que le correcteur eût dû, par un mot discret, avertir les lecteurs. Faire de telles opérations dans l'ombre, et puis s'en taire, cela est choquant. Les moyens ne manquaient pas de concilier le respect dû au public avec celui qui était dû à l'auteur. L'on pouvait remplacer certains mots par des points : l'on pouvait désigner telle ou telle personnalité par une initiale : l'on pouvait même s'excuser de ne pas reproduire un passage entier. Ce que l'on ne devait en tous cas pas faire, c'était de changer le texte sans rien en dire.

Un texte inédit de Mérimée ! Je serais fier de le rétablir ici. J'expliquerai en terminant pourquoi je ne le puis pas, pourquoi je suis dans l'obligation de laisser s'exercer ici la sagacité du lecteur en ne négligeant d'ailleurs aucun effort pour le diriger sur la vérité.

On comprend l'exclamation de M. Pinvert : « Mon Dieu, que la correspondance de Mérimée sera donc difficile à éditer sans coupures ! » L'auteur de *la Chambre bleue*, comme cet ancien dont parle La Mothe Le Vayer dans son *Hexaméron rustique*, et comme La Mothe Le Vayer lui-même, donnait une merveilleuse licence à sa plume, d'autant qu'il écrivait à un ami de son âge, ayant les mêmes goûts, les mêmes tendances et les mêmes antipathies. Pourquoi se serait-il gêné ? Bien loin de songer à une publicité possible, il priait son correspondant de détruire ces folies malséantes à leur âge. Ses épîtres sont d'une lecture si agréable, elles éclairent si joliment un coin de l'histoire que l'on ne se résout pas à regretter qu'elles aient été conservées : mais du moment qu'on les conservait, qu'on les publiait, on avait l'obligation stricte de les présenter telles qu'elles étaient, de ne les « émonder » que dans la mesure indispensable, de manière à n'en pas altérer la physionomie, et en avouant l'intervention.

(1) Les suppressions totales représentent à peu près le quart de l'ouvrage. « L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux » me semble avoir exagéré en affirmant (xx, 718) que plus d'un tiers de la correspondance originale avait été supprimé. Pour les quatre cents premières pages des *Œuvres* (il y en a 979) la valeur des suppressions est de 120 pages et la proportion est à peu près la même pour l'ensemble.

Il n'y a pas à cacher que Mérimée aimait les anecdotes vives, disons le mot, graveleuses. Il avait d'ailleurs trop d'esprit pour ne pas savoir les tourner. Il n'appartenait pas à Procuste de se substituer à lui. Il trahit Mérimée et trompe le lecteur quand il présente à celui-ci comme étant l'œuvre de Mérimée une lettre toute d'érudition, dont le signataire avait jugé nécessaire de tempérer l'austérité par une historiette gaie que l'on n'y retrouve plus. Je prends une lettre au hasard, celle du 19 juillet 1867 (il y en a plus de vingt pour lesquelles l'expérience serait la même). Elle a 76 lignes et touche à des sujets bien différents :

1° Mérimée donne des nouvelles du voyage projeté de l'impératrice en Angleterre ;

2° Il apprécie le discours récent d'un M. Lowe, membre de la Chambre des communes ;

3° Il annonce la fin et la reprise de la session du Sénat ;

4° Il raconte très librement une polissonnerie qui court sous le manteau et où les personnages sont le sultan, alors à Paris, M<sup>me</sup> Ratazzi et le général Frémy ;

5° Il décrit, *con amore*, la reliure seizième siècle d'un exemplaire des Psaumes de Marot, qu'il possède ;

6° Il dit qu'il a fait la découverte d'une miniature de Marie-Antoinette ;

7° Il prie Panizzi de lui acheter à Londres chez un marchand qu'il lui indique neuf couleurs à l'aquarelle dont il donne la liste et les prix, ce qui est intéressant à plusieurs points de vue ; entre autres choses, nous apprenons ainsi qu'en 1867 les couleurs à l'aquarelle étaient meilleures à Londres qu'à Paris ; que neuf pains secs coûtaient environ 15 francs, et surtout que, jusqu'à la fin de sa vie, Mérimée n'a pas cessé de peindre ;

8° Il annonce le départ pour l'Angleterre de Barthélemy-Saint-Hilaire qui va faire visite à une dame, et il espère la venue à Paris de sir James Russell ;

9° On dit que notre ministre à Mexico, M. Dana, a été fusillé par Juarez ;

10° Adieux, souhaits et envoi de salutations à deux belles dames

Voilà certes de quoi étoffer une lettre. Mais ouvrez le livre : vous trouverez, aux pages 298 et 299 du tome II, cette lettre du 19 juillet 1867 ; elle n'a pas plus de 26 lignes, les passages mentionnés ci-dessus sous les n<sup>os</sup> 4°, 5°, 6°, 7°, 8° et 10° ont disparu, ce qui est pour déplaire aux aquarellistes, aux bibliophiles, aux fureteurs

de la petite histoire, et d'une manière générale à tous les amis de l'exactitude.

Ces amis de « la petite histoire », qui savent que Mérimée était un familier des Tuileries, admis dans l'intimité, se disent qu'il a nécessairement été en relations avec nombre de personnages considérables et ils recherchent curieusement ses impressions dans sa correspondance. Commençons donc par le défilé des souverains. Il est notablement plus amusant dans le texte vrai que dans le texte publié.

Sa Majesté Impériale et Royale apostolique ouvrira la marche. Mérimée n'avait aucune sympathie pour François-Joseph. Dès le 29 avril 1859, il proposait pour éviter la guerre, un plan dont le premier terme était l'abdication au profit de son fils de l'Empereur d'Autriche : tout ce passage a été supprimé : pourquoi ? Deux mois après, le 30 juin, Mérimée revient sur la politique autrichienne, sur le retour précipité à Vienne de l'Empereur, sur les inquiétudes qu'inspire la Hongrie. Il y a là dix-neuf lignes d'autant plus intéressantes qu'elles jaillissent toutes chaudes des observations journalières. Elles ont été supprimées : pourquoi ? Et pourquoi supprimer, dans la lettre du 23 octobre 1860, huit lignes où Mérimée demande l'opinion de Panizzi sur les réformes ordonnées par François-Joseph ? Pourquoi, dans la lettre du 8 octobre 1863, neuf lignes sur les procédés de Gortchakoff et les langages divers qui se parlent sous la domination de Sa Majesté ?

Les jugements que Mérimée porte sur le roi de Prusse sont également dépourvus d'indulgence : il l'appelle d'ordinaire bête ou fou. Il a tort : mais plus tort encore a celui qui change son texte.

Le 31 mars 1862 (I, 250), il écrit que ce roi « peut se mettre à la tête d'une révolution où il a tout à gagner, ou d'une contre-révolution où il a tout à perdre » et que, étant naturellement dépourvu d'intelligence, il n'hésite pas à prendre le mauvais parti. Il est très clair que cette opinion n'a nullement été corroborée par les événements : mais Mérimée avait le droit de se tromper, ses lecteurs avaient celui de savoir qu'il s'était trompé, et Procuste n'avait pas celui de le leur cacher en arrêtant le texte après les mots : « tout à perdre ». Dans la lettre du 3 février 1863, Mérimée taxe d'insanité à la fois la Chambre des députés de Berlin et sa Majesté Guillaume I<sup>er</sup>, mais la phrase a disparu, aussi bien que celle où, dans la lettre du 17 janvier 1864, il reproduit la même appréciation sur

le roi de Prusse et sur son premier ministre, en y ajoutant le reproche d'un invincible entêtement. Mérimée traitant Bismarck d'imbécile, n'est-ce pas un trait piquant et dont il était malséant de priver la postérité ? Disons bien vite que cette appréciation ne fut pas de longue durée, que, l'année suivante, ayant vu Bismarck de plus près et plus longuement, Mérimée écrivait (13 octobre 1865) :

M. de Bismarck m'a paru un homme comme il faut, plus spirituel qu'il n'appartient à un Allemand, quelque chose comme un Humboldt diplomatique (t. II, p. 141)

Le texte a été ici respecté. Plus tard encore (15 juillet 1866), c'est de l'enthousiasme : « M. de Bismarck est mon héros » (t. II, p. 223), et par deux fois, le 27 septembre 1867 et le 1<sup>er</sup> septembre 1868 (II, 312, 350), il le déclare « homme de bon sens ». On n'a eu garde de toucher à ces passages (1) : ils empruntent de la valeur au fait que, pour les écrire, Mérimée a dû revenir sur une impression différente : mais, de cela, le lecteur ne sait rien.

Passons de Berlin à Rome, du futur empereur au Souverain Pontife. L'incrédulité chez Mérimée n'était pas du dilettantisme, c'était un principe actif qui donnait de la force à ses sentiments et de la vie à ses discours. Tout pape eût personnifié ce qu'il abhorrait : on devine ce qu'il devait éprouver pour Pie IX. Il s'exprime à cet égard avec d'autant moins de ménagements qu'il écrit à un révolutionnaire italien, jadis condamné à mort par le parti clérical. Dans sa lettre du 21 septembre 1861, parlant du pape, Mérimée dit : « Ce vieillard sans puissance et quinteux fait nitie. » Mais ces deux épithètes n'ont pas épuisé la sévérité de l'écrivain. Il en a ajouté une troisième, un peu brutale, relative à l'intelligence limitée qu'il attribue au pape : on l'a supprimée dans la lettre du 9 novembre 1866 (II, 259), où le pape n'est qualifié que de « vieux prêtre ». Procuste consent que Mérimée parle de la vieillesse et même de la folie du pape, mais il ne peut supporter qu'il le taxe de bêtise. Déjà, dans la lettre du 26 mars 1865 (II, p. 86), où il s'agissait de la Convention du 15 septembre et d'un discours de Thiers à ce sujet, Mérimée disait que cette convention serait

(1) A la veille de la guerre, Mérimée écrivit qu'il n'y avait « aucune raison qui pourrait rendre la guerre possible, c'est que M. de Bismarck la voulait absolument » (II, 437-38), que Bismarck dit au diplomate français qui portait la déclaration de guerre : « Ce sera le regret de toute ma vie de n'avoir pas été à Ems auprès du roi, lorsque M. Benedetti est venu ».

sans doute observée par les politiques du Vatican, sinon par le Souverain Pontife « qui est un peu fou ». Il avait ajouté un qualificatif que Procuste a tranché. Le 14 octobre 1861 (I, 229), et une fois encore, le 3 juin 1864 (II, 31), il souhaite violemment la mort du pape : pour émettre ce vœu, il use d'un terme franchement grossier et non des termes d'école primaire qu'en lui prête « mourir » ou « s'en aller ». Souvent, ce vœu revient sous sa plume; il l'avait exprimé dans la lettre du 7 août 1867, où il vise les *annos Petri*.

Comme avec irrévérence,  
Parle des dieux ce maraud !

A Victor-Emmanuel, Mérimée consacre six lignes, un peu libres, même bouffonnes. Sur la foi d'une dame qui peut-être quintuplait ses succès, il dit les prouesses intimes du roi : le paragraphe a disparu. Espérait-on cacher à l'avenir qu'*Il Galant'uomo* était de complexion amoureuse ?

De Victor-Emmanuel à la reine de Portugal, il n'y a pas loin. Pendant l'été de 1867, celle-ci était à Paris, y scandalisant et y faisant enrager tout le monde. Mérimée en parle deux fois, le 26 juillet et le 7 août, en termes très rapprochés, mais cependant pas identiques. La seconde fois, il établit un rapport entre le tempérament de la fille et celui du père. Procuste a passé par là : tout le passage a été coupé. Dans la lettre du 20 juillet, l'on a supprimé une phrase caractéristique où Mérimée cherchait la raison physiologique de l'état bizarre de la reine, ce qui importe d'ailleurs assez peu au lecteur ; la mention de la reine de Portugal ayant été remplacée par celle-ci : « La princesse de \*\*\* », le lecteur ne sait pas même de qui il s'agit. Il ignore quelle est cette princesse que Mérimée trouve « extrêmement jolie et d'une blancheur de peau qui promet beaucoup » (t. II, p. 500). N'est-ce pas dommage ? Et celle que Mérimée ne manque jamais d'appeler l'innocente Isabelle ! Procuste n'a-t-il rien retranché qui la concerne ? Soyez sûrs qu'il n'y a pas manqué. Dans la lettre du 10 septembre 1865, Mérimée parlait de l'éventualité du mariage de l'Infante avec le prince d'Italie, émettait sur l'Infante un jugement des plus sévères, et profitait de l'occasion pour ajouter à l'adresse de la reine d'Espagne une phrase... Brantôme aurait pu l'écrire, et Bussy-Rabutin, et Tallemant des Réaux et Saint-Simon. Mais nous sommes deve-

nus d'une telle délicatesse que je n'oserais même pas indiquer de quoi il s'agit. Si j'avais été que des éditeurs, je n'aurais donc pas reproduit la phrase, j'aurais respecté l'obstacle, mais j'aurais certainement trouvé moyen de faire comprendre que derrière ce mur il se passait quelque chose. Un autre passage concernant la reine d'Espagne a été enlevé de la lettre du 7 janvier 1866. Ouvrez le tome II, vous y trouverez cette missive aux pages 164 et 165, où elle a 25 lignes. Elle en avait dans le texte vrai 84. Il est question du général Prim, et les lecteurs de l'édition expurgée peuvent lire :

Si Prim est pincé et fusillé, comme il le mérite, cela donnera quelques années de plus à l'innocente Isabelle.

Le texte de l'édition s'arrête-là, mais non pas le texte de Mérimée. Il pronostique comment l'innocente Isabelle emploierait ces quelques années, et l'on peut croire que ses hypothèses n'étaient nullement édifiantes.

La reine de Hollande était une femme charmante, dont Mérimée pense le plus grand bien. C'était aussi une femme de tête. Metternich dit un jour qu'il n'y avait que trois princes en Europe, et qu'elle était un des trois. Un tel propos, venant d'un tel homme, méritait d'être conservé. C'est Mérimée qui l'avait rapporté dans sa lettre à Panizzi du 7 juin 1858. Mais le paragraphe a été biffé.

Je ne parlerai de l'infortuné Maximilien que pour montrer comment un seul mot supprimé peut changer totalement la signification d'une phrase. L'archiduc Maximilien écrit une longue lettre pour remercier l'Empereur de l'avoir appelé au trône du Mexique ; Mérimée apprécie cette lettre qui lui paraît éloquente et plate. Il est évident que le second mot éclaire l'ironie du premier, et que l'on dénature absolument la pensée si l'on maintient l'éloquence en supprimant la platitude ; l'on transforme aussi un blâme en éloge. Or c'est ce qui a été fait par Procuste dans la lettre du 21 août 1863. Après avoir accepté de courir l'aventure qu'on lui proposait, Maximilien eut un moment d'hésitation, ce qui conduisit Mérimée à le traiter de la manière la plus insultante ; le passage a été également supprimé (lettre du 1<sup>er</sup> avril 1864), comme a été supprimé de celle du 10 septembre 1865 le paragraphe où Mérimée annonçait que les Etats-Unis allaient reconnaître Maximilien.

Il était à prévoir que dans une correspondance telle que celle-ci le nom de Napoléon III reviendrait fréquemment. La plupart de ces mentions ont été respectées. Pas toutes cependant. Il paraît

que l'empereur avait du goût pour un certain porto doré que Panizzi, Mérimée et du Sommerard s'employaient à lui procurer. Ce détail gastronomique a paru à Procuste indigne d'être reproduit : à maintes reprises il l'a fait sauter, enlevant du coup, avec le porto, Napoléon III, Panizzi, du Sommerard et Mérimée (1).

La plupart des suppressions de texte relatives à Napoléon III sont en elles-mêmes de peu d'importance, mais encore ? Ce sont ces minuties qui donnent de la vie à une correspondance et nous ne savons pas, après tout, si un jour elles ne pourraient pas être d'un sérieux profit pour l'histoire. L'empereur a décoré Panizzi et cherche le moyen de lui permettre de porter sa décoration bien qu'il soit fonctionnaire anglais (14 déc. 1854). Le 15 avril 1858, Mérimée partait pour Londres ; une invitation à dîner de l'empereur a retardé son voyage. Le 25 avril 1860, Napoléon III fait promettre à Panizzi par Mérimée un exemplaire de la correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>. Le 2 déc. 1861, l'empereur envoie ses compliments à Panizzi et lui exprime le désir de le voir. Le 21 septembre 1861, l'empereur exprime ses regrets à Mérimée de ce que Fould, l'ami de Mérimée et de Panizzi, ne soit pas venu à Biarritz, comme il l'y avait engagé. Le 11 octobre 1862, l'empereur charge Mérimée de remercier Panizzi de sa lettre (il y avait donc correspondance directe entre Panizzi et Napoléon III, ces deux anciens *carbonari* (2)). Le 28 janvier 1863, Mérimée engage Panizzi à répondre directement par écrit à une invitation orale de l'empereur. Le 1<sup>er</sup> octobre 1863, il lui écrit à Biarritz qu'il part avec l'empereur le lendemain. Le 29 janvier 1864, Mérimée dit à Panizzi que le discours de l'empereur a fait bon effet : c'est du moins ce qu'on lui écrit de Paris. Le 29 février 1864, il donne des nouvelles de la santé des membres de la famille impériale, de même le 15 septembre 1869, de même le 2 octobre 1869 : ces détails de santé, surtout avec les précisions qu'y apporte parfois Mérimée, sont-ils donc indifférents chez de tels personnages ? Ce n'était pas l'avis de Michelet. Tous ces passages ont été retranchés. Inutile de dire que Mérimée a parlé à Panizzi de Marguerite Bellanger et que ce nom a disparu des lettres publiées. A propos du voyage de l'impératrice à Schwalbach, dans la lettre du 2 octobre 1864, il est question des bourdes qu'on raconte à ce sujet, d'une prétendue visite de la

(1) 1863, 18 et 20 nov. ; 1864, 24 mars, 13 et 20 avril ; 1865, 27 déc. ; 1866, 7 janvier.

(2) On tenta même d'établir une correspondance clandestine dans les colonnes du « Times » ! Mais tout ce qui a trait à ce complot avorté a été biffé.

souveraine à celle que le signataire appelle Marguerite tout court, le destinataire ajoutant de sa main en note le nom de famille. Nom de famille et prénom ont été remplacés par cette indication : Mademoiselle \*\*\* (II, 54, 55).

Personne n'ignore quelle tendresse professait Mérimée pour l'impératrice : il avait pris soin de M<sup>lle</sup> Eugénie de Téba enfant (elle avait deux ans quand il fit connaissance de sa mère, M<sup>me</sup> de Montijo) : il avait été un des principaux artisans de sa fortune matrimoniale. Tout ce qu'il en dit a donc de l'intérêt. Nous apprenons par lui qu'il n'avait pas réussi à inspirer à la jeune fille des goûts artistiques. En octobre 1857 Panizzi avait chargé Mérimée de vendre des camées, il espérait évidemment que l'impératrice en acquerrait quelques-uns. Mérimée lui enlève toute illusion à cet égard, les pierres précieuses et les objets d'art laissant l'impératrice très froide : une fois jadis, il lui avait apporté d'Espagne, de la part de M<sup>me</sup> de Montijo, une médaille antique de toute beauté, ce qui n'avait paru lui procurer aucun plaisir. Dix ans plus tard (lettre du 19 juillet 1867), il avait déniché un trésor, un portrait miniature de la reine Marie-Antoinette donné par celle-ci à la princesse de Lamballe. Il en fit don à l'impératrice. La superstitieuse espagnole vit-elle dans ce présent un fâcheux augure ? Elle n'en accusa pas même réception, tandis qu'elle avait été ravie d'une minuscule boîte en cuir, d'un modèle anglais, destinée à conserver des timbres-poste : Mérimée demande à Panizzi de lui en procurer un nouvel exemplaire (lettre du 25 octobre 1866). L'impératrice avait du goût pour Panizzi ; celui-ci devant venir à Paris, et Mérimée étant à Cannes, elle lui fait savoir par Mérimée le moyen de parvenir jusqu'à elle (20 janvier 1867) ; une autre année elle regrette de ne l'avoir pas vu lorsqu'il est venu à Paris et dit qu'elle l'aurait invité à passer quelques jours au palais de Saint-Cloud (11 juillet 1869). A tort ou à raison, l'opinion n'attribue pas à l'impératrice une sensibilité exagérée : il n'en est que plus intéressant d'apprendre la part qu'elle prenait aux afflictions de ses serviteurs : la belle-sœur de sa femme de chambre espagnole, la fameuse Pepa (que Mérimée appelle quelque part « la trésorière de l'impératrice »), ayant perdu son mari, la souveraine fut si vivement affectée de sa douleur qu'elle ne put assister à un dîner et à une soirée officiels (26 avril 1864), et quand mourut le mari de Pepa elle-même, l'écho de la douleur de l'impératrice retentit encore dans une des dernières lettres de Mérimée (Cannes, 21 mai 1870). Tout ce dont je viens de parler, la sympathie de

l'impératrice pour ses gens, son amitié pour Panizzi, les anecdotes de la boîte de timbres-poste du portrait, de la médaille, des camées, tout cela a été retranché. Pourquoi ?

Bien que Mérimée fût de l'intimité de l'impératrice, des raisons politiques le rapprochaient du prince Napoléon. Dans le fameux tapage que déclencha la publication de la *Lettre sur l'histoire de France* par le duc d'Aumale en réponse à un discours du prince Napoléon au Sénat, Mérimée prend nettement parti pour le prince ; mais les éditeurs prennent parti pour le duc, et des lettres de Mérimée ils suppriment des pages où il porte sur la famille d'Orléans, notamment sur Philippe-Egalité et sur l'origine de la fortune du duc d'Aumale, des jugements rigoureux. Dans les lettres datées du 14 avril et du 18 avril 1861, Procuste fait de larges coupures. Il a effacé de celle du 21 avril une spirituelle boutade dont il serait fâcheux de priver l'histoire : l'impératrice reprochant au prince de n'avoir pas provoqué le duc, le prince riposta qu'il ne pouvait se battre à armes égales avec le duc, celui-ci ayant dans sa poche de la corde de pendu.

Les lettres parlent souvent du prince impérial : l'on n'a supprimé, en ce qui le concerne, que quelques passages relatifs à sa santé (par exemple, dans la lettre du 17 juillet 1865 et dans celle du 23 mars 1867). Si peu importantes qu'elles soient, ces éliminations sont regrettables.

La grande préoccupation de Procuste, c'est de ne mécontenter personne. « Messieurs, ami de tout le monde ! » Le malheur est que Procuste avait affaire avec un écrivain qui tenait beaucoup plus de Mercure que de Sosie, et qui était l'ami de fort peu de gens. D'où la nécessité pour Procuste, qui ne veut mécontenter personne, de couper le texte de Mérimée.

Il ne faut mécontenter les politiciens d'aucun parti. Ménageons les orléanistes ! J'ai déjà relevé des coupures destinées à éviter une égratignure au duc d'Aumale. Le 5 septembre 1864, à propos d'un discours de Lord Palmerston affaibli par l'âge :

*Solus senescentem !* écrit Mérimée. Cela ressemble aux dernières années de Louis-Philippe lorsque l'on érigeait ses faiblesses en théories gouvernementales.

Il est véritablement inouï que Procuste se soit permis de changer ici la forme de la phrase, à seule fin de pouvoir plus facilement cacher au lecteur qu'au mot faiblesses Mérimée en avait ajouté un autre, lequel n'est pas synonyme d'actes de vaillance.

On ne mélange pas moins les radicaux. On n'admet pas que Mérimée soit dur pour Ledru-Rollin. Mérimée rappelait que celui-ci n'était pas une victime du coup d'Etat, que c'était par la République qu'il avait été condamné. Le texte publié s'arrête-là (II, 26) (1), tandis que Mérimée ajoutait que Ledru-Rollin passait pour un voleur, que nombre de républicains le méprisaient.

Il ne faut pas mécontenter les cléricaux. J'ai montré déjà comment Mérimée, lorsqu'il parle du pape, s'exprime avec une liberté qui fait bondir d'indignation l'éditeur.

Il en est de même chaque fois qu'un ecclésiastique est en jeu. N'espérez pas que l'on respecte le texte, lorsque Mérimée s'avise de restituer au cardinal de Bonnechose son nom véritable (lettre du 11 juin 1868), ou de le présenter comme un expert en ruse et en jésuitisme. Dans la lettre du 19 mars 1864, l'on se contentera d'imprimer : « le cardinal de Rouen, qui a été longtemps procureur » et ce que Mérimée avait ajouté, on le coupe. Dans la lettre du 4 avril 1868, Mérimée parle de la réception à l'Académie française de l'abbé Gratry.

Jamais, écrit-il, on n'a dit plus de platitudes. Jamais curé de village n'a débité de sermon plus vulgaire (II, 329).

Mérimée avait écrit une phrase de plus, englobant tout le parti cléricale dans une accusation de sottise : combien il est regrettable que, pour les raisons que je ferai connaître tout à l'heure, cette phrase ne puisse pas être citée !

On lit dans la lettre du 13 février 1861 (I, 172) qu'un certain père (qu'on ne nomme pas) a été surpris en wagon entre les bras d'une femme. Il s'agissait d'un prêtre de Grasse, qui avait fait du zèle en brûlant sur la place publique les livres de Thiers, de Mignet et de Mérimée. Entre les bras d'une femme ! On s'étonne que Mérimée, tenant au bout de sa plume ce fanatique, pris en flagrant délit, se soit servi de ce terme douceâtre. Aussi l'expression n'est-elle pas de lui. La sienne était plus verte. En octobre 1864, un syndic d'agents de change, un militant du parti cléricale, que le

(1) Cette lettre du 17 mai 1861 est une de celles sur lesquelles Procuste a le plus sévi : elle avait 98 lignes ; elle n'en a plus que 42.

ministre des Finances, M. Fould, avait reçu la veille, fut surpris par la police avec une bande de petits jeunes gens qu'il déguisait en femmes et en abbés : il y en avait un habillé en évêque. Avec le syndic se trouvait un chanoine de Notre-Dame. Le scandale fut énorme. Mérimée, bien entendu, donne les noms du chanoine et du syndic. Voyez t. II, 56 et 59, ce qu'est devenu ce récit. Il n'y a plus de noms. Il n'y a plus de syndic. La lettre datée de Paris 2 octobre se contente de dire qu'un M. X... « très connu à Paris » avait été surpris, etc. Et la lettre suivante, datée de Madrid le 11 octobre, nous apprend que « avec M. X... » la police avait attrapé M. Z..., « non moins connu ». Voici qui est admirable ! Le second personnage n'est pas « moins connu » que celui qu'on ne nous a pas fait connaître ! Ce « non moins connu » est d'une ironie assez impertinente.

Encore un mot sur l'ensemble du parti clérical et sa politique. Le 10 janv. 1860 (I, 70) Mérimée écrit : « les dévots se remuent », et, voulant montrer combien sont grandes leurs illusions, il les qualifie eux-mêmes d'une manière dure ; le qualificatif disparaît. Atténuations analogues des passages où Mérimée parlait de l'envoi d'une escadre à Gaëte (11 déc. 1860). — des efforts de l'empereur pour servir la cause italienne (16 déc. 1860). — du séjour du roi de Naples à Gaëte 13 février 1861 : 14 lignes supprimées. — de la conduite que devait tenir au Parlement de Turin M. de Cavour (19 mars 1861). — encore de l'ex-roi de Naples et du duc de Modène 13 février 1861 : 24 lignes supprimées. — de l'urgence qu'il y aurait à ce que l'Angleterre et la France s'entendissent pour reconnaître le royaume d'Italie (11 juin 1861). — du danger de certains mouvements mazziniens et de l'attitude du président Minghetti permettant à un député de s'exprimer avec une liberté excessive sur le compte de la France et de l'empereur (22 mars 1861). Dans toutes ces occasions, le rapprochement du texte publié avec le texte vrai trahit le désir de ménager le parti clérical.

Il ne faut pas mécontenter la magistrature : qui sait ce qui peut arriver ? Mérimée n'avait aucune tendresse pour ses deux collègues au Sénat, M. le Président de Royer et M. le Président Bonjean ; tous deux avaient combattu la pétition de M<sup>me</sup> Libri et Mérimée assimilait l'intervention du premier au coup de pied de certain personnage de La Fontaine dans sa lettre du 11 juin 1861 (1). Quant au second, il le traitait dans cette même lettre d'homme sans éducation, désormais indigne d'un coup de chapeau. Le

1. I, 216. Lettre de 24 lignes ; elle en a 51 dans le texte vrai.

2 juillet, il a reçu des lettres de savants allemands qui traitent M. Bonjean comme il mérite de l'être. Le 4 mai 1868, il annonce que le plus enrayeux des orateurs, M. Bonjean, va prendre la parole dans l'affaire des instruments de musique. Tout cela a été coupé par Procuste, évidemment influencé par l'exécution des otages.

Il ne faut pas mécontenter les étrangers et quand Mérimée en médit, ce qui n'est pas rare, Procuste coupe. Etes-vous curieux de savoir comment, dans le débraillé d'une correspondance, Mérimée apprécie ses contemporains d'au-delà de nos frontières ? Sauf lorsqu'il s'agit des Américains, que Mérimée n'aimait pas, et que Procuste ne devait pas aimer, presque tous les jugements défavorables sur les étrangers sont supprimés ou atténués. Au moins a-t-on supprimé les noms, lesquels souvent offraient seuls de l'intérêt. Quel intérêt présente en lui-même le fait qu'une dame espagnole a un érysipèle sur la figure (II, 60) ? Ce qu'en dit Mérimée, en termes assez piquants, n'amuse que lorsqu'on sait quel grand nom porte ce visage qui fait concurrence aux potirons. — Dans la même lettre, où un scandale, qui s'est produit dans la très haute société espagnole, est conté de la manière la plus drôlatique, la suppression des noms et d'une phrase qui eût permis de les retrouver enlève au récit presque toute sa valeur. — Dans la lettre suivante (12 novembre 1864) on a biffé cinq lignes sur les mauvaises mœurs que l'opinion reprochait à l'Infant don Henrique. — Au mois de juillet suivant (II, 119-120), c'est à Paris qu'un scandale a lieu. Mérimée raconte à Panizzi comment un jeune homme, grand seigneur espagnol, a été pris au piège et porté par des membres du Jockey-Club dans le bassin des Tuileries. Oter les noms a été ici une précaution inutile ; tous les journaux du temps les ont donnés. — Dans cette même lettre, nouvelle preuve du désir de ménager les étrangers : Procuste a enlevé un paragraphe où le chroniqueur parisien se faisait l'écho des bruits d'après lesquels une princesse étrangère, appartenant au monde de la diplomatie, aimait à entendre de trop près la musique de Thérèse. — Les malheurs conjugaux de Ratazzi sont-ils donc si ignorés qu'il faille retrancher le mot net, à la Molière, où Mérimée les rappelle ? Dans la lettre du 11 août 1868, Mérimée dit qu'à Montpellier il y a une bibliothèque assez belle, celle d'Alfieri, et un certain nombre de manuscrits laissés par lui à la comtesse d'Albany. Le texte de Procuste s'arrête là. Mérimée ajoutait que les manuscrits, après avoir été légués à la comtesse par Alfieri, le furent par lui à

Fabre, dont cependant il avait à se plaindre, et ici encore intervient le mot de Molère, et ici encore Procuste l'a supprimé. Il ne fallait être désagréable ni aux Italiens, ni aux Savoyards.

Mais, avant tout, c'est surtout la Russie et l'Allemagne dont on ne parle qu'avec circonspection.

Le 2 avril 1866, Mérimée écrit : « Ces Allemands... » en ajoutant une épithète très peu complimenteruse : l'épithète est retranchée. Dans la lettre écrite quelques jours plus tard, le 13 mai 1866 (II, 194), on lit que la Russie et l'Autriche se sont montrées aussi hostiles l'une que l'autre. Ce n'était pas « hostiles » qu'avait écrit Mérimée : il s'était servi d'un terme moins parlementaire. Un mois auparavant, écrivant de Paris, le 15 avril 1866, il avait écrit sur les Allemands une phrase extraordinaire, une de ces phrases pleines, bien venues, qui décèlent le grand écrivain, et que relisent avec plaisir ceux qui ont le bonheur de posséder le texte vrai : ceux qui n'ont que le texte publié ne la connaissent pas, parce qu'elle n'était certainement pas de nature à plaire aux lecteurs de nationalité allemande.

Mérimée parle assez librement de quelques grands seigneurs anglais. Ici encore Procuste veille, et coupe. Les lecteurs de la lettre du 12 juillet 1863 doivent malaisément comprendre pourquoi le duc de X... ayant eu une attaque, un dîner, préparé aux Tuileries et auquel Mérimée devait assister, fut décommandé. On s'étonne moins lorsqu'on connaît par le texte vrai d'une part le nom du malade, un Anglais qui, par sa femme, fille de Stéphanie Beauharnais, était allié à la famille impériale, et, d'autre part, les circonstances, tout à fait opposées à la fidélité conjugale, où l'attaque s'était produite. — Quand, plusieurs années auparavant, écrivant de Cannes, Mérimée parle d'un lord, dont, selon son expression, « la colonie anglaise s'était enrichie » (lettre du 26 décembre 1859), était-il bien nécessaire d'effacer la constatation qu'il était le fils d'une ancienne amie de Georges IV, mort en 1830 ? Est-ce pour ménager une dame anglaise qu'on l'a fait disparaître d'un récit auquel sa présence donnait infiniment de piquant ? L'anecdote est une des plus joyeuses et des mieux contées. C'est pour faire sa cour à une belle dame de l'aristocratie anglaise que Prévost-Paradol venait d'acheter un cheval à un officier de spahis. Il l'essayait et caracolait au Bois, lorsqu'il aperçut sa dulcinée. Il approcha en faisant des grâces. Au moment précis... Je copie le texte publié (I, 327) :

Le prince impérial vient à passer avec son escorte de spahis. Aussi-

tôt, le cheval se met avec eux, et, bon gré mal gré, emmène M. Paradol jusque dans la cour des Tuileries.

N'est-il pas vrai que le silence gardé sur la dame fait perdre sa fleur à l'historiette ? Il semble cependant que Madame H... ne pouvait qu'être flattée que sa beauté eût attiré les hommages d'un homme tel que Prévost-Paradol. — Est-ce pour ménager Palmerston que de la lettre du 9 novembre 1863 on a enlevé l'épithète gréco-gauloise qui accompagnait la mention de sa statue projetée ? Cette suppression ôte tout intérêt à la première phrase et tout sens à la seconde. Elle transforme une phrase spirituelle et hardie en une fadaise (1).

Il ne faut pas mécontenter les prudes, dont bon nombre, de notre temps comme de celui de Molière, « sont plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps ». Ce scrupule a pour conséquences, non seulement la disparition d'historiettes amusantes, mais des altérations qui font perdre au style de Mérimée sa saveur, substituant à son français vigoureux une phraséologie cotonneuse. Ce n'est pas Mérimée qui, à propos de la réception que la ville de Gênes fit à nos soldats en 1859, a écrit cette niaiserie : « Un bataillon de Kabyles a été littéralement couvert de fleurs par les dames. Je pense que ces honnêtes musulmans aimeraient mieux autre chose » (I, 31). Mérimée avait dit fort nettement ce que les « honnêtes musulmans » auraient préféré. — Mérimée, d'après le texte publié, aurait écrit le 3 mai 1860 : « Je sais que Lamoricière commence à en avoir assez du service du Saint-Père. » Le mot *assez* ne donne pas la moindre idée de l'énergie avec laquelle Mérimée avait qualifié la lassitude de Lamoricière. Ce n'est pas Mérimée qui, dans sa lettre du 3 février 1863 (I, 306), voulant rappeler un proverbe russe, a tracé cette sentence à la fois insipide et ambiguë : « Dieu a pris ce que vous savez d'un ciron mâle pour faire la cervelle de tous les Polonais. » — Ce n'est pas Mérimée qui, dans la lettre du 27 novembre 1864 (II, 66), écrit sur Napoléon III cette platitude : « Il se monte la tête pour un chat coiffé et pense pendant quinze jours au bonheur rêvé. » Le rêve avait pris, sous la plume de l'auteur de *la Chambre bleue*, une forme très concrète. — Ce n'est pas Mérimée qui, dans sa lettre du 2 juin 1886 (II, 204).

1) Un lecteur attentif s'est étonné qu'un des grands amis anglais de Mérimée, qui était aussi un ami de Panizzi, M. Ellice, n'ait pas été nommé plus souvent dans ses lettres, et craignait que son silence trahît quelque sécheresse de cœur. Ce jugement était assez naturel, mais il était injuste, le nom d'Edward Ellice ayant été effacé 88 fois.

avait usé de ce style de sacristie : « Un prêtre confesse un élève qui avoue qu'il a péché cinq fois d'une certaine manière. »

Je pourrais continuer assez longtemps encore, montrer dans une même page deux maréchaux de France retombés généraux pour mieux dérouter le lecteur (I, 137) ; — me demander pourquoi l'on a supprimé le calembour qui courut toute la France à la fin de 1865, que Mérimée rapportait dans sa lettre du 28 décembre, et qui, à propos d'un mariage, semblait faire le pont entre la cour des Tuileries et le parti légitimiste, mettait en suspicion la virilité d'un duc : — m'étonner qu'Achille Fould, le ministre, étant un intime ami et de Mérimée et de Panizzi, on ait retranché de la lettre du 9 janvier 1861 le nom de son fils Gustave, ce qui rend presque incompréhensible l'histoire de mariage qui suit (le nom de Fould a été 83 fois effacé des lettres. Dans une de celles où il ne l'a pas été — 27 avril 1867 — comme Mérimée parle à Panizzi d'une indisposition de leur bon ami Fould, probablement atteint d'un furoncle, Procuste efface pudiquement la partie du corps où le ministre des Finances a été pansé) ; — revenir sur les médisances qui chagrinaient tant M. du Sommerard, et qui visaient une grande ennemie de M. Fould et de Mérimée, grande amie par instants de Napoléon III (lettres du 27 novembre 1860, 6 et 21 mars, 28 septembre, 23 octobre, 16 novembre 1861, 29 juillet 1862) ; — regretter que les amateurs de bonnes plaisanteries soient privés des phrases si gaies de Mérimée sur sa nomination, à l'Exposition universelle de Londres, dans le jury des porcelaines (lettre du 22 mars 1862) ou sur la trychine (16 mars 1866) qu'il supposait découverte par Moïse. Mais je comprends ce que ce jeu de devinettes sans solutions finirait par avoir de fastidieux.

J'ajouterai pourtant que le caractère même de Mérimée est parfois atteint par les procédés dont il est victime. La réflexion que j'ai déjà faite à propos de M. Ellice, combien ne prend-elle pas plus de force à l'occasion de la famille Libri ? Comment, peut-on se dire, ne pas accuser d'indifférence l'amitié de Mérimée, alors qu'écrivant à un ami commun, Panizzi, au cours d'une correspondance qui va de 1850 à la mort de Libri en 1868, alors que l'infortunée famille Libri a subi tant de traverses, dans 144 lettres, il ne le nomme que 21 fois ? Or, dans ces lettres, Libri était nommé 142 fois : 121 passages, où se trouvait son nom, plusieurs fois de longs passages, ont été retranchés. La question Libri intéresse encore les bibliophiles. Bien qu'elle semble tranchée dans un sens contraire à l'opinion de Mérimée, il est fâcheux que presque tous

les endroits où celui-ci en parlait aient disparus. Quand ils seront rétablis, ils serviront grandement à démontrer que sous ses apparences de gentleman correct et froid l'auteur de *Colomba* cachait un cœur excellent.

Il y a des changements qui sont simplement pédantesques, très ridicules quand il s'agit de Mérimée, et d'une correspondance intime, où la liberté, et parfois l'incorrection, sont un des charmes du genre. Dans la lettre du 9 juin 1859, on lit : « Il pourrait se trouver telle circonstance où une insolence semblable *amenât* des complications. » Dans celle du 16 juin 1863 : « Il pourrait arriver tel événement qui *exigedt* une réunion immédiate. » Ni dans l'un, ni dans l'autre cas, Mérimée n'avait employé le subjonctif passé.

Il y a des changements qui sont dus au simple caprice : *très* mis à la place de *bien*, ailleurs *bien* mis à la place de *très*... « L'Académie, à ce poussée par Cousin... » « Au fait l'Angleterre recueille... » *A ce* est supprimé ; *au fait* est supprimé. Pourquoi ? Aux « *sentiments* belliqueux de la France » pourquoi substituer « les *instincts* belliqueux » ?

Les grandes suppressions, suggérées par le désir de ne pas dépasser deux volumes, sont fort regrettables. Mérimée avait été nommé le 24 janvier 1858 rapporteur d'une commission dont il était déjà le président, et dont la tâche était d'étudier la réorganisation de la Bibliothèque impériale. Son ami Panizzi venait d'exécuter un labeur analogue au *British Museum*. Les lettres montrent avec quelle conscience Mérimée a travaillé, quel parti il s'est efforcé de tirer des expériences faites à Londres. En même temps, et cela aussi est d'un grand intérêt, Mérimée, sur la demande de son ami, lui envoie, dans de belle prose limpide, des informations précieuses sur notre Muséum d'histoire naturelle et une note savante sur les antiquités américaines. Tout cela a été impitoyablement coupé. Dans une des dernières lettres, celle du 7 novembre 1869, une page entière a disparu, dans laquelle, à propos des candidatures concurrentes de Renan et de Burnouf à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Mérimée parlait agréablement de l'un et de l'autre.

Tout ceci est, je le reconnais, un peu obscur. Mais je n'étais pas le maître de mieux faire, ni d'être plus explicite que je n'ai été. M. Félix Chaubon, pour avoir publié quelques-unes des pages

supprimées des lettres à Panizzi, a été poursuivi, soi-disant sur la plainte des héritiers de Mérimée, et il a été condamné (1). L'on a eu ce spectacle : celui qui avait rétabli le texte véritable d'un de nos grands écrivains condamné, à la requête des mutilateurs. Voilà certes un beau monument de jurisprudence ! Jadis, s'il faut en croire M. Christie (2), pour avoir corrompu un mot de Platon, en traduisant par *rien du tout*, Etienne Dolet fut brûlé en place Maubert. Aujourd'hui, ceux qui de quelques-uns de nos Platons travestissent non un mot, mais plus de mille mots, des phrases, des pages, voient leurs méfaits sanctionnés par la justice et mis en geôle ceux qui réparent ces méfaits. Je ne m'exposerai pas, je n'exposerai pas la Revue où j'écris, à pareille mésaventure. Je n'ai pas emprunté un mot aux pages ou aux phrases retranchées, et si je n'ai pas toujours satisfait la curiosité du lecteur, du moins n'ai-je jamais porté la moindre atteinte à une propriété que ceux qui en disposent défendent si jalousement contre les autres alors qu'ils prennent eux-mêmes à son égard de si étranges libertés.

Que les admirateurs de Mérimée s'unissent pour demander qu'en attendant qu'en publie, par ordre chronologique, toute sa correspondance, une nouvelle édition, celle-ci intégrale, nous soit donnée des lettres à Panizzi. Les éditeurs n'ont rien à craindre. En 1881, ils ne savaient pas comment le public accueillerait l'entreprise : publier d'un coup trois volumes de lettres, c'était imprudent, et comme Beaumarchais, réduisant le nombre des actes du *Barbier de Séville*, se mettait en quatre pour plaire au public, les éditeurs de Mérimée ont diminué ses lettres d'un tiers, redoutant évidemment quelque fatigue pour les lecteurs et quelque accident pour leur escarcelle. Les éditeurs ne sont pas des littérateurs ni des prophètes, et l'événement a heureusement montré combien leurs craintes étaient chimériques. Les correspondances de Méri-

(1) Mérimée avait légué sa fortune à deux dames anglaises, Mrs Evers et Miss Lagden, qui habitaient Cannes, prenaient soin de lui pendant la saison d'hiver, et l'assisterent à son lit de mort. Une dame Hémon hérita de leurs biens, mais non pas de leur respect pour Mérimée, car elle laissa passer sans protester la publication de 1880. Bien plus, conseillée sans doute par des amis français, ce fut elle qui poursuivit Chambon lorsque celui-ci eut rétabli une partie du vrai texte. Cela est d'autant plus extraordinaire que le manuscrit ne lui appartenait même pas : il a été donné par Panizzi à M. Fagan et légué par M. Fagan au « British Museum » (Ms. 36716 36727).

(2) Richard Cople J. Christie, « Etienne Dolet », traduction de M. Casimir Strojenski, Paris, 1886, p. 443.

mée ont eu le plus grand succès ; le moindre billet de lui est recherché et acquis à prix d'or. La preuve est faite, les propriétaires du texte ne risquent plus, à en publier une édition complète, que de gagner de l'argent ; c'est un risque que nous espérons qu'ils voudront bien courir.

Alors se trouveront justifiés les éloges que Ludovic Halévy donnait à ces lettres, dans une préface qu'il écrivait ayant évidemment sous les yeux le texte total, et non les « bonnes feuilles », qui se sont trouvées cette fois les mauvaises.

La longue suite de ces lettres est, en somme, une véritable histoire du second Empire, écrite par l'auteur de *Colomba* et de *Carmen*. Quel témoin pourrait-on souhaiter plus brillant et mieux renseigné ? Vivant dans l'intimité de l'empereur et de l'impératrice, placé au premier rang pour tout voir et tout savoir, Mérimée rapportait fidèlement à son ami Panizzi tout ce qu'il savait. Et comme il avait en son correspondant la plus entière confiance, il lui disait aussi tout ce qu'il pensait. Voilà comment l'histoire de l'Empire venait se glisser, au jour le jour, sous la plume de Mérimée, dans l'abandon d'une affectueuse causerie, et voilà pourquoi ces lettres pourraient avoir pour titre : *le second Empire raconté par Mérimée*.

C'est ainsi qu'aimerait sans doute à être présenté au public celui qui a écrit : « Je n'aime de l'histoire que les anecdotes. »

Henri MONOD.

# PAYSAGES DE GRÈCE

---

Extraits inédits des notes de voyage de Gustave Flaubert (Hiver 1850-1851) <sup>(1)</sup>

---

## D'ATHÈNES A ÉLEUSIS

Aujourd'hui mercredi, 25 décembre, jour de Noël, nous sommes partis d'Athènes à huit heures du matin pour Eleusis (Lepsina).

La route laisse celle du Pirée à gauche et entre dans un bois d'oliviers ; un ciel bleu ardoise foncé, fait de couches épaisses les unes sur les autres avec des éclaircies d'azur, paraissait par grands morceaux entre la verdure vert gris des oliviers ; de l'eau à côté de la route et dans des carrés de terre cultivés entre les pieds des arbres de petits courants passent sous leur vieux tronc déchiqueté -- à gauche, le jardin botanique.

Successivement nous passons sur trois ponts, trois branches du Céphise, le lit principal est, selon Aldenhoven, plus à droite et lu par les irrigations des jardins -- où est le fameux pont où les gens d'Athènes venaient eng... les femmes se rendant aux Mystères ? Si mes souvenirs ne me trompent, il y avait un bois de laurier-roses à côté, dans lequel les gens se cachaient ; sur toute la route, je n'ai pas vu un seul laurier-rose !

Après le bois d'oliviers, le sol est inculte ; on ne rencontre que quelques petits bouquets épineux et que des bruyères -- beaucoup de pierres.

Les montagnes entourant toute la plaine d'Athènes me paraissent ainsi : elles sont grises à leur sommet et sans végétation.

Au bout de la plaine, on monte -- défilé du Gaidarion -- la montée est assez longue -- la roche paraît sous la route -- on descend -- vue charmante de la mer -- le golfe de Lepsina, pris entre les montagnes, a l'air d'un lac ; on ne sait de quel côté en est l'ouverture.

1. Ces notes de voyage paraîtront dans la belle édition de Flaubert que publie en ce moment M. Louis Conard.

La route descend tout droit en face, comme si elle allait se jeter dans la mer — pentes douces de terrain à gauche — à droite, dans le rocher (à la place de Vénus Phile ?) (Aldenhoven) sont taillées plusieurs petites excavations, la plupart ovales par le haut (un pied de hauteur environ) quelques-unes quadrilatérales et qui semblent destinées à recevoir des statuettes et des tableaux.

Nous rencontrons un troupeau de moutons — les bergers portent dans leurs bras de petits agneaux qui ne peuvent marcher — les hommes sont couverts de ces grands cabans en laine blanche et ont à la main de longs bâtons recourbés en croc — chevelures fournies, bouclées, tombant sur les épaules au hasard — la laine des moutons est très blanche et paraît fine.

Au premier plan, le troupeau — à gauche, mouvement de terrain doux remontant vers les montagnes — à droite, la roche, couleur de lichen verdâtre çà et là sur elle et les cailloux.

Au deuxième plan, la route descendant — puis la mer fuyant au large des deux côtés est fermée à l'horizon par les montagnes...

#### PHALÈRE

A l'est du Pirée, un petit port ovale — à entrée étroite.

Sur le côté Est de ce port, restes de quais éboulés dans la mer — les pierres sont très grises, quoique perpétuellement lavées par l'eau. Pour des bâtiments de petit tonnage, ce port devait être excellent.

C'est là Munychie.

En suivant le bord de la mer, ruines d'une chapelle où Sa Majesté vient se déshabiller quand elle prend des bains froids.

A Munvchie, une espèce de petit avant-port ou d'arc très évasé — le rivage rentre tout à fait et bientôt forme un cercle charmant.

C'est Phalère.

Il y a dans le dessin de ce cirque naturel quelque chose de doux et de grave — à l'entrée, un grand bloc, isolé, énorme, debout. On voit là-dedans entrer des barques peintes — la nature avait tout fait pour ces gens-là !

#### D'ATHÈNES AUX THERMOPYLES

Samedi, 4 janvier 1851.

Jusqu'à Daphné, rien que nous n'ayons vu dans notre promenade à Eleusis.

De la hauteur qui domine Daphné, le soleil, qui a brillé très beau toute la journée, nous permet de voir la mer plus immobile qu'un lac et d'un bleu d'acier foncé — à gauche, les montagnes de Salamine — à droite, la pointe de Lepsina qui avance — au fond en face, les montagnes de Mégare, couronnées de neige.

À Daphné, halte sous un treillage sans feuilles, où Georgi notre sans raccommode la gourmette du cheval de Maxime — les dindons gloussent! — le soleil me chauffe la joue gauche — à ma droite un monastère grec — nous descendons — le ciel est sec et très pur — nous tournons — les lacs Rhétin à gauche — nous passons entre la mer et les lacs — la mer fait de grandes rides, efforts pour faire des flots — comme c'est tranquille !

L'atmosphère est bleu pâle — verdure affaiblie des oliviers — quelles femmes se sont baignées dans ces mers-là ! O antique !

La plaine d'Eleusis (qui, lorsqu'on arrive au bord de la mer au tournant de la descente de Daphné, est vue en raccourci et paraît comme une bordure au pied des montagnes) insensiblement s'allonge, s'étend — c'est tout plat, fort long — nous chevauchons au pas — un soleil traître nous mord l'occiput. Dans la direction du petit village de Mandra — avant d'y arriver, un bois d'oliviers — lit desséché d'un grand torrent (grand, respectivement) — ce que j'ai vu de plus large comme lit de torrent, c'est à Rhodes et dans les environs de Smyrne.

Dans ce village, on parle albanais — enclos de pierres sèches — village comme tous les villages.

On monte — la route tourne entre de petits sapins et des chênes nains — les montagnes grises picotées çà et là de vert pâle, ont un glaciais rose, léger, et qui tremble sur elles.

#### DE MANDRA A CASA

Le pays consiste (en résumé) en deux grands cirques séparés par des montagnes — on monte — on descend — plaine entourée de toutes parts de montagnes, l'on recommence.

Il faisait froid quand nous sommes arrivés ici (le soleil venait de se coucher) à l'ombre surtout.

En arrivant dans la vallée au fond de laquelle se trouve Casa, on a en face de soi le Cilnéron couvert de neige à son sommet. — Comme il y a de petits endroits qui ont fait parler d'eux, mon Dieu !

Logés dans un khan — qui ne ressemble guère à un khan — grande maison blanche près d'un poste de gendarmerie — deux cheminées dans la grande pièce où nous sommes — les Grecs paraissent redouter excessivement le froid ! — à propos de gendarmes, le nôtre n'a voulu manger ni perdrix, ni poulet — c'est carême (grec) — il fait maigre — quelle pitié cela ferait à un tour-lourou français !

## D'ERMIKASTRO A PANAPANAGIA

Lundi, 6 janvier.

On monte par une pente douce se rapprochant toujours de l'Helicon — vu à sa base, l'Helicon a l'air d'un dos d'éléphant ou plutôt d'une carapace de tortue très bombée, verte, avec le dessus blanc ; nous ne voyons que le versant oriental — il a trois grandes rides parallèles qui partent d'en haut et coulent en bas, plus foncées comme couleur, presque noires, pleines d'ombre — à travers la neige, nous voyons, aux deux tiers de son élévation, des pins très verts

A Panapanagia, quantité de pressoirs sur les maisons — ce sont des boîtes carrées avec des bras, comme serait une chaise à porteur renversée la tête en bas — après le village, nous entrons dans une église à sales peintures grecques, où notre drogman (quel drogman ! miséricorde !) nous montre sur une colonne une inscription grecque illisible pour nous — il nous dit que tous les voyageurs tiennent beaucoup à la voir. — La route prend à droite — on a l'air de quitter l'Helicon et de passer seulement entre deux collines — puis tout à coup le sentier tourne brusquement et l'on est sur le versant d'une ravine escarpée — le chemin qui court au flanc de la montagne en montant, en s'enfonçant, en se relevant, va parmi les pierres et les chênes nains au bruit du ravin qui coule en bas, au-dessous de vous — le pan de droite à pic est décoré de rochers gris taillés comme des cristaux, tenus dans la terre rougeâtre avec des bouquets de chênes nains tout autour — les chênes dépouillés sont plus grands — ils se tiennent auprès de l'eau ; à côté de vous, partent de la roche, des fontaines qui se perdent entre les troncs des arbustes et vont tomber dans le torrent.

Un soleil chaud nous tiédissait — on était étourdi du bruit des eaux — on avait les yeux singulièrement réjouis par les couleurs

des roches et du feuillage — j'ai passé dans tout cela avec un sourire du cœur sur les lèvres — une grâce pleine de majesté ressort du singulier dessin de cette ravine qui est comme un grand couloir bordé de séductions rustiques : — j'ai vu de plus beaux paysages, aucun qui m'ait plus intimement charmé — à droite, il y a des dévals de la montagne tout verts, faiblement creusés, s'évasant avec des troncs noueux de chênes sans feuilles çà et là — tapis pour les pieds des Muses quand elles descendaient boire au ravin — peu à peu, cependant, cela s'élargit — on monte — les deux côtés s'abaissent.

#### ZAGORA

Déjeuner par terre sur une couverture que des paysans nous prêtent — la maîtresse ou tapis a sur le dos deux grosses tresses de laine, tressées comme des cheveux et portant au bout quatre glands d'argent — autoir de sa taille, une énorme ceinture noire — jupon très brodé en rouge — sur le gros paletot de dessus, broderies sous les aisselles et sur les deux côtés — de la broderie sortent horizontalement des peluches qui font des étages successifs de franges — sur la tête, mouchoir d'une description difficile et que l'on nous promet de pouvoir acheter à Delphes — par-dessus croise un voile blanc — ce costume a été observé sur une fille blonde rousse, à cheveux épars autour des joues et qui nous rappelle en laid M<sup>me</sup> Pradier.

Après Zagora, prairie — quelques peupliers épars — rares — espacés au bord de la petite rivière — leur tronc ressemble à des fétards, et de là partent, en se dirigeant immédiatement en haut, les branches — on entre bientôt dans un petit bois de chênes — les arbres vous viennent à la hauteur du flanc — on passe à cheval entre eux — le terrain, ici, fait une grande courbe très adoucie, d'où il résulte que le sommet du bois, exposé inégalement à la lumière, revêt des teintes différentes : à droite, foncé — clair devant vous — tandis qu'à gauche, un glacis violet commence à onduler en nappe transparente sur la couleur de fer des feuilles.

Avant le bois, entre deux gorges, nous apercevons très loin une montagne toute blanche, de la blancheur de la poudre d'iris, sur laquelle se joue une toute petite teinte rose : ce sont les montagnes de Corinthe — personne — silence complet — pas de vent — seulement de temps à autre le bruit de l'eau.

On monte encore, et voici que devant vous s'ouvre un grand flot de terrain qui se courbe avec rapidité, se relève devant vous un peu et va s'écouler tout à fait à droite vers la plaine d'Orchomène que l'on commence à voir, — à gauche, mouvement grandiose portant son bois de chênes brun rouge, violacé maintenant — entre eux, larges pelouses qui descendent — la lumière, tranquille, tombant d'aplomb et d'en haut comme celle d'un atelier, donne à aux rochers et à tout le paysage quelque chose de la statuaire, un sourire éternel analogue à celui des statues.

Au premier plan, la descente ; trace d'une ancienne voie — devant vous, le terrain très creusé remonte en une haute montagne et qui, s'échancrant et finissant brusquement, laisse derrière elle, en perspective, voir d'autres montagnes.

Si vous tournez la tête, vous apercevez la plaine d'Orchomène toute plate avec le lac de Kopaïs s'étendant dessus en large — à rives basses — au milieu des sables.

Nous descendons sur des dos de verdure — troupeaux de chèvres ; la première que j'ai vue tout à coup était couleur isabelle et portait une grosse clochette de fer.

Max est loin devant nous — deux dogues vigoureux, blanchâtres, à queue fournie, s'élançant sur mon cheval en aboyant — les pasteurs les rappellent à eux avec un cri guttural qui me remet en tête ceux des muletiers de la Corse : *tâe, tâe !*

Sur les versants, sont des enclos en paille, ovale et dont les murs sont très inclinés en dedans — c'est pour les moutons dont nous voyons ici de grands troupeaux — laine singulièrement blanche et assez propre pour figurer dans une idylle : ce que j'attribue à leur habitude de toujours vivre en plein air — à côté de ces parcs, grandes huttes pour le berger — je remarque un enclos presque rond où il y a dedans d'autres plus petits, l'un est pour les brebis, un autre pour les béliers, sans doute, tout comme au temps de Polyphème quand il trayait son troupeau sur le seuil de sa caverne.

Descendant toujours par un versant qui incline pour nous de droite à gauche, nous arrivons bientôt au village de Kotomoula.

(Dans une chambre voisine du Khan où nous sommes, une vieille femme chante un air dolent et nasillard — une autre voix s'y mêle — je continue.) Nous tournions dans les rues du village quand nous avons entendu des voix en chœur — et, tout à coup, sur une place, nous avons vu un chœur de femmes avec leurs vêtements bariolés, qui dansaient en rond, en se tenant par la main

loin d'être criard comme des chants grecs, c'était quelque chose de très large et de très grave — elles se sont arrêtées dans leur danse pour nous voir passer.

Le chemin était entre la place et un mur — au pied du mur se chauffant au soleil, d'autres étaient assises ou couchées par terre, vautrées — comme si elles eussent été sur des tapis — *rêve du bonheur, de Papety* — l'une d'elles, la tête sur les genoux d'une autre, se faisait chercher ses poux — petit enfant avec un bonnet de drap brodé, couvert de piastres d'or — avec des gales lie-de-vin sur le visage.

Quand nous avons été à une portée de carabine en bas du village, notre guide nous a fait revenir sur nos pas : l'arctue était déformée — nous avons revu sur la hauteur l'essaim coloré de toutes ces femmes qui nous suivaient de l'œil... elles auront repris leur danse sans doute ?

.....  
 Nous tournons brusquement à gauche — y a-t-il un autre chemin vers la route ? Est-ce là la place du chemin fourchu d'Œdipe ? Tombeau de Laïus, où es-tu ?

À midi moins le quart nous arrivons au Khan Gemino près d'une petite fontaine où nous voyons un âne, une Anglaise à grand chapeau et en veste de tricot, deux Anglais et un Grec qui voyage avec eux et les exploite, selon Georgi, et qui fait du haut de son mulet la conversation avec nous.

Comme nous sommes aux fêtes de Noël, le Khan est fermé — déjeuner sur la fontaine avec un maigre poulet et les re-éternels œufs durs du voyage — la pluie tombe — nous saluons le Parnasse en pensant à la rage que sa vue aurait excitée à un romantique de 1832, et nous repartons : la pluie nous empêche, à vrai dire, de voir le pays jusqu'au village d'Arachova : de loin, en apercevant les murs blancs de ses maisons, j'ai cru que c'était des plaques de neige sur l'herbe — le village est grand, situé sur un coteau avancé à peu près dans la position de Zafid en Syrie. Après le village, champs de vignes — en haut, des carrés de vignes — sur les bords du chemin, des cuves en maçonnerie dont le fond très incliné se déverse par une petite ouverture longitudinale dans une sorte de puits d'où l'on retire le jus de la grappe.

La route a toujours été inclinant sur la droite — on a maintenant le Parnasse derrière soi ; on l'a tourné.

Bientôt, dans la perspective d'une ravine très profonde entre les montagnes, on aperçoit un bout de mer — la ravine s'agrandit

— on arrive sur elle — à dix pas de la route, ruines grecques — mur en pierres sèches carrées — la construction fut quadrilatérale — nous avons marché tout à l'heure sur des tronçons d'une voie antique, beaucoup plus large que celle d'hier et de ce matin en partant de Livadia — à distances rapprochées les unes des autres, deux ou trois mètres au plus, des lignes transversales qui sortent du niveau du pavé pour arrêter les pieds des chevaux.

Au fond du ravin, ceule, blanc comme une anguille de nacre, un ruisseau qui se tortille entre un bois d'oliviers ; il va s'épatant ensuite dans la plaine que nous devons passer demain — à gauche, le golfe de Salona s'avance dans les terres — après le golfe, montagne — après, une autre — puis une troisième, noyée dans la brume, et de côté d'autres qui se pressent comme des têtes de géants qui se pressent pour voir.

Au premier plan, montagne de Delphes — deux pics en arrivant (taillés à facettes comme un acculement infini de piliers décapités, étagés tout du long), de ton brun rouge, avec des bouquets de verdure sur les sommets plats de chaque fût de roche — c'est un paysage inspiré ! il est enthousiaste et lyrique ! rien n'y manque : la neige, les montagnes, la mer, le ravin, les arbres, la verdure — et quel fond ! — nous passons près de la fontaine Castalie ou plutôt au milieu — le bassin est à droite et la chute à gauche, laissant de ce côté des oliviers à grande tournure et d'un vert splendide.

Nous descendons dans une maison — il n'y a pas de cheminées. — nous allons dans une autre où, dans la chambre qu'on nous destine, deux couvertures sont étendues par terre de chaque côté de la cheminée qui le soir nous abîme de fumée !

Où étaient les Thermopyles ? Notre guide et Buchon sont d'accord. Quand Giorgi nous a dit : Vous y êtes ! cela nous a paru absurde. Pourquoi les Perses n'entraient-ils pas plus au-delà, par la montagne que nous avons descendue ce matin ? — Qui les forçait de venir jusqu'ici ? Comment se fait-il que, selon Hérodote, les Perses tombaient dans la mer ? La mer n'est pas là — elle est à plus d'une lieue ! — faut-il entendre par mer, marais ? Alors les Grecs auraient été sur cette colline couverte d'épines où nous nous sommes déchirés tantôt pour voir s'il y avait un défilé par derrière

défile que nous n'avons pas vu ! le marais est traversé par un grand cours d'eau : est-ce le Sperchius ? Je n'ai pas vu les restes du mur de Justinien dont parle Buchon.

Les Thermopyles ne seraient-ils pas la gorge étroite au haut de laquelle est Budanitzá ? Alors je comprends que pour arriver à ce sommet les Perses aient mis toute la nuit. Quel est le sens du mot précis traduit par défilé dans Larcher ? En résumé, c'est là, à l'extrémité Nord de cette longue colline que devait se trouver le passage — ou c'est la gorge de Budanitzá. — Dans cette hypothèse, les Perses par le flanc auraient pu tomber dans la mer — et c'est bien là un défilé — et qui s'ouvre par en bas, qui a une « place plus large. »

Mais l'objection revient toujours. — Pourquoi les Perses se sont-ils obstinés à venir par là ? tandis qu'au-delà des sources d'eau chaude, il y a une grande entrée dans la montagne.

Samedi, 11.

La pluie et le vent n'ont cessé toute la nuit — Giorgi a demandé à coucher dans la même chambre que nous. — toute la famille qui l'habite a passé la nuit dehors avec les muletiers et l'ironique cuisinier dont les *chalouars* ! blancs sont maintenant noirs de boue — aussi le matin, les femmes et l'affreuse nichée d'enfants viennent-ils en grelottant se chauffer à nos tisons. A travers la crasse qui les couvre, on distingue quelques-uns de leurs traits, qui seraient beaux peut-être, s'ils n'étaient si sales, mais quelle saleté ! Cela dépasse tout ce que j'ai vu jusqu'à présent ! La jeune femme du lieu met son marmot dans son berceau, tronc d'arbre creusé, à peine dégrossi, et le dandine auprès du feu — la forme de ce berceau me rappelle les pirogues de la Mer rouge.

Notre bagage part en avant, devant nous précéder à Thèbes — nous partons après lui à onze heures, couverts de nos peaux de bique et de nos couvertures de bédouin mises par-dessus et attachées avec une corde sur le devant de la poitrine, à la manière d'un bournois — la pluie tombe sur nous sans discontinuer pendant deux heures.

La route monte une montagne — puis la redescend — en face de nous, nous apercevons Livadia — le Parnasse à droite noyé dans la brume et dans la pluie.

Le bagage s'était arrêté au khan de Livadia et les *agayats* déclarent qu'ils ne veulent pas aller plus loin — la bêtise de notre drogman s'en mêle, force nous est donc de rester à Livadia !

Nous passons la journée à faire sécher nos couvertures et nos hardes et à fumer sur nos lits — en bas, dans l'écurie par où l'on monte à notre chambre, c'est un pêle-mêle de chevaux, de mulets et d'hommes.

Le torrent qui passe devant Livadia grossit toujours — toute la plaine est noyée d'eau — la pluie rebondit sur les tuiles — le vent chante à travers les planches du khan.

La soirée fut employée par nous à recoudre nos peaux de bique et à y ajouter des genouillères en *flocate*.

Lundi, 3 février.

La vallée va du nord au sud, contrairement au sens dans lequel nous y arrivons — ce n'est pas une vallée proprement dite, mais une portion de pays que nous dominions hier au soir, et qui, *pour nous*, couverte de mamelons et de petites vallées, s'en va vers *notre gauche*.

En partant d'Andvitzeno, la route descend d'abord — montagnes stériles, grise, couvertes d'une verdure rare — puis des chênes — de temps à autre une fontaine.

Une place sur une pente, comme une petite prairie inclinée — au bout, un bois d'arbustes — le chemin sous la voûte verte. — Comme devant nous, François y entraît, en est sorti un troupeau de chèvres.

A propos de chèvres, sur une grosse pierre à pans presque à pic (je m'étonne toujours à considérer comment elles peuvent se tenir sur des pentes semblables) elles étaient posées, immobiles, quand nous sommes passés, chacune dans sa posture, comme si elles eussent été de bronze. Nous nous trouvons au bord d'un fleuve éparpillant ses eaux en plusieurs branches sur des grèves blanches étendues — il est bordé d'arbustes sans feuilles, à couleur grise lavande, ligaria, etc. — de temps à autre un sycomore dont le tronc bleu saillit de loin.

Des deux côtés de la vallée où tourne paisiblement le fleuve montagnes de hauteur moyenne, d'un ton généralement roux — ce fleuve, c'est l'Alphée — nous le passons à gué, avant de l'eau jusqu'au-dessus du genou — l'eau m'entre par le haut de mes bottes — le courant pousse nos chevaux — je travaille le mien à coups d'éperon — à force de bonds, je l'amène à l'autre bord.

Nous longeons quelque temps la rive droite du fleuve — le soleil est chaud. Ça et là un bouquet d'arbres sans feuilles — sur une

hauteur, le petit village de Hagios Joannis (emplacement d'Herea).

De Hagios Joannis jusqu'ici (Polignia), c'est une charmante route — paysage classique s'il en fut — tranquille — on a vu cela dans d'anciennes gravures — dans des tableaux noirs qui étaient dans les angles, à la place la moins visible de l'appartement.

Nous traversons deux fleuves — 1° le Ladon-Giorgi, notre mouk्रे reste en arrière — nous sommes obligés de payer un paysan qui va avec son cheval le chercher : il était resté sur un îlot de sable caillouteux. Dans le courant de l'eau et arrêtés, troncs d'arbres — sur la rive du fleuve de l'autre côté, des paysans assis.

2° Le second fleuve que nous traversons est l'Erymanthe.

Ces trois fleuves Alphée (Ladon) (Ruphia) Erymanthe (Doàna) — ces deux derniers affluents du premier, ont le même caractère — seulement, quelque temps avant d'arriver ici, l'Alphée qu'on retrouve est un véritable fleuve — il est large (à peu près comme la Seine à Nogent).

Cheminaut par beau soleil sur l'inclinaison d'une pente, ce sont sans cesse des chemins dans des bouquets de lentisques verts — par places, des pelouses d'herbes — de temps à autre un grand arbre... O art du dessinateur de jardins !!! — à notre droite, la montagne — à notre gauche, au bas de la lisière du bois, coule le fleuve, gris, sur son lit blanc — de l'autre côté, prairie — arbres à tons roux à cause de l'absence de feuilles — et après les montagnes.

Partout le paysage a ce caractère de simplicité et de charme — on sent de bonnes odeurs — la sève des bois s'infiltré dans vos muscles — le bleu du ciel descend en votre esprit — on vit tranquillement, heureusement...

Mercredi, 5 février.

La journée courte et peu fatigante (six heures de marche) n'a eu qu'un épisode — mais qui fut charmant, à savoir le passage du Jardanus, rivière située à une heure et demie de Pyrgos environ — toute la nuit une pluie torrentielle avait sonné sur les tuiles de notre logis et dégouttait à travers elles sur nos têtes — nous sommes néanmoins partis, à la grâce de Dieu:

*Dix heures du matin.* — Le temps se dégrasse un peu et je retire de dessus mon dos mon affreuse couverture pliée en double et qui me pèse horriblement — nous marchons dans la plaine nue sous le ciel gris par un temps doux.

*Passage du Jardanus.* . . François s'avance le premier — bientôt son cheval perd pied et va à la dérive. — Maxime et moi passons côte à côte — son cheval, plus faible que le mien, est poussé par le courant ; il en a jusqu'au milieu des hanches et moi seulement jusqu'aux deux tiers des cuisses — sensation de l'eau froide quand elle vous entre par le haut des bottes.

Enfin nous arrivons sur l'autre bord, ayant lâché la bride à nos bêtes qui s'en sont tirées comme elles ont pu.

Restait le bagage — nous l'attendons — conseils et délibérations — le parti fut vite pris, à savoir de traverser quand même — des bergers nous indiquent un endroit un peu plus bas — il y avait une sorte de petit radeau de branchages et deux îlots d'herbes. On défait le bagage que l'on portera à la main et les bêtes nues traverseront à la nage — Maxime et François remontent pour assister à la natation des chevaux, tandis que je reste avec Dimitri (le cuisinier) Giorgi (le saïs) et un jeune berger qui nous aide — lui et moi nous faisons la chaîne — glissant avec mes grosses bottes sur le talus boueux du fleuve, j'allais dans l'eau jusqu'au bout du petit pont où le berger, ayant du fleuve jusque par-dessus les genoux, m'apportait le bagage, que nous avons ainsi passé un à un. Pendant que nous étions occupés à cela, arrive un troupeau de moutons — embarras, résistance des bêtes à cornes qui foutent le camp de tous les côtés ; les bergers gueulent et courent après. Muni d'un long roseau, j'aide à *cache*r le bétail — on prend les premiers par la laine et on les passe de force — les autres suivent, moitié sautant, moitié nageant ou barbotant. Après quoi, nous avons recommencé notre exercice de fachino — je m'enfonce dans le pont et j'y reste accroché par un éperon ; la mécanique s'était détraquée sous le poids des moutons, — à partir de ce moment, je me suis contenté de rester au talus — mon compagnon de fardage m'apportait le bagage jusque-là.

Maxime et François reviennent avec les chevaux de bagage mouillés jusqu'aux oreilles — ce n'a pas été non plus facile — il pleut — nos selles sont trempées — je les bouchonne avec l'écharpe péloponésienne que j'ai achetée dimanche à Dravoï — et nous repartons.

La plaine est viable — la pluie se calme — à gauche, la mer bleu gris sale — avec Zante dans la brume — plus près de nous, Gastuni sur une montagne, en acropole — nous rencontrons, allant dans le même sens que nous, de bons gendarmes dont l'un

tombe de cheval en voulant sauter un fossé large de dix-huit pouces.

Avant d'arriver à Dervish-Tcheleby, clôture d'aloès ; ils sont fort beaux, touffus avec leurs grandes palmes épaisses, recourbées.

Depuis le passage du fleuve jusqu'à notre arrivée, je m'exerce à faire le *hurlcur* — François y excelle et me donne des leçons ; le soir, j'étais arrivé à une certaine force, mais j'avais, comme disait Sasseti à propos des chevaux qui trottaient dur « l'estomac défoncé ».

Pendant que nous sommes sur le balcon de notre maison à Dervish-Tchebely attendant notre bagage, nous voyons un maître chien noir aboyer après deux hommes et les poursuivre — ce sont des musiciens ambulants : l'un joue du biniou, et l'autre le suit en portant un énorme bissac accroché à son côté — ils viennent à nous — tous deux couverts de ces lourds manteaux blancs des paysans grecs, si pesants qu'on ne met jamais les manches et le capuchon, seulement dans les cas extrêmes.

Le premier, jeune homme de vingt ans environ (coiffé comme l'homme de Chéronée) a ses sandales de toile noires de pluie, de vétusté et de crasse — pendant que l'air s'échappe de sa vessie, il regarde de droite et de gauche, et de temps à autre, il abaisse la bouche sur le bout de la flûte engagée dans l'outré pleine — son compagnon n'a pas plus de douze ans — il le suit et porte le bissac. Dans une maison voisine, une femme lui donne quelque relief qu'il met dans son sac de toile. — Après qu'ils nous ont eu joué leur air, ils partent et le chien se remet à hurler et à les suivre.

Pourquoi le vagabond, musicien ambulancier, me séduit-il à ce point ? — la contemplation de ces existences errantes et qui semblent maudites partout (il s'y mêle du respect pourtant) me tient au cœur — j'ai vécu quelque part de cette vie, peut-être ? ô Bohème ! Bohème ! tu es la patrie de ceux de mon sang ! Il y avait sur eux (les Bohèmes) quelque chose de mieux à faire que la chanson de Béranger — Walter Scott sentait fortement (sous le rapport du pittoresque surtout) cette poésie-là — *Edic o kiltres*, etc.

En face de nous, dans cette maison : servante bossue avec de gros seins — de quel côté la prendre si son mari aime les tétons durs ?

.....

## VISITE A CANARIS

Mercredi, 22 janvier.

Petite maison jaune, à rechampis blancs autour des fenêtres — intérieur très propre.

Reçus par M<sup>me</sup> Canaris, en costume psariote : une bavette à bandes d'or sur la poitrine — sorte de turban rose incliné sur l'oreille gauche, et recouvert de la draperie d'un voile blanc. — Grosse petite femme dodue, rieuse, aimable, parlant haut d'une voix aigre, riant beaucoup.

M. Canaris était au Sénat.

Salon à meubles d'acajou et de noyer — ameublement, salon d'un médecin de petite ville — verres de couleur sur des morceaux de tapisserie à bordures en peluche — gravures modernes aux murs.

Canaris entre, en nous donnant une poignée de main — petit homme trapu, gris blanc — nez écrasé et de côté par le bout — figure carrée — air brutal doux — pas de front — il reste la jambe droite étendue de côté, le genou rentré, le pied en-dehors, étant assis sur son fauteuil.

Ne fait que parler de M. Piscatory qu'il paraît admirer beaucoup — rompt les chiens toutes les fois qu'il est question de lui — a entendu parler de Victor Hugo — je lui ai promis de lui envoyer les pièces qui le concernent — petits yeux — placé assez loin de lui, je ne puis voir le jeu de sa figure.

Un petit portrait de lui à l'huile, exécrable, où il est représenté avec un compas et une carte.

Vrai bourgeois ! visite triste ! voilà pourtant un homme éternel, immortalisé ! — Comme ça rehausse l'autre (Hugo), et comme ça le rehausse aussi, lui !

Gustave FLAUBERT.

# VARIA

---

## I

### THÉOPHILE GAUTIER A COMPIÈGNE

---

Quand, au temps du second Empire, les invités d'une « série » partaient pour Compiègne, il se retrouvaient, bien avant l'heure fixée, dans la salle d'attente de la gare du Nord. Le long du quai était rangé le train qui devait les conduire à la résidence impériale : on s'abordait, on échangeait des saluts ou des poignées de main, on causait en attendant le départ, tandis que les employés chargeaient les malles. Quelles malles ! Grandes comme l'arche de Noé ; et des boîtes, et des cartons de toutes formes et de toutes dimensions : car les femmes rivalisaient, en ces occasions, de toilettes coûteuses. « -- Je suis invitée à Compiègne, j'ai vendu un moulin, disait une dame. — Ca doit être vrai, insinuait une concurrente, car il lui reste beaucoup de farine sur la figure. »

A trois heures moins le quart, tous les bagages étant casés, on ouvrait les portes, et les invités, se groupant à leur gré, prenaient place dans les voitures, choisies parmi les plus belles et les plus neuves de la compagnie. Vieilles et démodées aujourd'hui, ces voitures roulent sans doute sur quelque ligne d'intérêt électoral. En une heure et vingt minutes s'effectuait le trajet. A la gare de Compiègne, six grands chars à bancs attelés à quatre chevaux et conduits par des postillons poudrés, menaient, grand train, la série jusqu'au château. Une douzaine d'omnibus et de fourgons suivaient, portant les gens de service et les bagages.

Au perron du palais sont rangés les valets de pied — habit vert gilet et culotte écarlate — chargés de diriger chacun des arrivants vers l'appartement qui lui est préparé. C'est, pour les personnages qui ne sont ni princes ni ministres, une grande chambre à coucher, très simple, tendue en perse grise à fleurs, rideaux d'étoffe semblable, tapis épais, meubles et lit d'acajou. Un cabinet de toilette attenant est pourvu d'une énorme cuvette avec ses acces-

soires en porcelaine de Sèvres blanche, marquée d'un N surmonté de la couronne impériale.

Deux heures sont accordées pour l'habillement : un peu avant sept heures, tous les invités se trouvent réunis dans la galerie des Cartes ; les femmes sont rangées d'un côté, en toilette de bal, les hommes de l'autre : habit, culotte et bas de soie noirs ou pantalon collant boutonné à la cheville. L'empereur entre, accompagné du chambellan de service, passe la revue du groupe masculin, dit un mot aux nouveaux venus qui lui sont présentés ; puis il remonte vers la porte d'entrée en causant avec les dames. Pendant ce temps, l'impératrice, vêtue d'une robe très modeste, et suivie d'un chambellan et d'une dame d'honneur, opère le mouvement inverse, passant d'abord devant les dames, puis devant les hommes, pour retrouver au point de départ l'empereur dont elle prend le bras et qui la conduit vers la salle à manger. Le préfet du palais a prévenu deux invités qu'ils auront l'honneur d'être placés l'un à droite, le second à la gauche de l'impératrice. D'autres ont été également priés d'offrir le bras aux deux dames qui seront assises aux côtés de l'empereur. Le reste des convives se placent à leur convenance : les hommes conservent leur chapeau à la main jusqu'au moment où l'on est assis : un valet de pied les en débarrasse et le dîner commence. Telle était l'étiquette invariable, notée, en 1866, par un Danzeau anonyme, habitué de ces réunions enviées.

Ce qu'il ne consigne pas, ce sont les impressions des convives moins familiarisés que lui avec ce cérémonial imposé. Car il y avait, parmi les invités, beaucoup d'artistes, d'écrivains, voire de bourgeois et de bourgeoises qui n'étant point nés « sur les marches d'un trône », ni « sur les genoux d'une duchesse », devaient éprouver un certain embarras en une si solennelle circonstance. Pour les timides, l'épreuve était redoutable, encore que les maîtres de la maison s'ingéniassent à mettre leurs invités à l'aise : n'importe : à un débutant, dénué d'aplomb, et affublé, pour la première fois de sa vie, d'une culotte courte et de bas de soie moulant des mollets qui pouvaient n'être point sculpturaux, la situation paraissait troublante : d'autant plus qu'il fallait causer, faire preuve de tact, de finesse et de goût. « Il y a, écrit le chroniqueur anonyme, il y a une galerie impitoyable pour toutes les maladresses et qui fait des gorges chaudes sur les bévues commises, souvent à son insu, par tel personnage qui croit, de la meilleure foi du monde, avoir été aussi spirituel que Voltaire et aussi rempli d'atticisme que M. de Coislin. » Garder un silence prudent, c'est s'exposer à

paraître sot ou gauche : essayer, quand on se sent guetté et qu'on n'est pas en verve, de rivaliser d'esprit avec des causeurs émérites, tels que M. de Sauley, Mérimée, Ponsard ou Octave Feuillet, c'est la torture...

Une contemporaine de ces temps si proches et si lointains, M<sup>me</sup> de Hingermann-Lindenerone, femme du ministre plénipotentiaire actuel du Danemark en Allemagne, publie ses *Souvenirs* dans le *Harper's Magazine*. Née miss Lillie Greenough, elle avait épousé, en premières noces, à dix-sept ans, M. Charles Moulton, fils d'un banquier américain fort connu qui résidait à Paris depuis le règne de Louis-Philippe. Les journaux de l'époque faisaient grand éloge du charme, de la beauté et du talent de cantatrice de la jeune M<sup>me</sup> Moulton. Elle fut, en 1866, avec son mari, de l'une des séries de Compiègne, et nouvelle venue dans la société parisienne, elle connut la petite angoisse éprouvée, les premiers jours, par tous ceux des convives de la table impériale qui n'étaient pas les habitués de la maison. On lui annonce qu'elle sera placée à côté de Théophile Gautier, et la voilà décontenancée. Que va-t-elle dire au célèbre écrivain ? Lui parler de son œuvre serait convenable, mais elle n'en connaît que quelques vers, mis en musique et qu'elle a chantés. Elle a beau s'ingénier, elle ne se rappelle rien d'autre, sinon le titre — le titre seulement — d'un livre très inconvenant, paraît-il, *Mademoiselle de Maupin*, qu'on ne lui a jamais permis de lire. Ceci ne peut donc lui être d'aucune utilité dans la conversation, et c'est fort intimidée qu'elle s'assoit à côté du poète.

Vain émoi : émotion en pure perte. Gautier, très à l'aise auprès de cette jolie femme, parle, tout de suite, des huit ou dix chats qu'il possède et qu'il adore. Tous portent des noms classiques et comprennent, assure-t-il, ce qu'il leur dit. Et le voilà racontant ses causeries avec ses matous. « Cléopâtre, vous avez été dans la cuisine boire du lait. » Cléopâtre met sa queue entre ses jambes et prend l'air repentant : la cuisinière a dit la vérité : « Jules César, vous étiez dehors excessivement tard, hier au soir : que faisiez-vous ? » Jules César descend de sa chaise, dresse sa queue, se frotte contre les jambes de son maître pour promettre qu'il ne recommencera plus.

M<sup>me</sup> Moulton, amusée et rassurée, tient à placer sa réminiscence : « — Quand Jules César rentre de ses promenades nocturnes, est-il gris ? demanda-t-elle. — Gris ? Ou'entendez-vous par là ? — Vous avez écrit, dans un certain poème : *A minuit tous les chats sont gris*. — C'est vrai : mais je parlais du chah de Perse.

— Tous les chahs de Perse sont donc gris à minuit ? — Tous ceux que j'ai eu l'honneur de voir à minuit étaient gris comme des Polonais... »

Le badinage se poursuit ainsi jusqu'à la fin du dîner. Gautier, un peu inquiet de savoir si sa voisine ne s'est pas moquée de lui, déclare qu'il la juge la personne la plus blasée et la plus sarcastique de la terre ; elle proteste de sa naïveté et ils discutent là-dessus en riant quand on se lève de table pour rentrer au salon. L'empereur s'approche d'eux et s'informe du motif de la querelle ; elle le lui dit, demande conseil : doit-elle être fâchée contre Gautier ? « Soyez-le, répond l'empereur ; il le mérite. »

L'intérêt de ces propos est qu'ils sont, manifestement, très fidèlement rapportés et voilà, pour la petite Histoire, une indication des plus précises -- partant des plus précieuses. Ils sont d'ailleurs parfaitement insignifiants et l'on voit qu'il n'était pas besoin de se supplicier l'esprit pour soutenir à la table impériale une conversation ; la causerie était là aussi simple et aussi improvisée qu'ailleurs. Gautier envoya, quelques jours plus tard, à sa jolie voisine, un sonnet qui n'est pas de ses meilleurs. M. Jacques Lux le cite dans la traduction qu'il nous donne de quelques extraits, heureusement choisis, des amusants souvenirs de M<sup>me</sup> de Hingermann-Lindencrone. (*Revue bleue, politique et littéraire*, du 3 septembre 1911.) Il nous conte, en outre, comment, au cours de la même série, il advint que M<sup>me</sup> Moulton eut l'honneur de dîner un soir à côté de Napoléon III. Même sans façon et même absence de toute prétention. Si la jolie Anglaise prit la précaution de préparer quelque aperçu savant sur la politique européenne ou quelque pensée marquante touchant le destin des empires, elle en fut pour ses frais et l'occasion fit défaut. L'empereur commença par la remercier d'avoir chanté, la veille, à la soirée de l'impératrice et il la félicita de son talent. « — J'ai pleuré, dit-il ; comment avez-vous pu être si pathétique ? — Cela, c'est l'art de mon professeur — Qui est votre professeur ? — M. Delsarte... Votre Majesté a peut-être entendu parler de lui. — Non, je ne l'ai jamais entendu nommer... Il doit être extraordinaire. — Il l'est en effet, et tout à fait unique en son genre ; il dit, par exemple, qu'il peut faire frémir la personne la plus indifférente en chantant seulement une chanson des rues : *J'ai du bon tabac !* Quand il arrive à : *Tu n'en auras pas*, son visage fait verser des larmes. »

Le récit de M<sup>me</sup> Moulton est si vivant, on le sent si vrai, qu'il semble qu'on entend la voix des causeurs. Soit que l'empereur,

distrain, n'eût perçu que les derniers mots, soit que décidé à rire, il voulût tourner la chose en plaisanterie, il dit : « — Son tabac doit être très bon. — Il est au contraire de la plus mauvaise qualité. — Peut-être du caporal ? — Je ne connais rien aux grades militaires, répliqua la jolie femme, sérieuse comme un diplomate mais s'il y en a un au-dessous de caporal je pourrais assurer que c'est le nom de ce tabac. — Eh bien, conclut l'empereur, s'il vous a appris à chanter comme vous chantez, il a bien mérité de la patrie. »

Le soir, en rentrant dans son appartement, M<sup>me</sup> Moulton aperçut sur sa table un paquet portant cette inscription : *De la part de l'empereur*. Les doigts tremblants d'émotion, elle coupa les ficelles, arracha l'emballage. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Déception ! Le paquet contenait une tabatière rustique avec un paquet de tabac sur lequel Napoléon III avait écrit : *Du bon tabac pour le maître de chant de M<sup>me</sup> Moulton*.

Evidemment, ce ne sont point là des révélations que recueilleront nos annales, mais de simples anecdotes dont s'amuseront seulement les lecteurs curieux de savoir, en tout, *comment c'était* ; il est bien rare qu'ils soient renseignés avec la minutie qu'apporte à ses récits M<sup>me</sup> de Hingermann-Lindencrone ; cela garde quelque chose de l'intérêt d'une photographie où l'on découvre nombre de détails qu'ont négligés les tableaux d'Histoire.

(*Le Temps* du 10 octobre).

## II

### LA JEUNESSE DE BAUDELAIRE

---

Les fonctions que remplit aujourd'hui au Sénat le secrétaire-général de la questure étaient tenus, sous le premier Empire, par un chef de bureau non moins aimable que courtois : M. François Baudelaire. Une excellente éducation ecclésiastique, un discret passé révolutionnaire, sa probité administrative, enfin la protection déclarée de M. le duc de Choiseul-Praslin, qui l'avait mis dans la place, lui valaient la bienveillance de ses supérieurs immédiats, les préteurs du Sénat maréchal Lannes et comte Clément de Ris. Ce n'est pas que le chef des bureaux de la préture, comme

on l'appelait, s'élevât beaucoup au-dessus de la médiocrité convenable à un fonctionnaire honnête. Mais François Baudelaire avait acquis à l'hôtel de Praslin, où il fut longtemps précepteur, des façons de serviabilité élégante qui, vraiment, le rendaient précieux dans le parterre que Bonaparte s'était formé au Sénat conservateur.

Notre fonctionnaire était logé par l'Etat dans une petite maison de la rue de Vaugirard, dont le derrière s'ouvrait sur les jardins du Luxembourg. Là, il vivait avec sa femme, une demoiselle Jeanne-Justine-Rosalie Janin, qu'il avait épousée, assez mûre en 1803, elle, étant âgée de trente-huit ans et lui-même de quarante-quatre. Il est vrai que la dot de la dame n'était pas sans importance. Des terres et des immeubles à Neuilly, une ferme dans l'Aisne donnaient un revenu qui, joint aux 10.000 francs de traitement du mari et à la pension viagère à lui servie par les Praslin, entretenaient le ménage dans l'aisance. A ce solide, M<sup>me</sup> Baudelaire unissait l'agrément des beaux-arts. Elle était peintre ; et la mythologie, la Bible, l'histoire ancienne et moderne, tentaient son pinceau tour à tour. On admirait dans son salon un *Samuel*, une *Bacchante*, une *Mademoiselle de la Vallière*, qui étaient son œuvre. Son mari n'aimait pas moins le grand art, mais il l'aimait selon son tempérament, que nulle fougue ne transporta jamais : il peignait à la gouache, ou, comme on disait alors, à la *gouasse*. Ajoutons, pour être juste, qu'il se dédommageait de la dimension par le nombre. On comptait dix-sept de ses productions rien que dans la pièce où étaient accrochées les œuvres de Madame.

xxx

Pour ces amateurs, le voisinage était fait à souhait. A quelques pas de chez eux s'ouvrait le musée impérial du Luxembourg, que conservait Naigeon, connu pour ses *Mémoires sur Diderot* et son athéisme fanatique. Au 15 de la rue de Vaugirard, habitait le sculpteur Claude Ramey, membre de l'Institut de France. Les soirs d'été, après qu'un tambour martial avait chassé du jardin le vulgaire contribuable, ces voisins s'assemblaient sous le couvert des platanes, goûtant cette « douceur de vivre » que produisaient la fraîcheur de l'air, la jouissance assurée des biens nationaux et les privilèges du nouvel ordre de choses. Pendant que les enfants et, parmi eux, Claude-Alphonse Baudelaire, né en 1805, s'exerçaient au volant ou au diable, les parents devisaient. Ils évo-

quent le passé, les temps de la monarchie, les heures inquiètes de la Terreur ; et ils se complaisaient à rappeler la place qu'ils avaient occupée dans l'ancienne société. Ainsi Naigeon racontait les soupers d'Holbach, du « baron » d'Holbach, Baudelaire laissait entendre qu'il avait tenu chez les Praslin le même rôle à peu près que l'abbé Barthélemy chez les Stainville. Il s'y était lié avec les Suard, les Condorcet, les Cabanis, M<sup>me</sup> Helvétius, enfin toute la société académique d'Auteuil. On savait de reste quels sentiments lui avait valu son zèle pour les Praslin incarcérés sous Robespierre : le chef de bureau n'insistait pas là-dessus.

Il arrivait alors qu'on se récriait. « Ne cachez pas, disait-on, que votre conduite fut héroïque. Vous couriez les tribunaux, les prisons, arrachant vos amis à la mort. C'est vous, Baudelaire, qui procurâtes le poison à l'infortuné Condorcet. » Et, en effet, le précepteur ayant embrassé, à la Révolution, les idées nouvelles, allait à la prison porter des douceurs à son maître ; il connaissait la fuite de Condorcet, il figure comme témoin sur son acte de décès. Mais, pour le poison, il y a cet inconvénient que l'académicien est décédé de mort naturelle. Cependant l'histoire la plus proche a des obscurités que personne n'est intéressé à éclaircir.

Et puis la causerie se poursuivait sur quelque sujet plus général. Baudelaire, qui, dans sa bibliothèque, possédait les grands auteurs, faisait alors une figure honnête, ayant jusqu'à une teinture de sciences naturelles puisée dans l'*Encyclopédie* et dans les œuvres de Lavater. Surtout l'air de naïveté dont il laissait échapper son savoir était bien joué : ses gros sourcils noirs sous sa peruque grise ajoutaient encore à ses façons spirituelles. On lui trouvait alors de la ressemblance avec La Fontaine. Du moins, c'est ce que déclarait une jeune personne née à Londres au plus fort de l'émigration, M<sup>lle</sup> Caroline Archimbault-Dufays, orpheline, qu'amenait dans ce cercle M<sup>c</sup> Pérignon son tuteur. Celui-ci n'était qu'homme de loi, mais se recommandait à ces artistes pour collectionner dans ses portefeuilles les estampes de la Banque de France.

xxx

Les années maigres, hélas ! succèdent aux années grasses et l'homme du Destin avait déjà doublé, pour celles-ci, le temps que l'Écriture assigne. Il revint d'Allemagne fort mal en point, et dans les premiers mois de 1814, M. Baudelaire eut la douleur de perdre à la fois sa femme et sa place. La gouache lui fut alors

une distraction puissante, et, retiré dans le quartier avec son fils, voisinant chez ses amis du Luxembourg, sa philosophie s'accommodait peu à peu d'un accident que les Bourbons adoucirent par une pension de 4.000 francs. Bientôt, il se trouva dans le cas de réparer son infortune. M<sup>me</sup> Dufays avait atteint la vingt-sixième année sans trouver de mari, car elle était sans dot : M. Baudelaire eut la générosité de s'offrir, en reconnaissant à la future l'héritage de 2.000 francs de rente. Ainsi l'orpheline vint, en 1819, habiter un logis que tapissaient les œuvres de feu M<sup>me</sup> Baudelaire. Elle n'apportait avec soi que sa chemise et un agrément un peu coriace que le sexagénaire eut du moins le mérite de goûter.

Le poète des *Fleurs du mal* est né de ce sacrifice. Le 11 avril 1821, M. Baudelaire, accompagné de MM. Claude Ramey et Jean Naigeon, présentait à la mairie de Saint-Sulpice, son fils Charles-Pierre, né de l'avant-veille. L'enfant, semble-t-il, n'était pas d'une vitalité exubérante et le milieu ne le développa guère. Les premières années s'écoulèrent dans un sombre appartement de la rue Hautefeuille entre un petit forte-piano, des plâtres d'après l'antique et les in-folio de l'*Encyclopédie*, dont son papa lui montrait les planches. A peine sortait-il de là, pour des promenades au jardin du Luxembourg, où le vieillard continuait, au moyen des statues, d'éveiller en lui une passion qui devait le hanter toujours. Encore ces distractions cessèrent-elles en 1827, quand M. Baudelaire mourut paralytique.

Cependant la maternité avait ajouté au charme de M<sup>me</sup> Baudelaire. Le veuvage l'embellit tout à fait, tant il est bon, pour la fraîcheur du teint, de n'être point contrariée dans ses penchants par un vieux mari philosophe. D'ailleurs, elle était assez jeune n'ayant dépassé que de quatre ans la trentaine, âge qui devenait alors à la mode ; elle ne manquait point de fortune, elle se trouvait avec cela fort impatiente de romanesque. Un certain Jacques Aupick, chef de bataillon, lui fut un motif d'exaltation. C'était un bellâtre irlandais que son adresse et sa superbe avaient fait attacher sous la Restauration à l'état-major. On sent qu'un guerrier corseté, chamarré, qui sans cesse parle de son épée, de l'honneur, de la Providence, c'est une douce consolation pour la veuve d'un peintre de gouache fuyant des souvenirs odieux désormais. M<sup>me</sup> Baudelaire déménagea trois fois en quinze mois, et le 8 novembre 1828, elle épousait à Saint-Thomas-d'Aquin son héros d'antichambre.

Les enfants en bas âge ne sont point consultés sur les secondes

noces de leurs auteurs, et la hâte de M<sup>me</sup> Baudelaire nous fait voir qu'elle estimait négligeables les sentiments de son fils. Celui-ci, néanmoins, quand il vit le ménage dirigé sur le ton des casernes, comprit que le brutal était un intrus. Il le sentit mieux encore trois ans plus tard à Lyon, quand il fut interné à la pension Delorme qui répétait au collège Royal, puis l'année suivante à ce collège même. M. Aupick avait été envoyé dans cette ville pour organiser, comme chef d'état-major, la fusillade des canuts qui osaient réclamer du pain.

Charles Baudelaire conserva du collège de Lyon un souvenir médiocre. Il parle de batailles à coups de poing, qu'il aurait livrées à ses camarades et à ses professeurs. Il mentionne de « lourdes mélancolies » fréquentes, en effet, dans l'âge qui précède la puberté, mais qui s'accoutument mal avec les assauts de boxe. M. Hignard, qui fut alors le camarade de Baudelaire, nous en a laissé un portrait assez différent : « Fin et distingué bien plus qu'aucun de nos condisciples, on ne pouvait imaginer un plus charmant adolescent. Nous étions liés d'une vive affection, qu'entretenait la communauté des goûts et de sympathie, l'amour précoce des belles œuvres littéraires, le culte de Victor Hugo, de Lamartine dont nous nous relisions l'un à l'autre les pièces préférées, pendant les monotones récréations de la cour. » On voit que la discipline n'était pas très sévère dans ce collège, puisque les poètes récents y entraient librement. Ajoutons que l'enfant prenait déjà du goût pour les langues anciennes et réussissait dans les thèmes et les vers latins. \*

xxx

M. Aupick s'étant révélé tacticien hors pair dans la guerre des rues, lors des troubles de 1834, le gouvernement du maréchal Soult l'appela pour faire les fonctions de chef d'état-major dans l'armée de Paris. Apparemment voulait-on donner à M. Thiers, ministre de l'intérieur, un lieutenant capable de renouer le fait d'armes de la rue Transnonain. En attendant, Charles fut mis pensionnaire à Louis-le-Grand, où, le 1<sup>er</sup> octobre 1835, son beau-père le présenta au proviseur avec emphase : « Monsieur, dit-il, voici un cadeau que je viens vous faire : voici un élève qui fera honneur à votre collège. » En effet, Baudelaire étant élève de troisième, eut au Concours général de 1836, le premier accessit de vers latins, et le deuxième prix l'année suivante. Les succès de

rhétoricien furent tous intérieurs : il n'obtint qu'au collège les premiers prix « nouveaux » pour le Discours français et les vers latins. Cependant, il venait immédiatement après Emile Deschanel, deuxième prix des « vétérans » pour ces matières.

Emile Deschanel n'eut garde d'oublier Baudelaire, dont il fut le condisciple avec Octave Feuillet et Louis Ménard. « Je me rappelle que, dès le collège, il était poète, dit-il et que pendant la classe de mathématiques, nous passions le temps à nous écrire des billets rimés au courant de la plume. Cette première poésie-là, c'était tout ce qui passe par la tête d'un lycéen de dix-huit ans, et toutefois, chose curieuse, on y trouvait déjà çà et là, une certaine affectation byronnienne de corruption prématurée :

N'est-ce pas qu'il est doux maintenant que nous sommes  
 Fatigués et flétris comme les autres hommes  
 De chercher quelquefois à l'Orient lointain  
 Si nous voyons encor les rougeurs du matin,  
 Et, quand nous avançons dans l'humaine carrière,  
 D'écouter les échos qui chantent en arrière  
 Et les chuchotements de ces jeunes amours  
 Que le Seigneur a mis au début de nos jours.

Cette affectation byronnienne venait principalement de *Joseph Delorme*, dont le jeune homme était grand admirateur et dont il était préparé à subir l'influence. En effet, les « soupirs de René » lui étaient familiers dès quinze ans, et il faut moins voir ici la rançon d'un génie précoce, que l'effet de l'âge et de la clôture chez un enfant nerveux et perspicace. Hignard, qui, nommé à l'Ecole normale, vit Baudelaire dans son collège en 1838, le trouva « changé, attristé, aigri », souffrant d'un milieu qui lui était désagréable. La pièce suivante qui fut écrite par Baudelaire pour son camarade, un soir de l'hiver 1838-1839 atteste encore cette mélancolie :

Tout à l'heure, je viens d'entendre  
 Dehors résonner doucement  
 Un air monotone et si tendre  
 Qu'il bruit en moi vaguement,

Une de ces vieilles plaintives,  
 Muses des pauvres Auvergnats  
 Qui jadis aux heures oisives  
 Nous charmaient si souvent, hélas !

Et, sur l'espérance détruite,  
Le pauvre s'en fut tristement :  
Et moi je pensais tout de suite  
A mon ami que j'aime tant,

Qui me disait en promenade  
Que pour lui c'était un plaisir  
Qu'une semblable sérénade  
Dans un long et morne loisir.

Nous aimions cette humble musique  
Si douce à nos esprits lassés  
Quand elle vient, mélancolique,  
Répondre à de tristes pensers.

Et j'ai laissé les vitres closes,  
Ingrat pour qui m'a fait ainsi  
Rêver de si charmantes choses  
Et penser à mon cher Henri !

Ayant subi avec succès, en 1838, l'examen pour la première partie du baccalauréat, Baudelaire fit, avec son beau-père, un voyage aux Pyrénées, d'où il rapporta une pièce assez remarquable, que feu M. Charles Cousin a publiée sous le titre : *Incompatibilité*, dans la notice du volume de *Souvenirs, Correspondances*, et que Louis Ménard réimprima depuis dans le *Tombeau de Charles Baudelaire*. On ignore dans quelles circonstances, le jeune homme quitta soudain le collège, le 21 avril 1839. Il parle dans son esquisse d'autobiographie d'« expulsion de Louis-le-Grand, histoire du baccalauréat », affirmation vague, que rien n'est venu corroborer, hormis une calomnie de Charles Cousin, grand maître de la franc-maçonnerie, calomnie dont Louis Ménard a fait justice. Sans doute, Baudelaire, qui commençait à se cabrer contre l'autorité de M. Aupick, refusa-t-il tout simplement de terminer ses études. C'est, du moins, ce qui semble ressortir d'une lettre de M<sup>re</sup> Aupick, à Asselineau, où elle rappelle sa « stupéfaction quand Charles s'est refusé à tout ce qu'on voulait faire pour lui, a voulu voler de ses propres ailes et être auteur. »

Fernand CAUSSY.

(*Le Figaro* du 12 août).

## III

**LAMARTINE ET BARTHÉLEMY**

---

Nous avons rappelé dans le dernier numéro des *Annales* (article de M. Léon Séché sur M<sup>me</sup> Caroline Angebert) le vilain rôle joué par le pamphlétaire de *Némésis* dans la campagne électorale de Lamartine en 1831. Pour être juste, il convient d'ajouter que Barthélemy rougit plus tard de sa mauvaise action. Quand Lamartine publia *les Girondins* il fut un des premiers à l'applaudir. Quelques années après, quand il se porta à la Législative, Barthélemy fit les frais d'une affiche poétique invitant le peuple français à réparer son ingratitude à l'égard du grand citoyen dont il rappelait l'inoubliable triomphe sur la foule ameutée et réclamant le drapeau rouge :

*C'est le Boissy d'Anglas de soixante et douze heures.*

Cf. à ce sujet le livre de M. Jules Garsou : *les Créateurs de la Légende napoléonienne, Barthélemy et Méry* 1899.

## IV

**LES PAPIERS D'HYPPOLYTE LUCAS**

---

La Bibliothèque municipale de Rennes vient de s'enrichir d'une collection importante, don de M. Léo Lucas, Directeur honoraire au Ministère de l'Intérieur.

Elle consiste dans les lettres autographes reçues par son père, Hippolyte Lucas, né à Rennes, le 20 décembre 1807 et mort à Paris, le 14 novembre 1878. Poète, auteur dramatique et critique, Hippolyte Lucas fut pendant un demi siècle en rapport avec les célébrités du monde artistique et littéraire. La collection de sa correspondance comprend 8 gros volumes reliés dont le premier débute par quatre lettres de Chateaubriand suivies de trente-trois lettres de Victor-Hugo. C'est tout à la fois un précieux recueil d'autographes et une source non moins précieuse de documents pour les érudits.

Jean DE LA ROUINIÈRE.

## Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

---

LE MERCURE DE FRANCE du 1<sup>er</sup> novembre. — *Sur un roman de 1833 « l'Isabelle » de Sénaucour*, par Legrand-Chabrier, N<sup>o</sup> du 15 novembre. — *M<sup>me</sup> Bovary et son temps (1857)*, par René Dumesnil.

REVUE DE PARIS des 1<sup>er</sup> et 15 novembre. — *Lettres de Jeunes filles (1816-1820)*, Aurore Dupin et Emilie de Wismes.

---

## LE ROMANTISME DANS LES UNIVERSITÉS ALLEMANDES

---

Le Romantisme est à la mode un peu partout. Voici les noms des professeurs des Universités allemandes qui s'occuperont cet hiver de la littérature romantique en France.

BERLIN : M. Morf, *la Littérature française depuis la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au Romantisme*.

BERNE : M. Michaud *Histoire de la Littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle*.

FRIBOURG : M. Paufler, *Chateaubriand, sa vie, ses œuvres*.

GIESSEN : M. Thomas, *le Théâtre romantique*.

GREIFSWALD : M. Plessis, *le Roman français au XIX<sup>e</sup> siècle*.

HALLE : M. Michel, — id — *Explication des Poésies d'Alfred de Musset*.

HEIDELBERG : M. Schneegans, *la Littérature romantique en France*.

KIEL : M. Voretzsch, *Histoire de la Littérature française moderne, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.*

LEIPZIG : M. Birch-Hirschfeld, *Histoire de la Littérature française au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.*

MUNICH : M. Hartmann, *Littérature française au temps du Romantisme.*

MUNSTER : M. Wiese, *Développement du Drame français.*

POSEN : M. Bastier, *L'Individualisme féminin dans la Littérature française au temps du Romantisme. Aperçu sur la Littérature française depuis la Révolution*

STRASBOURG : M. Ott, *Alfred de Musset, sa vie, ses œuvres.*

VIENNE : M. Wurzbach, *Histoire du Roman français au XIX<sup>e</sup> siècle.*

ZURICH : M. Bovet, *Histoire de la Littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle.*

---

# BIBLIOGRAPHIE

---

LIBRAIRIE LAURENS. — *Paul Huet (1803-1869) d'après ses notes, sa correspondance, ses contemporains*, documents recueillis par son fils et précédés d'une notice biographique, 1 vol. grand in-8° de 540 pages.

Ce livre, œuvre de piété filiale, parut le jour même où s'ouvrait à l'École des Beaux-Arts l'exposition des œuvres du peintre romantique Paul Huet. Il était impossible de mieux présenter ce grand artiste, laborieux et sincère, au public qui ne le connaît que de nom. Et il serait à souhaiter que tous les hommes qui ont marqué dans l'art ou la littérature aient pour biographes des fils, je ne dis pas aussi pieux, mais aussi compétents, aussi avertis que M. René Paul Huet. Grâce à lui, — car son témoignage est aujourd'hui accepté comme juste par tous les gens de métier — la figure de son père qui était quelque peu effacée, a été mise à sa vraie place, c'est-à-dire au premier plan, à côté et même un peu au-dessus des autres grands paysagistes de l'école de 1830. On ne saurait, en effet, quand on a vu l'Exposition de ses œuvres, lui contester le titre de novateur, et pour ma part, en visitant cette exposition, j'ai éprouvé une joie mêlée de surprise en entendant des gens qui n'y connaissaient rien s'écrier devant telle et telle toile : « On dirait un Daubigny, un Dupré, un Rousseau ! » C'est qu'il y a de tout cela dans les paysagistes de Paul Huet. Seulement — et c'est là son mérite — il a montré la voie à ceux qu'il a l'air d'imiter.

On lira donc avec un réel intérêt le livre que René Paul Huet a consacré à la mémoire de son père, et on y trouvera des documents de premier ordre parmi les lettres qui furent adressées à ce grand peintre romantique. Nos lecteurs n'ont pas oublié, d'ailleurs, l'article que M. Léon Séché publia ici même, lors de l'inauguration du monument érigé à Paul Huet dans le parc de Saint-Cloud. Cet article remanié et mis au point prendra place très prochainement dans le *Cénocle de Joseph Delorme*.

LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION. — *Moore en France. Contribution à l'histoire de la fortune des œuvres de Thomas Moore dans la littérature française (1819-1830)*, par Allen Burdett Thomas, M. A. 1 vol. grand in-8°.

Après avoir fait des thèses sur la plupart des poètes romantiques, voici qu'on se met à étudier les romantiques étrangers. Notre collaborateur M. Edmond Estève nous avait donné, il y a quelques années, un très remarquable ouvrage sur Byron. Thomas Moore ne pouvait manquer de tenter la plume d'un autre professeur. Et tout à l'heure nous aurons à parler d'une autre thèse sur John Keats. Mais M. Allen Burdett Thomas a traité assez légèrement son sujet. Son livre est plutôt un résumé, un canevas à développer, qu'une étude à fond. Il a divisé son travail en trois chapitres. Dans le premier il nous montre Thomas Moore à Paris, attiré et fêté par les salons à la mode. Tous les mémoires du temps nous parlent de ses rencontres avec Lamartine, en 1819, au moment où le poète des *Méditations* récitait partout le *Lac, l'Isolément, Dieu, l'Immortalité*, « pour voir l'effet de sa poésie sur les yeux » M. Thomas a négligé de consulter les *Souvenirs du maréchal de Castellane* où il est également question des fréquentations mondaines de Thomas Moore.

Dans le chapitre II, le biographe du poète anglais analyse les jugements d'ensemble qui furent portés sur les œuvres de Moore par la presse littéraire française.

Dans le chapitre III il nous dépeint son influence dans notre littérature, et nous savons qu'elle fut très grande sous la Restauration. *Les amours des anges* surtout trouvèrent de nombreux imitateurs, à commencer par Alfred de Vigny dans *Elou...* Mais tout cela, encore une fois, sent trop le catalogue. L'auteur de *Lalla Rookh* méritait mieux, quoiqu'il ait perdu beaucoup de son prestige aux yeux des dernières générations.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *John Keats, sa vie et son œuvre (1795-1821)*, par Lucien Wolff, 1 vol. grand in-8° .

Comme le dit l'auteur de ce livre dans un court avertissement, l'œuvre de ce poète anglais n'a été étudiée en France, jusqu'à ce jour, qu'en de brefs articles ou des travaux partiels. En dehors de la thèse latine de M. Angellier, nous n'avons guère sur Keats

qu'une étude de M. J. Texte sur Keats et le Néo-Hellénisme, un article de Léo Quesnel dans la *Revue politique et littéraire* (1877) et surtout un article de Louis Etienne intitulé *le Paganisme poétique en Angleterre*. Mais M. Lucien Wolff se trompe en ne faisant remonter qu'au vingtième siècle les traductions des poésies de Keats. Ce poète avait à peine fermé les yeux, que Sainte-Beuve l'étudiait avec les autres lakistes et essayait de faire passer dans la poésie française quelques-unes de ses plus belles inspirations. Je citerai ici pour mémoire ce sonnet de *Joseph Delorme* :

### IMITÉ DE KEATS

(*En s'en revenant un soir de novembre*)

Piquante est la bouffée à travers la nuit claire ;  
 Dans les buissons séchés la bise va sifflant ;  
 Les étoiles au ciel font froid en scintillant,  
 Et j'ai, pour arriver, bien du chemin à faire.

Pourtant, je n'ai souci ni de la bise amère,  
 Ni des lampes d'argent dans le blanc firmament,  
 Ni de la feuille morte à l'affreux sifflement,  
 Ni même du bon gîte où tu m'attends, mon frère !

Car je suis tout rempli de l'accueil de ce soir,  
 Sous un modeste toit où je viens de m'asseoir,  
 Devisant de Milton l'aveugle au beau visage :

De son doux Lycidas par l'orage entraîné ;  
 De Laure en robe verte, en l'avril de son âge,  
 Et du féal Pétrarque en pompe couronné.

Et puisque je viens d'évoquer les lakistes, je trouve que M. Wolff les définit très heureusement dans l'Introduction de son livre.

« ... Cette union de la vie normale et du mystère transcendant, dit-il, du naturel et du surnaturel, Keats l'a retrouvée et exaltée poétiquement dans tous les domaines que son imagination ait parcourus, dans le monde physique, comme dans les mondes mythologiques, dans les légendes du passé, comme dans les révélations de l'amour humain. Mais il se distingue de ses prédécesseurs immédiats ou de son contemporain Shelley par la qualité de son imagination et la nature de son art. — Wordsworth part de l'objet ou du phénomène le plus commun, observé et reproduit avec une sympathie vivifiante, se libère des sens et de leur tyrannie, et s'élève par la méditation, jusqu'à une commu-

nion spiritualiste avec l'âme du monde. — Coleridge, dont la sensibilité est bien plus acérée et complète, dont la perception de Beauté est beaucoup plus délicate et intime, ne s'arrête pas aux données des sens, mais, avec l'impatience du mystique pour l'au-delà, il saisit les fugitives échappées de la vie transcendente, lorsqu'elles apparaissent par les trouées de l'expérience ; il élabore et façonne un monde surnaturel, imagine les états d'âme supra-humains que suscite la foi en ces visions, et croit, de toutes les aspirations de son esprit, hypnotisé de mystère, aux aspects, aux émotions, à la vie idéale que la magie de sa conception poétique a fait surgir de la nature. — Shelley est doué des sens les plus déliés, les plus subtils, les plus frisonnants ; sa sensation de la Beauté est d'un immédiat, d'une profondeur à laquelle, seule, celle de Keats est comparable.....

« Une interprétation imaginative de l'expérience, telle fut l'œuvre du génie de Wordsworth ; une recherche passionnée de la vérité transcendente, par delà toutes les formes, telle l'existence même de Coleridge ; l'Amour incarné aspirant à se retrouver dans le monde de la Nature, à se réaliser parmi les hommes, tel fut Shelley ; Keats est la passion instinctive du Beau, qui découvre, par sa seule lumière, en elle-même, toute la vie de l'intelligence et de l'âme ! »

En vérité l'on ne saurait mieux dire.

LIBRAIRIE DU MERCURE DE FRANCE. *Dans la chambre de Napoléon mourant.* Journal de Hudson Lowe, gouverneur de Sainte-Hélène, sur l'agonie et la mort de l'Empereur. 1 vol. in-18, par Paul Frémeaux.

Livre pathétique, poignant, et qui vous étreint du commencement à la fin. Il fait assister à l'agonie de l'illustre soldat enchaîné. Elle fut épouvantable, et nous ne le savons bien qu'aujourd'hui grâce à des travaux, parmi lesquels ceux de M. Paul Frémeaux. On sait à présent que Napoléon, avec une sérénité admirable, a souffert, sous un climat meurtrier les pires tortures physiques, qui, toutes, le rongeaient. Mais il importait que toute compassion lui fût refusée, et ce livre le prouve surabondamment avec le journal même d'Hudson Lowe qui suit d'un œil cruel les progrès de la maladie et feint de croire chez l'illustre prisonnier des ruses, quand c'est déjà l'agonie qui commence.

LIBRAIRIE PLON & NOURRIT. — *Mémoires et Journaux* du général Decaen avec une introduction notes et cartes. Tome second. Armée du Rhin — Bonaparte et Decaen. — Départ de Decaen pour l'Inde. 1 vol. in-8°, par Ernest Pierre et Victor Paulier.

Le second volume de ces *Mémoires et Journaux*, qui vient de paraître dans la belle collection militaire et historique de la librairie Plon, s'ouvre par les campagnes de l'an VII et de l'an IX. Decaen est appelé à commander une division de la réserve à l'armée du Rhin, sous les ordres directs de Moreau. Nous assistons à ses opérations lors du passage du Danube, à ses démêlés avec Lecourbe, à sa prise de possession de Munich, à sa marche hardie au-delà de l'Isar, à l'occupation de la Bavière. Nous le suivons, dans la seconde partie de la campagne, à Hohenlinden, où il prend une part brillante à la victoire de Moreau, à Salzbourg, à Steyr. Après la paix de Lunéville, il essaye de jouer le rôle de médiateur entre Moreau et Bonaparte, et cet épisode, qu'il raconte en détail, offre un intérêt de premier ordre. Enfin il est nommé capitaine général dans l'Inde, touche au Cap, où les Hollandais ont repris pied, arrive à Pondichéry à la veille de la rupture entre la France et l'Angleterre, est obligé de se retirer à l'île de France. Il occupe un poste d'avant-garde particulièrement exposé, car il a peu de secours à attendre, mais on le verra décidé à défendre énergiquement, dans ces régions lointaines, les intérêts et l'honneur de la France.

Jean DE LA ROUÏÈRE.

---

# TABLE

## PAR NOMS D'AUTEURS

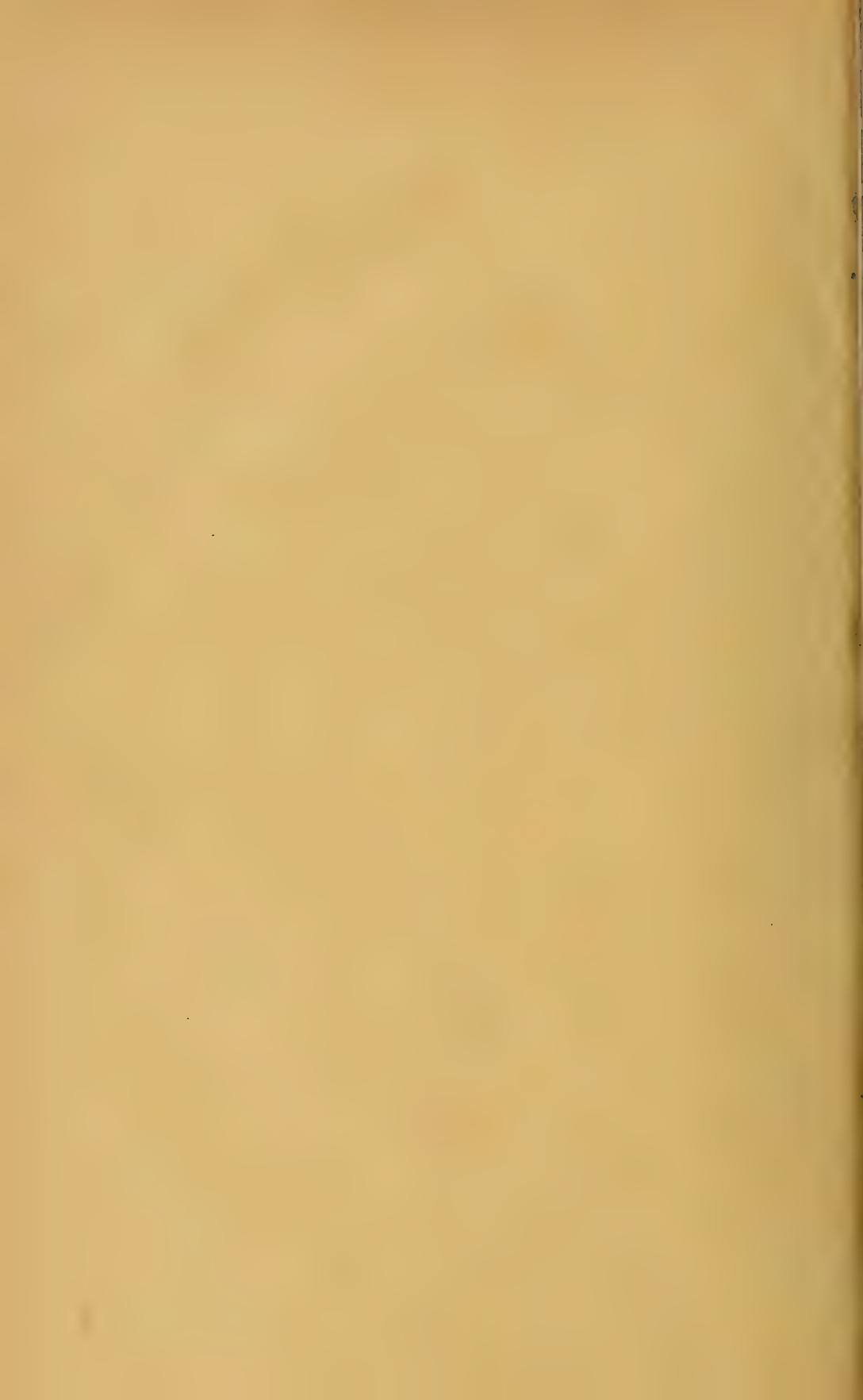
### DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

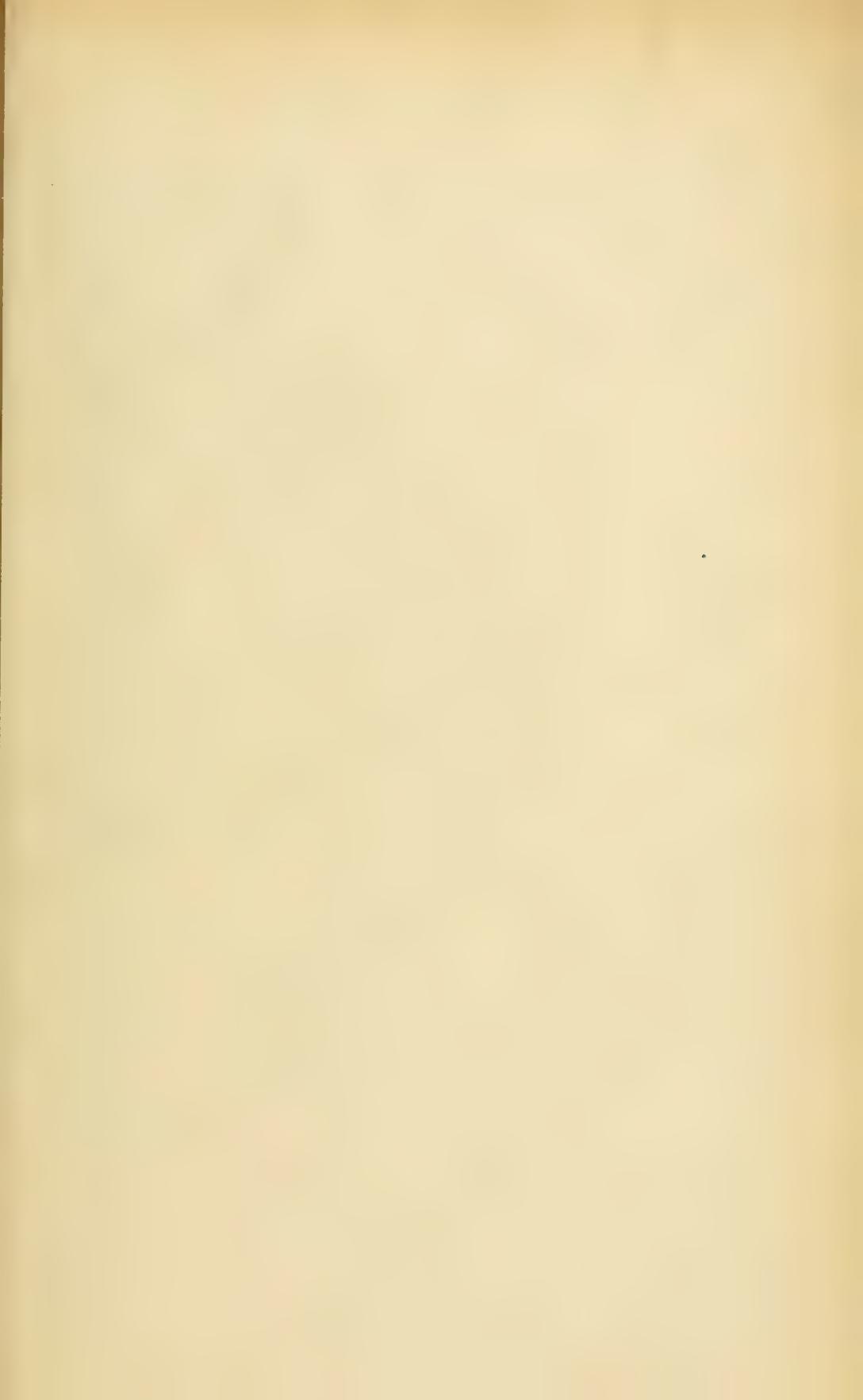
---

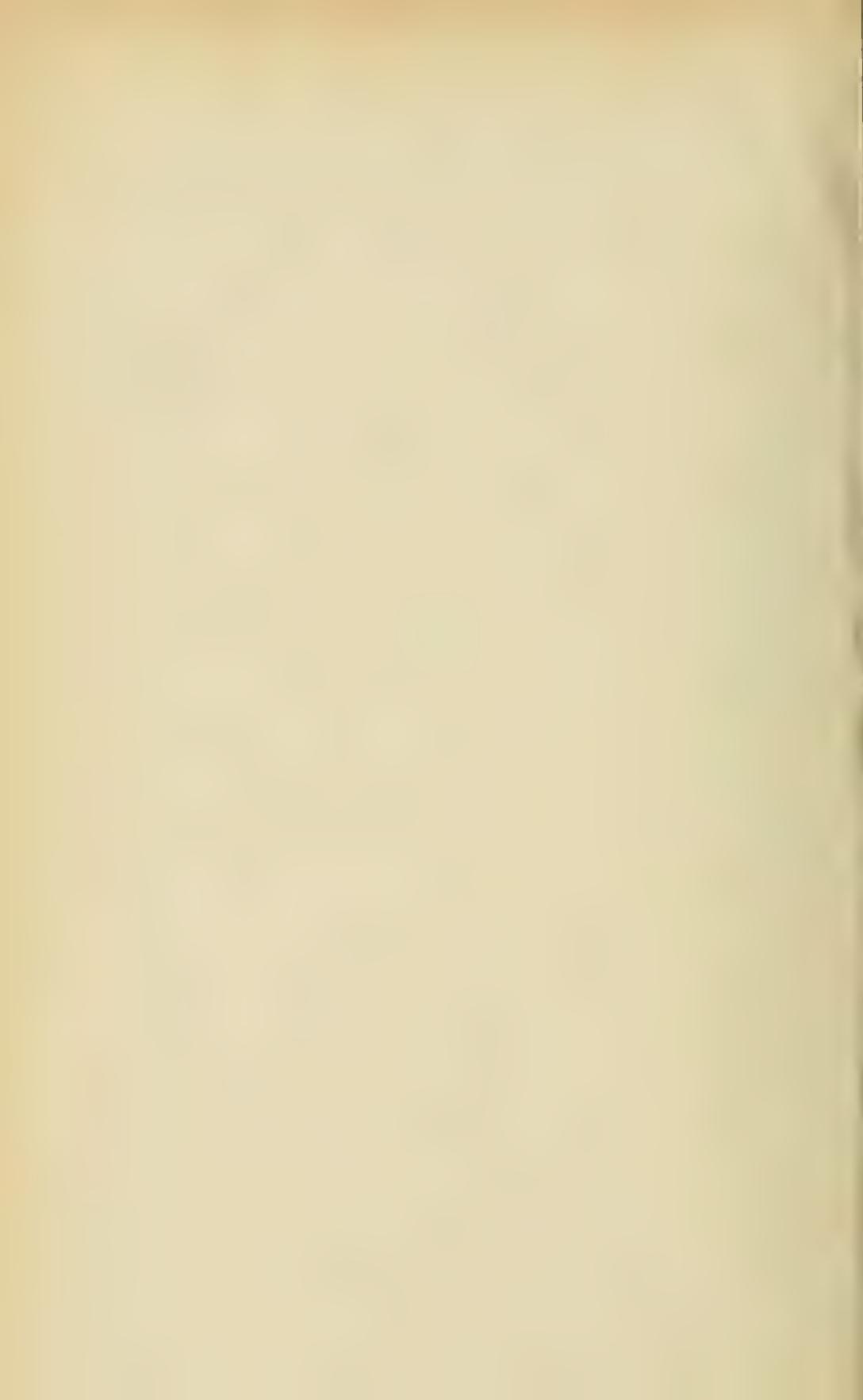
	Pages
BLÉMONT (ÉMILE) — Les reliquats des <i>Châtiments</i> de Victor Hugo . . .	49
BONALD (HENRI DE). — Lettres inédites du Comte de Marcellus . . .	67
BYRON (Lord). — Lettres inédites. . . . .	249
DESCHARMES (RENÉ). — Sur la dernière édition de <i>Par les Champs et les Grèves</i> de G. Flaubert . . . . .	26
Les Sources de Victor Hugo dans <i>La Légende des Siècles</i> . . . . .	77
Le Musée Gustave Flaubert . . . . .	308
DESVOYES (ALBERT). — Les projets littéraires d'Alfred de Vigny. . .	103
DUVAL (GEORGES). — Shakespeare et Musset . . . . .	125
ESTÈVE (EDMOND). — Les premiers textes imprimés de la <i>Réponse à Némésis</i> . . . . .	298
FLAUBERT (GUSTAVE). — Lettre inédite. . . . .	65
Paysages de Grèce . . . . .	358
GAYOT (ANDRÉ). — Lettres inédites de M <sup>me</sup> Jaubert à un ami . . .	90
GIRAUD (VICTOR). — Un illustre Gaudissard : Chateaubriand commis- voyageur . . . . .	134
HERPIN (E.) — Les tiroirs de Chateaubriand . . . . .	157
LAPIERRE (JULIEN). — Les Quais de Paris, sonnet. . . . .	233
LEFRANC (JEAN). — Flaubert et M <sup>lle</sup> Bosquet . . . . .	193
MARTINON (PH). — Bibliographie chronologique des principaux re- cueils lyriques de l'époque romantique . . . . .	204
MONOD (HENRI). — Les Lettres de Mérimée à Panizzi. . . . .	338

	Pages
MONTORGUEIL (G.) — La Bague du Tsar, chapitre inédit de la <i>Vie de Bohème</i> . . . . .	121
MURGER (HENRY). — Lettres inédites . . . . .	144
PIONIS (PAUL). — Les Coiffes Angevines, poésie . . . . .	232
ROUXIÈRE (JEAN DE LA) — Bibliographie. . . . . 72, 151, 235, 314	386
SÉCHÉ (LÉON) — Le Cinquantenaire d'Henri Murger : Son Excellence Gustave Colline, souvenirs personnels . . . . .	4
Lamartine et Elvire, d'après de nouveaux documents . . . . .	40
<i>La Réponse à Némésis</i> de Lamartine, d'après les manuscrits originaux . . . . .	227
Une amie de Victor Cousin et de Lamartine, M <sup>me</sup> Caroline Angebert, documents inédits . . . . .	237
Henri de Latouche et la Camaraderie littéraire, documents inédits . . . . .	317
VIGNET (LOUIS DE). — Poésies inédites . . . . .	140
VRANKEN (GEORGES). — Clément XIV et Carlo Bertinazzi de Henri de Latouche . . . . .	10
WHITEHOUSE (REMSÉN). — Lord Byron et son batelier genevois. . . . .	57
WOZNICKI (CASIMIR DE). — Une poésie inédite de Lamartine : Bouquet des Prés. . . . .	48
WYZEWA (TH. DE). — M <sup>me</sup> de Staël amoureuse . . . . .	303

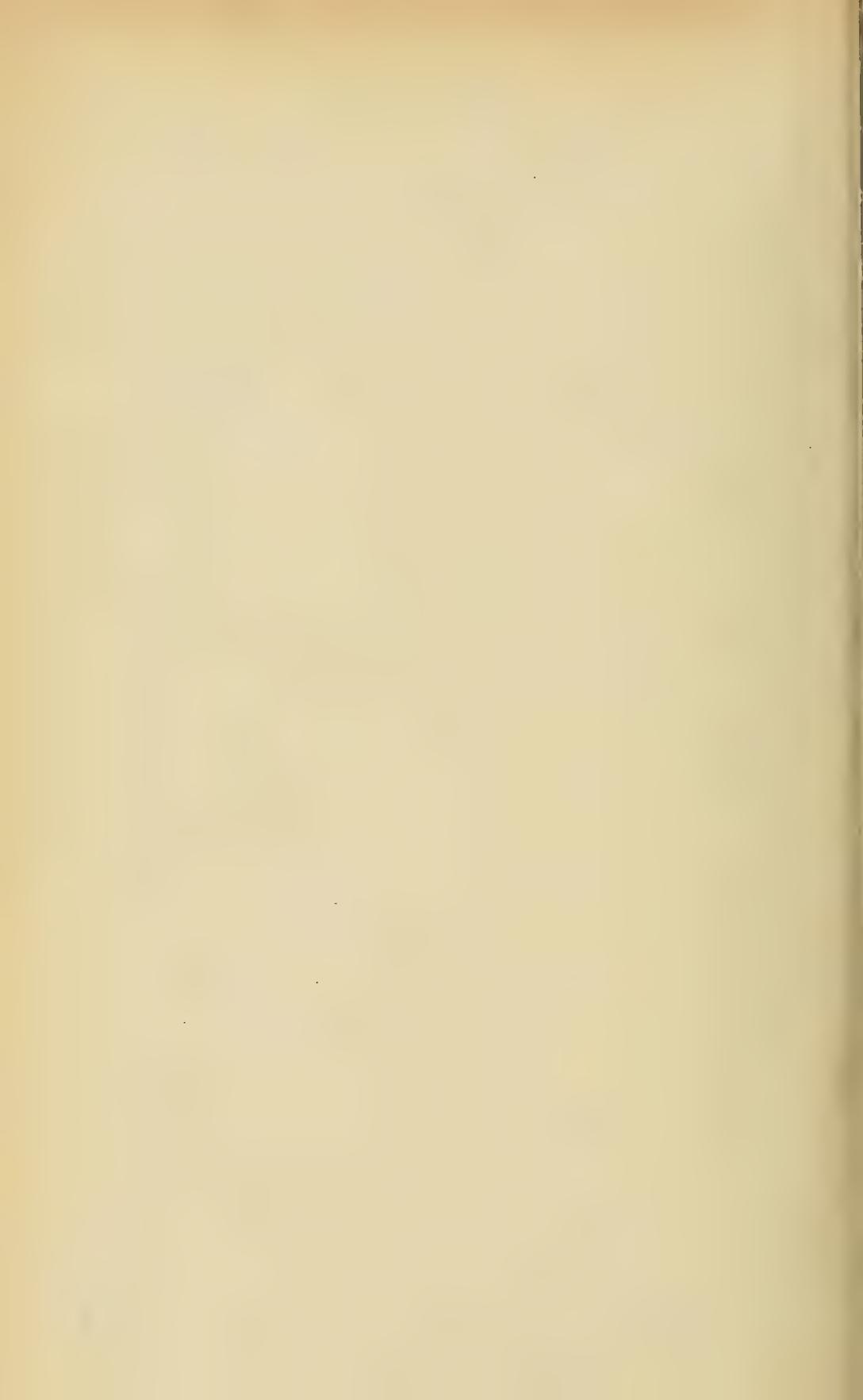








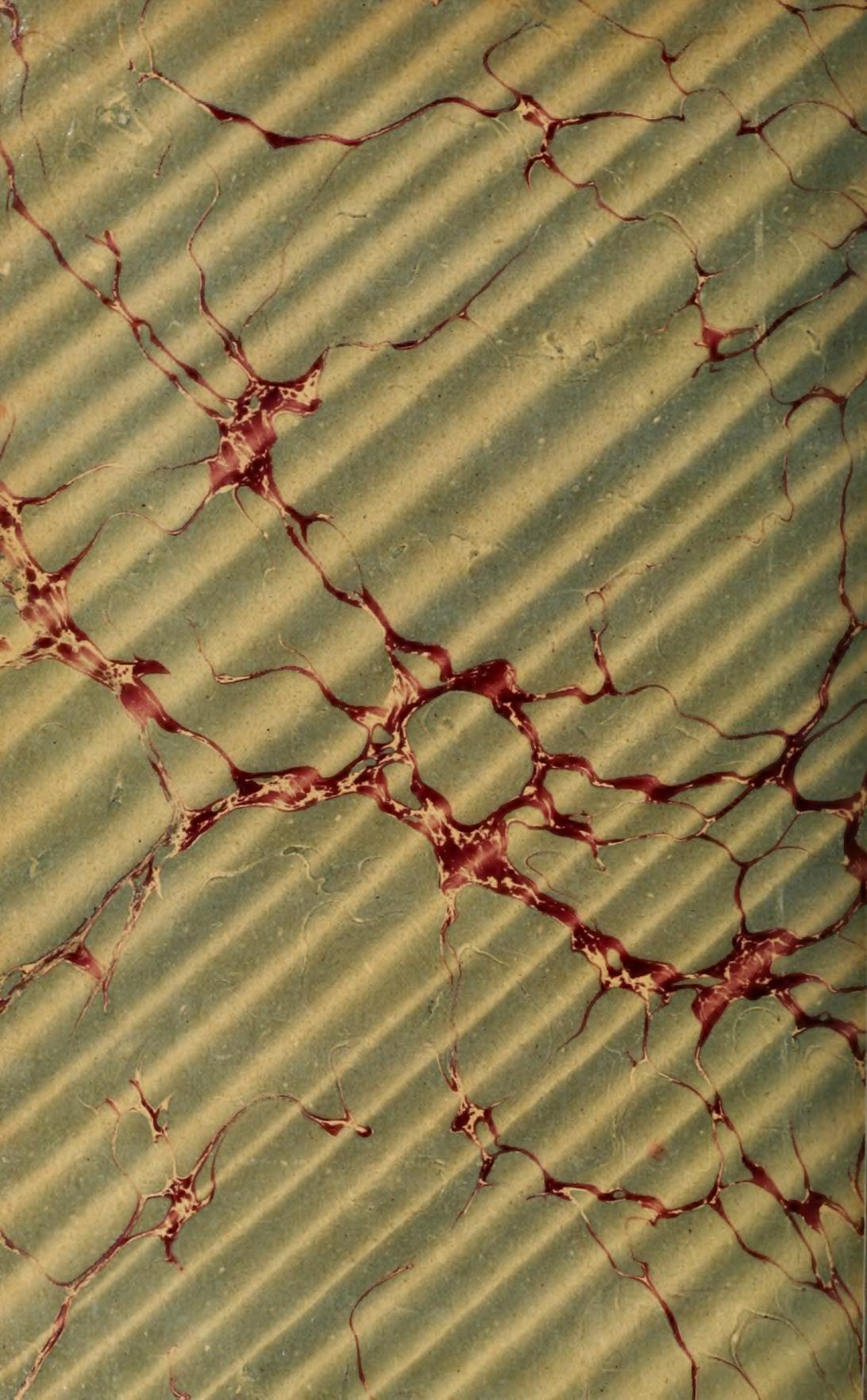












150752

Duplicate card.

Annales Romantiques.  
Tome 8, 1911.

P  
LF  
A

University of Toronto  
Library

DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET

Acme Library Card Pocket  
Under Pat. "Ref. Index File"  
Made by LIBRARY BUREAU

